

HISTOIRE

DE LA VULGATE

PENDANT LES PREMIERS SIÈCLES DU MOYEN AGE

HISTOIRE

DE

LA VULGATE

PENDANT

LES PREMIERS SIÈCLES DU MOYEN AGE

THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

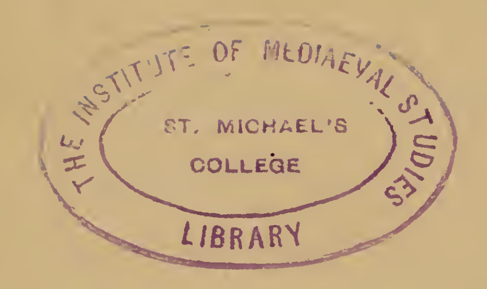
SAMUEL BERGER

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie

18, RUE DES GLACIS, 18

1893



THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY

JUN 11 1935
8037

A

M. LÉOPOLD DELISLE

Hommage de reconnaissance et d'affection.

PRÉFACE

L'histoire de la Vulgate est encore presque inconnue, et pourtant elle mérite, à tous égards, d'attirer l'attention. La Vulgate est, en effet, à peu près la seule forme sous laquelle la Bible ait été répandue, pendant mille ans, dans tout l'occident ; c'est la seule encore qui soit en usage dans l'Église catholique. De la langue de la Vulgate, où le latin rustique des premiers siècles chrétiens se mêle à la latinité hébraïsante de saint Jérôme, sont sorties, pour une grande part, les langues romanes et particulièrement la langue française. La Vulgate a été, par excellence, le livre du moyen âge. Aucun ouvrage n'a été copié si souvent et avec un si grand luxe, et son histoire se confond avec l'histoire de la paléographie, en même temps qu'elle est un des plus beaux chapitres de l'histoire de l'art chrétien. Mais surtout, nul autre texte, à l'exception de la Bible grecque, n'offre comme la Vulgate plusieurs milliers de manuscrits présents dans nos bibliothèques. Une pareille abondance de documents fournit à la critique du texte des instruments qu'elle ne trouve pas ailleurs et un terrain d'expériences sans égal. Ici, la science critique peut mettre à l'essai des méthodes nouvelles, grouper d'après leur pays d'origine les manuscrits et les textes, prendre sur le fait les migrations des textes et chercher à les expliquer. Ce travail est d'autant plus facile, que certains pays ont été, pendant plusieurs siècles, pour des raisons diverses, tenus à l'écart de la civilisation chrétienne de l'Europe et ont conservé leur originalité locale presque jusqu'au milieu du moyen âge : telles sont l'Espagne et l'Irlande, séparées du monde latin, la première par l'invasion arabe, la deuxième par de vieilles traditions d'indépendance religieuse. Poursuivre la propagation de ces textes indépendants en Europe est une des tâches les

BS
85
.B4

plus attrayantes auxquelles la critique de la Bible puisse nous convier.

L'étude du texte latin de la Bible pose devant nous les problèmes les plus délicats. Chaque verset, pour ainsi dire, veut être traité suivant une méthode à part, car pour chaque passage les raisons qui ont pu causer l'altération du texte primitif sont différentes. On écrirait, à propos de la Bible latine, tout un traité *de mendorum causis*. On trouve la cause de beaucoup d'erreurs dans la présence de plusieurs versions d'un même texte, en particulier de versions anciennes auxquelles l'Église avait peine à renoncer et dont quelques parties se perpétuaient dans la liturgie. L'exercice de la mémoire, plus développé en des temps où les manuscrits étaient rares, devait également amener une confusion incessante entre des textes parallèles comme sont les Évangiles. Enfin la dogmatique elle-même a sans doute une grande part de responsabilité dans la corruption du texte de la Bible latine.

Les altérations dogmatiques, en effet, ne sont pas rares dans le texte de la Vulgate. La foi en l'infaillibilité des Écritures pouvait se trouver blessée des différences qui se rencontrent dans les passages parallèles des livres saints. De là la tendance toute naturelle à compléter un Évangile d'après les autres. Les doctrines les plus chères aux théologiens du moyen âge exercent toutes leur influence sur le texte de la Bible. Ici c'est le dogme de la Trinité, que l'on veut trouver formulé en toutes lettres dans la Bible et que l'on affirme par la fameuse interpolation du passage « des trois témoins ». C'est la foi en la divinité de Jésus-Christ qui s'exprime en un grand nombre de falsifications de détail, toujours au détriment de son humanité. C'est, dans le troisième chapitre de la Genèse, un changement d'une seule lettre qui met « la Femme » à la place de « la Postérité de la femme ». Dans le second livre des Machabées, une série de modifications successives transforment insensiblement le passage classique de la doctrine de la prière pour les morts ; louée simplement dans le texte original, la prière pour les morts arrive, dans les textes de basse époque, à être prêchée en termes exprès. Dans le quatrième livre d'Esdras, un passage qui paraît contraire à la prière pour les trépassés est, sans plus, arraché de la Bible avec la page qui le porte, et cet exemplaire mutilé est, par une singulière rencontre, presque

le seul qui ait jamais été copié. C'est ainsi que la petite foi des hommes à qui était confié le soin de reproduire le texte de la Bible exigeait que tous les objets de leur croyance fussent exprimés en propres termes dans quelque passage de la Parole de Dieu.

La correction du texte sacré ne peut être tentée sans que l'inventaire des manuscrits ait été fait avant tout et qu'ensuite, dans la mesure du possible, l'histoire du texte aït été écrite à son tour. Pour longtemps encore, sans doute (nous verrons tout à l'heure pourquoi), il sera difficile de tracer l'histoire des origines de la Vulgate. Mais les documents abondent sur l'histoire de ce texte au moyen âge, en particulier sur la période qui a produit les plus beaux manuscrits et les recensions les plus célèbres, sur l'époque des Carolingiens.

C'est sans doute dans cette pensée que l'Académie des inscriptions a mis au concours, pour l'année 1891, l'étude des travaux qui ont été entrepris, à l'époque carolingienne, pour établir et pour reviser le texte latin de la Bible. Aucune époque n'était plus convenable pour en faire le centre d'une semblable recherche. L'étude des écritures carolingiennes, poursuivie par le maître de la paléographie contemporaine avec une persévérance et une pénétration infinies, fournissait à cette enquête un point de départ assuré. Nous avons essayé de répondre à la question qui était posée. L'Académie a bien voulu témoigner de la bienveillance à nos efforts. Qu'il nous soit permis de remercier particulièrement les membres de la commission du prix Bordin, M. Delisle, M. l'abbé Duchesne et MM. Hauréau et Renan.

Il ne dépendait pas de nous de limiter notre examen aux manuscrits carolingiens. Étudier les manuscrits d'une époque sans nous demander sur quels textes plus anciens ils ont été copiés eût été une œuvre vaine. Ce n'est pas avant tout l'histoire des manuscrits que nous écrivons, c'est encore plus l'histoire des textes. En outre les textes carolingiens se distinguent beaucoup moins qu'on ne pourrait penser des textes antérieurement usités en Gaule. L'œuvre personnelle des savants du règne de Charlemagne, pour la correction de la Bible, a certainement été beaucoup moindre qu'on ne serait disposé à le croire, et leur origine a peut-être exercé une plus grande influence sur leurs travaux que les opinions critiques qu'ils pouvaient

avoir. Au reste, les noms d'Alcuin et de Théodulfe n'épuisent pas l'histoire de la Bible sous les Carolingiens. Nous possédons beaucoup de manuscrits, copiés en France au IXe siècle ou même plus tard, qui n'ont subi en rien l'influence des réformes tentées au temps de Charlemagne. Ce sont des textes éminemment français, tels que la France du nord les conservait, par une tradition déjà ancienne. D'autres, plus intéressants encore, ont été copiés dans le midi de la France à une époque parfois beaucoup plus récente. Les pérégrinations de ces textes méridionaux et leur progrès vers les pays situés au nord de la Loire ne sont pas le moindre intérêt de notre sujet. Tous ces textes appartiennent à notre examen.

Il pourrait sembler étrange d'aborder l'Histoire de la Vulgate par son milieu, et d'en négliger la partie la plus importante, les origines. L'histoire ne s'écrit pas comme on voudrait l'écrire, mais comme on peut la connaître, or l'histoire de la Vulgate, dans les premiers siècles de son existence, nous est presque entièrement cachée. Sans doute, la correspondance de saint Jérôme et les préfaces qu'il a écrites pour le plus grand nombre des livres de la Bible répandent beaucoup de lumière sur la composition de la Vulgate. En outre, la version nouvelle, traduite sur l'hébreu, diffère si profondément des anciens textes latins, qui avaient pour base le texte des Septante, que toute confusion est impossible. Mais il n'en est pas ainsi du Nouveau Testament, dans lequel saint Jérôme, par respect pour l'usage, a conservé tout ce qu'il pouvait des textes anciens. Les deux versions étaient si près l'une de l'autre, qu'elles se sont souvent presque confondues.

Les manuscrits les plus anciens représentent le plus souvent des textes mêlés, où des leçons excellentes se rencontrent avec des altérations de toute espèce. On a pu hésiter à admettre que saint Jérôme soit, pour une partie du Nouveau Testament, l'auteur, même secondaire, de la Vulgate. Ces scrupules étaient exagérés, mais ils montraient une juste appréciation des difficultés du sujet. Plus obscure encore est l'histoire des livres apocryphes, ou deutérocanoniques, de l'Ancien Testament. Nous n'en savons guère qu'une chose, c'est que saint Jérôme n'a pas prétendu faire ici une œuvre nouvelle, et qu'il s'est borné à retoucher, plus ou moins rapidement, les versions anciennes. Tant que ces versions ne seront pas mieux con-

nues (car nous en avons fort peu de manuscrits), nous ignorerons quelle a été la part du reviseur dans l'œuvre nouvelle. L'excellente édition des anciens textes bibliques que nous devons à Dom P. Sabatier ne peut plus suffire aujourd'hui, et celle dont l'Académie de Munich vient d'entreprendre les travaux apportera sans nul doute à l'étude de ces questions de précieux éléments de critique, mais cette édition doit être préparée par des recherches étendues, qui devront déterminer les manuscrits à publier de préférence et en établir la valeur. Ce n'est pas tout. Nous avons conservé des fragments d'une version plus ancienne de l'Ancien Testament, faite par saint Jérôme sur le texte grec et qui, elle aussi, n'est qu'une revision des textes antérieurs ; saint Jérôme a même traduit trois fois le Psautier. Le Psautier, dans cette ancienne version de saint Jérôme, peut être étudié facilement, car nous avons plusieurs bons manuscrits des textes antérieurs, mais il n'en est pas de même du livre de Job, pour lequel tout est à découvrir. Comme les textes des anciennes versions et de la nouvelle sont constamment mêlés et enchevêtrés dans les manuscrits, on voit que rien ne peut être fait, pour l'histoire des origines de la Vulgate, avant que l'inventaire des principaux manuscrits ait été dressé, et surtout avant que l'histoire de la filiation des textes ait été écrite, ou du moins qu'on en ait tracé le plan.

Il semblerait qu'en ces matières Cassiodore doive nous être d'un grand secours. Toute une partie de son fameux livre *De institutione divinarum litterarum* est en effet consacrée à la description des manuscrits de la Bible que le grand savant avait fait copier dans son couvent du Bruttium. Même, la belle découverte de M. de Rossi nous avait fait espérer quelque temps que nous avions retrouvé, dans le célèbre *Codex Amiatinus,* un texte très voisin de celui de Cassiodore. Il a fallu renoncer à ces espérances. Les chapitres de l'*Institutio* nous apportent, encore aujourd'hui, plus de difficultés que de lumière, et cette incertitude s'augmente encore si nous abordons l'étude des parties accessoires de la Bible, en particulier des sommaires qui sont en tête des livres saints, et dont Cassiodore a composé plusieurs. Lesquels ? nous ne le savons. On voit que tout est incertitude dans l'histoire ancienne de la Vulgate. Il n'y a donc qu'une marche à suivre, c'est de partir de l'époque la plus connue, où les manuscrits abondent, pour remonter le plus près qu'il sera

possible des origines, et d'étudier surtout, dans les manuscrits, la généalogie des textes. C'est là ce que nous avons essayé de faire.

Mais quel ordre devions-nous choisir et quelle direction devions-nous donner à des recherches qui ne pouvaient s'étendre sans fin ?

Pour tout dire en un mot, et s'il n'est pas trop ambitieux de parler de méthode, nous nous sommes appliqué à suivre avec une fidélité constante l'ordre géographique. C'est de la géographie des textes que nous nous sommes préoccupé avant tout, nous avons mis tout notre soin à rechercher l'origine locale des diverses recensions du texte biblique et, pour cela, à poursuivre toutes les indications qui pouvaient servir à classer géographiquement, soit les manuscrits, soit les textes, soit les leçons elles-mêmes.

Voici pourquoi cette recherche s'imposait particulièrement à nous.

On ne peut pas dire qu'il y ait un texte gaulois de la Vulgate. La Gaule est restée longtemps fidèle aux anciennes versions et c'est du dehors que lui sont venus les manuscrits de la Vulgate. A cet égard, les Irlandais, ces maîtres en l'art d'écrire, ces missionnaires par naissance et par vocation, ont exercé sur notre pays une profonde influence. Il ne faut pas en séparer les Anglo-Saxons, ces fidèles serviteurs de l'Église de Rome, qui s'étaient formés aux mœurs de l'Irlande pour mieux gagner les Scots schismatiques. D'autre part l'empire visigoth n'avait pu occuper une partie de notre pays sans y laisser des traces très étendues de sa riche civilisation. Les Iles Britanniques et l'Espagne, ces pays longtemps fermés au dehors et qui ont conservé plus longtemps que d'autres leur caractère, devaient nous fournir un point de départ très bien déterminé. Ce n'est pas en une fois que les textes irlandais et espagnols ont fait la conquête partielle de notre pays. On peut, il nous semble, suivre la marche des textes irlandais des rives de la Manche aux bords de la Loire. On sait mieux encore quel chemin ont suivi les textes visigoths. La Septimanie, terre gothique, et la vallée du Rhône sont la grande route d'invasion des textes espagnols, et c'est au cœur de la France que nous trouvons les deux courants réunis et confondus.

Mais les textes étrangers n'ont pas, à l'époque carolingienne, exercé une influence directe sur l'établissement des textes français. L'autorité a appartenu tout entière aux textes que nous pourrions

appeler des textes de pénétration, à ces rejetons des textes, soit espagnols, soit irlandais, qui se sont implantés, de proche en proche, dans notre pays. Ce sont ces textes, naturalisés français, que nous devons étudier avec le plus de soin. Or les manuscrits anciens du midi de la France sont rares : trop de catastrophes ont passé sur ce malheureux pays. Mais les textes anciens peuvent se retrouver dans des manuscrits récents. Il en est surtout ainsi lorsque le pays qui a produit ces textes a été longtemps, comme nos provinces du Midi, volontairement étranger à l'influence de la mère patrie et enfermé dans son particularisme. C'est au treizième siècle que nous chercherons notre point d'appui, et nous le trouverons dans les versions en langue vulgaire, fidèles témoins de la tradition du pays. Or les versions provençales nous font connaître un texte tout particulier, espagnol ou, pour mieux dire, catalan par son origine, mais très distinct des textes espagnols, plein d'interpolations et rempli de souvenirs des versions anciennes. Nous retrouvons ce texte dans un certain nombre de manuscrits récents, mais parfaitement groupés localement et qui rayonnent autour de Carcassonne et de Narbonne : c'est le texte languedocien du moyen âge et le texte de l'ancienne Septimanie. Remontant dans l'histoire, nous voyons le texte espagnol d'invasion établi, du huitième au dixième siècle, sur les bords du Rhône, à Vienne et autour de Lyon, mais le principal profit que nous tirons de son étude, c'est qu'il nous mène directement à Théodulfe : le célèbre évêque d'Orléans était Visigoth et Narbonne était sa patrie. Le texte de Théodulfe est avant tout un texte septimanien, fondu avec un texte franco-irlandais et corrigé par la main d'un évêque franc.

C'est une opinion établie depuis quelques années, que la Bible de Théodulfe est une bible espagnole, copiée et corrigée en France. C'est prendre la partie pour le tout et confondre l'ancien empire des Visigoths avec l'Espagne. Il ne faut pas chercher les modèles de Théodulfe plus loin que dans sa patrie la plus restreinte. Sans doute, la disposition générale de sa Bible est espagnole et certains livres représentent le texte usité en Espagne : tels sont les livres des Rois et surtout les Épîtres de saint Paul. Dans ces derniers livres, Théodulfe ne fait que reproduire une édition, célèbre dans toute l'Espagne, des Épîtres de l'Apôtre. Cette édition des Épîtres de saint Paul a été

rédigée par un inconnu qui se cache sous le pseudonyme de Peregrinus ; elle se recommande du nom de l'hérétique que l'Espagne a vénéré comme un saint et dont saint Martin de Tours a été l'ami, de Priscillien. Mais les rapports du texte de Théodulfe avec les textes des bords du Rhône et avec ceux du Languedoc ne sont pas moins évidents. Certains livres, les Actes des Apôtres en particulier, nous ont conservé un texte presque identique au texte languedocien, et, par une juxtaposition étrange, ces textes méridionaux sont associés à la recension irlandaise des Évangiles. Pour parler plus exactement, le texte des Évangiles qu'a reproduit Théodulfe est de ceux qui appartiennent par origine à l'Irlande et par adoption à la France du nord.

La Bible de Théodulfe présente encore pour nous cet intérêt particulier, qu'elle est aussi conforme au génie du peuple hébreu que peut être une traduction. Les passages poétiques sont écrits sous forme de vers, selon le « parallélisme » de la poésie hébraïque, et les livres saints sont classés à peu près dans l'ordre de la Bible des Hébreux : la Loi, les Prophètes, les écrits sacrés. Cette fidélité à l'esprit de la Bible est un héritage de la tradition espagnole, mais elle suffirait à rendre l'œuvre de l'évêque d'Orléans très précieuse à nos yeux.

Tout ceci n'est pourtant pas encore l'œuvre personnelle de Théodulfe. Ayant recueilli en un volume les textes hétérogènes qui forment sa Bible, et les ayant rangés dans l'ordre même de la Bible hébraïque, il les a corrigés avec beaucoup de sagesse, exponctuant les interpolations et s'efforçant de se rapprocher toujours, autant que possible, du texte le plus pur. C'est ainsi que sa Bible représente, en beaucoup d'endroits, un texte excellent. Malheureusement son travail est inégal, peut-être par faute de bons manuscrits, peut-être par la lassitude du correcteur. Au reste à aucun endroit Théodulfe ne fait disparaître entièrement les leçons qu'il a écartées : il les conserve à titre de renseignement, en les marquant d'un signe de blâme. En outre, par une curiosité de collectionneur qui était dans les traditions espagnoles, il s'est appliqué à inscrire sur les marges de sa Bible toutes les variantes qu'il avait pu réunir : les manuscrits espagnols et ceux du midi de la France lui en ont fourni une ample moisson. Certains bons manuscrits espagnols lui ont également servi pour la correction du texte, car l'Espagne est la patrie

des plus mauvais textes et des meilleurs, mais c'est à Alcuin qu'il a le plus souvent demandé la règle et le modèle de ses corrections.

Il semble que l'évêque d'Orléans ait été un esprit large, ouvert au doute et hésitant à affirmer, et qui comprenait que tout n'est pas inutile pour la science dans les textes mêmes que nous repoussons, mais son œuvre ne devait pas lui survivre, car elle était tout individuelle, et par cela même elle ne pouvait pas être comprise. Théodulfe dut le sentir lui-même, si les malheurs de ses dernières années lui ont permis de s'intéresser encore à des questions de pure science, car il n'a pu faire copier exactement la Bible qui lui avait coûté tant de peines. Si son édition ne nous servait pas, aujourd'hui, à corriger le texte sacré, on pourrait dire qu'elle n'a eu d'autre résultat que d'augmenter la corruption du texte et de propager les mauvaises leçons. Un Visigoth, indépendant de caractère et d'esprit et fils d'un pays qui était depuis des siècles séparé du reste de la Gaule, devait rester un étranger dans l'empire de Charlemagne. La discipline et l'esprit de suite des Anglo-Saxons devaient mieux servir la volonté puissante et la pensée claire du souverain.

Nous connaissons les intentions du roi des Francs par un capitulaire de 789 : Charlemagne voulait des livres d'église correctement copiés : « *emendatos libros* ». La correction de la Bible ne fut pas son premier souci, car l'unité de la liturgie avait à ses yeux une bien plus grande importance, mais il ne tarda pas à confier à Alcuin le soin de corriger le texte sacré. Ce fut là, du reste, une œuvre privée beaucoup plus qu'officielle, et aucun capitulaire n'a jamais ordonné l'adoption du texte établi par Alcuin. En 796, Charlemagne autorise l'abbé de Saint-Martin de Tours à faire venir d'York ses manuscrits; au commencement de l'an 801, nous voyons Alcuin près d'achever son œuvre et, à la Noël de la même année, il envoie son élève Nathanaël (c'est le surnom de Frédégise) présenter à l'empereur le volume achevé. Tous les renseignements que nous avons sur les travaux d'Alcuin relatifs à la Bible se rapportent aux environs des années 799 à 801 : c'est de ce temps que date la correction de la Bible.

Une grave question se pose ici : quelle est la Bible d'Alcuin, ou plutôt (car ses autographes ne se sont pas conservés) quel est le texte alcuinien ? Nous possédons deux textes très différents l'un de

l'autre, qui tous deux se réclament d'Alcuin : le premier est représenté par un seul manuscrit, le fameux *Codex Vallicellianus,* le second se retrouve dans la grande famille des manuscrits copiés à Tours. Les manuscrits de Tours ont pour eux toutes les apparences, car ils sortent de l'atelier qui avait été fondé par Alcuin ; néanmoins la balance doit pencher le plus souvent du côté du *Codex Vallicellianus :* c'est un texte à beaucoup d'égards plus ancien et qui est sans doute, sous plus d'un rapport, plus semblable à celui qu'a dû faire copier Alcuin.

Dans le texte du *Codex Vallicellianus,* nous rencontrons deux courants, l'un anglo-saxon et l'autre représentant le texte usité dans le nord de la France. D'excellentes leçons s'y rencontrent avec d'autres qui sont très suspectes. C'est un texte inégal, mais dont l'éditeur a recherché avec sincérité la pureté du texte sacré. Ce texte porte la marque de son origine, car de tous les manuscrits qui ont été étudiés, celui dont le texte des Évangiles, dans le *Codex Vallicellianus,* se rapproche le plus est un manuscrit bien connu, écrit en lettres d'or et plein de leçons irlandaises, qui est aujourd'hui encore conservé à Tours et qui faisait partie, depuis les temps les plus anciens, du trésor de la basilique de Saint-Martin.

Quant aux manuscrits copiés à Tours même et que la paléographie suffit à nous désigner, leur date, aussi bien que leur texte, semble les séparer beaucoup des originaux d'Alcuin. Les plus récents de ces manuscrits datent des années 840 à 850 ou de peu après ; les plus anciens remontent au règne de Louis le Débonnaire, et c'est sous l'administration de Frédégise, qui fut abbé de Saint-Martin de 807 à 834, que le calligraphe Adalbald inventa l'écriture qui a illustré l'école de Tours. Il serait inutile de parler ici des corruptions sans nombre qu'a subies, en ces quelques dizaines d'années, le texte d'Alcuin. Le texte des derniers manuscrits de Tours n'est pas un mauvais texte, car on lui a épargné les grandes interpolations et les copistes de l'école de Tours ont, au fond, observé la pensée d'Alcuin ; mais ce texte est un texte médiocre, abâtardi et sans caractère, comme doit être un texte sur lequel se sont exercés de nombreux copistes et de plus nombreux correcteurs.

Malgré tout, l'intention de Charlemagne a été comprise et son désir a été respecté. Une certaine uniformité a été introduite dans

l'établissement des textes et dans la copie des manuscrits. Que l'on considère ce qu'étaient les textes bibliques qu'on a copiés jusqu'au milieu du IXe siècle, et plus tard encore dans les lieux reculés : un mélange désolant de textes excellents et de textes détestables, quelquefois deux traductions du même livre juxtaposées, les anciennes versions mêlées à la Vulgate dans une confusion indicible, et les livres de la Bible copiés, dans chaque manuscrit, suivant un ordre différent. Après Alcuin, tout est changé ; le niveau a passé sur ces singularités, le texte est devenu plus égal et sa couleur plus terne. Les anciennes versions ont été mises, presque partout, hors du texte biblique et les exemplaires du livre sacré sont devenus plus ou moins semblables entre eux : tout ceci sous la réserve de variations de détail innombrables et d'altérations incessantes. Mais, du moins, ce résultat a été acquis : depuis Alcuin, la seule Bible en usage a été la version de saint Jérôme et les anciennes versions ont disparu. C'est bien là ce que Charlemagne avait voulu.

L'œuvre de Théodulfe n'était pas née viable, parce qu'elle tendait à perpétuer l'ancienne liberté et la diversité des textes dans un empire dont l'unité était la loi. La réforme d'Alcuin, au contraire, était inspirée par l'esprit même du règne de Charlemagne. Quoique aucune loi ne l'ait imposée, la pensée qui l'a produite était une pensée d'autorité : la science individuelle, l'érudition et la curiosité n'avaient rien à faire sous le règne des Carolingiens. Les hommes de goût et ceux qui ont le sens de l'histoire n'en regretteront pas moins l'insuccès de la tentative de Théodulfe. Son œuvre n'était pas de son temps.

L'histoire de la Bible au IXe siècle présente encore bien des problèmes. La paléographie les a posés, et elle en donnera sans doute la solution. Quelle est la patrie des manuscrits des Évangiles, écrits en lettres d'or et enluminés à grands frais, qui représentent l'art décoratif du règne de Charlemagne dans toute sa richesse ? Ont-ils été copiés dans l'école palatine créée par Alcuin ? C'est à la science paléographique à en décider. Grâce à elle déjà, les manuscrits du nord de la France ont pu être groupés en une famille et localisés, comme l'avaient été auparavant ceux de Tours et ceux de Fleury. Nous connaissons leurs origines et nous savons qu'ils ne sont pas antérieurs à l'invasion des Normands, qui avait fait refluer la civilisation des

bords de la Loire vers les plaines du nord. Leur texte est de basse époque et sans caractère, et tel qu'il convenait à des temps déjà éloignés de la réforme d'Alcuin. Après eux, l'époque carolingienne n'a rien produit qui mérite l'attention. Le siècle de plomb a succédé au siècle qu'avait inauguré le couronnement de Charlemagne. Seuls, les bords du Rhin et les contrées voisines ont conservé le secret de l'art décoratif. Saint-Gall et Reichenau d'abord, puis Cologne, Trèves et Bamberg ont produit, au dixième siècle et au commencement du onzième, des chefs-d'œuvre de calligraphie et de peinture. Mais ce n'est plus là notre sujet.

Notre étude est le premier travail dans lequel l'histoire de la Vulgate soit présentée avec suite et avec quelque ensemble. Nous avons pourtant été précédé, dans ces recherches, par beaucoup d'hommes considérables et d'excellents auteurs. Au moyen âge, ce sont Roger Bacon et sa pléiade et, avec des vues moins élevées, Hugues de Saint-Cher et les dominicains de Paris ; au XVI[e] siècle, il faut nommer Robert Estienne et le cardinal Antoine Carafa ; plus tard, Richard Simon, le P. Le Long, le cardinal Tommasi, Martianay, Vallarsi, Joseph Bianchini et surtout Pierre Sabatier et Richard Bentley. En ce siècle, nous nous rangeons à la suite de Tischendorf, d'Ernest Ranke, du P. Vercellone, de l'évêque Westcott et de M. Fritzsche, ces deux derniers auteurs d'excellents traités relatifs à notre sujet, de feu P. de Lagarde, de M. de Rossi, de M. Thompson, de M. Hort, le savant modeste et distingué qui vient d'être enlevé à notre amitié, du regretté évêque Reeves, du P. Denifle, de M. Delisle enfin, à qui il appartenait de traiter ce sujet et qui ne saurait y avoir renoncé. Deux ouvrages, parus en ces derniers temps, méritent de notre part une mention particulière. Le premier est le Nouveau Testament d'après la Vulgate, publié avec toutes les ressources de l'érudition et de la critique par l'évêque de Salisbury, M. J. Wordsworth, assisté de M. White. Le premier fascicule de cette excellente édition, bientôt suivi de deux autres, a paru en 1889. Je me sens trop rapproché, par une respectueuse amitié, des auteurs de ce livre, pour pouvoir dire tout le bien que je pense de leur œuvre. L'étude du *Codex aureus* de Trèves, *Die Trierer Ada-Handschrift*, est également datée de 1889. Sous les apparences d'une monographie, ce luxueux ou-

vrage nous donne tous les éléments d'une histoire de la Bible au temps des Carolingiens. Un groupe nombreux d'hommes de science s'est associé pour cette publication, qui est, au point de vue artistique, un véritable chef-d'œuvre. J'aurai plus d'une fois à me prononcer dans un autre sens que les auteurs de ce livre, mais je tiens à dire que je leur dois une très grande part de ce que cette étude peut contenir de vérité. C'est en particulier à M. Corssen, l'auteur de la dissertation sur le texte des manuscrits, que s'adressent mes remerciements. Je n'ose penser aux lacunes qu'aurait présentées mon travail, si je n'avais eu son livre sous les yeux. Si nous différons quelquefois dans nos conclusions, il importe assez peu. Ce qui est à considérer, en une science aussi obscure et aussi nouvelle, c'est la bonne méthode et la sincérité du travail.

L'étude qui s'achève en ce moment a été préparée par des recherches longues et étendues ; en la terminant, j'en sens bien vivement les lacunes. J'ai vu le plus grand nombre des manuscrits dont je parle. Je n'ai pu étudier par moi-même ceux qui sont à Rome, et dont quelques-uns comptent parmi les plus importants, mais les descriptions et les collations extrêmement détaillées qu'en donnent les auteurs m'ont permis d'en avoir une connaissance suffisante ; en outre, des savants et des amis tels que l'évêque de Salisbury, le R. P. Denifle et M. White m'ont ouvert le trésor de leurs collations ou ont bien voulu augmenter les miennes au prix de bien des travaux. L'Angleterre et l'Irlande, qui sont la patrie de tant de beaux manuscrits, ont naturellement été la terre promise de mes recherches. Au Musée Britannique, à la Bodléienne, à Cambridge, à Dublin, à Durham, j'ai éprouvé plus d'une fois l'accueil amical des savants qui s'appellent Thompson, Neubauer, Madan, Magnusson, Abbott et Greenwell. J'ai connu l'hospitalité anglaise, et il m'est doux de penser que c'est à un commun amour pour la Bible que je dois les heures passées dans l'enclos de Sarum et à Auckland-Castle. A Saint-Gall, M. Idtensohn, qui vient de mourir, m'a reçu comme il aimait à recevoir ceux qu'attirait sa précieuse bibliothèque. Je dois rappeler également les services que j'ai reçus de beaucoup de bibliothécaires de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Italie, de M. Th. Dufour, de M. Fritzsche et du R. P. Gabriel Meier, d'Einsiedeln, de M. Sieber, dont le nom restera, à côté de celui de Bradshaw, parmi ceux des

bibliothécaires qui ont beaucoup aimé leurs livres et leurs amis, de M. Leitschuh, de M. Holder, de M. Hermann Haupt, de M. Ceriani, de M. Ratti et de beaucoup d'autres excellents confrères, auxquels je dois joindre M. le professeur E. Nestle, d'Ulm. A Madrid, MM. Paz y Melia, Zarco del Valle et Rodriguez Villa ont facilité mes travaux de plus d'une manière. C'est à l'appui bienveillant et aux conseils du R. P. Fidel Fita que je dois d'avoir pu pénétrer dans les archives des cathédrales de Tolède et de Léon ainsi que de la collégiale de San-Isidro. Je ne saurais manquer au devoir de remercier les prélats qui m'ont fait un gracieux accueil dans ces deux villes épiscopales, et je désire associer à ce témoignage de reconnaissance Mgr l'archevêque de Cologne et Mgr l'évêque du Puy. Je ne peux énumérer ici toutes les bibliothèques des villes de France où j'ai été reçu avec empressement. Je désire seulement rappeler ici le nom d'un des plus distingués parmi les conservateurs de nos bibliothèques de province et d'un des plus aimables entre tous, A. Castan, qui vient de nous être enlevé. Depuis bien des années, j'ai appris à considérer la Bibliothèque nationale comme une sorte de maison paternelle. Que M. M. Deprez, M. O. Thierry et M. H. Omont veuillent bien recevoir ici, avec l'éminent administrateur général de la Bibliothèque, des remerciements qui sont une dette bien agréable à payer. Je ne pourrais ne pas nommer à côté d'eux les conservateurs des autres grandes bibliothèques de Paris, et particulièrement M. A. Franklin, M. A. Molinier et M. H. Martin, desquels j'ai toujours reçu l'aide la plus fidèle, et je ne peux non plus oublier ce que je dois à M. Longnon, dont la science et le désintéressement sont également inépuisables, et à M. Petit de Julleville, que je ne saurais assez remercier pour ses précieux conseils.

J'ai placé à la fin de ce travail une étude rapide, mais aussi précise qu'il m'a été possible, des parties accessoires des manuscrits de la Bible : ordre des livres, sommaires et chapitres et stichométrie ou calcul de la longueur des livres saints. Cette dernière partie est suivie de tables très complètes, où le lecteur trouvera la justification de bien des affirmations de cet ouvrage. J'ai cru devoir y faire entrer tous les manuscrits dont j'ai connaissance, depuis les plus anciens jusqu'aux plus récents. Lorsqu'il s'agit d'éléments traditionnels comme sont ceux-là, l'âge des manuscrits est peu de chose, et ce n'est pas

des manuscrits que nous sommes avant tout occupés, mais des textes.

En une pareille matière, la paléographie et l'histoire du texte doivent se compléter et se soutenir réciproquement. La paléographie avait posé les principes, j'ai essayé de les appliquer à l'histoire du texte biblique. C'est à la paléographie que doit appartenir le dernier mot, et c'est dans cette pensée que je me suis permis d'inscrire en tête de ces pages le nom de M. Léopold Delisle.

C'est pour moi une satisfaction très vive de pouvoir mettre ce travail sous le patronage de la Faculté des lettres de Paris, à laquelle m'attachent tant de liens de reconnaissance. L'histoire des études religieuses appartient également à la théologie et aux lettres. Ce domaine, étranger aux luttes et aux divisions, est celui sur lequel tous ceux qui recherchent la vérité peuvent se tendre la main. Je voudrais que cet essai, inspiré par l'amour de la Bible, pût être considéré comme une contribution à l'histoire religieuse et littéraire des pays latins en général, et particulièrement de notre pays.

LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES

QUI INTÉRESSENT L'HISTOIRE DE LA VULGATE

T.-K. Abbott, *Evangeliorum versio antehieronymiana ex codice Usseriano, accedit versio vulgata secundum codicem Amiatinum,* etc. Dublin, 1884, 2 vol. in-8°.

Ada-Handschrift. Voyez *Die Trierer Ada-Handschrift.*

Le comte de Bastard, *Peintures et ornements des manuscrits,* in-folio. Comparez L. Delisle, *Les Collections de Bastard d'Estang,* Paris, 1885, in-8°.

R.-L. Bensly, *The missing fragment of the fourth book of Ezra.* Cambridge, 1875, in-4°.

S. Berger, *Des Essais qui ont été faits à Paris au* XIIIe *siècle pour corriger le texte de la Vulgate. Revue de théologie et de philosophie,* t. XVI. Lausanne, 1883, p. 41.

Le même, *De l'Histoire de la Vulgate en France.* Leçon d'ouverture. Paris, 1887, in-8°.

Le même, *Quam notitiam linguæ hebraicæ habuerint christiani medii ævi temporibus in Gallia.* Paris, 1893.

Le même, *De la Tradition de l'art grec dans les manuscrits latins des Évangiles. Mémoires de la Société des Antiquaires de France,* t. LII, p. 144, et à part.

Le même, *Notice sur quelques textes latins inédits de l'Ancien Testament* (*Notices et extraits des manuscrits,* t. XXXIV, II et à part), sous presse.

J. Bianchini, *Vindiciæ canonicarum Scripturarum.* Rome, 1740, in-folio.

Le même, *Evangelium quadruplex.* Rome, 1749, 2 vol. in-folio. (Les textes publiés dans cet ouvrage ont été reproduits dans le t. XXIX de la *Patrologie latine* de Migne.)

A. Calmet, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.* Paris, 1716, t. XX, Appendice, et édition de 1724, t. VII, Appendice.

A. Carrière et S. Berger, *La Correspondance apocryphe de saint Paul et des Corinthiens. Revue de théologie et de philosophie,* t. XXIV, p. 333, et à part, Paris, 1891. Comparez A. Harnack, *Theologische Literaturzeitung,* t. XVII, 1892, col. 2.

Carus (J.-M). Voyez Tommasi.

P. Corssen, *Epistula ad Galatas.* Berlin, 1885, in-8°. Voyez aussi *Die Trierer Ada-Handschrift.*

L. Delisle, *Le Cabinet des Manuscrits.* Paris, 1868-1881, 3 vol. in-4° et planches.

Le même, *Les Bibles de Théodulfe.* Paris, 1879, in-8°. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes,* t. XL.) Voyez aussi Thompson.

Le même, *Mémoire sur l'école calligraphique de Tours.* Paris, 1885, in-4°. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions,* t. XXXII, I.)

Le même, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires.* Paris, 1886, in-4° et planches. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions,* t. XXXII, I.)

Le même, *L'Evangéliaire de Saint-Vaast d'Arras et la calligraphie franco-saxonne*. Paris, 1888, in-folio.

H. Denifle, *Die Handschriften der Bibel-Correctorien des* 13. *Jahrhunderts. Archiv für Literatur- und Kirchengeschichte*, t. IV, 1888, p. 263 et 471.

E. Dümmler, *Poetæ latini ævi Carolini*, 2 vol., 1881-1883, in-4°. (*Monumenta Germaniæ historica*.)

L. van Ess, *Biblia sacra vulgatæ editionis juxta exemplar anni* 1592, *substratis lectionibus ex Vaticanis Bibliis anni* 1590. Tubingue, 1822-1824. 3 vol. in-8°.

O.-F. Fritzsche, article *Lateinische Bibelübersetzungen*, dans le t. VIII de la *Real-Encyklopädie* de J.-J. Herzog et G.-L. Plitt. Leipzig, 1881, in-8°.

Dr Gilbert, *The national manuscripts of Ireland*. Southampton, 1874, 3 vol. in-folio.

Th. Heise et C. Tischendorf, *Biblia sacra latina Veteris Testamenti, cum testimonio codicis Amiatini*. Leipzig, 1873, in-8°.

H. Janitschek. Voyez *Die Trierer Ada-Handschrift*.

F. Kaulen, *Geschichte der Vulgata*. Mayence, 1868, in-8°.

F. Keller, *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich*, t. VII, 1851. Traduit par W. Reeves dans *The Ulster journal of Archæology*, juillet 1860.

P. de Lagarde, *Psalterium juxta Hebræos Hieronymi*. Leipzig, 1874, in-8°.

Le même, *Mittheilungen*, t. I et II. Gœttingue, 1884 et 1887, in-8°.

Le même, *Probe einer neuen Ausgabe der lateinischen Uebersetzungen des Alten Testaments*. Gœttingue, 1885, brochure in-8°.

J.-F. Le Bret, *De usu versionis latinæ veteris in ecclesia christiana occasione codicum Stuttgardiensium*. Thèse. Tubingue, 1786, in-4°.

F.-F. Leitschuh, *Der Bilderkreis der karolingischen Malerei*. Bamberg, 1889, in-8°.

J. Le Long, *Bibliotheca sacra*, t. I. Paris, 1723, in-folio.

J. Martianay, *S. Hieronymi Opera*, t. I. Paris, 1693, in-folio. Comparez Vallarsi.

J.-P.-P. Martin, *Saint Étienne Harding*. Amiens, 1887. (Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*.)

Le même, *La Vulgate latine au* xiiie *siècle*. Paris, 1888, brochure in-8°.

Le même, plusieurs articles dans la *Science catholique*, t. III, 1888-1889. (Sur le passage I Jean, v, 7.)

Le même, *Le Texte parisien de la Vulgate latine. Muséon*, t. VIII, 1889, p. 444.

E. Nestle, *Ein Jubiläum der lateinischen Bibel, zum* 9. *Nov*. 1892. Tubingue, 1892, in-8°.

W. Nowack, *Die Bedeutung des Hieronymus für die alttestamentliche Textkritik*. Gœttingue, 1875, brochure in-8°.

The Palæographical Society, *Facsimiles of manuscripts and inscriptions, ed. by* E.-A. Bond *and* E.-M. Thompson, t. II et III. Londres, 1873-1883, in-folio. — *New series, ed. by* E.-M. Thompson *and* G.-F. Warner, 1884 et suiv.

J.-R. Rahn, *Das Psalterium aureum in S.-Gallen*. Saint-Gall, 1878, in-4°.

E. Ranke, *Codex Fuldensis*. Marbourg, 1868, in-8°.

H. Roensch, *Itala und Vulgata*. 2e édition, Marbourg, 1875, in-8°.

J.-B. de Rossi, *La Bibbia offerta da Ceolfrido*. Extrait de l'*Ommagio giubilare della Biblioteca Vaticana al S. P. Leone XIII*. Rome, 1888, in-folio. Comparez F.-J.-A. Hort, *The Academy*, n° 773, 12 février 1887, et n° 788, 11 juin 1887; P. Corssen, *The Academy*, n° 831, 7 avril 1888, et *Jahrbücher für protestantische Theologie*, t. XVII, 1891, p. 611.

P. Sabatier, *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ*. Reims, 1743, 3 vol. in-folio.

O. Schmidt, *Ueber verschiedene Eintheilungen der Heiligen Schrift, insbesondere über die Capitel-Eintheilung Stephan Langtons.* Graz, 1892, in-8°.

F.-H.-A. Scrivener, *A plain Introduction to the criticism of the New Testament.* 3e édition, Cambridge, 1883, in-8°. Dans la 4e édition, qui est sous presse, la partie relative aux textes latins sera faite par M. White.

J.-B. Silvestre, *Universal Palæography, ed. by Sir* F. Madden. 2 vol. in-folio, Londres, 1850.

R. Simon, *Histoire critique des versions du Nouveau Testament.* Rotterdam, 1690, in-4°.

Ph. Thielmann, *Beiträge zur Textkritik der Vulgata, insbesondere des Buches Judith.* Spire, 1883, in-8°. (Programme de la *Studienanstalt* de Spire.)

E.-M. Thompson, *Catalogue of ancient manuscripts in the British Museum, part II.* Londres, 1884, in-folio. Comparez L. Delisle, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLVI, 1885, p. 315.

C. Tischendorf, *Novum Testamentum ex codice Amiatino.* Leipzig, 1850, in-8°. (Comparez Heise.)

Le même, *Novum Testamentum triglottum.* Leipzig, 1865, in-18.

Le même, *Novum Testamentum græce, ed. VIII critica major.* 2 vol., Leipzig, 1869-1872, in-8°. Les *Prolegomena,* rédigés par M. C.-R. Gregory, sont en cours de publication.

(J.-M. Tommasi), *Sacrorum Bibliorum veteres tituli sive capitula, sectiones, stichometriæ,* etc., *cura* J.-M. Cari. Rome, 1688, in-4°. Comparez J.-M. Thomasii *Opera, recens.* A.-F. Vezzosi, t. I. Rome, 1747, in-4°.

Die Trierer Ada-Handschrift, bearbeitet und herausgegeben von K. Menzel, P. Corssen, H. Janitschek, A. Schnütgen, F. Hettner, K. Lamprecht. Leipzig, 1889, in-folio. (*Publikationen der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde,* n° VI.)

D. Vallarsi, *S. Hieronymi Opera, post monachorum congr. S. Mauri denuo ed.,* t. IX et X, Vérone, 1738 et 1740, in-folio. *Ed. altera,* t. IX et X, Venise, 1770 et 1771, in-4°. (Reproduit dans le t. XXIX de la *Patrologie latine* de Migne.)

C. Vercellone, *Variæ lectiones vulgatæ latinæ Bibliorum editionis,* t. I et II. Rome, 1861 et 1864, in-4°.

Le même, *Dissertazioni academiche.* Rome, 1864, in-8°.

B.-F. Westcott, article *Vulgate,* dans le *Dictionary of the Bible* de W. Smith, t. III. Londres, 1863, in-8°.

J.-O. Westwood, *Palæographia sacra pictoria.* Londres, 1845, in-4°.

Le même, *Facsimiles of the miniatures and ornaments of anglo-saxon and irish manuscripts.* Londres, 1868, in-folio.

H.-J. White, *The Codex Amiatinus. Studia biblica,* t. II. Oxford, 1890, p. 273. *Appendix : The italian origin of the Codex Amiatinus, by* W. Sanday. *Ib.,* p. 309. (Voyez les articles suivants et l'article Scrivener.)

J. Wordsworth, *Old-latin biblical Texts,* fasc. I-III. Oxford, 1883-1888, in-4° (avec MM. W. Sanday et H.-J. White).

Le même, *Novum Testamentum D. N. J. C. latine,* t. I, fasc. I-III. Oxford, 1889-1893, in-4° (avec M. H.-J. White).

HISTOIRE
DE LA VULGATE

PENDANT LES

PREMIERS SIÈCLES DU MOYEN AGE

PREMIÈRE PARTIE

LES TEXTES PRIMITIFS

CHAPITRE PREMIER

DE L'INTRODUCTION DE LA VULGATE EN GAULE

Dans l'histoire de la Bible, chaque pays a sa place et chaque peuple a son heure. L'Italie, patrie de Cassiodore, l'Espagne, qui conservait la tradition des Visigoths, l'Irlande missionnaire et l'Angleterre, fidèle servante du siège de saint Pierre, paraissent tour à tour au premier rang pour s'effacer ensuite ou pour disparaître. La France tient, dans cette intéressante histoire, une très grande place. Longtemps incertaine et attachée par une ancienne habitude aux textes mêlés, elle devait trouver en Alcuin le restaurateur du texte de saint Jérôme. C'est à Paris que, plus tard, Roger Bacon et ses élèves ont conçu la pensée de rétablir, par la critique, le texte pur de l'Écriture sainte. C'est l'histoire des premiers travaux entrepris pour corriger le texte de la Bible que nous essayons d'écrire ici, et c'est de la France qu'il nous faut partir.

Personne ne pourrait dire à quel moment la traduction de saint Jérôme s'est introduite en Gaule. C'est peu à peu et d'une manière insensible que la nouvelle version de la Bible a pris la place des anciennes. L'histoire de l'introduction de la Vulgate dans notre pays soulève tant de problèmes; elle suppose des études si étendues, qu'elle pourrait difficilement être écrite en ce moment. Les premiers siècles de notre histoire nationale ne nous présentent souvent, à cet égard, qu'incertitude et que contradictions.

Nous nous demanderions en vain de quelle Bible faisait usage le grand prédicateur du commencement du VIe siècle, saint Césaire d'Arles. Les sermons qui lui sont attribués sont si mal assurés, dans leur authenticité et dans leur texte, que nous ne pourrions les prendre pour point de départ. A en juger par leur texte imprimé, le plus grand nombre de ces sermons reproduisent la Vulgate sans changement, et d'autres citent une ancienne version ou paraissent suivre l'un et l'autre texte tour à tour. Le livre bien connu du célèbre archevêque de Lyon, saint Eucher († 450), semble nous fournir une base plus solide[1]. Si le texte récemment établi peut être regardé comme définitif, saint Eucher a fait surtout usage de la Vulgate, et il a même cité, une fois du moins, le Psautier « hébraïque », œuvre définitive de saint Jérôme, qui ne figure pas dans les Vulgates modernes. Il est vrai que les manuscrits de son livre ne sont pas antérieurs au XIe siècle ; ce n'est donc pas sur eux que nous pourrons faire reposer une conclusion durable. Quant aux conciles des Gaules, dont le premier volume a été publié avec soin par les bénédictins, les textes que nous en avons sont d'un usage si difficile, qu'il vaut mieux ne pas trop nous arrêter en ce moment à leur examen.

1. Saint Avit.

Deux auteurs, et des plus considérables, nous sont assez bien connus pour que nous puissions être assurés de posséder le texte de leurs œuvres. Le premier est saint Avit, l'illustre archevêque de Vienne, mort en 517. Si nous étudions attentivement les citations de la Bible contenues dans ses divers ouvrages, nous serons conduits à des résultats assez nets, quoique singulièrement bigarrés. A l'exception du livre de Baruch et d'une seule citation d'Ésaïe[2], les prophètes paraissent toujours cités par saint Avit d'après la Vulgate. Les livres des Rois et celui de Job, au contraire, ainsi que le Psautier, suivent l'ancienne version, tandis que le Pentateuque et les Proverbes sont cités alternativement d'après l'un et l'autre texte. Dans la Genèse et dans les Proverbes, nous constatons des rapprochements remarquables avec un texte absolument gaulois, le livre anonyme cité, cent ans auparavant, par Prosper d'Aquitaine. Le Nouveau Testament nous montre un tableau tout différent. On ne trouve pas, dans saint Avit, une seule citation du Nouveau Testament qui soit tirée de la Vulgate. Ce résultat n'est pas pour nous étonner. La version nouvelle de l'Ancien Testament, incomparablement supérieure aux essais antérieurs, a fait plus facilement son chemin que la révision du Nouveau Testament. Cette dernière différait si peu des anciens textes usités en Gaule, qu'il

---

1. *S. Eucherii libellus de formulis spiritualis intelligentiæ*, *ed.* F. Pauly. Graz, 1884.
2. Es., II, 3, 4. — *Ep.* XXII.

pouvait ne pas sembler nécessaire de la mettre à leur place. L'Ancien Testament au contraire n'a réellement été révélé aux peuples latins que par saint Jérôme. Mais les manuscrits de l'une et de l'autre version, tels qu'ils ont circulé en Gaule et en d'autres lieux du ve au viiie siècle, ne contenaient généralement qu'une portion restreinte de l'Ancien ou du Nouveau Testament : de là l'état de marqueterie où nous trouvons les citations bibliques de nos anciens auteurs. Au reste la suite de ce travail montrera que, dès une époque peut-être assez ancienne, la confusion a dû s'établir entre les différentes versions, en sorte que bien souvent les textes bibliques qu'avaient entre les mains les auteurs gaulois ont été des textes mêlés.

2. Grégoire de Tours.

Au temps de Grégoire de Tours, la Bible circulait encore par volumes isolés [1]. Bien peu d'églises sans doute réunissaient dans leur trésor tous les livres de la Bible, et aucune peut-être ne possédait ce qu'on appelait alors une « bibliothèque », c'est-à-dire une Bible complète [2]. De là l'inégalité que nous remarquons, ici encore, dans l'usage des divers groupes de livres qui constituent la Bible. Grégoire de Tours ne cite pas tous les livres de la Bible. Les Épîtres de saint Pierre, de saint Jean et de saint Jude sont les seuls livres du Nouveau Testament qui ne paraissent pas dans ses citations, mais, dans l'Ancien, nous ne rencontrons aucune citation du Lévitique, des Nombres, de Josué, des Juges et de Ruth, des Chroniques [3], d'Esdras, de Tobie, de Judith, d'Esther ni des Machabées, non plus que de Daniel et de l'Ecclésiastique. Ce silence s'explique assez bien par le fait que le plus grand nombre des livres omis ont moins de valeur religieuse ou présentaient moins d'intérêt pour l'auteur; il n'est néanmoins pas défendu de penser qu'en partie du moins, ils n'étaient pas à l'ordinaire sous la main de l'historien des Francs. En effet, ces livres se trouvent rapprochés les uns des autres dans beaucoup d'anciens manuscrits, soit espagnols, soit francs. Ainsi l'absence de citations de Daniel, tandis que celles des autres prophètes sont si nombreuses, pourrait faire supposer que, dans le manuscrit des Prophètes que Grégoire de Tours avait en main, Daniel n'était, pas plus que dans les manuscrits auxquels nous venons de faire allusion, joint aux autres prophètes. Mais la chose est d'assez peu d'importance.

---

1. *Hist. eccl.*, l. IV, ch. 16 : « *Positis clerici tribus libris super altarium, id est prophetiæ, apostoli atque evangeliorum.* » V, 14 : « *tres libros... id est psalterii, regum, evangeliorum.* » *Ib.* : « *reserato Salomonis libro.* »

2. Sur l'usage du mot *bibliotheca*, dans le sens de « bible », voyez en dernier lieu le *Bulletin critique*, t. XIII, 1892, p. 147.

3. La citation de la prière de Salomon (*V. P.*, 44), que M. Krusch rapporte à II Chron., vi, 26 et suiv., peut au moins aussi bien être tirée de III Rois, viii, 36 et suiv.

Quant au texte même des divers livres bibliques cités par Grégoire de Tours, nous arrivons à des résultats assez semblables à ceux auxquels nous a conduits saint Avit. Les prophètes (Baruch excepté) sont en grande partie cités d'après la Vulgate ; les variantes sont nombreuses et parfois elles concordent avec les anciens textes, mais nous trouvons beaucoup d'expressions caractéristiques de la version de saint Jérôme. Il est vrai que nous ne possédons que des fragments des anciens textes des prophètes, mais la confusion n'est guère possible. Des livres des Rois on ne peut rien dire, sinon qu'ils sont cités librement et sans doute de mémoire. Une seule citation (*V. P.*, 5, *prol.* — I Rois, II, 5) paraît reproduire la Vulgate. Une longue citation du troisième livre des Rois (VI, 15-35[a]), contenue dans le traité *de Cursu stellarum,* reproduit exactement la Vulgate ; mais l'authenticité de ce singulier ouvrage n'est peut-être pas suffisamment établie. Dans le Pentateuque, nous rencontrons certaines expressions qui ne se retrouvent que dans la Vulgate, mais, dans l'état fragmentaire où sont les manuscrits, il est difficile de rien affirmer. Job est évidemment cité d'après un ancien texte, de même que les Proverbes et, sans doute, le Psautier. Il est vrai que le Psautier ancien, tel qu'il nous en reste plusieurs manuscrits gaulois, diffère à peine du Psautier dit « romain », c'est-à-dire de la première révision de saint Jérôme, mais le Psautier romain ne paraît pas avoir joui en Gaule d'aucun crédit et n'a pas à être considéré ici. Les citations textuelles des Évangiles sont très nombreuses dans Grégoire de Tours; j'en ai compté 76, en dehors de celles qui sont faites de seconde main d'après saint Avit ou Eugène de Carthage. Dans tous ces passages, de même que dans ceux qui sont tirés des Actes, de l'Épître de saint Jacques et de l'Apocalypse, il n'y a pas une seule citation qui appartienne évidemment à la Vulgate et qui ne se retrouve que là, et pas une déviation de la Vulgate qui ne se retrouve dans les textes anciens. Les Épîtres de saint Paul sont représentées par 53 citations. Il est plus difficile d'exprimer un jugement sur elles que sur les citations des Évangiles, à cause du petit nombre de textes anciens des Épîtres qui sont conservés; mais, ici encore, il semble que le texte de Grégoire de Tours se rapproche des anciennes versions plus que de la Vulgate.

Les conclusions que nous venons d'avancer sont, à fort peu de chose près, celles de l'auteur du beau livre sur *le Latin de Grégoire de Tours*[1], M. Max Bonnet. Elles sont en un singulier accord avec celles que nous avons tirées de l'étude de saint Avit. Il semble donc qu'en Gaule, du commencement à la fin du VI[e] siècle, quelques livres de l'Ancien Testament de saint Jérôme aient été seuls généralement en usage, et que le reste de la Bible, et particulièrement le Nouveau Testament tout entier, ait été ordinairement emprunté aux textes anciens. Cette fidélité à la tradition des anciens textes explique ce fait, que nous constaterons bientôt, que la

1. Paris, 1890, p. 54 et suiv.

Vulgate n'a pu, pendant plusieurs siècles, se faire accepter en Gaule que sous la forme d'un texte mélangé.

3. Les anciennes versions.

Le lecteur est en droit de nous demander quels étaient, parmi les nombreux textes latins qui nous sont conservés, ceux qui étaient usités en Gaule. La réponse à cette question est difficile à donner, et il sera sage de nous maintenir, à cet égard, dans une certaine généralité.

Les textes anciens des Évangiles sont, parmi les anciens textes bibliques en latin, les seuls qui soient parfaitement connus. MM. Westcott et Hort en ont donné le classement, résultat d'une étude de vingt ans [1]. Ces textes sont de trois espèces : les plus anciens sont les textes « africains », qui sont généralement d'accord avec les citations de saint Cyprien; le *Codex Bobiensis* en est le type. Nous reconnaissons ensuite les textes dits « européens », qui ont été en cours au IVe siècle dans l'ouest de l'Europe, et spécialement dans le nord de l'Italie : les manuscrits en sont nombreux, le meilleur est peut-être le *Veronensis;* à sa suite se rangent le *Vercellensis,* le *Colbertinus* et beaucoup d'autres. Enfin les textes qu'on appelle « italiens », pour se conformer à l'expression de saint Augustin, sont d'accord en une large mesure avec les citations de ce Père; postérieurs au milieu du IVe siècle, ils semblent être des textes européens retouchés, le *Codex Brixianus* en est le représentant le plus connu. Ces derniers textes ont servi de base à la révision de saint Jérôme, c'est-à-dire à la Vulgate.

Le même classement paraît pouvoir s'appliquer au reste du Nouveau Testament, et les auteurs anglais ont fort bien groupé, d'après ce système, les manuscrits des Actes, des Épîtres et de l'Apocalypse. Parmi les textes « africains », il nous faut compter un palimpseste des Actes des Apôtres et de l'Apocalypse, récemment étudié et qui provient de Fleury : on trouve ainsi, en tous lieux et à toute époque, des textes errants et dépaysés. En tête des textes « européens » des mêmes livres, nous placerons ceux qui sont tirés du manuscrit appelé *Gigas librorum,* et qui ont été publiés par M. Belsheim : c'est de la Bohême, cette patrie d'élection des textes mêlés et impurs, que nous vient cet étrange manuscrit, le plus grand qui soit au monde. Les Épîtres de saint Paul ne nous fournissent aucun manuscrit tant soit peu complet des versions anciennes, en dehors des manuscrits grecs-latins, dont il faut souvent se défier; mais un commentaire qu'on appelle l'*Ambrosiaster* [2] semble reproduire le texte « italien ». On doit également rattacher aux textes « italiens » quelques fragments tirés de

1. *The New Testament in greek,* 1881, t. II, p. 78 et suiv.
2. Ce texte a été publié par les bénédictins dans le tome II des œuvres de saint Ambroise; il a été reproduit dans le tome XVII de la Patrologie de Migne.

palimpsestes de Freisingen et de Göttweih. Enfin l'étude des Épîtres catholiques nous permet d'isoler un quatrième ordre de textes, italien par son origine, mais africain par adoption. Ce texte africain de basse époque est exactement celui que pratiquaient les écrivains catholiques de la période vandale ; nous en retrouvons un fragment dans le même palimpseste de Fleury dont nous avons parlé, et peut-être n'est-il pas éloigné d'un texte récent mais remarquable, le *Speculum* autrefois attribué à tort à saint Augustin.

Les anciens textes latins de l'Ancien Testament n'ont jamais été classés, et il serait peut-être temps d'essayer d'y mettre de l'ordre. Depuis que l'attention des savants s'est portée vers le texte grec de nos versions latines, on a pu reconnaître que certaines d'entre elles ont pour base une même recension des Septante : tels sont les fragments des quatre livres des Rois que Vercellone a publiés d'après les notes marginales d'un manuscrit de Léon ; telle est l'ancienne version latine du livre d'Esther, tels aussi les fragments du Pentateuque conservés par les palimpsestes de Wurzbourg et qui paraissent représenter, dans l'Exode, le même texte que notre fameux *Codex Lugdunensis*. Nous y joindrons la version des Prophètes qui se lit dans un autre palimpseste de Wurzbourg. Ces textes sont traduits sur une recension de basse époque du texte grec, sur celle qu'on est en droit d'attribuer à Lucien le martyr ; ils semblent former famille : peut-être correspondent-ils en quelque mesure aux textes « italiens » du Nouveau Testament. La date de 312, qui est celle du martyre de Lucien, indique l'époque récente de cette version. Un autre groupe, dont nous ne parlerons pas, est antérieur à saint Cyprien. Mais les textes que j'ai tout à l'heure rapprochés des textes italiens se distinguent encore par un autre trait commun, par l'analogie avec le *Speculum* déjà cité et avec les citations, non seulement de saint Augustin, mais tout particulièrement de saint Ambroise, l'illustre évêque de Milan. C'est que l'expression d'Italie désignait, au temps de saint Augustin à qui est dû le nom d'*Itala,* le nord seulement de la presqu'île italienne, la province ecclésiastique de Milan. L'*Itala* proprement dite paraît avoir été la version, ou la révision biblique, usitée dans le « diocèse » politique d'Italie, qui comprenait alors Vérone, Aquilée, Brescia, Ravenne et Milan [1].

Trouverons-nous dans ce qui précède quelque lumière sur l'usage de la Bible dans les Gaules? Assurément, s'il nous suffit d'une connaissance générale des textes qui y ont été en cours. Nous savons déjà que les textes dits européens ont été tout particulièrement pratiqués en Gaule : saint Hilaire de Poitiers est un de leurs principaux répondants. Il devait en être

---

1. Sur ces questions, voyez en particulier Vercellone, *Variæ lectiones,* t. II, p. 346 ; E. Ranke, *Par palimpsestorum Wirceburgensium,* p. 403 et suiv. ; Fritzsche, *Libri apocryphi V. T.,* p. XII ; Ziegler, *Bruchstücke,* 1883, p. XXX (E. Ranke), et surtout Ceriani, *Rendiconti del R. Istituto Lombardo, ser.* II, *vol.* XIX, *fasc.* IV, 18 février 1886, et *De codice Marchaliano commentatio,* Rome, 1890, in-folio.

ainsi, et cette remarque confirme absolument ce que nous croyons savoir touchant la date récente des églises des Gaules [1]. Dans notre pays, peu de provinces, sans doute, ont connu l'Évangile au temps où les anciens textes africains étaient encore en usage, et les colonies d'étrangers qui avaient apporté l'Évangile au IIe siècle sur les bords du Rhône parlaient le grec. En dehors de Lyon, de Vienne et d'Arles, peu de diocèses, dans les Gaules, font la preuve d'une organisation antérieure au commencement du IVe siècle [2]. Il est donc naturel que les textes du IVe siècle soient les textes gaulois par excellence. Les textes « italiens » n'ont pas tardé à faire concurrence aux textes « européens », et ils n'ont sans doute pas eu moins de succès en Gaule que les textes plus anciens. Il serait bien difficile de distinguer, dans les auteurs du VIe siècle, l'influence de deux groupes de textes si rapprochés. Les manuscrits bibliques eux-mêmes n'étaient pas toujours absolument d'une recension ni de l'autre. Pour l'Ancien Testament, du reste, le classement des textes n'est pas, nous l'avons vu, identique à celui du Nouveau. Nous nous bornerons donc à rappeler que nous avons trouvé dans saint Avit, pour le Pentateuque, des leçons toutes gauloises et nous dirons en concluant que les textes « européens » et « italiens » paraissent s'être partagé la Gaule, à l'exclusion des textes « africains ».

Ce serait le moment d'énumérer et d'étudier les plus anciens manuscrits de la Vulgate qui proviennent de France, mais nous ne pourrions encore le faire avec profit. Avant de pouvoir juger des textes de la Vulgate usités en France avant le milieu du VIIIe siècle, il nous faut apprendre à connaître l'histoire de la Bible dans des pays voisins, dont la littérature biblique a dû exercer une grande influence sur la nôtre. Le royaume des Francs était une terre ouverte à toutes les importations, et par conséquent un pays de textes mêlés et sans caractère propre. Au contraire, l'Espagne d'une part et l'Irlande de l'autre ont été longtemps des pays fermés, où devait se développer une littérature biblique très homogène. L'influence de ces textes, tout imprégnés de couleur locale, sur les textes mérovingiens et carolingiens se reconnaîtra facilement.

---

1. *Serius trans Alpes Dei religione suscepta* (Sulpice Sévère, *Chronicorum lib.* II, 32, édition Halm).

2. Tel est le système qui a été récemment présenté avec éclat par M. l'abbé Duchesne (*Mémoire sur l'origine des diocèses épiscopaux dans l'ancienne Gaule*. Paris, 1890. Extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. L).

CHAPITRE II

LES BIBLES ESPAGNOLES

Les textes bibliques espagnols se montrent à nous, dès leur première apparition, avec un caractère absolument à part. Aucune famille de textes, excepté les textes irlandais, ne montre une originalité aussi exclusive, mais l'Espagne a sur l'Irlande cet avantage, qu'elle a conservé la Bible entière. En outre, séparée beaucoup plus longtemps des pays voisins, l'Espagne chrétienne a conservé sans mélange la tradition des Visigoths jusqu'au milieu du moyen âge. Je ne parlerai pas ici de l'exemplaire de la Bible copié sous les yeux de saint Jérôme pour Lucinius Beticus, dont le nom indique la patrie [1], car nous ne savons, ni quelle était cette bible, ni quelle en a été l'influence. Je rappellerai seulement que nous possédons depuis peu, grâce à la précieuse découverte de M. Schepss, onze traités du célèbre hérétique Priscillien, l'évêque d'Avila [2]. Les citations de la Bible dont ces opuscules sont remplis nous montrent, régnant en Espagne avant l'époque de saint Jérôme, un texte dont nous retrouverons la trace certaine dans les vulgates espagnoles. S'il était permis d'en parler sans en avoir fait une étude approfondie, nous dirions que le texte biblique de Priscillien présente tous les caractères des textes « italiens », et qu'il semble former la transition entre ces textes du IVe siècle et leur rejeton, le texte « africain de basse époque » que nous retrouvons régnant à la fin du Ve siècle dans l'empire des Vandales [3].

1. Textes antérieurs à l'invasion arabe.

La plus ancienne de toutes les bibles espagnoles est un **palimpseste** conservé aux archives de la **cathédrale de Léon** [4]. Sous une écriture visigothique qui paraît du Xe siècle, ce manuscrit contient en premier lieu un texte important de la *lex romana Visigothorum,* écrit au VIe siècle,

---

1. Saint Jérome, épîtres LXXI et LXXV (Vallarsi).
2. *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum,* t. XVIII, 1889.
3. Dans la curieuse mosaïque des îles Baléares que vient de publier M. J. de Laurière, on trouve [*Arar*]*at* [*mo*]*n*[*s*] à côté de *Noas,* preuve de la persistance des anciens textes en Espagne (*Bulletin monumental,* t. LVII, 1891-1892).
4. Je ne mentionne que pour mémoire, et d'après Ewald et Lœwe (*Exempla scripturæ visigoticæ,* Heidelberg, in-folio, 1873, p. 3-5 et pl. IV et V), les fragments palimpsestes en onciale qui se trouvent dans un fameux ms. de l'Escurial (R. II. 18), qui était à Oviédo dès le IXe siècle. D'après nos auteurs, l'écriture de ces fragments est du VIIe siècle environ. Le ms. avait 2 colonnes de 30 lignes. Le texte en est la Vulgate.

puis quarante feuillets d'une bible écrite en semi-onciale au VIIe siècle environ et qui contiennent en particulier des passages des Chroniques, de Jérémie, d'Ézéchiel, du Ier livre des Machabées, des Actes, de la IIe Épître aux Corinthiens, de celle aux Colossiens et de la première Épître de saint Jean. La Vulgate paraît former le fond de ce texte; on la retrouve notamment dans Jérémie, dans les Actes et dans les Épîtres de saint Paul, mais d'autres livres présentent un texte de tout autre nature. Les Machabées montrent des variantes assez importantes et qui nous rappellent un texte espagnol ou en tous cas méridional [1]. Dans la première Épître de saint Jean, et spécialement dans le fameux « passage des trois témoins », nous retrouvons, non sans plaisir, un texte antérieur à saint Jérôme, bien connu par un fragment de Freisingen et dont les leçons caractéristiques sont celles des manuscrits espagnols.

C'est à M. Rodolphe Beer qu'est due la découverte de cet important manuscrit et c'est à lui que j'en dois la connaissance. Au moment où j'ai visité les archives de Léon, M. Beer venait de découvrir dans ce palimpseste le texte juridique qu'il se propose de publier. Depuis ce temps, le manuscrit a pu être transporté à Madrid, où le P. Fita et M. Beer ont pu l'étudier à loisir, et on annonce que le texte biblique qu'il contient sera admis dans l'édition que préparent ces deux savants. En attendant cette publication, je reproduis ici quelques passages de la Ire Épître de saint Jean, tels que j'ai pu les déchiffrer dans la hâte du voyage et à la clarté douteuse d'un ciel d'automne. Ce n'est pas sans peine que je suis arrivé à combler les lacunes du texte lisible. Mes conjectures sembleront au premier moment bien hardies; je crois pourtant que mes restitutions ne laissent pas de place à beaucoup d'erreurs; elles sont le plus souvent nécessitées par l'espace à remplir et je les ai tentées avant tout sur l'autorité du fragment de Freisingen et des manuscrits espagnols. Les passages restitués sont imprimés en italique.

F° 124 v°, 1re col. **I Jean, IV, 3-6.**

In carne uenisse ex d̅o̅ non est et h*ic* est illius
anticristi quod audistis quia uenturus
est et nunc in sæculo est [4] Jam uos ex d̅o̅ estis
Filioli e*t uicisti*s eum q̅m̅ maior est qui in
uobis est qu*a*m is qu*i in sæculo* [5] *hi de sæculo sunt*
propte*rea de sæculo locuntur et sæculum au*
*di*t eos [6] no*s ex d̅o̅ sumus qui cognoscit d̅m̅*
*au*dit no*s* qu*i non est ex d̅o̅ non audit nos ex*
hoc cogno*scimus*

---

1. *Compl*[1]*.,* Lyon 356 et B. N. 11553.

F° 117, 1re col. — I Jean, V, 3-11.

eius gra*uia non sunt* [4] *quia omne quod*
natum est *ex do uincit sæculum et hæc*
est uic*toria quæ uincit sæculum fides nos*
tra [5] quis *est qui uincit sæculum nisi qui credit*
quoniam *ihs est filius di* [6] *hic est qui*
uenit *per aquam et spm et sanguinem*
ihs xps *et non tantum in aqua sed in*
aqua et sanguine *et sps est testi*
moniu*m quia sps est ueritas* [8] *quoniam*
tres sunt qui te*stimonium dant in terra*
sps et *aqua et sanguis* [7] *et tres sunt*
qui tes*timonium dicunt in cælo pa*
ter *et uerbum et sps scs et hi tres unum*
sunt *in xpo ihu* [9] *si testimonium hominum*
accip*imus testimonium di maius est quo*
niam *hoc est testimonium di quia testi*
ficatus est de fil*io suo* [10] *qui credit in filio*
di habet *testimonium di in se qui non*
credit filio mendace*m facit eum quia non*
credidit *in testimonium eius quod testifica*
tus est ds de filio suo [11] et hoc est testimo
nium qnm uitam æternam dedit no
bis deus et hæc uita in filio eius est

F° 124 v°, 2e col. — I Jean, V, 12-16.

Qui habet filium uitam habet et qui non habet filium
di uitam non habet [13] Hæc scriuo uobis ut sciatis
quia uitam æternam habetis qui creditis in nomi
ne fili di [14] Et hæc fiducia quam habemus ad eum
*quia quo*d*cumque petierimu*s secundum uoluntatem
eius audit nos [15] *et scimus quia audit* nos quidquid
*petierimus scimus qnm habemus petiti*ones quas
petiuimus ab eo [16] *si quis scit fratrem suum peccare* pec
catum non ad mortem postulabit et dabit ei uitā [1]

La première bible espagnole dont nous ayons retrouvé les débris est donc un texte mêlé, et déjà d'un caractère éminemment espagnol. La revue que nous allons faire des manuscrits visigoths nous montrera une recension unique remplissant, avec assez peu de variétés, presque tous les manus-

---

1. Notes. iv, 3 *in carne uenisse:* Tert. Cypr. Aug. Fulg. — *et hic est illius antechristi: q car.* Théod* B. N. 321*. — v, 6 *et spiritum et sanguinem:* Théod. ; *et sanguinem et spiritum: car. tol. compl*[2]. *leg*[2**]. *osc.* Vienne 1190. — 7 *in Christo Jhesu:* Priscill. *compl*[1]. *leg*[1] ; cf. *in tol. car. leg*[2**]. *compl*[2.3] *osc.* B. N. 167. 321*. — 16 On peut lire aussi : *fratrem suum* peccare *peccatum non ad mortem petat et dabit* ei uitā (*postulabit : fris.* Tert. ; *petat : tol. car.* B. N. 321*).

crits espagnols. Mais avant d'étudier les beaux manuscrits de l'époque où les Arabes possédaient l'Espagne, nous devons examiner un manuscrit plus ancien et encore beaucoup plus beau; je veux parler du célèbre **Pentateuque à peintures de Saint-Gatien de Tours,** qui s'est appelé trop longtemps le Pentateuque Ashburnham.

Le manuscrit sans égal que nous avions perdu et que le patriotisme de M. Delisle nous a fait recouvrer, est encore aujourd'hui, au point de vue de l'histoire, un trésor sans maître. Nul n'en connaît la patrie, et c'est sans preuve et sans beaucoup de fondement que les éditeurs du recueil de la *Palaeographical Society* l'ont attribué aux écoles de l'Italie du nord. La date paraît en être le VIIe siècle ou au plus tard le commencement du VIIIe. Le texte en est une Vulgate intéressante par certaines leçons bonnes et anciennes. Je ne parle pas des corrections qu'y a apportées une seconde main, et qui sont accompagnées de la note : *Contuli ut potui,* car elles ne se retrouvent dans aucun manuscrit et il y a lieu de les croire purement arbitraires.

C'est dans les accessoires du texte de la Bible que se trouvent les plus grandes originalités de notre manuscrit. Il y a ici une tradition toute différente de celles de tous les pays connus. Les sommaires et la division des chapitres ne se retrouvent nulle part ailleurs. Il en est de même des indications stichométriques qui terminent les divers livres. Ces chiffres remontent peut-être fort haut.

L'art qui se révèle dans les illustrations du Pentateuque n'est pas moins étranger à toutes les traditions. Comme le dit fort bien M. Springer, il y a là plus qu'un art différent, une civilisation à part, dans laquelle les coutumes des peuples germaniques paraissent se combiner avec les mœurs romaines. Pour chercher la patrie de cet art étrange, il nous semble naturel de procéder par exclusion. A l'époque où nous sommes, la Germanie et l'Alémanie ne comptent pas, l'Afrique chrétienne est morte, l'Irlande et l'Anglosaxonie suivent de tout autres traditions, l'Italie demande ses modèles à la Grèce, et la Gaule mérovingienne cultive un art plus grossier, mais dont l'inspiration est, au fond, romaine. Un seul pays ne nous a rien appris de ses origines artistiques, c'est l'Espagne visigothe, avec ses dépendances dans la France méridionale. Mais nous possédons de fort beaux monuments de l'art visigoth, plus récents, il est vrai, de plusieurs siècles. Or nous retrouvons dans les bibles de San-Isidro de Léon et dans les manuscrits de l'Apocalypse de Beatus ces fonds à teintes plates, ces grands corps nus de géants donnés aux premiers hommes, ces yeux trop grands, ce mélange de raideur et de vie, qui sont les caractères des peintures du Pentateuque de Tours. Ces peintures ont été exécutées dans un pays méridional et qui était en relation avec l'Afrique; on y voit des figures de nègres, des palmiers chargés de dattes, des scorpions; les tentes coniques y sont dessinées avec un soin particulier; les chameaux de somme et de course qui y sont figurés en plusieurs endroits sont pris

sur la nature, et les selles et les bâts sont imités avec une exactitude parfaite. Il n'est pas prouvé sans doute que les rois de Tolède aient possédé, avant 711, Ceuta et la Mauritanie tingitane; mais, à tous égards, il n'y avait pas loin de l'Espagne à la côte d'Afrique. Dans les rubriques de nos peintures, le bétacisme espagnol est fréquent; on remarque même deux fois *uincerna* pour *pincerna*. Passant à la paléographie, nous cherchons dans les recueils de *facsimile* les analogues de l'écriture de notre Pentateuque. Peu de manuscrits paraissent s'en approcher autant que le plus ancien manuscrit espagnol qui existe, à part le palimpseste de Léon, je parle du saint Augustin de l'Escurial [1]. La plume de notre copiste est plus molle et la main beaucoup moins ferme, mais les caractères généraux de l'écriture sont presque en tout les mêmes. Or voici qui paraît décisif. Nous avons remarqué dans le Pentateuque la note du correcteur : *Contuli ut potui*. Dans le saint Augustin, les corrections sont accompagnées des mêmes formules : *Contuli ut potui, Contuli quantum mihi Dominus opitulatus est*. Nous en savons désormais assez pour pouvoir, avec quelque probabilité, mettre le Pentateuque de Tours à la première place parmi les monuments de l'art espagnol.

2. Le Codex Toletanus et le Codex Cavensis.

Le **Codex Toletanus** est conservé aujourd'hui à la bibliothèque nationale de Madrid. Il est particulièrement célèbre depuis qu'en 1588 le bibliothécaire du chapitre de Tolède, Cristobal Palomarès, en a envoyé la collation au cardinal Antonio Carafa, président de la commission chargée de reviser le texte de la Bible. Ce manuscrit montre, presque en toutes ses parties, des caractères distincts et qui souvent ne se rencontrent pas ailleurs. Les sommaires qu'il met en tête des livres de la Bible sont souvent uniques. Je ne puis énumérer les nombreuses leçons singulières de ce manuscrit, qui est un texte mêlé s'il en fut; de ces interpolations, les unes sont communes au plus grand nombre des manuscrits espagnols, d'autres, en particulier les très curieuses variantes qui sont inscrites sur les marges, ne se retrouvent pas ailleurs. Beaucoup de leçons de fort bonne nature attestent en même temps l'antiquité de ce texte. Des *hederæ* servent de ponctuation aux *incipit*. Les cahiers sont numérotés, d'abord par les lettres de l'alphabet latin, puis, lorsqu'il est épuisé, par les lettres arabes. Devant Michée, Nahum et Zacharie, on voit une image grossière de ces prophètes [2]. Au-devant des Évangiles, les canons d'Eusèbe, dont il

1. Ewald et Loewe, pl. I.

2. On lit, en tête de la Sapience, la note suivante : *Hos libros qui sequuntur quamquam Hebrei inter canonicas scripturas non recipient sed inter alcogruua lectitent, tamen æglesia catholica eos in canone sanctarum scripturarum recipiendos esse decreuit, eo quod in eis multa misteria de Christo et æglesia sanctus Spiritus prenotarit*. Et après le sommaire : *Incipit* ψευδεπιγραφος, *id est liber Sapientie, qui propter similitudinem eloquii Salomonis titulo prenotatur*.

ne reste que le dernier, sont ornés d'une belle arcature arabe en fer à cheval; les chapiteaux sont composés de motifs de feuillage; en haut se voient les emblèmes de Luc et de Jean, fort bien peints. En tête des petits Prophètes on lit le *premium in libro Osee prophete ab Esidoro Spalensi episcopo inditum*, etc., et des extraits du traité d'Isidore de Séville, *de ortu et obitu patrum*. Devant les Épîtres de saint Paul on trouve les canons de Priscillien, dont nous aurons à parler plus loin, accompagnés du *premium santi Peregrini episcopi*.

A la fin du manuscrit se lit une note écrite d'une autre main. Quelques mots en sont effacés : je les reproduis en italique; ils se lisent en partie à l'aide de deux transcriptions du XVIII[e] siècle. Voici cette note : mal comprise, elle a induit en erreur un grand nombre de savants.

In nme dni saluatoris
nri ihu xpi auctor
possessorq huius libri
in quo uetus nouumque
omne sacrum testamentum
continetur seruandus
diue memorie fuit.
*q*ui *e*nimuero natus
eruditusque in beata
spalensis sede postea
catedram bastigitane
meruit tenere
a quo inclito uiro con
cessus est hic codex
iohanni sodali intimoque
suo qui etiam post*ea*
quam in hanc eximiorem
sedem spalensis nutritus
et a patruo suo beate
memorie stefano sapien
tissimo loculentissimoque
a*sid*onensis æpco eruditus
ac *sacerdotii* ordine dedi
catus ad cartaginenem
sedem missus est æpscs
Et item *inde* translatus
cordube magne regieque
sedis presul electus
Ex qua sede egregie
incolomis corpore
ac mente : decreuit
hunc codicem compte
perfectum : dno deo
offerre in suprafata
spalensis sede penes
memoriam sce semperque
uirginis marie
decimo klds ianuarias
era millesima XXVIa
cum tali dicione (2[e] main : ut)
nullus *clericorum audeat*
hunc codicem *transferre*
aut mutare a*b* hac
suprafata sede et
si quis quod absit
fecerit sit a deo et
angelis suis scisque
omnibus condemnatus

On lit ensuite une note arabe qui paraît moins ancienne et qui doit se traduire ainsi[1] :

Fut déposée (littéralement : attachée) au siège de Sainte-Marie de Séville (Ichvilia), que Dieu la garde, et ce fut certainement fait par Salvatus, le métropolitain minime.

---

1. La traduction ci-dessus est celle de M. F.-X. Simonet.

Le nom de Salvatus est probablement identique à Servandus, et la note arabe paraît n'être que le résumé de la note en latin.

Pour l'intelligence de celle-ci, il faut dire que *Basti* est Baza, *Acci* est Guadix, *Astigi* est Ecija et *Asidona* est Medina Sidonia. Toutes les villes mentionnées appartiennent à l'Andalousie et c'est à l'église de Séville (*Hispalis*) que notre manuscrit a été donné. L'*era* 1026 correspond, dans la chronologie espagnole, à l'an 988.

Faut-il donc penser que le *Codex Toletanus*, ce type des textes espagnols, n'est pas plus ancien que la deuxième moitié du xe siècle? De bons auteurs l'ont cru. Le jugement de la paléographie est pourtant formel. Ewald et Lœwe déclarent que l'écriture du manuscrit leur paraît du viiie siècle, et je crois que les bons juges accepteront tous cette opinion. Mais en réalité il n'y a nul désaccord entre les données de la paléographie et les affirmations de notre note. Celle-ci ne dit pas du tout que Servandus ait copié ni fait copier le manuscrit. En droit romain, *auctor rei* n'est nullement celui qui a fait une chose, mais celui qui en revendique la légitime propriété. Le *Codex Toletanus* est donc bien du viiie siècle ou à peu près, et Servandus en fut, au xe siècle, le propriétaire et le donateur. Il est certain qu'avant d'être le manuscrit de Tolède, le *Codex Toletanus* a été le manuscrit de Séville.

Nous sommes moins heureux pour le **Codex Cavensis** et nous n'y trouvons point de note qui nous permette d'en déterminer exactement la patrie. Mais ce superbe manuscrit est d'un caractère national si évident, que l'on comprend à peine que l'on ait pu douter de son origine. Notre manuscrit ne le cède à aucun autre de ceux que nous étudions, sinon au *Toletanus*, tant pour son texte que pour sa décoration. Le texte est tantôt fortement mélangé d'éléments anciens, comme sont le plus grand nombre des textes espagnols, tantôt, dans d'autres livres, remarquablement pur; il se range très souvent aux côtés du *Codex Toletanus*. Quant à l'ornementation du volume, je ne puis guère que résumer la très bonne description qu'en a donnée, dans le *Codex diplomaticus Cavensis*, D. Bernardo Caetani d'Aragona. En effet, je n'ai pas eu la satisfaction de le voir, mais la collation de M. Wordsworth, que j'ai eu le bonheur de pouvoir consulter, et les nombreux extraits que le P. Denifle a bien voulu prendre pour moi de la collation qui est à Rome, me mettent à même de contrôler et de compléter les renseignements fournis par l'auteur italien.

Le manuscrit est signé. Après l'*explicit* de Jérémie et au-dessous de l'*incipit* d'Ézéchiel, qui sont l'un et l'autre enfermés dans un beau rectangle en arabesques, est écrit en jaune pâle : *Danila scriptor*. M. Wordsworth a retrouvé ce nom, dont la forme est parfaitement visigothe, parmi les souscriptions du xvie concile de Tolède, tenu en 693. De nombreuses croix ornent le manuscrit, et c'est un nouveau trait de ressemblance avec les manuscrits espagnols. Le commencement de l'Évangile selon saint Matthieu, ainsi que le sommaire de cet Évangile, sont écrits sur parchemin

pourpré, en rouge, en blanc et en jaune, en forme de croix. Les canons des Évangiles sont inscrits sous une colonnade dont l'architecture est moresque et affecte la forme du fer à cheval. En tête des Épîtres de saint Paul on lit le *proimium sancti Peregrini xpiscopi* et les canons de Priscillien. Après l'Apocalypse se lit un deuxième texte du Psautier, du reste incomplet : c'est le Psautier « hébraïque »; la traduction des Psaumes qui figure au milieu du manuscrit est au contraire le Psautier « gallican »; celui-ci est, paraît-il, accompagné, sur les marges, de nombreuses variantes de l'ancienne version, de sorte que nous avons ici trois Psautiers en un seul manuscrit. Nous reconnaissons à ce trait l'amour des copistes espagnols pour les textes complets plutôt que corrects et leur goût des variantes marginales. Enfin le mot, tout espagnol, d'*era,* apparaît dans une note avec le sens de « numéro » [1]. C'en est assez pour que le lecteur, renonçant à l'opinion de D. Bernardo Caetani, qui appelle l'écriture du manuscrit « lombarde », déclare, avec MM. Corssen et Wordsworth, que le *Codex Cavensis* est un pur manuscrit visigoth. En réalité, l'écriture de notre manuscrit est une superbe écriture visigothe. Silvestre a pensé qu'il remontait au IXe siècle, et M. Wordsworth confirme cet avis; M. Corssen lui donne pour date la frontière du VIIIe et du IXe siècle. La vérité n'est pas loin de l'une et de l'autre date.

3. Royaume de Léon et haute vallée de l'Èbre.

J'en viens à un groupe nombreux de manuscrits qui présentent un même texte, proche-parent de celui des manuscrits qui viennent d'être décrits. Ils représentent, à proprement parler, avec les deux premiers, la recension espagnole : le nombre de ses représentants suffit à lui assurer ce nom.

La bibliothèque de l'**Université centrale de Madrid** est héritière du plus grand nombre des manuscrits du grand cardinal Cisneros, Francisco Ximenès; ces trésors avaient été réunis par l'éditeur de la Polyglotte dans la bibliothèque du *Colegio mayor de S. Ildefonso,* c'est-à-dire de l'Université d'Alcalá [2]. Au premier rang des manuscrits de Ximenès se trouvent trois superbes bibles, reliées aux armes de l'Université d'Alcalá, qui sont celles du cardinal; les deux premières seules sont en écriture visigothique. La deuxième et la moins ancienne de ces bibles (nous parlerons plus tard de la première) est inscrite sous le **numéro 32**; elle comprend la seconde moitié de l'Écriture sainte, des Proverbes à l'Apocalypse. C'est un très grand volume, dont l'écriture paraît remonter aux limites du IXe et

1. Comparez Delisle, *Catalogue des Mss. Libri et Barrois,* p. 11 et 283.

2. J. Villa-Amil y Castro, *Catálogo de los mss. existentes en la Bibl. del noviciado de la Universidad central,* P. I, Madrid, 1878. Comparez J.-S. Wood, *Journal of Philology,* t. VII, 1877, p. 264. Sur les bibles espagnoles en général, voyez J.-M. de Egurén, *Memoria descriptiva de los códices notables conservados en los archivos ecclesiásticos de España,* Madrid, 1859.

du xe siècle. On voit, en tête de certains livres, des ornements de style mozarabe qui rappellent le *Codex Cavensis*. En tête du livre de Daniel on lit le *premium beat[i] Esidori Spalensis episcopi in libro Danielis prophete*[1]. Les canons des Évangiles sont peints en quatre couleurs; l'art en est grossier et enfantin; les évangélistes y sont représentés avec une rare inexpérience; l'arc arabe en forme le couronnement. Les canons de Priscillien, avec le *premium sancti Peregrini episcopi,* précèdent les Épîtres de saint Paul. On ne sait où Ximenès avait acquis ce beau manuscrit.

A côté de la seconde bible d'Alcalá il convient de mentionner le **Codex Æmilianeus**, la **bible de San-Millan**, conservée à Madrid, à l'Académie de l'Histoire. Elle est, d'après P. Ewald, du xe siècle : ce jugement doit être accepté. Le volume est incomplet; il commence au milieu du Psautier, qui est représenté par la version hébraïque. On voit sur les marges, dans les Psaumes, de nombreuses notes exégétiques, et quelquefois la note *in greco,* qui introduit des variantes du Psautier gallican. Les canons des Évangiles sont inscrits sous des arcs arabes en fer à cheval, sous lesquels sont dessinés d'autres arcs arabes. Les emblèmes des évangélistes y sont dessinés grossièrement, sans doute d'une main postérieure. L'Épître aux Romains est précédée des sommaires des deux Épîtres aux Corinthiens, écrits d'une écriture plus fine, et des autres accessoires ordinaires du texte espagnol. Avant l'Interprétation des noms hébraïques qui fait partie de ces préliminaires, on lit les mots suivants, écrits d'une écriture postérieure et sur un lavage : *Sub era DCCII per Q.* On voit en marge des Épîtres de saint Paul des numéros qui semblent correspondre aux canons de Priscillien. La même écriture plus fine que nous avons remarquée, se reconnaît dans les sommaires des Épîtres aux Colossiens et aux Hébreux; ils sont écrits après coup, mais dans un espace réservé à l'avance, celui des Hébreux après l'Épître elle-même. Nous devons à la même main l'Épître aux Laodicéens, écrite en marge. L'abbaye de San-Millan, dont provient le manuscrit, est située dans le haut bassin de l'Èbre, non loin de Logroño.

Après les Machabées, on lit, écrite en encre noire, verte et violette, la note qui a été reproduite en *facsimile* dans le recueil d'Ewald et Lœwe :

Tandem finitis ueteris instru
menti libris quos æcla catholica
in canone diuinarum recipit
scributurarum. ad euangelia
nouumque testamentum
xpo iubante peruenimus : amen
per quisium monacum santi
emiliani sub era. dcc. scripl:
Martinus abbas in sancto e
miliano.

1. En tête de la Sapience on trouve les mêmes notes que dans le *Codex Toletanus*.

Le texte des six premières lignes se retrouve dans la bible de la cathédrale de Léon et dans celle d'Huesca. Les deux dernières lignes sont d'une autre écriture. Les deux précédentes, ou du moins celle qui commence par les mots : *Per Quisium,* paraissent écrites sur un lavage. Suit une liste d'abbés de San-Millan, ajoutée après coup.

La **bible de la cathédrale de Léon** est écrite d'une écriture assez fine; elle commence avec Ésaïe. On y voit, aux feuillets 148 à 155 v°, les canons des Évangiles peints en couleurs vives (le vert dominant), avec les images des évangélistes fort grossièrement figurées. Mais l'ornementation du manuscrit tout entier est remarquable : au verso du premier feuillet, on voit une croix pattée avec les lettres A et Ω, peinte en couleurs vives, et semblable à celle qui orne l'Antiphonaire de Léon; si je me souviens bien, on en voit également une semblable dans la Chronique des Rois d'Oviédo, appelée *Codex Vigilanus,* et conservée à l'Escurial. Cette croix, qu'on appelle la croix d'Oviédo, est à elle seule une marque d'origine. Au folio 2, un abaque, qui doit se lire : *Maurus abbati librum Vimara presbiter fecit*[1]. Au folio 3, une rose des vents fort curieuse, avec la croix pattée; au verso, des images monstrueuses, au-dessous desquelles est écrit : *Jhuannes ppsbs sci per.* Folio 91 v° : *Explicit Malacia propheta. Obsecro vos qui hec legeritis mei Johannis peccatori memineritis,* etc. Au folio 101, on lit un fragment, écrit d'une main un peu plus récente, de la vie de saint Froilan, évêque de Léon, puis, de la première main : *Joannes d[i]ac[o]n[u]s scrp.* Après l'Évangile de saint Jean (fol. 201 v°), on voit une longue peinture, plus que primitive, entourée d'une sorte d'entrelacs et comprenant quatre images intitulées : *Maria cum Gabriel — Maria cum Jhesu — Ubi Jhesus inluminat cecum — Ubi Jhesus loquitur cum muliere Samaritana* (en bas : *puteum*), et en face (fol. 202) une grande figure de toute la page, incroyablement grossière, représentant *Mattheus* dans un cercle entouré de quatre rosaces. Autour du cercle est écrit : *Joannes diaconus fecit et pinxit. Qui legerit oret pro peccatore si Christum habeas protectore et in omnibus adiutore,* etc. Le texte qui suit est une sorte de commentaire sur les Évangiles[2]; il est interrompu par une image de saint Marc semblable à celle de Matthieu — la tête de l'évangéliste repose sur un lion hideux — et par une figure de saint Luc, analogue à celle de saint Marc et entourée des mots : *O lector dum legis ora pro scriptore si Christum abeas protectore quando Dominum noster rogaberitis. Joannes dcns fecit.* Ce petit traité est suivi du traité d'Isidore de Séville : *Incipit ortum et obitum apostolorum...,* et par des généalogies bibliques. Folio 217 : *Explicit feliciter. Deo gracias. Obsecro vos,* etc.

1. Je transcris les 9 premières lettres, que je n'avais pas su lire, d'après une note du XVIIIe siècle.

2. Commencement : *Apis fabos de omnigenis floribus...* Ce texte se retrouve dans le ms. B. N. 113.

Johannes diaconus scripsit. Quisquis quis legerit oret pro peccatore si Deum habeat protectorem. Après les Actes, on voit les canons de Priscillien, précédés du *premium sancti Peregrini episcopi.* En tête du sommaire de l'Épître aux Romains, folio 233 v°, on lit : *Obsecro qui hec legitis Vimarani peccatori memineritis quando Dominum nostrum Jhesum Christum rogaberitis.* Enfin, au verso du dernier feuillet, dans un encadrement à entrelacs, de tons vert et rouge, on lit, en face d'un abaque effacé, la note suivante, rendue encore plus illisible par la couleur brune avec laquelle on paraît avoir voulu la faire revivre. Je la lis à l'aide des anciennes transcriptions.

Sub xpi nomine complet^{u}s
*fuit iste liber su*b umbra
aule sce mariæ
et sci martini in monas
terio uocabulo[1] *alba*
res notum die
VIII *kl*s. . . . . .
era DC(?)CCCLVIII
anno feliciter glc. . .[2]
rege[3]. . . . . . ordonius VI
anno regnante
. . . .

Plus bas, on distingue seulement le mot *Felix.*

Dans une description récente qui est écrite au commencement du volume, on lit que le manuscrit provient du monastère des saints Côme et Damien, dans le val de Torio. Le monastère d'Albarès est en effet, au témoignage de l'historien de Léon, Risco, le même que celui des saints Côme et Damien. Ce couvent était situé sur le Torio, dans la vallée d'Abeliar, dans la banlieue de Léon. Si la date a été bien lue, le manuscrit est daté de l'an 920, et en effet l'an 6 du règne d'Ordoño commence en 919. A ce moment, le monastère des saints Côme et Damien venait d'être fondé ; l'évêque Axila, son fondateur, s'y reposait dans la retraite[4].

Le **Codex gothicus Legionensis**, connu par les extraits de l'ancienne version qui sont copiés sur ses marges, n'est pas, comme le précédent, conservé à la cathédrale de Léon, mais dans les archives de la collégiale de San-Isidro. C'est une bible complète, dont l'ornementation présente un extrême intérêt. Il mérite, aussi bien que le premier manuscrit de Léon,

1. Le P. Tailhan intercale : *de.*
2. La leçon de Tailhan : *gle sue,* me paraît très douteuse.
3. Tailhan : *rege nostro.*
4. Voyez Man. Risco, dans l'*España sagrada*, t. XXXIV, 1784 : J. Tailhan, dans le t. IV des *Nouveaux mélanges* du P. Cahier (1877), p. 306. En marge du fol. 3, on lit une note chiffrée, analogue à une autre note, tirée également d'un ms. des SS. Côme et Damien conservé à S. Isidro de Léon, qui a été déchiffrée par Muñoz y Rivero (*Paleografia visigoda,* 1881, pl. XV).

d'être décrit avec quelque détail. Au premier feuillet, on voit Dieu, ou plutôt le Christ, entre les quatre évangélistes.

Folios 2 et suivants : *In nomine D. N. J. C. incipit liber bibliotece in quo continentur libri septuaginta duo e veteri et novo testamento quorum hec notitia est...* (la table est écrite sous un double arc arabe). Suit la généalogie biblique, d'Adam à Jésus-Christ, avec de curieuses figures, puis, en belle capitale, dans un cadre à entrelacs :

Hec tuba terribilis mugit per competa mundi... Quisquis anelanter hic lecturus accesseris pro me Santio prsbro orare dignes forsan (*sic*) duitis (*lisez :* ut uitis) caream et ad omnium redemptorem sine confusione perueniam. Amen.

On remarque dans la Genèse l'image d'Adam et d'Ève vêtus de feuilles de vigne, et, parmi beaucoup d'autres images, une grande figure représentant le sacrifice d'Isaac, avec la main divine et le bélier : *Ubi Abraham obtulit filium suum holocaustum*. Les canons des Évangiles sont sous des arcs arabes ; en haut on voit les figures, assez grossièrement peintes, des quatre évangélistes. Les canons de Priscillien et le *premium sancti Peregrini episcopi* précèdent les Épîtres de saint Paul. Au troisième avant-dernier feuillet, à la fin de l'Apocalypse, on lit :

Conscribtus est hic codex a notario Sanctioni presbitero XIII klds ils era DCCCCLXLVIIIa [1], obtinente glorioso ac serenissimo principe Ordonio Oueto sublimis apicem regni, consulque eius Fredenando Gundesalbiz egregius comes in Castella comitatui gerenti [2]. Obsecro, etc.

L'*era* 998 correspond à l'an 960 de notre ère.

A l'avant-dernier feuillet se voit un remarquable et curieux ornement composé de deux arcs arabes en fer à cheval renversés et surmontés d'une pomme de pin. A l'entour sont peintes quatre figures ; celles d'en bas portent les noms : *Florentius confessor, Sanctius presbyter ;* puis on lit : *Incipit prologus beati Hisidori Sp. in libro sedeca prophetarum...* Les nombreuses citations de l'ancienne version latine qui sont en marge ne sont pas de la première main ; elles paraissent pourtant à peu près contemporaines. Elles intéressent les Rois, les Chroniques et le livre de Job ; il y a quelques variantes en marge de Josué, des Juges et du Psautier, qui est « hébraïque ». Tobie et Judith sont représentés par un texte ancien. Comme on l'a vu par la mention d'Ordoño II, ce manuscrit est léonais ; nous verrons tout à l'heure qu'il était au XII[e] siècle à San-Isidro.

Le **manuscrit 2,2 de la cathédrale de Tolède** nous retiendra moins

---

1. Je lis ainsi, d'après le P. Tailhan et d'après M. Beer (Schepss, *Priscillianus,* p. XXXIII), au lieu de DCCCCLXVIII[a], leçon d'Egurén.

2. Voyez une note analogue à celle-ci et datée de 954 dans Arevalo, *S. Isidori opera,* t. II, p. 66.

longtemps. C'est le deuxième volume d'une bible qui en comptait sans doute quatre. Il commence avec Josué et s'arrête au verset 1 du Psaume LXXVII; l'écriture paraît du XI[e] siècle. Le Psautier est « hébraïque ». En marge du livre de Job, on remarque un grand nombre de variantes tirées de la première révision de saint Jérôme, faite d'après les LXX.

Le **manuscrit A.2 de la bibliothèque nationale de Madrid** paraît également du XI[e] siècle. En tête, trois feuillets contiennent les généalogies de la Bible; ils sont ornés d'arcs arabes et de cercles espagnols. Au verso du folio 1 est écrite une note du XVI[e] siècle, relative à l'incendie d'un couvent voisin de Saragosse, arrivé en 1494 : il ne faut qu'un coup d'œil dans l'*España sagrada* de Florez pour reconnaître le couvent de San-Juan de la Peña. Le manuscrit s'étend de la Genèse à l'Ecclésiastique; le Psautier est « hébraïque »; les derniers mots sont ceux-ci : *Incipit prologus beati Esidori Spalensis arpi in libro sedecim prophetarum ad explanandum.* Nous avons déjà rencontré ce prologue dans la bible de San-Isidro de Léon.

Les manuscrits qui précèdent sont tous des manuscrits visigoths, reconnaissables à leur écriture caractéristique. Ceux qui vont suivre montrent au contraire l'écriture moderne ou française, qui a succédé en Espagne, vers le milieu du XI[e] siècle, à l'écriture visigothique.

On conserve au **Museo arqueologico de Madrid** une bible entière, écrite au XII[e] siècle d'une écriture française dont certaines particularités sont néanmoins espagnoles. Sur le dernier feuillet, on lit, d'une écriture du XIV[e] siècle :

Ista biblia est capituli canonicorum ecclesie Oscensis, dulciflui Jhesu Nazareni, gloriosissime domine nostre Marie uirginis pii nati titulo decorate. Quicumque inde ipsam alienauerit cum Datan et Abiron ad ima descendat Auerni, uite huius caduce (*ms.* : cadua) laberinto labili consumato. Amen. Bone Jhesu Christe, hec scribenti pariterque legenti fac, te semper amemus ardenter. Amen. Matth. XI° : Amen dico uobis, id est fideliter et ueraciter.

Sur les pages blanches, on a écrit de nombreuses chartes et bulles, relatives à Huesca; elles ont été étudiées par P. Ewald. J'ai à peine besoin de rappeler qu'Huesca est située au nord du royaume d'Aragon, sur le versant des Pyrénées. Parmi les curiosités que présente le texte de cette bible, je me borne à rappeler que les livres de Tobie et de Judith y figurent d'après une ancienne version.

La **troisième bible d'Alcalá**, conservée sous les numéros 33 et 34 à l'Université centrale de Madrid, est écrite en Espagne d'une écriture française qui paraît du XII[e] au XIII[e] siècle. On n'en connaît pas la provenance. Le manuscrit est mutilé, il s'étend sur toute la Bible. On y voit les canons de Priscillien, incomplets. Le texte paraît faire double emploi avec la deuxième bible d'Alcalá.

Enfin le grand manuscrit en trois volumes qui est à **San-Isidro de Léon** (nº 1,3) n'est pas autre chose qu'une copie du *Codex Legionensis*, c'est-à-dire de la belle bible de 960 qui se trouve encore sur les mêmes rayons, mais c'est par cela même qu'elle nous intéresse, car elle a été copiée à San-Isidro en 1162. Au commencement du premier volume, sous un arc arabe, on lit ce qui suit :

Tempore serenissimi Fredenandi regis Adefonsi imperatoris filii hoc opus ceptum ipsoque nobiliter regnante extitit consummatum reverendo domino Menendo abbate prudenter monasterii sancti Ysidori regimen gubernante. Hujus etiam pretiosissimi operis pergamena quidam e S. Ysidori canonicis ex gallicis partibus itineris labore nimio ac maxis asperrimo navigio ad patriam reportavit. Quodque maxime mireris, in sex mensium spatio scriptus, septimoque color pulcritudine, iste fuit liber compositus sub era Mª ccª, viiº kls aprilis[1].

L'*era* 1200 correspond à l'an 1162 de Jésus-Christ.

Suit la généalogie, avec de curieuses images, puis une énorme figure représentant un aigle qui arrache les yeux à un serpent : *De quadam avis mirus de Christo conparationem*[2]. Après quoi la Genèse commence; elle est accompagnée de figures copiées sur celles du *Codex Legionensis*. Dans le livre de Job, avec lequel commence le tome II, on remarque également de très curieuses miniatures de couleurs vives. Après les Prophètes se voit un court traité, incomplet, des Ages du monde, puis un important obituaire de San-Isidro, du xiiᵉ au xiiiᵉ siècle environ. Le tome III commence avec le livre de Tobie. Ce qui donne à notre manuscrit un intérêt particulier, c'est qu'après le *prologus beati Hysidori Spalensis episcopi in libro sedeca prophetarum* et après diverses pièces, on lit à la fin un texte du IVᵉ livre d'Esdras, inconnu jusqu'à présent, différent de tous ceux que nous connaissons et qui est absolument étranger au manuscrit original de San-Isidro, au *Codex gothicus Legionensis*[3].

Les neuf manuscrits que nous venons de décrire forment un groupe homogène, aussi bien délimité géographiquement que constant dans son texte. Ils représentent le texte qui se conservait dans le royaume des Visigoths, dans l'antique retraite où le christianisme faisait front à l'envahissement de l'Islam.

---

1. Ce texte est transcrit en partie d'après Egurén.
2. Cette figure se retrouve dans les mss. de l'Apocalypse de Beatus. Voyez Delisle, *Mélanges*, p. 132 et 139.
3. IV Esdras, iii-xvi est suivi des chap. i-ii ; ces deux chapitres forment un livre à part. En tête on voit un argument et un sommaire en 25 chapitres : *Inc. premium prefatio in libro Esdre... Hesdre filius Chusim hystorias. Inc. brebis capitulacio in libro Esdre prophete... Anno tricesimo ruine civitatis Jherusalem et Judea ego Sarathias qui est Esdre... quanta mirabilia a Domino audivit. Inc. liber Esdre filius Cusi prophete sacerdos. Verbum quod factum est... a Domino Deo audisti et vidisti.*

4. Castille et Catalogne.

Les deux manuscrits dont il nous reste à parler, tout en se montrant absolument espagnols, diffèrent beaucoup du type courant des manuscrits visigoths.

La première bible d'Alcalá (n° 31 de l'Université de Madrid), précieux souvenir de Ximenès, mérite d'être appelée par excellence *Codex Complutensis*. (Le lecteur sait que *Complutum* est le nom latin d'Alcalá de Henarès.) Une note qui était écrite à la fin d'un manuscrit des Postilles de Nicolas de Lyre sur l'Ancien Testament, et qui est reproduite dans un ancien catalogue [1], en indique l'origine en ces mots : « *Fueruntque reperti in civitate Toletana.* » L'écriture paraît remonter au IX[e] siècle, ou du moins aux confins du IX[e] et du X[e].

Le manuscrit commence par un extrait des *Étymologies* de saint Isidore : *Beati Isidori incipit prefatio totius bibliotece. Vetus Testamentum ideo dicitur...* Dans le texte du Pentateuque et de Josué, on remarque des ressemblances caractéristiques avec la première et avec la deuxième main du *Codex Toletanus* et avec le *Codex gothicus Legionensis*. Le livre de Ruth représente un texte ancien, jusqu'ici entièrement inconnu [2]. En marge, au folio 80 v°, on lit, d'une écriture peut-être un peu postérieure :

> O lector, si vis liquidius storiam Ruth intelligere, in finem hujus bibliotece inquire, et plus quam emendata repperies.

Une préface de saint Isidore est en tête des Rois. Le Psautier, qui n'est pas exactement le Psautier gallican, est également précédé d'une préface de saint Isidore, il est divisé en cinq livres. On lit, après les livres canoniques d'Esdras et de Néhémie, le « III[e] et le IV[e] livre d'Esdras », c'est-à-dire en réalité le IV[e], dans un texte à part, avec quelques variantes en marge [3]. Au fol. 232 v°, en face de IV Esdr., VI, 1, on voit une longue note arabe en rouge et en noir. Le livre d'Esther représente l'ancienne version. La Sapience et l'Ecclésiastique nous conservent un texte très pur. Tobie et Judith sont copiés d'après une ancienne version, Tobie en particulier d'après un texte qui paraît avoir été cité par Priscillien, mais la perle des livres de notre manuscrit est le texte des deux livres des Machabées, texte antérieur à saint Jérôme et complet. J'aurai à revenir

---

1. Voyez Villa-Amil et le *Journal of Philology*, *l. l.*

2. *Factum est in diebus judicis judicum, facta est famis in terra...* Fin : *David autem genuit Salomonem.*

3. F° 231 : *Secuntur libri hisdem Esdre tertius et quartus... Liber tertius. Anno tricesimo ruine civitatis earum* (sic) *in Babilone ego Salatiel qui et Esdra.* (IV Esdras, III-XIV)... 236 v° :... *sicut precepit mici Dominus. Liber Esdre prophete quartus. Ecce loquere* (IV Esdr., XV-XVI et I-II)... *a Domino Deo vidisti.*

plus d'une fois sur les remarquables morceaux qui viennent d'être énumérés : ils sont importants tour à tour comme textes excellents de la Vulgate ou comme témoins des anciennes versions; nous en retrouverons une grande partie dans le manuscrit 11553 de la Bibliothèque nationale (ancien n° 15 de Saint-Germain), mais moins complets et avec des variantes innombrables. Pour le moment je me borne à montrer, dans une note relative au passage II Mach., xii, 46, relatif à l'intercession pour les morts, la filiation des divers textes des Machabées et leur altération [1]. Les Évangiles représentent la Vulgate, mais dans un texte mêlé. L'Épître aux Laodicéens suit l'Épître aux Hébreux, tandis que dans les autres manuscrits espagnols elle est placée après l'Épître aux Colossiens. Le texte des Épîtres catholiques est celui des manuscrits espagnols, mais avec une part d'éléments individuels, et celui des Actes présente des leçons qui ne se trouvent pas ailleurs. Après l'Apocalypse on lit un deuxième exemplaire du livre de Ruth, cette fois d'après la Vulgate; l'écriture de ce texte paraît semblable à celle du reste du manuscrit.

Nous avons dit que notre manuscrit provient de Tolède. Il ne sera pas sans intérêt d'ajouter que la grande et belle **bible d'Avila**, écrite au commencement du xiii[e] siècle, et qui est conservée à la **bibliothèque natio-**

---

1. Le célèbre passage II Mach., xii, 46, nous montre plusieurs traditions mélangées, sous l'influence incessante de la pensée dogmatique, ou plutôt de la doctrine de la prière pour les morts.

I. La première série de textes est le groupe des versions anciennes; il se rattache directement au texte grec du *Codex Vaticanus* (B) :

Compl[1]. :... Sancta et salubris excogitatio. Ideoque exorabat pro mortuis illis qui peccaberant, ut a peccato solverentur.

Lyon 356 : ... *et salubris excogitatio. Ideoque pro defunctis exorabat ut peccato solverentur.*

Ambr. E. 26 *inf.* : ... *et sanctam cogitationem. Unde pro mortuis exorare ut absolverentur a peccato.*

Metz 7* : *Sancta ergo et salubris cogitatio. Pro defunctis exorabat ut a peccato solverentur.*

II. Le texte suivant, espagnol d'origine, reproduit le texte grec de Lucien le martyr :

Leg[1]. aem. B. N. 93. 11505 : *Sancta ergo et salubri cogitatione pro defunctis exorabat* (*leg[1]. æm. : exorat*), *ut a peccato solverentur* (= B. N. 6; var. : *exorare*).

III. La tradition des bons textes de la Vulgate est différente :

Am. cav. Mordr. Théod. B. N. 1. 2. 3. *vall.* 11533**. Genève 1*. Berne A. 9 : *Sancta ergo et salubris cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccato solverentur.*

IV. Le plus grand nombre des mss. espagnols flottent entre ces trois textes.

Tol. : Sancta ergo et salubris cogitatione pro defunctis cogitare, ut peccatis solverentur.

Leg[2]. compl[2]: Sancta ergo et salubris cogitatio pro defunctis cogitare, ut a peccatis solverentur (*leg[2] : ut pecc. solberentur*)

*Osc.**: *Sancta ergo et salubris cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur* (2[e] m. : *vel cogitare... solverentur*).

V. Enfin les textes du xiii[e] siècle et la Vulgate actuelle, précédés par le ms. B. N. 94 (ix[e]-x[e] siècle), font une règle de foi et un principe général de ce qui n'était qu'un éloge accordé à la pratique du Machabée :

Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccato solvantur (Le ms. Bodl. *auct.* E. *inf.* 2*, du xii[e] siècle, occupe une position intermédiaire :... *est cogitatio... ut a peccato solverentur*).

nale de Madrid (E. R. 8), contient, au milieu d'un texte tout différent, le IVe livre d'Esdras, dans un texte entièrement semblable à celui du manuscrit d'Alcalá, et paraissant copié sur lui. Cette remarque confirme assurément l'origine castillane de notre manuscrit.

La bible en quatre volumes du maréchal de Noailles (Bibliothèque nationale, *lat.* 6) se distingue encore plus que la bible d'Alcalá des autres manuscrits espagnols. Elle paraît remonter au xe siècle, mais elle n'est pas écrite en écriture visigothique. Le manuscrit de Noailles est, en effet, moins espagnol que catalan ; il provient de l'abbaye de Rosas, située sur la côte de Catalogne. Au folio 39 du tome III, on voit, sur un feuillet qui était resté en blanc, le *facsimile*, très exactement fait au xiie siècle, d'un privilège d'Innocent II, daté du 5 décembre 1130, en faveur de l'abbaye de Saint-Pierre *de Rodis*. Les quatre volumes sont ornés de curieux dessins à la plume, en partie relevés de couleurs pâles. Ce remarquable monument de l'ancien art catalan mériterait une description. Nous nous bornerons à mentionner, dans l'illustration de la Genèse, l'abîme, figure noire et terrible, qui porte les poissons et les oiseaux de mer dans ses flancs ; en tête de Jonas, la *culuc*[*unta*] *Jone;* dans les Machabées, la belle scène de bataille où figurent des éléphants portant de hautes tours. Le texte des premiers livres présente peu d'intérêt. Le tome II commence par le *Prologus galeatus* des Rois, suivi des mots : *Incipit utriusque testamenti brevis collectio a beato Isidoro episcopo edita.* Le Psautier gallican est précédé des *Dicta sancti Agustini de virtutibus Psalmorum* ; il est terminé par les Cantiques de la Bible et séparé du Psautier hébraïque par l'*Explanatio Florentii Gregorii de titulis Psalmorum.* Le volume III montre, en tête de chaque prophète, l'*argumentum beati Isidori de ortu et obitu ejusdem prophetæ.* Le chapitre xii du livre d'Esther, dont le texte est conforme à la Vulgate, est suivi de ces mots :

Hucusque præmium. Que precedunt vel sequi debuerant in eo loco posita erant ubi scripta erant in volumine : nec ab illis direpta est substancia eorum, qué in vulgata æditione non reperiuntur, sed ex hebraica veritate translata sunt. Explicit liber Æster.

En effet, les chapitres xiii-xvi ne sont pas copiés. Les livres d'Esdras et de Néhémie sont suivis de la « confession d'Esdras » (IV Esdr., viii, 20-36). Le livre de Job est divisé en 35 « livres » et en 5 ou 6 parties ; il est suivi du livre d'Esther, copié une seconde fois, également d'après la Vulgate, mais jusqu'à la fin. Puis on lit, au folio 126 v°, en capitales, par lignes alternativement rouges et noires, la note que voici :

Hucusque completum est uetus testamentum id est omnes cannonicas scripturas. quod fiunt libri xx^ti. iiii^or. quas transtuli ego hieronimus presbiter de hæbraica ueritate. et in latinum eos uerti sermonem. summo studio. summaque cura per diuersos codices oberrans ædiciones perquisiui. et in unum collexi cor-

pus. et scribens transfudi. fecique pandectem. Cetere uero scripturæ quæ non sunt cannonicæ. set dicuntur æcclesiasticæ iste sunt. id est liber iudith. tobias. libri machabeorum (*en haut* : IIº). sapiecia quæ dicitur salomonis. et liber ihesu filii syrach. Explicit in nomine patris. et filii. et spiritus sancti. Amen.

Nous retrouverons cette note dans le manuscrit de Saint-Germain (B. N. 11553), déjà mentionné[1]. Les livres de Tobie et de Judith sont reproduits deux fois, d'abord d'après la Vulgate, puis d'après une traduction ancienne, identique au texte que nous trouvons dans le manuscrit B. N. 11553, plusieurs fois nommé, ainsi que dans les bibles d'Alcalá et de Huesca. Le texte du Nouveau Testament, qui occupe le tome IV, est une Vulgate ordinaire. Je fais exception pour le livre des Actes. Le texte de ce livre est encore la Vulgate, mais on y rencontre, dans le texte ou sur les marges, les leçons et les interpolations les plus originales. Du commencement du chapitre XI au verset 8 du chapitre XII, c'est purement un texte ancien, et du plus vif intérêt. Ce texte, qui fait évidemment partie de ceux qu'on appelle « européens », présente plus d'une ressemblance avec celui des autres manuscrits espagnols, car le livre des Actes, aussi bien que les Épîtres catholiques, est particulièrement mêlé dans les textes expagnols. Il a surtout pour nous cet intérêt, que nous en retrouverons plus tard un grand nombre de leçons dans les manuscrits copiés en Languedoc, ainsi que dans les traductions faites dans les idiomes du midi de la France. Le texte de la deuxième main, au contraire, présente des ressemblances toutes particulières avec celui du *Codex Laudianus* (*e*). La deuxième main semble donc représenter plutôt un texte « italien ». Nous nous en étonnerons d'autant moins, que le *Codex Laudianus* paraît copié en Sardaigne, c'est-à-dire presque en face des côtes de Catalogne.

Ainsi nous avons pu déterminer deux groupes de textes espagnols. L'un et l'autre paraissent dériver du texte du *Codex Toletanus*, qui, malgré son nom, nous ramène à Séville, le siège de saint Isidore, le centre de la civilisation romaine en Espagne. Le plus nombreux de nos deux groupes de textes a son centre dans le royaume de Léon, cette forteresse de la résistance aux Arabes, et il étend son influence sur la haute vallée de l'Èbre[2]. Le nom de l'évêque d'Avilá, cher aux Espagnols malgré sa condamnation comme hérétique, figure en une place d'honneur dans toutes ces bibles. Mais, en touchant à l'Aragon et aux frontières de la Catalogne, le texte visigoth contracte des relations avec une autre recension que nous trouvons

1. Voyez J. Wordsworth, *Old-latin biblical texts*, P. I, p. X.

2. C'est encore au haut cours de l'Èbre qu'appartenait une bible qui était sans doute de la même famille et qu'Egurén a vue à l'Escurial (*Memoria*, p. 45). Je l'y ai cherchée en vain. Elle contenait en marge des notes tirées de la collation avec les « LXX », avec Théodotion (« T ») et avec le grec (« gr. »). Elle portait à la fin la note suivante: *Dedicata fuit ecclesia S. M. Vallis Venariæ* (Valvenera, O. S. B.) *a domino Roderico Calagurritano episcopo sub era* MCCXXI (1183)... *regnante rege Alfonso in Toleto et in tota Castella.*

établie au IXe siècle en Castille et au Xe en Catalogne, et qui a déjà franchi bientôt la barrière des Pyrénées. Les manuscrits qui le contiennent sont plus particulièrement remplis du souvenir de saint Isidore de Séville. Il est inutile de montrer que le grand archevêque n'en est pas l'éditeur, du moins sous la forme actuelle, car ce sont des découpures de ses livres qui en ont fourni les éléments[1]. J'ai laissé entrevoir, et je démontrerai dans la suite, que le texte catalan était entré en France dès le règne de Charlemagne, et qu'au XIIIe siècle il se retrouve dans les manuscrits languedociens. Quant au texte que nous appelons léonais, et qui fut à proprement parler le texte du royaume des Visigoths, nous le retrouverons, dès le VIIe siècle, sur les bords de la Loire. C'est dire qu'il est beaucoup plus ancien que les manuscrits visigoths qui nous le conservent, et que nous étions en droit de classer les bibles espagnoles, malgré leur date récente, parmi les plus anciens textes de la Bible latine.

5. Priscillien et Peregrinus.

Nous aimerions à réunir les traits caractéristiques des bibles espagnoles et à présenter, pour ainsi dire, le tableau de leur contenu. Des chapitres spéciaux et des appendices devant grouper, avec tous les rapprochements désirables, les renseignements relatifs à l'ordre des livres, aux sommaires, à la stichométrie, etc., nous devons être très court en ce moment et nous borner à ce qui intéresse l'origine de nos textes.

L'ordre des livres de la Bible varie à l'infini dans les manuscrits espagnols. Il semble toutefois que l'on puisse y reconnaître, à cet égard, plusieurs traditions. La première n'est pas uniquement espagnole, c'est celle de la fameuse préface de saint Jérôme, le *Prologus galeatus* des quatre livres des Rois; c'est à cette autorité que le plus grand nombre des manuscrits visigoths doivent leur division presque hébraïque en *ordo legis, ordo prophetarum, hagiographorum, apocryphorum* et *Novi Testamenti*. La deuxième influence est celle de l'ancienne traduction, telle que l'avait éditée Cassiodore, et la troisième autorité semble être la préface des deux Testaments par saint Isidore. Les livres du Nouveau Testament sont, dans presque tous les manuscrits, groupés, d'après saint Isidore, dans l'ordre, tout espagnol, que voici : Évangiles, saint Paul, Épîtres catholiques, Actes, Apocalypse. Le *Codex Toletanus,* suivi par deux manuscrits, montre, pour le Nouveau Testament, l'ordre du Décret de Gélase et du concile de Carthage, qui est celui de nos bibles imprimées. La bible de Rosas, qui semble être compilée d'éléments divers, fait groupe à part.

Quant au texte de nos manuscrits, le lecteur sait déjà que c'est souvent

1. Tel est le jugement d'Arevalo (*Isidoriana,* t. I des Œuvres de saint Isidore, 1797, p. 508; t. II, p. 92, etc.).

un texte très mêlé. Certains livres, tels que les Actes des Apôtres et les Épîtres catholiques, montrent des leçons de l'ancienne version en abondance. Il me suffira pour le moment de dire que j'y pourrais relever des rapprochements tout particuliers avec le texte de Priscillien [1]. Au reste, Vercellone a parfaitement établi que le texte de nos bibles espagnoles est celui du bréviaire et du missel mozarabes : ce seul mot suffit à en déterminer le caractère.

Dans tous les manuscrits du groupe le plus important, nous avons rencontré les Canons des Épîtres de saint Paul, qui portent le nom de Priscillien. Cette œuvre remarquable n'est autre chose qu'une théologie de saint Paul. Je n'en parlerai pas longuement, car elle vient d'être publiée, après les éditions insuffisantes de Zaccagni, d'A. Maï et de D. B. Caetani, par M. Schepss, à la suite de son Priscillien (Voyez F. Paret, *Priscillianus*, Wurzbourg, 1891). Quoique retouché par Peregrinus, cet opuscule est véritablement, à toutes les pages, signé de Priscillien. On jugera de son style et de son caractère ascétique par quelques extraits.

Canon i : Deus verax est, spiritus [2] quoque Deus, et Deus sæculorum, possidens inmortalitatem, estque invisibilis, lucem habitans inaccessibilem, rex etiam atque dominus : cujus est imago ac primogenitus Christus, in quo non invenitur *est* et *non*, sed *est* tantummodo.

Canon vi : Quia peccata vel dæmones tenebræ sive opera tenebrarum ab apostolo nuncupentur.

Canon vii : Quia stultorum atque carnalium vel dubiorum sit crasse de divinitate sapere vel sentire.

Canon xii : Quia Christus similitudinem carnis peccati sumpserit in mysterio, in quo sunt thesauri sapientiæ : qui fecit utrumque in unum, et ascendens in altum captivam duxit captivitatem; quemque jam non secundum carnem nosse se dicebat apostolus.

---

1. Je n'en donnerai qu'un exemple, pris dans le passage des trois témoins (I Jean, v, 7 et 8), déjà cité à propos du palimpseste de Léon :

Priscillien : *Tria sunt quæ testimonium dicunt in terra, aqua caro et sanguis, et hæc tria in unum sunt; et tria sunt quæ testimonium dicunt in cælo, Pater Verbum et Spiritus, et hæc tria unum sunt in Christo Jesu.*

Compl[1]. : *Quia tres sunt qui testimonium dant in terris, aqua sanguis et caro* (en marge : *vel spiritus*), *et tria hec unum sunt; et tria sunt que testimonium dicunt in celo, Pater Verbum et Spiritus, et hec tria unum sunt in Christo Jhesu.*

Leg[1] : *Quia tres sunt qui testimonium dant in terra spiritus et aqua et sanguis et tria hæc unum sunt; et tria sunt qui* (sic) *testimonium dicunt in cælo Pater Verbum et Spiritus et hii tres unum sunt in Christo Jhesu.*

Tol. cav. leg[2]**. *osc. compl*[2 3]. B. N. 321* *dem.* : *Quia* (*cpl*[3] : *Quoniam*) *tres sunt qui testimonium dant* (*tol.* : *dicunt*) *in terra spiritus et* (om. *osc. cpl*[3]. 321 *dem.*) *aqua et sanguis et hi* (om. *dem.*) *tres unum sunt in Christo Jhesu* (om. *dem.*). *Et* (om. *tol. cpl*[2]; 321** : *Quia*) *tres sunt* (*cpl*[3] om. *Et 3 s.*) *qui testimonium dicunt* (*dant* : *cpl.*[2] 321. *dem.*) *in cælo Pater Verbum et* (om. 321*) *Spiritus* (*osc. cpl*[2 3]. 321 : *sanctus*) *et hii tres unum sunt.*

2. Deux mss., à tort : *Christus*.

CANON XXXV : Quia, quum carnibus et vino aliqui abstineant, nec judicari ab aliis debeant, nec ipsi alios judicare...

CANON XXXVII : Quia per beatam voluntariam paupertatem, justi radicem malorum omnium avaritiam respuant...

Quel est l'évêque, du nom de Peregrinus, auquel nous devons la recension orthodoxe de cette œuvre d'un hérétique? Nous ne le rencontrons sur aucune des listes d'évêques espagnols que nous possédons. Mais le nom de Peregrinus nous apparaît encore à deux endroits dans les bibles espagnoles. Un certain nombre de ces manuscrits, suivis par beaucoup d'autres [1], mettent en tête des Proverbes une préface qui commence par les mots : *Tres libros Salomonis*, et finit par ceux-ci : *Et ideo, qui legis, semper Peregrini memento.* En outre, la prière, commençant par *Obsecro*, qui suit la signature et la date dans la bible de San-Isidro, se termine ainsi : *Et Peregrini f[ratres] o karissimi memento.* L'homme dont la signature se rencontre en trois endroits de la même bible ne paraît pas fort loin d'en être l'éditeur.

Peregrinus, l'éditeur probable d'une partie au moins de notre texte, ne serait-il pas un auteur pseudonyme? Nous serions d'autant plus porté à l'admettre, que nous retrouvons, dans deux manuscrits espagnols, le verbe *peregrinari* interpolé, avec une sorte de recherche, au commencement de l'Épître de saint Jacques [2]. Or nous connaissons (et c'est M. Schepss qui en a rappelé le nom) un auteur ecclésiastique qu'on a tout lieu de croire espagnol, qui a vécu au ve siècle, et qui semble avoir recherché le surnom de *peregrinus :* il s'agit de Bachiarius. Son livre *de Fide* se rencontre d'une manière remarquable avec plusieurs des traités de Priscillien. Pèlerin, voyageur et exilé pour sa conscience, il paraît s'être fait une gloire de son exil et un titre du nom « d'étranger ». Le mot de *peregrinatio* se rencontre trois fois dans les neuf lignes que lui consacre Gennadius. Il aimait à s'appliquer le mot du PSAUME XXXVIII, v. 13 : *Peregrinus ego sum, sicut omnes patres mei* [3]. Ne serait-il pas permis de chercher en lui l'éditeur de la Vulgate et le continuateur orthodoxe de Priscillien? Cette hypothèse, nous l'avouons, n'est pas pour nous déplaire. Peut-être est-elle pourtant trop spécieuse. Quoi qu'il en soit, nous rencontrerons plus tard encore le nom de Peregrinus. Chose étrange, ce sera dans un manuscrit irlandais, le saint Jean de la collection Stowe. Mais nous pouvons considérer comme admis à la science que Peregrinus, ou l'auteur qui se cache sous ce nom, est l'éditeur de la recension espagnole des livres saints.

---

1. *Tol. cav. leg*[2]. *madr*[2]. osc. B. N. 6. Théod., etc.
2. *Leg*[1] *: Jacobus, Dei et D. N. J. C. servus, sanctis æclesiis qui sunt ex tribus* XII^m^*, dispersis et peregrinantibus per orbem terrarum, salutem* (= *æm.*). Comparez ce qui sera dit plus tard du ms. 907 de Saint-Gall.
3. Galland, *Biblioth. Patrum,* t. IX, p. 184.

CHAPITRE III

LES TEXTES IRLANDAIS ET ANGLO-SAXONS

Plus encore que l'Espagne, l'Irlande a été un pays fermé à l'influence du monde romain, car elle a voulu lui demeurer étrangère. L'obstination des Scots à résister à l'invasion latine n'a été vaincue que par la persévérance de Rome, ou plutôt par la patience infatigable et la capacité d'accommodation infinie dont ont fait preuve les missionnaires romains. Tel est le caractère principal de l'histoire de l'Église dans les Iles Britanniques. L'histoire de la Vulgate suit pas à pas les progrès de l'Église romaine en Irlande et en Grande-Bretagne. L'histoire de la Bible dans les pays celtiques n'est pas autre chose que l'histoire des relations de ces pays avec le continent, et particulièrement avec l'Église de Rome[1].

Les manuscrits irlandais et anglo-saxons de la Bible latine sont très nombreux. A fort peu d'exceptions près, ils ne paraissent pas beaucoup plus anciens que le VIIIe siècle, mais ils appartiennent aux chefs-d'œuvre les plus achevés de l'art calligraphique. Il est douteux qu'aucun pays, dans l'occident, ait jamais produit d'aussi beaux manuscrits que le *Book of Kells* et le *Book of Lindisfarne*. Il était donc naturel qu'un culte particulièrement fervent s'attachât à ces admirables monuments de l'art national, et que les savants des Iles Britanniques eussent quelque peine à renoncer à l'antiquité légendaire de leurs célèbres manuscrits. Il faut pourtant savoir les mettre à la place qui leur appartient dans l'histoire des mœurs irlanlaises ; ce ne sera pas leur enlever le premier rang. Ils figurent avec d'autant plus d'autorité dans l'histoire nationale de l'Irlande, que leur témoignage est plus unanime. En effet, ils sont étroitement groupés entre eux, et le développement de leur texte se suit comme du regard. Malheureusement, par une rencontre qui n'est pas fortuite, presque tous nos manuscrits se bornent aux quatre Évangiles. Nous ne possédons qu'un seul

---

1. Sur ce sujet, voyez avant tout l'article *Vulgate*, de M. Westcott, dans le *Dictionary of the Bible* de W. Smith, et la belle étude de M. Haddan (A.-W. Haddan et W. Stubbs, *Councils and eccles. Documents relat. to Gr. Britain and Ireland*, t. I, Oxford, 1869), ainsi que la remarquable publication de M. T.-K. Abbott (*Evangeliorum versio antehieronymiana ex cod. Usseriano*, etc., Dublin, 1884, 2 vol.). La description des principaux mss. se trouve dans les grandes publications de Westwood et du Dr Gilbert, ainsi que dans la collection de la *Palæographical society* et dans le *Catal. of ancient mss. of the British museum*. Une esquisse de cette histoire a été tracée dans la *Revue celtique*, t. VI (1886), p. 348 et suiv. Comparez E. O'Curry, *Lectures*, Dublin, 1861, et H. d'Arbois de Jubainville, *Catal. de la littérature épique de l'Irlande*, Paris, 1883.

Nouveau Testament irlandais, et quatre manuscrits des Épîtres de saint Paul; quant à l'Ancien Testament, il ne nous en reste guère, en dehors de quelques fragments grecs-latins [1], que le Psautier et les livres sapientiaux. Nous sommes donc réduits, pour les temps les plus anciens et pour la plus grande partie de la Bible, aux citations des auteurs irlandais ou bretons. Il est vrai que ces témoignages ont été étudiés par M. Haddan avec une conscience parfaite. Nous pouvons donc, même en dehors des manuscrits et avant l'époque d'où ils datent, voir clair dans l'histoire de la Bible irlandaise.

1. Anciens textes irlandais.

Les anciens textes latins sont le fond commun de toute la tradition ecclésiastique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, mais, dès l'origine, nous voyons les pays celtiques s'entr'ouvrir à l'usage de la Vulgate, dans la mesure où ils subissent l'influence du monde latin. Au commencement du ve siècle, à un moment où la Bretagne est en relations actives avec le sud de l'Europe, la Vulgate apparaît dans les écrits de Fastidius. Cinquante ans après, lorsque, par le malheur des temps, ces relations ont presque cessé, nous trouvons saint Patrick confiné dans l'usage de l'ancienne version. Les invasions barbares avaient coupé le chemin aux relations littéraires avec les pays du midi. Du vi^e^ au viiie siècle, la Vulgate progresse, dans les Iles Britanniques, d'une marche lente mais sûre. Dès 560 environ, elle a pénétré assez profondément en Bretagne pour remplacer, avec saint Gildas, l'ancienne version dans quelques livres et pour la pénétrer, dans d'autres livres, d'abondantes altérations : je parle des plus usités parmi les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans des livres moins souvent employés, tels que les Chroniques, Job, les Proverbes, Ézéchiel et les petits prophètes, l'ancienne version maintient ses positions. Si M Haddan en a bien jugé, la recension de la Vulgate ainsi peu à peu introduite ressemble au texte du *Codex Amiatinus* sans lui être identique : c'est dire que c'est un texte de bonne famille. En avançant dans le viie siècle et en entrant dans le viiie, nous constatons sans cesse, en Écosse comme en Irlande, avec Cummian et Adamnan, comme dans les documents du droit canon irlandais, les nouveaux progrès de la Vulgate. Bientôt il ne restera plus que quelques traces lointaines de l'ancien texte latin, dont le souvenir s'en va s'affaiblissant sans cesse. Au xive siècle, nous recueillons encore, dans une version anglo-normande de la Bible, les derniers échos de l'ancien texte irlandais.

Y a-t-il eu une famille de textes anciens, que l'on puisse dire spéciale-

---

1. Ms. Bodl. *auct.* F. 4. 32, dont une partie est signée de saint Dunstan, archevêque de Canterbury († 988). Il provient de Glastonbury. Voyez Haddan, p. 192 et H. Bradshaw, *Collected papers,* 1889, p. 455 et 483.

ment bretonne et irlandaise? M. Haddan paraît l'avoir établi, pour l'Ancien Testament comme pour le Nouveau. Pour les Évangiles, en tous cas, nous en avons un témoin excellent, c'est le **Codex Usserianus** [1], si bien publié par M. Abbott. Le texte que contient ce précieux débris est « européen », mais il représente une recension particulière et certainement irlandaise [2]. Non seulement M. Haddan nous le montre se rencontrant en plusieurs passages avec le texte de Fastidius et de saint Gildas, mais nous avons sous les yeux un autre fragment irlandais, absolument identique à notre texte et qui en confirme le témoignage.

Il existe en effet, dans le recueil qui porte le **numéro 1395 à la bibliothèque conventuelle de Saint-Gall**, un fragment de messe des morts, d'origine écossaise ou irlandaise, paraissant dater du VIIIe ou du IXe siècle et dans lequel se lit l'Évangile de la résurrection de Lazare (JEAN, XI, 14-44). Ce fragment liturgique, irlandais s'il en fut, est d'accord, dans ses traits les plus caractéristiques, avec le *Codex Usserianus*. Il y a du reste une grande distance entre cet ancien texte irlandais et les textes mêlés du VIIIe et du IXe siècle, dont il va être question.

Avant d'aborder l'histoire de la fusion des textes romains et irlandais, d'où est sorti le texte irlandais postérieur et telle qu'elle se fit surtout en Grande-Bretagne, je dois d'abord parler de deux des plus importants manuscrits nationaux de l'Irlande, le *Book of Armagh* et le *Book of Mulling* [3].

Le **Liber Armachanus** est un des plus précieux manuscrits de la littérature nationale de l'Irlande. Il est conservé, sans numéro, à la bibliothèque de l'Université de Dublin, et on conserve avec lui l'ancienne besace, ou *satchet*, en cuir moulé avec entrelacs, qui lui servait d'enveloppe, suivant l'ancien usage des Irlandais, peuple missionnaire et voyageur. Un auteur de beaucoup de mérite, M. Schœll, abusant de la critique interne, a cru pouvoir faire descendre ce célèbre manuscrit jusqu'à la fin du Xe siècle. Mais l'écriture en est certainement du IXe siècle. Au reste on ne pourrait guère se refuser à accepter la très ingénieuse combinaison de l'évêque Graves. Cet auteur a lu, non sans peine, au folio 214, la signa-

---

1. Bibliothèque de l'Université de Dublin, ou *Trinity College*, A. 4. 15, VIIe siècle. Ce ms. est désigné, dans les collations, par la lettre *r*.

2. Nous n'y trouvons qu'une seule des interpolations classiques des mss. irlandais postérieurs (JEAN, XIX, 30), mais le détail du texte nous révèle un grand nombre de leçons qui se retrouvent dans le texte irlandais postérieur. (MATTH., XVIII, 10 : *de pusillis istis qui credunt in me*. — XXIV, 38 : *nubebant et uxores ducebant*. — LUC, II, 1 : *censum profiterentur universi in orbe terrarum*. — XXII, 5 : *gavisi sunt et polliciti sunt*, etc.) Le texte ancien dont le *Codex Usserianus* se rapproche le plus est, d'après les collations qu'a bien voulu me communiquer le Rev. G.-M. Youngman, le ms. *h*.

3. C'est pour mémoire que je mentionne les très anciens débris trouvés dans le « coffret d'argent » ou *Domnach Airgid* et qui sont conservés à *Royal Irish Academy*. Voyez Petrie, *Trans. R. I. A.*, t. XVIII, 1832 ; O'Curry, *Lectures*, p. 321 ; Gilbert, pl. I.

ture du copiste : *Pro Ferdomnacho ores.* Les *Annales des quatre Maîtres* mentionnent deux scribes de ce nom. Le premier, « Feardomhnach, scribe d'Armagh », est décédé en 727 et doit être mis hors de cause. Le deuxième, « Fordomnach, le sage et l'admirable scribe d'Armagh », a son obit marqué à 845. Or M. Graves a cru pouvoir lire, au folio 52 v°, dans le mélange de lettres grecques et latines qui est habituel à notre copiste, les mots : ... *ach hunc l[ibru]m... e dictante... bach herede Patricii scripsit.* « Héritier de Patrick » fut, jusqu'au XIIe siècle, le seul titre des abbés et archevêques d'Armagh, et Torbach est, parmi eux, le seul dont le nom convienne à cette place; il siégea de 812 à 813. La fin de l'Évangile de saint Matthieu étant datée *in feria Mattei,* le manuscrit doit avoir été copié en 812.

Le Nouveau Testament commence au folio 25, après la *Confessio Patricii.* Après les quatre Évangiles, on lit (fol. 105) un *prologus Hilarii in apostolum* [1], suivi des Épîtres, dont chacune est précédée d'une préface ou d'un argument; ces morceaux sont les mêmes que l'on trouve dans presque toutes les Bibles, mais ils sont accompagnés d'un nom d'auteur bien inattendu : *Incipit prologus Pilagii in omnes æpistolas,* etc. [2]. Après les Épîtres catholiques, l'Apocalypse et les Actes des Apôtres, on lit, au folio 191, la Vie de saint Martin. Quant au texte lui-même, il est remarquable d'un bout à l'autre du manuscrit. Dans les Évangiles, les leçons les plus pures et les plus rares se rencontrent avec les leçons et les interpolations classiques des textes irlandais. Tout le reste du Nouveau Testament est également rempli d'interpolations [3], et c'est surtout dans les textes

1. *Ut rerum notitia habeatur, principia rerum requirenda sunt...*

2. *Primum queritur quare... Romani sunt ex judeis... Romani sunt in partibus Italiæ...,* etc. L'Épître aux Galates seule est précédée d'un morceau autrement intitulé : *Argumentum Hirunimi in æpistolam ad Galatas : Argumentum æpistolæ hujus breviter comprehendens...*

3. Pour les Évangiles, je ne citerai que l'omission de JEAN, V, 4, renvoyant à l'édition de M. Wordsworth. — ACT., II, 37 : *demonstrate nobis* (= cpl[1]., etc.). — V, 17 : *Annas princeps sacerdotum.* — *ib.*, 29 : *At illi dixerunt : Deo. Respondit autem Petrus* (= Théod., etc.). — VI, 10 : *propter quod arguerentur ab eo cum omni fiducia* (= Théod. *leg*[1]). — XIV, 2 : *sed Dominus continuo pacem fecit inter illos* (= B. N. 17250**). — XV, 29 : *et ea que vobis fieri non vultis ne feceritis aliquibus* (Cf. Théod., etc.). — XVII, 27, 2e main : *dedit hominibus quærere Deum* (= B. N. 6** 17250** etc.). — XXII, 28 : *Quam facile te civem romanum dicis* (= B. N. 17250** etc.). *Ego summa pecunia hanc civitatem,* etc. — XXV, 24 : *interpellavit me in Erusolimis ut traderem eum morti. Inaccusabilem non potui tradere eum propter mandata que habemus Cessaris. Si quis autem accussat eum sequatur Cessaream ubi custoditur. Qui cum convenissent clamarerunt : Tollite eum de vita* (= B. N. 17250**), *non oportet vivere eum amplius. Ego vero comperi,* etc. — ROM., IV, 18 : *Tanquam stellæ cæli et tanquam harena que est ad oram maris non denumerabitur a multitudine.* — XV, 30 : *ut solicitudinem inpertiamini in orationibus vestris ad Dominum pro me* (cf. *ambstr.* Bâle B. I. 6*. Monza I. $\frac{2}{6}$. B. N. 17243). — I COR., VII, 35 : *ut sit frequens oratio vestra ad Dominum sine ulla occupatione.* — XI, 24 : *quod tradidi pro vobis.* — GAL., II, 2 : *qui existimabantur esse majores.* — EPH., II, 5 : *peccatis et concupiscentiis, vivificavit nos in Christo, cujus gratia sumus salvi per fidem facti, et simul suscitavit*

espagnols que nous rencontrons les analogues des interpolations du *Codex Armachanus*. Ce défaut d'unité dans le style de notre manuscrit s'explique très bien quand on y regarde de près. En plusieurs endroits nous reconnaissons des doublets évidents (j'entends par là, puisque nous sommes sur le sol du Royaume-Uni, ce qu'on appelle en Angleterre *conflate readings*, c'est-à-dire deux synonymes accolés) ou des sutures maladroites [1].

Le *Book of Armagh* représente la juxtaposition d'au moins deux textes, dont l'un paraît avoir été excellent, l'autre procédait de l'ancienne traduction sous sa forme irlandaise et ce texte irlandais, dont notre manuscrit est le seul témoin, semble n'avoir pas été sans relation avec les textes espagnols.

Nous avons remarqué l'attribution, faite au moine breton Pélage par le *Book of Armagh*, des préfaces des Épîtres de saint Paul. Nous devons relever la persistance de son souvenir dans la mémoire de son peuple. Le Livre d'Armagh n'est pas le seul document qui attribue à Pélage la préface des Épîtres de saint Paul. A la suite d'une petite bible du XIIIe siècle, qui occupe le numéro 73 à la bibliothèque de Berne, on lit, copiés d'une écriture contemporaine, les arguments qui manquent dans le manuscrit. La préface *Primum quæritur* (fol. 473 v°) est précédée des mots : *Incipit prologus Pelagii in omnes epystolas sancti Pauli apostoli.* Ainsi l'adversaire de saint Augustin est mis, pour ainsi dire, en pendant à l'hérétique espagnol Priscillien, mais ce n'est pas, sans doute, qu'il y ait aucun droit. La préface en question, en effet, commence par les mèmes mots à peu près que le commentaire, qu'on attribue à Pélage, sur les Épîtres de saint Paul [2], mais c'est là tout ce que les deux ouvrages ont de commun.

Le **Book of Mulling** est, comme le Livre d'Armagh, conservé à *Trinity College* de Dublin. La paléographie en est asssez rapprochée de celle du *Book of Armagh*. Au dernier feuillet de l'Évangile de saint Jean, on lit la signature : [*Nom*]*en autem scriptoris Mulling dicitur. Finiunt quatuor*

---

simulque fecit sedere. — COL., III, 8 : *turpiloquium de ore non procedat cum actibus.* — I. TIM., II, 6 : *temporibus suis datum est.* — II. TIM., IV, 5 : *Tu vero sobrius esto, in omnibus labora... jam enim ego immolor* (cf. *ambstr.* Ambr. E. 26 *inf.*). — I PIERRE, IV, 14 : *quoniam gloriæ Dei spiritus in vobis requiescit, ab aliis blasfematus, ab vobis autem honorificatus* (cf. *tol. compt*[1]. *harl.* B. N. 6**. 321*. 342* et une version provençale, B. N. fr. 2125). — II PIERRE, I, 14 : *significavit mihi per revelationem* (= Théod. *dem.* B. N. 321*). — APOC., I, 11 : *septem ecclesiis, dicit Dominus qui est et qui erat et venit omnipotens, Effesum et Smyrnam.* — XI, 19 : *tonitrua et fulgora et voces* (cf. *h*). — XIV, 7 : *mare et omnia quæ in eis sunt et fontes aquarum* (= B. N. 254 et textes du XIIIe siècle). — XV, 6, *vestiti lintiamine mundo candido* (cf. *h*).

1. ACT., XVI, 1 : *Et cum circumiisset has nationes Pervenit* (sic) *autem in Derben.* — XVIII, 21 : *valefaciens dixit : Oportet me diem sollemnem qui supervenit facere Hierusalem, dicens : Iterum revertar ad vos.* — XXVII, 18 : *Permanente autem valde* (en marge : *vel valide*) *autem nobis tempestate jactatis.* — I PIERRE, IV, 12 : *Carissimi, nolite mirari in fervore qui ad temptationem vobis est nolite pavere.* — APOC., XXII, 19 : *de libro vitæ et de ligno vitæ.*

2. *S. Hieronymi opera, ed.* Vallarsi, t. XI.

evangelia. C'en est assez pour qu'on ait cru pouvoir attribuer notre manuscrit à un saint local irlandais qui fut évêque de Ferns à la fin du VIIe siècle, à saint Moling, « l'un des quatre prophètes de l'Irlande ». Nous venons de voir qu'il est de deux siècles plus récent. Le volume n'a jamais été relié (les anciens Irlandais ne paraissent pas avoir connu l'art de la reliure) ; il est conservé dans un coffret en cuivre, qui laisse entrevoir, sous un énorme cabochon, une inscription du XIVe siècle. Les feuillets étant détachés, il a été quelque peu difficile de reconstituer les cahiers. Quant au texte, c'est un texte irlandais s'il en fut, un texte mêlé qui contient les leçons les plus curieuses et dont beaucoup rappellent le *Codex Usserianus;* d'autres sont d'accord avec le texte courant des Iles Britanniques[1]. Mais ce qu'il a de tout particulier, ce sont certaines leçons étranges et absolument uniques. Ainsi, Luc, X, 42, nous trouvons, dans les paroles de Jésus à Marthe de Béthanie, une leçon que nous connaissons bien en grec, mais qui est tout à fait inconnue en latin : *Paucis vero opus est vel etiam uno*[2]. On a pu croire à une retouche sur le grec, et sur un bon texte grec. Mais que le lecteur veuille bien étudier de près les témoignages en faveur de notre leçon. Les excellents manuscrits qui l'ont admise ne sont pas au-dessus du soupçon, car il s'y est glissé plus d'une leçon latinisante, et parmi les rares témoins de cette variante, qui paraît bien n'être qu'un doublet, on trouve le chef de file des textes latins, le texte de la marge de la version syrienne qu'on appelle philoxénienne. Pas plus ici qu'en aucun autre cas, on ne peut dire que les Irlandais aient corrigé leur texte d'après le grec.

2. Canterbury et Lindisfarne.

Passons en Grande-Bretagne et reprenons, avec l'arrivée de saint Augustin, l'histoire des conquêtes de la Vulgate sur l'ancien texte latin.

Lorsqu'en 596 saint Augustin aborda dans l'île de Thanet, apportant la

1. Choix des leçons de la première main. Matth., VI, 12 : *remitte... remittemus.* — *ib.*, 13 : *et ne patiaris nos induci in temptationem.* — X, 12, la 2e main exponctue : *dicentes, pax huic domui.* — XIII, 55 : *Nonne hic est filius fabri Joseph.* — XIV, 35 : *adoraverunt eum et.* — XXIII, 25 : *pleni sunt.* — XXV, 14 : *peregre* exp. — *ib.*, 30 : *inutilem servum nequam eiecite foras.* — XXVI, 9 : *pretio multo.* — *ib.*, 26 : *accipite et manducate.* — *ib.*, 70 : *neque intellego.* — XXVII, 58 : *corpus Jhesu. Et cum accepisset Joseph corpus Jhesu.* — Marc., VI, 3 : *Nonne iste est fabri filius et Mariæ.* — XII, 40 : *et pupellorum.* — *ib.*, 42 : *æra duo minuta.* — Luc, X, 21 : *sic fuit placitum ante te. Et conversus ad discipulos dixit.* — XIII, 27 : *omnes operamini.* — XIV, 23 : *et compelle introire quoscumque inveneris.* — XV, 21 : *fac me sicut unum de mercinariis tuis.* — *ib.*, 31 : *mecum fuisti et es.* — Jean, V, 4 : *Angelus autem Domini secundum tempus levabatur in natatoria et movebatur aqua. Et quicumque prior discendisset in natatoria post motationem aquæ sanus fiebat a langore quocumque tenebatur.* Voyez aussi, plus loin, le tableau des interpolations irlandaises.

2. Ὀλίγων δέ ἐστι χρεία ἢ ἑνός : B. C² L. 1. 33. Hier. syr^{p mg}.

liturgie romaine, la Pâque et la tonsure romaines, le christianisme autochthone avait presque entièrement disparu des pays occupés par les Anglo Saxons. Les rapprochements que l'on tenta d'établir entre les missionnaires romains et l'ancienne Église du Pays de Galles échouèrent : on devrait donc croire que l'Église missionnaire anglo-saxonne resta pure de tout mélange avec les anciennes traditions du pays. S'il faut en juger d'après nos manuscrits, il n'en a nullement été ainsi. Il s'est conservé plusieurs manuscrits de la Bible, des plus anciens et des plus beaux, qui portent le nom de saint Augustin ou du pape saint Grégoire. Examinons-les par le détail.

Nous écarterons d'abord la célèbre **Biblia Gregoriana (Musée Britannique, I. E. VI)**, qui est, en réalité, un manuscrit des quatre Évangiles. Ce superbe manuscrit, chef-d'œuvre de la calligraphie et de l'art saxons, n'est certainement pas plus ancien que le VIIIe siècle. On suppose qu'il a fait partie d'une bible complète, car il s'est conservé une numérotation des cahiers, datant il est vrai du XIIIe siècle seulement, dans laquelle le folio 12 porte la cote du cahier LXXX. Le texte est une Vulgate mêlée de quelques leçons de caractère irlandais [1].

Les Évangiles qui portent le **numéro 286 à Corpus Christi College, à Cambridge**, proviennent du couvent de Saint-Augustin, à Canterbury. Le plus célèbre des « maîtres » de *Corpus*, Matthieu Parker, fut élevé par Élisabeth au siège primatial d'Angleterre : c'est par lui que Canterbury fut privé, au profit de Cambridge, de plusieurs de ses plus beaux joyaux. Notre volume est un superbe manuscrit, écrit stichométriquement, ou *per cola et commata*, d'une belle écriture onciale qui paraît du VIIe siècle. En tête de l'Évangile de saint Luc, on admire une histoire de l'Évangile, en douze tableaux avec inscriptions, et une figure de saint Luc véritablement grandiose et qui est directement inspirée par l'art romain le plus pur. Néanmoins le manuscrit ne vient très probablement pas de Rome. Son texte est un texte un peu mêlé, exempt des grandes interpolations irlandaises et qui paraît admettre certaines leçons espagnoles remarquables, mais qui, dans le détail, semble tenir par bien des points aux textes irlandais et anglo-saxons [2].

Le manuscrit **Bodley 857**, connu sous le nom « d'Évangiles de saint Augustin », ressemble au précédent comme un frère. La figure de saint Luc est presque identique à celle du manuscrit de *Corpus*; l'écriture est très analogue; les Évangiles sont écrits de même *per cola et commata*. Le manuscrit n'est pourtant copié, quant à son texte, ni sur le manuscrit de *Corpus* ni sur son modèle, mais il contient plusieurs leçons qui paraissent

1. MATTH., V, 5: *lugunt*. — VI, 16: *demoliuntur*. — X, 29 : *sine patris vestri voluntate*. — XIII, 55: *Nonne hic est fabri filius*. — XXVI, 9: *prætio multo*.

2. Je renvoie pour les preuves à l'édition de M. Wordsworth et je me borne à citer MATTH., I, 17* : *Omnes itaque generationes... sunt* XLII et LUC, XI, 2* : *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra*.

irlandaises [1], et il est certainement parent du manuscrit de *Corpus,* auquel le rattache plus d'une particularité. Ainsi, MATTH. XXII, 19, l'un et l'autre ont, pour *nomisma,* la singulière leçon *novissima.* Le texte de ces deux manuscrits paraît être à la base du développement du texte anglo-saxon. Après ce qui vient d'être dit, nous comprendrons qui si nos manuscrits portent le nom de saint Augustin, c'est qu'ils proviennent de l'abbaye qui est consacrée au souvenir du grand missionnaire. Il n'en va pas autrement du Psautier « romain » qu'on appelle le **Psautier de saint Augustin** [2]. Il ne paraît pas plus ancien que le IXe siècle. Les textes qui se réclament du nom de saint Augustin sont de beaux textes et des textes très anciens, mais ce sont déjà des textes saxons, ce ne sont plus de purs textes romains.

Ainsi, dès le moment où la Vulgate apparaît dans le Kent, elle s'y montre mêlée d'un élément local et imprégnée de la saveur du terroir. Il n'y a guère de conquête religieuse sans une certaine assimilation du vainqueur avec le vaincu.

L'Angleterre a été le champ de bataille de l'influence romaine et de la tradition irlandaise, et la victoire du siège de Canterbury n'a pas été sans bien des revers. Les Écossais ont, au VIIe siècle, colonisé les pays du nord de l'Humber, et les moines d'Iona occupaient l'île sainte de Lindisfarne alors que déjà le sud de l'Irlande négociait avec Rome. Le mélange des traditions religieuses est resté longtemps la loi des provinces du nord de l'Angleterre et plus encore des pays celtiques. Iona même fut divisé pendant une partie du VIIIe siècle. Il est donc tout naturel qu'une partie des meilleurs manuscrits du type irlandais proviennent de Mercie ou de Northumbrie, et ces manuscrits sont des textes mêlés, c'est-à-dire des Vulgates remplies d'interpolations irlandaises. Le mélange des textes, tel est le trait dominant de l'histoire de la Bible dans les Iles Britanniques, de même que le mélange des rites a été le caractère de la lente conquête des Iles Britanniques par les missionnaires romains.

Où la raideur d'Augustin avait échoué, la victoire devait appartenir à l'habileté du moine de Tarse qui fut archevêque de Canterbury, de Théodore (668-690), et à la persévérance de l'évêque d'York, Wilfrid (667-709). C'est à ces hommes remarquables, où plutôt aux collaborateurs dévoués dont ils étaient entourés, qu'il était réservé d'introduire en Angleterre la Vulgate avec les traditions romaines.

On a cru récemment avoir retrouvé un manuscrit copié par ordre de Wilfrid et offert par lui au monastère de Ripon [3]. Il s'agit des Évan-

---

1. Je citerai seulement deux passages de ce ms. MATTH., XX, 15* : *quod volo facere de rem meam.* — *ib.*, 28 : *Vos autem quæritis de modico crescere et de maximo minui. Cum autem introeritis,* etc.

2. Ms. Cotton. *Vesp.* A. 1.

3. Voyez la Vie de Wilfrid, par Eadde, ch. XVI (Mabillon, *AA. SS. O. S. B.*, s. IV, I, p. 552).

giles, écrits en lettres d'or sur pourpre, de la collection Hamilton[1]. L'hypothèse de M. Wattenbach ne sera soutenue par personne qui ait vu le manuscrit de près, et M. Quaritch, qui a été quelque temps le possesseur de ce précieux document, a pris les devants sur la critique en l'attribuant aux premières années du règne de Charlemagne, donnant ainsi un bel exemple d'honnêteté scientifique et de désintéressement. C'est d'une bien autre découverte qu'il nous faut parler. Nous pourrons le faire brièvement, car elle est du domaine public.

Des fondations du siège d'York dans le Northumberland, aucune n'exerça une plus puissante influence que les deux abbayes sœurs de Wearmouth et de Jarrow. Le siège de Rome les dirigeait sans intermédiaire. Bède, qui avait été élevé à Jarrow, a consacré un livre tout entier aux voyages des abbés des deux monastères unis au tombeau des Apôtres. Parmi les trésors que Benoît Biscop et Ceolfrid rapportent à chaque fois de Rome, la Bible occupe toujours le premier rang. Cette Bible est la Vulgate, et néanmoins Ceolfrid avait également rapporté de Rome un exemplaire complet de l'ancienne traduction. Aussitôt après les premiers voyages des abbés de Jarrow et de Wearmouth à Rome, nous trouvons dans le Northumberland tout un groupe de manuscrits qui tiennent ensemble par beaucoup de caractères. L'un d'entre eux est le meilleur et le plus célèbre des manuscrits de la Bible latine, le **Codex Amiatinus**, aujourd'hui conservé, chacun le sait, à Florence.

C'est au commandeur de Rossi qu'est dû ce que M. Delisle a pu appeler « une découverte paléographique de premier ordre ». Depuis cent ans, la science s'obstinait, malgré les avertissements de quelques critiques qui n'étaient pas écoutés, à placer le *Codex Amiatinus* en l'an 541 environ et à l'attribuer à un certain Servandus, qui a laissé des traces de son passage au Mont-Cassin en cette année. Par une véritable divination, M. de Rossi a lu le nom de Ceolfrid sous le grattage de l'inscription effacée, et quelques mois après, à la grande confusion de tous ceux qui étudient la Vulgate et l'Histoire d'Angleterre, M. Hort nous montrait, dans un texte qui a été imprimé deux fois et qui est dans toutes les mains, dans la Vie anonyme de Ceolfrid, la dédicace du *Codex Amiatinus :*

Corpus ad eximii merito venerabile Petri,
Quem caput ecclesiæ dedicat alta fides,
Ceolfridus, Anglorum extremis de finibus abbas,
Devoti affectus pignora mitto mei....

Ne dites pas qu'il importe peu à l'histoire de la Vulgate, et que le *Codex Amiatinus,* rapporté à Rome en 716 par les serviteurs de Ceolfrid, n'était que la copie d'un autre manuscrit qu'il avait lui-même apporté de Rome: double voyage d'un texte qui retourne à son lieu d'origine. Le *Codex*

1. Hamilton 251, actuellement à M. Th. Irwin, d'Oswego.

Amiatinus ne peut pas être identique au manuscrit romain sur lequel il a été copié. Certains de ses sommaires, ceux des Actes et des Épîtres catholiques ainsi que ceux du prophète Sophonie, ne se retrouvent dans aucun autre manuscrit; d'autres, ceux des Évangiles, ne se rencontrent que dans les manuscrits northumbriens ou dans des copies postérieures et où se trahit l'influence des textes de la province d'York. Quant au texte lui-même, celui qui douterait de son caractère anglais n'a qu'à étudier les variantes que M. Wordsworth a réunies dans son édition des Évangiles; il y verra que le *Codex Amiatinus* se plaît en la compagnie des manuscrits anglo-saxons et particulièrement des fragments d'Utrecht et du *Book of Lindisfarne* [1]. Nous avons déjà constaté, et nous verrons par de nouveaux exemples que les copistes saxons ne savaient pas copier un texte étranger sans lui donner, pour ainsi dire, la couleur locale des textes de leur pays. Au reste le *Codex Amiatinus* n'est pas dans toutes ses parties une Vulgate pure; certains livres, tels que les deux Sapiences, sont beaucoup plus correctement conservés dans les manuscrits espagnols ou dans d'autres encore [2], la prière de Salomon s'y est glissée tout entière d'après une version ancienne, et certaines leçons très pures se doivent chercher ailleurs [3].

Voici maintenant deux frères, et peut-être deux frères jumeaux du *Codex Amiatinus*, deux manuscrits probablement copiés à peu près en même temps que lui à Jarrow ou à Wearmouth.

A la suite du célèbre **Psautier d'Utrecht,** autrefois dérobé à la Bibliothèque Cottonienne, on trouve douze feuillets en onciale, qui ont été reproduits par la photographie avec le Psautier lui-même. Les sommaires, la division des chapitres, le détail du texte, l'écriture rapprochent ce fragment du *Codex Amiatinus*, et des particularités significatives, telles que la manière dont sont écrites les concordances de la marge, confirment cette impression. A côté du fragment d'Utrecht, il faut citer les neuf feuillets de saint Luc qui sont reliés à la suite du **manuscrit A. II. 17 de Durham.** L'écriture, qui est une assez grosse onciale, ressemble étonnamment à celle du fragment d'Utrecht, et le texte paraît, sauf l'orthographe personnelle du scribe, à peu près identique à celui du *Codex Amiatinus*. Or nous pouvons remonter très près de l'origine de notre fragment. On y lit, à la marge du folio 106, le nom d'*Aldred god biscop*. Ealdred fut évêque

1. Voyez en particulier, dans l'édition de M. Wordsworth, MATTH., II, 13 et 22; III, 4; IV, 25; V, 5 et 24; VII, 22; IX, 2; X, 12 et 26; XIV, 30; XV, 17; XVIII, 9; XIX, 5; XX, 17; XXV, 41 et XXVII, 40.

2. Il faut mentionner ici la ressemblance toute particulière qui unit le *Codex Amiatinus* à un important ms. saxon des livres sapientiaux, le ms. Egerton 1046, du IXe siècle: je parle des ff. 1-16 et 32-48 de ce ms.

3. Je pourrais citer, dans la Genèse, *Ipsa conteret* (III, 15), et, dans les Évangiles, JEAN, V, 4. Les seuls mss. qui omettent ce verset sont, avec les textes « italiens » antérieurs à saint Jérôme, les mss. *sang. harl*. arm. durm.* CCCC 197 et Wurzbourg 67.

de Chester-le-Street de 957 à 958, et Chester-le-Street avait recueilli l'héritage du siège de Lindisfarne, plus tard transféré à Durham. Le fragment de Durham provient donc, selon toute apparence, soit de Lindisfarne, soit des abbayes voisines de Jarrow ou de Wearmouth. Je pourrais encore, sur l'autorité de M. Wordsworth, rapprocher du *Codex Amiatinus* deux manuscrits northumbriens, dont le texte est presque semblable à celui du manuscrit de Ceolfrid. L'un est le **Stonyhurst S. John,** qu'on prétend avoir été conservé, à Durham, dans la châsse de saint Cuthbert († 687), l'autre est le manuscrit *de manu Bedae,* conservé à la bibliothèque du chapitre de **Durham (A. II. 16)**. Semblable au manuscrit de Lindisfarne pour tout le reste, le texte de ce manuscrit est, pour saint Jean, presque identique à celui du *Codex Amiatinus*. Mais j'en ai assez dit pour mettre le *Codex Amiatinus* à sa place au milieu même du Northumberland. Je passe au dernier et au plus beau des manuscrits de la famille northumbrienne, au chef-d'œuvre de la calligraphie hiberno-saxonne, au **Book of Lindisfarne,** ornement de la Bibliothèque Cottonienne et, aujourd'hui, du Musée britannique. Il y porte la cote *Nero* D. IV.

Le *Book of Lindisfarne* est signé d'Eadfrith, qui occupa le siège de l'île sainte de 698 à 721. C'est un monument de la victoire des Saxons sur les Scots. Mais les moines de Lindisfarne, en abjurant la Pâque écossaise, n'avaient pas renoncé à leur art national, et ils ont offert à Dieu et à saint Cuthbert un chef-d'œuvre comme seuls les Irlandais ou leurs disciples pouvaient l'exécuter. Ces artistes avaient pourtant des noms saxons; l'un d'eux, Œthilvald, fut évêque de Lindisfarne de 724 à 740. Je ne dis point la splendeur de ces ornements formés d'entrelacs disposés en croix et des monogrammes qui sont en tête de chaque Évangile. Quant au texte, je l'ai déjà placé non loin du *Codex Amiatinus.*

Mais voici qu'une découverte toute récente est venue rapprocher encore le texte northumbrien de l'Italie. Elle est due à un religieux bénédictin de Maredsous, en Belgique, Dom G. Morin. Chose étrange, ce n'est pas le nom de Rome qui a été prononcé à cette occasion, c'est celui de la ville de Naples[1].

En tête de chacun des Évangiles, dans le *Book of Lindisfarne,* aussi bien que dans un autre manuscrit anglo-saxon qui paraît du IX[e] siècle (M. Br. I. B. VII) et qui porte, au folio 15 v°, la signature : *Æthelstan cyng,* on trouve l'énumération d'un certain nombre de fêtes ou de cérémonies pendant lesquelles, assurément, on lisait des leçons de cet Évangile. Ce texte liturgique n'est autre chose que le calendrier de l'église à laquelle appartenait le manuscrit primitif, celui sur lequel le *Book of Lindisfarne* a été copié. Or, parmi le très petit nombre de fêtes des saints, nous trouvons la fête de saint Janvier, précédée du jeûne de la veille, et

1. *La Liturgie de Naples au temps de S. Grégoire. Revue bénédictine,* t. VIII, 1891, p. 481.

la fête de saint Vit; nous voyons la dédicace d'une église : *In dedicatione basilicæ Stephani*. Or chacun sait que saint Janvier est le grand saint local de Naples; saint Vit y fut honoré avant d'être transporté à Saint-Denis et de là à Prague, et la cathédrale de Naples s'appelait *basilica Stephani* ou la *Stephania*, en l'honneur de son deuxième fondateur, l'évêque Étienne I[er], vivant après l'an 500. Nous avons du reste un autre calendrier ancien du diocèse de Naples, et il concorde de tous points avec notre texte liturgique. Celui-ci est donc bien napolitain.

Mais quelle relation y a-t-il entre l'église de Naples et la Northumbrie? La réponse est facile à donner. Nous laissons la parole à Dom Morin :

« En 668, le Grec Théodore et l'Africain Adrien furent envoyés en Angleterre avec l'Anglo-Saxon Benoît Biscop, afin de travailler de concert à l'organisation définitive de la chrétienté dans ce pays. Or cet Adrien était abbé d'un monastère près de Naples, appelé par Bède *monasterium Nisidanum*. Mazzochi a identifié ce lieu avec la petite île de Nisita, entre Naples et Pouzzoles, la *Nesis* des anciens, mentionnée par le *Liber pontificalis* parmi les donations faites par Constantin à l'Église de Naples.

« Il y eut effectivement dans cette île un monastère qui a laissé çà et là quelques traces dans l'histoire, du VII[e] au XIII[e] siècle.

« Mais ce n'est pas tout. Un des premiers soins du vieil archevêque Théodore, après son installation à Canterbury, fut de parcourir l'une après l'autre les diverses provinces de l'île confiée à ses soins, accompagné et secondé en tout par l'abbé Adrien [1]. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la métropole celtique de Lindisfarne, dont le prélat voulut consacrer lui-même la cathédrale en bois, bâtie par l'évêque Aïdan. Si Théodore avait bien apporté avec lui un Homère qu'il lisait sans cesse, on n'aura pas de peine à admettre qu'Adrien de son côté s'était muni des livres liturgiques qu'il estimait devoir être utiles aux églises et communautés monastiques de l'Angleterre. Parmi ce bagage littéraire il a pu se trouver quelques manuscrits des Évangiles provenant de Naples. »

Si notre calendrier est de Naples, comme on ne saurait en douter, le texte des Évangiles qu'il accompagne est-il nécessairement aussi napolitain ? Oui sans doute, car on ne peut guère admettre que l'on ait interpolé ainsi un manuscrit en quatre endroits différents, et les notes liturgiques qui sont sur les marges sont d'accord avec le calendrier. Cela ne veut pas dire qu'entre Naples et Lindisfarne notre texte n'ait pu éprouver plus d'une altération. On en jugera par les profondes différences qui séparent le *Book of Lindisfarne* du manuscrit d'Æthelstan, qui paraît pourtant copié sur lui. On se souvient que, dans le *Codex Amiatinus*, les Évangiles sont en dehors des traditions ordinaires et forment groupe, à tous égards, avec les manuscrits northumbriens. Il est donc difficile de ne pas admettre que

---

1. Bède, *Hist. eccl.*, IV, 2 : *Moxque peragrata insula tota... per omnia comitante et cooperante Hadriano disseminabat.*

Ceolfrid a eu le manuscrit du moine Adrien sous les yeux. La chose paraîtra beaucoup plus naturelle quand on considérera qu'il a eu également devant lui un des manuscrits de Cassiodore. Vivarium, le couvent de Cassiodore, était en Calabre. C'est donc du sud de l'Italie que sont venus plusieurs des textes les plus importants de l'Angleterre. Ce résultat ne manque pas d'intérêt.

3. Textes mêlés.

Il nous reste à examiner les textes mêlés, mais tel est le nombre des manuscrits qui les contiennent, que nous ne pouvons, sans ennui pour le lecteur, en étudier qu'un petit nombre. Nous examinerons de préférence les manuscrits de Dublin, pour nous éloigner le moins possible des origines du texte irlandais.

Le **Book of Durrow** ou *Codex Durmachensis* [1] est sans doute le plus ancien des manuscrits de cette famille. Il ne faut pourtant pas en croire la légende et il serait imprudent de l'attribuer à saint Columba († 597), sur la foi d'une note ancienne. Le manuscrit est, à n'en pas douter, sensiblement plus récent; peut-être est-il d'assez peu antérieur au *Book of Kells*, qui va suivre. Durrow ou Dearmag est la célèbre abbaye fondée par saint Columba et située dans *King's County*. Le texte de ce manuscrit est une Vulgate avec quelques interpolations irlandaises.

Kells ou Kenanna est la célèbre abbaye du comté de Meath où l'abbé d'Iona transporta, en 802, les reliques de saint Columba, lorsque son couvent eut été incendié par les Normands. Le **Codex Kenanensis** [2] est au moins l'égal en beauté du *Lindisfarnensis*, dont il se rapproche infiniment par tous les détails de son ornementation dont la richesse est tout irlandaise; il paraît pouvoir être également daté des premières années du VIIIe siècle. Il est fort possible qu'il ait été apporté d'Iona. Le fond du texte est la Vulgate, mais elle est mêlée d'un grand nombre de leçons de type européen et de beaucoup de leçons irlandaises. Ce que ce texte a de plus curieux, c'est qu'il nous laisse voir le procédé par lequel il a été compilé. Il est rempli de doublets, ou, pour parler à l'anglaise, de *conflate readings*. J'en donnerai quelques exemples. MATTH., VI, 16, la Vulgate écrit : *exterminant enim facies suas;* presque tous les manuscrits irlandais lisent : *demoliuntur;* on lit dans le manuscrit de Kells : *demuliuntur exterminant*. Dans le fameux passage, MATTH., XXI, 31, où certains manuscrits ont la leçon : *dicunt primus* et d'autres les mots : *dicunt novissimus* ou *dicunt ei novissimus*, le *Codex Kenanensis* écrit : *dicunt primus ei novissimus*. Le scribe trahit son procédé par la note qui s'est glissée dans le texte au chapitre XXIIIe de saint

1. Dublin, *Trinity College*, A. 4. 5.
2. Dublin, *Trinity College*, A. 1. 6.

Luc, verset 15, où on lit : *In alio sic : Remisi eum ad vos. Nam remisi vos ad illum.* On voit que la glose a été mise avant le texte. Il ne faut cependant pas croire que toutes ces leçons doubles soient propres au *Codex Kenanensis.* Ce n'est pas seulement le manuscrit de Kells où l'on rencontre des répétitions et des traductions doubles, ce sont en général les textes mêlés, et si j'ai insisté sur les doublets du *Book of Kells,* c'est que j'y trouverai tout à l'heure l'occasion d'un rapprochement intéressant avec l'un des manuscrits français les plus importants.

Le **deuxième manuscrit d'Ussher**[1] est, comme les précédents, un texte mélangé, mais beaucoup plus rapproché de l'ancienne version, et où l'on rencontre un grand nombre de leçons purement irlandaises. Une de ses leçons (Matth., xxi, 29-31) ne se retrouve que dans le manuscrit de Rushworth et dans les manuscrits espagnols[2], et a conservé un texte très remarquable, qui est celui du manuscrit grec du Vatican (B). L'écriture ne paraît pas beaucoup plus ancienne que le xe siècle. Ce manuscrit n'est pas le premier et ne sera pas le dernier manuscrit irlandais qui nous amènera à tourner nos regards vers l'Espagne.

Le **Stowe S. John** faisait autrefois partie de la collection d'Ashburnham-Place; acquis par le gouvernement britannique, il a été déposé par son ordre dans la bibliothèque de *Royal Irish Academy.* L'Évangile selon saint Jean, qui occupe les feuillets 1-11 du volume, n'a rien de commun avec le célèbre Missel Stowe, auquel il est accolé. Il appartenait à une église du Munster, peut-être à celle de Lothra, au comté de Tipperary. C'est un texte irlandais assez remarquable, mais qui n'est pas très ancien. Ce qu'il a à nos yeux de plus intéressant, c'est la note qui suit l'Évangile, au folio 11 :

Rogo quicumque hunc librum legeris ut memineris mei peccatoris scriptoris i[d est][3] (ici un mot en écriture ogamique qui doit se lire *sonid* ou *dinos*[4]) peregrinus. Amen. Sanus sit qui scripsit et cui scriptum est. Amen.

Que signifie le nom de *Sonid* et quel rapport a-t-il avec le mot ou le nom de *peregrinus ? Sonid* est sans doute le nom du copiste. M. Wh. Stokes, et après lui le Rév. Mac-Carthy, ont pensé que ce nom était la traduction de *sanus.* M. d'Arbois de Jubainville, au contraire, veut bien m'assurer que ce nom ne peut signifier que « celui qui possède à fond l'art de tuer les gens ». Le professeur J. Rhys, d'Oxford, consulté également

---

1. Dublin, *Trinity College,* A. 4. 6.
2. *Dicunt novissimus,* après l'interversion des versets 29 et 31^{b} (= *tol***. *æm. osc. leg*[1]**).
3. Cette tournure paraît irlandaise. Comparez la note du commencement du xie siècle insérée dans le *Book of Armagh* (Hogan, p. 534) : *Ego scripsi id est Calvus Perennis.*
4. Sur l'écriture ogamique, voyez en particulier d'Arbois de Jubainville, *Comptes rendus Ac. Inscr.,* t. IX, 1881, p. 20, et Ph. Berger, *Histoire de l'écriture dans l'antiquité,* 1891, p. 341.

par moi, traduit exactement de même *Sonid* par 'Ευμάχης. En aucune manière, *Sonid* ne peut signifier *peregrinus*. Il est donc probable que nous avons ici deux noms juxtaposés. Or *Peregrinus* n'est pas pour nous un étranger. Les termes presque identiques de la note où se lit son nom et des notes analogues qui se lisent dans les manuscrits espagnols nous donnent l'assurance qu'il n'est autre que l'éditeur de la Bible espagnole, dont un manuscrit irlandais vient de nous rappeler une fois de plus le souvenir.

Notre objet n'est pas l'histoire des manuscrits irlandais, mais du texte irlandais. C'est pourquoi je ne m'arrêterai pas aux nombreux manuscrits irlandais ou anglo-saxons qui pourraient encore prétendre à retenir notre attention. Ils ont été presque tous parfaitement décrits dans les grands recueils paléographiques anglais, et ils ont été classés, quant à leur texte, d'une manière définitive, dans le bel article de l'évêque Westcott. En voici la simple énumération :

MANUSCRITS DES ÉVANGILES.

Durham, A. II. 16. Commencement du VIII[e] siècle, de Chester-le-Street.

Université de Cambridge, LL. 1. 10. Passions des Évangiles, VIII[e] siècle, paraissant venir de Lindisfarne.

Même bibliothèque, KK. 1. 24. Fragment saxon, VIII[e] siècle[1].

Cambridge, Corpus Christi College 197. Fragment saxon, VIII[e] siècle.

Bibliothèque Cottonienne, Otho C. V. Débris d'un manuscrit saxon, VIII[e] siècle.

Oxford, Bodléienne, Rawlinson 167. Saxon, VIII[e] siècle.

Bodléienne, 3964. Manuscrit de Rushworth, copié par Mac-Regol, qui paraît être un abbé de Birr (*Queen's County,* Irlande), vivant vers 820. Glose mercienne et northumbrienne.

Cathédrale de Lichfield. Book of S. Chad ou *Codex S. Ceaddæ,* provenant de Landaff au Pays de Galles. VIII[e]-IX[e] siècle.

Cathédrale de Hereford. Breton, VIII[e]-IX[e] siècle.

Université de Cambridge II. 6. 32. Book of Deer, écossais, VIII[e]-IX[e] siècle.

Stockholm. Codex aureus Holmiensis, provenant de Canterbury, VIII[e] siècle. Superbe manuscrit écrit en or sur pourpre.

M. Br. I. B. VII. Manuscrit d'Æthelstan, saxon, première moitié du IX[e] siècle.

Dublin, Trinity College A. 4. 23. Book of Dimma, irlandais, IX[e] siècle.

M. Br. add. 9381. Manuscrit de l'église S.-Petroc's à Bodmin, Cornouailles, commencement du X[e] siècle.

Lambeth. Manuscrit copié par Maeielbrithus Mac-Durnain, avant 926. Irlandais.

M. Br. I. D. III. De Rochester, X[e] siècle.

Oxford, Corpus 122. XI[e] siècle. Irlandais.

---

1. Je noterai, par exception, quelques leçons de ce ms. : LUC, II, 7 : *et posuit* (barré) *et reclinavit eum* (doublet). — *Ib.*, 33 : *Et ipse Joseph pater ejus et mater ejus.* — JEAN, I, 42 : *Tu es Simon Johannis frater Andreæ* (doublet ; *CCC. : S. fr. Andreæ*). Le verset JEAN, V, 4 est accompagné de la note, confondue avec le texte : *Hoc in grecis exemplaribus non habetur.*

M. Br. Harl. 1802. Copié en 1138, à Armagh, par Maelbrigte Hua Maelvanaig.
Ib., Harl. 1023. Irlandais, XIIIe siècle.

MANUSCRIT DES ACTES.

Bodléienne, Selden 30. Saxon, paraissant au plus tôt du VIIIe siècle.

ÉPÎTRES DE SAINT PAUL.

Bodléienne, Laud 108. Saxon, paraissant du IXe siècle.
Cambridge, Trinity B. 10. 5. Saxon, IXe siècle.

Je ne mentionne qu'en passant les Psautiers, parmi lesquels il faudrait citer le Psautier Catach [1], le Psautier de Ricemarch [2], le Psautier _Vitellius_ F. XI (IXe-Xe siècle), et le Psautier d'Utrecht. J'ai déjà parlé du Psautier dit de saint Augustin et du manuscrit des deux Sapiences, Egerton 1046. Quant aux nombreux manuscrits irlandais qui sont sur le continent, ils seront étudiés plus tard. Il nous suffit en ce moment des manuscrits insulaires. Pour terminer ce chapitre, il ne sera pas inutile de donner dans une note, à l'exemple de M. Westcott, les principales interpolations propres aux textes mêlés irlandais des Évangiles [3].

---

1. Gilbert, pl. III, etc.
2. Westwood, _Pal. sacra,_ pl. XX.
3. PRINCIPALES INTERPOLATIONS IRLANDAISES.

MATTH., VIII, 24 : _Erat autem_ (_enim: ken. lich._ S. Gall. 51) _illis ventus contrarius_ (_contr. v.: her.; v. c. illis: ken._) : _arm. mull. ken. lich. rush. CCC. her._ S. Petroc's. S. Gall 51 _mm. gat._ g^2. Angers 20. B. N. 16275** (tiré de saint Marc).

X, 29 : _Sine patris vestri voluntate qui est in celis: arm. CCC. lich. holm._ Harl. 1802 et _her**_ (_q. i. c. e_); _s. v. patris v. q. i. c. e.:_ Berne 671 ; _sine patre v. q. i. c. e. : ken.; s. patres vestru q. e. i. c.:_ S. Gall 51* ; _s. v. patris v.: fab*. Aug._ 211. Gannat* ; _s. v. patre vestro: mm._ (tiré d'une ancienne version).

XIV, 35 : _venerunt et adoraverunt eum: ken. CCC._ S. Gall 51. _ept.**; adoraverunt eum et: mull. rush. her.; adorabant: gat**._ S. Petroc's (tiré d'une ancienne version).

XXIV, 31 : _Cum_ (_mull.: c. hec_) _cœperint autem fieri: r_ r^2 _mull. CCC._ I. E. VI.

XXVII, 49 : _Alius autem accepta lancea pupungit_ (_gat**: popungit et aperuit_) _latus ejus et exiit aqua et sanguis_ (_gat**: s. et a._): _arm. mull*. ken. rush. lich. CCC._ r^2. S. Gall. 51. Dimma. Wurzb. 61. _ept**._ I. E. VI. Harl. 1023. S. Petroc's (_popunxit_). _mm. gat._ Berne 671. B. N. 342* (_punxit_). 9386*. 16262 (_punxit_). — tiré d'une ancienne version.

MARC, XIII, 18 : _ut hieme non fiet fuga vestra: lich.; ut h. n. f. f. v. vel sabbato: ken. rush. CCC. ept*._ g^2 Harl. 1023. 1802 ; _ut non fra_ (sic) _f. v. h. v. s.: her.; ut ne fiat f. v. h. v. s.: gat.; ut ne fiat h. f. v. v. s.: arm.; ut h. ne fiant f. v. vel a sab.:_ S. Petroc's ; _ut non fiat f. v. hieme:_ r^2; _ut non fiant hæc hieme:_ I. D. III. I. A. XVIII** ; _ut hieme non fiant hæc:_ g^1. _Laud._ 102** _big. mt CCCC.; ut hieme v. s. non fiat f. v.:_ S. Gall 51 ; _ut non fiant f. v. hieme:_ I. A. XVIII* (cf. _k._).

LUC, XXIII, 2 : _et solventem legem_ (_nostram: her. mm gat._) _et prophetas: arm._ (om. _et pr._) _rush. her. CCC. mm. gat._ r^2; _et s. l. n. profetas: ken._

XXIV, 1 : _Maria M. et altera Maria et quædam cum eis: mull._ (om. _et q. c. e._) _rush. CCC._ Rawl. 167.

JEAN, XIX, 30 : _Cum autem_ (_ergo:_ S. Gall. 51) _expiravit_ (_expirasset: arm. mull._ Deer. _rush._ S. Gall 51. 60. ept**. Rawl. 167 ; _aspiravit: CCC; trdiset_ (sic) _spiritum: her._) _velum_ (_velamentum: rush. lich._) _templi scissum est medium_ (_m._ om.

L'histoire des textes irlandais se continuera désormais hors d'Irlande, car l'œuvre religieuse du peuple irlandais a rempli l'Europe.

S. Gall 51) *a summo usque* (*ad: arm. mull.* Cambr.) *deorsum* (*a s. u. d. med.:* Angers 20) : *arm. mull. rush. lich.* S. Gall 51. 60. *epl***. Deer. Cambr. KK. 1. 24. Rawl. 167. Angers 20. Harl. 1023 (*expirasset*). 1802 (*it.*). Berne 671 ; *r : cum tradidisset sp. velum* [*t. sc. e.*] *med. a s. usq. deorsum.*

XXI, 6 : *Dixerunt autem* (om. *aut.* Rawl.; *ergo ei : g^2 ; ei : emm. ; Præceptor : emm. mm*) : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus. In* (om. *in* S. Gall 51) *verbo autem tuo mittemus* (*demittemus :* S. Gall 60 ; *mittimus : rush.* Harl. 1023 ; *mitemus : her. ; laxttemus rete : CCC. ; laxabo rete : g^2. emm.*) : *mull. durm.* S. Gall 51. 60. Deer. *rush. g^2. emm. mm.* Harl. 1023. Rawl. 167. Berne 671 (tiré de saint Luc).

CHAPITRE IV

LES IRLANDAIS EN EUROPE.

En posant le pied sur le continent, nous y rencontrons encore des manuscrits irlandais et des textes irlandais. Les Irlandais ont étendu partout leurs conquêtes pacifiques. Aucun peuple n'a jamais été plus voyageur ni plus noblement inspiré de l'ardeur missionnaire. Les Bretons et les Scots ont apporté la civilisation et le christianisme à toute une grande partie de l'Occident ; l'Armorique est restée terre bretonne et, pour ne pas rappeler le nom de Boniface, toute la frontière de l'empire des Francs, des bords de la Moselle jusqu'au delà des Alpes, a été remplie des colonies d'Iona et de Bangor. Il est donc naturel que nous trouvions, autour des États des Mérovingiens, comme une ceinture de manuscrits irlandais et de textes bibliques de famille irlandaise. Quoique plusieurs des manuscrits que nous allons examiner n'aient sans doute pas été copiés sur le continent, il convient de ne pas séparer les monuments, quels qu'ils soient, de la tradition irlandaise : la paléographie seule les distingue et elle les distingue parfois insuffisamment, car il serait étonnant que les Irlandais n'eussent pas apporté avec eux leur écriture et leur art décoratif. Au reste, ce n'est ici que le premier chapitre de l'histoire de l'influence irlandaise sur la Bible des Francs. Saint-Gall nous ramènera plus d'une fois à l'Irlande, et Saint-Martin de Tours et Fleury à la province d'York, et nous retrouverons des leçons irlandaises dans les plus beaux manuscrits français.

1. Neustrie.

Les bénédictins avaient été frappés de l'air de famille qui rapprochait trois manuscrits de Tours, aujourd'hui dispersés. Dom Léon Lechevalier en avait communiqué les principales leçons à Dom Calmet, qui les a publiées dans son *Commentaire,* ainsi qu'à Sabatier, qui du reste a pris par lui-même connaissance du manuscrit de Saint-Martin. Le plus ancien des trois est **le manuscrit de Saint-Gatien,** auquel nous avons le bonheur de n'avoir plus à donner la cote Libri 14. Il forme aujourd'hui le n° 1587 des Nouvelles acquisitions latines de la Bibliothèque nationale. Libri le mettait au VII[e] siècle, il est en réalité du VIII[e] ; l'écriture est irlandaise ou anglo-saxonne. Le manuscrit était sur le continent, sinon dès le VIII[e] siècle, car la signature de Pépin n'est pas au-dessus du soupçon, du moins

sans doute au IXe siècle. Une note, également difficile à lire et à comprendre, qui se lit au folio 109, nomme le copiste :

Ego holcundus mihi trinitas missereator amen Precor uos omnes xpiani ut pro me commonem dm diprecemini peccatore pium ut ne demergar in pyri flagæ baratro sed fiam cum binis exercitibus in bapho ubi habitant thesaredes ter et octoades bis [1] uates et eucusi thesera senes et xx. ter. et sex bis [2] discipuli ut uobiscum omnium xpm saluatorem exorent diem eglemon epacacon cepoeson [3] ecaton in hoc enim tota agio grapa pastricatur : emanuhel : amen amen.

Le manuscrit de Marmoutier, plus anciennement dérobé à la bibliothèque de Tours, est demeuré à l'étranger ; il porte au Musée britannique la cote Egerton 609. L'ornementation en est évidemment irlandaise, mais l'écriture ne semble pas avoir rien d'irlandais ; c'est une minuscule très nette, qui ne semble pas du type carolingien ordinaire et que j'aurais cru être du commencement du IXe siècle. M. Thompson la met dans la seconde moitié du IXe siècle. L'alliance d'une décoration saxonne et d'une écriture qui paraît continentale est faite pour attirer l'attention.

Le troisième manuscrit est encore à **Tours** ; il y figure sous le **numéro 22** à la bibliothèque publique. C'est le volume sur lequel les rois et les princes français prêtaient serment comme chanoines de Saint-Martin, et la formule de ce serment est écrite en lettres d'or, puis imprimée sur les derniers feuillets. Le manuscrit est écrit en entier en onciale d'or, les titres sont en capitale rustique. L'écriture paraît du IXe siècle : c'est exactement l'onciale des manuscrits copiés à Tours. Les ornements ne comprennent pas d'entrelacs ; les canons sont dans le genre des manuscrits de Tours, quoique sans les lustres et les autres objets qui sont suspendus aux arcades dans ces manuscrits. Jusqu'à preuve du contraire, nous devons croire que ce beau manuscrit n'est pas éloigné d'avoir Tours pour patrie. Le copiste était sans doute Irlandais ou Saxon, quoique admirablement formé à l'écriture française ; au folio 65, une correction de la première main montre le mot *autem* contracté en une sorte d'*h*, suivant l'usage des scribes insulaires. M. Wordsworth a relevé la même abréviation en plusieurs passages du manuscrit de Marmoutier. Il n'y a pas lieu de nous étonner de trouver à Tours un scribe saxon, ni un texte irlandais. Près de cent ans plus tard, entre le IXe et le Xe siècle sans doute, nous trouvons le souvenir de saint Patrick très vivant dans cette ville. Le manuscrit 14 de Tours, qui est un Psautier liturgique très probablement copié à Tours (il en a la semi-onciale, mais surtout son contenu trahit son origine), a conservé, avant la « Confession d'Alcuin [4] », une *confessio*

1. *N. Tr. Dipl.:* (*om.* ter) et eneneatocades.
2. *Ib.:* bini.
3. *Ib.:* cetlemon epacagon ce poeseon.
4. F° 183 v°: *Confessio quam beatus Alcuinus composuit domno Karolo imperatori: Deus inæstimabilis misericordiæ...*

sancti Patricii episcopi [1]. Dans la litanie qui suit le Psautier, on trouve les noms de saint Colomban et de saint Gall mêlés aux saints français ainsi qu'à ceux du nord, parmi lesquels figure saint Boniface.

Ces trois manuscrits, dont les ressemblances ont depuis longtemps frappé les auteurs, ne sont pas les seuls de la famille irlandaise qui se rattachent à la province ecclésiastique de Tours. Je vais en indiquer deux qui se rapprochent, géographiquement aussi bien que par leur texte, de nos trois manuscrits.

Le manuscrit **13169 de la Bibliothèque nationale** est connu, dans la liste des textes des Évangiles, sous le nom de deuxième manuscrit de Saint-Germain ; on le désigne par le sigle g^2. Il est écrit d'une belle minuscule du xe siècle. Le texte en est irlandais, et les entrelacs du mot *Liber* qui commence l'Évangile de saint Matthieu rappellent l'Irlande. La grande initiale qui orne les mots : *Christi autem generatio sic erat* (Matth., I, 18) suffirait à trahir une parenté avec les manuscrits de ce pays. Au folio 41, nous retrouvons l'*autem* indicateur des scribes irlandais ou saxons. Il n'est pas impossible de retrouver, sinon la patrie, du moins l'ancien séjour de ce manuscrit. Au folio 79 on lit, en lettres grecques et latines mêlées, la mention suivante : « σαβατω reverσυς eσt olgrinus in φestivitate σις σeυerini δω γrσam. » En cherchant dans les listes d'évêques de la province de Tours, nous trouvons qu'un certain Ulgrinus fut évêque du Mans de 1057 à 1065. Or, un *ex-libris* du XIIe siècle, écrit au folio 2 v° et qui a été lavé, nous a conservé quelques lettres du nom de l'église à laquelle appartenait le manuscrit, et cet *ex-libris* ne peut se lire que : *L[iber sanctæ] Mariæ Ce[nom]anensis.* La cathédrale du Mans était sous le vocable de Notre-Dame avant d'être consacrée à saint Julien, et c'est Vulgrin, *ædificator nimis,* qui a entrepris de la relever. Il n'y a donc nul doute, le manuscrit de Saint-Germain était au Mans au milieu du XIe et au XIIe siècle. Il était sans doute à Angers peu auparavant, car une main qui paraît du XIe siècle a ajouté, au folio 117 v°, la prose de saint Maurice, patron de la cathédrale d'Angers. Il n'est pas impossible que le manuscrit ait été apporté d'Angers au Mans par Vulgrin lui-même, car ce prélat avait été abbé de Saint-Serge d'Angers avant d'être évêque du Mans [2].

C'est encore à Angers que nous ramène le manuscrit que nous allons étudier. Il s'agit du **numéro 20 de la bibliothèque d'Angers.** Le manuscrit est français, mais les pointillés rouges autour des initiales et la grande rubrique aux mots : *Christi autem generatio sic erat* indiquent un rapport avec l'Irlande. En tête du premier Évangile, on voit deux images

1. F° 180 v° : *Deus, Deus meus rex omnipotens, ego humiliter te adoro...* Cette confession des péchés, qui paraît une œuvre remarquable, n'a rien de commun avec la *Confessio Patricii* conservée dans le *Book of Armagh,* qui est l'autobiographie du saint patron de l'Irlande.

2. La bible n° 3 d'Angers contient une charte relative à Vulgrin (Martène, *Thesaurus novus,* t. I, col. 168).

étranges : au folio 7 v°, une figure grossière, mais remarquable, en rouge et en jaune, rappelle le crucifiement du Christ. Le soleil et la lune, vêtus, tiennent des palmes ; à droite et à gauche on voit deux oriflammes ; la Vierge Marie et saint Jean pleurent en se cachant la bouche ; *Longinus* et *Stefaton* entourent la croix ; le sang de Jésus découle sur une tête barbue. Les dessins qui sont au-dessous s'expliquent par les rubriques suivantes : *Partiuntur vestimenta. Gesmas, Dismas*[1]. *Duo Judei qui fregerunt crura latrones.* Folio 8 : *Josep accipiens Jhesus de cruce. Iste Josep. Nichodemus* (il décloue les pieds de Jésus). Au-dessous : *Josep et Nichodemus portantes Jhesum Christum sepulcro.* Le texte est irlandais[2].

Ce groupe de textes irlandais, réunis dans la province ecclésiastique de Tours, constitue pour nous un problème qui n'est peut-être pas insoluble. La Bretagne appartenait de toute antiquité à la province de Tours, et malgré l'esprit de révolte qui souffla sur elle au IXe siècle, elle n'a jamais réussi à briser ce lien. Or, la Bretagne armorique était, plus qu'aucune autre terre, une colonie spirituelle de l'Irlande ; ses évêchés avaient pour siège des couvents, et beaucoup des particularités de la vie religieuse irlandaise s'y sont longtemps perpétuées. N'est-il pas naturel d'admettre que les textes irlandais aient rayonné de la Bretagne sur les pays voisins, et qu'ils se soient arrêtés dans les trois sièges voisins, au Mans, à Angers et à Tours ? Le manuscrit d'Angers, qui applique d'une manière si inusitée à la miniature la tradition de l'ancien art des dyptiques, ne serait-il pas l'œuvre naïve de quelque artiste breton ?

Je ne séparerai pas du groupe que nous venons d'étudier un sixième manuscrit des Évangiles, dont le lieu d'origine nous est inconnu et qui est conservé au **Musée britannique (I. A. XVIII)**. On l'appelle manuscrit d'Æthelstan, parce qu'une note d'une écriture saxonne, qui est peut-être du XIIIe siècle, dit que ce roi, qui régna de 925 à 940, l'a donné à l'église de Saint-Augustin de Canterbury. Le manuscrit paraît écrit entre le IXe et le Xe siècle (dans la première moitié du Xe siècle, d'après M. De-

1. *Longinus* est le centurion ; il est toujours identifié avec l'homme qui perça le flanc de Jésus et il tire son nom de la lance (λόγχη) ; l'homme qui présente au Seigneur l'éponge au bout d'un roseau est représenté fréquemment, mais son nom, *Stefaton,* apparaît rarement.

Dismas et *Gesmas* sont le bon et le mauvais larron.

2. La collation, du moins partielle, des quatre premiers manuscrits, étant publiée, je me borne à indiquer quelques leçons, presque toutes irlandaises, du ms. d'Angers. MATTH., IV, 10 : *retro* (= *mm* g^2. irl.). — VI, 16 : *demoliuntur* (= g^2 *gat. mm.* irl.). — VII, 1 : *nolite contempnare et non contempnamini.* — VIII, 20 : *tabernacula ubi requiescant* (= *rush.; tabernacula:* g^2. irl. ; *nidos ubi requiescant: mm. ken.*). — X. 23 : *et cum in alia persequentur vos fugite in tertiam* (= *mm. gat.* g^2; *gat.: aliam;* g^2*: alteram*). — XX, 28 : *Vos autem,* etc. (= I. B. VII. *bodl. emm.* Théod. *hub*** sauf deux ou trois mots ; g^2 a le même texte à partir de : *cum autem*). — XXI, 31 : *dicunt ei novissimus.* — MARC, XI, 1 : *in Bethphage et Bethaniæ* (= *bodl. CCCC*. big.* g^1). — XIV, 3 : *pistici* (= *gat.* etc.). — LUC, XIV, 23 : *conpelle intrare quoscumque inveneris* (irl. ; cf. *mm. gat.*). — XXI, 38 : *magnificabant ad eum* (corrigé : *festinabat ad eum*). — JEAN, XIX, 30, voyez p. 44).

lisle), sur le continent. Néanmoins, son texte est un texte mêlé irlandais [1]. Les mots : *Christi autem generatio*, etc., sont en rubrique avec un grand X. S'il est permis d'en juger d'après un petit nombre de citations, le manuscrit d'Æthelstan présente, pour le texte, une ressemblance particulière avec le groupe des manuscrits de Tours et il a peut-être avec certains d'entre eux quelques liens de parenté ou de commune origine.

J'arrive au plus ancien, au plus remarquable et au plus célèbre des manuscrits de type anglo-saxon conservés en France. Le lecteur sera peut-être étonné de voir cette définition appliquée au **Codex Bigotianus** [2]. Ce manuscrit oncial est généralement considéré comme un des bons textes de la Vulgate. Mais si nous étudions avec soin la collation qu'en donne M. Wordsworth, nous trouverons le *Codex Bigotianus* plus qu'aucun autre en relation étroite avec les textes anglo-saxons : non pas qu'il en ait aucune des interpolations caractéristiques [3], mais la ressemblance du détail est frappante. Les manuscrits dont il se rapproche le plus sont peut-être les textes irlandais copiés en France, les Évangiles de Marmoutier et de Saint-Martin de Tours, ainsi que le manuscrit de Saint-Germain (B. N. 13169). Poursuivant notre recherche, nous remarquerons que le manuscrit appartenait, au XVe siècle, à l'abbaye de Fécamp, située en face des côtes de l'Angleterre. Enfin il nous faudra terminer cet examen par l'étude des caractères paléographiques du manuscrit. L'écriture est une superbe onciale du VIIIe siècle, mais il suffit d'un coup d'œil jeté sur les belles initiales, toutes composées d'animaux entrelacés, des Évangiles de saint Luc et de saint Jean, pour reconnaître au premier abord la main d'un artiste de l'école irlandaise. Nous n'hésiterons donc pas à ranger le *Codex Bigotianus* au premier rang des manuscrits irlandais copiés en France.

Quittant les Évangiles, j'aborde l'examen d'un important manuscrit des Épîtres et de l'Apocalypse, qui nous offre un véritable problème paléographique. Je parle d'un manuscrit dérobé à la Bibliothèque du Roi, comme tant d'autres, par Aymon, du manuscrit **Harléien 1772**. L'écriture paraît du VIIIe au IXe siècle et elle n'a aucun caractère irlandais ; les rubriques de plusieurs couleurs qui sont en tête des livres ne diffèrent pas beaucoup, excepté peut-être pour la forme de quelques lettres, de celles des manuscrits du nord de la France ; l'Apocalypse est précédée

1. Voici quelques leçons du ms. I. A. XVIII : MARC, XIII, 18, voyez p. 41. — LUC, XIII, 27 : *omnes qui operarii iniquitatis.* — XIV, 23 : *conpelle intrare quoscumque inveneris.* — XVIII, 14 : *ab illo magis quam ille phariseus.* — JEAN, V, 4 : *Angelus autem Domini discendebat et movebat aquam, et quicumque prius discenderet in natatoria Siloe sanus fiebat quacumque teneretur infirmitate.*

2. Bibliothèque nationale, lat. 281 et 298.

3. Je n'en relève qu'une seule leçon, qui est très rare et n'a rien d'irlandais. MATTH., XVI, 10 : *et quattuor milium hominum*. J'en rapprocherai la leçon du ms. S. Gall 1395 (*sang.*) : v. 9* : *quinque panium quinque milium hominum ;* v. 10 : *quattuor milium hominum.*

d'un bel *incipit* en majuscule verte et d'une belle figure à entrelacs représentant l'A initial et le premier mot, dont plusieurs lettres sont formées de bêtes, comme on voit dans nombre de manuscrits français du VIIIe et du IXe siècle. La grande inscription runique du folio 6 nous rappelle les runes du manuscrit 12 de Douai. On croirait lire un manuscrit copié à Corbie, à Saint-Vaast ou à Marchiennes. D'autre part, les monogrammes et les initiales peuvent faire penser à une origine saxonne. En un mot, le manuscrit paraît écrit en France, mais il se peut qu'il ait été orné par un artiste formé en Irlande ou par un maître irlandais. Dans saint Paul, le texte s'éloigne généralement assez peu de la Vulgate, mais les chapitres X et XI de l'Épître aux Hébreux paraissent entièrement différents de la Vulgate. Les Épîtres catholiques conservent un texte assez remarquable, et qui contient plusieurs leçons d'origine espagnole [1]. On ne peut pas dire que ce texte ait aucun caractère irlandais : il est vrai que le texte irlandais de la seconde moitié du Nouveau Testament nous est à peine connu. C'est donc uniquement pour mémoire et à cause de sa décoration, qui paraît irlandaise, que nous rangeons le *Codex Harleianus* à côté des textes irlandais copiés en France.

Je ne terminerai pas cette revue des manuscrits irlandais ou saxons conservés sur le continent sans mentionner le **Psautier double de Saint-Ouen**, qui provient de Saint-Évroult [2], et le manuscrit des Prophètes (**Bibliothèque nationale, 9382**), écrit au IXe siècle d'une écriture saxonne, mauvais manuscrit d'un bon texte, le seul texte peut-être des Prophètes qui provienne des Iles Britanniques [3]. Le copiste de ce manuscrit a mis son nom à la fin de Jérémie (f° 45 v°) dans une prière pour l'écrivain :

Adjuro te per viventem Deum cæli clementem
Ut orare pro me digneris omnipotentem
Quicumque hæc veridici legeris famina vatis,
Falso qui pungor Vergili nomine frustra...

---

1. Quelques leçons : Rom., IX, 5, il semble qu'il y ait à peine la place pour *Deus* (= B. N. 11553. 17250*). — I Cor., XV, 25, à la fin : *omnia enim subjecit pedibus illius*. — I Tim., II, 6* : *temporibus suis datum est* (= *arm*. B. N. 6, etc.). — Hébr., XI. 1 : *Est autem fides horum quæ sperator substancia rerum argumentum parentum exprobratio que non videntur. In hac enim testimonium habuerunt seniores*. — *Ib*., 28, à la fin : *Fide prædaverunt Aegyptios exeuntes*. — *Ib*., 32 : *Fatigavit enim me tempus... et Samuel et prophetarum Ananias Azarias Misahel Daniel Helias Helisæus*. — I Pierre, III. 1 : *capillorum inplicatio* (= *tol. cav. compl*[1]. Théod.). — *Ib*., 7 : *vasu* (= S. Gall 907 ; Théod.* : *vasa*). — *Ib*., 8 : *Karissimi in summa aut* (sic) *rei* (?). — *Ib*., 15 : *de fide et spe* (= *tol. cav*.). — IV, 4 : *In quibus nunc obstupiscunt non consurgere vos* (= *tol. cav*.). — *Ib*., 12 : *expaviscere* (= *tol. cav. compl*[1]). — *Ib*., 14 : om. *gloriæ* (= *tol. cav*.). — II Pierre, I. 13 : *in communicionem* (= S. Gall 907*). — I Jean, II, 17* : *Et seculum transit et concup. ejus, qui autem Dei* (sic) *permanebit in æternum. Pueri, novissima est* (sic).

2. Bibliothèque de Rouen, 24, Xe siècle.

3. M. Delisle a fait remarquer que le curieux manuscrit de Fleury, n° 15 d'Orléans, du IXe au Xe siècle (Ésaïe et Ézéchiel), est peut-être d'origine irlandaise. On trouve des gloses bretonnes dans le fragment de ce manuscrit qui provient de Libri.

2. Austrasie.

Je passe à la frontière orientale du royaume franc et aux fondations des missionnaires irlandais et anglo-saxons.

La ville de Metz est, de ce côté, la première qui nous ait légué un manuscrit anglo-saxon : c'est le beau volume des Évangiles qui provient de l'abbaye de Saint-Arnoul et qui est conservé aujourd'hui à Mayhingen, dans la **bibliothèque princière d'Œttingen-Wallerstein.** Il paraît dater du VIII[e] siècle. A la dernière page, on lit en acrostiche : *Laurentius vivat senio.*

Ainsi que M. Wattenbach l'a fait remarquer, il faut reconnaître dans ce Laurentius le scribe du célèbre martyrologe d'Echternach, qui vivait au commencement du VIII[e] siècle. Notre manuscrit sera donc tout naturellement rapproché de celui qui va venir.

L'abbaye d'Echternach est la création du disciple de l'archevêque d'York Wilfrid, de l'Apôtre des Frisons, saint Willibrord († 739). Willibrord aimait à s'y reposer de ses luttes contre le paganisme et il a laissé sa signature sur un manuscrit du Martyrologe que nous conservons à Paris. C'est de son abbaye que provient le beau manuscrit des Évangiles que nous appelons **Codex Epternacensis** (Bibliothèque nationale, 9389). Il est écrit en une superbe semi-onciale saxonne du VIII[e] siècle et il est décoré dans le plus pur style irlandais. Une note écrite au folio 222 v°, qui paraît de la première main et qui est copiée sur quelque antique exemplaire, porte la date de l'an 558 :

Proemendavi ut potui secundum codicem de bibliotheca Eugipi præspiteri quem ferunt fuisse sancti Hieronimi indictione. VI. p. cons. Bassilii v. c. anno septimo deximo.

Il peut sembler difficile d'admettre que, soit le texte du manuscrit, soit les corrections, aient été copiés sur un modèle de 558, car le texte de la première main, comme celui de la seconde, présente un caractère nettement irlandais. La preuve en est à toutes les pages de l'édition de M. Wordsworth [1]. Mais le nom d'Eugippius pourrait peut-être se concilier assez bien avec le caractère anglo-saxon de notre texte et il se pourrait que ce nom nous apportât la confirmation inattendue d'une découverte toute récente et dont l'intérêt est considérable.

Il ne peut y avoir aucun doute sur Eugippius. Un écrivain célèbre a

---

1. Je donnerai comme exemple le passage JEAN, V, 4. 1[re] main : *Angelus autem Domini secundum tempus discendebat in piscinam et movebat aquam. Qui ergo primus discendisset post motum aquæ sanus fiebat a quocumque langore tenebatur* (= *lind.* I. B. VII. *hub**., et *ml*, sauf le mot *prior*). Corrections de la 2[e] main : *quo lavatur in nataturia movebat aquam. Quicumque... prior... in nataturia... motionem* (cf. *r. mull.* S. Gall 60 et Harl. 1023).

porté ce nom au commencement du VIe siècle, c'est l'auteur de la Vie de saint Séverin, l'abréviateur de saint Augustin. Fuyant devant l'invasion des Huns, Eugippius avait emporté les reliques de saint Séverin des bords du Danube à Naples, et c'est dans le *Castrum Lucullanum,* le Château de l'Œuf, qu'il avait établi, auprès du tombeau de son maître, le couvent dont il fit un centre de vie religieuse et littéraire. Honoré de l'amitié des hommes les plus distingués de son temps, loué après sa mort par Cassiodore, Eugippius est célèbre encore aujourd'hui par ses œuvres. Puisque nous savons qu'un manuscrit de Cassiodore, ou la copie de ce manuscrit, est venu de Vivarium à Jarrow, que Lindisfarne avait reçu un livre d'Évangiles venant de Naples même, nous ne pouvons nous étonner de rencontrer, dans un manuscrit anglo-saxon venu probablement d'York, un texte corrigé sur l'original du célèbre écrivain napolitain. *Proemendavi* signifie en effet que notre texte a été corrigé, au temps de Cassiodore, avant d'être copié, sur le manuscrit d'Eugippius.

Néanmoins je ne peux me défendre d'un doute. Il est arrivé fréquemment, dans l'antiquité grecque, que l'on ait transporté à la fin d'un manuscrit la souscription d'un autre : n'en serait-il pas de même ici ? Étudions le texte de notre manuscrit par le détail. Ce n'est pas du *Book of Lindisfarne* qu'il se rapproche sans cesse, mais du *Book of Armagh* et du *Book of Kells.* Or, ces deux textes sont, le premier absolument hibernien, le dernier peut-être calédonien, et ils n'ont rien de commun avec la Northumbrie. Il n'en reste pas moins prouvé, par la souscription du manuscrit d'Echternach, qu'il se conservait, dans les environs d'York, un manuscrit napolitain du VIe siècle. Peut-être était-ce l'original du manuscrit de Lindisfarne.

Nous quittons les bords de la Moselle pour la vallée du Mein.

Wurzbourg est l'église de saint Kilian. Le nom de l'apôtre de la Franconie est invoqué sur sa cathédrale, et sa mémoire est célébrée comme celle du bienfaiteur de ce pays. Il est vrai que l'histoire sait fort peu de chose de Kyllena (tel est, paraît-il, son nom celtique) et de ses compagnons Colman et Totnan, Irlandais comme lui. Il n'en est pas moins certain que la plus grande part revient aux Irlandais dans l'évangélisation de la Franconie, et cette parenté religieuse s'est affirmée jusqu'aux temps modernes par l'établissement de puissantes colonies irlandaises, les *Schottenklöster,* dans toute la Franconie et la Bavière : les Irlandais ont eu de 1134 à 1497 un couvent à Wurzbourg. Il est donc naturel que cette ville ait conservé une précieuse collection de manuscrits irlandais, mais il faudra nous défier des légendes qui les rattachent au nom de saints qui sont eux-mêmes presque inconnus.

Je parlerai rapidement des manuscrits de Wurzbourg, que j'ai à peine entrevus en passant, et je renverrai à la description, malheureusement très abrégée, qu'en a donnée M. Schepss.

Le beau manuscrit des Évangiles en écriture onciale qu'on a appelé

« **manuscrit de saint Kilian** » (**Mp. th. q. 1**[a]), n'a en réalité rien à faire avec saint Kilian, bien qu'on y montre les taches de son sang. Il est vrai que la reliure en ivoire dont il est couvert représente le martyre du saint et de ses compagnons, mais le manuscrit provient, aussi bien que l'ivoire qui le recouvre, du trésor de la cathédrale, et c'en est assez pour expliquer le nom qui lui est donné. M. Schepss écrit ceci : « D'après la tradition de la bibliothèque, ce manuscrit a appartenu à Killena et a été trouvé dans son tombeau. » Une tradition qui remonte à onze siècles demande à être documentée. Or, voici quels en sont les éléments : Notker raconte, cent soixante ans après l'événement, que lorsque l'évêque Bourcard ouvrit, vers l'an 743, le tombeau de Kilian et de ses compagnons, il trouva leurs vêtements et leurs livres intacts ; la Vie de saint Kilian, écrite au XIIe siècle par Egilward, répète ce détail en ajoutant que pas une feuille des manuscrits n'avait été détruite. L'historien Eckhardt, écrivant en 1729, semble être le premier auteur qui ait reconnu dans notre manuscrit des Évangiles un des manuscrits qui avaient été enterrés avec saint Kilian. C'est là tout ce que nous savons sur le manuscrit de saint Kilian. C'est une Vulgate avec quelques interpolations (en particulier avec le passage *de primis accubitibus*, MATTH., XX, 28 [1]), et dont le texte, ni dans ce passage ni ailleurs, ne semble rien avoir d'irlandais.

Mais il se trouve à Wurzbourg des manuscrits qui proviennent véritablement des Iles Britanniques. Il faut mentionner d'abord le manuscrit des Évangiles, **Mp. th. f. 61**, écrit au VIIIe siècle, paraît-il, d'une écriture anglo-saxonne, et où on lit une note irlandaise relative au comput [2], puis deux manuscrits des Épîtres de saint Paul. Le premier (**Mp. th. f. 12**) est le manuscrit avec gloses irlandaises qui est bien connu des philologues. Il ne remonte qu'au IXe siècle. Ce semble être un texte médiocre et sans grand intérêt. Je ne peux rien dire d'un autre manuscrit de saint Paul (**Mp. th. f. 69**), qu'on dit être du VIIIe siècle, sinon qu'il se distingue par ses initiales irlandaises et qu'on y voit une image du crucifiement.

Tous les manuscrits de Wurzbourg ne sont pas restés dans cette ville. Après le sac de Wurzbourg, en 1631, l'archevêque de Canterbury, Laud, avait envoyé un agent dans la ville, et, par son intermédiaire, il avait acheté un grand nombre de volumes provenant de saint Kilian et du collège des Jésuites. C'est ainsi que le manuscrit des Évangiles dont nous allons parler est retourné dans la patrie de l'écrivain auquel nous le devons. Le manuscrit **Laud latin 102** de la Bodléienne est écrit en une minuscule saxonne qui semble du commencement du Xe siècle. Une main plus récente y a inscrit l'office de saint Kilian. Le texte est un texte com-

---

1. *Vos autem quæritis de pusillo crescere et de majorem minorem esse. Cum introieritis autem*, etc.
2. Texte mêlé, contenant la grande interpolation MATTH., XX, 28 et un petit nombre d'interpolations irlandaises.

posite, comme il convenait à une colonie de moines étrangers [1]; à côté de leçons irlandaises, on en trouve d'autres qui paraissent avoir un autre caractère [2]. Les leçons de la seconde main, laquelle est également du x[e] siècle, sont encore plus irlandaises que celles de la première [3].

3. Alémanie.

Nous ne pouvons nous étonner de trouver à Saint-Gall, dans le monastère qui porte le nom du disciple de saint Colomban, des manuscrits irlandais. Le souvenir de l'Irlande (on le sait assez par les chroniques) est resté longtemps vivant à Saint-Gall. Les relations avec la patrie spirituelle ont été entretenues par l'admission de moines irlandais et par l'appel de maîtres parfois illustres comme Mœngal, alors même que l'abbaye de Saint-Gall était devenue franque et que la civilisation des Francs en avait pris possession. Dans le manuscrit **10 de Saint-Gall,** on lit, à la page 3, seize vers que je me reprocherais de ne pas citer ici [4].

Hic sunt insignes sancti quos insula nostra
Nobilis indigenas nutrivit Hibernia claros,
Quorum grata fides virtus honor inclita vita
Has aulas summasque domus sacravit amœnas,
Ex quis maturos convertis in horrea fructus.
Nos igitur fratres una de stirbe creati
Hic sumus....

Faelan, qui a signé ces vers, était un Irlandais qui fut chargé de l'enseignement à Saint-Gall et qui mourut en 991. Au moment où il écrivait, il y avait à Saint-Gall trois moines irlandais, et l'un des trois était le dessinateur des jardins. Je me figure très bien des parterres dessinés dans le goût des entrelacs et des déroulés irlandais.

---

1. Je remarque, Jean, I, 42, le doublet: *filius Jona Johanna.*

2. Matth., XI, 21: *Chorozain.* — XX, 28, l'interpolation (*Vos autem quæritis de pusillo crescere et de minimo malores* (sic) *esse. Cum introieritis autem,* etc.) est presque identique au *Codex aureus Holmiensis* et ressemble de près au célèbre ms. de saint Kilian. Ce texte est reproduit, exactement dans les mêmes termes, à part la faute *malores,* dans un manuscrit du x[e] siècle, conservé à Wurzbourg, **Mp. th. q. 1.** J'en dois la collation à M. Schepss. — Marc, XII, 42: *æra minuta duo* (= B. N. 14407).— XIII, 35: *Sic ergo vigilate* (item). — XIV, 3*: *pistici.* — Luc. II, 14: *gloria in excelsis.* — *Ib.,* 33: *Joseph et Mater ejus* (= *mull.* B. N. 14407, etc). — VIII, 23: *et complebatur fluctibus navicula et periclitabantur* (= *arm.* S. Gall 51. B. N. 14407). — XI, 2: *Pater qui in celis es.* — 2: *sicut in celis et in terra.* — 4: *sed libera nos a malo.* — XVIII, 14: *magis quam ille phariseus* (= *r* B. N. 14407, etc.).

3. Matth., XXI, 17: *docebat eos de regno Dei* (= B. N. 17227** cf. *mm. harl***.). — Marc, XIII, 18: *ut hieme non fiant hæc.* — Luc, II, 1: *profiteretur.* — Il faut mentionner encore, parmi les manuscrits irlandais qui proviennent de Wurzbourg, quatre feuillets des Évangiles copiés vers le IX[e] siècle, **Munich, 29159.**

4. Ils ont été publiés par von Arx dans son Histoire de Saint-Gall et reproduits par F. Keller, article cité.

Des *libri scotticè scripti* qui étaient au IXe siècle l'orgueil des moines de Saint-Gall, il ne reste plus aujourd'hui qu'un petit nombre. L'un d'entre eux, le manuscrit des Évangiles, **n° 51**, est un des plus beaux modèles de la calligraphie irlandaise. L'écriture paraît être du VIIIe siècle, quoique quelques lignes en minuscule puissent faire penser au IXe. Les peintures sont très fines, absolument irlandaises, pleines des entrelacs les plus savants et les plus gracieux; on en a publié des *facsimile*, mais ils n'en rendent pas les teintes douces et passées, plus pâles encore peut-être que celles des peintures du *Book of Kells*. La décoration du manuscrit est presque exactement celle des Évangiles de Kells et de Lindisfarne. Le texte est un texte mêlé irlandais, particulièrement mélangé dans les premiers chapitres de saint Matthieu [1]. A côté de ce manuscrit je mentionnerai le saint Jean qui forme le **numéro 60 de la bibliothèque conventuelle**. Il paraît du VIIIe au IXe siècle. Le texte, très mêlé, paraît être au premier chef un texte irlandais. Il sera question plus tard des manuscrits grecs-latins copiés à Saint-Gall, en partie par des mains irlandaises. Nous trouverons sur l'un d'eux une signature qui paraît être celle du plus fameux des maîtres irlandais de Saint-Gall au IXe siècle, de Mœngal.

Il n'est pas possible de séparer Reichenau de Saint-Gall. Les deux abbayes étaient unies par les liens les plus étroits et, entre le IXe et le Xe siècle, elles ont eu le plus souvent un seul abbé. Nous trouvons à Karlsruhe, parmi les manuscrits de Reichenau conservés à la bibliothèque grand-ducale, un manuscrit, **Augiensis 211**, qui paraît de la fin du IXe siècle et dont le texte a conservé un grand nombre des leçons caractéristiques des textes irlandais [2]. C'est un texte à l'usage de la lecture publique, car les leçons y sont précédées des interpolations liturgiques que nous rencontrons souvent : *In illo tempore dixit Jhesus discipulis suis* (JEAN, XV, 1), etc.

La Suisse est pleine de manuscrits irlandais. A **Berne**, nous trouvons, à la bibliothèque de l'Université, sous le **numéro 671**, un manuscrit irlandais de bonne marque. C'est un fort joli petit manuscrit des Évangiles, écrit, sans doute entre le IXe et le Xe siècle, d'une gracieuse écriture fine irlandaise. Le scribe connaissait l'écriture latine, car les mots *Initium Evangelii secundum Johannem* (fol. 58 v°) sont écrits en une capitale rustique très soignée. Les gardes sont chargées de notes anglo-saxonnes.

---

1. Leçons rares ou uniques de ce manuscrit. MATTH., I, 25 : *filium suum unigenitum* (= *ken. g* [2]). — II, 4 : *et congregratis omnibus pontificis et scribis populi.* — *Ib.*, 6 : *domus Juda... rex.* — *Ib.*, 7 : *exquessivit.* — III, 3 : *Hoc enim quod dictum est.* — *Ib.*, 7 : *ab ira ventura.* — IV, 18 : *Transens autem secus mare Galileæ.* — X, 31 : *timere eos, multo magis passeribus.* — XVI, 6: *Adtendite vobis et.* — MARC, I, 42 : *Inspiciens autem vultu jecit eum* (cf. *ken.*). — JEAN, XIII, 10 : *non indiget ut lavet nisi pedes lavare* (doublet). — XXI, 25 est omis (= ℵ*). — Fin du V. 24 : *quod testimonium verum est.*

2. Leçons particulières à ce ms. : MATTH., V, 6* : *et sitiunt propter justitiam.* — *Ib.*, 11 : *vos oderint homines.* — XIII, 17 : *quæ vos vidistis.*

Dans l'une d'elles (fol. 74 v°), un certain Adalward prie un personnage nommé Kiolbreht d'accorder une portion de la dîme aux serviteurs de Dieu à Bederindona. Le texte est un texte mêlé, comme sont les textes irlandais et anglo-saxons du IXe siècle. On en a vu plus haut quelques leçons [1]. J'en dois relever une qui présente un caractère tout spécial. C'est un doublet. Luc, XXIII, 15 : *Sed neque Hirodis. In alio sic : remissit enim eum ad nos. Nam remisi vos ad illum.* Nous avons déjà trouvé cette singulière interpolation, qui n'est qu'une glose déplacée, dans le *Codex Kenanensis*. Nous la retrouverons ailleurs [2].

A **Genève**, nous trouvons un manuscrit anglo-saxon des Évangiles (n° 6), écrit entre le VIIIe et le IXe siècle. Je n'en dis rien, sinon qu'on y rencontre la même et singulière mutilation du sommaire de saint Luc que nous remarquons dans les Évangiles de saint Augustin (Bodley 857), et, après eux, dans beaucoup de textes d'origine saxonne. Ce sommaire commence par le mot *Ommutuit.*

On ne s'attendrait guère à rencontrer jusqu'en Rhétie des textes irlandais. Le manuscrit que nous allons étudier présente pourtant les traits irlandais les mieux caractérisés, et son origine est aussi certaine que possible ; c'est le **Livre des confraternités de l'abbaye de Pfäffers,** conservé aujourd'hui aux archives conventuelles de Saint-Gall. Il y a en effet, à Saint-Gall, des manuscrits ailleurs qu'à la bibliothèque du couvent et à celle de la ville. La veille au soir du jour où je devais quitter la ville, M. Wilkens, qui avait travaillé dix jours à mes côtés et qui ne m'avait pas ménagé les bons avis, m'engagea à examiner un manuscrit du *Stiftsarchiv* contenant des textes bibliques, et il me fit voir un des plus curieux volumes que l'on puisse voir, un monument peut-être unique de l'art rhétique au commencement du IXe siècle. Ce ne sont pas les quatre Évangiles, mais des extraits de chacun d'eux, composés, semble-t-il, de quelques leçons de l'office des dimanches et, sans aucun doute, destinés à recevoir le serment de confraternité. Entre les divers Évangiles sont des arcatures destinées à recevoir les noms des moines « confrères » de Pfäffers ; ces colonnades paraissent copiées sur les « canons » d'un manuscrit des Évangiles irlandais. Quoique le premier cahier soit seul numéroté, et que les Évangiles et les confraternités occupent des cahiers à part, on ne peut douter, à cause de l'identité de l'ornementation, que le manuscrit n'ait été tout entier, dès l'origine, écrit pour la destination qu'il a reçue.

---

1. Voyez p. 41. Notez aussi Jean, V, 4 : *Angelus autem Domini discendebat secundum tempus et lavabat in natatorie Siloæ et movebatur aqua et qui prior discendisset in natatorio Siloæ post motationem aque sanus efficiebatur a langore quocumque tenebatur.*

2. Voyez plus haut, p. 42. La même interpolation se rencontre dans le ms. B. N. 11553 et dans le beau ms. Rawlinson 167, dans ce dernier sous cette forme : *sed neque Herodis in alio sic invenit. Remissit enim eum ad nos. Nam remisi vos ad illum.*

M. Wilkens, habitué à la paléographie de ces contrées, y reconnaît l'écriture rhéto-romane du commencement du IX[e] siècle. Le texte biblique est absolument irlandais. Il est étrange de trouver en pays rhétique ce remarquable mélange de l'ornementation irlandaise et d'un art beaucoup plus naturel et qui n'a rien de la raideur irlandaise. Pfäffers n'a pas été fondé par les Irlandais, mais par saint Pirmin qui était Aléman, et ce ne fut que sous Salomon III (891-920) que l'abbaye fut unie à Saint-Gall. Mais il suffit de la puissante influence de Saint-Gall pour expliquer comment nous trouvons la Bible irlandaise et l'art irlandais établis en Rhétie dès le commencement du IX[e] siècle.

Chose naturelle, mais bien digne de remarque, les manuscrits irlandais font pour ainsi dire le cercle autour du royaume des Francs; ils en dessinent la frontière extérieure, témoignage durable de l'activité missionnaire des fils d'Erin. Le monastère de Bobbio, où saint Colomban a terminé sa vie agitée et laborieuse, devait avoir conservé quelque souvenir des moines irlandais qui l'ont fondé et de leurs premiers successeurs. Ce n'est pas que nous attachions la moindre importance à une prétendue tradition d'après laquelle le célèbre *Codex Bobiensis* de Turin, ce fragment du plus ancien texte latin des Évangiles, aurait été l'Évangile de voyage de saint Colomban : le saint l'aurait porté, à la mode irlandaise, dans un sac de cuir[1]. Le manuscrit de Bobbio qui nous reste à étudier est moins ancien, du moins pour la plus grande partie, que le temps de saint Colomban : je parle du manuscrit **I. 61 superior de la Bibliothèque Ambrosienne**. Je ne mentionne qu'en passant les deux feuillets palimpsestes (fol. 90 et 91) de ce volume; ils contiennent un célèbre fragment de la Bible gothique d'Ulphilas, et l'écriture supérieure reproduit le XXVIII[e] chapitre de saint Matthieu, d'après la Vulgate, écrit en une belle semi-onciale fort ancienne. Le manuscrit lui-même est écrit en longues lignes non réglées, d'une écriture semi-onciale irlandaise assez grosse et bien formée, qui paraît du VIII[e] siècle. On ne trouve pas dans ce manuscrit les grandes interpolations des textes mêlés irlandais, mais les leçons irlandaises y foisonnent[2]; d'autres leçons qu'on y rencontre sont rares dans les manuscrits[3]. Mais le manuscrit de Bobbio est bien autrement intéressant par les

1. Voyez Wordsworth, *Old-latin biblical texts*, P. II, p. VII et comparez le *Bulletin critique*, t. VIII, 1887, p. 322.

2. MATTH., II, 4 : *interrogavit ab eis nasceretur ubi Christus*. — *Ib.*, 7 : *exquisivit*. — IV, 10* : *vade retro*. — V, 19* : om. *qui autem — cælorum*. — XXI, 9* : *ossianna;* 2[e] m. : *osianna*. — XXII, 45 : *in spiritu vocat*. — XXVI, 26 : *manducate*. — MARC, VI, 3 : *fabri filius et Mariæ*. — XIV, 3 : *nardi pistici*. — LUC, IX, 55* : om. *dicens — salvare*. — JEAN, I, 42 : *Simon filius Johannis*.

3. MATTH., I, 12 : om. *Et post transmigrationem Babylonis*. — III, 15 : *Tunc dimisit eum baptizari et confestim ascendit*. — VI, 32* : om. *scit — indigetis*. — XXVII, 16 : *qui propter homicidium missus fuerat in carcerem*. — *Ib.*, 46 : *heli heli lama zabathani*. — LUC, VI, 42* : om. *Aut quomodo — videns*. — VII, 2* : om. *qui illi erat pretiosus*.

corrections dont il est chargé. Ces corrections sont de plusieurs écritures; l'une est irlandaise et l'autre est une cursive mérovingienne[1]. Le correcteur mérovingien est-il le même que le correcteur irlandais? On ne peut guère en douter. En effet, les additions en cursive sont, à une seule exception près, celles qui devaient occuper le plus de place sur des marges étroites; en outre la minuscule mérovingienne se retrouve dans le texte même, à la fin de l'Évangile de saint Luc et dans les mots de la fin (fol. 89): *Deo semper gracias;* enfin et surtout le texte de l'un et de l'autre correcteur paraît être le même. Nous avons donc lieu de penser que notre manuscrit a été corrigé sur le continent, aussitôt après avoir été écrit, et il n'est nullement impossible qu'il ait été copié à Bobbio même.

Ces interpolations présentent le plus grand intérêt; elles sont toutes fort rares dans les manuscrits, et plusieurs ne se rencontrent dans aucun manuscrit latin. Elles n'en sont que plus importantes, car elles représentent le texte grec sur lequel ont été faites les plus anciennes traductions latines des Évangiles, le texte dit « occidental », que nous ne retrouvons nulle part dans sa pureté, sinon dans le seul texte syriaque de Cureton. Le texte de notre interpolateur est celui de Cureton. C'est ainsi qu'à Bobbio le texte irlandais s'est rencontré avec les plus anciens textes de la Bible.

L'odyssée des textes irlandais n'est pas achevée. Nous en poursuivrons prochainement le cours.

---

1. Matth., i, 8 : *Joram genuit Ochoziam, Ochozias g. Joas, Joas g. Amasiam.* — Marc, xiii, 32 : om. *neque filius.* — Luc, viii, 43 : *Hæc cum audisset de Jhesu quod transiret cœpit dicere intra se : Si tetigero fimbriam vestimenti ejus salva ero et.* — ix, 55 : *et dixit : nescitis quali spiritu estis filius,* etc. — xi, 36 : *Si ergo lumen quod est in te tenebræ sunt, tenebræ quantæ sunt.* — xix, 45 : *et mensas nummulariorum evertit et cathedras vendentium columbas.* — xxiii, 37 : *et inposuerunt in capud ejus spineam coronam.* — *Ib.,* 53 : *et inposito eo inposuerunt in monumento lapidem magnam.*

DEUXIÈME PARTIE

LES ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

CHAPITRE PREMIER

DES PYRÉNÉES A LA LOIRE

L'histoire des anciens textes français est tout entière dans la combinaison des textes étrangers sur le sol de la France. Depuis Grégoire de Tours jusqu'à l'époque de Charlemagne, il ne s'est pas élevé en France une école qui prît la direction du mouvement littéraire et religieux. Lérins avait perdu son éclat longtemps avant d'être saccagé par les Sarrasins; Colomban était étranger et son œuvre a surtout prospéré hors de France; Boniface a été avant tout un missionnaire. La France mérovingienne a été un pays divisé et, par conséquent, ouvert à l'étranger. Les écoles de Séville, d'Iona et de Canterbury devaient s'y partager l'influence. L'histoire que nous étudions est celle de la pénétration de la France par les textes espagnols, anglo-saxons et irlandais. Peut-être pourrons-nous, en nous attachant scrupuleusement à l'origine des manuscrits et au groupement local des textes, obtenir, sur ces points délicats, quelques résultats certains.

1. Lyon et Vienne.

La vallée du Rhône est le chemin naturel qui conduit de la côte orientale d'Espagne au centre de la France. Nous examinerons, avec un soin particulier, les manuscrits qui nous viennent des bords du Rhône, et en particulier ceux qui sont conservés à la bibliothèque de la ville de Lyon.

Je ne m'arrêterai pas au célèbre **Psautier oncial, n° 351 de Lyon**, que complète aujourd'hui le volume 1585 des nouvelles acquisitions latines de la Bibliothèque nationale (n° 5 de Libri). C'est un superbe manuscrit écrit en une grosse écriture onciale du VIe siècle. Le texte est celui du Psautier « gallican [1] ». Je ne parlerai pas non plus longuement d'un bon

---

1. Au contraire, le célèbre Psautier de Saint-Germain (B. N. 11947) est un Psautier ancien, c'est-à-dire antérieur à saint Jérôme.

manuscrit des Rois et des Chroniques conservé à Lyon sous le **numéro 327**. Les deux parties dont se compose ce manuscrit remontent, selon toute apparence, à la fin du VIIIe siècle et présentent une analogie toute particulière avec l'écriture qui était pratiquée à Saint-Gall vers le même temps. On lit, à la fin du manuscrit, une légende de saint Maurice : saint Maurice est le patron de la cathédrale de Vienne depuis le commencement du IXe siècle.

Le manuscrit 356 nous présente un tout autre intérêt. Il est écrit d'une écriture minuscule qui paraît dater des premières années du IXe siècle. Il contient d'abord les livres d'Esdras et de Néhémie, d'après la Vulgate, puis la Confession d'Esdras, morceau emprunté au IVe livre d'Esdras (VIII, 20^b-36), d'après un texte qui présente certaines ressemblances avec celui du manuscrit d'Alcalá [1]. On y lit ensuite les livres des Machabées dans un texte ancien qui doit attirer toute notre attention. Ce texte est très rapproché de celui de la première Bible d'Alcalá (le même que nous retrouvons, incomplet, dans le manuscrit B. N. 11553). Enfin nous trouvons le livre d'Esther, dans l'ancienne version, tel qu'il se lit également dans le manuscrit d'Alcalá, ainsi que dans un manuscrit de Corbie (B. N. 11549), dans les manuscrits 6225 et 6239 de Munich, dans un manuscrit du Mont-Cassin (n° 35), et dans un manuscrit de Bobbio (Ambr., E. 26 *inf.*), et tel qu'il se lisait dans le manuscrit B. 7 de la Vallicellane, aujourd'hui égaré, et dans un manuscrit de Carcassonne qui est perdu. Bref, notre manuscrit lyonnais représente certainement un texte espagnol analogue à celui du *Codex Complutensis*. Ne semble-t-il pas que nous ayons trouvé à Carcassonne, que nous venons de nommer, et à Lyon les étapes de la marche des textes espagnols vers Paris ?

Un manuscrit non moins intéressant est conservé à la bibliothèque de l'**Université de Berne (A. 9)**. L'écriture, qui est de plusieurs mains, ne semble pas remonter plus haut que le XIe siècle. Mais si le manuscrit est récent, son texte est ancien, et aucun manuscrit ne peut, mieux que celui-ci, nous apprendre quel a été le texte usité dans la vallée du Rhône. Il provient en effet de la ville de Vienne en Dauphiné, et l'on trouverait difficilement un manuscrit dont l'origine soit mieux établie. A divers endroits on y trouve des textes étrangers à la Bible, insérés par des mains contemporaines et qui nous montrent que le manuscrit était conservé, au XIe siècle, dans une des églises de Vienne. Au commencement du Psautier, qui est « gallican », après la préface à Sophronius, on lit des prophéties relatives aux empereurs d'Allemagne et attribuées à une sibylle [2]. Plus loin,

---

1. La Confession d'Esdras se trouve encore dans les mss. B. N. 4**. 6. 167. Grenoble 3. 4. 25, et dans deux mss. cités par M. Bensly. Ces mss. sont presque tous méridionaux.

2. Ce texte a été publié par M. R. Usinger dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. X, 1870, p. 621 ; cf. t. XI, 1871, p. 147.

sur un feuillet resté blanc au milieu des Machabées, on a écrit la formule du serment de respecter et de défendre les droits temporels de l'église de Vienne dans les diocèses et comtés de Vienne et de Belley, dans le diocèse de Lyon et dans le comté de Sermorens. Ce document, intéressant par l'énumération des propriétés de l'Église, paraît la répétition d'un serment prêté une première fois sous l'archevêque Theutbaldus (970-1000 environ) par le comte laïque de Bourgogne, à titre de comte de Vienne [1]. A la suite de l'Apocalypse on a écrit, d'abord la Vie de saint Jean attribuée à Mellitus, évêque de Laodicée, puis une notice sur les évêques de Vienne, de saint Crescent à saint Avit, qui n'est pas empruntée à Adon [2]. Ces divers morceaux sont de si peu postérieurs au manuscrit où ils ont trouvé place, que l'on serait tenté, n'était l'absurdité de la chose, de croire l'écriture des additions plus ancienne que celle du manuscrit, et de dater du x[e] siècle le Psautier « hébraïque » qui termine le manuscrit et qui est copié après les additions. Notre bible a donc été, selon toute apparence, copiée dans la ville même de Vienne et pour l'usage de l'église de Vienne. L'écriture est méridionale, le parchemin mauvais, l'encre pâle. Les grandes initiales sont en rouge et en noir, avec des entrelacs; après elles, les premiers mots sont écrits en une sorte d'onciale méridionale. Les premiers mots de certains livres sont ménagés en blanc (ils sont parfois passés à la couleur rouge) sur un fond noir, avec quelques lettres enchevêtrées, à la mode du midi.

L'ordre dans lequel les livres de la Bible sont rangés dans ce manuscrit ne se retrouve nulle part, sinon dans le troisième manuscrit d'Alcalá (il s'éloigne peu de celui de la grande bible française, B. N. 45 et 93). Le texte du Pentateuque semble montrer quelques leçons espagnoles. En tête du 1[er] livre des Rois on trouve un sommaire (c'est le seul qui soit dans tout le volume) que nous n'avons rencontré que dans deux manuscrits. Il suffit de les nommer pour marquer à la fois l'origine et le caractère local de notre texte : l'un est la bible de Rosas en Catalogne (B. N. 6) et l'autre le manuscrit 337 de Lyon. Après ce sommaire, on lit un texte de saint Isidore de Séville. Le texte des Prophètes, non compris Daniel, est exactement celui que nous retrouverons dans la bible de Théodulfe [3]. En tête des petits Prophètes, on lit une interprétation de leurs noms (*Osee salvans*, etc.) qui se retrouvera dans le manuscrit 15 de Saint-Germain (B. N. 11553). Le livre de Job est divisé, en marge, par une main con-

1. Le comté de Vienne, après avoir eu pour comte laïque Paton, vers la fin du x[e] siècle, passa au xi[e] siècle (on ne peut fixer la date) dans la maison comtale de Bourgogne (communication bienveillante de M. Longnon).

2. M. l'abbé Duchesne publiera ce texte dans ses *Fastes ecclésiastiques des provinces du sud-est*.

3. Je relèverai en particulier le livre de Baruch, avec les rubriques (*De oratione et sacrificio pro vita Nabucodonosor*, etc.) et la glose de Ez., xxi, 29 : *Non est dæmonum divinatio, sed Dei*, etc. (Voyez plus loin, à propos de Théodulfe).

temporaine, en cinq parties, exactement comme dans le manuscrit de Rosas, déjà cité. Le texte des Proverbes semble interpolé : on y trouve, dans les trois derniers versets seulement, les additions de Théodulfe[1]. La Sapience et l'Ecclésiastique (ce dernier livre est mutilé) paraissent avoir le texte de Théodulfe[2]. Le texte des Évangiles paraît en général peu intéressant : il a sans doute subi l'influence des textes courants du IX[e] siècle; celui des Épîtres de saint Paul présente également peu d'intérêt. Dans les Épîtres catholiques, au contraire, notre manuscrit montre le plus grand nombre des leçons caractéristiques de Théodulfe[3]. Le texte des Actes ressemble surtout à celui qu'a copié Théodulfe; on y voit néanmoins assez peu d'interpolations et on y trouve également un certain nombre des leçons du *Codex Toletanus* ou du *Cavensis*[4]. Enfin on remarque, à la fin de l'Apocalypse, de nombreuses corrections contemporaines. La deuxième main représente un texte curieux et très incorrect[5]. On trouve également dans les Épîtres catholiques et dans les Actes des corrections intéressantes[6]. Tel que nous le connaissons par notre manuscrit, le texte viennois dérive, on n'en peut douter, dans plusieurs de ses parties, des textes espagnols. A-t-il à sa base, dans d'autres parties, la bible de Théodulfe ou le texte sur lequel Théodulfe a pris modèle? Ce n'est pas le moment d'en décider, mais l'origine espagnole de notre texte est certaine. J'ajoute qu'il présente très peu de rapprochements avec des textes répandus dans d'autres régions du midi de la France et qui proviennent sans doute aussi des textes espagnols, je veux dire avec les textes languedociens.

---

1. XXXI, 29-30: *multæ fecerunt potentians* (sic)... *timorem autem Domini ipsa contaudat.*

2. SAP., VII, 18 : *et consummationes temporum et meditationes omnium eorum mutationes et divisiones temporum.* — SIR., XXXVII, 12, après *justitia : Noli consiliari cum eo qui suspectum te habet et ab æmulantibus tibi absconde consilium.*

3. I PIERRE, IV, 4 : *In quo peregrinantur.* — II PIERRE, II, 4 : *sed carceribus caliginis inferi retrudens tradidit in judicium cruciandos reservari.* — I JEAN, IV, 6 : *Qui novit Deum audit nos quia nos ex Deo sumus. Qui autem...* — *Ib.*, 8 : *Qui non diligit fratrem suum non habet caritatem et non novit Deum... et ex hoc...*

4. ACT., IV, 18 : *Consentientibus omnibus denunciaverunt.* — XXVII, 41 : *in locum bithalassum, ubi duo maria conveniebant* (= *car.* etc.). — XXVIII, 29-31 : *Et cum non essent intellegentes egressi sunt Judei multa secum conquirentes. Mansit autem Paulus biennio toto in conductu suo disputans et recipiebat omnes qui ingrediebantur ad eum Judeos atque Grecos, prædicans regnum Dei et docens quoniam hic est Christus filius Dei per quem omnis mundus judicabitur, cum omni fiducia sine prohibitione* (= *tol. car. leg*[1]. etc. — 2[e] main : *per quem omnis mundùs incipiet judicari* (manque la fin). cf. B. N. 4**. 7. 342, etc.).

5. APOC., XXII, 21, 1[re] m. : *cum omnibus* (om. *vobis amen* = B. N. 11553). — 2[e] m. : *vobiscum amen.*

6. I JEAN, V, 7, 1[re] m. : *Quoniam tres sunt qui testimonium dant* (2[e] m. : *in terra*) *spiritus aqua et sanguis et tres unum sunt* (2[e] m. : *Et tres sunt qui testimonium dicunt in cælo Pater et Filius et Spiritus sanctus et hii tres unum sunt*).

2. Le manuscrit 15 de Saint-Germain.

Le texte que nous allons étudier est à la fois le plus remarquable et le moins français des anciens textes copiés en France. Le lecteur sait déjà qu'il n'y a pas, à proprement parler, de textes français, et que la France doit à l'étranger ce que ses manuscrits de la Bible ont de meilleur et de pire. Le manuscrit que nous allons étudier n'est que la seconde moitié d'une bible. C'est le **manuscrit latin 11553 de la Bibliothèque nationale.** Il a porté à Saint-Germain, depuis 1744 (plus exactement depuis les années 1735 à 1744), le numéro 86, mais la cote sous laquelle il est connu est *Sangermanensis* 15 : c'est le numéro de 1677 (peut-être est-il antérieur), qu'il portait lors des travaux des bénédictins, auxquels il doit sa légitime célébrité. Robert Estienne, qui l'avait collationné pour sa belle édition de 1540 [1], l'a désigné par l'abréviation : *Ge.l.* Je ne sais pourquoi ni comment on a tiré de ces trois lettres le barbarisme : *Germanum latum.* Estienne a lui-même transcrit sa formule en écrivant : *S. Germani exemplar latum,* et il serait imprudent de vouloir corriger son latin. Des extraits importants de notre manuscrit ont été publiés, les Cantiques, Judith, Tobie et les Machabées par Sabatier, saint Matthieu dans les collations de Martianay et de Sabatier, les Évangiles dans l'édition, en cours, de M. Wordsworth. L'évêque de Salisbury en a donné une notice que je n'ai pas à louer, mais il n'a pas porté son attention sur toutes les parties du manuscrit ; il sera d'autant plus nécessaire pour nous d'étudier le volume que Richard Simon appelait « cet excellent manuscrit de Saint-Germain-des-Prez ». Le manuscrit paraît écrit dans la première moitié du IXe siècle ; son original était, en beaucoup d'endroits, disposé *per cola et commata* [2].

Le manuscrit commence au milieu du cantique de Moïse (*Misisti iram tuam,* Ex., XV, 7-19), lequel est suivi des Cantiques d'*Ambacum* (Hab., III), d'Anne (I Rois, II, 1-10) et d'Esaïe (Es., XXVI, 9-19), ainsi que du Cantique des Trois-Jeunes-Gens (Dan., III, 26-90) ; les uns et les autres sont reproduits d'après le Psautier « romain », c'est-à-dire d'après une ancienne version. Les Proverbes commencent au folio 2, après les mots *Explicit psalterium ;* ils sont interrompus à la fin du folio 8 (XXVII, 25). Le texte de ce livre est fort intéressant et particulièrement bon, meilleur assuré-

1. Voyez l'excellente étude des manuscrits de R. Estienne que M. Wordsworth a donnée dans ses *Old-latin biblical texts,* n° I, p. 47.

2. Dans les Cantiques et dans les Livres sapientiaux, la fin des stiques est marquée par trois points.

ment que le texte du *Codex Amiatinus*[1]. Ce texte paraît le même que nous avons déjà rencontré dans la première bible d'Alcalá. Mais les mauvaises leçons, ou plutôt les leçons de l'ancienne version, prennent leur revanche sur les marges. Le texte du livre des Proverbes est en général, on le sait, un des plus tourmentés[2]. Les interpolations y foisonnent, et, de celles-ci, les unes sont usuelles et se retrouvent même dans la Vulgate officielle, les autres, tout particulièrement celles de notre seconde main, sont rares et d'un caractère particulièrement espagnol[3]. Ainsi il se trouve qu'autant que nous pouvons savoir, le texte de notre manuscrit est, pour la première main, un très bon texte espagnol, pour la deuxième, un mauvais texte mêlé qui est lui-même, en tout ou en partie, espagnol.

Par suite de la perte d'un cahier, la fin du livre des Proverbes manque, ainsi que l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques et le commencement de la Sapience de Salomon. La Sapience n'est conservée que depuis le chapitre x, v. 1 ; elle est suivie de l'Ecclésiastique, à la fin duquel se lit la prière de Salomon, reproduite d'après l'ancienne version. Le texte de ces deux livres est d'un caractère particulièrement distingué. M. de Lagarde a publié les deux Sapiences d'après le *Codex Amiatinus*[4], dans la pensée de faire voir combien ce célèbre manuscrit est peu digne de foi dans ces livres. Notre manuscrit, au contraire, a conservé ici un texte excellent[5]. Je ne dis pas qu'il soit sans faute ; ainsi, Sir., ix, 11, la leçon : *Cum aliena muliere*

---

1. Prov., iv, 27, il y a des traces de grattage sous les mots: *vias enim — producit* (om. *cav. compl*[1]*. Metz 7*. B. N. 11533. Puy; Théod** omet *vias enim — sinistris sunt;* Orl. 13 om. *itinera — producet*). — vi, 11: *Si vero — fugiet a te* est omis (= *cav. leg*[2]. *carcass.* Metz 7*). — xv, 26: om. *firmabitur ab eo* (= *tol. cav.*).

2. Le P. Denifle lui a consacré une intéressante étude (*Archiv*, t. IV, p. 473).

3. Prov., ix, 18: *Qui adplicabitur illi descendet ad inferos, nam qui descesserit ab ea salvabitur* (= Théod**. *cav.* [*habscesserit hab eis*]. B. N. 93**. 11505**. 11940 [ces 3 mss.: *adplicatur... abscesserit*], textes du xiii[e] siècle et version vaudoise). — xi, 4: *Defunctus justus relinquet pænitentiam, promptus autem fit et insultabilis impiorum interitus* (unique). — xiii, 13 (au lieu de: *Animæ*, etc.): *Filio doloso nihil erit boni; servo autem sapienti prosperi erunt actus, et dirigentur viæ ejus* (= Théod**. B. N. 17. 11505**; cf. 11940** et version vaudoise). — xv, 28: *Acceptæ apud Dominum viæ justorum, et per ipsos etiam inimici amici fiunt* (= 11505** et version vaudoise; cf. 11940**). — xvi, 17: *Qui accipit disciplinam in bonis erit, qui autem custodit increpationes sapiens fiet. Qui custodit vias suas custodit animam suam, diligens autem vitam parcet ori suo* (= *tol.* cf. *cav.*). — xix, 23, après *ad vitam: Nam qui sine timore est habitat in locis quæ non visitat Æternus* (unique). — xx, 11 : *et si cum sancto fuerit, directa est via ejus* (unique). — Je ne reproduis pas les interpolations qui se retrouvent dans la Vulgate officielle, xii, 11[b]; xv, 5[b]; xvi, 5[b]; xvii, 16[b]; xviii, 8[b] et 22[b]).

4. *Mittheilungen*, t. II, p. 241.

5. Exemples des bonnes leçons: Sap., xi, 14 : om. *admirantes in finem exitus* (= *compl*[1]). — xii, 1 : *Bonus enim spiritus tuus est in omnibus; propter quod eos* (= *compl*[1]. Ambr. E. 26 *inf. cav.* [*hos*]). — Sir., iii, 24 est omis. — vi, 9 : om. *et est amicus — denudabit*. — ix, 4 est omis (= Bodl. *auct.* E *inf.* 2*). — xii, 16-18: om. *et si invenerit — inimicus* (= Egerton 1046. B. N. 1. 2. 93. 11532. Bodl. *auct.* E *inf.* 2, textes modernes et version vaudoise). — xxxii, 14 : om. *et ante — gratia*

non accumbas super cubitum est interpolée à la fin du verset ; dans le manuscrit d'Alcalá, qui est ordinairement la doublure du nôtre, c'est le seul texte du verset 12. Au contraire, dans le passage Sir., xviii, 9, où l'on trouve tant de variantes, c'est le manuscrit d'Alcalá qui montre une leçon étrangère : *quæ in præcordiis posuerunt. Similiter se bonorum et malorum percepturos tempora, patri laudes decantantes omnium.* En Espagne, au milieu même des meilleurs textes, l'ancienne version, l'*itala*, paraît toujours entre les lignes.

Après l'Ecclésiastique, on lit les Chroniques, Esdras (avec Néhémie) et le livre d'Esther, d'après la Vulgate, suivi, au folio 69, de la note que voici :

Finit. Esther. deo gratias. Amen. Hucusque completum est uetus testamentum. id est omnes canonicas scripturas. quod fient libri uiginti quattuor. quas transtulit Hieronymus præsbiter. De hebraica ueritate in latinum uerti sermonem. Summo studio summaque cura per diuersos codices oberrans editiones perquisiui. In unum collexi corpus et scribens transfudi fecique Pandectē. Obsecro rogo per ipsum te peto omnipotentem. quicumque hunc codicem legis pro Scriptore humillimo et peccatore orare digneris. Ut manibus propriis ferat mercedem æternam. Sic Trinitas sancta tribuat.. tibi lumen æternum. ut adeptus meorum ueniam peccatorum. sit mihi præmium fugisse supplicium. Ceteræ uero Scripturæ quæ non sunt canonicæ sed dicuntur ecclesiasticæ istæ sunt. id est. liber Judith. Tobias. Libri Maccabeorum duo. Sapientia quæ dicitur Salomonis Et Liber Hiesu Filii Sirac. Et Liber pa[s]toris † Explicit. In nomine patris. Et filii Et Spiritus sancti Amen. Incipit Liber Judith.

J'ai reproduit cette note pour permettre la comparaison avec la bible de Rosas, qui contient le même texte à peine varié [1]. En outre de la prière pour le copiste, dans laquelle on reconnaît le style des manuscrits espagnols, le manuscrit de Saint-Germain a ajouté, dans l'énumération des livres non canoniques, le nom du Pasteur d'Hermas. Ce que nos deux textes ont de commun ne convient à aucun des deux manuscrits, car dans tous deux les deux Sapiences, qui sont des livres deutérocanoniques, précèdent cette note et ne sont pas distinguées des livres de Salomon.

Aussitôt après la note qui vient d'être reproduite, on lit les livres de Judith et de Tobie d'après l'ancienne version, l'un et l'autre dans les mêmes termes que dans la bible de Rosas déjà citée et presque exactement dans les termes de la première bible d'Alcalá, souvent nommée, de celle d'Huesca, de nos manuscrits B. N. 93 et 11505 et des manuscrits

(= *cav.* 93*. 11940*). — xxxiii, 32 : om. *in fugam convertetur*. — xxxv, 3-5 : om. *et propitiationem — injustitias... pro peccatis... Retribuet — ab injustitia* (les mss. varient à l'infini). — *Ib.*, 18 : om. *ejus — eas*. — xxxviii, 18 est omis (= *compl*[1]). — xliii, 25 : om. *et cogitatione — abyssum* (= *tol.* 11940*). — *Ib.*, 31-32 : om. *et mirabilis — Dominum* (= *tol. compl*[1]. 11940*). Dans tous ces passages, l'*Amiatinus* a le texte interpolé.

1. Voyez ci-dessus, p. 24.

6239 de Munich et 7 de Metz [1]. Le livre de Tobie s'arrête avec les mots : *qui effugiat manum ejus* (XIII, 2). *Explicit Tobi justus. Incipit Maccabeorum liber primus.* Le premier livre des Machabées est mutilé au verset 1 du chapitre XIV. Le regret que nous avons de cette mutilation est diminué par ce fait que nous connaissons deux manuscrits complets de ce texte antérieur à saint Jérôme ; le premier est la première bible d'Alcalá, le deuxième est le manuscrit 356 de Lyon. Au reste, entre les deux textes d'Alcalá et de Saint-Germain, il y a à chaque verset les plus grandes différences ; souvent le manuscrit d'Alcalá est plus près du grec, c'est-à-dire meilleur, d'autres fois ses leçons sont mauvaises. Le manuscrit de Lyon semble beaucoup plus rapproché de celui de Saint-Germain que du manuscrit d'Alcalá. Ainsi finit l'Ancien Testament. Tout ce que nous en avons vu est absolument espagnol, et dans le courant des textes qui viennent de Tolède et qui ont pénétré en France par la Marche d'Espagne, la Septimanie et la vallée du Rhône.

Autre est le caractère du Nouveau Testament. Les Évangiles en particulier nous présentent un texte mêlé des plus remarquables. M. Wordsworth a donné des indications pleines de finesse sur le caractère du texte du premier Évangile : il y voit un mélange du texte de la Vulgate et d'un ancien texte, dans lequel les leçons « européennes » et « italiennes » se rencontrent tour à tour, et il montre fort bien les relations de notre texte avec divers manuscrits français, le manuscrit de Corbie qui est à Saint-Pétersbourg (ff^1), les Évangiles de Marmoutier et de Saint-Martin de Tours (*mm* et *mt*), le *Codex Bigotianus* et le manuscrit de Saint-Germain, B. N. 13169 (g^2). Notre manuscrit a, en effet, dans les Évangiles, un certain nombre de leçons qui ne se rencontrent que dans des manuscrits français. De tous les textes connus, celui dont il se rapproche sans doute le plus est le manuscrit de Corbie, B. N. 17225 (ff^2) [2]. D'autres leçons, moins nombreuses peut-être, mais caractéristiques, rappellent au contraire les textes irlandais et tout spécialement ceux qui ont été copiés en France [3]. Mais il y a, en troisième lieu, un élément spécial, représenté

1. Judith : *Anno duodecimo regni Nabuchodonosor, is qui fuit rex Assyriorum in Nineven civitatem magnam, in diebus Arfaxat qui regnavit Medis...* Tobie : *Liber sermonum Tobi fili Ananiel fili Gabiel ex tribu Neptalim, qui captivus abductus est in diebus Salmanassar...* Judith seul se trouve, d'après ce texte, dans les mss. B. N. 11549 et Bodl. *auct.* E *infr.* 2 ; Tobie est seul, d'après l'ancienne version, dans le ms. Ambr. E 26 *inf.*

2. Leçons de notre manuscrit qui ne se trouvent que dans ff^2 : MATTH., XIII, 14 : *Vade et dic populo huic.* — MARC, I, 34 : *et qui dæmonia habebant eiciebat illa ab eis.* — LUC, I, 71 : *et liberauit nos ab inimicis nostris.* — VIII, 45 : *te comprimunt tam magnæ et dicis.* — IX, 12 : *et refitiant se* (1re m. : *recitant*).

3. MATTH., I, 6 : om. *rex* (= *for. gat. mt.* B. N. 13172). — II, 4 : *et interrogavit ab eis* (= *q* Autun 3. S. Gall 51. Ambr. I. 61 *sup.* Metz 7*). — VII, 2 : *judicabitur de vobis* (= S. Gall 51 ; cf. *mm**). — *Ib.*, 15 : *vobis* (irlandais). — X, 3 : *et Judas Zelotes* (= *a b h q gat**. mm*). — XXVI, 43 : *gravati somno* (= g^2 Angers 20 ; cf. *mm*). — MARC, II, 22 : *et ambo conservabuntur* (= *c f* Théod. ; cf. *arm. ken. gat. mm. mt*). — VI, 2 : *Nonne iste est Joseph fabri filius et Mariæ* (cf g^2.

par des leçons uniques, aussi nombreuses qu'intéressantes[1]. Au reste, ces divers éléments et la Vulgate se mélangent inégalement suivant les endroits : les derniers chapitres de saint Matthieu se distinguent peu de la Vulgate, tandis que certains chapitres de saint Marc et de saint Luc n'ont sans doute que peu de chose de la version de saint Jérôme. La preuve de ces mélanges de texte est dans les doublets de notre manuscrit. Je ne rappellerai pas les exemples que M. Wordsworth en a donnés[2]; ils ne sont pas tous propres à notre manuscrit. J'en relèverai un qui porte la marque de son origine. Luc, xxiii, 15, nous lisons ces mots dépourvus de sens : *Sed neque Herodes in aliquo remisit enim eum ad nos. Nam remisi vos ad illum.* Cette grossière interpolation est bien connue de nous ; nous l'avons vue dans le *Book of Kells* et dans deux autres manuscrits irlandais[3] : cela nous suffirait pour déclarer qu'une des sources de nos Évangiles a été un texte irlandais.

L'Évangile de saint Matthieu commence par une singulière interpolation, c'est l'addition d'une première généalogie, de Dieu à Abraham. M. Wordsworth a retrouvé ce petit texte apocryphe dans le manuscrit 49 de Saint-Gall, de la fin du ixe siècle ; il se trouve, à Saint-Gall même, dans un manuscrit plus ancien, car il est du viiie siècle, le n° 11, à la page 111. Le texte des Évangiles, dans le manuscrit 49, n'a rien à faire avec celui que nous étudions, et dans le manuscrit 11 ce fragment est isolé.

Je ne puis parler ici des remarquables *sortes sanctorum* qui ornent les marges de l'Évangile de saint Jean. L'Évangile de saint Jean est aujourd'hui encore, dans certains pays, employé de préférence pour la divination. Peut-être est-ce simplement parce que cet Évangile était, au commencement du moyen âge, le seul que l'on copiât à part. M. R. Harris, qui a étudié ces curieuses sentences avec sa sagacité accoutumée, a reconnu que ces devises fatidiques se retrouvent en grec, ajoutées, au xe siècle environ, sur les marges du *Codex Bezæ,* qui était au commencement du xve siècle à Clermont en Auvergne et au xvie siècle à Lyon[4].

---

*lind**). — xi, 1 : *in Bethfage et* (*f q CCCC*. bodl. big. g*² δ Angers 20). — Luc, ix, 55 suiv. : om. *dicens — salvare* (= *fuld. l* S. Gall 51. Ambr. i. 61 *sup*. gat.* Autun 3). — xviii, 14 : *magis quam phariseus* (1. b. vii** : *magis quam phareseo*). — xxi, 38 : *maneibat* (S. Gall 51 : *maniebat*). — Les mots *Christi autem generatio sic erat* sont écrits en grosse capitale.

1. Choix de leçons uniques : Matth., v, 12 : *Nolite gaudere,* etc. — viii, 13 : *Et conversus centurio,* etc. (doublet qui reproduit la leçon des mss grecs ℵ C E Φ etc.). — xx, 28 : *Vos autem quæritis de pusillo crescere et de minore majores fieri* (première partie de l'interpolation des textes européens, etc.). — Luc, xxiii, 45 : om. *et obscuratus est sol* (avec deux mss. grecs). — *Ib.,* 48 : *revertebantur dicentes : Væ vobis quæ facta sunt hodiæ propter peccata nostra. Apropinquavit enim desolatio Hierusalem.*

2. *Old-latin biblical texts,* n° I, p. xxxii et suiv. Voyez aussi Jean, xvii, 11 : *ad te venio, et jam non sum in hoc mundo et in hoc mundo sum.*

3. Voyez plus haut, pages 42 et 57.

4. Voyez J.-R. Harris, *American Journal of Philology,* t. IX, 1888, p. 58, et *Texts and Studies,* t. II, i, Cambridge, 1891, p. 7.

Il y a peut-être là, ainsi que M. Harris le fait très justement remarquer, un indice sur l'origine de notre manuscrit. Les *sortes* ne sont pas de la même main que le texte des Évangiles, mais elles sont en tous cas contemporaines. On a en effet dit ailleurs que le nom de *Rathbold notarius*, que l'on croit pouvoir lire dans un monogramme sur la marge du folio 134, à la fin du quatrième Évangile, est peut-être seulement le nom de celui qui a copié les *sortes sanctorum*. L'explicit de saint Jean montre une ligne en blanc au lieu où devait se trouver le nom du copiste :

Evangelium secundum Johannem explicit in nomine Domini Dei nostri Jhesu Christi. Quicumque legis obsecro rogo dicas Pax tibi scribtor. Orare non pigeat per ipsum te peto Omnipotentem et memor esto...

Après saint Matthieu et avant les autres Évangiles, on lit, à chaque fois, deux vers incorrectement copiés [1]. Ces vers, qui sont universellement attribués à Juvencus, semblent avoir été accompagnés, dans l'original, des figures des évangélistes et de leurs symboles, dans le style des manuscrits irlandais. Les sommaires qui précèdent les Évangiles sont à la fois ceux des anciens textes et des manuscrits irlandais.

Les Actes des Apôtres sont précédés d'un *indiculum quid fecerint Opostoli in Actibus suis*, qui n'est autre chose qu'un sommaire ; ils paraissent avoir un texte remarquable, très différent du *Codex Amiatinus*, quoiqu'il ait en commun avec lui de fort bonnes leçons, peut-être plus rapproché du *Codex Fuldensis*, et dont un certain nombre de leçons se retrouvent tour à tour dans la bible de Rosas et dans la bible de Théodulfe, ainsi que dans la bible française, B. N. 93, que nous étudierons plus tard, et dans les manuscrits languedociens [2]. Les Épîtres catholiques, qui viennent ensuite, ont un texte décidément mauvais et de caractère espagnol ou languedocien [3], où l'on trouve un doublet tel que I Pierre, iv, 4 : *In quibus nunc obstupescunt in quo admirantur*, doublet fréquent dans les manuscrits languedociens et qui a passé dans les Vulgates du xiii[e] siècle. L'Apocalypse, qui suit les Épîtres catholiques, paraît avoir un bon texte.

Les Épîtres de saint Paul sont précédées de plusieurs morceaux, en

1. Mattheus instituit virtutum tramite mores... Marcus fremit ore leo similisque rudenti... Lucas uberius describit prœlia Christi... Johannes amat terras inter cælumque volare...

2. Exemples des mauvaises leçons: Act., ii, 7 : *ad invicem dicentes* (= Aug. *d gig*. B. N. 321*. 17250**). — xv, 31 : *gavisi sunt gaudio magno super consolatione*. — *Ib.*, 32 : *et confirmaverunt animas eorum* (= B. N. 6). — *Ib.*, 39 : *inter illos dissensio* (= B. N. 6. 342. 17250**). — xvii, 6 : *isti sunt et huc venerunt*. — xviii, 10 : *et nullus nocere te poterit et nemo apponetur tibi ut noceat te* (doublet — = B. N. 6**. 93). — xxiii, 18 : *Paulus vocans rogavit me* (= *tol. cav*. Théod. B. N. 4**. 6. 7. 93. 140. 254. 321. 17250**. Berne A. 9).

3. On y voit les deux interpolations, I Jean, v, 6 et 20, qui seront indiquées plus tard à propos du ms. B. N. 93.

partie empruntés à Isidore de Séville[1]. Elles se terminent par les mots que voici :

Explicit ad Hebreos lege cum pace Bibliotheca Hieronimi presbiteri Bethleem secundum grecum ex emendatismis exemplaribus conlatus. Incipit liber Pastoris, etc.

Le texte de l'Épître aux Galates a été étudié de près par M. Corssen ; il lui paraît meilleur que tous les autres textes. Quelque bon qu'il soit d'ordinaire, certaines leçons inusitées qu'on y trouve doivent paraître suspectes de parenté avec les anciennes versions[2]. A partir de la Ire Épître à Timothée, on trouve sur les marges un certain nombre de variantes tirées certainement d'un texte « italien », ainsi que quelques mots grecs. La stichométrie des Épîtres de saint Paul est défigurée par des fautes de copie bizarres, que M. R. Harris a fort bien réussi à redresser[3], montrant qu'il y a là la juxtaposition de deux systèmes. Mais les corrections si heureuses de M. Harris ne nous éclairent pas sur l'origine de ces singulières fautes de copie, car il est obligé d'en chercher l'origine dans la mauvaise lecture du signe qui représente 90 en grec, et qui est lu trois ou quatre fois 60. Le grec n'a rien à faire ici. J'aimerais mieux me souvenir que, dans l'écriture visigothique, 90 se lit LX^c. Il n'est pas un apprenti en paléographie visigothique qui n'ait plus d'une fois fait la même erreur que le copiste franc. On ne peut douter que le manuscrit des Épîtres de saint Paul, sur lequel le nôtre a été copié, n'ait été un manuscrit visigoth[4].

Le Pasteur d'Hermas qui termine la Bible, est mutilé ; il s'arrête à *Vis*. III, 8. Nous ne savons à quel moment notre manuscrit a perdu ses

---

1. F° 158 v°: *Nuper cum pariter essemus... De decem nominibus Dei... De diapsalmate... Etœmologiæ nominum singulorum : Osee interpretatur cozon... Paulus apostolus scripsit ad septem ecclesias... Romani sunt in parte Italiæ... Habet apostolus versus.* IIII. DCCCC. LXVIIIG (sic). *In opera legis carnalia quæ spiritualiter intelligenda sunt.* 164 v° : Romains... 183 : *Inc. ad Hebræos Epistulæ apostoli XIII a Romanos usque ad Philemonem numerum versus conputantur ab Hierosolyma usque Illirycum et per toto orbe versus. v. milia.*

2. I Cor., vii, 35* : om. *et quod — obsecrandi* (avec l'*Ambrosiaster* et divers Pères). — ix, 24 : *Vos autem sic currite ut omnes comprehendatis.* — x, 8* : *viginti quatuor milia hominum* (= *compl*[1]). — *Ib.*, 17 : *et de uno calice* (= *tol. compl*[1]. *æm.* S. Gall 70, etc.). — xi, 24 : om. *quod* et *tradetur* (= Fulgence ; leçons des bons mss. grecs). — Eph., v, 14 : *et illuminabit tibi Dominus.* — Je rends le lecteur attentif à l'importante leçon *Galliam*, II Tim., iv, 10* (= *am**. *tol. cav. long***). — Notez la bonne leçon, I Tim., v, 16 : *Si qua fidelis* (= *am. harl**. *laud.* Puy. B. N. 4**. 7. 93. 10440. 11505. Trin. Coll. B. 10. 5. S. Gall 83. *add.* 11852). — Je remarque, Rom., viii, 26 : un doublet instructif: *gemitibus inenarrabilibus quæ verbis qui exprimi non possunt.* Il y a là une leçon triplée, car la correction *qui* s'est ajoutée à l'interpolation de *fuld. tol. long.* S. Gall 70 : *quæ verbis exprimi non possunt.* — L'omission de *Deus*, Rom., ix, 5, pourrait paraître suspecte d'arianisme, apparaissant dans un ms. visigoth (voyez p. 51).

3. *American Journal of Philology*, t. V, 1884, p. 94.

4. Je dirai, au chapitre de la stichométrie, comment le total, étrangement défiguré, des lignes des Épîtres de saint Paul, s'explique par la lecture de l'*episema*, dont la valeur est 6, au lieu d'un G qui était inexplicable.

dernières pages [1]. Le premier volume, qui manque aujourd'hui, a été au XVI[e] siècle entre les mains de Robert Estienne, qui a tiré de notre manuscrit, complet à ce moment, des collations prises dans presque tous les livres de la Bible [2].

Dans quelle région notre manuscrit a-t-il été copié ? Il se distingue, par sa décoration, de tous les manuscrits écrits dans le nord de la France qui sont connus de nous. Les initiales, ornées, l'une de poissons, les autres de dragons, ont une maigreur et une raideur qui ne sont pas dans les traditions franques. Le texte, nous l'avons vu, vient en partie de l'Espagne ; il en vient par la Catalogne et le Languedoc, ou, pour mieux dire, par la Marche d'Espagne et la Septimanie. Dans les Évangiles, au contraire, l'influence irlandaise est certaine, et cette remarque semble devoir nous interdire les régions du midi. C'est dans la zone intermédiaire que je voudrais chercher la patrie de notre manuscrit. Or, le seul manuscrit français qui nous ait montré des analogies frappantes avec le texte du nôtre est à Lyon, et les *sortes sanctorum* qu'on remarque dans notre manuscrit se retrouvent, en grec, dans un célèbre manuscrit rapporté de Lyon, mais qui auparavant paraît avoir été à Clermont.

Peut-être ne sommes-nous pas loin de posséder les éléments suffisants pour aboutir dans notre recherche. Dans notre manuscrit, le commencement de l'Apocalypse est accompagné, de même que les Machabées, les Actes et les Épîtres catholiques, d'une glose en caractères tironiens qui, si on en juge par les mots « en clair » qui y sont mêlés, n'est pas dénuée d'intérêt. Le seul auteur à peu près dont nous y rencontrions le nom est Jean Cassien (fol. 147) et nous y lisons (fol. 146 v°) le nom de « Brunichilde ». Mais parmi ces notes on lit, au folio 152 v°, dans l'entre-colonnes, ces mots écrits en toutes lettres d'une belle écriture fine du IX[e] siècle :

In nomine Domini conmemoratio domini Cypriani abbatis mei celebrantur mense februario ambulantes dies octo.

Item domno meo Victuro fiet conmemoratio mense aprile ambulantes dies XXVII.

J'ai cherché en vain ces noms dans les divers volumes du *Gallia christiana*. D'autres sauront, je l'espère, les retrouver. Pour moi, je ne les chercherais pas loin de Lyon.

3. Le texte languedocien.

Avant de pénétrer plus avant dans l'intérieur de la France, nous devons donner un regard au texte qui fut usité pendant tout le moyen âge dans

1. M. O. de Gebhardt a pensé que le ms. s'étendait au XV[e] siècle jusqu'à *Vis.* IV, 3, mais son raisonnement repose sur un malentendu (*Theol. Literatur-Zeitung*, t. IX, 1884, p. 595).

2. Les seuls livres à propos desquels R. Estienne ne cite pas le ms. « *Ge. l.* » sont (en outre de Judith, de Tobie et des Machabées, qui ne représentent pas la Vulgate) Job, Baruch, Daniel et les petits Prophètes. Le Psautier « gallican » est cité.

le Languedoc. Ici les documents anciens nous font défaut, mais nous aurons la satisfaction de retrouver un texte très ancien dans des manuscrits très récents. Le Languedoc, en effet, est toujours resté fermé aux influences françaises, et son particularisme lui a permis de conserver ses traditions religieuses jusqu'aux désastres du XIIIe siècle, à ce point que les versions provençales sont le meilleur témoin du texte languedocien. Les origines de ce pays étaient, à bien des égards, espagnoles. Les Visigoths en avaient disputé la terre aux Arabes et les Pyrénées n'ont jamais formé une frontière entre la Marche d'Espagne et la Septimanie, entre la Catalogne et le Languedoc. C'est pourquoi les textes languedociens se rattachent directement à l'antique tradition des Visigoths.

Il serait sans doute intéressant d'étudier par le détail le texte languedocien, le mieux délimité, au point de vue géographique, de tous les anciens textes de la France. La date récente de nos manuscrits nous interdit de nous y trop arrêter. Il est néanmoins de notre sujet de passer en revue les principales autorités de ce texte. Nous verrons par la suite de ce travail, et en particulier par le chapitre consacré à Théodulfe, que les questions d'histoire locale des textes que nous rencontrons ici sont du plus haut intérêt.

Le plus ancien des manuscrits languedociens est la grande bible dont le chapitre du Puy a fait hommage en 1681 à Colbert; c'est le **Codex Aniciensis** des bénédictins, aujourd'hui **Bibliothèque nationale, 4 et 4^2** : il paraît écrit entre le IXe et le Xe siècle. La paléographie n'en est pas ordinaire. La première main représente un texte à peu près semblable au *Codex Vallicellianus*, mais ce qui nous intéresse ici, ce sont les corrections très nombreuses qu'y a faites une main presque contemporaine [1]. Le texte qu'a suivi le correcteur est à peu près constamment celui de la **Bible de Mazarin** dont nous allons parler.

Le manuscrit célèbre sous ce nom est le **numéro 7 de la Bibliothèque nationale.** L'écriture paraît du XIe siècle. C'est par sa décoration que ce splendide manuscrit est surtout remarquable. Les grandes initiales, les unes de couleur sur un fond de pourpre pâle, les autres peintes simplement en un beau rouge vif, disputent notre admiration aux riches et beaux monogrammes qui sont en tête de certains livres. On remarque en particulier le titre de l'Épître à Paulinus, écrit en une très belle majuscule entrelacée, en partie sur un fond noir pointillé en rouge. Ce style est celui des manuscrits copiés en Languedoc, et particulièrement à l'abbaye de Saint-Gilles [2].

---

1. B. N. 4**, I Jean, v, 7 : *Quoniam tres sunt qui testimonium dant in cælo Pater Verbum et Spiritus et tres unum sunt; et tres sunt qui testimonium dant in terra sanguis aqua et caro. Si testimonium...*
2. Voyez *The Palæographical Society, Facsimiles,* pl. LXII et *Recueil de facsimile à l'usage de l'Ecole des Chartes,* 350, et comparez le ms. Harl. 4772 et 4773, qui sera décrit plus loin, et les mss. Berne A. 9 et B. N. 10 et 2328.

L'ordre des livres est singulier ; de tous les manuscrits, celui qui s'en approche le plus est le manuscrit de Montpellier (Harl. 4772 et 4773) dont il sera question tout à l'heure. Les sommaires du Pentateuque sont d'origine espagnole, celui des Nombres ne se rencontre que dans la bible d'Huesca et dans la bible de Montpellier, déjà citée. La stichométrie de l'Épître aux Romains ne se retrouve que dans la bible de Théodulfe, dans le Nouveau Testament B. N. 321, qui provient du diocèse de Narbonne, et dans deux manuscrits de Saint-Gall.

Le texte des Actes, dans nos deux manuscrits 7 et 4**, est particulièrement remarquable par son origine espagnole et par son caractère local. J'en donne en note un petit nombre d'exemples [1]. Ce texte doit assurément être regardé comme un texte languedocien.

Le manuscrit dont nous avons à parler ensuite est le meilleur document de la persistance, sur la terre languedocienne, des anciens textes et des plus anciennes traditions. Deux pays seulement, à notre connaissance, montrent, en plein moyen âge, un attachement obstiné aux textes antérieurs à saint Jérôme : ce sont les pays albigeois et la Bohême, terres d'hérésie et d'indépendance religieuse autant que de particularisme fier et jaloux. La Bohême a conservé plus longtemps son caractère et l'on y trouve, dans des manuscrits du XVe siècle, les textes les plus anciens. Les pays du midi, au contraire, ont vu leur résistance brisée dès le XIIIe siècle, et les manuscrits languedociens qui sont postérieurs au règne de saint Louis ne montrent plus que les souvenirs de l'ancien texte local.

Notre manuscrit est le **numéro 254 de la Bibliothèque nationale** (autrefois manuscrit 4051 de Colbert). Il est célèbre dans l'histoire des anciennes versions latines sous le nom de *Codex Colbertinus*. Il contient en effet le seul texte complet qui soit conservé de la version « européenne » des Évangiles. Telle est l'indifférence des éditeurs et même des critiques à l'égard de l'origine des manuscrits et des textes, que personne n'a songé à rechercher la patrie du *Codex Colbertinus*. La date même en est mal indiquée par les auteurs, qui le mettent au XIe siècle ; le catalogue de 1744, toujours enclin à rajeunir les manuscrits, indique le XIIIe siècle. La vérité paraît être entre les deux : le *Codex Colbertinus* est probable-

---

1. Act., II, 33, 4** : *hoc donum quod* (= *tol. cav. compl*[1.2]. *leg*[1]. *æm. osc.* Théod. B. N. 93. 254, 321. 11505**. 17250**. Mun. 6230, ms. provençal de Lyon et bible allemande [*cod. Tepl.*]; B. N. 6: *hunc donum quem ;* B. N. 16262 : *donum. Hoc quidem vos videtis*). — IV, 16 : *dicentes : Viri fratres* (B. N. 4**. 7. 342. 343. 11932, versions provençales [Lyon et B. N. fr. 2425] et vaudoise). — XIII, 6, à la fin : *quod interpretatur paratus* (Lucifer, *gig. leg*[2]*. *dem.* Metz 7*. Vienne 1190. Théod. Ambr. E. 53 *inf.* B. N. 4**. 7. 11 [*qui int. p.*]. 93. 11505** [*qui int. p.*]). — XXVIII, 31 : *sine prohibitione, quia hic est J. C. filius Dei per quem incipiet totus mundus judicari* (4**. 7. *leg*[2]**. *dem.* Théod. [om. *Jhesus*] B. N. 9. 93 [om. *Jh.*]. 202. 315. 342. 343. 11533*. 11932. 16262. Lyon 347. 367. Mars. 250, versions provençales [mss. de Lyon et B. N. fr. 2425], catalane et allemande [Tepl]).

ment, d'après son écriture, de la seconde moitié du XIIe siècle. Le caractère archaïque de ses illustrations s'explique par le fait qu'il a été exécuté dans le midi de la France, pays dont le développement artistique retarde sur le nord de la France.

Je ne dirai pas par quelles recherches et avec quelle méthode M. H. Omont, aidé de l'expérience de M. Delisle, est arrivé à retrouver la provenance du *Codex Colbertinus.* Il me suffira de dire que, dans le manuscrit latin 9364 de la Bibliothèque nationale, on trouve aux feuillets 74 et 75 un « Catalogue des manuscrits donnez à Monseigneur (à Colbert) par M. de Rignac.... le 6 février 1682 », et que vers la fin de la liste des livres in-4° (fol. 75) on voit indiqués les volumes suivants :

Epistolæ Petri de Vineis (Colb. 4050).
Novum Testamentum (Colb. 4051).
Vetus collectio canonum (Colb. 4048).

Nous sommes donc en droit de donner au manuscrit 4051 de Colbert le nom de manuscrit de Rignac. Étienne de Rignac était conseiller à la Cour des aides de Montpellier. C'est du Languedoc que provient notre Nouveau Testament, et il y a tout lieu de penser qu'il n'a pas été copié bien loin.

Le volume est composé de deux manuscrits différents ; le premier contient les Évangiles et le second le reste du Nouveau Testament. L'ordre dans lequel sont rangés les livres saints est assez rare : il se rencontre en particulier dans le manuscrit 15 de Saint-Germain (B. N. 11553), dans la grande bible du Puy (B. N. 4), dans un Nouveau Testament qui paraît languedocien (B. N. 341) et dans cinq bibles italiennes. Les Évangiles représentent un texte ancien, pur de tout mélange avec la Vulgate ; ils sont pourtant accompagnés du système de sections et de parallèles qui est ordinaire à la version de saint Jérôme. Après les Actes des Apôtres, nous lisons, écrite en petit caractère, une note sur la passion de saint Pierre et de saint Paul analogue à celle que nous retrouvons dans deux anciens manuscrits espagnols [1]. Je n'insiste pas davantage sur les particularités extérieures de ce curieux texte.

Quant au texte lui-même, il est, avant tout, méridional. Les manuscrits desquels notre texte se rapproche le plus sont le manuscrit tyrolien (peut-être bohême) B. N. 140 et le *Codex Demidovianus.* Certaines leçons isolées nous rappellent les manuscrits 347 de Lyon et B. N. 17250 [2]. Je

---

1. *Post passionem Domini* XXV *anno i. secundo Neronis... Petrus et Paulus martyrio coronati sunt* (= B. N. 163). — *Leg*[1]. *compl*[1] *: Hoc factum est anno Neronis quarto... seculorum. Amen.*

2. Act. XV, 23, après *eorum : epistolam continentem hæc* (= B. N. 202 [*apostoli c. h.*]. 11533. 17250**, versions provençales [Lyon et fr. 2425] et allemande [Tepl.]). — *Ib.*, 38 : *in opus quod missi fuerant* (= *tol. cav.* Mun. 6230 ; *ad quod m. f.* : Wernig. B. N. 202 ; *quo m. f.* : B. N. 6. 140. 17250** ; bibles vaudoise,

relèverai en particulier le doublet de Éph., iv, 29 : *opportunitatis fidei*. Ce *conflate reading* ne se rencontre que dans la bible de Mazarin et dans un manuscrit de **Bâle (B. I. 6,** x[e] siècle), qui provient de la Chartreuse de Strasbourg et qui paraît bien avoir été écrit dans le Midi.

C'est encore de Montpellier que provient la grande bible de la **bibliothèque Harléienne (n[os] 4772 et 4773).** Ces deux beaux volumes appartenaient aux capucins de Montpellier, auxquels ils avaient été donnés le 2 janvier 1622 par Fr. Ranchin, chancelier de l'Université de médecine. La famille Ranchin était célèbre à Montpellier et ses membres avaient réuni une bibliothèque qui a été dispersée en bien des lieux [1]. Ces deux curieux volumes sont écrits d'une écriture pâle du Midi qui paraît du commencement du xiii[e] siècle. Les premiers mots de chaque livre, dans le premier volume, sont généralement écrits en lettres enchevêtrées sur fond noir, ainsi que nous avons vu dans la bible de Mazarin. Le tome II paraît plus récent que le premier, mais il est également écrit dans le Midi. Je n'insiste pas sur ce texte, qui est méridional par toutes ses attaches. Je relèverai seulement les lignes qui terminent le livre de Job :

Fuerunt ergo omnes dies vite illius CC[ti] XLVIII annorum, et ex hoc apparuit eum quintum fuisse ab Abraham.

Ces mots se retrouvent dans un superbe manuscrit, richement enluminé, paraissant du xiii[e] au xiv[e] siècle, qui se trouve à la bibliothèque cantonale de Lausanne (U. 964) et qui est apparemment écrit dans le midi de la France [2]. Quant au manuscrit de Ranchin et à ceux qui le précèdent dans ce chapitre, si leur texte est certainement méridional, ils présentent néanmoins un caractère local beaucoup moins accentué que celui des manuscrits du Nouveau Testament que nous allons étudier. C'est dans ces manuscrits, quelque récents qu'ils soient, que nous avons à chercher le véritable texte languedocien.

---

catalane et allemande [Tepl]). — xxi, 34, après *in turba: alii vero aliud* (= B. N. 6**. Lyon 347). — xxiii, 23, à la fin : *sint parati exire. Et centurionibus precepit stare et jumentum preparare ut impositum Paulum cum salvum*, etc. (cf. Lyon 347, *h*. et ms. provençal, fr. 2425). — *Ib*., 25 : *Timuit enim ne forte rapientes eum Judei interficerent et ipse postmodum accusaretur quasi pecuniam accepisset*. — xxviii, 19, à la fin : *sed ut liberarem animam meam de morte* (= B. N. 341. 342. 343 et versions provençales [Lyon et fr. 2425], vaudoise, allemande [Tepl] et bohême). — Rom., xiii, 9 : *Non concupisces rem proximi tui* (= *gig*. B. N. 6. 140. 342. 343. 11932. 16262. textes du xiii[e] siècle et versions provençales [Lyon et fr. 2425], vaudoise et allemande [Tepl]). — I Cor., ii, 16 : *nisi spiritus Domini* (= *laud**. B. N. 6. 93. 341. 343. 11932. 16262 et versions provençales [Lyon et fr. 2425], vaudoise et allemande [Tepl]). — *Ib*., xvi, 12 : *significo vobis quia* (= *ambstr*. B. N. 343. 8848. 11932. 16262]).

1. Voyez Montfaucon, *Bibliotheca bibliothecarum*, t. II, p. 1281 et *Le Cabinet des manuscrits*, t. I, p. 365.

2. Les mêmes mots, avec quelques différences insignifiantes, se trouvent dans le ms. Bodl. *auct*. E *inf*. 1 (xii[e] siècle), ms. anglo-normand, mais dont on ne peut douter qu'il n'ait été copié sur un original provenant du Midi.

Il nous faut nous arrêter quelques moments à l'étude d'un manuscrit très intéressant du Nouveau Testament qui semble être, par son texte comme par son origine, intermédiaire entre la France et l'Espagne : il s'agit du manuscrit **Bibliothèque nationale 321,** qui paraît écrit au commencement du XIII[e] siècle. Il est terminé par un calendrier dans lequel se déroule toute la procession des saints du Midi, suivis de ceux de l'Espagne. Pour le diocèse de Narbonne, ce sont saint Paul, les saints Just et Pasteur, patrons de la cathédrale, saint Pons et saint Aubin de Tomières ; pour Béziers, saint Aphrodise ; pour Carcassonne, saint Hilaire ; pour Nîmes, saint Baudile ; pour Toulouse, saint Sernin. Albi nous montre saint Salvi, sainte Sigolène et sainte Carissime ; Rodez, saint Amans et sainte Foi de Conques ; Cahors, saint Amarand de Moissac ; Clermont, saint Julien de Brioude et saint Géraud d'Aurillac. Arles nomme saint Genès, saint Césaire et saint Honorat ; Avignon, saint Ruf et saint Magne [1]. Quant à l'Espagne, elle est représentée dans notre martyrologe par saint Vincent de Saragosse, dont la translation est mentionnée, par saint Félix de Girone, saint Eugène de Tolède, sainte Eulalie de Merida et saint Aciscle de Cordoue, auxquels une main du XV[e] siècle a ajouté saint Cucuphat. On le voit, la sphère de notre calendrier comprend tout le Languedoc et la haute Guienne, et l'Espagne n'est pas en dehors de son horizon. Plus nous avançons vers la frontière catalane, plus le catalogue des saints locaux est fourni ; à Carcassonne, la frontière politique est déjà franchie. Le texte biblique contenu dans notre manuscrit est plus éloquent encore. Dans plusieurs livres, il est encore plus catalan que languedocien. L'orthographe du manuscrit, dans toutes ses parties, est incorrecte et étrange ; on n'y relève pas le bétacisme espagnol, qui est étranger à la Catalogne, mais l'emploi de *qu* pour *c* devant l'*o* [2] et une confusion absolue dans l'usage de l'aspiration. N'oublions pas qu'au temporel Carcassonne fit partie de la Catalogne jusqu'au règne de saint Louis, et qu'au spirituel l'archevêque de Narbonne a eu juridiction, jusqu'au XI[e] siècle, sur la Marche d'Espagne. C'est du côté de cette frontière incertaine, c'est entre Narbonne et Carcassonne qu'il nous faut chercher la patrie de notre manuscrit.

Le texte des Évangiles est fort ordinaire et n'a rien de méridional. Le livre des Actes des Apôtres est composé de deux parties fort différentes. Le premier tiers, jusqu'au verset 7 du chapitre XIII, représente un texte mêlé dans lequel les éléments anciens tiennent une si grande place, que l'on peut à peu près le considérer comme un texte ancien. Le texte antérieur à saint Jérôme reprend à XXVIII, 15 et occupe la fin du livre. Malheureusement les leçons anciennes ont été le plus souvent corrigées par

1. Le culte de saint Magne ne semblant guère dater que de sa translation, c'est-à-dire de 1321, il se peut que le manuscrit ne soit pas antérieur à cette année.
2. *Quonnumeratus, quohortis*, etc. Ailleurs : *cholencium, chohortis*, etc.

grattage, de sorte qu'il est quelquefois difficile de les retrouver. Entre ces deux limites, le texte semble être un texte méridional ou languedocien, tel que nous en verrons plusieurs dans la suite de ce chapitre.

Une étude détaillée des parties anciennes du texte des Actes nous montrerait l'étroite parenté qui unit ce texte au *Gigas librorum*, manuscrit bohême du XIII[e] siècle, et au *Codex Laudianus* (F. 82 : *e*), antique et vénérable manuscrit qui provient de la Sardaigne et qui a été entre les mains de Bède. Mais tout n'est pas dit avec ces mots, car en beaucoup d'endroits ce n'est pas le *Gigas* qui donne la leçon ancienne, c'est le manuscrit languedocien. Très souvent, notre manuscrit est seul à conserver les termes de l'ancienne version. C'est ainsi que je pourrais relever le verbe *benenunciare* (v. 42 ; VIII, 4. 12. 25. 35. 40 ; X, 36 ; XI, 20), qui est sans doute bien plus ancien qu'*evangelizare* ; la synagogue est appelée, ici seulement, *convencio* (VI, 9 ; IX, 2. 22 ; XIII, 5) ; les traditions s'appellent *consuetudines* (VI. 14). Des expressions telles que *effugavit se* et *inquilinus* (VII, 29), *Sublimissimus* pour *Altissimus* (VII, 48), *magnum falsum vatem* pour *pseudoprophetam* (XIII, 6), la traduction en latin des noms propres tels que *Damula* (pour *Dorcas*, IX, 36 et 39), tout ce langage, encore étranger au vocabulaire de saint Jérôme, nous ramène plus haut que le *Gigas*. Nous pouvons être assurés que notre manuscrit nous a seul conservé des éléments importants d'un texte ancien des Actes des Apôtres [1].

Les Épîtres catholiques nous montrent à peu près le même texte que le *Codex Toletanus* et les manuscrits espagnols en général. S'il fallait en juger par le petit nombre des passages que nous avons collationnés dans tous les manuscrits, celui dont notre texte semble se rapprocher le plus serait le manuscrit de Huesca, circonstance d'autant plus remarquable qu'il y a presque contact entre le diocèse de Huesca et la province ecclésiastique de Saragosse, d'une part, et la province de Narbonne, de l'autre. Mais si notre texte tient d'un côté à l'Espagne, de l'autre il est étroitement apparenté aux textes languedociens. On le voit, c'est au premier chef un texte de frontière.

Je ne dis rien de l'Apocalypse, non plus que des Épîtres de saint Paul, quoique dans celles-ci on trouve quelques traits curieux. Quant à la seconde main, qui a corrigé d'un bout à l'autre notre Nouveau Testament, nous verrons tout à l'heure qu'elle représente simplement le texte du Languedoc. Notre manuscrit est un des anneaux de la chaîne qui, partant de Séville et passant par Tolède et par la Catalogne, unit les textes espagnols à ceux du Midi de la France. Il montre combien, au XIII[e] siècle, l'esprit local était encore vivace dans ce pays de frontière, qui était, en

1. ACT., XXVIII, 28-31* : *hi enim audient. Et cum hæc dixisset exierunt Judei multas habentes inter se quæstiones. Paulus autem per biennium toto in conductu suo manens excipiebat omnes qui veniebant ad eum et disputabat cum Judeis et Grecis, adnuncians regnum Dei adfirmans et dicens sine ulla prohibitione quia hic est Jhesus filius Dei per quem incipiet totus mundus judicari.*

réalité, par ses mœurs, comme il l'est encore par sa langue, intermédiaire entre la France et l'Espagne.

Les textes qui nous restent à étudier forment un groupe étroitement serré. Quoique datant tous du XIIIe siècle seulement, ces manuscrits représentent mieux que tout autre le texte du Languedoc. En effet, d'une part ils sont en parfait accord avec la plus ancienne version provençale, qui paraît avoir été composée dans le Bas-Languedoc, et d'autre part les rapprochements que nous montreront les manuscrits du IXe siècle nous permettront d'être assurés que le texte de ces manuscrits récents est un texte ancien [1].

J'ai déjà fait observer que plusieurs de nos manuscrits sont des Nouveaux Testaments. Ce n'est pas chose vulgaire dans l'histoire de la Bible latine. En effet, on connaît fort peu de manuscrits latins du Nouveau Testament qui aient été copiés dans le Nord ; pour le Midi, au contraire, nous possédons un certain nombre de petits Nouveaux Testaments ; les traductions provençales sont bornées au Nouveau Testament, celle des Vaudois au Nouveau Testament et aux livres sapientiaux incomplets. Tel Nouveau Testament copié en Bohême, dont nous parlerons tout à l'heure, trahit un modèle languedocien, et l'ancienne Bible allemande, dont les plus anciens manuscrits [2] sont des Nouveaux Testaments, nous ramène certainement, sous une forme ou sous une autre, à un original languedocien. Ce fait n'a rien qui puisse nous étonner. Dans le Nord, en effet, la Bible était plutôt un livre d'église ou un livre de cabinet ; dans le Midi, pays de polémique religieuse et de piété individuelle, il en devait être de même que chez les protestants, où le Nouveau Testament est le compagnon inséparable du pasteur et de l'évangéliste itinérant. Au reste, l'hostilité bien connue des Albigeois à l'égard de l'Ancien Testament [3] suffirait à expliquer cette préférence pour le Nouveau, qui était déjà presque une présomption d'hérésie. Les prêtres et les moines voyageurs, au contraire, portaient parfois avec eux une bible de poche, de petit format, mais complète, et pourvue de tout l'attirail de la controverse antialbigeoise [4].

Voici l'énumération des principaux manuscrits du type languedocien :

Bibliothèque nationale 342, manuscrit du Nouveau Testament, paraissant écrit au commencement du XIIIe siècle. L'écriture est méridionale et à peu près semblable à celle du manuscrit 321.

---

1. Sur le sujet traité ici, voyez *Romania*, t. XVIII, 1889, p. 354 ; comparez le t. XIX, 1890, p. 514, et la *Revue historique*, t. XXXII, 1886, p. 184.

2. Manuscrits de Tepl et de Freiberg.

3. Voyez C. Schmidt, *Histoire des Cathares*, t. II, p. 23.

4. En tête du ms. B. N. 13152 (170 millim. sur 120, XIIIe-XIVe siècle), on lit trois feuillets d'une *summa brevis contra manicheos paterinos et hereticos et circa passaginos et circumcisos et contra multos alios hereticos*. A la fin du ms. B. N. 174 (190 millim. sur 135, XIVe siècle), on lit également, f° 181 v°, une *summa contra hereticos et maniceos*. Ce ms. paraît avoir appartenu à un franciscain prédicateur de l'Aragon.

Bibliothèque nationale 343, Nouveau Testament paraissant écrit au commencement du XIIIᵉ siècle d'une écriture méridionale.

Bibliothèque nationale 341, manuscrit du Nouveau Testament, paraissant écrit dans le midi de la France vers la fin du XIIIᵉ siècle. Il était en 1479 en Vénétie.

Les manuscrits qui viennent ensuite sont un peu moins anciens que le plus grand nombre de ceux qui précèdent ; ils ne remontent pas plus haut que la seconde moitié du XIIIᵉ siècle. Ce sont des bibles complètes, et dont le texte a, du moins pour la forme, subi l'influence des textes parisiens. En effet, ils ont tous, marquée de la première main, la division en chapitres qui est encore aujourd'hui celle de la Vulgate ; néanmoins, pour le Nouveau Testament, leur texte est resté languedocien. Ces manuscrits sont les suivants :

Bibliothèque nationale 11932, bible copiée entre le XIIIᵉ et le XIVᵉ siècle, d'une écriture méridionale ou plutôt languedocienne. Une partie est peut-être écrite par un Italien. Cette bible appartenait en l'an 1600 à un chanoine de Rodez.

Bibliothèque nationale 16262, bible du XIIIᵉ siècle, manuscrit français mais non parisien, provenant de la Sorbonne à laquelle il avait été légué par maître Robert Bernard de Normandie.

Il faut rapprocher de ces deux manuscrits celui qui est bien connu sous le nom de **Codex Demidovianus.** C'est une bible qui appartenait à la fin du siècle dernier à Paul Demidof Gregorovitch ; elle provenait de la maison professe des jésuites de Lyon. Le texte du Nouveau Testament a été publié de 1782 à 1788 par C.-F. Matthaei et Tischendorf en a donné la collation partielle dans son *editio VIII critica major.* Matthaei datait le manuscrit du XIIᵉ ou du XIIIᵉ siècle, mais, comme les chapitres modernes y sont marqués de la première main, il ne doit pas être antérieur au milieu du XIIIᵉ siècle.

La Bohême, rendez-vous des textes curieux et inusités, nous a légué un manuscrit du Nouveau Testament, copié sur papier au commencement du XVᵉ siècle et qui reproduit un texte semblable au texte languedocien. Il est conservé à la bibliothèque comtale du château de **Wernigerode,** dans le Harz, propriété des comtes de Stolberg. Le manuscrit porte de nombreuses notes interlinéaires en tchèque ; une note, écrite de la même main qui a ajouté en tête la table des leçons, relate une famine arrivée en Bohême en 1433 et 1434, l'année où « les frères » de Prague assiégèrent Pilsen.

Il n'y a guère lieu de douter que ce texte dépaysé n'ait été copié en Bohême sur un manuscrit méridional apporté par un Cathare ou plutôt par un Vaudois.

Les bénédictins citent quelquefois un manuscrit qui a disparu aujourd'hui et qui paraît avoir eu tous les caractères des textes languedociens. Il appartenait à l'abbaye de **Saint-André d'Avignon,** dont les murs for-

tifiés se dressent, dans Villeneuve, en face du château des papes[1]. Une collation de quelques passages de ce manuscrit, due à D. Estiennot, se trouve à la Bibliothèque nationale.

On trouverait sans doute, dans les régions voisines du Languedoc, un grand nombre de manuscrits qui, sans reproduire le pur texte languedocien, en ont néanmoins recueilli beaucoup de leçons. J'en puis citer quelques-uns, provenant de Lyon, de Vienne, d'Avignon et de Marseille.

B. N. 202 (XIIIe-XIVe siècle, relié aux armes de Pierre de Villars, archevêque et comte de Vienne); **Lyon 330** (XIIIe-XIVe siècle), seconde main; **331** (même date); **333** (même date); **338** (du couvent des Augustins de La Voulte, même époque — ce ms. présente une ressemblance frappante avec le n° 330, auquel du reste le ms. 331 ressemble à d'autres titres); **345** (XIIIe siècle); **347** (même date; des missionnaires de Saint-Joseph de Lyon); **Marseille 250** (XIIIe siècle, des frères mineurs); **Avignon 80** (XIVe siècle; des célestins — ce ms. présente certaines ressemblances avec le précédent et avec les mss. 330 et 338 de Lyon[2]). Tous ces manuscrits ont certainement été écrits dans le midi de la France. Ce sont les documents de la fusion du texte languedocien avec le texte de Paris : ils marquent la fin de l'histoire des textes du Languedoc.

Je donnerai, dans une note, quelques-unes des leçons caractéristiques du texte languedocien. Je les cherche plutôt encore dans les versions provençales que dans les manuscrits latins, et je n'ai garde de négliger la bible allemande qui, comme on le sait, forme famille avec les textes languedociens[3]. Au reste, le présent chapitre sera, pour ainsi dire, continué dans celui qui sera consacré à la Bible de Théodulfe[4]. Je n'insiste pas sur

1. Martianay, *Remarques sur la version italique de l'évangile de saint Matthieu*, Paris, 1695, p. XLVII; Calmet, *Commentaire*.

2. Dans les mss. Avignon, 80, Lyon 331 et Marseille 250, Osée est précédé d'un texte commençant ainsi : *Regule sunt hec* (Mars. : *hec*) *sub quibus significationibus*... Dans les mss. Avignon 80, Lyon 330 et 338, l'argument des Romains commence ainsi : *Quoniam* (pour *Romani*) *sunt qui ex Judeis*...

3. Sur la Bible allemande, et en particulier sur la question du *Codex Teplensis*, voyez la belle publication de M. W. Walther: *Die deutsche Bibelübersetzung des Mittelalters*, Brunswick, 1889-1892, in-4°, et comparez la *Revue historique*, t. XXX, p. 167; t. XXXII, p. 184 (1886), et t. XLV (1891), p. 148.

4. MATTH., XVIII, 15 : 342*. 16262. ms. provençal fr. 2425. vaud. : *Aspiciens Jhesus in discipulos suos dixit Simoni Petro.* — XX, 28 : 342*. 343. 11932. 16262. S. André. ms. prov. de Lyon : *Vos autem queritis de pusillo crescere et de magnis majores esse. Intrantes autem ad cenam nolite*, etc. — MARC, VIII, 28: 11932. vaud.: *Hieremiam.* — LUC, II, 33: 342. Lyon 333. ms. prov. de Lyon. fr. 2425. vaud. *tepl.: Joseph et Maria mater ejus.* — IX, 43, à la fin : 342*. 343. 11932. ms. prov. de Lyon. *tepl.: Dixit Petrus: Domine quare nos non potuimus eicere illum? Quibus dixit: Quia hujusmodi genus nisi in orationibus et jejuniis non eicitur.* — XVIII, 28, à la fin : 343. 11932. 16262. fr. 2425. vaud. *tepl.: Quid ergo erit nobis?* — XXIII, 53, à la fin: Lyon 331**. fr. 2425. *tepl.: Et jussit Pilatus tradi corpus ejus.* — JEAN, XIII, 24, après *ei:* 321**. 342*. 343. 11932. 16262. ms. prov. de Lyon : *Interroga* (343 : *int. eum*). — *Ib.*, 25 : 343. 11932. *tepl. : qui tradet te?* — ACT., IV, 8 : 321**. 342. 343. 16262. versions provençales. *tepl. : seniores domus Israel.* — VII, 24: 341. ms. prov. de Lyon**. vaud. : *percussoque*

les doublets dont sont remplis nos textes. Ils prouvent qu'en réalité ce sont des textes mêlés, résultat d'une compilation, et cette remarque, il faut le dire, diminue leur autorité et peut-être leur antiquité. Mais les leçons qui sont ainsi entrées en composition n'en sont que plus anciennes. Un texte ancien dispersé dans des manuscrits récents, tel est le texte languedocien.

---

egyptio abscondit sabulo. — VIII, 4, à la fin : 321. 342*. 343. 11932. Wernig. ms. prov. de Lyon. vaud. *tepl.* (cf. fr. 2425) : *circa* (om. 342*) *civitates et castella Judee.* — *Ib.*, 38, à la fin : 202. 321. 343*. fr. 2425. *tepl.*: *Spiritus sanctus cecidit super eunuchum.* — IX, 7 : 202. 321. 342*. 343. 11932 : *videntes qui loqueretur et ait ad illos : Levate me de terra* (cf. *h*). — X, 21 : 202. 321**. 342. 343. 11932. 16262. ms. prov. de Lyon. *tepl.*: *viros qui missi erant a Cornelio.* — *Ib.*, 26 : 321. 342*. 16262. ms. prov. de Lyon. vaud. *tepl*.: *quid facis?... sicut tu. Deum adora* (321* om. *D. ad.*). — XI, 1, à la fin : B. N. 6. 202. 321. 342*. 343. 11932. 16262. ms. prov. de Lyon. fr. 2425. version catalane. *tepl.*: *et magnificabant Deum* (202 : *honorif. D.*; 6. 321* om. *et m. D.*). *Petrus igitur post multum temporis voluit ire Jherosolymam et convocans fratres et confirmans* (16262 : *eos*) *egressus est copiosum quoque verbum faciens per regiones docens eos* (cf. *æm. leg*[1]. *osc.*). — *Ib.*, 27, à la fin : 342*. 343. 11932. 16262. ms. prov. de Lyon. vaud. *tepl.*: *eratque magna exultatio* (342*. 16262 : *ex. m.*) *congregatis nobis* (cf. B. N. 6. 321). — XV, 2, à la fin : 202 (après *adv. illos*). 342*. 343. 11932. ms. prov. de Lyon. *tepl.* : *Dicebat Paulus manere illos ita ut crediderunt.* — *Ib.*, 4, après *Jerosolymam* : 342. 343. 11932. 16262 : *Paulus et Barnabas et qui cum illis* (342*. 11932 : *eis*) *erant.* — XXVI, 32, à la fin : 321**. 341. 342* 343. 11932. 16262. Wernig. Lyon 347. Mars. 250. ms. prov. de Lyon. fr. 2425. *tepl.*: *Sic judicavit itaque eum preses dimittere Cesari* (nombreuses variantes — cf. *h*). — XXVIII, 16, après *Romam* : 321. 342*. 343. 11932. ms. prov. de Lyon. *tepl.* : *centurio tradidit vinctos prefecto.* — *Ib.*, 29 : 343 : *Hec autem eo loquente ibant Judei multas inter se habentes questiones* (342* : *habentes vel inquisiciones questionis*; 16262 : *questiones habentes vel inquisitiones*; 202 : *habentes questiones vel inquisicionem*). — *Ib.*, 30, à la fin : 202. 321. 343. *tepl.*: *et disputabat cum Judeis et Grecis.* — ROM., I, 17, après *scriptum est* : 342. 343. 11932. fr. 2425 : *in Abacuch.* — *Ib.* : 342. 343. ms. prov. de Lyon : *Justus autem meus ex fide mea vivet.* — *Ib.*, 29-31 : 341 : *murmuratores, susurrones, bilingues... insipientes, sibi placentes* ; 342* : *malicia cordis, fornicatione, inpudicitia, avaritia, nequitia, ociositate... helatos, murmuratores, sibi placentes* (nombreuses variantes). — IV, 18 : 343 : *Qui cum spem non haberet generandi credidit omnia posse Deum*; 321**. 342*. 11932. 16262, le ms. prov. de Lyon, fr. 2425 et *tepl*. ajoutent en doublet les mêmes mots, un peu variés, en tête du v. 18. — I COR., VI, 6, à la fin : 341. 342. 343. 11932. 16262. Lyon 333. ms. prov. de Lyon. fr. 2425. *tepl.*: *et non apud sanctos.* — X, 17, à la fin : 342. 343. Wernig. fr. 2425. vaud. *tepl.* : *unum corpus Christi sumus.* — II COR., I, 23 : 343. fr. 2425 : *cohoperatores et adjutores*; 342* : *vel cohoperatores adjutores* (autres variantes). — VIII, 18 : 341. Lyon 333 : *Lucam fratrem* (Lyon : *Lucham f.*); 342*. 343. 11932. 16262. ms. prov. de Lyon. fr. 2425 : *fratrem nostrum Lucham.* — *Ib.*, 22, après *fratrem nostrum* : 341. 342* 11932. 16262. Lyon 330**. fr. 2425. *tepl.* : *Apollo*; vaud. : Timotio. — COL., I, 19 : 342*. 343. ms. prov. de Lyon : *plenitudinem divinitatis inhabitare corporaliter.* — I PIERRE, I, 20, après *constitutionem* : 342*. 343. fr. 2425 : *Ipse ergo et precognitus est et accepit gloriam quod Deus Verbum semper possedit sine inicio manens cum patre* (*tol. cav*^ms^. B. N. 6. 321* : *qui et precognitus est ante constitutionem mundi et novissimo tempore natus et passus est*, etc.).

4. Limoges, Tours et Fleury.

Je parlerai brièvement des manuscrits qui nous viennent de Saint-Martial de Limoges. La grande et superbe bible du ixe siècle (**B. N. 5 et 5**[1]) et celle du xie siècle (**B. N. 8 et 8**[2]), qui est copiée sur la première, se distinguent surtout par la splendeur de leur ornementation, chef-d'œuvre de l'art auquel nous devons les émaux de Limoges. Le manuscrit des Épîtres catholiques qui est connu sous le nom de **Codex Lemovicensis** (**B. N. 2328**, viiie-ixe siècle) se rapproche beaucoup plus des manuscrits méridionaux, par son texte mêlé [1], autant que par son *incipit* en lettres enchevêtrées à la mode du Midi. Le manuscrit **B. N. 315** contient les Épîtres catholiques, les Actes et l'Apocalypse ; il a été écrit entre le xiie et le xiiie siècle. L'ordre de ses parties est celui du plus grand nombre des manuscrits visigoths; les Épîtres catholiques semblent rappeler également la recension espagnole [2]. Mais c'est aux bords de la Loire qu'il nous faut arriver, sans nous laisser plus longtemps retenir.

Pour reconnaître les manuscrits écrits à Tours, nous n'avons pas, en dehors du ixe siècle, de signes paléographiques certains. Pourtant le culte de saint Martin et le souvenir d'Alcuin ont laissé une si profonde empreinte sur la vie intellectuelle des Tourangeaux, que nous nous sentons portés à regarder d'abord du côté de Tours, chaque fois qu'un de ces deux grands noms se présente à nous. Or le hasard a rapproché, sur les rayons de la Bibliothèque nationale, deux manuscrits qui ont ces marques d'origine et qui trahissent l'un et l'autre un modèle espagnol.

Le manuscrit **B. N. 112** contient les Livres sapientiaux et les grands Prophètes. Entre les deux parties se lit, d'une écriture un peu plus récente, la légende de saint Martin. La Sapience est précédée d'un sommaire que nous ne trouvons nulle part, sinon dans trois manuscrits espagnols. A la fin de l'Ecclésiastique, on trouve une note du copiste, dont le modèle est peut-être espagnol [3], mais que je ne retrouve, dans les mêmes termes, que dans un seul manuscrit, dans les Évangiles copiés à Tours par le célèbre Adalbald : *Vos qui lectores estis orate pro scriptore si Deo habeatis adjutorem.*

Le manuscrit **113 de la Bibliothèque nationale** contient également les cinq livres sapientiaux, mais suivis d'un choix de textes hétérogènes. Tantôt c'est une épître d'*Albinus magister,* c'est-à-dire d'Alcuin, tantôt ce sont des extraits d'un traité du prêtre espagnol Orose et des célèbres

---

1. I Jean, v, 7 : *Quia tres sunt qui testimonium dicunt in terra spiritus aqua et sanguis et hi tres unum sunt; et tres sunt qui testimonium perhibent Verbum et Spiritus* (sic) *et tres unum sunt in Christo Jhesu.*

2. I Jean, v, 7 : *Quoniam tres sunt qui testimonium dant in terra, caro aqua et sanguis; et tres sunt qui testimonium dant in terra* (sic), *Pater Verbum et S. S. et hi tres unum sunt.*

3. Voyez ci-dessus, p. 17.

écrits d'Isidore de Séville, c'est-à-dire des Préfaces de l'Ancien et du Nouveau Testament et du livre de la Naissance et de la mort des Pères. Mais ce qui nous intéresse particulièrement dans ce recueil, c'est une sorte de commentaire très court sur les quatre Évangiles, commençant par ces mots : *Apis favos de omnigenis floribus operatur*. Ce texte, insignifiant par lui-même, ne nous est pas inconnu. Nous l'avons déjà rencontré dans la même bible de la cathédrale de Léon qui vient d'être mentionnée. On voit clairement que l'Épître d'Alcuin a été intercalée, comme tout à l'heure la légende de saint Martin, dans une collection absolument espagnole. Nos deux manuscrits peuvent à la rigueur ne pas être de Tours, mais ils semblent ne pas avoir d'autre origine. A Fleury, nous reposons sur un sol beaucoup plus certain.

Le manuscrit **16 de la bibliothèque d'Orléans** est bien connu de tous les paléographes. Il est composé de fragments de l'Écriture sainte en onciale, recueillis par Dom Chazal dans la reliure de divers volumes de l'abbaye de Fleury. Les 32 feuillets dont il est formé, et dans l'examen paléographique desquels je ne saurais entrer, sont les débris de cinq manuscrits.

Le premier est un manuscrit des quatre livres des Rois; il est écrit en une très belle onciale qui paraît fort ancienne. Il appartenait à Fleury dès les temps les plus reculés, car on lit au folio 7, en une écriture onciale qui paraît être du VIIIe siècle, les mots suivants, écrits en colonne suivant la coutume de l'abbaye de Saint-Benoît : *Sancti Benedicti abbati Floriacensi* [1]. Le texte est à peu près identique à celui de Théodulfe; il est, avant tout, espagnol [2].

Le deuxième manuscrit est écrit en une onciale beaucoup plus grossière, qui paraît du VIIIe siècle. Il comprenait les Livres sapientiaux, dans un texte qui présente des rapprochements remarquables avec le *Codex Amiatinus* [3]. Les rubriques du Cantique des Cantiques sont les mêmes que nous

---

1. Voyez Delisle, *Catalogue des mss. Libri et Barrois*, p. 30, et *Le Palimpseste de Fleury*, p. 9.

2. Voici toutes les leçons que j'ai relevées dans ces fragments: I Rois, VIII, 18: *quia petistis vobis regem* (= *tol*. Théod. B. N. 6. 11504**. 11532** 11549). — x. 1 : om. *et liberabis* — *principem* (Théodulfe a marqué ce passage d'un obèle; il manque dans le bréviaire mozarabe et dans *cav*. ainsi que dans *am**. *vall. ottob.* B. N. 1. 4. 11504*). — *Ib.*, 2: *salientes magnas foveas* a été ajouté au IXe siècle (= Théod., avec obèle). — *Ib.*, 11: *inter prophetas* (= *tol. cav.* Théod.). — *Ib.*, 12: [*et quis pate*]*r eorum* (= *tol** *cav.* Théod. *am.* B. N. 2. 45. 11532). — XI, 1: om. *Et factum* — *mensem* (exponctué par Théodulfe; om. *am. ottob. vall.* B. N. 11504*. 11532). — II Rois, III, 39: *Ego autem* — *rex, et quia hodie cognitus et constitutus sub rege fui, porro* — *mihi sunt. Nunc retribuat* (= Théod*. seul). — IV, 6 (*Ingressi* — *domum* a été ajouté au IXe siècle): *Adsumentes spicas tritici latenter percusserunt* (= Théod**. seul). — III Rois, VII, 36: om. *per circuitum*. — *Ib.*, 46: *Soccho* (= B. N. 11504*). — VIII, 6*: *sub alas*.

3. CANT., VI, 12*: *ut intuamur te* (= *am.*). — SAP., V, 24*: *heremam* (pour *heremum*; *am.*: *heremiam*).

trouvons dans ce manuscrit[1]; la Sapience est précédée d'un sommaire divisé en 13 chapitres, qui est à la fois celui de Théodulfe et du *Codex Amiatinus*.

Les fragments des Prophètes qui viennent en troisième ligne ne m'ont pas paru donner lieu à aucune remarque. L'écriture en est ancienne.

Les deux derniers manuscrits dont nous avons conservé des fragments intéressent les Épîtres de saint Paul. Le quatrième est peut-être le moins ancien de tous. Je n'ai rien à dire de son texte, qui comprend quelques parties de la Ire Épître aux Corinthiens et de la Ire aux Thessaloniciens. Le cinquième paraît d'une bonne antiquité; on y lit les derniers mots de l'Épître aux Éphésiens et le commencement de celle aux Philippiens. Il comprenait les arguments traditionnels. Comme le premier et le troisième, ce manuscrit est écrit *per cola et commata*. La division en chapitres, qui est marquée en rouge de la première main[2], ne devait pas se distinguer beaucoup d'une division qui ne se trouve pas ailleurs que dans un manuscrit oncial qui fait partie de la bibliothèque de la reine Christine (*Regin.* 9). Cette remarque semble confirmée par la stichométrie marquée à la fin de l'argument. Le texte est assez incorrect et montre de bonnes leçons mêlées à de nombreuses fautes de copie.

Après ce qui vient d'être dit, il ne nous sera pas interdit de ranger, du moins par hypothèse, à la suite des fragments de Fleury, le manuscrit des Épîtres de saint Paul, **n° 9 de la reine Christine**. Le lecteur n'ignore pas qu'un grand nombre des manuscrits de Fleury sont entrés à la bibliothèque de Christine de Suède[3]; celui-ci a peut-être la même origine, car nous avons vu qu'il est le seul à se rapprocher, par des particularités remarquables, du dernier fragment de Fleury. Les auteurs le mettent au VIe siècle, mais un bon juge, M. H. Stevenson *junior*, veut bien m'écrire qu'il le place entre la fin du VIIe et le commencement du VIIIe siècle, et peut-être plus près du VIIIe. M. Corssen a étudié de près le texte de l'Épître aux Galates, et il le met à mi-chemin entre les deux meilleurs textes (*am.* et B. N. 11553) d'un côté, et le plus mêlé (*fuld.*) de l'autre. Il trouve dans ce texte des doublets caractéristiques et il y reconnaît le texte même des corrections du *Codex Fuldensis*. Le manuscrit de Christine a des sommaires qui ne se retrouvent pas ailleurs, sinon en partie dans trois manuscrits dont deux sont copiés à Tours[4], et qui, du reste, ne paraissent pas concorder avec les divisions du texte.

Au VIIIe siècle, nous le savons, les anciennes versions étaient méprisées

---

1. Elles commencent à I, 4: *vox synagogæ*.
2. EPH., V, 10: V (*Regin.* 9: VI). — PHIL., I, 12: I (= *Regin.* 9).
3. On verra la liste de ceux dont la provenance est certaine dans la brochure de M. L. Auvray: *Deux manuscrits de Fleury-sur-Loire et de Ferrières*. Orléans, 1889, p. 4 (extrait des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*).
4. Bibles de Bamberg et de Zurich, et ms. 110 de Rouen.

à Fleury, puisqu'on en employait les manuscrits à faire des palimpsestes. C'est pourtant de Fleury que nous vient un des textes anciens les plus curieux parmi tous ceux qui nous sont conservés, et l'un des plus espagnols entre tous.

En étudiant les citations de Priscillien, dans ses traités récemment publiés, on sera frappé de l'identité presque absolue du texte de Job dans les écrits de l'hérétique espagnol avec un fragment aujourd'hui égaré, que Sabatier appelle *Fragmentum Floriacense*. Voici le passage le plus long que nous ayons trouvé à la fois dans le fragment de Fleury et dans Priscillien.

Fragment de Fleury.	Priscillien.
JOB, XL, 3. Nec putes a te alienum esse judicium meum, et non æstimes me aliter decrevisse, nisi ut tu minus appareas injustus. [5] Suscipe in te altitudinem et virtutem et claritatem et honorem induere. [6] Dimitte angelos iræ et omnem injuriosum et superbum extingue. [7] Separa a te impios confestim [8] et absconde eos omnes in terra, et confunde facies eorum ignominia, et redde illis. [9] Si autem apud te sine honore, tunc videbis et confiteberis quoniam potens est dextera mea salvare te.	Noli, inquid, abalienare judicium meum, nec æstimes me aliter decrevisse, nisi ut tu minus appareas injustus, [6] sed suscipe altitudinem et virtutem et claritatem et honorem induere. [7] Relinque angelos iræ et omnem in te injuriosum et superbum extingue. [7] Disrumpe a te impios [8] et absconde in terra, et facies eorum ignominia reple, [9] ut sint sine honore, et tunc confiteberis quoniam potens est dextera mea salvare te.

Le fragment de Fleury a donc, grâce à Sabatier qui l'a copié, conservé une partie d'un texte de Job antérieur à saint Jérôme, et tel que l'a connu Priscillien. Un texte analogue existe encore, en extraits, sur les marges d'un seul manuscrit, et ce manuscrit est le *Codex gothicus Legionensis* [1]. J'en ai sous les yeux la copie, due à l'obligeance de D. Eloy Diaz Ximenez et du R. P. Denifle. Malheureusement aucun des passages cités par Priscillien ne nous a été conservé par le manuscrit de Léon. Mais il y a tout lieu de penser que ce texte ne diffère pas de celui de Priscillien.

Le livre de Job nous ramène de Fleury à **Tours**, car nous trouvons dans la bibliothèque de cette ville, sous le **numéro 18**, un double manuscrit du livre de Job. L'une et l'autre version (elles sont réunies sous la même couverture) sont copiées au XIe siècle; peut-être le premier manuscrit doit-il être daté du XIe au XIIe siècle. Au folio 57 v° commence la première version du livre de Job par saint Jérôme, c'est-à-dire la révision de la version ancienne, révision faite par ce Père sur le texte grec. Pendant

1. Sabatier mentionne encore (*ad* JOB. II, 9), d'après *Joannes* (Joachim?) Camerarius, un *vetus exemplar monasterii Badagiensis*, où est conservée une version de Job antérieure à saint Jérôme. Il en donne un extrait caractéristique. *Badagium* est-il Badajoz? Il n'est pas probable que ce soit Baggio près de Milan.

longtemps on n'a pas connu d'autre manuscrit de ce texte intéressant; M. Paul de Lagarde en a récemment signalé un deuxième à la Bodléienne[1]. Un troisième manuscrit, dans lequel la Vulgate succède à l'ancien texte au verset 15 du chapitre XXXVIII, se trouve à Saint-Gall (n° 11, p. 271) : ce manuscrit est le plus ancien de tous ceux qui sont conservés, car il est de la fin du VIII[e] siècle. Enfin un quatrième texte, presque identique mais fragmentaire, se voit à la bibliothèque du chapitre de Tolède, sur les marges de la bible visigothique dont nous avons parlé. A la fin de cette ancienne version, nous lisons, dans le manuscrit de Tours (fol. 99 v°), après les mots : *et defunctus est senex plenus dierum,* les mots suivants, précédés d'un obèle : *Scriptum est autem resurrecturum eum cum his quos Dominus suscitabit*, puis, aussitôt après, la note : *Hic interpretatur de syriaco libro in terra quidem habitasse Auxitiden*.... Le petit texte auquel nous faisons allusion ne se trouve, sous cette forme, que dans deux autres manuscrits, dans celui de la Bodléienne, qui est anglais, mais copié sur un original du Midi, et dans un manuscrit d'Angers, qui est plus ancien que le nôtre. Dans le manuscrit **n° 3 d'Angers,** du X[e] siècle, nous lisons, après la stichométrie de Job :

Hos sermones in ali (*sic*) inveni exemplar cum superiori versu quem addidi annis CCXL.VIII. Scriptum est autem eum resurrecturum cum his quos Deus suscitabit. Hic interpretatur de syriaco libro. In terra quidem habitasse Auxitidi....

Nous pouvons difficilement nous soustraire à la pensée que nous avons, ici encore, un texte des bords de la Loire.

Voici maintenant l'explication des premiers mots de la note du manuscrit d'Angers.

Au dernier verset du livre de Job, après les mots *centum et quadraginta annis,* on lit, dans l'ancienne version revue par saint Jérôme, les mots suivants, qui sont étrangers à l'hébreu : *Et omnes anni vitæ ejus fuerunt CCXLVIII.* Ces quelques mots nous ramènent encore à l'Espagne ou au midi de la France. En effet, dans trois manuscrits espagnols[2], nous lisons à la fin du livre de Job à peu près les mêmes mots : *Omnes anni vitæ ejus fuerunt CCLX anni* (le manuscrit de Léon lit, par une confusion qui est tout espagnole[3] : *CCXC*). Un manuscrit français (B. N. 15468, de Saint-Riquier, XIII[e] siècle), contient une note analogue : *Et facti sunt dies vitæ ejus CCLXVI.* Seuls, le manuscrit de Montpellier que nous avons étudié (Harl. 4773) et un autre manuscrit méridional (Lausanne, U. 964) ont le même chiffre que celui de Tours et celui d'Angers, mais dans un autre contexte[4]. C'est ainsi que l'histoire des textes des bords de la Loire nous oblige sans cesse à diriger nos yeux vers la frontière des Pyrénées.

---

1. Bodl. *auct.* E *inf.* 1, XII[e] siècle.
2. *Tol*[2]. *madr*[2]. *leg*[2].
3. Voyez ci-dessus, p. 71.
4. Voyez plus haut, p. 76.

Je ne quitterai pas les bords de la Loire sans rappeler que le plus beau de tous les manuscrits espagnols, le Pentateuque à peintures, était conservé à Saint-Gatien de Tours jusqu'au vol de Libri.

On peut donner plus d'une explication de la présence de tant de textes espagnols sur les bords de la Loire. L'empire des Visigoths a touché à la Loire pendant près d'un siècle. Si les *pagi* deTours et d'Orléans n'ont jamais fait partie de cet empire, ils en ont formé la frontière jusqu'à la bataille de Vouillé. Une telle invasion ne revient pas en arrière sans laisser des traces de son passage. Les textes, ceux de la Bible surtout, se plaisent à dépasser les limites territoriales et aiment à rester sur les bords lorsque le flot se retire. Il est vrai qu'à l'époque de la conquête visigothe, il ne pouvait guère s'agir que de textes antérieurs à saint Jérôme. Il serait plus simple de dire que, soit par l'Aquitaine, soit par la vallée du Rhône, Tours et Orléans étaient sur le chemin des provinces du Midi. Au reste, bien des événements ont pu amener dans l'empire franc des manuscrits visigoths. En 542, Childebert avait rapporté de Saragosse vingt enveloppes d'Évangiles, qui sans doute n'étaient pas vides[1]; les livres de dévotion ne devaient pas manquer dans les trésors de Brunehaut et de Galswinthe. Nous verrons plus tard le nord de la France rempli de textes d'origine espagnole. Mais ici, nous avons aussi à tenir compte du nom de Théodulfe. Il est fort possible que le manuscrit des Rois, dont l'abbaye de Fleury nous a légué des fragments, ait été rapporté par lui de sa patrie. Comme on le voit, les explications ne manquent pas pour la présence de textes espagnols au cœur de la France, mais ce qui est certain, c'est l'invasion de la France par les textes espagnols.

---

1. *Viginti evangeliorum capsas* (*Hist. Franc.*, l. III, ch. 10).

CHAPITRE II

LE NORD DE LA FRANCE

1. Anciens textes des Évangiles.

Les manuscrits des Évangiles que nous allons passer en revue sont en partie très anciens par eux-mêmes et tous sont anciens par leur texte. La diversité en est extrême. Les textes des Évangiles usités en France avant l'époque de Charlemagne et qui, naturellement, se sont copiés assez longtemps après lui, comprennent toutes les variétés, depuis les purs textes « européens » jusqu'à de bonnes Vulgates. Nous avons à peine à mentionner ici les manuscrits des versions anciennes. Le *Codex Corbeiensis* (*ff*[2] — B. N. 17225) et l'autre manuscrit de Corbie, texte mêlé de saint Matthieu qui est aujourd'hui à Saint-Pétersbourg (Bibliothèque impériale, Ov. 3 — *ff*[1]) en fourniraient les meilleurs types. Mais ce n'est pas notre sujet.

Tout auprès des textes anciens, nous devons placer un tout petit manuscrit qui est un de nos textes les mieux datés localement, **le saint Jean de la cathédrale de Chartres (B. N. 10439)**. Il a été trouvé dans la châsse qui contenait la Sainte Chemise [1]. Ainsi, de même que le saint Jean de Stonyhurst a été enfermé, à ce que l'on assure, dans la châsse de saint Cuthbert, c'est également le quatrième Évangile qui a été choisi pour accompagner la relique miraculeuse qui était le *palladium* des Chartrains. Le volume était enfermé dans la Sainte Châsse au moins depuis le XI[e] siècle, car la châsse avait été faite par un certain Teudo, qui travailla à la restauration de la cathédrale entre 1020 et 1037 [2]. L'écriture est une onciale du VIII[e] siècle ; le copiste a signé de son nom : *Mar*inus (les trois lettres en italique ne sont pas certaines). Le texte est inégal : au commencement, c'est un texte ancien, peut-être « européen » ou plutôt « italien » [3] ; depuis la fin du chapitre VI, il représente une Vulgate

1. La sainte Châsse fut ouverte le 13 mars 1712 par M[gr] de Mérinville. Le procès-verbal d'ouverture contient ces mots : *Inclusa etiam in eadem capsa reperimus... libellum ex membranis pergamenis quarum aliquæ putredine vitiatæ sunt et aliquæ dissolutæ, in quo libello legitur manu exaratum Evangelium S. Joannis,* etc. (L. Merlet, *Histoire des relations des Hurons et des Abanaquis du Canada avec N.-D. de Chartres*. Chartres, 1858, p. 76).

2. *Cartulaire de N.-D. de Chartres,* t. III, p. 221.

3. Je n'en citerai qu'un passage: Jean, v, 1 : *pecuaria piscina quæ dicitur hebraice Bezetham. — Ib.,* 2 : *decumbebat... aridorum, paralyticorum. — Ib.,* 4 : *Angelus enim per tempus labauatur in piscina et movebat aquam. Igitur qui prius* (2[e] m. : *primus*) *descendisset post motum aquæ sanus fiebat a quacumque detineretur infirmitate. — Ib.,* 7 : *Respondit ei ille eger : Ita Domine, sed... cum mota. Ib.,* 8 : *lectum. Ib.,* 9 : *et cum surrexisset et sustulit lectum.* Le reste de ce passage est semblable à la Vulgate.

assez bonne, très rapprochée du manuscrit B. N. 11553, mais intermédiaire entre le texte de ce manuscrit et la Vulgate ; depuis le chapitre xv environ, le texte se rapproche encore davantage de la Vulgate.

Le manuscrit 3 du grand séminaire d'Autun peut être cité comme le type d'un manuscrit du VIIIe siècle. L'écriture est onciale, l'orthographe est rustique. Le copiste est des plus négligents ; à Luc, IV, 38, il a copié quatre fois de suite le mot *introibit*. On lit à la fin la note suivante, en minuscule :

In nomine sancti Trinitatis alme matris familiæ Fausta superno amore accinsa hoc opus optimum in honore sancti Johannis et sanctæ Mariæ matris domini nostri Jhesu Christi patrare rogavit devota. Ego hac re inperitus Gundohinus poscente Fulculfo monacho etsi non ut dibui psaltim ut valui a capite usque ad sui consummacionis finem perficere cum summo curavi amore. Magis volui meam detegire inprudentia quam suis renuere petitionibus per inobœdienciam. Sicut in pelago quis positus desideratus est portus, ita et scriptore novissemus versus. Queso orate pro me scriptore inperito et peccatore si Deo habiatis propitio et adjuture[1] et aliquid mihi deregitis in vestra visitatione ut melius commemmorem vestrum nomen. Gaudete in Domino semper sorore[s] qui legitis. Feliciter patravi Vosevio in minse julio anno tertio regnante gloriosissemo domno nostro Pippino rege qui regnet in ævis et hic et in æternum amen.

Ce manuscrit est donc daté de 755. En quel lieu a-t-il été copié ? *Vosevius* serait-il Oberwesel sur le Rhin, que la carte de Peutinger appelle *Vosavio ?* La chose est incertaine, car il n'est pas resté trace à Oberwesel d'un ancien couvent de femmes. Le texte est la Vulgate, mais mélangée de beaucoup de leçons étrangères. Le plus grand nombre de ces variantes sont empruntées, soit aux anciens textes, soit à diverses recensions anciennes de la Vulgate. Quoiqu'on n'y trouve aucune des grandes interpolations irlandaises, il semble que l'influence des textes irlandais s'y fasse surtout sentir, mais les leçons espagnoles n'y tiennent guère une moindre place. C'est un texte singulièrement tourmenté, et tel qu'ont dû être beaucoup de textes dans un pays qui n'avait guère de tradition propre et qui recevait ses textes bibliques de toutes mains[2].

Le **manuscrit de Notre-Dame (Bibliothèque nationale, 17226)** paraît avoir un droit particulier à figurer ici. L'écriture est une grosse onciale du VIIe siècle. Le texte est celui de la Vulgate, mais on y trouve un

1. Voyez des formules semblables dans la bible de la cathédrale de Léon (ci-dessus, p. 17), dans les mss. S. Gall 12, Vienne 743 (provenant également de S. Gall), B. N. 14. 112. 17227 et dans la bible de Monza. La note du ms. B. N. 14 paraît copiée sur celle de la bible de Monza, celle du ms. B. N. 112 sur celle du ms. B. N. 17227.

2. Choix de leçons de ce ms. : Matth., XXVII, 16 : *qui propter homicidium missus fuerat in carcerem,* — Marc, VI, 3 : *Nonne isti est fabri filius Mariæ ?* — Luc, II, 1 : *Et factum est.* — XI, 2 : *fiat voluntas tua sicut in cælo ita et in terram.* — XVIII, 18 : *ab illo pharisco.* — Jean, I, 42 : *Symon Bariona.* — III, 5 : *non potest habire regnum Dei.* — VII, 39 : *non enim erat Spiritus, quia Jhesus nondum fuerat honorificatus.* — XX, 16 : *dicit ei æbreice Raboni.*

grand nombre de leçons moins bonnes, dont une grande partie sont d'accord avec le *Codex Fuldensis ;* on n'y relève pourtant aucune leçon très mauvaise ni extraordinaire, sinon, JEAN, VII, 29, l'interpolation des manuscrits espagnols et irlandais : *Et si dixero,* etc., leçon adoptée par plusieurs manuscrits français qui vont suivre et par les textes languedociens [1], et, JEAN, XIII, 32, l'omission de *Si Deus clarificatus est in eo.* Certaines corrections paraissent contemporaines ; le deuxième correcteur, qui est du VIIIe siècle, a introduit certaines leçons curieuses et rares, telles que MATTH., XXVII, 16 : *qui propter homicidium missus fuerit in carcere,* et l'interpolation irlandaise, *ib.,* v. 28 : *induerunt eum tunicam purpuream et....,* ainsi que LUC, XI, 2 et 4 : [*Fiat volunta*]s [*tua*]... *sed eripe nos a malo.*

Je rangerai aussitôt après le manuscrit de Notre-Dame un manuscrit de Colbert, qui porte la cote de Saint-Denis marquée au XVe siècle, le manuscrit **B. N. 256.** Il est également écrit d'une écriture onciale du VIIe siècle. C'est une Vulgate avec beaucoup de leçons des anciennes versions. J'en pourrais citer un grand nombre pour leur ressemblance avec le texte du manuscrit précédemment cité et avec la bible de Saint-Riquier (B. N. 93) dont il sera bientôt question. Je mentionnerai en particulier la correction, MATTH., VI, 25 : *aut quid bibatis,* et la grande interpolation, MATTH., XX, 28 : *vos autem quæretis de pusillo crescere et de majore minoris esse. Intrantes autem,* etc. [2].

Nous rencontrons souvent, d'accord avec les manuscrits 17226 et 256, deux autres manuscrits qu'il nous faut considérer de plus près. Le premier n'est pas ancien, il paraît dater de la fin du IXe siècle, c'est un manuscrit de Saint-Victor, **B. N. 14407.** Il est écrit d'une orthographe très irrégulière et par là même il montre qu'il n'est pas dans la tradition des textes corrigés. Dans les numéros des sommaires, on remarque l'*episema* employé pour le chiffre 6. Je ne m'arrête à ce manuscrit que pour le rapprocher nettement des deux manuscrits qui précèdent [3].

Le manuscrit **additional 5463 du Musée britannique** nous retiendra quelques instants de plus, car il nous offre un problème qui doit trouver une solution. C'est un fort beau manuscrit copié avec soin, presque sans

---

1. *Ego scio eum, et si dixero quia nescio eum, ero similis vobis mendax, et scio eum, quia,* etc. (= *tol. compl*1·2. *æm. osc. ken.* S. Gall 60. *mm. mt. g*2. Autun 3. B. N. 93. 256*. 11505*. 14407. 17226. M. Br. *add.* 5463. Grandv. B. N. 342. 343. 11932. 16262 et les versions provençales, vaudoise et allemande [*tepl.*]).

2. Ce texte, qui varie à l'infini dans les mss., se trouve ici dans la recension des mss. de l'ancienne version « européenne » (mss. *a* (*b*) *n h r* = *compl*1. M. Br. I. D. III et mss. languedociens). Le texte de notre ms. est en tout semblable à celui du ms. 12 de Douai (VIIIe-IXe siècle), qui provient de Marchiennes.

3. En voici quelques leçons : MATTH., XXI, 17 : *et docebat eos de regno Dei.* — XXVI, 26 : *manducate.* — MARC, VI, 3 : *faber filius et Mariæ.* — LUC, XVIII, 14 : *magis quam ille phariseus.* — XXI, 8 : *quia ego sum Christus.* — XXIII, 53 : *exciso in petra.*

ratures, et très bien conservé. L'orthographe est ancienne. Il est écrit *per cola et commata* en écriture onciale. Il est admis que ce manuscrit a été copié par ordre d'Aton, qui fut abbé de Saint-Vincent de Volturno, près de Bénévent, entre 739 et 760 environ. Je ne crois pas que cette attribution ait aucun fondement. Voici sur quoi on l'appuie :

Au folio 239 v°, on lit, en lignes alternativement rouges et noires :

Precepto pii patris Atoni obtemperans exiguus monachus Lupus beati Hieronimi labore translatum evangeliorum scribsi librum, etc.

D'autre part on voit, au folio 76 v°, d'une écriture plus ou moins lombarde qui paraît du XII[e] siècle, un *Ventarius librorum hujus ecclesie sancti Petri monasterii de Benevento.* Il est donc probable que le manuscrit a été au XII[e] siècle à Bénévent. Mais la conclusion qui fait d'Aton un abbé du duché de Bénévent me paraît aussi aventureuse que le raisonnement par lequel on a retrouvé au Mont-Cassin l'écrivain du *Codex Amiatinus.* Il n'y a pas l'ombre d'une raison paléographique pour placer l'origine de notre manuscrit au sud de l'Italie, et son écriture ressemble fort à l'onciale artificielle du commencement du IX[e] siècle. Le texte est fort rapproché de celui du groupe parisien, qui vient d'être étudié, sans toutefois y être identique ; on y trouve ce mélange de leçons espagnoles et irlandaises qui nous a semblé former le fond des textes français des Évangiles [1].

En face de ce groupe de manuscrits, échelonnés entre le VII[e] et le IX[e] siècle, et auxquels l'Église de Paris paraît servir de centre, je pourrais mentionner une autre famille de textes interpolés des Évangiles, dont le texte paraît se rattacher à celui d'une grande bible (B. N. 11505) qui provient de Saint-Germain [2]. Dans l'un ou l'autre de ces manuscrits, je pourrais montrer des interpolations irlandaises ou des particularités évidemment anglo-saxonnes [3]. Je devrais également rendre le lecteur attentif à un manuscrit de Richelieu, paraissant du X[e] siècle (**B. N. 16275**), dont le texte n'est pas ordinaire et où une deuxième main a introduit des leçons irlandaises. Mais ces manuscrits sont d'époque récente et il doit nous suffire d'avoir trouvé, au milieu du *pagus* de Paris, une famille de textes géographiquement bien déterminés, où les anciens textes espagnols et irlandais se sont, pour ainsi dire, rencontrés.

1. Je ne citerai que les deux interpolations. Jean, III, 6 : *caro est, quia de carne natum est... spiritus est, quia Deus spiritus est et ex Deo natus est.*

2. **B. N. 9386** (IX[e] siècle, de la cathédrale de Chartres), **264** (IX[e] siècle) et **268** X[e] siècle).

3. Ms. B. N. 9386, Matth., XXVII, 49, interpolation irlandaise. — Ms. 268, interprétation des noms hébreux comme dans les mss. irlandais et particulièrement dans le ms. d'Echternach. — Dans les deux mêmes mss., le sommaire de saint Luc, mutilé des premiers mots, commence par *Ommutuit,* comme dans les Évangiles de saint Augustin (Bodl. 857 ; voyez ci-dessus, p. 57).

2. Les bibles de Saint-Riquier.

La bible en deux volumes qui porte les numéros **11504 et 11505 à la Bibliothèque nationale** a formé les manuscrits 3 et 4, puis 16 et 17 de Saint-Germain ; Robert Estienne la désignait du nom de manuscrit long de Saint-Germain, « *Ge. o.* ». Dans l'O initial de l'Ecclésiastique (t. II, fol. 11 v°), on lit la date : *Anno regnante domno Hludovvicus VIII,* c'est-à-dire 822. Le monogramme qui est au centre de cette légende était entouré d'une autre inscription qui a été grattée ; il a pour initiale un M et il semble devoir se lire : *Michael Gabrihel.* Au folio 206 du même volume, avant les Épîtres catholiques, on lit : *Gubernator Michael Gabrihel angelo.* Les notes tironiennes qui suivent ces mots ne paraissent pas devoir nous aider à débrouiller le mystère de l'origine de notre manuscrit ; M. Omont y a retrouvé les lettres : *Qui monach... anim... do... con...* La paléographie est celle des manuscrits copiés dans le nord de la France. Le manuscrit vient de Corbie, mais il était au XVe siècle à Saint-Germain. Dans cette abbaye, un culte spécial était consacré aux archanges. La tour de l'entrée était sous l'invocation de saint Michel : il en fut du reste ainsi de plusieurs couvents aux temps anciens du moyen âge. A Saint-Riquier, les tours du parvis étaient sous l'invocation des archanges [1].

En tête de la Genèse nous lisons dix-huit vers :

In hoc quinque libri retinentur codice Moysis...

Ces vers sont d'Alcuin. Néanmoins le texte de notre manuscrit ne semble avoir rien de commun avec les textes copiés à Tours non plus qu'avec le *Codex Vallicellianus.* Il en est de même du manuscrit 1190 de Vienne, qui est, de toutes les bibles, celle qui contient le plus grand nombre de poèmes d'Alcuin. L'ordre des livres indiqué dans ce petit poème n'est en rien celui que l'on retrouve dans notre manuscrit ; celui-ci se rencontre, à cet égard, avec les manuscrits de Tours.

Nous étudierons en détail le texte de ce manuscrit, sans nous occuper, pour le moment, des nombreuses corrections et additions de la seconde main.

La Genèse présente un texte très remarquable, où l'on relève des leçons très rares et souvent très bonnes, et qui ne se retrouvent que dans un petit nombre de manuscrits [2]. Peut-être celui auquel notre texte ressemble le plus est-il le manuscrit en onciale de la bibliothèque ottobonienne,

---

1. Voyez Albert Lenoir, *l'Architecture monastique,* t. II, p. 67.
2. GEN., III, 15* : *Ipse conteret caput tuum* (= *ottob. tol*. vall*.* Tours 10*. Monza G. 1 et L. $\frac{2}{6}$). — EX., XXVIII, 42* : *femina* (= *am*. tol. ottob.* Zurich. B. N. 45. 11532). — XXXII. 15* : *tabulas testimonii manu Dei scriptas* (= Théod.). — *Ib.*, 28* : *quasi tria milia* (= *tol. ottob.* B. N. 11532*). — NOMBRES, XXIV, 22* : *de stirpe Cham* (= *vall.* B. N. 1. 2. 3. 6. 68. Zurich. Monza. Eins. 1).

au Vatican [1]. Néanmoins, les interpolations et les mauvaises leçons n'y manquent pas [2]. Le texte des Rois est un bon texte, sans les interpolations ; il s'y est pourtant glissé quelques-unes des additions que nous reconnaîtrons plus tard comme faisant partie du texte de Théodulfe [3].

Les Prophètes suivent les livres des Rois. Le texte paraît en être assez pur, néanmoins on y rencontre quelques interpolations [4].

Job et le Psautier manquent ; ces deux livres devaient remplir deux cahiers à la fin du premier volume.

Les livres sapientiaux montrent un bon texte, qui ressemble de près à celui de Théodulfe sans lui être identique. Au reste une grande partie de l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques et la plus grande partie de la Sapience ont disparu. Le deuxième livre des Chroniques se termine (t. II, fol. 50 v°) par cette note :

> Explicit liber. Si quis in hac interpretatione voluerit quid reprehendere, interroget hebreos, suam conscientiam recolat, videat ordinem textumque sermonis, et tunc nostri laboris si potuerit detrahat.

Après les livres d'Esdras et de Néhémie, on lit le IIIe et le IVe livre d'Esdras. Ces deux livres apocryphes sont disposés dans un ordre particulier [5], que nous ne retrouvons exactement dans aucun autre manuscrit. Malgré cette différence dans la disposition des parties, nous remarquons ce fait étrange que tous les manuscrits du IVe livre d'Esdras qui sont connus, à l'exception de celui de Corbie (Amiens 21), d'un manuscrit de la Mazarine (n° 7) et des trois qui sont en Espagne, soit 84 manuscrits, et tous les textes imprimés, ont notre manuscrit 11505 pour original, pour le IVe livre d'Esdras seulement. En effet, dans notre manuscrit, une main inconnue a coupé un feuillet entre les mots : *et injusticiæ non dormibunt* et : *primus Abraham propter Sodomitas* (VII, 35 et 36). La raison en est

1. Manuscrit de l'octateuque, en onciale, écrit au VIIIe siècle par un nommé Dominicus. Voyez, sur ce ms., qui était appelé autrefois *Codex Cervinianus*, Vercellone, t. I, p. LXXXVII.
2. Voyez en particulier le grattage de NOMBRES, IV, 14, qui cache la leçon *omnia vasa*, etc. — Ex., XXXVI, 34 : (= Vulg.). — *Ib.*, 38 : *quas operuit auro*.
3. I ROIS, XX, 12 : *Vivit Dominus Deus Israel* (= Théod*. B. N. 11532. 11553). — II ROIS, V, 20 : *et percussit eos ibi* (= Théod*.). — VI, 20 : *benedixit eum et ait* (item). — IV ROIS, XXI, 26 : *Dormivitque cum patribus suis et sepelierunt eum*.
4. Es., XIII, 5* : *omnem terram Chaldæorum et Babylonis* (= B. N. 6**. Genève 1). — JÉR., LI, 11, à la fin : *Rex Medorum*, etc.).
5. F° 60 v° (d'une écriture plus fine) : *Darius autem rex* (III ESDR., III, 1 — V, 3)... *ascendere simul cum illis. Doxa patri ke io ke aio pneumati ke nin ke eis tos eonis*... 61 : *Liber Ezræ proph. secundus filii Sarei* (IV ESDR., I, 1 — II. 48)... 62 v° : *et quanta mirabilia* (2° m. : *Domini Dei*) *vidisti*... *Inc. liber Ezræ tertius : Et fecit phase Josias* (III ESDR., I, 1 — II, 15)... *ex Babilonia in Hierusalem. Inc. liber Ezræ quartus cum versus. IIDC. Anno tricesimo ruinæ civitatis eram in Babilonem ego Salathihel qui et Ezras* (IV ESDR., III, 1 — XIV, 47)... 70 v° : *Et feci sic*... *Inc. liber quintus Ezræ cum ver. IICCXXX. Ecce loquere* (IV ESDR., XV-XVI)... 73 : *ad devorationem ignis*.

très simple. Le passage qui a été amputé contenait, sur la prière pour les morts, une doctrine qui a paru opposée à celle des Pères : *Sic numquam quisquam pro aliquo rogabit.* Cette lacune volontaire s'est perpétuée dans tous les textes jusqu'à nos jours, à l'exception de cinq manuscrits. Il ne faudrait pas croire que, pour le reste de la Bible, notre manuscrit ait eu la même influence dominante. Le IVe livre d'Esdras est la seule partie de la Bible pour laquelle nous puissions prouver que ce manuscrit a servi de modèle aux textes usuels du moyen âge.

Après les livres d'Esdras nous lisons Esther, d'après la Vulgate, Tobie et Judith, d'après l'ancienne version [1], et les Machabées, dans la Vulgate. Le texte de Tobie et de Judith est exactement semblable à celui que nous retrouverons dans le manuscrit B. N. 93 ; il diffère un peu de celui du manuscrit B. N. 11553 et des manuscrits espagnols. Le livre d'Esther, quoiqu'il suive la Vulgate, a pour titre courant le titre du résumé qui en tient la place dans l'ancienne version : *Liber Edisse quod dicitur Hester* [2].

Le texte des Évangiles est remarquable sans être bon. On y trouve un certain nombre de leçons qui doivent être relevées [3]. Celui des Actes a quelques leçons rares et curieuses plutôt que bonnes [4].

Dans les Épîtres catholiques, nous remarquons de nouveau la ressemblance avec le texte de Théodulfe qui a plusieurs fois attiré notre attention. Les Épîtres de saint Paul, qui sont mutilées après la première à Timothée, remontent à un texte intéressant, mais qui n'est pas bon [5]. Le texte de l'Apocalypse ne paraît ni bon ni remarquable.

Sur les marges du manuscrit, on voit de nombreuses additions en partie grattées et qu'il faut souvent deviner ; les plus anciennes sont d'une main contemporaine, sinon de la main même de l'écrivain. Ces additions représentent, pour la plupart, des leçons semblables à celles que nous trouverons dans les manuscrits de la famille de Théodulfe. Je n'examinerai pas en ce moment l'origine de ces leçons théodulfiennes, et je me bornerai à remarquer que le texte des manuscrits de Théodulfe n'est pas seul représenté sur les marges de notre manuscrit. J'y trouve quelques leçons empruntées ailleurs, et d'autres uniques et singulières, qui sont

---

1. *Liber sermonum Tobi filii Thobihel filii Ananihel... Anno duodecimo regni Nabuchodonosor qui regnavit Assyriis...* Voyez ci-dessus, p. 67.

2. Voyez ci-dessus, p. 62.

3. MATTH., XII, 42* : om. *et ecce plus quam Salomon hic* (= *harl**; 2e m. : *et ecce hic plus Salomone*). — XX, 28 (avec obèles) : *Vos autem quæritis de modico crescere et de maximo minui. Cum autem introieritis*, etc. (= Théod., etc.). — XXVI, 26* : *hoc est enim corpus meum* (= *for.* irlandais). — XXVII, 46 : *Heli Heli lemazapthani.* — LUC, XVII, 35 : om. *duo in agro — relinquetur* (= *g*1, avec les grecs). — JEAN, VII, 39* : *non enim erat Spiritus datus* (= Théod., irl. et anciens textes).

4. ACT., XXVII, 15* : *fluctibus* (= *s. arm.*).

5. ROM., I, 27* : *relicto naturali usu in eum usum qui est contra naturam feminæ.* — VII, 3* : om. *si autem — cum alio viro* (= B. N. 11533). — I COR., X, 8* : XXIIII *milia* (= *tol.* S. Gall 70*).

simplement des gloses [1]. Dans le livre des Actes, ces additions marginales sont, en grande partie, empruntées au manuscrit B. N. 93, souvent cité, ou à un texte identique [2].

Il y a plus. Non seulement les livres de Tobie et de Judith, dans notre manuscrit, sont copiés sur un manuscrit tout semblable à la bible B. N. 93, mais le premier livre d'Esdras, avec Néhémie [3], ceux des Machabées et probablement aussi le livre d'Esther, sont copiés sur le même modèle. Dans le IIe livre des Machabées, par suite d'une interversion des feuillets dans le modèle, le manuscrit 93 insère le passage XIV, 19 *dextras* — 42 au milieu du verset 38 du chapitre XII, entre les deux parties du mot *superveniret.* Le manuscrit 11505 montre la même interversion.

Ainsi donc, quoi qu'il faille penser des rapports de notre manuscrit avec le texte de Théodulfe, qui a certainement été sous les yeux du correcteur, il est établi que le manuscrit de 822, écrit peut-être à Saint-Riquier et en tous cas dans le nord de la France, a été en partie copié et en partie corrigé sur un modèle semblable à la bible que nous allons étudier, et qui provient de la même abbaye. Le fait que l'une et l'autre main suivent le même modèle doit contribuer à nous faire penser que le manuscrit a été copié et corrigé presque en même temps.

La grande bible dont nous venons de parler plusieurs fois et qui occupe les **numéros 45 et 93 du fonds latin à la Bibliothèque nationale** est connue sous le nom de *Codex regius,* sous lequel elle figure chez les anciens auteurs. Elle portait les numéros 3563 et 3564 à la Bibliothèque du Roi. Elle appartenait entre le IXe et le Xe siècle à une grande église qui possédait beaucoup de reliques. La liste, peut-être incomplète, de ces reliques est copiée à la fin du second volume ; en tête figurent un morceau

1. GEN., XLVI, 5 : [*et d*]*uxerunt secum greges suos et omnia.* — III ROIS, VIII, 66 : *et Israel populo suo, quia altare æreum quod erat coram Domino minus erat et capere non poterat holocausta et sacrificium et adipem pacificorum* (= B. N. 1**). — Es., LIV, 1 : *Lætare sterilis.* — Ez., XX, 16, à la fin : *et judicia in quibus non vivent.* — DAN., XIII, 15 : *diem aptum, quando eam possent invenire solam* (= mss. de S. Gall). — Le dernier verset de Daniel est en marge, de la main du correcteur. — MATTH., XIII, 35 : *Hæc omnia facta sunt ut impleretur quod scriptum erat per Asaph prophetam : Aperiam,* etc. (*Asaph :* Hier.). — I COR., XI, 24 : *et gratias agens benedixit fregit et dixit* (doublet).

2. ACT., V, 34 : *jussit pusillum apostolos secedere* (= *æm.* cf. B. N. 93). — XIII, 6 : *Barieu, qui interpretatur paratus* (*quod i. p. :* Théod. B. N. 93 etc.). — XVIII, 2 : *accessit ad eos et salutavit eos* (= *h. gig.* B. N. 93. 16722*. Ambr. E. 53 *inf.* et bible prov., B. N. 2425). — *Ib.,* 21 : *Oportet me sollempnem diem advenientem facere Hierosolymam et* (= *gig. osc.* Théod. Mun. 6230. Vienne 1190. B. N. 4**. 7. 10. 93. 202. 341. 11932. 16262. 17250**. *dem.,* textes du XIIIe siècle et versions provençales, vaudoise et allemande [*tepl.*]). — XXVII, 30 : *in mare, occasionem quærentes sub obtentu... extendere, ut tutius navis staret* (= *gig.* B. N. 93. 309. Ambr. E. 53 *inf.* etc.). — *Ib.,* 41 : *bithalassum ubi duo maria conveniebant* (= B. N. 93. 309, etc.). — XXVIII, 16 : *foras extra castra* (= Théod. B. N. 93. 309, etc.).

3. NÉH., VIII, 1** : *mensis septimus scenophegiæ sub Esra et Neemia* (= B. N. 93. 94* et textes du XIIIe siècle).

de la vraie croix et des parcelles du saint suaire, des os de saint Étienne et de saint Denis et une portion du corps de sainte Geneviève. L'église qui conservait ces reliques ne doit pas être cherchée ailleurs qu'à Saint-Riquier en Picardie : nous le démontrerons tout à l'heure. L'écriture du manuscrit est du IXe siècle. Le texte de cette bible est d'autant plus digne de notre attention, que son origine locale paraît certaine.

Le texte du Pentateuque paraît ressembler à celui de la marge de la bible de Théodulfe, mais il a en propre certaines leçons remarquables. Celui des livres des Rois ressemble par endroits au texte de Théodulfe, mais beaucoup plus encore aux anciens textes espagnols [1] ; en outre, il montre quelques leçons singulières, qui du reste ne sont que des gloses [2]. Je n'ai fait que peu de remarques sur le texte des Prophètes, qui paraît bon [3].

Le livre de Job, avec lequel commence le deuxième volume, présente quelques bonnes leçons, dont la plus importante ne se retrouve guère que dans des manuscrits espagnols [4]. Le Psautier est « hébraïque ». Dans les Proverbes, une partie des additions est copiée par une seconde main. Les deux derniers chapitres du Cantique des Cantiques sont copiés deux fois, la seconde fois également au commencement d'un cahier, en tête du livre de Daniel. Cela est d'autant plus remarquable que, dans certains manuscrits espagnols et dans d'autres encore, les trois livres de Salomon sont suivis du livre de Daniel. Il y a là un « repentir » du copiste, c'est-à-dire l'indication de ce fait, que le copiste a changé l'ordre dans lequel les livres étaient disposés dans son modèle. Les deux Sapiences sont exemptes du plus grand nombre des interpolations qu'on y voit d'ordinaire ; elles sont suivies du livre de Daniel, après lequel viennent les Chroniques et Esdras, puis Esther, dont la fin est écrite *per cola et commata*. J'ai déjà dit que Tobie et Judith, qui se lisent ensuite, reproduisent une ancienne version, dont le texte se retrouve, avec quelques différences, dans les manuscrits espagnols [5], et je ne reviens pas sur ce que je viens de dire du manuscrit 11505 qui, dans ces livres et dans les Machabées, n'est que la doublure de notre manuscrit. Le texte de nos deux manuscrits semble être, pour les Machabées, particulièrement intéressant. J'y trouve, au fameux passage II MACH., XII, 46, une leçon qui correspond seule, parmi les nombreuses variantes de ce verset, au texte grec de Lucien le Martyr [6].

---

1. I Rois, XVII, 36 : om. *quoniam quis est — viventis* (B. N. 11504*; cf. *tol. leg*². B. N. 6). — XXIX, 4, après *prælium : et non sit consiliarius noster* (= *tol.* Théod*. B. N. 11504**. 11532*. S. Gall 78. 1398ᵃ. *F* et *V* de Verc. *paul.*).

2. II Rois, XIX, 4 : *Absalom, fili mi Absalom, quis mihi tribuet ut ego moriar pro te?*

3. Je relève pourtant Es., LIII, 1 : *Domine, quis credidit* (= B. N. 11534).

4. Job, I, 21* : om. *sicut Domino — factum est* (= *madr*². *tol*². *osc.* Mun. 6225*). — XIX, 25 : om. *die* (= *am.* Théod**., etc.).

5. Voyez ci-dessus, p. 67 et 95.

6. Voyez p. 23.

Le texte des Évangiles est très impur. J'ai déjà dit plus haut qu'on en trouve les éléments dans un groupe de manuscrits des Évangiles, dont l'un provient de Saint-Denis, un deuxième de Notre-Dame et un autre de Saint-Victor[1]. C'est, comme il serait facile de le montrer, un texte dont les caractères principaux paraissent espagnols, et qui n'est peut-être pas sans avoir recueilli plus d'une leçon irlandaise.

Le livre des Actes nous offre un choix tout particulier de leçons étrangères à la Vulgate et de gloses, les unes et les autres d'un caractère espagnol et ressemblant surtout aux textes languedociens : tant il est vrai que les textes établis à Paris ont pris, pour pénétrer en France, la route de la Catalogne et de la Septimanie, terre visigothique. Après les exemples que j'ai donnés à la page 96, je ne reproduirai plus que deux spécimens de ces leçons espagnoles ou méridionales :

XXII, 26 : Quo audito centurio quod civem romanum se esse dixit[2].

XXVIII, 29-31 : Et cum non essent intelligentes egressi sunt Judæi multa secum conquirentes. Mansit autem Paulus biennio toto in suo conductu disputans et suscipiebat omnes qui ingrediebantur ad eum Judæos atque Græcos, prædicans regnum Dei et docens quoniam hic est Christus filius Dei per quem omnis mundus judicabitur, cum omni fiducia sine prohibitione. (Voyez p. 64.)

Telle est la fin du livre des Actes, non seulement dans notre manuscrit, mais dans toute une famille de textes dont les représentants les plus anciens sont en Espagne et les plus récents dans le midi de la France[3]. Les Épîtres catholiques ont également un texte espagnol ou languedocien, dont voici les deux interpolations les plus caractéristiques :

I JEAN, V, 6 : Hic est qui venit per aquam et sanguinem et spiritum J. C..... sed in aqua et sanguine et spiritu[4].

---

1. Mss. B. N. 256, 17226 et 14407 et M. Br. *add.* 5463. Voyez plus haut, p. 90-92. Je me borne, en ce moment, à citer quelques passages. MATTH., VI, 25 : *aut quid bibatis* (= *g*^{1} δ, anciens textes, *gig.* B. N. 256**. *gat**. *holm.*). — LUC, XI, 2 : *Fiat voluntas tua* (= *harl. leg*^{1}*. *æm**. Théod. B. N. 256*. 17226**, ancienne version). — *Ib.*, 4 : *sed eripe nos a malo* (= B. N. 256**. 14407. 17226**, ancien texte).

2. = *gig.* B. N. 6 (*dixerel*). 342. 343. 11932. 16262. Vienne 1190. Ambr. E. 53 *inf.* Harl. 4773, versions provençale, vaudoise et allemande (*tepl.*).

3. Les mss. que voici ont exactement le texte que nous venons de reproduire : *tol. cav. leg*^{1}. *compl*^{2}. *osc.* Ambr. E. 53 *inf.* Berne A. 9. B. N. 10. 11. 305. 309. 341 (om. *Christus*), etc., versions provençale (B. N. fr. 2425), catalane et allemande (*tepl.*). Les mss. suivants au contraire terminent le livre (après *sine prohibitione*) par les mots : *quia hic est J. C. filius Dei per quem incipiet totus mundus judicari : leg*^{2}. *dem.* B. N. 4**. 7. 202 (om. *quia*). 315. 342. 343. 11533. 11932. 16262. Lyon 347. Mars. 250, ms. provençal de Lyon, etc.

4. = *tol. cav. compl*^{2}. *osc. leg*^{2}**. B. N. 6*. 11553. 16722. Venisel. S. Vienne 1190* ; cf. Théod., qui n'a l'interpolation qu'à la première place (*et spir. et sang.*), et les mss. suivants qui ne l'ont qu'à la deuxième : B. N. 341*, *compl*^{1}. (*et sang. et carne*) *arm.* (*sed in aq. et sang. et spiritu qui testificantur*) et la version provençale, B. N. fr. 2425.

I Jean, v, 20 : Et scimus quoniam Filius Dei venit, et carnem induit nostri causa et passus est et resurrexit a mortuis et adsumpsit nos, et dedit nobis sensum, etc. [1].

Le texte des Épîtres de saint Paul n'est pas non plus un bon texte. Il s'y trouve un certain nombre de mauvaises leçons ou d'interpolations, et plusieurs de ces interpolations se retrouvent dans la bible de Rosas, c'est-à-dire dans le texte catalan, auquel notre manuscrit nous ramène sans cesse [2].

L'Apocalypse paraît avoir quelques bonnes leçons. Son texte n'est peut-être pas sans rappeler celui de certains manuscrits méridionaux.

Nous avons donc retrouvé dans un manuscrit français un texte espagnol ou plutôt catalan, étroitement lié à celui que nous rencontrons, jusqu'au XIIIe siècle, seul usité en Languedoc, où les Visigoths l'avaient sans doute apporté. Il nous reste à prouver que ce texte, méridional par son origine, est en même temps un texte français entre tous.

Nous avons vu que la grande bible dont nous parlons, et qui a été écrite au IXe siècle, était avant la fin de ce siècle dans l'abbaye de Saint-Riquier. La liste des reliques qui y est copiée est en effet presque identique à celle des reliques qu'Angilbert avait données à cette abbaye (*AA. SS. O. S. B.*, s. IV, I, p. 114). Nous avons également remarqué que le texte des Évangiles, dans cette bible, est à peu près le même que celui d'un groupe de manuscrits très anciens dont deux sont du VIIe siècle et proviennent de Paris. Nous avons vu ensuite les leçons les plus remarquables de notre texte copiées, dès le IXe siècle et peut-être dès l'an 822, sur les marges d'un manuscrit qui est intimement lié à celui-ci et qui a probablement été copié de même à Saint-Riquier.

Deux manuscrits, en outre de ceux que nous connaissons déjà, présentent une relation toute particulière avec le nôtre. Le premier est le manuscrit **B. N. 309**, du XIe siècle environ. On y voit d'abord les Épîtres de saint Paul, parmi lesquelles l'Épître aux Laodicéens, qui suit celles aux Thessaloniciens (cette disposition est très rare), puis, au folio 63, la préface des Épîtres catholiques, suivie immédiatement, au verso, des Actes ; après les Actes, les Épîtres catholiques, l'Apocalypse, et, pour finir, l'ar-

1. = *m* (*quia*) Hil. *tol. cav. compl*$^{1.2.3}$. *osc.* (*redemit*) Harl. 4773. B. N. 6. 10. 11. 202. 305. 309. 321*. 11553**, etc., et les versions provençale (B. N. fr. 2425) et allemande (*tepl.*). Tous ces mss. omettent *et* avant *adsumpsit*. Cf. B. N. 342* (*et ind. carn. pro nobis et mortuus est et ass. nos*), 343, ms. prov. de Lyon et Bible vaudoise (*et ind. carn. pro nobis et mortuus est pro nobis et res.*, etc.) et 16262 (*et ind. carn. pro nob. et mort. est pro nob. et ass. nos*).

2. Rom., II, 28 : *quæ in palam* (= Vienne 1190). — VII, 23 : *captivum me ducentem* (= B. N. 6). — I Cor., II, 16 : *nisi spiritus Domini* (voyez p. 76). — IV, 16 : *Rogo ergo vos, fratres.* — XI, 24 : *Accipite et edite* (= B. N. 305). — XV, 54 : *Cum autem corruptibile hoc induerit incorruptionem et mortale*, etc. (= *d.* B. N. 17250** [*corruptum*], avec les meilleurs mss. grecs). — Eph., II, 5 : *cujus gratia sumus salvati* (= B. N. 11505**). — Col., III, 8 : *turpem sermonem de ore vestro non procedat* (= Metz 7**. Monza. B. N. 1*. 3. 342. 11505*, etc.).

gument des Actes et le Cantique des Cantiques. Le texte des Actes est exactement celui du manuscrit 93. Il paraît en être à peu près de même dans les Épîtres catholiques [1].

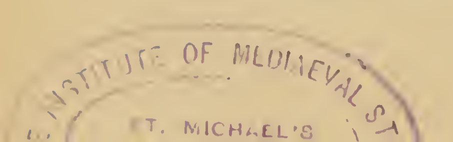
L'autre manuscrit est le **numéro 305 de la Bibliothèque nationale**; il paraît dater également du XI[e] siècle. On y lit les Actes des Apôtres, les Épîtres catholiques, et parmi celles-ci l'Épître aux Laodicéens, comprise entre les Colossiens et les Thessaloniciens, enfin l'Apocalypse. Ce manuscrit paraît avoir exactement, dans les Actes, le texte du manuscrit 93. Dans les Épîtres catholiques, dans celles de saint Paul et dans l'Apocalypse, il en est à peu près de même. Mais les Actes nous montrent une particularité tout à fait remarquable. Le nom *Dionysius Areopagita* (XVII, 34) y est écrit en lettres rouges. Le manuscrit a donc été certainement copié, sinon à Saint-Denis, du moins dans le diocèse de Paris. Si donc nous trouvons notre grande bible copiée, pour les Évangiles, sur le modèle d'un manuscrit de Saint-Denis, si nous la voyons elle-même, au IX[e] siècle, dans une grande abbaye des bords de la Somme et si elle est étroitement liée à une bible de l'an 822, qui paraît également copiée à Saint-Riquier, si enfin son texte fait encore autorité à Paris au XI[e] siècle, nous croyons avoir toute raison de l'appeler la bible française. Le texte, en partie espagnol, qu'elle représente a, selon toute apparence, été usité pendant plusieurs siècles en France.

Nous retrouverons, dans le manuscrit 1190 de Vienne, un texte qui rappelle de près celui-ci copié, au commencement du IX[e] siècle, dans une abbaye du nord qui est peut-être Saint-Vaast d'Arras. C'est ainsi que notre texte, parti des frontières de l'Espagne, s'est ramifié jusqu'à l'extrémité du royaume des Francs. Mais il nous faut d'abord étudier le texte qui fut usité à la même époque dans le pays que nous appelons aujourd'hui la Lorraine.

3. Metz.

Le *pagus* de la Moselle nous montre, encore plus que celui de Paris, l'invasion du pays des Francs par les textes méridionaux et la fusion des textes du Midi avec ceux qui venaient d'Irlande. Aucun manuscrit, parmi ceux qui ont été écrits dans le nord de la France, ne présente ce caractère avec autant de netteté que la demi-bible qui porte le **numéro 7 à la bibliothèque de Metz**. C'est qu'il y avait fort peu de distance entre l'ancien royaume des Burgondes, qui appartenait à la tradition méridionale, et la vallée de la Moselle. Aujourd'hui encore, les habitants de nos

1. II PIERRE, II. 7, on lit dans B. N. 93. *tol. cav.* : *a nefandorum inpudica conversatione eruit*, et dans la Vulgate : *a* (om. Théod.) *nefandorum injuria* (*injusta* : B. N. 1. 6; *injuriæ:* Théod*.) *ac luxuriosa* (*am.* Théod. om. *ac lux.*) *conversatione eripuit* (*eruit: am.* Théod.). Le ms. 309 unit les deux leçons : *a nefandorum injustitia ac inpudica conversatione eruit.*


INSTITUTE OF MEDIAEVAL ST. MICHAEL'S

frontières de l'Est parlent, du Rhône à la Meuse, à peu près le même dialecte : il est naturel que les riverains de la Moselle aient reçu leur Bible des bords du Rhône et sans doute, indirectement, des pays visigoths.

Le manuscrit 7 de la bibliothèque de Metz contient la seconde moitié d'une bible, des livres sapientiaux à la fin, ou à peu près. Il est écrit en une belle minuscule qui est presque une semi-onciale et qui remonte probablement au commencement du IX[e] siècle. L'ordre des livres est à peu près exactement celui du *Codex Toletanus*. Le texte des Proverbes est très bon, et tel que nous ne le trouvons que dans un très petit nombre de manuscrits, en grande partie espagnols ou méridionaux, en particulier dans le manuscrit B. N. 11553[1]. Mais, au milieu du livre de la Sapience, ce texte change de caractère et devient au contraire un texte fortement mêlé, où abondent les passages tirés des anciennes versions[2]. Malheureusement, notre manuscrit a été corrigé de telle manière, que souvent il est impossible d'en reconnaître le texte primitif. Mais à ce double titre, comme représentant du meilleur texte de la Vulgate et du texte antérieur à saint Jérôme, il éveille le plus vif intérêt. Judith et Tobie nous conservent le texte ancien, tel que nous le trouvons, en particulier, dans le manuscrit B. N. 93[3]. Dans les Évangiles, on voit beaucoup de leçons anciennes, malheureusement grattées : plusieurs paraissent irlandaises. Dans les Actes, on devine, sous les grattages, de nombreuses leçons anciennes, qui nous rappellent fréquemment le *Book of Armagh*. Le sommaire de l'Apocalypse serait un *unicum*, s'il ne se retrouvait dans le manuscrit d'Armagh. A d'autres endroits, dans les Actes, nous retrouvons les leçons d'un manuscrit de Corbie (B. N. 11533). C'est ainsi que, dans toute son étendue, la France du Nord unit les traditions du Midi aux importations des missionnaires irlandais.

4. Corbie et Saint-Vaast.

Nous avons heureusement conservé un assez grand nombre de manuscrits de Corbie pour qu'il nous soit possible d'esquisser une histoire du texte biblique à Corbie entre la fin du VIII[e] siècle et le milieu du IX[e]. Ces manuscrits sont, comme on sait, partagés entre la bibliothèque d'Amiens et le fonds Saint-Germain de la Bibliothèque nationale. Je ne parle pas de ceux des manuscrits de Corbie qui, dérobés en 1791, sont aujourd'hui

---

1. Voyez ci-dessus, p. 66.
2. SIR., VI, 31*: *et vincula illius fila hyacynthina alligatura salutaris.* — IX, 4*: *Cum psaltrice noli esse assiduus.* — XXXVI, 21*: *sicut faucibus ferarum devorantur cibi, sic cordibus sensatis verba mendacia.* — XXXVIII, 17 et 18*: *Amarica fletum et calefac luctum et fac planctum secundum meritum illius unum diem vel duo propter detractationem et consolare propter tristitiam.* — XLIII, 25: om. *Jhesus* (= *tol. cav. compl*[2].).
3. Voyez plus haut, p. 67 et 97.

à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, objet de nos regrets continuels.

Nous avons déjà touché un mot des manuscrits des anciens textes qui proviennent de Corbie ; ils nous montrent les anciennes versions copiées fort longtemps dans cette abbaye. Avant la fin du VIIIe siècle, nous allons y voir la Vulgate solidement établie, non sans pactiser pendant bien des années encore avec les textes anciens.

Il existe à la **bibliothèque de la ville d'Amiens,** sous les numéros **6, 7, 11 et 12,** quatre volumes qui ont certainement fait partie d'une bible en un grand nombre de volumes. Quoiqu'ils soient d'un format inégal et qu'ils ne soient pas copiés dans le même système, ils font évidemment partie d'un même ensemble, et la bible complète ne devait pas compter moins de douze volumes. Dans le premier, les cahiers sont marqués à la fin, les vingt-trois premiers par les lettres de l'alphabet, en lilas (ces lettres sont entourées de pointillés verts et rouges), les derniers par des chiffres lilas; dans le deuxième, les lettres de l'alphabet sont employées de même; dans le troisième, les lettres de l'alphabet sont peintes en rouge et en vert et entourées de pointillés en rouge, en noir et en vert; dans le quatrième volume, la marque des cahiers, s'ils ont été marqués, a disparu. La couleur lilas, s'unissant au rouge, au vert et au jaune dans les rubriques en onciale et dans les titres courants, forme le trait caractéristique de ce beau manuscrit. L'écriture est une belle minuscule qu'on pourrait croire du IXe siècle, si le manuscrit n'était daté.

Au folio 96 du manuscrit 11, à la fin des Machabées, on lit, dans la même onciale en quatre couleurs que nous avons déjà remarquée, cette inscription :

Ego Maur dramnus abb.. propter Dei amorem et propter conpendium legentium hoc volumen fieri jussi. Quicumque hunc librum legerit Domini misericordiam pro me exoret.

Mordramne fut abbé de Corbie jusqu'à l'an 781, où il abdiqua en faveur d'Adalard.

Le texte de la bible de Mordramne est, comme tous les textes du VIIIe siècle et comme ceux du commencement du IXe, très inégal. Il paraît différer profondément des textes que l'on attribue à Alcuin. Le Pentateuque contient un grand nombre de leçons mauvaises, dont plusieurs, du reste, sont rares. Il en est de même des livres de Josué et des Juges, où nous rencontrons une interpolation déplacée, signe de compilation[1]. Le texte des Proverbes n'est ni bon ni mauvais; il contient les additions qui se trouvent partout. Celui des deux Sapiences, et en particulier de l'Ecclésiastique, est très intéressant et absolument en dehors de la tradition

---

1. Juges, VII, 24: *atque Jordanen usque Bethbera.*

ordinaire; on y trouve quelques très bonnes leçons. Le texte des Machabées n'est pas bon, mais, dans ces livres comme dans les corrections de l'Ecclésiastique, nous rencontrons un certain nombre de leçons, d'un caractère local très accentué, que nous ne retrouverons pas ailleurs que dans les corrections de la grande bible de Corbie, B. N. 11532 et 11533[1].

Plusieurs manuscrits provenant de Corbie, et qui sont de peu plus récents que la bible de Mordramne, nous ont conservé des textes importants ou méritent notre examen à des titres divers.

Le célèbre **Psautier de Corbie (bibliothèque d'Amiens, n° 18)** est écrit au IXe siècle ou même entre le VIIIe et le IXe siècle. C'est un Psautier « gallican », suivi des cantiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, du *Te Deum* et du Symbole d'Athanase, mutilé à la fin. Ce beau manuscrit a été certainement écrit au diocèse d'Amiens. On y trouve deux litanies, toutes deux ajoutées dès le IXe siècle; celle de la fin, folio 141 v°, montre les saints de la Picardie, auxquels sont joints à la fin saint Gall, saint Colman, saint Kilian, saint Boniface, etc.[2]; la première mentionne également les saints du Nord, avec saint Boniface. C'est dans la deuxième que se trouve la prière : *Ut imperatorem et exercitum Francorum conservare digneris, ut eis vitam et sanitatem atque victoriam dones... te rogamus.*

Le manuscrit 10 d'Amiens jouit d'une certaine célébrité depuis que M. Bensly y a découvert le seul texte complet, connu à ce moment, du IVe livre d'Esdras. Il est écrit au IXe siècle. Ce manuscrit est du très petit nombre de ceux dont le texte est antérieur à la mutilation qui a été très probablement faite à Saint-Riquier; il contient donc le fameux passage sur la prière pour les pécheurs qui a été cause de la mutilation du manuscrit B. N. 11505. Les autres manuscrits intacts sont tous en Espagne, excepté un manuscrit qui provient des Cordeliers de Paris (Mazarine 7); le texte du manuscrit de Corbie ne paraît néanmoins pas être parent des textes espagnols.

L'intérêt du manuscrit **13174 de la Bibliothèque nationale** réside moins encore dans son texte même que dans une note qui l'accompagne. C'est un manuscrit des Actes, des Épîtres catholiques et de l'Apocalypse, écrit probablement à la fin du IXe siècle. Le texte en paraît bon. Je n'en citerai qu'un seul verset. Le passage des trois témoins (I JEAN, V, 7) s'y lit en ces termes :

Quoniam tres sunt qui testimonium dant, spiritus aqua et sanguis, et tres unum sunt.

---

1. Notez les leçons PROV., III, 30: *hominem incolam frustra.* — SAP., VII, 18 : (= S. Gall 7). — SIR., I, 31-33 *fili* omis. — VI, 31** : *fila iacinctina ac ligatura* (B. N. 11533**). — II MACH., IV. 7 (= B. N. 11533**). — XII, 2 (*it.*).

2. Une main du IXe siècle a ajouté dans l'une et l'autre liturgie : *S. Adarade* (sic), *S. Ratberte, S. Precordi.*

C'est la leçon des bons manuscrits [1]. Une deuxième main, presque contemporaine, a complété ainsi ce texte :

Quoniam tres sunt qui testimonium dant in terra, spiritus aqua et sanguis, et tres unum sunt; et tres sunt qui testimonium dicunt in cælo, Pater Verbum et Spiritus sanctus, et hi tres unum [sunt].

Ce texte est exactement (à l'exception des mots *quia* et *et Filius*) celui de la première main de la bible de Théodulfe. Mais à la fin du manuscrit, sur le verso de l'avant-dernière garde (fol. 139), au dos de la page qui contient l'épitaphe du célèbre abbé de Corbie, Ratoldus, le même écrivain sans doute auquel est due la correction qui vient d'être citée, a écrit les quatre variantes que voici :

[A]UG[USTINUS] : Quoniam tres sunt qui testimonium dicunt in terra, spiritus aqua et sanguis, et hi tres unum sunt in Christo Jhesu; et tres sunt qui testimonium dicunt in cælo, Pater Verbum et Spiritus, et hi tres unum sunt.

ITEM : Hi sunt qui testificantur in cælo, Pater et Filius et Spiritus sanctus, et hi tres unum sunt.

ATHANASIUS : Tres sunt qui testimonium dicunt in cælo, Pater et Verbum et Spiritus, et in Christo Jhesu unum sunt.

FULGENTIUS : Tres sunt qui testimonium perhibent in cælo, Pater Verbum et Spiritus, et tres unum sunt.

Le texte mis sous le nom de saint Augustin est exactement celui du *Speculum* attribué à tort à ce Père. La deuxième variante ne se retrouve pas dans les œuvres de saint Augustin; elle paraît d'accord avec le texte du palimpseste de Freisingen (*q*), avec celui de Cassiodore et avec la traduction latine du commentaire de saint Épiphane sur le Cantique des Cantiques; il faut aussi la rapprocher de la bible de Corbie, qui sera citée tout à l'heure. La citation suivante est tirée du livre du Pseudo-Athanase sur la Trinité; enfin Fulgence est cité exactement d'après sa *Responsio ad Arianos*. Dans ce curieux essai de comparaison des textes, il y a assurément bien peu de critique, mais une réelle érudition, et c'était sans doute un homme de beaucoup de lectures que le moine de Corbie qui amassait ainsi les variantes du passage le plus discuté de la Bible. Il est vrai que cette érudition-là est la mort des bons textes et l'origine de toutes les interpolations.

Nous avons conservé, parmi les manuscrits de Saint-Germain (**B. N. 11532 et 11533**), une belle bible en deux volumes qui provient de

---

1. *Am. fuld. harl. vall**. *paul. leg*[2]*. B. N. 1. 2. 3. 4*. 5. 8. 47. 93*. 250. 8847. 11505. 17250*. Maz. 189 A. Angers 1. 2. 3. Chartres 73. Reims 2. 19. Bamberg 5. Zurich. Grandv. Berne 4. Cologne 1. Monza. S. Gall 63*. Munich 6230, etc. — *Arm.* Berne A 9*. B. N. 6* 11553 et M. Br. I. E. VIII* ont le même texte avec le mot *quia* (*arm.* : *et aqua*).

Corbie. A la fin du tome deuxième, on lit une *Adbreviatio Chronicæ* qui se termine pour ainsi dire deux fois :

.... et inde domnus Karolus solus regnum suscepit et Deo protegente gubernat usque in præsentem annum feliciter qui est annus regni ejus XLII imperi autem VIII. *Sunt autem totius summæ ab origine mundi anni usque in præsentem annum MMMM.DCC.LXI. A Hludovico imperatore usque ad Hlotharium filium anni XXVII. A Hlotario imperatore usque ad Hlotharium filium ejus anni XVIII.

Martianay et les auteurs du *Nouveau traité de Diplomatique,* ainsi qu'encore M. Wordsworth, ont cru remarquer que l'écriture changeait à l'endroit où j'ai mis un astérisque et ont par conséquent daté le manuscrit de 809. En réalité, nous avons lieu de croire que tout le passage est de la même écriture. C'est donc du règne de Lothaire II (855-869) qu'il faut dater notre manuscrit. Mais il ne faut pas se hâter de dire qu'il a été copié sur un original de l'an 809. La date de 809 n'est pas celle du manuscrit biblique qui a servi de modèle au nôtre, mais uniquement celle de la Chronique. En effet, un autre texte de l'*Adbreviatio Chronicæ,* que M. Delisle a retrouvé dans un manuscrit provenant de la cathédrale de Beauvais et qui paraît écrit sous Louis le Débonnaire, est également daté de 809[1].

Le texte de la bible que nous étudions est intéressant comme sont tous les textes antérieurs à la réforme du IX[e] siècle, et il est mêlé comme sont presque tous les textes de ce temps; il unit de fort bonnes leçons à d'autres qui sont tirées des anciennes versions, mais sans qu'on y trouve, comme dans les bibles du type espagnol, des livres entiers empruntés à ces anciennes versions.

Le Pentateuque paraît avoir un bon texte, quoique avec certaines leçons moins bonnes[2]. Les livres des Rois n'ont pas les interpolations ordinaires, ou plutôt elles sont ajoutées en marge par une deuxième main qui paraît du X[e] siècle. On y voit un très petit nombre de leçons mauvaises ou d'interpolations curieuses, que nous ne retrouvons pas toujours ailleurs[3]. Les Chroniques, qui viennent après les Rois, sont suivies du Psautier « hébraïque ». Les Proverbes et les deux Sapiences ont un texte sans interpolations, et où l'on remarque même l'absence d'un demi-verset qui a été interpolé dans presque tous les manuscrits[4]. Sans que le texte des livres sapientiaux soit en général le même que celui de Théodulfe ou des manuscrits espagnols, on y rencontre certaines leçons qui ne se retrouvent que

---

1. B. N. 9517. Voyez *Le Cabinet des manuscrits,* t. III, p. 253.
2. Ex., II, 22* : om. de *Alterum — adjutor meus* seulement.
3. I Rois, XVII, 34 et 35* : *et venit leo vel ursus, tulitque arietem de medio gregis, et secutus sum eos,* etc. (le tout au parfait). — II Rois, XIV, 27, à la fin : *Hæc fuit in matrimonio Roboam filii Salomonis* (cf. Théod*. et les mss. de Corbie, B. N. 11939 et 11946). — XIX, 11* : *pervenerat ad regem ut reduceret eum in domum regis* (2[e] m. : *suam*).
4. Prov., IV, 27. Voyez p. 66.

dans les textes visigoths ou dans les manuscrits qui proviennent de Théodulfe [1].

Les Prophètes, avec lesquels commence le second volume, prêtent à très peu de remarques [2]. Le livre de Baruch s'y trouve à la suite de Jérémie, tandis qu'il manque dans tous les manuscrits de la France du Nord précédemment étudiés, et il a les mêmes rubriques, la première exceptée, que dans la bible de Théodulfe [3]. Le livre de Baruch semble, en général, mal copié. Le livre de Job vient après les Prophètes; il est suivi de la note :

Hoc post finem libri Job scriptum invenimus, sed requirendum est in quo opere sancti Hieronimi ita scripserit : Job quoque exemplar patientiæ... [4].

On lit ensuite Tobie, Judith et Esther, Esdras et les Machabées. Le texte des Machabées semble particulièrement mêlé; on y trouve des leçons qui paraissent empruntées à l'ancienne version, la même que nous connaissons déjà par trois manuscrits [5]; d'autres sont de simples fautes de copie, telles que I Mach., xiv, 21* : *ecclesia,* pour *et letitia* (texte de Théodulfe), ou la copie d'anciennes fautes, comme II Mach., xii, 2* : *et Apollonius gehenne filius* (= Mordr.; pour *Gennei,* texte de la 2e main); d'autres leçons paraissent bonnes.

Les Évangiles présentent un petit nombre de leçons intéressantes, mais probablement presque toutes mauvaises [6]. Le livre des Actes est un texte mêlé, dont les interpolations nous offrent un vif intérêt [7]. Nous reviendrons tout à l'heure à ce livre et au caractère de ses interpolations.

---

1. Voyez ci-dessus Prov., iv, 27. — xxxi, 3* : *et vias tuas* (= *cav.*). — Sir., vi, 31* : *fila iacinctina alligatura salutaris* (= *cav.* Metz 7*. B. N. 11505*. Théodmg. — 2e m. : *ac ligatura*).

2. Ez., xx, 39* : *Eo quod non audissetis me, et nomen meum polluatis.* — Dan., xiii, 53* : *innocentem et justum opprimens.* — *Ib.* : om. *Innocentem — interficies.* — Hab., iii, 1* : *Canticum Habacuc prophetæ pro ignorationibus. Domine audivi auditum tuum et timui, consideravi opera tua et expavi* (= *am*.; B. N. 6. Ambr. E. 26 *inf.* : *et excidi mente*).

3. Commencement : *Hæc verba libri...* (= Théod**). — Rubriques : iii, 9 : *De doctrina ecclesiastica initiatio,* etc. (= Théod.).

4. Job, xlii, 14*, on trouve la mauvaise leçon *Cornus tibiæ* (= *tol. car. vall.* B. N. 1*. 2. 3. 4*. 6. 94*. 104*. Col. 1. — Genève 1 : *Cornustybiæ*).

5. II Mach., iv, 19* : *misit Jason facinorosus ab Hierosolimis speculatores* (2e m. *am. cav.* Mordr. et Vulg. : *viros peccatores*; Ambr. E. 26 *inf.* Lyon 356 : *spectatores.* — LXX : θεώρους).

6. Matth., xi, om. du v. 15. — xii, 32 : om. *remittetur — Sp. sanctum.* — xxi, 31 : *Dicunt ei novissimus,* sans l'interversion. — xxiii, 18 : *debitor est* (irlandais). — xxvi, 28 : *Hic est enim calix sanguis meus novi testamenti.* — xxvii, 46 : *Heli Heli lemazabthani.* — Marc, i, 31 : *Et statim ascendens.* — Luc, iv, 34* : *Scito te.* — Jean, viii, 27 : *quia de patre eis dicebat.*

7. Leçons de la première main : Act., iv, 17 : *Sed ne amplius divulgentur in populo verba ista* (cf. *h. gig.*). — v, 34 : *jussit modicum foras apostolos secedere.* — vii, 21 : *Exposito autem illo in flumine* (Vienne 1190. B. N. 93. 140. 202. 11505**. 16262**, versions provençales, vaudoise et allemande [*tepl.*]). — *Ib.*, 24 : *quemdam injuriam patientem de genere suo* (= *gig.*). — *Ib.*, 42 : *Convertit autem se Deus ab eis.* — x, 25 et 26 : *adoravit eum... sicut et tu.* — xi, 17 : *prohibere*

Le texte des Épîtres catholiques n'est pas moins mêlé [1]. Celui des Épîtres de saint Paul, au contraire, ainsi que celui de l'Apocalypse, ne prête guère à aucune observation, en bien ni en mal [2].

Notre manuscrit a été corrigé plusieurs fois. Les premières corrections sont d'une belle écriture du IXe siècle; elles sont très nombreuses et représentent une révision sur le même texte qui avait servi de modèle au copiste. D'autres, qui représentent un texte différent, paraissent du Xe siècle [3]. D'autres enfin sont du XIIIe siècle; elles rétablissent les leçons du texte courant de cette époque.

Ce qui nous intéresse plus que ces corrections, généralement insignifiantes, c'est l'étude de détail des interpolations qui appartiennent à la première main. On y trouve d'abord un doublet, ACT., XXVI, 19 : *non fui incredulus cælesti visione vel celestis visionis*. Cette double leçon est de la nature de celles que les Anglais appellent « leçons alternatives ». On y rencontre ensuite des interpolations déplacées, ainsi ACT., VIII, 11* : *artibus magicis suis* [4]; IX, 40 : *In nomine Jhesu Christi, surge* [5]. L'une est tout à fait caractéristique. ACT., XVII, 32*, nous trouvons les mots incohérents : *Cum audissent autem resurrectionem mortuorum, dedit hominibus, quidam quidem irridebant*. En fait, les mots *dedit hominibus* appartiennent au verset 27, en tête duquel ils sont mis par quelques anciens textes : *Dedit hominibus quærere Deum* [6]. Cette interpolation a du reste l'humeur voya-

---

Deum ne daret illis Spiritum sanctum credentibus in nomine J. C. (cf. Théod. etc.). — XV, 23 : *epistolam continentem hæc* (voyez p. 75). — *Ib.*, 24, à la fin : *dicentes circumcidimini et custodite legem* (= *gig.*). — XVI, 1 : *Et cum circuisset has nationes* (= *arm. seld.* Metz 7*. B. N. 202. 341. 342*. 343. 11932. 16262. Wernig., versions provençales, vaudoise et allemande [*tepl.*]). — *Ib.*, 40 : *narraverunt quanta fecisset Dominus cum eis, consolantes eos profecti sunt* (cf. *d.*). — XVII, 7 : *nescio quem esse Jhesum* (cf. *gig.*). — *Ib.*, 28 : *creatura et genus sumus.* — XXVIII, 31 : *sine prohibitione, quia hic est J. C. filius Dei per quem incipiet totus mundus judicari.* (Voyez p. 98.)

1. Première main : I PIERRE, I, 10 : *de futuris in vobis gaudiis quæ data sunt.* — III, 15 : *spe et fidei* (sic; *et fide: dem.* B. N. 140). — IV, 14 : *quoniam gloriæ Dei spiritus in vobis requiescit* (= Théod. *arm. compl*[1]. B. N. 4**. 7. 321*. 11553. S. Gall 83. 907. Genève 1). — V, 5 : *invicem quietem et humilitatem animi induite* (= *tol.*). — *Ib.*, 12 : *vestram veram gloriam.* — II PIERRE, I, 17 : *de magnifica majestate* (= *h*). — I JEAN, V, 7 : *Quoniam tres sunt qui testimonium dant* (2e m. : *in terra*), *spiritus aqua et sanguis, et tres unum sunt; et tres sunt qui* (sur un grattage : *de cælo*) *testificantur* (2e m. : *testimonium dicunt in cælo*), *Pater Verbum et Spiritus, et tres unum sunt* (*testificantur* est la leçon de *q* et de Cassiodore).

2. Je relèverai seulement la glose suivante, PHILÉM., 13* : *detinere filium meum carissimum.*

3. III ROIS, XXI, 20 : *Num invenisti me inimicum tibi, inimice mee* (doublet)? — II MACH., IV, 7 : *Seleuci levitatem et excessum.* — ACT., VII, 43 : *et transferam vos propter hoc trans Babylonem.*

4. *Magicis suis artibus:* B. N. 6. 140. *tepl.; magicis suis:* Mun. 6230. B. N. 254. 321.

5. *Surge in nomine J. C.:* Cyprien, Metz 7*.

6. *Arm***. B. N. 6**. 202. 17250**. *tepl.*

geuse, car, dans le manuscrit de Wernigerode, nous la trouvons au milieu du verset 26 : *et terminos habitationis dedit hominibus eorum*. Il est donc établi que le seul livre de la bible de Corbie qui montre des leçons espagnoles en une proportion appréciable ne les a reçues que par interpolation. Il en est sans doute ainsi des rares leçons de même nature que nous avons trouvées éparses dans le reste de la Bible. L'analogie du livre de Baruch avec le texte de Théodulfe, en particulier, doit nous faire penser que ce livre ne se trouvait pas dans l'original de notre manuscrit, et que le copiste l'a emprunté à quelque manuscrit méridional.

En somme, le texte de la bible de Corbie n'est nullement un texte espagnol. Le peu qu'il a d'éléments espagnols lui vient du dehors, et les soudures s'en voient encore. C'est par là que les textes de Corbie se distinguent de ceux de Saint-Denis et de Saint-Riquier.

Je ne dirai qu'un mot des sommaires de notre manuscrit. Ils sont, pour la plus grande partie, identiques à ceux de la deuxième bible de Charles le Chauve. Les sommaires des livres des Rois présentent une ressemblance toute particulière avec ceux qui se voient dans un autre manuscrit de Corbie, écrit au x[e] siècle, B. N. 11946, et ceci est une raison de plus de penser que notre manuscrit a été copié à Corbie même[1]. Quant à la deuxième bible de Charles le Chauve, nous serons plus tard dans le cas de nous rappeler qu'il en a été fait mention à propos d'un manuscrit du nord de la France.

Le manuscrit **1190 de la bibliothèque impériale de Vienne** a été regardé longtemps comme un monument daté de la calligraphie de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras. On y voyait, en effet, avec le nom de Radon, qui fut abbé de Saint-Vaast de 795 à 815 environ, la mention de l'incendie qui détruisit le couvent sous son administration. Aujourd'hui la critique conteste cette attribution. Nous devons donc l'examiner de près et considérer si elle doit être conservée ou rejetée.

Le manuscrit présente tous les caractères de la paléographie du nord de la France. La date qu'on lui donne, aux environs de l'an 800, pourrait lui convenir ; il paraît en effet dater du commencement du ix[e] siècle.

En tête (fol. 16 v°), après 15 feuillets formant un cahier à part et qui contiennent en particulier le Psautier gallican et les quatre premiers des cantiques de l'Ancien Testament, on lit deux poèmes d'Alcuin :

In capite bibliotechæ ab Alcuino editi.

In hoc quinque libri retinentur codice Moysis...
Dum primus pulchro fuerat homo pulsus ab horto...

---

1. Si notre ms. a été écrit à Corbie, la chronique qui l'accompagne a été copiée sur un ms. des États de Lothaire.

Le dernier de ces deux poèmes se termine par ces quatre vers :

Codicibus sacris hostili clade perustis
Et radō fervens hoc reparavit opus.
Hoc opus, hoc etenim flammis te substrait atris,
O lector, si tu pacis amore legis.

Ces vers ne sont pas une addition au poème d'Alcuin, ils en font partie, mais l'un d'eux, au moins, est emprunté à un auteur plus ancien. Trois fois, dans sa correspondance [1], Alcuin répète en le variant le vers de Juvencus :

Hoc opus, hoc etenim forsan me subtrahet igni.

Quant aux mots : *Et radō* (c'est-à-dire *Radon*) *fervens*, ils sont parfaitement lisibles et ne peuvent être lus autrement. Ces vers ne sont pas inconnus de ceux qui s'occupent de la Vulgate. En tête du *Codex Amiatinus*, dans le fameux cahier préliminaire qui, par son original, remonte fort près de Cassiodore, on lit, au-dessous de l'image d'un homme écrivant :

Codicibus sacris hostili clade perustis
Esra Deo fervens hoc reparavit opus.

Il faut néanmoins nous garder de prendre une fausse piste. Nos deux vers ne sont probablement pas plus anciens qu'Alcuin. D'après M. Corssen [2], ils ont été inscrits dans le *Codex Amiatinus* par une main postérieure. Le personnage dont ces deux vers accompagnent le portrait n'est sans doute pas Esdras, mais saint Jérôme. Mais il paraît qu'un manuscrit de Ratisbonne, aujourd'hui perdu, qui contenait les poèmes d'Alcuin, avait conservé la leçon : *Ezra Deo fervens*. Nous n'avons donc aucune raison de penser qu'Alcuin, dans son poème, ait fait la moindre allusion à son ami, l'abbé de Saint-Vaast, Radon, ni à l'incendie du monastère d'Arras.

Mais tout n'est pas dit avec ces mots. La leçon *Et radō* est trop certaine et, dans un manuscrit du nord de la France, elle est trop remarquable pour que nous puissions passer devant elle sans lui prêter attention. L'incendie de Saint-Vaast a été un événement historique. Une lettre d'Alcuin [3] lui est consacrée, et c'est l'abbé de Tours qui a composé les inscriptions de l'église reconstruite par Radon [4]. La première commence par ces vers :

Hæc domus alma Dei flammis crepitantibus olim
Arsit et in cineres tota redacta ruit.
Sed, miserante Deo, Rado, venerabilis abba,
Construxit melius ac renovavit eam.

---

1. *Epistola* 126 (fin de 799). Jaffé, *Monumenta Alcuiniana*, p. 510; *ep.* 166 (de 801), Jaffé, p. 607.
2. *Jahrbücher für protestantische Theologie*, t. XVIII, 1892, p. 626. La même remarque avait déjà été faite par M. White.
3. Jaffé, *Mon. Alc.*, p. 729, *ep.* 224. Sur Radon, voyez Sickel, *Acta Karolinorum*, t. I, p. 80.
4. Dümmler, *Poetæ latini*, t. I, p. 308.

On peut difficilement admettre que les mots *Et radō,* si clairement écrits et venant après la mention d'un incendie, ne soient pas une sorte de jeu de mots d'un scribe de Saint-Vaast. Il est vrai que *Radon* n'est pas une forme latine très correcte, mais nous trouvons également, dans un manuscrit des inscriptions de Saint-Vaast citées tout à l'heure, le nom de l'abbé écrit *Radon.* Il reste donc possible et vraisemblable que notre manuscrit ait été copié à Saint-Vaast peu après l'incendie du couvent.

Mais, si même le manuscrit de Vienne ne contient pas le nom de l'abbé de Saint-Vaast, il a été écrit dans la région à laquelle appartenait cette abbaye. Si mes souvenirs sont exacts, la petite écriture fine dans laquelle il est écrit n'est pas sans ressembler, malgré les cinquante ans qui les séparent, à celle du *Codex Paulinus,* que nous savons être un manuscrit du nord de la France.

Après les deux poèmes qui occupent le folio 16, le manuscrit commence au verso du folio 17 (le recto est en blanc) par une inscription en forme de croix :

In Christi nomine. Vetus testamentum ideo dicitur, quia veniente novo cessavit...

Ce texte, dont la disposition en croix rappelle les bibles espagnoles et plus encore les bibles de Théodulfe, n'est autre chose qu'un extrait des Étymologies d'Isidore de Séville. La Genèse commence au folio 18, sans les préfaces de saint Jérôme. Le texte du Pentateuque présente des ressemblances dignes d'être notées, tour à tour avec la première et la seconde main du manuscrit B. N. 45. Les livres des Rois, qui sont copiés après une page blanche, ont un texte différent de celui du manuscrit 45 et interpolé, mais qui n'a pas toutes les additions des textes postérieurs. Ils finissent ainsi, au folio 108 v° : *Expliciunt libri Regum IIII^or^. Lege cum Dei gratia, posside feliciter.* Une page blanche précède également le livre de Job. Les Proverbes, sans les interpolations ordinaires, l'Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques, sans les rubriques, viennent ensuite. Une page blanche les sépare des Prophètes. Folio 178 v° : *Explicit liber prophetarum. Gloria Trinitatis. Amen.* Suivent les Chroniques, Esdras et Néhémie, et Esther. La Sapience, précédée d'une colonne et demie en blanc, au commencement d'un cahier, et l'Ecclésiastique, avec la prière de Salomon, viennent ensuite, ainsi que Tobie, Judith et les Machabées, encore précédés d'une page en blanc.

Au folio 233, on lit un *capitulare evangeliorum,* suivi des Évangiles [1]. Ils semblent présenter quelque ressemblance avec le texte du *Codex Fuldensis* et avec celui de Théodulfe [2]. Dans les Actes et dans les Épîtres ca-

1. Fol. 236, 2° col.: *Novum opus...* V°: *Plures fuisse... Duorum in generatione Christi principia presumens...* 237, canons. 238 v°. Matthieu.

2. Voyez pourtant, Matth., vi, 11, le repentir : $c^{s}o^{u}t^{p}i^{e}d^{r}i^{s}a^{u}n^{b}u^{s}m^{ta}$*ntialem*, et Marc, i, 3 : *semitas Dei nostri.*

tholiques, nous trouvons un texte qui présente les plus grandes ressemblances avec celui du manuscrit 93, déjà mentionné, et qui en diffère à peine par quelques leçons. Au passage I Jean, v, 7, dont la première main semble avoir donné le texte sans interpolation, une deuxième main contemporaine a écrit un texte qui est exactement celui de Vigile de Tapsus :

Quoniam tres sunt qui testimonium perhibent in terra, aqua sanguis et caro, et tres in nobis sunt. Et tres sunt qui testimonium perhibent in cælo, Pater Verbum et Spiritus, et hi tres unum sunt.

Je ne retrouve ce texte dans aucun manuscrit sinon, à peu près dans les mêmes termes, mais avec une interversion, dans le manuscrit 7 de la bibliothèque Mazarine, le même qui contient le texte complet du IVe livre d'Esdras [1].

Les Épîtres de saint Paul [2] et l'Apocalypse présentent encore un texte qui paraît être en général celui du manuscrit 93. Nous ne nous étonnerons pas de trouver, dans notre manuscrit, les divers livres du Nouveau Testament, non compris les Évangiles, dans un texte analogue au texte que nous avons appelé français. En effet, nous avons vu qu'il circulait au XIe siècle, et probablement beaucoup plus tôt, des manuscrits du Nouveau Testament sans les Évangiles où ce texte était reproduit. Cette recension a certainement joui d'une grande autorité dans le nord de la France, et, quoique l'origine en soit espagnole, s'il y a un texte qu'on puisse appeler français, c'est celui-là.

---

1. *Quoniam tres sunt qui testimonium dant in cælo, Pater Verbum et Spiritus; et tres sunt qui testimonium dant in terra, caro sanguis et aqua, et hi tres in nobis unum sunt.*

2. F° 272 v°: *Inc. prologus S. Hieronimi juxta opinionem: Primum intelligere nos oportet... Romani sunt in partes Italiæ...* En tête des Galates, après l'argument ordinaire (*Galatæ sunt græci...*), on en trouve un deuxième : *Hoc vel maxime argumento...* L'argument des Hébreux commence ainsi : *Instruit Hebreos...*

TROISIÈME PARTIE

SAINT-GALL ET L'ITALIE DU NORD

CHAPITRE PREMIER

MANUSCRITS GRECS-LATINS

La suite de notre étude nous conduit aux limites du royaume des Francs.

De toutes les bibliothèques des anciens monastères francs, aucune ne nous fournit, pour l'histoire locale du texte de la Bible, autant de ressources que la bibliothèque conventuelle de Saint-Gall. Tout collabore, à l'abbaye de Saint-Gall, à faciliter une étude telle que la nôtre : une bibliothèque qui n'a jamais été déplacée, des inventaires du IX[e] siècle recommencés au XV[e], des chroniques dont les auteurs s'appellent Ratpert et Ekkehard, et où l'histoire de nos manuscrits est mêlée aux récits les plus captivants, enfin un fonds d'archives aussi riche que bien entretenu, où se retrouvent fréquemment la signature et l'écriture des copistes de nos bibles, tels sont les instruments de travail que nous y trouvons réunis. Quant aux manuscrits bibliques, ils sont nombreux à Saint-Gall, puisqu'on en trouve une cinquantaine qui sont antérieurs à l'an 1000, mais surtout ils présentent, dans la tradition de leur texte, une continuité qu'on ne retrouve pas ailleurs. Nous savons sur quel modèle chacun a été copié, les corrections faites sur les marges de l'original nous en fournissent fréquemment la preuve certaine. Tel a été le respect des habitudes et des textes reçus dans cette antique retraite, que pendant bien longtemps aucune influence étrangère ne s'y est mêlée aux traditions locales. Saint-Gall a exercé, dans la littérature biblique, la même autorité que dans beaucoup d'autres domaines ; Reichenau, Einsiedeln en sont tributaires. Une grande œuvre surtout est sortie de ce milieu, c'est la *Glose ordinaire*, compilation bien insuffisante, qui a dispensé pendant bien des siècles ceux qui étudiaient la Bible de toute lecture et de toute étude personnelle. Le texte qu'accompagnait ce volumineux commentaire, et qui a été copié plus souvent peut-être qu'aucun autre, est l'un des représentants de la tradition de Saint-Gall. Il nous convient donc d'étudier le texte de Saint-Gall avec un soin particulier : étude agréable entre toutes, puisque nous

lirons à livre ouvert dans l'histoire de la Bible à Saint-Gall. Avant toutefois de nous engager dans le sentier d'une tradition locale si constante, nous devons raccorder, pour ainsi dire, notre étude à l'histoire, déjà esquissée, des manuscrits irlandais de Saint-Gall, et considérer un petit nombre de ces manuscrits anciens, grecs et latins à la fois et en partie écrits par des scribes irlandais.

Si nous avions le temps de nous arrêter en ce moment à l'histoire de l'art chrétien, nous verrions quelle influence dominante Saint-Gall et ses filles spirituelles ont exercée sur l'art dans toute la vallée du Rhin. Nous montrerions l'abbaye de Saint-Gall, par un phénomène étrange, propageant dans le monde germanique les traditions artistiques de l'Orient. Cette étude trouvera sa place en un autre endroit [1].

Nous possédons un groupe de manuscrits, écrits à Saint-Gall et à Reichenau, en partie par des mains irlandaises, et qui sont bilingues, grecs et latins. Le premier est le **manuscrit 48 de Saint-Gall.** Ce beau manuscrit a été publié complètement en autographie par Rettig, et la description qui précède cette édition est un véritable modèle. Par tous les traits extérieurs, le manuscrit est irlandais. Il contient les quatre Évangiles en grec, avec une traduction latine entre les lignes. Cette traduction est la Vulgate, et on y remarque, surtout au commencement, un assez grand nombre de leçons de l'ancienne version [2], mais il est difficile de faire usage de ce texte, à cause du grec sur lequel il est appliqué et qui lui a souvent fait violence.

Le *Codex Sangallensis* ne se bornait pas aux Évangiles. Le **Codex Bœrnerianus**, conservé à la **Bibliothèque royale de Dresde** (**A. 145^{b}**), en est, selon toute apparence, la continuation ; il contient les Épîtres de saint Paul, non compris l'Épître aux Hébreux. Le texte latin qui est écrit entre les lignes n'a rien de commun avec la Vulgate, c'est un texte du type « italien ». Les deux manuscrits sont du IXe siècle.

Le *Codex Bœrnerianus* est doublé, pour le grec, par un manuscrit de Reichenau (**Augiensis**), qui fut acquis par Bentley et qui a sa place aujourd'hui sur les rayons de **Trinity College, à Cambridge** (**B. 17. 1**). La version latine, qui est la Vulgate, n'est plus interlinéaire, elle est écrite sur une deuxième colonne, à côté du grec et en dehors ; l'Épître aux Hébreux manque dans le grec. L'écriture latine est une minuscule qui paraît de la seconde moitié du IXe siècle et qui n'a rien d'irlandais.

M. Corssen a consacré à ces deux derniers manuscrits deux intéressantes dissertations. D'après lui, non seulement le texte grec de l'un et de l'autre manuscrit a été copié sur un même original, mais cet original con-

1. Voyez *Mémoires de la Société des Antiquaires*, t. LII, 1892, p. 144.

2. MATTH., I, 23 : *concipiet.* — VI. 13 : *quoniam tuum est regnum et virtus et majestas vel gloria in sæcula. Amen.* — *Ib.*, 25 : *aut quid bibatis.* — Ib., 30 : *modicæ fidei.* — LUC., XIII, 27 : *omnes operamini.* — XXIII, 15 : *remisit illum ad vos.*

tenait une version latine écrite à côté du grec et toute semblable à celle du *Codex Bœrnerianus*. Allant plus loin, M. Corssen croit pouvoir reconnaître une parenté particulière entre l'original commun de nos deux manuscrits et le célèbre *Codex Claromontanus,* et c'est dans le nord de l'Italie qu'il met l'auteur commun de l'une et de l'autre édition bilingue. Cette hypothèse, qui a été très vivement attaquée et que nous n'avons pas à examiner ici, n'a en elle-même rien qui nous déplaise. En effet, le texte latin qui y avait place était, autant que nous pouvons en juger, un texte « italien ». Un autre texte bilingue, le *Codex Laudianus* des Actes des Apôtres [1], provient de Sardaigne. Chacun sait quelle est l'importance de l'Italie dans l'histoire des manuscrits grecs. Dans ce pays, qui garda longtemps la tradition et l'usage du grec, les manuscrits bilingues étaient tout naturellement à leur place. Je pourrais montrer un manuscrit grec-latin, écrit en Italie au XIVe siècle (B. N. grec. 54), dont la très remarquable illustration présente un rapport étrange avec un texte iconographique, moitié grec, moitié latin, qui est copié au milieu du *Codex Sangallensis* cité plus haut. Mais ce n'est pas le moment d'insister sur ce sujet.

On trouve à **Saint-Gall (n° 17)** un Psautier bilingue dont le texte grec a trouvé place dans une célèbre édition des Psaumes ; ce manuscrit a été écrit à Saint-Gall à la fin du IXe siècle. Il vaudrait la peine de rechercher s'il n'y a pas quelque rapport de dépendance entre ce manuscrit et un Psautier grec-latin du IXe siècle, écrit par une main irlandaise, qui est conservé à la **Bibliothèque de Bâle (A. VII. 3)**. L'écriture de ce dernier manuscrit est celle des plus beaux manuscrits irlandais. On y lit un hymne en l'honneur de sainte Brigitte, où il est question de *nostra insula que vocatur beatissima.* Il est pourtant fort probable que ce beau manuscrit n'a pas été copié en Irlande. M. Omont cite la note qu'on lit en regard du Ps. XXXI : *Huc usque scripsi. Hic incipit ad Marcellum nunc.* On sait que, sous le nom de Marcellus, le célèbre Mœngal dirigea les écoles de Saint-Gall, où il avait été élevé, puis celles de l'abbaye de Grandval, que des liens intimes unissaient à Saint-Gall. Il existe à Saint-Gall plusieurs chartes écrites par lui entre les années 853 et 865 [2].

Au jugement de M. P. de Lagarde, le texte grec du manuscrit de Saint-Gall ou plutôt de son modèle se retrouve dans le Psautier quadruple de Salomon III, dont nous aurons à parler tout à l'heure. Le rapprochement du nom de Marcellus et de celui de Salomon III, son élève, n'est pas sans intérêt pour nous. D'après M. de Lagarde, le Psautier « hébraïque » de Salomon III est copié sur le même modèle que le **manuscrit 107 de Reichenau** (Xe siècle), actuellement à Karlsruhe. Il y aurait à faire, sur

1. Bodl. *Laud.* F. 82 (VIIe siècle). Le latin qui accompagne le texte grec paraît une Vulgate adaptée mot à mot au grec. C'est à ce ms. que Bède paraît avoir emprunté les leçons qu'il cite *ex græco.*

2. Wartmann, *Urkundenbuch der Abtei S. Gallen,* t. II, p. 44, 48 et 60.

la filiation des manuscrits de Saint-Gall et des abbayes qui en dépendaient, des recherches qui ne seraient pas sans profit. Les manuscrits grecs-latins de l'Alémanie ont certainement été nombreux. A **Saint-Gall**, nous trouvons, **sous le numéro 1395**, p. 336-361, des débris d'un autre manuscrit grec-latin des Psaumes, du xe siècle ; à **Trèves (n° 7)**, un Psautier avec texte grec interlinéaire, du commencement du xe siècle, que M. Keuffer pense, avec toute apparence de raison, copié à Reichenau (nous pourrions ajouter : ou à Saint-Gall).

En mettant entre mes mains le Psautier grec-latin de Bâle, dont il a été parlé plus haut, M. Sieber, le bibliothécaire que nous regrettons, m'a fait remarquer la ressemblance toute particulière de ce manuscrit avec les manuscrits bien connus des Évangiles et de saint Paul, le *Sangallensis* et le *Bœrnerianus*. On ne peut guère douter en effet que ces trois manuscrits n'aient été copiés en même temps et au même lieu. Si ce ne sont pas des parties détachées d'un même manuscrit, ce sont en tous cas les produits d'un même atelier. En dehors de l'écriture grecque, qui est absolument caractéristique et qui trahit la main d'un scribe irlandais, la manière même dont le latin est appliqué sur le grec, les procédés d'adaptation de la Vulgate au texte original et les nombreuses traductions doubles qu'unit la particule *vel*, attestent la parenté intime du Psautier de Bâle avec les deux manuscrits du Nouveau Testament. Il n'en est pas absolument de même du manuscrit grec-latin des Psaumes qui est conservé à l'**Arsenal (n° 8407)**. Ce manuscrit est signé de Sedulius Scottus, si tant est que le nom même de cet écrivain soit certain. En tous cas, ni l'attribution de ce manuscrit à un moine de Saint-Gall, vivant en 818, n'est justifiée (car le passage d'Hepidannus qui contient ce nom paraît interpolé), ni il n'est possible d'identifier à coup sûr notre copiste avec le maître de l'école cathédrale de Liège, qui vécut entre 840 et 868. Le manuscrit vient de Saint-Mihiel et il était auparavant à Saint-Nicolas-du-Pré, à Verdun. Une chose est certaine, c'est que, si le manuscrit de l'Arsenal se distingue, par bien des traits, de ceux que nous avons attribués à Saint-Gall, il est néanmoins de la même école, et il a été également copié par une main irlandaise.

CHAPITRE II

WINITHARIUS ET SON TEMPS

La critique est singulièrement facilitée lorsqu'il se rencontre en un même lieu un groupe de manuscrits, les uns signés d'un nom connu dans l'histoire locale, les autres écrits évidemment de la main du même écrivain. Le nom du moine de Saint-Gall, Winitharius, nous offre ainsi, au milieu du VIII[e] siècle, un point de départ assuré. C'est sans hésitation que nous grouperons autour de ce nom quelques-uns des anciens manuscrits de Saint-Gall.

Le **manuscrit 70 de Saint-Gall,** qui comprend les Épîtres de saint Paul, est signé ainsi, page 250 :

Expliciunt epistulæ Pauli .XIIII. Amen. In nomine Domini Jhesu Christi saluatoris nostri incipit uersus Uuinitharii presbiteri qui hunc librum scripsit.

Obsecro fratres almitatem uestram, etc.... (c'est un sermon qui se termine ainsi :) Marcum obsecro primum qui preest nobis in Domino. Stefanum oro ut electum Domini...

Une note de la main de von Arx fait remarquer qu'on a gratté ensuite un mot qui peut se lire *Johannem*. Cela n'est ni certain, ni même probable. Il n'y a pas ici de grattage, et le bout de la ligne est en blanc. On a, imprudemment, appliqué le timbre de l'abbaye sur les quatre dernières lignes, qui se terminent ainsi :

p..e. subplico
....
ille
uobis amen.

Marc et Étienne furent institués, avec Wolfram, administrateurs de l'abbaye en 760, à la mort de Sidonius. Quant à Winitharius [1], il embrassa la vie monastique à Saint-Gall sous saint Othmar, il y fut ordonné prêtre et il en fut élu doyen avant 766; il figure au nécrologe de Reichenau sous le nom d'Antegarius. Les archives de Saint-Gall conservent deux chartes signées de lui comme copiste; la plus ancienne [2] est datée de 761 :

Ego Uuinitharius pres[biter] hanc traditionem scripsi in ipso monasterio an. X. regnante Pipino rege v. k. agus.

---

1. Je suis une note manuscrite d'I. von Arx.
2. *Stiftsarchiv,* n° 23 ; Wartmann, 30.

La deuxième [1] est de l'an 763. On lit au dos :

Ego enim Uuinitharius [ha]esi peccator uocatus presbiter uel monachus sancti Galloni scripsi et subscripsi anno XII domno gloriosissimo rege Pippino.

Mais une difficulté se présente. Dans la souscription de notre manuscrit 70, le nom *Uuinitharii* n'est pas original ; il est écrit, d'une deuxième main qui paraît du IXe siècle, sur un autre nom, qu'on peut lire à peu près sûrement : *Paulini ps̄* (ces deux dernières lettres, qui doivent se lire *presbiteri,* sont exponctuées). Pour savoir si Winitharius est ou n'est pas le copiste de notre manuscrit, nous consulterons les autres manuscrits signés de ce moine qui nous sont connus.

Le manuscrit 238, qu'on appelle *Winitharii collectarius* et qui contient, en particulier, les *Quæstiones S. Hieronimi et responsiones* sur la Genèse, l'Exode, Josué, Ruth, etc., est signé ainsi, au folio 493 :

Deo et Christo gloria quia explicet liber quem Uuinitharius peccator et inmerito ordinatus presbiter scripsit ex suo proprio labore Deo auxiliante perfecit et non est hic nec unus folius quem ille de suo labore non adquississet aut conparando aut mendicando et non est in hoc libro apex aut iota una quem manus eius non pincxiss[et]. A[men].

Nous connaissons une cinquième signature de Winitharius. Le manuscrit qui l'a conservée se trouve à Vienne sous le numéro 743 ; c'est un commentaire sur l'Épître aux Romains. Ce volume est particulièrement intéressant pour nous, parce qu'on a cru y voir des corrections de la main de Charlemagne [2]. Voici les inscriptions qui se lisent à la dernière page (fol. 78 v°) de ce manuscrit :

Incipiunt versiculos.

Codicis hujus ovans volui confringere penna
Spinas quas animo scriptor congessit inerti.
Quique legis, precibus pro me pulsare Tonantem
Digneris, valeas si Christi vivere regno.

Item alii.

Qui sternit per bella truces fortissimus heros,
Rex Carolus, nulli cordis fulgore secundus,
Non passus sentes mendarum serpere libris
Et bene correxit studio sublimis in omni.
Uuinidarius peccator scripsit istum librum. Amen amen [3].

1. N° 28 ; Wartmann, 39.
2. P. Lambeck, *Commentarius de augustiss. bibliotheca Cæsarea Vindobonensi,* 2° édition, 1679, p. 645 ; Denis, t. I, p. 313. Ce commentaire, qui est mis à tort sous le nom d'Origène, n'est pas autre chose que le fameux texte qu'on appelle *Ambrosiaster* (Œuvres de saint Ambroise, édition des bénédictins, t. II, appendice, p. 21).
3. Cette ligne est écrite en plus gros caractères.

Explicit liber quem dictavit Origenis.

Origenis in illis temporibus christianus fuit, sed postea depravatum est mens ej[u]s post vana. Sed vos qui legitis non dubitetis legere quia proficit vobis si retinetis et orate pro scriptore si habeatis Deum adjutorem in die judicii.

Sic fiat fiat fiat. Amen amen amen.

Les prétendues corrections de la main de l'empereur ne sont pas plus anciennes que le milieu du IXe siècle. Au reste, on ne voit pas comment les corrections de la main de Charlemagne auraient pu, à moins d'une véritable prophétie, être annoncées par le copiste même du manuscrit. Une telle légende n'est pas plus sérieuse que celle qui montre l'empereur s'occupant, la veille de sa mort, à corriger les Évangiles *cum Græcis et Syris* [1]. Le manuscrit de Vienne ne peut être que des premières années du règne de Charlemagne qui, dès l'année 769, avait mérité de voir louer ses exploits guerriers. Winitharius a donc vécu au moins jusqu'à ce moment. J'ai à peine besoin de dire que Lambeck se trompe quand il dit que le manuscrit est écrit *antiquo charactere gothico seu toletano*. L'écriture ne paraît pas se distinguer de celle de Winitharius.

C'est cette écriture dont il nous faut déterminer le caractère. La chose est facile : qui a vu une fois l'écriture de Winitharius la reconnaîtra toujours.

Nous écarterons d'abord la charte n° 28, de l'an 763. Suivant un usage très répandu, elle n'a sans doute pas été écrite de la main de Winitharius, malgré les mots *scripsi et subscripsi*. Autrement il faudrait admettre, ce qui du reste ne serait pas sans exemple, que ce moine a eu deux écritures, une de charte et une de manuscrit ; la charte de 761, en tous cas, est de son écriture de manuscrit.

Cette grosse écriture, aux traits épais, se distingue en particulier par des *q* ouverts par le haut. Elle montre une main grossière mais ferme et n'a, à ma connaissance, pas un analogue dans les chartes et dans les manuscrits de Saint-Gall. D'après M. Wilkens, cette écriture est très rapprochée de celle des chartes de l'abbaye rétho-romane de Vidomna ou Rankwil, près de Feldkirch, dans la vallée du Rhin. Elle est tellement caractéristique que nous pouvons affirmer que celui qui a écrit le nom de *Uuinitharius* dans le manuscrit 70 sur celui de *Paulinus* (ou quel qu'il soit), n'a fait que rendre à cet écrivain ce qui lui appartient. *Paulinus* était-il un nom littéraire ou monastique, comme *Antegarius?* La chose est possible. Nous attribuerons également sans hésiter à Winitharius les manuscrits bibliques 2 et 907, ainsi que certains passages du manuscrit 11.

Le manuscrit 70 présente ce caractère unique, que les Épîtres pastorales, c'est-à-dire celles à Timothée, à Tite et à Philémon, sont placées

---

1. Theganus, *Vita Illudovici*, *Mon. Germ., Script.* t. II, p. 592.

après l'Épître aux Hébreux, comme dans les meilleurs manuscrits grecs. La stichométrie qui accompagne les diverses Épîtres est, jusqu'après les Thessaloniciens, celle de Théodulfe, et n'est pas sans rappeler celle de certains manuscrits languedociens (B. N. 7 et 321). Le texte est très corrompu ; ses leçons sont tour à tour celles de tous les mauvais manuscrits : le *Codex Fuldensis* et les manuscrits espagnols ou languedociens y fourniraient de nombreux parallèles [1]. J'y rencontre également quelques rapprochements avec un bien curieux manuscrit des Épîtres de saint Paul (B. N. 10440), dont je ne puis parler en ce moment et sur la garde duquel on trouve, avec des formules magiques du plus grand intérêt, une prière pour l'âme de *Charalus* (probablement de Charles le Chauve), adressée par l'intercession de saint Colomban. Ce manuscrit paraît de la première moitié du IX[e] siècle, peut-être provient-il de Bobbio.

Le manuscrit 70 se continue, pour ainsi dire, dans les volumes 2 et 907. Le volume coté 2 est composé en réalité de deux manuscrits, tous deux du VIII[e] siècle. Le deuxième seul est de l'écriture de Winitharius ; il comprend les Actes et l'Apocalypse, suivis, selon l'usage de cet écrivain, de divers morceaux. Le texte des Actes paraît en général très rapproché du *Codex Fuldensis,* déjà mentionné tout à l'heure : ce n'est donc pas un bon texte. A côté des leçons du *Codex Fuldensis,* on en trouve d'autres qui rappellent les leçons catalanes ou languedociennes [2], mais aucune des grandes interpolations espagnoles ou languedociennes n'a pénétré dans notre manuscrit. Je relèverai en passant certaines erreurs grossières, telles que XII, 18 : *crastina* (tiré probablement de *erat non,* qui suit) ; XIII, 14 : *pergentes,* pour *Pergen,* et XXV, 24 : *Clementis* pour *clamantes.* Ce qui présente plus d'intérêt, c'est l'omission d'un passage parfaitement authentique à la suite d'un verset apocryphe : après l'omission de ACT.,

1. ROM., I, 29 : *contencione æmolacione susurationes detractores... elatos sibi placentes inventores malorum* (cf. p. 82). — VIII, 28* : *omnia procedunt* (= B. N. 11553). — *Ib.*, 36 : *morti adficimur* (*morte aff.* : B. N. 93. 11533**). — XIII, 1 : *Omnibus potestatibus sublimioribus subditi estote* (= B. N. 10440). — *Ib.*, 9 : *non concupisces, non falsum testimonium dices.* — I COR., X, 8* (semble-t-il) : *viginti quatuor* (= *tol.* B. N. 1). — *Ib.*, 13 : *quod potestis sustentare.* — GAL., III, 1 : om. *veritati.* — COL., III, 21 (correction paraissant de la 1[re] main) : *ad iracundiam* (= Mun. 6229. B. N. 4**). — I TIM., II, 10 : *per bonam conversationem* (= *laud*** . cf. Théod**). — II TIM., IV, 10* : *Galileam.*

2. ACT., V, 15 : *et statim salvi fiebant* (= S. Gall 63. 72 [om. *et*] 75**. 83. Eins. 1). — *Ib.*, 21 : *Audiens autem* (= *compl*[1]. B. N. 4* (semble-t-il). 6. 202. 11505). — *Ib.*, 39 : *dissolvere illud* (= *dem.* B. N. 11505**). — VII, 6 : *quadringentis et septem* (= S. Gall 63 ; cf. S. Gall 11). — IX, 5 : *Et ille ait... Jhesus Nazarenus...* om. *durum — calcitrare... Et ait illi Saulus : Domine, quid me oportet fieri? Et ait illi Jhesus.* — XII, 1 : *In diebus illis misit.* — *Ib.*, 7 : *carceris* (= B. N. 6. 202. 321**. 341. 342. 343. Wernig. versions provençales, vaudoise et allemande [*tepl.*]). — XIII, 14 : *pergentes* (= S. Gall 72*. 83*). — XVI, 12 : *civitas Coloniæ* (= B. N. 342, versions provençales, vaudoise et allemande [*tepl.*] ; *Caloniæ* : S. Gall 63). — XVIII, 16 : *et minavit eos* (= *fuld.* S. Gall 63). — XXV, 22 : *Ait ei Festus* (= S. Gall 63. *add.* 11852). — XXVII, 43 : *se primos in mare* (= S. Gall 83. B. N. 4*. 254. 321**. 342).

XXIII, 25, il manque le commencement du verset 26, jusqu'à : *continentem hæc*. De même, à VIII, 38, les quatre premiers mots de ce verset, qui sont authentiques, ont disparu avec le verset 37, qui est inauthentique. Il semble que nous surprenions ici la main d'un correcteur trop empressé, et que nous soyons en droit d'admettre que notre texte a été amputé des interpolations, peut-être de caractère espagnol ou méridional, qui y avaient trouvé place.

Les Épîtres catholiques, suivies de nouveau de l'Apocalypse, occupent une partie du manuscrit **907**, dont l'écriture est également celle de Winitharius. Elles sont accompagnées de préfaces qui ne se rencontrent pas ailleurs. De ces préfaces, la deuxième, celle de la Ire Épître de saint Pierre, mérite une mention particulière. Elle commence ainsi : *Discipulus* (sic) *Salvatoris invicti toto orbe diffusus et peregrinos in hoc seculo...* Si je ne craignais d'être trompé par un rapprochement fortuit, je rappellerais que le nom de Peregrinus s'est conservé à nous comme celui d'un des plus anciens éditeurs de la Bible, et que ce Peregrinus paraît avoir été Visigoth [1].

La division en chapitres est inconnue comme les préfaces. Le manuscrit est fort mal copié ; c'est ainsi qu'on lit, II PIERRE, I, 16 : *sicut ignotam* pour *secuti notam*. Le texte est mauvais ; c'est en général celui des manuscrits les plus éloignés de la Vulgate, tels que le *Codex Lemovicensis* (B. N. 2328) [2].

L'Apocalypse paraît montrer, dans les deux manuscrits, un texte identique, sauf un petit nombre de détails et de fautes, sans qu'aucun des deux soit copié l'un sur l'autre. Ce texte semble assez ordinaire.

Nous devons rapprocher des manuscrits précédents un petit volume fort curieux, conservé à la bibliothèque conventuelle sous le numéro **11**, qui sert comme d'intermédiaire, dans l'histoire de la Bible à Saint-Gall, entre les anciens textes et la Vulgate. Ce manuscrit a été étudié par M. Caspari avec la méthode dont le savant professeur de Christiania avait le secret. Les quelques pages, non signées, qu'il a glissées entre les feuilles de l'exemplaire du catalogue qui est à la disposition des lecteurs, sont un modèle d'exactitude et de critique. Il n'est pas facile, en effet, de débrouiller les trois manuscrits dont les cahiers sont confondus sous la même couverture.

Notre volume est un recueil d'extraits, composé pour l'usage des moines et écrit de plusieurs mains, comme on les écrivait en un temps où les

1. Voyez ci-dessus, p. 28 et 43.

2. I PIERRE, III, 3 : *capillaturæ* (= B. N. 2 ; cf. *lem.: capillaturæ implicatio*). — V. 14 : *in Christo, cui est honor et gloria in secula seculorum. Amen.* — II PIERRE, II, 4 : *rugientibus.* — I JEAN, V, 7 : *Quia tres sunt qui testimonium dant, spiritus et aqua et sanguis, et tres unum sunt; sicut in celo tres sunt, Pater Verbum et Spiritus, et tres unum sunt.* — *Ib.*, 16 : *roget pro eo* (om. *et dabit — mortem*). *Est enim peccatum.*

livres étaient rares. La Vulgate y est représentée par un grand nombre d'extraits des divers livres de la Bible. Ces extraits suffiraient à nous faire voir que notre recueil a été formé à Saint-Gall, car le texte du discours de saint Étienne (Act., vii, 2-44 et 51-53, p. 526 et suiv.) y est exactement le même que dans le manuscrit 2, dans lequel nous avons reconnu l'autographe de Winitharius [1]. Le manuscrit se termine (p. 533) par un ordre de lectures bibliques très curieux.

Au milieu de ces textes nous trouvons des extraits de l'ancienne version, qui sont pour nous des textes inappréciables. Aux pages 11 à 24, c'est un sommaire du livre de Job, d'après la version ancienne, revue par saint Jérôme ; page 111, la généalogie d'Abraham, déjà connue de nous [2], et qui se retrouve, avec diverses variantes, dans le manuscrit 49 de Saint-Gall. Aux pages 217-271, nous trouvons des extraits des cinq livres sapientiaux. Le texte des deux Sapiences paraît semblable à la Vulgate, quoique avec quelques variantes ; celui des trois livres de Salomon est, au contraire, un texte ancien. Il nous suffira, pour le moment, de dire qu'il se rencontre sans cesse avec les citations de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme, etc., et que c'est par conséquent un texte « italien ».

De la page 271 à la page 414, nous lisons le livre de Job. Comme nous l'avons déjà indiqué [3], nous avons ici un nouveau manuscrit de la première version de saint Jérôme, laquelle n'est, selon toute apparence, qu'une révision de la version ancienne [4]. J'en citerai seulement quelques versets, avec l'interpolation qui est empruntée aux Septante :

Job, ii, 7-9 : Et egressus diabulus a facie Domini percussit Job vulnere pessima (2e m. : pessimo) a pedibus usque ad capud, [8] et tulit sibi testam ut raderet saniam, et ipse sedebat in stercore extra civitatem. [9] Temporæ vero multo interjecto dixit illi : Quodusque sustinebis dicens : ecce expecto tempore adhuc parvo sustinens spem salutis meæ. Ecce enim exterminata est memoria tua a terra, filii et filiæ, mei ventris dolores et gemitus, quos frustra portavi cum labore. Tuque ipse in putridine vermium sedis pernoctans sub divo. Et ego oberrans et deprecans de loco in locum et de domo in domum, expectans quando sol occidat et requiem habeam laborum et gemituum qui me nunc angunt. Sed dic aliquod verbum Domino et morere.

Cet ancien texte du livre de Job n'est pas complet. Avec la page 398, qui est un verso, l'écriture change. L'ancien texte est interrompu au milieu d'un mot, dans le verset 15 du chapitre xxxviii : *Aut venisti ad fon* (p. 398) *Numquid ingressus es profunda maris ?* A partir de cet endroit,

---

1. Voyez particulièrement Act., vii, 6 : *annis quadragintis et septem ;* S. Gall 2 et 63 : *quadringintis et septem.* Cette faute doit provenir de *et gentem,* qui suit.
2. *Deus fecit Adam,* etc. Voyez ci-dessus, p. 69.
3. Voyez p. 87.
4. Voyez *Theologisches Literaturblatt,* 1886, n° 32.

les chapitres ne sont plus marqués ; ils l'étaient du reste avec une grande négligence.

Nous connaissons assez bien l'écriture des principaux copistes de Saint-Gall pour pouvoir nommer l'un de ceux à qui est dû ce recueil. On reconnaît l'écriture de Winitharius dans plusieurs parties de ce manuscrit [1]. En outre, dans la troisième partie de notre manuscrit (p. 422 et suiv.), qui est en grande partie, selon nous, de sa main, les cahiers sont marqués dans le même système que dans les manuscrits signés de lui. Des autres copistes nous ne savons rien, sinon que celui qui a copié les extraits des livres sapientiaux était un Allemand ; son orthographe le fait connaître : il écrit *lipro*, *desauros*, *concupinæ*, *tives*, *obduret*, *cabrarum* et *ebulis*. Au reste, nous n'avons rencontré, dans notre manuscrit, aucune trace d'écriture irlandaise, mais seulement des pointillés autour des initiales.

Nous possédons de nombreux manuscrits, probablement écrits à Saint-Gall à l'époque de Winitharius ou peu après lui, et desquels est sorti le texte traditionnel de Saint-Gall, le texte de Hartmut. Ce sont d'abord les quelques feuillets du premier livre des Rois, paraissant écrits au VIII[e] siècle, que von Arx a recueillis dans un de ses volumes de *Miscellanea* (1398[a]) [2]. Dans ces courts fragments, nous remarquons un assez grand nombre de leçons qui ne se retrouvent que dans les manuscrits espagnols ou dans la Bible de Théodulfe. Un autre précurseur du texte de Saint-Gall au IX[e] siècle est le manuscrit **44**, ou plutôt le premier des deux manuscrits conservés sous ce numéro. Il comprend Ézéchiel, les petits Prophètes et Daniel. C'est sur lui que paraît copié le manuscrit **43**. A la page 183 du manuscrit 44, on lit, d'une grosse écriture ronde :

> Ego Johannis peccator per misericordiam Dei vocatus episcopus hunc librum scribere feci ut sit in perpetuum in monasterio sancti Giliani (2[e] m. : Ghiliani *ou* Chiliani) confessoris, et hoc mihi conplacuit addendum ut si aliquis ceca cupiditate exinde eum auferre conaverit, auferat Deus nomen ejus de libro vite, nisi tantum ad legendum per voluntatem ejus qui preest aliquis petierit et ibi revertat. Et qui hunc titulum eradere fecerit, evacuetur memoria ejus de societate sanctorum angelorum.

Il ne s'agit point ici de saint Kilian, l'apôtre de Wurzbourg. Au VIII[e] siècle, le nom du monastère de Saint-Gall s'écrivait à l'ordinaire *sancti Galloni* ou *Gallonis*. La forme *sancti Giliani* ne se rencontre que dans deux chartes de 758 et 761. C'est exactement à cette époque qu'appartient notre manuscrit, car l'évêque élu qui l'a fait écrire est Jean II, qui

---

1. P. 58-106, ligne 2; 422-503, l. 13, et 533, l. 1-14. Ces passages ne comprennent aucun des extraits de la Bible, mais l'*ordo lectionum*.

2. Il faut joindre aux huit premières pages du ms. 1398[a] un double feuillet qui est demeuré à la fin du ms. **242**. Les pages 9 et 10 du ms. 1398[a] contiennent un fragment de IV Rois, emprunté à un autre ms.

fut à la fois, de 760 à 781, évêque de Constance et abbé de Saint-Gall et de Reichenau.

Un manuscrit tout semblable à celui-ci, quoique écrit d'une écriture un peu plus grosse, et qui compte également parmi les ancêtres du texte de Hartmut, se trouve sous le numéro **28** ; il comprend les livres sapientiaux. Dans les anciens catalogues, ce manuscrit figure comme écrit par un certain Kipand. Cette attribution repose sur une erreur. Sur la garde, p. 265, on voit une figure de moine debout et bénissant, et ces mots : *Effigies Kipand* (ou *Kipandi*) *scribæ do*[*cto*]*ris*. Mais le tout est de la fin du IX[e] siècle.

Parmi les manuscrits du VIII[e] au IX[e] siècle qui sont à la base de la tradition des textes de Saint-Gall, je dois mentionner encore le manuscrit **6**, comprenant les Chroniques, Esdras et Néhémie, Tobie, Judith et Esther, le manuscrit **14**, dont nous parlerons plus tard, à propos de Notker Balbulus, et où le livre de Job est partagé en cinq parties, comme dans la bible de Rosas et dans deux manuscrits du Midi [1], enfin le manuscrit **12**, ou plutôt la partie la plus ancienne de ce volume, comprenant les Machabées.

A la page 336, entre Néhémie et la Passion des Machabées, on lit cette note, d'où malheureusement le nom du copiste a disparu :

Quæso te ut quicumque hunc codicem in manu adprehenderis et ad finem usque perlegeris, ubi ad istum titulum perveneris ora pro scriptore S... (*deux longs mots grattés, dont le second paraît être* : presbitero) peccatore si in diem judicii Deum habeas protectorem. Amen amen amen. Fiat fiat fiat.

A la fin du manuscrit, on trouve un texte assez rare dans les manuscrits de la Bible, la *Passio Machabeorum*, ou quatrième livre des Machabées, traduction d'un texte apocryphe attribué à tort à Josèphe [2]. Notre manuscrit en est, je pense, le plus ancien document.

---

1. B. N. 4 et Berne A. 9.
2. La Passion des Machabées se lit encore dans les mss. B. N. 12 et 16260, Amiens 22, Arras 3, Douai 1 et 3 et S. Gall 35. — Voyez, sur ce livre, J. Freudenthal, *Die Fl. Josephus beigelegte Schrift über die Herrschaft der Vernunft*. Breslau. 1869.

CHAPITRE III

HARTMUT ET SON ÉCOLE

Avec Hartmut, nous pénétrons dans l'intérieur d'un *scriptorium* du IXe siècle, nous surprenons l'écrivain à son œuvre, et cet écrivain fut un administrateur distingué. Hartmut fut abbé de Saint-Gall de 872 à 883; déjà sous son prédécesseur, Grimaldus (841-872), il avait mérité la célébrité par son talent de calligraphe et par son zèle d'éditeur.

Je ne peux citer ici en entier le curieux texte dans lequel le chroniqueur Ratpert parle de l'œuvre de Hartmut et des manuscrits qu'il a copiés sous Grimald ou au temps même où il était abbé, pour l'usage du monastère, comme de ceux qu'il a écrits de sa belle main (*jucunda patravit scriptura*) pour lui-même, et qu'il a légués à Saint-Gall, les accompagnant d'imprécations contre ceux qui les déroberaient [1]. Parmi les premiers, les manuscrits bibliques sont au nombre de neuf, et les derniers forment une bible complète en neuf volumes. Le volume des Évangiles qui faisait partie de cette bible paraît avoir passé dans la bibliothèque de Kraft à Ulm (Nestle, *Bengel als Gelehrter*, p. 58). De ces dix-huit volumes, nous croyons reconnaître une dizaine parmi ceux qui se sont conservés jusqu'à nous.

Nous possédons également un très ancien catalogue de la bibliothèque de Saint-Gall, écrit au IXe siècle, probablement dans la dernière année de l'administration de Hartmut [2]. Des quarante et un manuscrits bibliques qui y sont inscrits, nous avons, sauf erreur, trente et un : c'est dire que la bibliothèque formée par Hartmut s'est conservée merveilleusement. Nous possédons treize volumes bibliques, formant dix manuscrits, écrits en partie ou corrigés de la main de Hartmut. Il n'y a sans doute pas beaucoup de copistes du moyen âge dont l'œuvre se soit conservée intacte à ce point.

Voici, comme exemple, une des dédicaces que Hartmut inscrivait de sa main sur ses livres :

> Ezechihel et bis seni Danihelque prophetæ
> Hoc textu scripti fulgent simul atque ligati,

---

1. *Ratperti Casus S. Galli. Mon. Germ., Script.* t. II, p. 70. Comparez F. Weidmann, *Geschichte der Bibliothek v S. Gallen*, 1841.

2. *Stiftsbibliothek*, 728. Weidmann, p. 364. Cet inventaire est daté par les mentions suivantes (p. 397 et 398) :

Lectionarium optimum, quem petenti Imperatori Karolo dedit domnus Hartmotus et pro eo alterum reposuit...

Psalterium optimum glosatum, quod ipse Grimaldus Notingo Brixiensi episcopo primum, post vero Engelgebirge reginæ dedit...

Psalterium bonum Marco Hibernensi dedit, quod est positum in ecclesia.

Aliud Ditoni, quod habet adhuc Hartmotus.

Comparez l'inventaire de 1462 : Weidmann, p. 401.

Hartmotus Gallo quos contulit abba beato.
Si quis et hos aufert, gyppo scabieque redundet[1] !

On remarquera, dans le mot *gyppo*, qui est sans doute écrit pour *gibbo*, la trace de la prononciation haut-allemande de l'écrivain. Comme on le voit, il nous reste quatre manuscrits signés de Hartmut. Ces manuscrits ne sont pas écrits en entier de la même main, mais les quatrains qui les signent sont tous d'une seule et même écriture, et telle que, dans toute l'histoire de la calligraphie, on n'en trouvera probablement pas une autre semblable. C'est une écriture individuelle, petite, grêle, ronde et droite à la fois, avec quelques ligatures ; les hastes s'élèvent en forme de massue ; la main de l'écrivain est ferme et il paraît maître de son art : son style calligraphique n'a pas varié pendant sa longue carrière. Les dédicaces semblent pourtant écrites d'une main plus fatiguée. Il n'y a pas de doute que nous ne devions regarder comme provenant de Hartmut tous les manuscrits où nous reconnaîtrons la même écriture, soit dans le texte, soit dans les corrections.

Hartmut en effet est beaucoup moins un écrivain qu'un éditeur, ou, pour mieux dire, un chef d'atelier et un directeur d'école. Il ne s'est pas conservé un seul manuscrit qui soit copié en entier de sa main. Le plus grand nombre de ceux que nous devons lui attribuer sont écrits en grande partie en une minuscule carolingienne qui se distingue absolument de l'écriture de Hartmut; cette minuscule diffère assez peu de l'écriture usuelle des manuscrits français, par exemple de ceux de Tours, mais surtout elle se rapproche des écritures allemandes du xe siècle, chose d'autant plus naturelle, que l'art des bords du Rhin est sorti de l'école de Saint-Gall. Nos manuscrits semblent tous écrits de la main du même scribe; cette conclusion serait sans doute excessive, tant était grande la discipline dans les écoles du IXe siècle. Nous reconnaîtrons la part de Hartmut dans l'établissement des textes de Saint-Gall en passant rapidement en revue les manuscrits où l'on retrouve son écriture.

Énumérons d'abord brièvement les manuscrits de Hartmut :

N° **19** : Psautier hébraïque, avec dédicace de Hartmut.

N° **7** : Livres sapientiaux et Chroniques ; ces deux manuscrits étaient déjà réunis lorsque Hartmut y a inscrit sa dédicace.

N° **81** : Livres sapientiaux, Job et Tobie.

N° **46** : Ézéchiel, petits Prophètes et Daniel, avec la dédicace de Hartmut.

N° **45** : Ézéchiel, Daniel, petits Prophètes.

Musée britannique, add. 11852 : Nouveau Testament sans les Évangiles. Autrefois dans la bibliothèque du patricien d'Ulm, R. Kraft de Del-

---

1. Manuscrit 46, p. 4. Comparez, dans le Catalogue de Scherrer, les inscriptions des manuscrits 7 et 19, et voyez celle du manuscrit M. Br. *add.* 11852.

mensingen. Il a été collationné par le théologien wurtembergeois Bengel, auquel il avait été communiqué par Schelhorn[1].

Les cinq volumes suivants semblent avoir fait partie d'une bible complète. Ils présentent une ressemblance particulière avec le manuscrit 81, déjà mentionné, qui paraît, malgré la répétition du livre de Tobie, devoir y prendre sa place après le n° 82.

N° **77** : Octateuque.

N° **78** : Rois.

N° **82** : Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel, petits Prophètes, Daniel.

N° **79** : Chroniques, Tobie, Judith, Esther, Esdras, Machabées.

N° **83** : Saint Paul, Actes, Épîtres catholiques, Apocalypse.

N° **75** : Grande bible corrigée de la main de Hartmut.

Nous avons assez de documents entre les mains, sans doute, pour pouvoir connaître les procédés en usage dans l'atelier de Hartmut.

Prenons comme exemple le manuscrit 81. Il est de l'écriture du scribe ordinaire de Hartmut, mais on y remarque des corrections de l'écriture du célèbre écrivain. Au commencement du sixième cahier, la main de Hartmut succède à celle de son secrétaire, et sept pages de ce cahier (p. 78-84) sont de son écriture. A ce moment, entre la page 77 et la page 78, par une inadvertence qu'explique le changement de main, il y a une lacune de seize versets (Eccl., ix, 1-16). Mais voici qui doit nous éclairer sur les rapports du maître et de l'ouvrier : deux feuillets, qui se sont conservés par hasard à la fin du volume, sont de l'écriture de Hartmut. Les rubriques ne sont pas marquées sur ces deux feuillets. C'est, ligne pour ligne et lettre pour lettre, le modèle des pages 68, 69, 74 et 75 du manuscrit. Nous voyons par là quel soin le chef des ateliers de Saint-Gall prenait de faire recopier son écriture. Ailleurs Hartmut prend une plus grande part dans le travail définitif : dans le manuscrit 82, l'écriture de Hartmut et celle de son scribe se succèdent dans un même cahier et sur un même feuillet. Le manuscrit 83 est écrit, au commencement, de l'écriture du scribe, et à la fin, de l'écriture du maître. Parfois Hartmut ajoute au modèle des textes nouveaux. Dans le manuscrit 43, il écrit de sa main la préface de Daniel; dans le manuscrit *add.* 11852, il ajoute, après l'Épître aux Hébreux, l'Épître aux Laodicéens, sur une feuille de vélin plus grossier. Dans le manuscrit 45, les corrections de Hartmut sont accompagnées d'un double *H*; dans les manuscrits 75 et 78, le signe employé est un *R* barré[2]. Ces corrections si visibles et si nombreuses nous permettent de tracer, d'une manière assez certaine et assez complète, la généalogie des textes de Saint-Gall.

---

1. Je dois des renseignements excellents sur l'histoire de ce manuscrit à la science de M. le professeur Nestle, de Tubingue.
2. Comparez le Psautier quadruple de Salomon III (Hamann, p. iv).

Nous avons parlé au chapitre précédent du manuscrit 28; nous aurions pu l'ajouter à la liste des manuscrits de Hartmut, car il est corrigé de sa main. Le texte des livres sapientiaux, dans le manuscrit 7, paraît se retrouver exactement dans le manuscrit 28 [1]. Quant aux livres des Chroniques contenus dans le même manuscrit, ils paraissent représenter un bon texte, le même peut-être que celui du manuscrit 6.

Le livre de Tobie, dans le manuscrit 81, paraît copié sur le manuscrit 6 ou sur un autre tout semblable [2], et le texte des livres sapientiaux y est également semblable à celui du manuscrit 7.

Le manuscrit 46 (derniers Prophètes) paraît copié sur le manuscrit 43, précédemment cité, qui lui-même semble copié sur le manuscrit 44; le manuscrit 45 semble provenir de la même source [3].

Quant à la bible en cinq volumes, son texte présente des ressemblances remarquables avec plusieurs des anciens manuscrits de Saint-Gall. Le livre de Tobie, dont le dernier feuillet est seul conservé, se termine comme dans la première main du manuscrit 14 [4]. Quant au volume des Prophètes, le texte d'Ésaïe et de Jérémie paraît être celui du manuscrit 39, complété par Notker, dont nous parlerons plus tard Pour Ézéchiel, les petits Prophètes et Daniel, notre manuscrit est copié sur le manuscrit 46, déjà cité. Enfin, le Nouveau Testament est probablement, malgré bien des différences, copié sur le manuscrit du Musée britannique. Les deux manuscrits présentent de grandes ressemblances avec le texte de Winitharius, du moins avec le manuscrit n° 907 (Épîtres catholiques), qui paraît leur avoir servi plus ou moins directement de modèle [5]. Quant aux Actes et aux Épîtres de saint Paul, le fond en paraît différent du texte de Winitharius, et

---

1. Notez la leçon Sap., vii, 18 : *vicissitudinum permutationes et consummationes temporum, morum mutationes et divisiones temporum* (= S. Gall 10. 28**. 75**. 81. Mordr.), doublet qui unit les leçons de *tol***. B. N. 1. 2. Zurich et de Théodulfe.

2. Fin de Tobie (xiv, 17) : *et cunctis habitatoribus terræ* (= S. Gall 9. 14*. 79; S. Gall 6. 8 : *quam cunctis habitatoribus terræ*).

3. Leçons du ms. 46 : Ez., xviii, 32, après *morientis : sed ut convertatur et vivat* (= S. Gall 43. 44. 45. 75**. 82. Eins 1 [*convertantur et vivant*] et textes du xiiie siècle). — Osée, viii, 13* : *adferunt* (= S. Gall 43*. 44**. 45); 2e main. : *adferent* (= S. Gall 41. 43**. 82**). — Zach., iv, 14 : *olei hoc est splendoris* (= S. Gall 41. 43. 44. 45. 82). — Dan., xiii, 15 : *quando eam possent invenire solam* (= S. Gall 43. 45*. 82. B. N. 11505**).

4. Voyez la note 2 ci-dessus.

5. I Pierre, iv, 4, S. Gall 83. *add.* 11852* : *In quo peregrinantur.* — *Ib.*, 14, mêmes mss. : *quoniam gloriæ Dei spiritus in vobis requiescit* (= S. Gall 907). — I Jean, ii, 14, les mêmes : *Scribo vobis, patres, quia cognovistis eum qui ab initio est. Scribo vobis, juvenes* (= B. N. 1. 2. 6. 11505; Théod. B. N. 93. 11553 de même sauf : *adulescentes* [93. 11553 : *adol.*; 11553 om. *est*]; S. Gall 907 : *Scribo vobis quia c. e. q. ab i. e.* [om. *et verbum D. m. in. v.*]; B. N. 11533 omet la seconde partie du v. 14). — v, 7, les mêmes, S. Gall 72 et 907 et Eins. 1 et 7 : *Quia tres sunt qui testimonium dant, spiritus et* (om. 72. Eins.) *aqua et sanguis, et tres unum sunt; sicut in cælo tres sunt, Pater Verbum et Spiritus, et tres unum sunt.* — III Jean, 14, S. Gall 907. *add.* 11852 : *Saluta amicos per nomen* (= *arm. lem. am.* Théod. Berne A. 9. Mun. 6230. B. N. 4**. 7. 93. 305. 11553).

pourtant certaines leçons très curieuses ne permettent pas de douter qu'ici encore les textes de Hartmut ne soient en une certaine dépendance de ceux de Winitharius[1]. Nous pouvons d'autant mieux comprendre à la fois cette différence fondamentale et ces ressemblances caractéristiques, que nous avons sous les yeux les états successifs par lesquels a passé le texte de Saint-Gall : il a été établi par voie de correction et de retouche.

La grande bible, n° 75, que nous avons mentionnée en dernier lieu, offre pour nous un intérêt particulier. Copiée sans doute après le milieu du IXe siècle, elle était à Saint-Gall avant 883, c'est-à-dire presque aussitôt. Il n'y a aucune raison de penser que notre bible ait été copiée à Saint-Gall même ; elle a été écrite rapidement, par plusieurs mains, probablement sur la commande du monastère de Saint-Gall et dans une abbaye en relation avec lui : non pas à Tours, car on n'y retrouve pas l'écriture particulière de l'école de Tours. Par son texte au contraire, elle appartient à la famille des manuscrits de Tours, et elle prend rang fort près du manuscrit de Berne et non loin de la bible de Grandval et de celle de Monza[2]. Cette bible a été corrigée deux fois à Saint-Gall au IXe siècle, une fois par Hartmut et une autre fois par un autre correcteur, qui semble avoir suivi en partie, surtout dans le Pentateuque, un texte semblable à celui de Théodulfe, ou beaucoup plutôt à celui des corrections du manuscrit de 822 (B. N. 11504 et 11505). Nous avons montré plus haut que ce texte est, au fond, un texte méridional. C'est ainsi qu'en arrivant à Saint-Gall, le texte de Tours s'est, pour ainsi dire, croisé avec les textes d'origine méridionale qui y étaient en faveur. Nous verrons, en parlant de la Glose ordinaire, de quelle importance ce mélange des textes a été pour la tradition des textes français.

Je ne peux m'arrêter aux autres manuscrits anciens de Saint-Gall, quelque intéressant qu'il pût être d'en montrer la filiation[3]. A Saint-Gall, les

1. Voyez p. 120 et notez les leçons suivantes : Gal., II, 6, S. Gall 72*. 83*. *add.* 11852** : *nihil mea conscientia interest.* — V, 22, *add.* 11852 : *longanimitas, bonitas, benignitas, fides, paciencia, mansuetuto, modestia, continentia* (= *cav.*) ; la 2e m. ajoute : *castitas* (= S. Gall 83. Eins. 1. 6. *tol.*). — Col., III, 8, S. Gall 70. 83. Zurich : *non emiseritis* (= B. N. 321*. ms. prov. de Lyon) ; Eins. 1**. Mun. 6229. Glose ordinaire : *ne emiseritis.*

2. Sur 269 passages collationnés, notre manuscrit est en désaccord 92 fois avec la bible de Charles le Chauve (B. N. 1), 25 fois avec la bible de Grandval (*add.* 10546). 23 fois avec la bible de Monza et 21 fois seulement avec la bible de Berne (nos 3 et 4).

3. En voici l'énumération : n° **68** (Job, Tobie, Judith et Esther, paraissant copié sur le ms. 14). — N° **8** (Tobie, paraissant copié sur le ms. 6). — N° **9** (Tobie, Judith, Esther et le Cantique des Cantiques, paraissant copié sur le ms. 14). — N° **10** (Job et les livres sapientiaux. Voyez p. 55. Le ms. paraît copié sur le ms. 81 ou sur le ms. 30). — N° **30** (livres de Salomon, copié sur le ms. 28). — N° **42** (Ésaïe et Jérémie). — N° **72** (Nouveau Testament sans les Évangiles, probablement copié sur le ms. 83). — N° **63** (même contenu, texte intéressant). — **Zurich, bibliothèque de la Ville, n° 577** (même contenu ; ms. signé de Marcellus et de Gislebert. Voyez Weidmann, p. 440). — S. Gall, n° **49** (Évangiles. Voyez p. 69). — **Einsiedeln, 17** (Évangiles copiés à S. Gall).

Notez quelques leçons du ms. 63 : Act., V, 16, à la fin : *et magnificabant Do-*

savants les plus éminents ne dédaignent pas de s'occuper de la copie des manuscrits. Le célèbre Notker Balbulus, « *qui sequentias composuit* » († 912), a été bibliothécaire à Saint-Gall[1]. Il emprunte à un manuscrit de Reichenau, pour le faire copier dans le manuscrit **14**, déjà mentionné, « l'Énigme des trois jeunes gens » qui forme les chapitres III et IV du troisième livre d'Esdras[2], et il fait ajouter le livre de Baruch à la fin du manuscrit **39**, qui contient les Prophètes[3]. Nous savons par Ekkehard IV qu'il a copié de sa main, non sans peine, les Épîtres catholiques en grec, d'après un manuscrit que lui avait prêté le célèbre évêque de Verceil, Liutward (880-901)[4]. Salomon III, l'élève d'*Iso magister* et de Notker le Bègue, qui fut abbé de Saint-Gall et évêque de Constance de 891 à 920, et qui est célèbre à tous égards comme écrivain et comme administrateur[5], a établi, en 909, une importante édition du *Psalterium quadruplex*. Le plus ancien manuscrit que nous en ayons est le manuscrit **A. I. 14 de la bibliothèque royale de Bamberg**[6] :

> Nongentis pariterque novem labentibus annis...
> Mente humili pollens Salomon, pietate redundans...
> Præsul et abba simul meritis electus opimis...
> Hoc et Psalterium docte collegit in unum...

Le Psautier quadruple de Salomon III est une fort belle œuvre; les

---

minum J. C. (= S. Gall 75**). — XI, 17 : *qui prohibere potui Deum.* — XXVIII, 31 : *nemine prohibente* (= *gig.* B. N. 140).

1. Voyez sur lui les articles de M. Meyer von Knonau dans les *Mittheilungen der Zürcher antiquarischen Gesellschaft*, t. XIX, et dans la *Real-Encyklopädie* de Herzog et Plitt, t. X, p. 648, et Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 607.

2. P. 332 : *Rex Darius fecit cenam omnibus qui erant sub eo et omnibus magistratibus Medis et Persis et omnibus purpuratis satrapis et pretoribus et consulibus et prefectis sub illo...* Ce texte, comme on le voit, s'éloigne assez souvent de la Vulgate pour se rapprocher du ms. Mazarine 7.

3. Ce ms. est de la première moitié du IXe siècle. — Le livre de Baruch, d'après la Vulgate, se lit dans un grand nombre de mss., dont la plupart sont de type méridional, en particulier dans les mss. B. N. 6. 7. 134. 15177. Rouen 223 et Vall. B. 7, après les Lamentations; dans Théod. B. N. 11532, Bâle B. I. 6 et Berne A. 9 avant les Lamentations; dans *cav.* après les petits Prophètes.

4. *Mon. Germ., Script.* t II, p. 101 et édit. Meyer von Knonau, *Mittheilungen zur vaterl. Gesch. v. histor. Verein in S Gallen*, t. XV-XVI, p. 161.

5. Voyez sur lui *C.-M. Tommasii Opera, ed.* Vezzosi, Rome, 1747, t. II; T. Neugart, *Episcopatus Constantiensis*, t. I, 1803; I. v. Arx, *Gesch. des Kantons S. Gallen*, 1810, t. I, p. 83; L. Rockinger, *Quellen zur baierischen Geschichte*, t. VII, 1858; E. Dümmler, *Das Formelbuch Salomo III*, Leipzig, 1857; *Gesch. des ostfränkischen Reichs*, t. II. 1865, p. 681, et *Forschungen zur Deutschen Geschichte*, t. VI, 1866, p. 125; C. Hamann, *Canticum Moysi ex psalterio quadruplici Salomonis III*, Iéna, 1874; P. de Lagarde, *Psalterium juxta hebræos Hieronymi*, Goettingue, 1874; G. Loewe, *Prodromus corporis glossariorum latinorum*, Leipzig, 1876, p. 234; S. Berger, *De glossariis*, etc., Paris, 1879, p. 9; J. Wordsworth, article *Te Deum* dans le *Dictionary of Hymnology*, Londres, 1892.

6. Ce manuscrit paraît du XIe siècle environ. Le manuscrit 8 de **Cologne** est écrit, d'après Jaffé et Wattenbach, entre le XIe et le XIIe siècle. Les vers de Salomon III, écrits au Xe siècle, se lisent dans un fragment contenu dans le manuscrit **39 de la Bibliothèque Palatine**, au Vatican.

psautiers « gallican », « romain » et « hébraïque » y sont complétés par le texte grec transcrit en lettres latines : *Macarios anir os uc eporeuthi*, etc. Les Cantiques de la Bible, et les autres morceaux liturgiques qui accompagnent ordinairement le Psautier, achèvent le volume. Le texte des différentes versions, dans le Psautier de Salomon III, ne semble pas être le même que celui de l'autre famille des Psautiers quadruples, de celle que représente le Psautier de Saint-Martin de Tournai [1]. Ce serait une étude intéressante que celle de l'origine des Psautiers triples et quadruples, et de l'usage antique des diverses traductions du Psautier.

L'époque de Salomon III a été l'âge d'or de la calligraphie de Saint-Gall. C'est Hartmut qui a formé les grands calligraphes de la fin du IXe siècle et du commencement du Xe. Folchard, son disciple, lui rend cette justice :

Hunc præceptoris Hartmoti jussa secutus
Folchardus studuit rite patrare librum.

C'est en tête du célèbre Psautier qui forme le **n° 23 de Saint-Gall** que sont écrits ces deux vers. Le **Psalterium aureum (n° 22)**, œuvre admirable qui constitue la transition de l'art irlandais à l'art allemand [2], est écrit dans les mêmes principes. La belle minuscule allemande du Xe et du XIe siècle s'est formée à Saint-Gall : le représentant le plus distingué de cette école calligraphique est le moine Sintram [3]. La minuscule régulière et gracieuse, les belles initiales, les lettres rouges remplies d'or qui constituent le style de Sintram ont excité l'admiration de l'Allemagne et surtout des cités des bords du Rhin. Erkanbold, évêque de Strasbourg, fait venir de Saint-Gall le moine Victor pour lui confier la direction de l'école de sa cathédrale [4]; l'archevêque de Trèves, Egbert, fait écrire et décorer son bel évangéliaire par deux moines de Reichenau, et la grande école calligraphique du règne des Othons n'a pas cherché ses traditions ailleurs que dans l'école de Sintram. L'art rhénan est sorti tout entier du monastère de Saint-Gall.

---

1. B. N. Nouv. acq. lat. 2195 (Delisle, *Mélanges de paléographie*, p. 150).

2. L'un et l'autre psautier sont « gallicans », de même que le beau psautier signé de Wolfcoz (n° **20**), que terminent les Cantiques, les textes liturgiques ordinaires et quelques hymnes.

3. Sintram, auquel Ekkehard IV attribue l'*Evangelium longum* (n° 53 de Saint-Gall), paraît comme témoin dans des chartes de 885 et de 895. Amala, qui est nommée comme ayant contribué à l'ornementation de ce manuscrit, figure dans une charte de 903. L'*Evangelium longum* n'est pas un manuscrit des quatre Évangiles, c'est un évangéliaire, c'est-à-dire un recueil des leçons évangéliques pour les dimanches et fêtes. Il en est de même de l'évangéliaire de Cunégonde (n° 54).

4. C. Schmidt, *Notice sur un manuscrit du* x^e *siècle qui jadis a fait partie de la bibliothèque de la cathédrale de Strasbourg*, Strasbourg. 1883 (extrait du *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*, t. XII). Le manuscrit étudié par M. Schmidt provient sans doute de Saint-Gall; il a été acquis à la vente Didot par M. Armand Weiss, de Mulhouse.

CHAPITRE IV

EINSIEDELN ET REICHENAU

La Glose ordinaire.

L'abbaye de Notre-Dame des Ermites n'est pas fille de Saint-Gall. C'est, dit-on, en 861 que saint Meinrad mourut en son ermitage et que sa mort fut vengée par les corbeaux du désert ; ce n'est pourtant qu'au commencement du x[e] siècle que la cellule de Meinrad devint le centre d'un monastère : les franchises du couvent d'Einsiedeln ne datent que de 947. Les premiers moines, dit-on, venaient de Strasbourg et étaient de noble famille[1]. Leur premier soin dut être de se procurer l'Écriture sainte et ils ne pouvaient demander ailleurs qu'à Saint-Gall les modèles sur lesquels ils la firent copier.

Telle est en effet l'origine des plus anciens manuscrits conservés à la bibliothèque d'**Einsiedeln.** Le **numéro 1** de cette bibliothèque est une bible qui paraît copiée au commencement du x[e] siècle, c'est-à-dire à l'époque même où le monastère fut fondé. L'écriture n'est pas celle qui était en usage en ce temps à Saint-Gall ; il est donc possible que notre bible ait été copiée à Einsiedeln même : elle y était en tous cas au xv[e] siècle. Cette bible a certainement été copiée sur un ou plusieurs modèles empruntés à l'abbaye de Saint-Gall, non pas cependant sur le manuscrit 75, dont elle n'a pas toutes les leçons ; mais, presque aussitôt copiée, elle a été corrigée d'après un autre manuscrit de Saint-Gall, probablement en partie d'après ce manuscrit 75[2]. En même temps, les religieux d'Einsiedeln faisaient copier un autre exemplaire, disposé à peu près selon l'ordre des offices et destiné à la lecture des heures. Il occupe les **numéros 5 à 7** dans la bibliothèque du couvent. Ce deuxième manuscrit a été également corrigé par une main contemporaine, et l'une et l'autre main, tour à tour, reproduit le texte des manuscrits de Saint-Gall. Les deux manuscrits d'Einsiedeln se tiennent de si près, qu'on pourrait montrer des leçons qui ne se trouvent que dans tous les deux[3]. Au reste, la biblio-

1. Voyez Meyer von Knonau, article *Einsiedeln*, dans l'Encyclopédie de Herzog et Plitt.

2. Ex., xxxix, 41, après *vestes quoque*, la 2[e] main ajoute l'interpolation : *ad ministrandum in sanctuario et vestes sanctas*. Cette interpolation se lit à xxxix, 1, après *vestes*, dans les manuscrits B. N. 11505**. 11937** et S. Gall 75**; dans ce dernier manuscrit, il est copié aux deux endroits.

3. Os., viii, 13, Eins. 1. 6 : *afferunt*. — Zach., iv, 14, mêmes manuscrits : *olivæ hoc est splendoris*. Comparez p. 128.

thèque de l'abbaye d'Einsiedeln a conservé l'un des modèles sur lesquels la grande bible n° 1 a été copiée : c'est le manuscrit des Évangiles, **numéro 17,** dont il a été question plus haut. On remarque dans l'un et l'autre manuscrit des leçons qui ne se retrouvent pas ailleurs [1]. Or ce manuscrit provient sans doute de l'église Saint-Magne, dépendance de l'abbaye de Saint-Gall [2].

Pas plus qu'Einsiedeln, Reichenau n'est une colonie de Saint-Gall. Colonie franque au milieu des pays alémans, le monastère du lac de Constance dut se distinguer beaucoup, à l'origine, de la puissante abbaye qui fut la forteresse de l'esprit aléman. Mais le malheur des temps et la commune oppression des évêques de Constance, ces ennemis-nés des libertés de Saint-Gall, rapprochèrent les deux abbayes. Plusieurs fois, au reste, dans le cours du VIIIe et du IXe siècle, Saint-Gall et Reichenau eurent le même abbé, et cet abbé était l'évêque de Constance. De cette commune administration, et peut-être non moins de l'opposition contre les mêmes adversaires, naquirent sans doute des rapports plus étroits. C'est ainsi que le célèbre Walafride ou Walahfrid le Louche fut doyen de Saint-Gall avant d'être appelé en 842 au gouvernement de Reichenau. L'éducation de Walafride se fit surtout à Fulda, à l'école de Raban Maur, mais nous montrerons que Saint-Gall n'a pas été sans influence sur son instruction. Poète et historien, l'abbé de Reichenau a surtout attaché son nom au commentaire de la Bible dont les innombrables manuscrits encombrent nos bibliothèques, à la Glose ordinaire.

L'histoire de cette volumineuse compilation ne peut être écrite aujourd'hui. Elle exigera une étude de manuscrits également précise et étendue, et une connaissance parfaite de la patristique et du texte de la Bible. Telle qu'elle a été bien des fois imprimée et telle qu'elle a été copiée en un nombre prodigieux de manuscrits, la Glose ordinaire ne peut être l'œuvre même de Walafride le Louche. Le nom de saint Bernard, que l'on rencontre souvent dans les manuscrits, suffit à jeter le doute sur l'origine de beaucoup des gloses que le moyen âge attribuait à *Strabus*. L'édition qu'en ont donnée les bénédictins n'est elle-même aucunement une édition critique. Quant aux manuscrits, malgré leur nombre qui est légion, ils nous aident beaucoup moins dans notre recherche qu'on ne pourrait croire. Ce n'est pas embarras de richesse, c'est beaucoup plutôt pauvreté. En effet, presque tous les manuscrits de la Glose sont de date relativement récente. On n'en connaît presque pas qui soient écrits avant le XIIe siècle, et avant le déclin même de ce siècle. Au reste, il ne faut pas

1. L'argument de saint Matthieu commence dans les manuscrits 1 et 17 par les mots : *Mattheus qui et Levi.*

2. Ce manuscrit a probablement été copié peu après la dédicace de cette église, qui fut consacrée en 898 par Salomon III, ou peut-être pour cette solennité. Il représente le texte courant du IXe siècle.

croire que tous nos manuscrits représentent un même commentaire. Le nom de Glose ordinaire couvre souvent, dans les catalogues, les compilations les plus hétérogènes.

Il est pourtant indispensable que nous ayons au moins quelque idée de l'origine de la Glose ordinaire. Ce commentaire a été le pain quotidien des théologiens du moyen âge ; toujours accompagné du texte biblique, il a été presque aussi souvent copié que le texte isolé. L'époque de sa grande faveur a précédé immédiatement l'organisation de l'Université de Paris et la constitution, dans cette Université, d'un texte presque officiel de la Bible. Il n'est pas probable qu'une édition si généralement admise dans les écoles ait été sans influence sur l'établissement du texte parisien. Sur cette question, du reste, nous avons des indications précises. Vercellone, qui a donné à la Glose ordinaire le soin qu'elle mérite, nous dit que le texte biblique des éditions qu'elle accompagne, manuscrites et imprimées, est généralement uniforme et varie très peu entre les différents exemplaires. Telle était l'opinion des critiques du XIII[e] siècle, pour lesquels *glosa* était le nom à la fois d'un commentaire et d'un texte. Lorsque les manuscrits de la Glose diffèrent entre eux, les dominicains savent bien, dans les notes de leur grande bible [1], le faire remarquer : « *Plures libri glosati habent.* » Si la remarque de Vercellone est confirmée, l'uniformité relative du texte biblique, dans les manuscrits récents et dans les éditions qui n'ont pas été retouchées d'après la Vulgate [2], abrégera beaucoup l'étude des manuscrits qui est à faire et permettra sans doute de jeter par-dessus bord le plus grand nombre des manuscrits modernes et des éditions incunables.

Nous avons parlé de la rareté des manuscrits anciens de la Glose ordinaire. Telle est à cet égard la pauvreté de nos bibliothèques, qu'il n'est pas possible de ne pas se poser cette question : la Glose ordinaire est-elle, en une mesure quelconque, l'œuvre de Walafride ?

Pour chercher la réponse à cette question capitale, nous ne pourrons mieux nous adresser qu'aux bibliothèques de l'Alémanie et à celles qui ont recueilli les manuscrits des couvents de ce pays. Nous examinerons donc avec un soin particulier les manuscrits glosés de la bibliothèque de Saint-Gall et de la bibliothèque de Karlsruhe, qui a hérité de la plupart des manuscrits de Reichenau.

Il faut d'abord considérer avec attention les rares manuscrits qui portent le nom de Walafride. Le premier est un commentaire sur les Psaumes ; ce manuscrit est partagé entre les bibliothèques de Karlsruhe et de Saint-Gall [3]. Cette compilation n'a rien de commun avec la Glose ordi-

---

1. B. N. 16719-16722.
2. Voyez Vercellone, t. I, p. LII, XCIX et CIII.
3. Karlsruhe, *Aug.* 192 : *Inc. Walahfredi abbatis super Psalmos.* — S. Gall 313 (X[e]-XI[e] siècle).

naire. Il en est de même d'un commentaire sur le Pentateuque, en partie extrait par Walafride de celui qu'a composé son maître Raban [1]. Tout autre est la Glose sur les Épîtres catholiques, qui est conservée dans un manuscrit du x[e] siècle qui provient de Reichenau [2].

J'ai sous les yeux des extraits très étendus de ce commentaire : je les dois à la bienveillance de M. le D[r] Holder. Ce n'est assurément pas la Glose ordinaire, telle que nous la trouvons dans les manuscrits postérieurs ; mais le commentaire de Walafride se rencontre avec la Glose en tant de points, la Glose en emprunte si souvent les termes mêmes, que nous devons considérer que, du moins pour les Épîtres catholiques, le commentaire de Walafride est à la base de la Glose ordinaire, qu'il en est le premier jet.

L'étude des manuscrits non signés nous donnera des résultats analogues.

Au milieu des nombreux manuscrits glosés qui ne font que retarder notre recherche, un volume doit retenir notre attention, c'est le numéro **41 de Saint-Gall,** auquel les notes des chapitres précédents ont déjà fait quelques allusions. Ce manuscrit a été écrit entre le IX[e] et le X[e] siècle. Il contient les Prophètes, accompagnés d'une glose marginale et interlinéaire, et cette glose est en grande partie identique à la Glose ordinaire. Pour mieux dire, non seulement nous y retrouvons les principaux éléments de la Glose ordinaire, mais aussi quelques-unes des notes qui forment, dans les exemplaires plus récents, la Glose interlinéaire. On est convenu d'attribuer cette « Glose interlinéaire » au célèbre Anselme de Laon († 1117), qu'Abélard, qui fut son élève et qui ne goûta guère sa méthode d'interprétation, traite de « figuier stérile [3] ». Peut-être est-elle moins son œuvre qu'on ne croit d'ordinaire, et peut-être le verbeux écolâtre de Laon a-t-il plutôt propagé l'ancienne glose, à la fois marginale et interlinéaire, qui était restée presque inconnue jusqu'à lui.

Si des gloses nous passons au texte, nous retrouverons dans le manuscrit 41 les leçons les plus caractéristiques des manuscrits de Saint-Gall [4]. Il n'y a donc pas lieu de douter que la Glose ordinaire n'ait été écrite, pour ce qui est des Prophètes, par un moine de Saint-Gall ou d'une abbaye placée sous l'influence de Saint-Gall. Cette remarque rend à Walafride, sous toutes réserves de détail, ses droits d'auteur sur la Glose ordinaire.

Sans prolonger outre mesure notre recherche et en la restreignant, faute de manuscrits plus anciens, à ceux du XII[e] siècle, nous rencontrons

---

1. S. Gall 283, IX[e] siècle.
2. Karlsruhe, *Aug.* 135, f. 106 : *Inc. glosa in epistolam b. Jacobi Walafridi magistri.*
3. *Historia calamitatum suarum*, chapitre III.
4. OSÉE, VIII, 13 : *adferent.* — ZACH., IV, 14 : *olei hoc est splendoris.* — Voyez p. 128.

dans la Glose ordinaire plusieurs des leçons familières aux textes de Saint-Gall, et ces leçons se sont généralement introduites dans le texte parisien du XIII[e] siècle. Ainsi s'explique la ressemblance, parfois surprenante, qui se remarque en bien des passages entre les textes de Saint-Gall et le texte de l'Université de Paris [1]. Pour expliquer ces rapprochements, dont rien d'autre ne peut donner la raison, il suffit d'un seul intermédiaire, de la Glose ordinaire de Walafride le Louche.

---

1. Ez., XVIII, 32, le texte du XIII[e] siècle : *sed ut convertatur et vivat,* ne se rencontre pas, à ma connaissance, ailleurs que dans les manuscrits de S. Gall et d'Einsiedeln (voyez p. 128). — JEAN, XIV, 1 : *neque formidet* (après *vestrum*) ne s'est pas trouvé ailleurs que dans le manuscrit 51 de S. Gall, dans les textes du XIII[e] siècle et dans les versions provençale (ms. de Lyon) et vaudoise. — COL., III, 8, les manuscrits anciens de la Glose ont presque tous la leçon de S. Gall (voyez p. 129) : *non emiseritis.* — APOC., I, 11, l'interpolation de la Vulgate : *quæ sunt in Asia,* ne se rencontre, à ma connaissance, dans aucun texte antérieur au XIII[e] siècle, sinon dans les manuscrits S. Gall 83 et *add.* 11852**, dans B. N. 254 et 321** et dans la Glose ordinaire.

CHAPITRE V

BOBBIO ET MILAN

Un fait remarquable, dans l'histoire des anciens textes de Saint-Gall, est le peu de place qu'y tiennent les textes irlandais. Saint-Gall était, en réalité, une abbaye alémane et nullement irlandaise. Son vrai fondateur n'est pas saint Gall, mais saint Othmar ; les moines irlandais qu'on y pouvait attirer y étaient retenus comme un ornement et comme un souvenir des temps légendaires, et les *libri scottice scripti* y étaient des objets de luxe plutôt que d'usage. En revanche, nous avons dû plus d'une fois, dans les pages consacrées au texte de Saint-Gall, faire allusion aux textes espagnols. Il nous a semblé reconnaître souvent, dans les manuscrits de Saint-Gall, des leçons espagnoles ou des textes apparentés aux textes visigoths. D'où les moines de Saint-Gall ont-ils donc tiré leurs traditions et leurs textes ? Par quelle voie les influences espagnoles se sont-elles introduites en Alémanie ? Quel rôle l'Italie a-t-elle joué ici ? Telle est la question qu'il nous faut examiner.

Nous savons d'où les moines de Saint-Gall tiraient leurs manuscrits grecs. Notker le Bègue, nous l'avons vu, a copié les Épîtres catholiques en grec sur un manuscrit emprunté à Liutward, évêque de Verceil. Quant aux manuscrits latins, il se peut que l'église de Verceil en ait aussi fourni plus d'un à Saint-Gall. Les fragments des Évangiles, dans l'ancienne version « européenne », qui sont conservés à Saint-Gall et à Coire (*n*) présentent avec le texte du *Codex Vercellensis* (*a*) une telle ressemblance, que M. Hort a cru devoir, pour cette seule raison, désigner les fragments de Coire par le signe a^2, qui atteste leur parenté avec le texte du manuscrit de Verceil. De toute manière, les relations des Églises de l'Alémanie avec celles de la province de Milan ne laissent pas que d'être très vraisemblables. L'évêché de Coire a été, jusqu'à 843, dépendant de la province ecclésiastique de Milan, et la Rhétie, qui comprenait toute la vallée du Rhin presque jusqu'au lac de Constance, était à peine séparée de Saint-Gall par deux heures de chemin. Je ne rappelle pas qu'au VI[e] siècle l'empire de Théodoric embrassait, d'une part, les deux versants des Pyrénées et les côtes de Provence, de l'autre l'Italie du nord avec les vastes régions qui s'étendent au nord des Alpes. A ce moment, l'Alémanie n'était pas chrétienne. Mais, comme nous le verrons tout à l'heure, on ne peut guère douter que la province ecclésiastique de Milan n'ait été en quelque mesure en communication, quant aux textes bibliques qu'elle pratiquait, avec le midi de la France et avec la côte orientale de l'Espagne. C'est

ainsi que la liturgie ambrosienne est proche parente des liturgies gallicane et mozarabe. Il n'est donc pas impossible que certaines influences se soient exercées, à travers les Alpes, des pays méridionaux sur les pays alémans.

C'est avant tout aux manuscrits de Bobbio que nous irons demander quels ont été les textes usités dans l'Italie du nord [1].

Le seul manuscrit biblique de quelque étendue, qui provienne de Bobbio et qui ait un caractère nettement local, est le manuscrit **E. 26 « inferior » de la Bibliothèque ambrosienne.** C'est la moitié d'une bible, commençant aux Chroniques et finissant aux Épîtres de saint Paul. Les livres sacrés y sont rangés dans un ordre qui tient de près à celui qui est suivi dans les offices. L'écriture paraît dater de la fin du IXe ou peut-être du commencement du Xe siècle. On ne peut douter que le manuscrit n'ait été écrit à Bobbio. Une note écrite au XIIIe siècle, mais qui paraît copiée, d'après le manuscrit même, de la même main qui a refait les derniers feuillets, nomme les deux abbés, du reste inconnus, Audericus et Lunibertus, sous lesquels la bible entière aurait été écrite. Un diplôme impérial de l'an 901, qui intéresse à la fois l'évêché d'Alba et Bobbio et qui a été copié aussitôt sur une page blanche, atteste que le manuscrit appartenait dès lors à l'abbaye de saint Colomban. Le texte est étrangement mêlé, comme il en est dans beaucoup de bibles du IXe siècle. Certains livres, tels que les deux Sapiences, ont conservé un très bon texte, très rapproché de ceux qui nous viennent d'Espagne ou du midi de la France. Le Cantique des Cantiques est accompagné de rubriques qui ne se retrouvent pas ailleurs, sinon dans le *Codex Toletanus*. D'autres livres, au contraire, représentent purement et simplement l'ancienne version : tel est le livre de Tobie, tel surtout le deuxième livre des Machabées. La version de ce livre que notre manuscrit a conservée ne se rencontre pas ailleurs et présente un extrême intérêt [2]. Chose singulière, le premier livre montre un bon texte de la Vulgate. C'est ainsi que le livre d'Esther, qui est conforme à la Vulgate, est précédé du résumé de ce livre d'après l'ancienne version [3]. Dans les Prophètes, nous trouvons quelques-unes des leçons caractéristiques des textes catalans. Les Épîtres de saint Paul ont pour nous

1. La meilleure étude sur les textes bibliques de Bobbio est celle qu'Amédée Peyron a jointe à son livre : *M. T. Ciceronis orationum pro Scauro, pro Tullio et in Scaurum fragmenta inedita*, Stuttgart, 1824, in-4°.

2 Ce livre a été fort mal publié par Peyron, non seulement à cause des fautes de lecture ou d'impression qui sont nombreuses, mais surtout parce que cet éditeur, ordinairement plus soigneux, n'a pas tenu compte du texte primitif, caché sous les corrections du Xe siècle.

3. Commencement de Tobie (fol. 110 v°) : *Inc. liber Tobis. Liber sermonum Tobis filii Tobiel filii Asiel filii Gabaliel ex tribu Neptalim, qui captivus ductus est in diebus Salmanasar*... (comparez p. 67). — Fol. 126 : *Inc. prologus Hester... Inc. liber Hester. Anno II° regnante Artaxe[r]e rege majore*... 127 : *In diebus Assueri*... (voyez p. 62).

un intérêt particulier, car elles présentent un texte presque sans analogue, mêlé de beaucoup de leçons anciennes et qui paraît réunir, à certaines leçons des textes catalans, d'autres que nous ne connaissons que par le *Book of Armagh*[1]. Ailleurs encore, mais rarement, nous rencontrons des leçons usitées au moyen âge en Languedoc. Le texte de notre manuscrit est caractérisé par ce fait, qu'il ne comprend pas les trois derniers versets de l'Épître aux Romains. Cette Épître finit avec le verset 24, qui n'est lui-même qu'une formule finale inauthentique. Chose remarquable, de très anciens témoins arrêtent également le texte de l'Épître après le verset 24. Mais ce qui donne, avant tout, à ce texte le caractère d'un texte milanais, ce sont les ressemblances toutes particulières qu'il présente avec le texte milanais par excellence, l'*Ambrosiaster*. Pour conclure, nous avons ici un texte biblique local, et qui paraît, par ses origines, tenir de près aux textes de l'Espagne orientale et du midi de la France[2].

On trouve dans les archives de la **Collégiale de Monza** (**n° 1** $\frac{2}{9}$), les débris d'un manuscrit, en partie détruit par le temps et par l'humidité, composés de 51 feuillets, dont quelques-uns tombent en poussière. Ce fragment se compose de deux parties qui ont, selon toute apparence, appartenu dès l'origine à un seul et même manuscrit. La première moitié est composée du livre de Tobie, du livre d'Esther et du commencement de celui de Judith ; la deuxième comprend une partie des Épîtres de saint Paul. Le tout est écrit d'une écriture lombarde du xe siècle. Il semble que ce soit la copie d'un manuscrit assez ancien : il y a des ***hederæ*** à la fin de l'Épître aux Romains. L'ordre des Épîtres est sans exemple : l'Épître aux Colossiens suit celle aux Éphésiens. Les sommaires des Épîtres sont en partie ceux d'un manuscrit très ancien, le n° 9 de la Reine Christine, mais celui de la première Épître aux Corinthiens est un *unicum*. Le texte de saint Paul est très rapproché de celui du manuscrit de Bobbio que nous venons d'étudier[3], c'est pourquoi nous pouvons considérer le

1. Voyez p. 33. Cf. Osée, viii, 13 : *afferent* (= B. N. 6. 104.).

2. Rom., i, 30* : om. *detractores*. — *Ib.* : *elatos, sibi placentes, inventores malorum* (voyez p. 82 et 120). — *Ib.*, 31 : *sine fide* (pour *absque fœdere*). — viii, 38 : *neque virtus*, pour *neque fortitudo*. — I Cor , viii, 1-2 : *De escis autem quæ idolis immolantur, scimus quia omnis* (*quidem ?* gratté) *scientiam habemus, sed scientia inflat* (*in* est sur un grattage), *caritas autem ædificat. Si quis autem existimat se cognovisse aliquid.* — *Ib.*, 4 : *De escis autem idolorum.* — xi, 24 : *quod pro multis frangitur.* — Col., i, 19 : *plenitudinem divinitatis inhabitare corporaliter* (voyez p. 82). — *Ib.*, iii, 8 : *turpiloquium de ore vestro non procedat* (= *ambstr.* Monza i. $\frac{2}{9}$). — I Tim., ii, 6 : *cujus testimonium temporibus suis datum est* (= *ambstr. arm.* B. N. 6. 9. 11. Monza i. $\frac{2}{9}$, Genève 1*). — II Tim., i, 13 : *Formam habe sanctorum sermonum.* — iv, 5 : *Tu vero sobrius esto* (= *ambstr. arm.*; interpolation déplacée). — *Ib.*, 6 : *ego enim jam immolor* (voyez p. 33). — Tite, ii, 7 : *formam bonorum operum* (= *arm.*).

3. Variantes du fragment de Monza : Rom., viii, 38 : *neque angeli neque virtutes neque presentia neque futura.* — ix, 25* : om. *et non misericordiam consecutam misericordiam consecutam.* — xv, 30 : *ut sollicitudinem inpertiamini mihi in*

texte qui résulte des deux manuscrits comme un texte milanais. On vient de voir que le manuscrit de Bobbio supprime les trois derniers versets de l'Épître aux Romains ; il en est de même du manuscrit de Monza : or, le seul document où nous retrouvions, en latin, cette omission, est un manuscrit bilingue, le *Codex Bœrnerianus,* qui a été certainement écrit à Saint-Gall ; le *Codex Augiensis* présente, en grec, la même particularité. De même, le livre de Tobie se termine, dans le fragment de Monza, à peu près de la même manière que dans les manuscrits de Saint-Gall [1]. C'est ainsi que l'un et l'autre manuscrit contribuent à rendre moins improbable l'hypothèse d'après laquelle les textes de Saint-Gall proviendraient en une certaine mesure de l'Italie.

Les Alpes en effet sont peut-être, de toutes les frontières, celle qui a été, depuis les temps les plus anciens et jusqu'à nous, le plus aisément franchie. Elles n'ont jamais présenté un obstacle au besoin d'expansion des peuples, et leurs cols, en certains endroits moins glacés qu'aujourd'hui, ont été, de l'époque des Romains au moyen âge, plus fréquentés que beaucoup de routes de pays. Les chaussées romaines des Grisons demeurent comme un témoignage de ce commerce entre les deux versants des Alpes, et parler de la Rhétie c'est presque parler de Saint-Gall. Saint Othmar, le véritable fondateur de l'abbaye de Saint-Gall, n'a-t-il pas été envoyé en Rhétie pour s'y instruire dans les lettres? Si nous ne le savions pas par son biographe, Walafride [2], nous pourrions le supposer, car la Rhétie parlait latin et elle était, au VIII[e] siècle, beaucoup plus cultivée que l'Alémanie, sur laquelle bien des guerres avaient passé [3]. Il n'y aurait donc rien d'étrange à ce que la grande abbaye alémane eût tiré du nord de l'Italie, ce centre de vie intellectuelle et religieuse, quelques-uns de ses textes sacrés.

Or nous avons quelque lieu de penser qu'il y a eu, d'autre part, entre la province ecclésiastique de Milan et la côte orientale de l'Espagne, quelque échange de textes bibliques. Des textes qui paraissent espagnols par leurs origines ont été en usage, non seulement dans la Septimanie, mais dans la vallée du Rhône jusqu'à Vienne, et cela jusqu'au X[e] siècle : il est fort possible que ces textes aient, eux aussi, franchi les Alpes et se soient mêlés à ceux qui, depuis les temps anciens, étaient en possession de l'autorité religieuse dans ce grand et riche pays. Par malheur, nous avons conservé très peu de manuscrits anciens de la Vulgate provenant de la

---

orationibus ad Deum (Bâle B. I. 6* : *ut soll. inperc.* [2° m. : *mihi*] *in horat. pro me ad Dom.* = *ambstr.; arm. : ut solic. inpert. in orat. vestris ad Dom. pro me;* B. N. 17243 : *ut soll. inpert. mihi in or. pro me ad Deum*). — I TIM., III, 16 : (om*. *Et manifeste*) *Magnum pietatis misterium quod* (*myst.* : *ambstr. laud.*; S. Gall 70* : *misterium pietatis sacramentum*).

1. TOB., XIV, 17 : *ita ut accepti essent omnibus habitatoribus terræ* (voyez p. 128).
2. *Mon. Germ., Script.* t. II, p. 41.
3. Rettberg, *Kirchengeschichte Deutschlands,* t. II, p. 113.

Gaule cisalpine : peut-être et sans doute parce que l'*Itala* a été plus longtemps qu'ailleurs en faveur dans l'ancien diocèse d'Italie, dont elle porte encore le nom. Mais des manuscrits nombreux, dont aucun n'est antérieur au xe siècle, attestent la tradition des églises d'Italie et spécialement de celles de la province de Milan. Le très grand format, l'écriture, l'ornementation spéciale de ces manuscrits, où les tons verts et jaunes dominent, suffiraient à les réunir en un groupe distinct, et leur texte présente des particularités qu'on peut dire nettement italiennes ou, mieux, milanaises[1]. Ce sont en effet les leçons du texte même que pratiquait l'illustre légat de Milan, Pierre Damien ou *Damiani* († 1072). Le plus ancien de ces beaux manuscrits (F) a conservé le Psautier « romain », ce texte antique qui est presque identique au texte de l'*Itala* et qui est resté en usage à Rome jusque sous Pie V, à Venise, dans la chapelle des doges, jusqu'en 1808[2], et dans l'église de Milan jusqu'à ce jour. Le type de ces manuscrits milanais est, pour le savant Vercellone, un manuscrit **de Sainte-Marie « ad Martyres »**, c'est-à-dire du Panthéon, qui a été donné par le cardinal Lambruschini aux **Barnabites de Rome** et que Vercellone désigne par la lettre **F.** Il est, d'après notre auteur, du xe siècle.

Il faut énumérer brièvement les principaux de ces manuscrits italiens ou plus exactement, sans doute, milanais. J'ai déjà dit que tout leur extérieur, que les couleurs même dont ils sont décorés suffisent à les rendre reconnaissables dès le premier coup d'œil.

Vercellone range à la suite du manuscrit F le manuscrit **4216 du Vatican** (provenant du monastère d'Avellana), le manuscrit qu'il appelle **V** et qui appartenait également aux **Barnabites de Rome** (il n'est que du XIIIe siècle et c'est peut-être un texte mélangé) et un manuscrit donné en 1860 au **Vatican,** qu'il désigne par **X,** qui provient de Todi et qui date du XIe siècle. Nous pouvons encore énumérer, parmi les plus beaux types de cette école, les manuscrits suivants : je les date approximativement, car il faudrait une grande habitude de la paléographie locale pour apprécier exactement la date des manuscrits italiens, et peut-être sont-ils plus rapprochés les uns des autres qu'il ne semble.

Venise lat. I (xe siècle), provenant de Bessarion.

Genève 1 (x^e-XIe siècle), fameux manuscrit qui a été donné au chapitre de Saint-Pierre par l'évêque Frédéric (1031-1073).

Bibliothèque nationale 50 et 104 (XIe siècle). Ce manuscrit porte le

---

1. Vercellone, qui a, le premier, groupé ces manuscrits, donne comme caractéristiques de leur texte les leçons suivantes : Ex., XXXIV, 28 : *S'etit ergo ibi cum Domino Moyses* (P. Damien, F V X de Vercellone, Venise. I. I; Madr. A. 3. E. R. 8). — Lév., IV, 2 : *per ignorantiam de hostia* (P. Damien, F V X. Madrid E. R. 1. 8. Genève 1). — *Ib.*, XVIII, 17 : *sororis uxoris tuæ* (P. Damien, F V X. Madrid E. R. 1. Genève 1). — Num., III, 45, à la fin : *in præceptis meis ambulent* (P. Damien, F V X. Venise 1. I. Madrid E. R. 1. Genève 1).

2. Voyez Fritzsche, article cité, p. 446.

nom d'un abbé de *S. Stephanus de Nemore*. Une note italienne, qui est, comme la première, du xive siècle, donne à penser que ce monastère doit être cherché en Italie.

Vienne 1167 et 1168 (au plus tôt du xie siècle), provenant de Sainte-Justine de Padoue.

Bibliothèque nationale de Madrid, A. 3 et (si je ne me trompe) **A. 5** (commencement du xiiie siècle environ).

A ces cinq manuscrits, évidemment italiens, il en faut joindre deux autres qui ont été copiés en Espagne à une date postérieure. Le premier est orné de très belles et très grandes initiales en or et couleur, de style arabe; dans le deuxième on a intercalé de superbes peintures de l'Histoire sainte qui semblent remonter au xie siècle et qui sont un fort beau spécimen de l'art espagnol de ce temps [1].

Madrid, bibliothèque nationale E. R. 1 (xiiie siècle).

Même bibliothèque, **E. R. 8** (commencement du xiiie siècle), provenant d'Avila.

Ces deux manuscrits, copiés sans nul doute sur des originaux italiens, peuvent montrer comment l'influence des textes de l'Italie s'est étendue au loin et comment le texte italien est, pour ainsi dire, revenu aux pays de son origine, en attendant le moment où les textes français se sont imposés à l'Espagne aussi bien qu'à l'Italie et à tous les pays.

On peut dire des grands manuscrits italiens la même chose que des bibles copiées dans l'école de Tours : ils représentent une véritable édition. J'ai déjà montré, d'après Vercellone, que leur texte est celui qui était en usage au xie siècle dans l'église de Milan. Il n'est pas possible de ne pas remarquer la ressemblance que ce texte présente, dans les Prophètes, avec le texte de Théodulfe. Il en reproduit les leçons les plus remarquables et même la grossière interpolation qu'on y remarque dans Ézéchiel [2]. Néanmoins il n'est pas certain que le texte italien provienne de la bible de Théodulfe : une des leçons citées ci-dessous n'est pas dans Théodulfe, mais dans la bible de Rosas, et la plus grande partie de la Bible, dans nos manuscrits, n'a rien à faire avec le texte qu'a fait copier l'évêque d'Orléans. Il est probable que le texte des Prophètes, dans la Bible italienne, a été copié sur le même modèle que la bible de Théodulfe.

Dans le Nouveau Testament, dans les Évangiles aussi bien que dans les

---

1. Comparez ci-dessus p. 23.

2. Leçons de Genève 1 et de B. N. 50 : Es., xiii, 5 : *Chaldeorum et Babylonis* (voyez p. 94). — Jér., xxv, 28 : *Deus Israel* (= Théod. B. N. 6**. 11505**). — Ez., xxi, 29 : *Non est demonum*, etc. (= Théod*.). — Daniel est divisé en visions, à peu près comme dans Théodulfe. On remarque dans B. N. 50, à Ez. xxxii, 10, deux interpolations accumulées : *horrore nimio formidabunt super te, cum ceciderint vulnerati tui* (ce mot est gratté) *in medio terræ, ait Dominus Deus, propter universas iniquitates quas operatus es*. Ces derniers mots sont répétés au v. 8.

autres parties, les textes auxquels le texte italien ressemble le plus sont ceux du midi de la France [1]. Il y a donc lieu de penser que le texte italien, qui du reste n'est aucunement un bon texte, tire ses origines du midi de la France ou que du moins c'est des textes de ce pays qu'il se rapproche le plus.

Les hautes vallées des Alpes ont quelquefois conservé des textes fort anciens et fort rares. Je ne quitterai pas la province de Milan sans dire qu'il se trouve à l'**Ambrosienne (E. 53 inferior)** un manuscrit mutilé et en partie dévoré par les intempéries, qui a été vendu en 1776 par l'église de Biasca, dans la haute vallée du Tessin. L'écriture paraît du x[e] siècle. Bien des traits singuliers, en particulier des sommaires très rares et qu'on ne retrouve nulle part, attirent notre attention sur ce manuscrit. Je ne m'arrête pas à son texte, qui pourrait prêter à plus d'une remarque [2]. Ce manuscrit a sauvé de l'oubli un texte absolument inconnu, la traduction latine de l'Épître apocryphe des Corinthiens à saint Paul et de la troisième Épître, également inauthentique, de l'Apôtre aux Corinthiens [3]. J'ai cité cet exemple pour montrer que les montagnes ont encore des retraites et des cachettes pour les textes inédits et précieux.

---

1. Leçons de Genève 1 : Luc, xxiii, 15, 2[e] m. : *remisit illum ad vos*. — Act., ix, 5* : *Qui tremens et horrore* (B. N. 104 : *terrore*) *perculsus in eo quod factum erat* (104 : *fuerat*). — Rom., xiii, 9* : *non concupisces rem proximi tui* (= 104*). — I Cor., ii, 16* : *nisi spiritus Domini*. — Gal., v, 7, 2[e] m. : *nemini consenseritis* (= 104). — I Tim., ii, 6* : *temporibus suis datum est* (104 : *confirmatum est temporibus suis*). — I Jean, v, 7* : *Quia tres sunt qui testimonium dant* (104 : *in terra*), *spiritus et* (om. 104) *aqua et sanguis et tres unum sunt; et tres* (104 : *sunt qui*) *testimonium perhibent in cælo, Pater, Verbum et Spiritus* (104 : *sanctus*), *et tres unum sunt*. — Apoc., xvi, 7 : *audivi alterum dicentem* (= 104). — xxii, 21 : om. *vobis amen* (= 104).

2. Le texte des Actes est identique à celui que nous avons trouvé dans la grande bible française, B. N. 93.

3. M. E. Bratke vient de retrouver un autre texte latin de ces apocryphes dans un manuscrit du xiii[e] siècle, Laon, 45. (Voyez *Theol. Literaturzeitung*, t. XVII, 1892, col. 585).

QUATRIÈME PARTIE

LA BIBLE DE THÉODULFE

CHAPITRE PREMIER

THÉODULFE

Avec la bible de Théodulfe, nous abordons l'étude des textes carolingiens.

Les manuscrits dont nous avons à parler ne sont pas plus récents que le plus grand nombre de ceux que nous venons d'étudier; leur texte même n'est pas toujours plus moderne que beaucoup de textes mérovingiens, car ils sont, eux aussi, copiés sur des manuscrits plus anciens et la part de l'éditeur n'y a peut-être pas été très grande. On éprouve une peine infinie à les grouper, tant les variantes qui les séparent sont nombreuses. Néanmoins les bibles à proprement parler carolingiennes ont ce caractère commun, qu'elles se rattachent par groupes au nom de personnages connus dans l'histoire et qu'elles représentent, au moins par l'intention, une œuvre personnelle. Si nous ne pouvons y voir une édition, nous y trouvons au moins la pensée d'un éditeur. On verra, lorsque nous étudierons les bibles qui se réclament du nom d'Alcuin, qu'elles varient entre elles au delà de toute idée; le texte de Théodulfe, dont pourtant il a existé peu de manuscrits, est également un véritable exemple d'altérations continuelles. Mais dans les unes et les autres on peut retrouver l'intention de l'éditeur, reconnaître les modèles qu'il a choisis et savoir pourquoi il les a préférés. Surtout, au milieu des efforts malheureux vers l'unité et la pureté du texte de la Bible, nous trouvons présente la volonté du maître, du restaurateur des études et du réformateur de l'Église. C'est le nom de Charlemagne qui donne à l'étude des bibles carolingiennes leur plus grand intérêt.

Puisque Alcuin a été le dépositaire de la pensée de son maître et puisque son œuvre est la seule qui se soit inspirée d'un esprit véritablement nouveau, il semblerait que nous dussions aller d'abord aux manuscrits alcuiniens et en entreprendre avant tout le classement difficile. Ce serait appliquer la devise : *Ab Jove principium,* et nous rejetterions ainsi en dehors de la tradition les efforts individuels de théologiens dont la pensée n'était pas aussi nette que celle du maître et de son conseiller. Cet ordre n'est

pourtant pas le seul que nous puissions suivre. La chronologie nous laisse toute liberté, car nos deux principaux auteurs sont contemporains. Nous sommes donc maîtres de nous occuper moins de la date des diverses éditions que de l'antiquité relative de leur texte. Théodulfe n'a pas connu ou n'a pas compris la pensée de Charlemagne; l'œuvre aussi riche de science qu'originale à laquelle il a attaché son nom n'avait pas chance de vie, puisque lui-même n'a pas su la faire copier exactement, mais surtout c'était un retour à un texte étranger et vieilli, et c'est pour cela même que nous la plaçons avant la réforme carolingienne. L'évêque d'Orléans n'était pas un Franc, c'était un Visigoth arriéré dans les traditions du clergé espagnol. C'est donc par la Bible de Théodulfe que nous commencerons l'étude des textes carolingiens. Une autre raison nous commande de placer en premier l'édition de Théodulfe. L'histoire en sera bientôt achevée, et si dans la suite nous en rencontrons encore parfois l'influence, c'est sur les manuscrits de la recension dominante que nous la verrons s'exercer. L'histoire de la Bible d'Alcuin, au contraire, ou plutôt l'histoire du développement qui commence avec Alcuin, est une histoire sans fin qui se déroule jusqu'à nos jours. C'est au fond l'histoire de l'altération incessante d'un bon texte sous l'influence des mauvais textes. Cette étude ne doit pas être interrompue sans nécessité; la Bible d'Alcuin cédera donc le pas, dans notre étude, à la Bible de Théodulfe. C'est tout naturellement que nous passerons, des chapitres où nous avons étudié l'influence des textes étrangers dans le royaume des Francs et particulièrement sur les bords de la Loire, à l'étude de la bible qui fut copiée, très probablement à Fleury, sous la direction de l'évêque d'Orléans, Théodulfe.

Théodulfe était Visigoth, comme son nom l'indique[1]; dans ses poésies il se dit souvent *Geta* ou *Getulus;* il parle quelque part de Prudence, le poète chrétien de Saragosse, comme d'un compatriote[2]. Le passage classique où il fait allusion à son origine se trouve dans le remarquable poème qu'il a composé à la suite de l'enquête qu'il fit avec Leidrade, en 708, en qualité de *missus dominicus :*

Mox sedes, Narbona, tuas urbemque decoram
  Tangimus, occurrit quo mihi læta cohors,
Reliquiæ Getici populi, simul Hespera turba
  Me consanguineo fit duce læta simul.
Inde revisentes te, Carcasona, Redasque,
  Mœnibus inferimus nos cito, Narbo, tuis[3].

---

1. *Teudulfus,* parfois *Theudulfus,* et *Theodulfus* sous une forme plus littéraire.
2. *Carm.* LXXIX :
.... *Prænomine nostro*
Hinc rutilat Prudens..................
Qui merito rebus radiat prudentius ipsis.
Dümmler, t. I, p. 579. Comparez le poème XLV, p. 543.
3. *Versus contra judices,* v. 137-142. Dümmler, p. 497.

Les auteurs modernes ont conclu de ces vers que Théodulfe était né en Espagne [1]. La chose est au-dessus du doute, mais elle ne serait pas aussi certaine s'il fallait limiter l'Espagne à la péninsule ibérique. La Gothie, terre plus espagnole que franque, s'étendait jusqu'au Rhône et comprenait la Septimanie, qui en a longtemps retenu le nom; Théodulfe en a rencontré les frontières entre Avignon et Nîmes. De 791 à 797, les Sarrasins avaient envahi quatre fois la Septimanie; dans l'automne de 793, après avoir pris Girone, ils s'étaient avancés jusqu'aux portes de Narbonne, et ils avaient mis le pays à feu et à sang. Les émigrés de l'invasion sarrasine ont été nombreux en 793, et l'on raconte que l'abbaye de Conques a été fondée par eux. Théodulfe, de même, a été chassé de sa patrie par un désastre affreux : *inmensis cladibus exul* [2]. Il n'est guère douteux qu'il n'ait été une des victimes de l'invasion de la Septimanie par les Arabes. Le bonheur que Théodulfe éprouve à revoir Carcassonne et le pays de Rasez, c'est-à-dire les contrées mêmes qui ont été ravagées par les Sarrasins ou épouvantées par leur approche, nous fait penser au retour d'un exilé dans sa patrie.

L'histoire du texte biblique confirme absolument l'origine septimanienne de Théodulfe. Deux bibles, dont le texte semble avoir été très rapproché de celui de Théodulfe, se sont longtemps conservées, l'une à Narbonne et l'autre à Carcassonne. D'autre part, nous verrons que le texte de sa bible appartient en grande partie au rameau catalan, que nous avons vu si prompt à pénétrer dans ce qui fut plus tard le Languedoc, et non au groupe léonais, c'est-à-dire à la tradition des Visigoths demeurés indépendants. Mais ce sont là des questions auxquelles nous ne devrions pas encore, pour le moment, donner de réponse. Nous ne pouvons donc suivre MM. Ebert et Dümmler, et nous ne pouvons affirmer avec eux que Théodulfe est né au sud des Pyrénées. Les Pyrénées n'étaient pas plus la frontière de l'Espagne qu'elles n'ont été la limite des textes bibliques espagnols. En tous cas, Théodulfe était Visigoth, c'est-à-dire Espagnol.

En quelle année fut-il sacré évêque d'Orléans et installé abbé de Fleury? La question est obscure. Il n'était peut-être pas évêque depuis longtemps en 798 [3]. La première date que nous puissions fixer dans sa vie est marquée par l'épitaphe qu'il composa à la fin de 794 pour la reine Fastrade. Une bulle sans titre, qui est attribuée à Adrien Ier et qui serait, dans ce cas, antérieure à la Noël de 795, le nomme, en des termes singuliers, *pseudoepiscopus* [4]; il n'était pas encore abbé de Fleury, s'il faut

1. Ainsi, après Mabillon, M. Hauréau (*Singularités historiques et littéraires*, 1861, p. 37), Ebert (*Berichte* de l'Académie de Leipzig, *phil.-hist. Klasse*, 1878, fasc. III, p. 95, et *Gesch. der Literatur des Mittelalters*, t. II, p. 70) et M. Dümmler (t. I, p. 437).
2. *C.* XXIII, v. 28. Dümmler, p. 481.
3. Voyez Dümmler, p. 437, et comparez p. 633.
4. Jaffé-Ewald, n° 2491.

en croire un catalogue d'abbés de ce monastère, d'après lequel il le gouverna dix-neuf ans et demi, soit de 798 environ à 818. Théodulfe posséda encore l'abbaye de Saint-Aignan et plusieurs autres. Alcuin, d'abord son ami, a compté parmi ses adversaires. Après une carrière remplie par l'amour des lettres, par la politique et par un ministère réformateur, Théodulfe tomba en disgrâce auprès de Louis le Débonnaire en 817 ou 818 et il mourut vers 821, après trois ans de captivité passés dans les murs d'Angers, ayant trouvé dans la poésie une consolation à ses malheurs. C'est donc avant 818 et après 795 ou peut-être après 798 que se placent les beaux travaux bibliques dont nous avons à parler. Si, comme il paraît, il a eu une bible alcuinienne sous les yeux, ses travaux ne sont pas antérieurs à la fin de l'an 801, époque à laquelle l'œuvre d'Alcuin fut achevée.

Des poésies de Théodulfe, en dehors de celles qui accompagnent notre célèbre bible, plusieurs étaient destinées à être jointes au livre sacré. Deux petits poèmes qui portent le titre : *A foris in prima tabula bibliothecæ* et : *In altera tabula*, ont peut-être été composés pour orner la couverture de notre manuscrit ou de celui du Puy. Le format de la bible qu'ils accompagnaient était « modique », comme est celui des deux manuscrits. L'un des poèmes de Théodulfe sert de lettre d'envoi à un Psautier double (hébraïque et gallican), adressé en présent de noces à Gisèle, dont il se dit le père, et écrit certainement, en or et en argent, sur parchemin pourpré :

Nam tibi Psalterium præcepi scribier istud,
  Argento atque auro quod radiare vides,
Quo prior hebræo concordat pagina vero,
  Editio ut prisca est mox habet inde sequens,
Quas bene Hieronymus hanc transfert, corrigit illam...[1].

Quoique Théodulfe fût en un haut crédit auprès de Charlemagne, et qu'il fût même en situation de faire échec à l'autorité d'Alcuin, M. Dümmler a fort bien fait remarquer qu'il n'était pas dans les traditions de la cour. Il n'avait pas été élevé à l'école palatine, et il ne paraît pas y avoir enseigné ; seul parmi les poètes et les écrivains qui entouraient l'empereur, il ne s'était pas orné du nom de quelque auteur de l'antiquité. Il était resté Goth au milieu des Francs. Cette indépendance d'esprit, d'éducation et de caractère nous explique en quelle manière la bible de Théodulfe diffère de celle d'Alcuin. La première est un retour à la vieille érudition espagnole, la deuxième est la création de l'école réformatrice de Charlemagne.

1. C. XIII. Dümmler, p. 541.

CHAPITRE II

LE MANUSCRIT DE MESMES

La première main.

L'étude des bibles de Théodulfe n'est plus à faire. Le lecteur sait, par l'admirable étude de M. Delisle, que nous avons conservé deux bibles de Théodulfe qui sont, du moins en apparence, plus semblables l'une à l'autre que l'imagination ne saurait le rêver; l'une est conservée à la **Bibliothèque nationale (nº 9380)** et l'autre au trésor de la cathédrale du Puy. « L'aspect des deux manuscrits (ainsi s'exprime M. Delisle) est tellement pareil qu'il serait difficile de les distinguer entre eux. Certaines pages pourraient, sans beaucoup d'exagération, se comparer à des épreuves tirées sur une même planche typographique. » Je ne décrirai pas ces deux manuscrits, qui sont au nombre des plus beaux qu'on ait jamais exécutés. Je chercherai seulement à en étudier le texte avec exactitude, à établir les rapports des deux manuscrits entre eux et surtout à déterminer le caractère de leur texte et à reconnaître à quels originaux il a pu être emprunté. L'écriture de l'une et de l'autre est le chef-d'œuvre de la calligraphie du commencement du IXᵉ siècle. Rien ne dépasse, comme finesse et comme élégance, cette gracieuse minuscule écrite, en plus de soixante feuillets de l'un comme de l'autre manuscrit, sur parchemin pourpré, en des traits déliés d'argent rehaussé d'or. Malheureusement l'usage que l'on a fait, depuis le moyen âge, du manuscrit conservé à Paris, l'a beaucoup fatigué. Quant à la bible du Puy, elle est sous la garde d'un prélat dont il me sera permis de louer la bienveillance et l'esprit à la fois chrétien et éclairé.

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale appartenait, au temps des bénédictins, à la famille de Mesmes; un rapprochement dû, soit à la vanité, soit à la flatterie, lui a valu le nom de *Codex Memmianus*. Ce nom, changé par certains érudits de notre temps en *Codex Mesmianus,* est la cause de l'erreur d'un savant allemand que nous ne nommerons pas, n'étant pas habitué à le prendre en faute et qui fait venir notre manuscrit de l'abbaye de Saint-Mesmin. Tout ce que nous savons des anciennes destinées de notre manuscrit, c'est qu'il appartenait encore, au XIᵉ siècle, à la cathédrale d'Orléans; une charte de l'an 1025 environ, intéressant l'église d'Orléans et copiée au folio 346 vº sur une page restée blanche, suffit à l'attester. L'admirable écriture du manuscrit, cette petite écriture fine qui fatigue tant les yeux, confirme absolument ce que l'histoire nous a enseigné touchant sa date probable. L'écriture change avec le commen-

cement du folio 319 (Apoc., xviii, 9 *reges*). Je n'insiste pas sur quelques fautes de lecture, qui pourraient faire supposer un original visigoth[1]; il faut attacher plus d'importance à l'orthographe du manuscrit, où on lit constamment *quur* et *quum* et où M. Corssen a relevé les formes *sequuti* et *quoetaneos:* c'est là l'orthographe de plusieurs des plus anciens manuscrits espagnols[2]. En revanche, on n'y trouve pas le « bétacisme » espagnol ni les aspirations incorrectes des manuscrits visigoths, et l'orthographe en est généralement bonne[3]. Peut-être n'en pourrait-on pas dire autant de la bible du Puy. Il semble pourtant que l'arbitraire du copiste soit la seule raison d'un assez grand nombre des variantes. L'écriture fine ne peut être rapprochée d'aucune autre, sinon de celle du *Codex Cavensis.*

Le premier coup d'œil jeté sur notre manuscrit nous révèle une bible de type espagnol. Des disques de couleur, qui ressemblent fort à ceux dont on peut voir des modèles dans les *facsimile* d'Ewald et Lœwe, séparent les principales parties de la Bible. Ils sont remplis par des formules telles que : *Explicit ordo propheticus. Incipit ordo agiograforum* (folio 136 v°). Les livres de la Bible sont en effet partagés, comme dans les plus anciens manuscrits visigoths, en six classes : *Ordo legis, ordo prophetarum, ordo agiograforum, ordo eorum librorum qui in Hebræorum canone non habentur, ordo evangelicus* et *ordo apostolicus.* Cette division, on le sait, est empruntée dans son principe au canon des Hébreux, et elle n'est pas éloignée de celle que saint Jérôme a lui-même pratiquée; c'est pourquoi, la retrouvant dans les meilleurs manuscrits espagnols, des auteurs anciens ont pu croire que la tradition des Bibles de l'Espagne remontait jusqu'à Lucinius Beticus, auquel saint Jérôme avait permis de faire prendre une copie de sa traduction. Le troisième feuillet est occupé par un texte disposé en forme de croix comme le commencement de l'Évangile de saint Matthieu dans le *Codex Cavensis;* ce n'est autre chose qu'un extrait des Étymologies d'Isidore de Séville où sont énumérés les livres de la Bible, et nous avons déjà rencontré ce texte en tête de la première bible d'Alcalá. L'ordre même où sont rangés les livres de la Bible varie grandement dans les manuscrits espagnols; la bible de Théodulfe reproduit à peu près exactement l'ordre du *Codex Toletanus,* et avec une parfaite exactitude celui de la deuxième bible d'Alcalá, qui est tiré de saint Isidore.

Les sommaires qui précèdent le plus grand nombre des livres de la Bible nous présentent un véritable problème. Un certain nombre de ces

---

1. Gen., viii, 21, en marge : *animum* pour *animam.* — I Pierre, iii, 7 : *vasa* pour *vasu* (*vasu : hart.* S. Gall 907; *vaso : am. tol. cav.* Puy. *lem.* B. N. 93).

2. *Cav. æm. tol*[2]. Cf. B. N. 321.

3. Voyez pourtant, Act., iv, 18, *hominibus* pour *omnibus.* C'est chose rare de trouver dans le manuscrit de Mesmes des fautes grossières, telles que II Tim., i, 13 : *Formam habes annorum verborum,* pour *habe sanorum.* Cette faute n'est pas la seule que l'on relève à cet endroit dans les manuscrits. Berne A. 9 : *habes sanorum; ambstr.* Metz, 7. B. N. 342. 11533. Genève 1 : *habens sanorum.* Cf. p. 139.

sommaires (ceux des livres des Rois, des Chroniques, d'Esdras et des Épîtres de saint Paul, en particulier) paraissent empruntés à des manuscrits espagnols ; le *Codex Toletanus* et le deuxième manuscrit d'Alcalá sont, ici encore, les plus rapprochés de la bible de Théodulfe. D'autres fois le modèle paraît fourni par les manuscrits du Midi : la division des livres d'Esdras est la même que nous retrouvons dans le manuscrit 356 de Lyon, et pour la Genèse, notre manuscrit marche seul avec deux importants manuscrits, B. N. 10 et Mazarine 6, dont le premier au moins est méridional. Mais certains livres ont des sommaires d'un caractère tout différent. C'est ainsi que les sommaires du Pentateuque, sauf la Genèse, de Josué et des Juges ne se rencontrent presque nulle part ailleurs, sinon dans le *Codex Amiatinus*. D'où vient ce rapprochement qu'il nous semble remarquer entre la bible de Théodulfe et ce texte copié en Northumbrie? Faut-il croire que les textes anglo-saxons ont trouvé le chemin d'Orléans aussi bien que celui de Tours? La chose n'aurait pas de quoi nous surprendre, étant données les relations, à ce moment affectueuses, de Théodulfe et d'Alcuin. Mais pourquoi cet éclectisme, et quels motifs ont pu déterminer Théodulfe à préférer d'autres usages à ceux de son pays? Ce n'est pas en ce moment que nous pouvons répondre à cette question.

Nous allons étudier successivement le texte biblique dans les divers groupes de livres de la bible de Théodulfe. Nous parlerons d'abord uniquement du texte de la première main.

1. Pentateuque.

Le texte du Pentateuque n'est pas un bon texte. Ce n'est pas non plus, du moins pour la Genèse, un texte espagnol. Ce texte est rempli de leçons qui ne sont pas ordinaires et dont un certain nombre ne se retrouvent, à ma connaissance, dans aucun manuscrit. Plusieurs sont des gloses qui n'ont rien à faire avec le texte biblique. Je vais relever quelques leçons de la Genèse propres à la première main du manuscrit de Théodulfe : je les prends parmi celles que Vercellone n'a pas retrouvées dans les anciens manuscrits espagnols [1].

GEN., VI, 13* : *dixit autem Deus ad Noe.*

XIV, 6*, après *Seir : philosus dicitur mons* (= Puy; B. N. 11504** : *pilosus*, etc. [2]).

1. Je marque, comme à l'ordinaire, d'un astérisque les passages corrigés ou exponctués; je ne cite la leçon des autres manuscrits Théodulfiens que lorsqu'elle présente de l'intérêt.

2. Cette glose étrange n'est pas autre chose qu'un extrait du traité *De situ et nominibus locorum hebraicorum* de saint Jérôme, traduit lui-même du grec d'Eusèbe (P. de Lagarde, *Onomastica sacra,* 2e édit., Gœttingue 1887, p. 180 ; cf. 291) : *Seir mons in terra Edom... quæ ex eo quod Esau pilosus esset et hispidus Seir, hoc est pilosi, nomen accepit.*

XVIII, 13 : *Sara uxor tua* (= B. N. 45**. 11504**. 11532 et textes du XIII[e] siècle; F de Verc. : *uxor tua Sara*).

XXIII, 12* : *coram Domino et populo terræ* (= *ottob.* 11504** XIII[e] siècle).

XXVI, 26, à la fin* : *venerunt ad eum et* (= Puy[mg]. 11504).

XXXV, 19 : *hæc est Bethel* (= Puy).

XXXVI, 24 : *asinos et oves*.

L, 12* : *filii Israhel*.

Dans toute la Genèse je n'ai pas relevé une seule leçon de la première main que l'on puisse dire espagnole. A côté des leçons fautives qu'on vient de voir, on en trouve aussi de bonnes, telles que, L, 10*, l'omission d'*Atad* [1]. Les rares interpolations qui semblent d'origine espagnole, dans le reste du Pentateuque, ne présentent pas ce caractère avec certitude. On en jugera par les exemples suivants :

Ex., I, 13* : *illudentes eis et invidentes* (= Puy. B. N. 45**. 11504**. 11532. 11937. F de Verc. S. Gall 75** *madr*[2]; cf. *tol***).

Ib., XXXIX, 40*, après *atrii : et columnas cum basibus suis* (= *tol.* Puy. B. N. 11504**. 11532. 11937. Berne A. 9. S. Gall 75**).

2. Les livres des Rois.

Avec les livres des Rois, le caractère de notre texte change absolument. On sait que les deux premiers livres sont, dans le plus grand nombre des manuscrits, défigurés par des interpolations considérables. Ces additions apocryphes, tirées généralement des anciennes versions, paraissent d'origine espagnole; mais, chose digne d'être notée, il en est parmi elles qui ne se rencontrent pas dans les manuscrits espagnols, mais dans le même manuscrit italien (F de Vercellone) que nous avons rencontré tout à l'heure [2]. Je ne donnerai pas, après M. Delisle, la liste complète de ces interpolations, mais un choix seulement.

I Rois, II, 19*, à la fin : *et votum suum* (= *tol. madr*[2]. Vienne 1190 et textes du XIII[e] siècle).

IV, 1 : *Et factum est — in pugnam* (= *tol. madr*[2]. *vall.* B. N. 2. 4*. 6. Vienne 1190. Genève 1).

V, 6* : *Et ebullierunt — in civitate.* Ce texte inauthentique est placé avant *et percussit,* comme dans *tol. leg*[2]. *madr*[2]. B. N. 6. *paul.* F V.

Ib., 9* : *Inieruntque — pelliceas* (= *madr*[2]. B. N. 6. Genève 1*, etc.).

X, 1* : *et liberabis populum ejus — in principem* (= *tol. leg*[2]. B. N. 6. F, etc.).

XI, 1* : *Et factum est — mensem* (= *tol. madr*[2]. B. N. 6, etc.; cf. F).

XXI, 1*, après *venisset : et surrexit obviam David* (= *tol.* B. N. 6. F, etc.).

---

1. = *am.* Pent. de Tours. Tours 10. Monza. Angers 1. Zurich. B. N. 1. 3. Mordr**. etc.

2. Voyez plus haut, p. 141.

II Rois, III, 39* : *Ego autem — rex, et quia hodie cognitus et constitutus sub rege fui* (= Orl. 16; cf. F V).

VI, 26*, après *David : benedixit eum et* (= B. N. 11504*).

XII, 7*, après *ille vir : qui fecisti hanc rem* (= *tol. cav.* F V. B. N. 93. 11504**. Genève 1, textes du XIII[e] siècle).

XIV, 27*, à la fin : *Hæc fuit in matrimonio Roboam filii Salomonis et peperit ei Abiam* (= F V. *paul.* B. N. 11939. 11946, etc., et B. N. 11532 jusqu'à *Salom.*).

XVII, 14*, après *utile : et ut videretur esse consilium Chusai bonum coram Absalon* (= *tol.* F V. B. N. 11504**).

XIX, 11* : *ad regem ut reducat eum in domum ejus, quia dixerat rex : Hæc dicetis ad populum* (= *tol.* FV, etc.; la fin seulement est dans *leg*[2]. et dans le bréviaire mozarabe).

Ib., 43* : *apud regem, et primogenitus ego sum* (= *tol.* FV. B. N. 2. 11504**. 11532. 11549; Puy et B. N. 11937* ajoutent : *quam tu* — ces deux mots semblent appelés, dans Théodulfe, par un signe de renvoi qui correspondait à une note effacée ou qui n'a jamais été écrite).

XXI, 2* : *juraverant eis ne perimerent illos* (= *tol.* FV, etc.).

J'ajoute quelques citations seulement du troisième et du quatrième livre des Rois :

III Rois, I, 8* : *et Semei et Cerethi* (ce dernier mot, gratté, est rétabli ici d'après le manuscrit du Puy; = *tol*[2]. F*).

XXI, 20 : *Num invenisti me, inimice meus* (= *cav.* F**. B. N. 11504**. Berne A. 9; *inimice mi : paul.* Genève 1**; *inimice mei : tol.* etc.; *inimice mee :* B. N. 11532**. *am.* [*meæ*]; XIII[e] siècle : *inimicum tuum; vall.* B. N. 1. 2. 11504*. 11532* F*. Genève 1*. Vulg. : *inimicum tibi*).

IV Rois, XXI, 26*, au commencement : *Dormivitque cum patribus suis et* (= *tol.* Vat. 5729. V. B. N. 11504. 11549).

On vient de voir que les autorités de Théodulfe, dans les livres des Rois, sont avant tout espagnoles, mais elles ne sont guère moins italiennes. Il faut également tenir grand compte de ce fait que, dans un des rares passages où Théodulfe se sépare du texte espagnol (II Rois, III, 39), il suit la leçon de l'important fragment en onciale, provenant de Fleury, que nous avons trouvé à Orléans [1], et qui est seul entre tous les manuscrits à donner la même leçon. Le manuscrit de Fleury doit donc être considéré comme l'un des modèles, mais non comme le seul modèle de Théodulfe.

Les sommaires des livres des Rois, que nous voyons dans la bible de Théodulfe, se retrouvent, presque uniquement, dans les manuscrits visigoths; la même division en chapitres a été marquée par une deuxième main dans le fragment de Fleury.

---

1. Voyez ci-dessus, p. 84.

3. Les Prophètes.

J'ai peu de chose à dire du texte des Prophètes : je n'y comprends pas Daniel, que les Hébreux et, après eux, Théodulfe, rangent avec les Hagiographes. Les Prophètes, étant en général plus épargnés par les interpolateurs, prêtent moins au classement des manuscrits. Au reste Théodulfe semble avoir consacré très peu de soin au texte des Prophètes, où nous ne trouvons presque aucune correction ni aucune variante marginale. Il se trouve que la bible catalane (B. N. 6) montre sur les marges des Prophètes de curieuses additions, et que deux de ces interpolations se retrouvent mêlées au texte de Théodulfe :

Jér., xi, 6, après *ad me : Inventa est conjuratio in viris Juda et in habitatoribus Jherusalem* (cette interpolation, tirée du v. 9, se rencontre encore dans S. Gall 39. 42. Monza. B. N. 1. 68. 9382).

Ib., xxv, 28 : *Dominus exercituum, Dominus Israhel* (= B. N. 6**. 50. 11504**. Genève 1).

Mais cette ressemblance est de peu d'importance et il ne faut pas y insister. Ce qui est plus remarquable, c'est une énorme interpolation, ou plutôt une glose absolument étrangère au texte, que Théodulfe a exponctuée et qui néanmoins a passé dans tous les manuscrits théodulfiens (Puy, *hub.* B. N. 11937, S. Genev. A. l. 3 f°; cf. Orl. 14) :

Éz., xxi, 29*, après *mendacia : Non est dæmonum divinatio sed Dei, judicium qui perfectæ malitiæ dedit finem.*

Cette glose, assurément caractéristique, se retrouve dans la bible de Vienne (Berne, A. 9) et dans les manuscrits italiens (B. N. 50*, Genève 1*).

Le livre de Baruch suit Jérémie, comme dans un grand nombre de manuscrits, et particulièrement de manuscrits espagnols[1]. C'est une inconséquence, car Baruch n'est pas à proprement parler un livre prophétique, mais un livre deutérocanonique ou apocryphe. Baruch a pour titre, comme dans les manuscrits catalans ou méridionaux[2] : *De oratione et sacrificio pro vita Nabuchodonosor*. Il est divisé, comme dans la bible de Vienne[3], par des rubriques dont voici la première :

Bar., iii, 9 : *De doctrina ecclesiastica initiatio.*

---

1. Dans la bible de Théodulfe, comme dans *leg*[1-2]. *æm*. Berne A. 9, Bâle B. I. 6, etc., Baruch précède les Lamentations; dans B. N. 6 et 7, il suit les Lamentations; dans *cav.* il est copié à la fin des Prophètes.
2. B. N. 6. 7. Berne A. 9. Bâle B. I. 6, etc.
3. Berne A. 9; cf. B. N. 11532.

4. Hagiographes.

Le texte du livre de Job n'est pas bon; on y trouve, après vi, 6, l'interpolation qu'on rencontre également dans un grand nombre de manuscrits [1] et qui est tirée de Prov., xxvii, 7 :

Animæ enim esurienti etiam amara dulcia esse videntur.

Le Psautier est hébraïque, comme dans les plus anciens et les meilleurs manuscrits, et en particulier dans tous les manuscrits espagnols, un seul (*compl* [1].) excepté.

Les Proverbes montrent un texte particulièrement intéressant. On n'y trouve pas, dans le texte de la première main, les grandes interpolations dont la marge de notre manuscrit offre une si abondante moisson [2]; mais le texte lui-même présente un certain nombre de leçons qui méritent d'être notées, mais dont aucune, sans doute, n'est bonne [3].

Je n'en veux relever que les deux derniers versets :

Prov., xxxi, 29, 30 : (*cof*) Multæ filiæ congregaverunt divitias, multæ fecerunt potentiam; (*res*) tu supergressa es universas. Fallax imago et vana est pulchritudo; (*xun*) mulier timens Dominum ipsa salvabitur, timorem autem Domini ipsa conlaudat.

Le texte de ces deux versets est absolument conforme au texte des Septante; c'est aussi le texte de saint Augustin. Je n'en sais aucun d'analogue, sinon dans la bible de Vienne [4], souvent citée pour sa ressemblance avec la bible de Théodulfe, et dans un manuscrit Borghèse, étudié par le P. Denifle.

Les autres hagiographes sont, pour ainsi dire, des textes neutres et qui fournissent peu à l'histoire du texte. J'y remarque pourtant quelques mauvaises leçons, dont plusieurs ont trouvé place dans les textes du xiiie siècle [5].

---

1. *Vall. paul.* B. N. 1. 2. 3. 6. 93*. 94. Genève, 1 etc., et textes du xiiie siècle.

2. On trouvera une étude intéressante et instructive du texte des Proverbes, en particulier dans Théodulfe, dans le deuxième article du P. Denifle sur les *correctoria*. (*Archiv*, t. IV, p. 483.)

3. Prov., v, 4 : *et lingua ejus* (Puy et xiiie siècle : *l. e. acuta*) *quasi*. — vi, 31, à la fin : *et liberabit se* (= B. N. 93**. 11553**. 11940**. Egerton 1046. S. Gall 28**, textes du xiiie siècle). — xiv, 6 : *Quærit derisor doctrinam.* — xxi, 4 : *Delectatio oculorum.* — *Ib.*, 9 : *cum muliere linguosa.* — xxiii, 28 : *quos incautos invenerit.* — xxv, 20 : *corde perverso* (= xiiie siècle). — xxix, 1 : *super eum veniet.* — xxx, 13 : *in altum porrectæ* (xiiie siècle : *in alta porrectæ*). — *Ib.*, 14 : *et quod mandit.* — xxxi, 5 : *et obliviscantur beneficiorum tuorum.* — *Ib.*, 25 : *et decor ornamentum ejus.*

4. Berne A. 9. Voyez ci-dessus, p. 64.

5. Eccl., i, 1 : *regis Israhel.* — Cant., ii, 4 : *Introduxit me rex* (= Orl. 16**. B. N. 2. 4**. 93**. 309. textes du xiiie siècle). — *Ib.*, viii, 2 : *in domum matris*

5. Livres deutérocanoniques.

Le texte des deux Sapiences est, en général, des plus intéressants par les variantes innombrables des manuscrits et par les nombreuses interpolations qui s'y sont glissées, même dans les meilleurs manuscrits. La bible de Théodulfe nous fournit en abondance, dans ces deux livres, des leçons remarquables. On en pourrait citer beaucoup qui paraissent être bonnes :

Sap., x, 1 : *illum qui primus finctus est patrem* (= *am. tol. cav.* [*pater*] *madr*[2]. Egerton 1046. S. Gall 7. B. N. 93. 11532 [*fictus*]. 11553. Mordr*. [2e m. : *fictus*]).

Sir., i, 31 et 32* sont omis (*am.* Egerton 1046. B. N. 11553. *compl*[1]. Metz 7*. Mordr. Ambr. E. 26 *inf.* omettent de 31-33 *Fili*).

xi, 15 et 16 sont omis (ainsi tous les anciens manuscrits).

Ib., 20* : om. *et mors appropinquet* et *et morietur* (de même).

xii, 7 : om. *quæcumque feceris illi* (de même).

xiii, 9 : omis (= *am.* B. N. 11553).

xvii, 26 : omission de *ante mortem confitere* et de *confessio* (avec *am. tol. cav.* B. N. 13*. 93. 11553. 11940*).

xxi, 5 : *Cataplectatio* pour *Objurgatio;* om. *et domus — superbia* (= *am. cav.* B. N. 93. 11553. 11940).

xxv, 25 : om. *ingemuit vir ejus* (avec tous les anciens manuscrits).

xxxiv, 11 omis, avec *cav.* Mordr. B. N. 2. 13*. 93. 11504*. 11532*. 11553, contre *am.*

xxxv, 3 : om. *et deprecatio — ab injustitia,* et v. 5 : om. *pro peccatis* (= *am.*) [1]. Il se pourrait que cette leçon ne fût pas la meilleure.

xxxvii, 33 : *infirmitas, aviditas et aplestia* (= *am.* Egerton 1046. B. N. 93**. 11505**. 11940*. Berne A. 9; *tol. cav.* 11940** : *apoplexia*).

Les mauvaises leçons sont plus nombreuses que les bonnes. Je me borne à indiquer celles qui ne sont pas restées dans la Vulgate officielle et qui diffèrent de la tradition ordinaire des textes du ixe siècle :

Sap., iii, 3 : *et ab itinere justo abierunt in exterminium, et quod* (= *cav. vall.* B. 1. 2. 11505. 11532, textes du xiiie siècle; cf. *Sixt.*).

vii, 18 : *vicissitudinum permutationes et mutationes omnium morum, mutationes et divisiones temporum* (ce verset varie beaucoup dans les manuscrits; voyez p. 64 et 128).

---

meæ et in cubiculum genitricis meæ (= B. N. 4**. 93**. 309. xiiie siècle). — II Chron., x, 19, à la fin : *Factum est autem* (etc., comme dans III Rois, xii, 20)... *Juda solam* (= B. N. 11505**. xiiie siècle). — *Ib.*, xi, 12, à la fin, la 1re main insère la plus grande partie du v. 13 du ch. xii : *Quadraginta et unius anni erat Roboam — Naama Ammanites.* — Néh., i, 1 : *ibi in sempiternum* (= B. N. 11505**).

1. Le texte des v. 3-5, où les *homœoteleuta* abondent, varie dans chaque manuscrit : B. N. 93 om. 3-5 *iniquitate ; vall.* B. N. 1. 2. 13*. 11532* om. (v. 5) *et depr. — ab injustitia; pro peccatis,* v. 5, est omis par B. N. 11532 et par les textes du xiiie siècle. Comparez p. 67.

XVIII, 9 : *patri omnium decantantes laudes* (*cav. Sixt.* — Le texte de ce verset varie à l'infini [1]).

SIR., VI, 31 : *et vincula illius fila iachintina netura salutaris* [2].

X, 15* : *qui tenuerit illam abominabilis erit apud Deum.*

XV, 9, à la fin : *quia non est a Deo missus* (= textes du XIIIe siècle [*a Domino*]).

XXXIII, 8*, à la fin : *per Dei sapientiam dividuntur* (=B. N. 11505**, textes du XIIIe siècle).

XXXVII, 12, après *de justitia : Noli consiliari cum eo qui suspectum te habet. et ab æmulantibus tibi absconde consilium* (= *cav.* B. N. 11505**. 11532**. Berne A. 9).

L'Ecclésiastique est suivi de la prière de Salomon, d'après une ancienne version; ce texte se retrouve dans le plus grand nombre des bons manuscrits eux-mêmes [3].

Le texte des livres de Tobie et de Judith paraît assez bon; celui des Machabées s'éloigne du *Codex Amiatinus* en plusieurs endroits, et, dans le plus grand nombre de ces passages, Théodulfe a pour lui et contre le *Codex Amiatinus* l'autorité du grec [4].

Dans aucun des livres deutérocanoniques, nous n'avons trouvé, dans le texte de la première main de la bible de Théodulfe, aucune trace du texte espagnol. Nous avons déjà vu qu'il en est probablement de même de tout l'Ancien Testament, les livres des Rois exceptés.

6. Évangiles.

La bible de Théodulfe nous a conservé un texte très intéressant des Évangiles; il est caractérisé par les leçons suivantes :

MATTH., I, 17, à la fin : *Omnes itaque generationes ab Abraham usque ad Christum generationes sunt XLII* [5].

---

1. *Patri omnium jam decantantes laudes :* B. N. 2 ; *patri jam decantantes laudes : madr*². B. N. 93*. 11505*. 11553. Ambr. E 26 *inf.*; *patri laudes decantantes omnium : compl*¹.; *patri omnium laudes decantabant :* Eg. 1046 ; *patriam decantantes laudem : tol.* B. N. 93**; *patrias decantantes laudes : am. vall.* Genève 1. Théod^mg [*al.*]. B. N. 1. 13*. 11505**. 11532, textes du XIIIe siècle ; *patris decantantes laudes :* bible de 42 lignes et bible de Mayence, 1462 ; *patrum jam decantantes laudes :* Vulg. ; grec : πατέρων ἤδη.

2. *Am.* Ambr. E 26 *inf. : netura salutaris;* B. N. 11553 : *nexura salutaris;* B. N. 1. 2. 13*. 93. 11940, textes du XIIIe siècle, Vulg. : *alligatura salutaris;* Puy, comme Théod., sauf : *hyacinthina*. Cf. p. 103.

3. *Et inclinavit Salomon genua...* (III ROIS, VIII, 22-31 = *am. vall. paul.* B. N. 1. 2. 3. 4*. 5. 6. 7. 8. 10. 13. 104. 11505. 11533. 11553. Ambr. E. 26 *inf.* Vall. 7. *compl*¹. *osc. leg*². Ambr. E. 26 *inf.* E. 53 *inf.* Vienne 1190, etc.).

4. I MACH., XI, 14* : *Alexander* (= B. N. 11505. 11533* 11553. Lyon 356 ; *Ptholomeus :* Théod^mg [*al.*]. *am. cav.* B. N. 1. 2. 6. 11532**; *Ptolomeus :* Mordr. Genève 1*). — XIV, 27 : *Et hoc exemplum scripturæ* (om. *am.*). — *Ib.*, 28* : *regionis* (*am. cav.* B. N. 2. 11532* : *regis*). — II MACH., V, 14 : *non minus autem venundati* (om. *am.* Mordr. *cav.* B. N. 1*. 2. 11532*). — XII, 2* : *Gennæi* (*am. cav.* B. N. 11533*. Mordr*. : *Gehennæ;* Théod^mg : *al. Johanne*).

5. = *Compl*¹. *arm.* (*ergo*). *CCCC**. Harl. 1802. Ada. Douai 12. B. N. 140. 170*. 253. 266. 8848. 11957. 13172. Puy. *hub. b. c.*

x, 29 : *sine voluntate patris vestri* (cf. p. 44).

xx, 28, à la fin : [205] *Vos autem quæritis de modico crescere et de maximo minui.* [206] *Quum autem introieritis ad cænam vocati, nolite recumbere in superioribus locis, ne forte dignior te superveniat, et accedens his qui te invitavit dicat tibi : Adhuc inferius accede, et confundaris. Si autem recubueris in inferiori loco et advenerit humilior te, dicet tibi qui te invitavit : Accede adhuc superius, et erit tibi hoc utilius.* — Ce texte, qui varie infiniment dans les manuscrits, est emprunté à l'ancienne version « européenne » ; il se retrouve, exactement dans les mêmes termes, dans les manuscrits *bodl. emm.* B. N. 264. 268. 319**. 11535. 14407. Puy et *hub***. Berlin 1, et presque exactement de même dans les manuscrits M. Br. 1. B. VII (*venerit*). Tours 25* (*prioribus ;* om. *hoc*). Angers 20 (om. *forte ; adh. inf. descende ; ascende :* om. *hoc*) B. N. 9397 (om. *ne forte* et *hoc*) et 11505 (*recumberis*). Les cinq derniers manuscrits lisent : *huc superius* (comparez p. 95).

xxvi, 32, à la fin : *ibi me videbitis* (tiré de xxviii, 10).

xxvii, 16, après *Barabbas : qui propter homicidium missus fuerat in carcerem* (tiré de S. Luc ; = *compl*¹. *osc**. *lind***. I. B. VII* [*erat*]. Autun 3. Angers 18. Reims 39*. Ambr. I. 61 *sup.* Harl. 2823. Bâle B. I. 6. Col. 1**. Eins. 17. B. N. 1. 3. 6. 9. 104**. 16722* 17226** [*fuerit missus*]. 17227*. *add* 9381, versions anglo-normande [fr. 1], provençales [Lyon et fr. 6261] et vaudoise).

Ib., 41 : *cum scribis et pharisæis dicentes* (*et pharisæis :* ancienne version, *gat. ; dicentes :* manuscrits espagnols et irlandais, *am.* $g^{1\cdot 2}$. B. N. 17226).

Ib., 46 : *Heloi Heloi lema sabacthani* (= *bodl.* B. N. 14407 ; *hub** : *lema sabactani*).

Marc, ii, 22, à la fin : *et ambo conservabuntur* (= g^1 et anciens textes ; *arm. : et utraque conservantur ; ken. rush.* ept^{mg}. *gat. mt. mm : et utraque servantur*).

vi, 3 : *fabri filius et Mariæ* (= *tol.* $compl^{1\cdot 2}$. *osc. arm. mull.* etc. *gat**. Douai 12. Metz 7*. B. N. 342. 16262, versions provençales de Lyon et fr. 2425).

xiii, 6 : *quia ego sum Christus* (= *compl*¹. *arm. ken. ept. gat.* Autun 3. B. N. 14407. Harl. 1023**).

xiv, 14 : *diversorium meum et refectio mea* (= *bodl.* Angers 20. *mt. big. add.* 5463. B. N. 93. 256**. 262*. 14407 ; *harl.* et Ambr. I. 61 *sup.* om. *et*).

Luc, xxiii, 15 : *nam remisit eum ad nos* (= *compl*¹. *osc. leg*¹. *bodl. Corpus* Cambr. 197. Cambr. KK. 1. 24. Angers 20**. Autun 3. B. N. 252. 14407. Clermont 1. Souvigny).

Jean, iii, 6, à la fin : *quia Spiritus est Deus et de Deo natus est* (*ex Deo : harl**. *ken. bodl.* I. B. VII**. *add.* 5463 ; *leg*¹ *: de eo*).

v, 4 : *et qui primus descendisset in natatoriam... tenebatur.*

De toutes les leçons que nous avons citées, aucune n'est évidemment espagnole ; toutes au contraire, sans exception, sont d'accord avec les textes irlandais. Parmi leurs autorités, nous rencontrons souvent les manuscrits écrits en France sous l'influence des textes irlandais ou anglo-saxons.

Les sections d'Eusèbe, qui sont marquées dans notre manuscrit comme dans presque tous, y diffèrent un peu de la tradition ordinaire, qui est celle du grec, moins pourtant que dans le manuscrit du Puy, où Matthieu a 357 sections au lieu de 355. Le désaccord commence avec la grande

interpolation, MATTH., XX, 28 (voyez ci-dessus); il est, dans le manuscrit du Puy, d'une unité jusqu'à XXIII, 13, et de deux à partir de ce verset, où le numéro 232 est remplacé, par erreur, par 233.

7. Épîtres de saint Paul.

Les Épîtres de saint Paul ne nous présentent pas un texte facile à classer. Les bonnes leçons y sont nombreuses[1], mais elles n'y sont pas seules. On en jugera par les citations que voici :

ROM., IV, 18*, à la fin : *sicut stellæ cæli et arena maris* (= *f. g. dem. Sixt.; æm**. et vers. prov. [fr. 2425] : *et sicut*).

X, 8* : om. *scriptura* (= *tol. dem.* B. N. 11553. S. Gall 70).

XII, 6 : *secundum gratiam fidei* (unique).

XV, 19 : *evangelium Christi Domini nostri* (*it.*).

Ib., 30 : *in orationibus vestris ut oretis pro me ad Deum* (*long.* B. N. 10440. 17250**. Bâle B. I. 6** [*al.*] : *in orationibus et oretis pro me ad Dominum*).

I. COR., XI, 24, la seconde moitié du verset est écrite sur un grattage; dans Puy, les mots : *quod pro vobis tradetur,* manquent, de même que dans S. Gall 70**; dans B. N. 11553, comme dans les bons manuscrits grecs, les mots *quod* et *tradetur* sont omis; *quod* manque dans *am. cav.*

XV, 55 et 56 : *aculeus* (= *ambstr. tol. cav.* Ambr. E. 26 *inf.*).

II COR., I, 6 : om. *sive consolamur pro vestra consolatione* (= *tol.*).

GAL., II, 2 : *qui videbantur præstantiores* (unique).

III, 1 : *non credere veritati* (= *tol. cav.* B. N. 1. 2. 6. 254. 10440. 11505. 11533. 17243**. 17250. *vall. paul.* Berne A. 9).

Ib., 6 : *Sicut scriptum est : Credidit Abraham Deo* (= *fuld. g.* S. Gall 70. B. N. 10440. Ambr. E. 26 *inf.*).

Ib., 28* : *neque gentilis* (unique).

IV, 26 : *mater omnium nostrum* (= Ambr. E. 26 *inf.* et plusieurs Pères).

VI, 1 : *in spiritu mansuetudinis* (= *fuld. laud.* S. Gall 70).

I TIM., II, 3* : *salutari nostro* (om. *Deo*) — unique.

Ib., 10* : *promittentes castitatem* (B. N. 342* : *castitatem vel pietatem*).

V, 16 : *si quis fidelis vel si qua fidelis* (= *ambstr. fuld. tol. cav. harl**. *vall. paul.* S. Gall 70. 75. B. N. 1*. 2. 3. 4*. 6. 10. 47. 254. 309. 343. 11533*. 11932. 16262. 17250*. Zurich. Col. 1. Eins. 6, manuscrit provençal de Lyon).

II TIM., IV, 10 : *Gallatia* (Puy : *Gallaciam; Galliam : am**. *tol. cav. long***. B. N. 11553*; *Galaciam : vall.; Galatiam : am***. *fuld. dem.*, etc., Vulg. — La leçon de Théodulfe semble être un compromis entre les deux leçons originales).

HÉBR., I, 12* : *involves eos* (= *fuld. arm. harl**. *laud**. B. N. 11553. Cambr. *Trin.* B. 10. 5 [*involvens*]).

V, 12 : *non cibo forti* (unique).

X, 30 : *ego reddam, dicit Dominus* (unique en latin).

---

1. Je n'en citerai qu'une, EPH., IV, 29 : *ad ædificationem opportunitatis* (= *am. fuld. tol. æm. harl**. *dem.* Metz 7*. Genève 1*. Mun. 6229, Berne A. 9. B. N. 4**. 6. 11553*. 17243).

J'ai surtout attiré l'attention sur les leçons singulières ou même uniques de notre manuscrit. Si nous faisons abstraction de ces particularités, notre texte nous apparaîtra comme un texte assez fortement mêlé, où les leçons des manuscrits visigoths tiennent une large place. Mais il ne faudrait pas céder à l'entraînement et ranger sans examen notre texte parmi les textes espagnols, car, si on le compare avec les manuscrits *Toletanus* et *Cavensis,* on trouvera plus de désaccords que de ressemblances[1]. Néanmoins la notion d'un texte espagnol est chose si variable, et les textes espagnols diffèrent tellement entre eux, qu'à tout prendre nous devons attacher plus d'importance aux ressemblances qu'aux dissidences, et nous pouvons en tous cas ranger le texte de saint Paul, sinon parmi les textes espagnols, du moins à leur suite.

Dans les parties extérieures des Épîtres de saint Paul, tout est espagnol. La Théologie paulinienne de Priscillien, la préface de Peregrinus, l'énumération des *testimonia de Veteri Testamento* tirés de chaque Épître, les préfaces empruntées à saint Isidore et, en général, les accessoires du texte, tout l'extérieur de l'édition, en un mot, est dans les traditions espagnoles. Les sommaires des Épîtres de saint Paul sont également ceux des manuscrits espagnols; il en est de même de l'appareil assez compliqué de chapitres et de renvois qui est sur les marges de notre manuscrit. On y voit en effet deux séries différentes de chapitres et tout un système de renvois aux « canons » de Priscillien. Tout ceci est encore l'héritage des textes espagnols ou, pour mieux dire, de l'édition de Peregrinus. Au reste, la division en chapitres (la principale, celle qui correspond aux sommaires) paraît, dans notre manuscrit et dans ceux de sa famille, moins ancienne que celle par canons. Les chapitres ne sont pas même toujours accompagnés d'une lettre rouge. Ces chapitres sont évidemment plaqués; ils commencent parfois au milieu d'une phrase, ainsi, PHIL., III, 4, *quamquam* est le dernier mot du chapitre III, et le chapitre IV commence avec *ego habeam*. Peut-être l'édition de Priscillien comprenait-elle les paragraphes, petits et nombreux, qu'a conservés la bible de Théodulfe; il est fort probable qu'elle ne connaissait pas les sommaires des manuscrits espagnols, qui sont aussi ceux de notre bible.

J'ai dit que les numéros des canons de Priscillien sont marqués sur la marge, soit simplement par leur numéro, soit par un chiffre précédé de la lettre K (*kanon* ou plutôt *kapitulum,* suivant l'orthographe espagnole). Il est un chiffre, fréquemment employé, que je ne peux comprendre, c'est celui-ci : *K. $\overline{QS}$.* Le même signe est employé dans le *Codex Toletanus.*

---

1. Parmi les leçons de l'Épître aux Galates que M. Corssen regarde comme mauvaises, 22 sont propres à Théodulfe, 7 communes à Théod., à *tol.* et à *cav.*, 3 à Théod. et à *tol.*, 3 à Théod. et à *cav.* Parmi le même choix de leçons, *tol.* a 12 leçons propres et *cav.* en a 9, l'un et l'autre ont 15 leçons en commun contre Théod., et en tout 22 leçons en commun.

La stichométrie des Épîtres de saint Paul présente un caractère tout particulier : elle ne se retrouve, à peu près complètement, que dans les anciens manuscrits de Saint-Gall, écrits par Winitharius ou par Hartmut; les manuscrits méridionaux (B. N. 7. 321: 11553), dont l'un provient de Carcassonne, un autre du Languedoc et le troisième peut-être des bords du Rhône, montrent quelques-uns des chiffres de la bible de Théodulfe.

En résumé, les Épîtres de saint Paul, dans la bible de Théodulfe, représentent la recension espagnole, mais altérée par un élément qu'on ne peut appeler que languedocien.

8. Actes des Apôtres.

Le livre des Actes des Apôtres nous montre le texte le plus mêlé et le plus curieux. Il faut en citer les principales interpolations :

Act., ii, 37, à la fin : *demonstrate nobis* (= e[*monstr.*] *compl*[1]. *osc. arm.* B. N. 16262. Berne A. 9, versions provençales, vaudoise et allemande [*tepl.*]).

iii, 11, après *Johannem : is qui sanus effectus fuerat* (= B. N. 202. 254. 341. 343. 16262, versions provençale [Lyon], vaudoise et allemande [*tepl.*]).

Ib., 17 : *fecistis hoc malum* (= B. N. 202. 321. 343. 11932, version vaudoise).

Ib., 22 : *dixit ad patres nostros* (= *d. h. gig. æm**. *leg*[1]. B. N. 202. 321. 343. 16262. Berne A. 9, versions provençales et allemande [*tepl.*]; *e. : vestros*).

iv, 18 : *Consentientibus autem hominibus et vocantes eos* (*omnibus :* Puy. *d. h.* Berne A. 9 [om. *autem* et *et voc. eos*]).

Ib., 31*, à la fin : *volenti credere* (= B. N. 343. 11932 ; *omni volenti credere : d. e. compl*[1]. B. N. 202. 16262, version provençale [Lyon]; *volentibus credere :* B. N. 341).

v, 21, après *docebant : in nomine Domini nostri Jhesu Christi* (B. N. 341. 342*. 343. 11932. 16262, versions provençales : *in nom. Dom. Jhesu*).

Ib., 36 : *Theodas magus, dicens se esse aliquem magnum* (*magus :* B. N. 202. 17250**, ms. prov. de Lyon. — *magnum :* B. N. 93, 11505**. 11533**, autre version allemande [Augsb. 3]).

vi, 10, à la fin : *propter quod arguerentur ab eo cum omni fiducia. Quum ergo non possent resistere veritati* (= *leg*[1]. ms. prov. fr. 2425. *tepl.;* cf. *e. h. compl*[1]. *am***. B. N. 202. Chartres 157**).

ix, 5 : *Ait autem : Quis es, Domine ? Dominus autem ad illum : Ego sum Jhesus Nazarenus, quem tu persequeris, sed surge* (cf. Berne A. 9 [*enim* — om. *sed*]).

Ib., 17, après *manus : in nomine Domini J. C.* (cf. *h.* B. N. 342*, version vaudoise).

x, 41, à la fin : *per dies XL* (= *e. leg*[1]. *æm.; et conversati sumus cum eo XL dies :* B. N. 202. 342*. 343. 11932. 16262. Wernig., version vaudoise, *tepl**; cf. 321. ms. prov. de Lyon [avant *postquam*]).

xi, 1, à la fin : *et honorificabant Deum* (= 11505**; cf. p. 82).

Ib., 17, à la fin : *ne daret illis Spiritum sanctum credentibus* (Puy ajoute : *in Dominum J. C.*) — cf. *seld.* B. N. 11. 202. 343. 11533. 16262. Metz 7*, etc., versions provençales, vaudoise, française [fr. 899**] et allemande [*tepl.*].

xii, 18, à la fin : *aut quomodo exisset* (= B. N. 202. 321**. 342*. 343. 11932. 16262, versions provençales, vaudoise et allemande [*tepl.*]).

Ib., 21, à la fin : *et regratiato eo Tyriis* (*regr. eo Thiriis et Sidoniis :* B. N. 202. 321**. 342*. 343. Wernig., versions provençales, vaudoise et allemande [*tepl.*]).

xiii, 6, à la fin : *quod interpretatur paratus* (= *gig. leg*²*. *dem.* B. N. 4**. 7. 11 [*qui*]. 93. 11505** [*qui*]. Vienne 1190. Metz 7*. Ambr. E. 53 *inf.*).

Ib., 43, à la fin : *Factum est autem per universam civitatem diffamari verbum* (= *e.* B. N. 202. 341**. 342. 343. 11932. 16262, versions provençales, vaudoise et allemande [*tepl.*]).

xiv, 2, à la fin : *Dominus autem dedit cito pacem* (= *leg*¹. B. N. 4**. 7. 93. 202. 341. 342. 343. 11932. 16262. Wernig. Vienne 1190, textes du xiiie siècle et versions provençales, vaudoise, catalane, anglo-normande [fr. 1] et allemande [*tepl.*]).

xv, 29, après *fornicatione : et ea quæ vobis fieri non vultis aliis ne feceritis* (= B. N. 202. 321. 341**. 343. 11932. Wernig**, versions provençales, vaudoise, catalane, anglo-normande et allemande [*tepl.*]).

xvii, 28 : *vestrum prophetarum* (ms. prov. de Lyon : *savis; tepl. : weissagen*).

xviii, 21 : *et dicens : Oportet me sollempnem diem advenientem facere Hierosolymam et* (= *gig. osc. dem.* B. N. 4**. 7. 10. 93. 202. 341. 11932. Vienne 1190, textes du xiiie siècle, versions provençales, vaudoise, catalane et allemande [*tepl.*]).

xix, 11 : *non modicas quas Deus faciebat* (*non modicas : gig. tol. cav.* B. N. 4**. 6. 7. 93. 254. 321. Berne A. 9. *dem.*, textes du xiiie siècle, versions provençale [Lyon] et allemande [*tepl.*]; *quaslibet :* B. N. 4*. S. Gall 63**; *non quaslibet : vall.* B. N. 1. 2. Genève 1*. Vulg.; *non modicas quaslibet :* B. N. 202. 11553**. *Sixt.*).

xxi, 1, à la fin : *deinde Myra* (= B. N. 11505**; *Miram : gig.* B. N. 7 et textes du xiiie siècle; *et inde Mirram :* B. N. 202).

xxv, 23, après *audire : Et Festus ait* (= B. N. 4**; cf. p. 120).

xxviii, 16* : *sibimet foras extra castra* (= B. N. 4**. 315. 17250**. *dem.*; cf. B. N. 93. 202. 309. 321. 343. 11932. 16262. Vienne 1190 [*foris*], etc.; versions anglo-normande, provençale [Lyon], vaudoise et allemande [*tepl.*]).

Ib., 31, à la fin : *quia hic est Christus filius Dei, per quem incipiet totus mundus judicari.* (Ces mots sont écrits, de la première main, après l'*amen* qui termine les Actes et après l'*explicit;* de même, dans le manuscrit du Puy, ils sont écrits d'une écriture plus fine, mais sans l'*amen* et sans être séparés du texte. Comparez p. 74.)

Les collations que nous venons de donner exigent un mot de commentaire. Presque tous les manuscrits que nous venons de citer, en dehors des manuscrits espagnols, sont copiés en Languedoc ou contiennent un texte languedocien ; ils sont déjà suffisamment connus de nos lecteurs. Quant aux versions provençales, qui suivent la même tradition, la plus ancienne a été, de l'avis de tous les savants, faite dans le pays qu'occupe aujourd'hui le département de l'Aude, ou tout auprès. Ainsi, presque toutes les autorités du texte de Théodulfe, en dehors des manuscrits visigoths, sont languedociennes, et les textes espagnols eux-mêmes ne sont

jamais d'accord avec Théodulfe que quand Théodulfe est d'accord avec les textes languedociens. Nous avons donc toute raison de penser que le texte de Théodulfe est, en grande partie, le texte espagnol, mais sous la forme où ce texte a été usité en Septimanie pendant tout le moyen âge.

9. Épîtres catholiques.

Dans les Épîtres catholiques, nous trouvons également le texte le plus mélangé :

I Pierre, I, 14 : *non figurantes vos illis prioribus* (*non configurantes*, etc. : *q. tol. cav.* Berne A. 9. Puy; *non figurati*, etc. : Mun. 6230**).

III, 3 : *capillorum inplicatio* (= *q. tol. cav. compl*[1]. *harl.* B. N. 254. 321*).

Ib., 15 : *de fide quæ in vobis est et spe* (*tol. cav. harl.* B. N. 254. 309. 315 : *de fide et spe quæ; fide et spe :* B. N. 321** ; *spe et fide : dem.* B. N. 140; *spe et fidei :* B. N. 11533*).

IV, 4 : *In quo peregrinantur* (B. N. 4**. 7. 321*. *lem.* Berne A. 9. Genève 1. *add.* 11852*. S. Gall 83. Mun. 6230).

Ib., 12 : *expavescere,* pour *peregrinari* (= *q. tol. cav. compl*[1]. *harl. lem.* Berne A. 9. B. N. 321*).

Ib., 17 : *Quoniam tempus incoationis judicii* (= *q. tol. cav. compl*[1]. B. N. 321*).

V, 3 : *sed formæ estote* (*formæ :* S. Gall 907. B. N. 254. 321*; *estote : h*).

II Pierre, I, 14, à la fin : *per revelationem* (= *arm. dem.* B. N. 321*).

Ib., 16* : *Non enim commentitias fabulas* (= *h. tol. cav.* B. N. 321*).

II, 4 : *sed carceribus caliginis inferi retrudens tradidit in judicium cruciatus reservari* (= Berne A. 9 [*cruciandos*]).

I Jean, II, 17, à la fin : *sicut et Deus manet in æternum* (= Augustin. B. N. 11505**; *tol. : quomodo Deus,* etc.; B. N. 321* : *quomodo et Deus,* etc.).

IV, 3* : *Et hic est illius Antechristi, quem audistis,* etc. (= *s.* palimpseste de Léon. *cav.* B. N. 321*).

Ib., 8 : *Qui non diligit fratrem suum non habet caritatem et non novit,* etc. (= Berne A. 9. B. N. 11505**).

V, 6 : *per aquam et spiritum et sanguinem* (cf. p. 98).

Ib., 7* : *Quia tres sunt qui testimonium dant in terra, spiritus aqua et sanguis, et tres unum sunt; et tres sunt qui testimonium dicunt in celo, Pater et Filius et Spiritus sanctus, et hi tres unum sunt* (cf. B. N. 252 [*quoniam*]. Bodl. *auct.* E. *inf.* 2 [*hi tres... dant*] et versions provençales [*it.*])[1].

Ici encore, l'élément local est tellement prononcé, qu'il ne peut y avoir de doute. Notre texte est espagnol d'origine, mais il est né entre les Pyrénées et le Rhône et son meilleur témoin est un manuscrit copié non loin de Carcassonne.

---

1. *Dicunt* est espagnol et méridional; *Filius* est rare : on le trouve encore dans Cassiodore, dans le manuscrit Clermont 1 et dans la bible de Souvigny, ainsi que dans la version vaudoise.

Quant au texte de l'Apocalypse, il paraît assez bon et il ne semble pas avoir rien d'espagnol.

En un mot, la bible de Théodulfe, considérée dans le texte de la première main, est espagnole dans sa disposition extérieure, mais son texte est tellement inégal qu'il n'est pas possible de croire qu'elle ait été copiée sur un seul original. Les livres des Rois, les Épîtres de saint Paul, les Actes et les Épîtres catholiques en sont les seules parties dont le texte puisse être dit espagnol, et dans presque tous ces livres, le texte espagnol n'est arrivé à Théodulfe que par le Languedoc. Le texte des Évangiles est irlandais ou plutôt anglo-saxon, et tel qu'on le copiait généralement, au nord de la Loire, entre le VIIIe et le IXe siècle. La bible de Théodulfe, dans son texte primitif, est une bible mêlée, comme devait être un manuscrit copié, vers le commencement du IXe siècle, sur la frontière entre les pays du Nord et ceux du Midi, par un prélat né en Septimanie, terre gothique.

CHAPITRE III

CORRECTIONS ET VARIANTES

La Bible n'est pas sortie des mains de Théodulfe telle que nous venons de l'étudier. Entre les lignes et sur les marges, on remarque, dans le manuscrit de Mesmes, un grand nombre de corrections et de variantes d'une écriture plus fine encore que celle du manuscrit, paraissant différente de la première, mais certainement contemporaine. Les passages condamnés par le correcteur sont généralement exponctués, quelquefois barrés, une seule fois (Jos., XXI, 36) placés entre deux astérisques. Les variantes de la marge sont précédées des signes *a.*, *al.* (une fois, II Rois, X, 19 : *alibi*), *s.* (*sive*), ou de deux traits verticaux (c'est-à-dire, peut-être : II) ; le signe *al.* et les deux traits sont quelquefois joints ; un même mot a souvent plusieurs variantes. On rencontre en certains endroits, pour introduire ces variantes, un obèle ; deux variantes (I Chron., VI, 8, et Sir., I, 33) sont placées entre les lettres $\overline{h\ p}$ (*hæc pone*) et $\overline{s\ r}$ (*sequitur*)[2] ; la marge porte le renvoi $\overline{h\ d}$ (*hæc desunt*). Ces corrections et ces annotations, sans être de la main de Théodulfe, représentent certainement, avec la disposition générale du manuscrit, la part de l'évêque d'Orléans dans l'établissement de sa bible. Nous devons donc les étudier avec attention.

1. Pentateuque.

Les corrections et les exponctuations, dans la Genèse, ont presque toujours pour effet de remplacer une mauvaise leçon par le bon texte. Je ne citerai, parmi les bonnes leçons de la seconde main, que les quatre suivantes :

Gen., XV, 18 : *fluvium magnum, flumen Euphraten* (= *am. ottob., ut. vid.*).
XVI, 15 : om. *Agar* (= *am.* Tours 10. *vall. paul.* B. N. 1. 3. 93**. 11504*. 11533. Monza. Pent. de Tours).
XVIII, 28 : om. *quadraginta* (= *am.* Mordr. B. N. 1*. 3. 6*. 11504*. Genève 1**).
XXIV, 24 : *filii Melchæ, quem peperit Nahor* (= *am***. *ottob.*).

Si, dans un petit nombre de cas, le texte rétabli par la seconde main n'est pas celui des meilleurs manuscrits, il est encore celui du groupe des manuscrits alcuiniens. Presque toutes les corrections que j'ai relevées sont conformes aux textes de l'école de Tours. 52 sur 59 se retrouvent dans le *Codex Vallicellianus*, et 55 dans la première bible de Charles le Chauve.

Les variantes marginales, au contraire, sont prises de plusieurs mains. Je vais m'efforcer de les grouper d'après leur caractère et d'après leur origine :

1° Le plus grand nombre (soit environ 45 sur 79) donnent le texte du groupe alcuinien. Elles sont introduites tour à tour par les signes *a.*, *al.*, *s.* et *II*; quatre fois les signes *al.* et *II*, *s.* et *al.*, sont réunis pour la même variante. Ces leçons ne sont pas toutes bonnes. J'indique dans une note quelques-unes de celles qui ne sont pas dans le *Codex Amiatinus*[1].

2° Un petit nombre de ces variantes se retrouvent dans de bons manuscrits, mais non dans les manuscrits alcuiniens ; elles sont marquées *a.*, *al.* ou *s.*, l'une (XXIV, 24) : *s. al.*[2]

3° Quelques-unes au contraire ont un caractère nettement espagnol :

IX, 21 : *nudatus jacuit* (= *tol. cav.*, textes du XIII[e] siècle).
X, 23 : *Gothor et Mosoch* (= *tol.* seul).
XII, 16 : *et familiæ* (= *tol.* F. B. N. 45*. 11504*).
XVIII, 2 : *occurrit* (= *cav.* seul).
Ib., 4 : *sub arbore hac* (= *tol.* seul).
XXX, 32 : *furvum* (= *ottob. tol. cav.* F. B. N. 45).
Ib., 37 : *plataninas* (= *tol.* seul).
XXXIV, 8 : *animæ* (= *tol.* seul).
XXXV, 19 : *al. hæc est s.* (sic) *quæ dicitur* (*tol*** : *hæc est quæ ducit*).
XLVII, 15 : *defecissent emptores pretio* (*tol. : defecisset emptores pretio*).

Ces leçons sont également marquées, tantôt *a.*, tantôt *s.*

4° Enfin un assez grand nombre de variantes, marquées indifféremment *al. a.* ou *s.* (une fois *s. al.*, une fois *s. II*), ne se rencontrent nulle part et paraissent mauvaises ; quelques-unes sont simplement le renvoi à la marge d'une leçon exponctuée dans le texte. J'en citerai trois seulement dans une note ; les autres ne semblent pas présenter beaucoup d'intérêt[3].

Ainsi, dans la Genèse, Théodulfe semble avoir mis à profit, pour enrichir sa collection de variantes, au moins quatre textes différents; l'un était un texte espagnol, un autre a peut-être été un texte alcuinien.

2. Les livres des Rois.

Les remarques que nous avons faites à propos de la Genèse paraissent s'appliquer assez bien au texte des deux premiers livres des Rois. Les

---

1. GEN., I, 17 : *eas Deus.* — VIII, 19 : *egressa sunt arcam.* — *Ib.*, 21 : *animum* (lisez : *animam*). — XVI, 11 : *concipies.* — XXX, 32 : *rufum.* — XXXVII, 27 : *Ismahetitis.* — XLI, 54 : *erat fames.*

2. GEN., IX, 23 : *verecunda* (= *am.*). — XXIV, 24 : *peperit ei Nahor* (= *am**). — XLVII, 15 : *emptoris pretium* (= *am. ott.* B. N. 45. 11504. 11532*), etc.

3. GEN., XI, 18 (pour *Reu*) : *Rugau.* — XXVIII, 9: *Basemach.* — XXXI, 25 : *tum ille consequutus eum.*

nombreuses interpolations dont ces livres sont remplis sont exponctuées suivant le texte d'un manuscrit qui devait ressembler de près au *Codex Vallicellianus*. En effet, lorsqu'une de ces additions s'est glissée dans le *Vallicellianus*, elle demeure intacte dans la bible de Théodulfe : ainsi I Rois, IV, 1 : *Et factum est — pugnam* [1] ; en général, le texte de la seconde main est celui du *Vallicellianus*.

Quant aux variantes de la marge, leur principale source se trouve dans les manuscrits espagnols. Le plus grand nombre sont marquées d'un obèle, une seule fois (II Rois, XII, 1) accompagné de : *al*[*ibi*]. On en jugera par les exemples suivants :

I Rois, XIII, 21, à la fin : *eratque vindemia parata, vasa autem erant tribus siclis in bidentem et securim, et falx in substantiam erat eis* (cf. *leg*²**).

XXI, 7, à la fin : *Hic pascebat mulas Saul* (= *tol.* F, bréviaire mozarabe, B. N. 11504**).

Ib., 15, après *furiosi : aut desidero ephilenthichos* (Puy : *ephilenthicos; epilepticos :* Isidore V).

XXIII, 3, à la fin : *et in ventres illorum imus* (manuscrits des LXX).

Ib., 24, après *campestribus : ad vesperam transierant* (= B. N. 11504**, LXX).

XXV, 31, à la fin : *et tu benefacies ei* (= *tol. leg*². *madr*². F. B. N. 45. 11504**, textes du XIIIe siècle).

Ib., 44, après *David : alio viro* (= *tol. madr*². V. B. N. 93**. 11504* *paul.*).

XXVII, 5, après *hujus : circa agros* (= LXX).

XXIX, 4 : *et non sit consiliarius noster* (voyez p. 97).

II Rois, III, 8, après *hodie : ipse mihi feci hæc* (= *tol. leg*²**. F. V.).

V, 24, après *pyrorum : loci planctus illorum sublatum de silvis ululatum* (= F).

XII, 1, après *dixerunt ei : Responde mihi judicium* (= *tol.* F. V. B. N. 93. 11504**. Genève 1, textes du XIIIe siècle).

XIV, 14, après *revertuntur : et non sperant in ea animum* (= un manuscrit des LXX).

XV, 34, après *rex : patere me vivere* (= *tol.* F. V. bréviaire mozarabe. B. N. 93*. 11504**).

XVII, 6, après *an non : tu quid dicis* (= F. V. B. N. 11504**)?

Comme on le voit, plusieurs de ces variantes ne se trouvent nulle part ailleurs, mais plus d'une se rencontre à peu près uniquement dans les manuscrits F et V de Vercellone, c'est-à-dire dans les représentants du texte italien. Les leçons espagnoles elles-mêmes sont en même temps italiennes, en sorte que nous nous retrouvons, ici encore, sur ce terrain commun aux textes espagnols et italiens que nous avons déjà reconnu pour la première main.

---

1. Un très petit nombre des additions les plus courtes ont survécu malgré *vall.*, ainsi I Rois, IV, 9 : *confortamini et bellate* (= *madr*². *paul.* B. N. 2. 4**. 6. 93. 11504**. 11532. Vienne 1190. Genève 1. Orl. 10); V, 10 : *Cumque — Accaron* (= *paul.* B. N. 2. 6. 11504**. 11532**); VIII, 18 : *quia — regem* (voyez p. 84).

Les variantes marquées *a*[*libi*] présentent le même caractère[1]. Une seule semble marquée *s*[*ive*], elle est inexplicable :

I Rois, v, 8, en marge de *Getthæi : mentis excessio*. Ces mots sont entrés dans le texte du manuscrit du Puy.

3. Les Proverbes.

Nous trouvons, sur les marges des Proverbes, un grand choix d'additions du plus haut intérêt. Nous reconnaissons beaucoup d'entre elles pour les avoir rencontrées sur les marges du manuscrit de Saint-Germain (B. N. 11553), mais toutes les interpolations de ce manuscrit méridional ne sont pas ici ; d'autre part, certaines additions de notre seconde main ne se trouvent pas dans le manuscrit de Saint-Germain. Sans insister sur celles qui sont dans la Vulgate officielle[2], nous devons relever les additions suivantes :

Prov., vii, 1 : *Fili, honora Deum et valebis, præter eum vero ne timueris alienum* (= B. N. 93**. 11505**. 11553**. 11940**. Egerton 1046, textes du xiiie siècle).

ix, 18, à la fin : *Qui adplicabitur*, etc. (voyez p. 66).

x, 11, après *os justi : at qui palam arguit pacificat* (= B. N. 11505**. 11940**).

xiii, 13 : *Filio doloso*, etc. (voyez p. 66).

xxiv, 32, à la fin : *Usquequo piger dormis, usquequo de somno consurgis ?* (= B. N. 93**. 11505**. 11940; cf. xiiie siècle et *Sixt.;* S. Gall 28**. 81 : *Usquequo piger dormis ?*).

Au milieu de ces mauvaises leçons, nous en trouvons une qui est bonne. Prov., iv, 27, les mots *vias enim — sinistris sunt* sont exponctués ; la fin du verset, jusqu'à *producentur*, est également exponctuée dans le manuscrit du Puy[3]. On remarquera que cette bonne leçon n'est conservée que par des textes espagnols ou d'origine espagnole.

4. Hagiographes et apocryphes.

Dans les deux Sapiences, les variantes marginales sont plus rares et présentent moins d'intérêt. L'une (Sir. i, 31) est une interpolation probablement tirée du verset 26, et qui se trouve dans les manuscrits alcui-

1. I Rois, vii, 11 : *viri* (1re m. : *filii*). — x, 12 : *et Cis pater ejus* (= F). — xiii, 6 : *silos* (= *cav. leg* [2]). — xvi, 11 : *huc venerit ad immolandum Domino* (unique). — xvii, 5 : *armata* (= F*. bréviaire mozarabe). — II Rois, i, 18 : *filios Judæorum* (om. *arcum*). — xi, 13 : *dormivit similiter* (= *tol.* F. V).

2. x, 4 : *Qui nititur* — fin. — xv, 5 : *In abundanti* — fin. — *Ib.*, 27 : *Per misericordiam* — fin. — xvi, 5 : *Initium* — fin. — xvii, 16 : *Qui altam* — fin. — xviii, 8 : *Pigrum* — fin. — xxv, 10 : *Gratia* — fin. — xxix, 27 : *Verbum* — fin.

3. Voyez ci-dessus, p. 66.

niens. Il semble qu'en général le texte des variantes de ces deux livres n'est pas très éloigné de celui des manuscrits alcuiniens. En un endroit, nous trouvons deux variantes [1], ce qui indique la même pluralité des sources que nous avons déjà souvent constatée.

La deuxième main du livre de Judith, ou plutôt le texte des variantes marquées *al*[*ibi*], paraît représenter tantôt un bon texte, tantôt au contraire un texte fautif. Ici encore, les notes marginales sont prises à deux sources différentes, et l'une de ces sources est un texte tout semblable à celui du *Codex Cavensis*.

Dans le livre des Machabées, une seule des variantes de la marge paraît être une interpolation [2] ; les autres paraissent suivre généralement, mais non toujours, le texte des bons manuscrits [3].

Enfin le livre de Baruch, qui manque dans les bons manuscrits, montre un petit nombre de variantes ou de corrections dignes d'être relevées [4].

Dans les autres livres de l'Ancien Testament, et particulièrement dans les Prophètes, la seconde main de la bible de Théodulfe ne m'a pas semblé prêter matière à aucune observation.

5. Nouveau Testament.

Les notes marginales aussi bien que les corrections sont très rares dans les Évangiles. Ce n'est pas sur un parchemin pourpré et dans des pages écrites à l'encre d'argent qu'un appareil d'érudition eût été à sa place. Je ne relève qu'une variante et une correction intéressantes :

MATTH., VI, 16, 1[re] m. : *exterminant;* marge : *vel demoliuntur* (leçon irlandaise).

XIII, 44, 1[re] m. : *universa quæ habuit* (*habuit* est irlandais); 2[e] m. : *omnia quæ habuit* (irlandais).

Ce ne sont pas là des variantes à proprement parler, mais certainement des notes ou des corrections de la première main, avec le texte de laquelle ces leçons sont en plein accord. Les corrections et les variantes

---

1. SIR., XXXV, 3, 2[e] m. : *litare* (= B. N. 11505*); en marge : *al. vitare* (= *vall. paul.* Mordr. B. N. 2. 11533. Col. 1**) *al. salutare* (= *am.* B. N. 1. 11505** Col. 1*).

2. I MACH., II, 64, après *quia : quum feceritis quæ vobis præcepta sunt a Domino Deo vestro* (= Mordr** ; les textes du XIII[e] siècle ajoutent *in lege* entre *sunt* et *a Domino*).

3. I MACH., VI, 46 : *sub pedes elephanti* (= *am.* Mordr* ; 1[re] m. : *sub elephantum* = Mordr**. LXX). — XI, 14 : *Ptolomeus* (cf. *am. cav.*). — XIV, 28 : *regis* (= *am. cav.*; 1[re] m. : *regionis* = LXX). — II MACH., XII, 2 : *Johanne,* pour *Gennæi* (unique). — *Ib.*, 42 : *oblivioni traderetur* (1[re] m. : *obliteraretur* = *am. cav.*).

4. BAR., VI, 26, 1[re] m. : *munera eorum; eorum* est exponctué par la 2[e] main; en marge : *al. odoramentorum.* — *Ib.*, 27, après *illorum,* en marge : *inmundas.* — *Ib.*, 30, après *scissas,* 2[e] m. : *turpiter* (=S. Gall 39). — *Ib.*, 2[e] m. : pour *nuda sunt : ritu femineo cooperta sunt.*

ne sont pas beaucoup plus nombreuses dans le Nouveau Testament. Dans les Épîtres de saint Paul, certaines variantes ramènent le bon texte, d'autres proposent de mauvaises leçons, d'ailleurs en partie inconnues [1], deux seulement ont conservé un texte qui semble méridional :

Rom., II, 24, à la fin : *in Isaia* (= B. N. 343 et versions provençale [fr. 2425] et allemande [*tepl.*]).

I Cor., X, 8, après *tria milia : al. hominum* (= *arm. laud**. S. Gall 70**. Ambr. E. 26 *inf.* B. N. 6. 254).

Dans les Actes, certaines variantes ont également un caractère languedocien [2] :

Act., V, 29, à la fin : *al. At illi dixerunt : Deo. Respondit autem Petrus* (= *arm.* B. N. 202. 342*. 343. 11932, traductions provençale [Lyon] et catalane; cf. *gig. d. h.* B. N. 16262, fr. 2425).

IX, 17, après *misit me : ad te* (= B. N. 321**, versions provençales, vaudoise et catalane).

XVII, 6 : *hi sunt* (= *d. tol. cav. dem.* S. Gall 2. 63. B. N. 254. 341. 342. 343**, versions provençale [Lyon], vaudoise et allemande [*tepl.*]; B. N. 202. 11932 : *sunt hi*).

XX, 29 : *al. rapaces* (= *fuld.* S. Gall 2*. 83. Berne A. 9. *vall.* B. N. 1. 2. 4*. 140. 202. 254. 342. 17250; 1re m. : *graves*).

XXII, 26 : *Vide quid* (= *gig.* B. N. 321. 343. 11932, version allemande [*tepl.*]).

Il n'y a à peu près rien à relever, pour la deuxième main, dans les Épîtres catholiques ni dans l'Apocalypse.

C'est donc d'une manière très inégale et irrégulière que Théodulfe a recueilli, soit les corrections au texte qu'il avait fait copier, soit les variantes dont il a enrichi la marge de sa bible. Les sources auxquelles il a puisé ont varié suivant les diverses parties de la Bible, mais les principales ont été sans doute : 1° pour l'Ancien Testament, un texte presque semblable au *Codex Vallicellianus;* 2° pour toute la Bible, des textes espagnols ou plutôt méridionaux. C'est pourquoi nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit tout à l'heure en le précisant davantage : la bible de Théodulfe est bien ce que devait être une bible copiée sur les bords de la Loire par un évêque visigoth, chassé de la Septimanie par l'invasion des Arabes et établi sur les confins de la France et de l'Aquitaine, non loin du monastère d'Alcuin, par le protecteur des lettres, Charlemagne.

---

1. Rom., XV, 26 : (pour *probaverunt*) al. *consenserunt.* — II Cor., IV, 9 (pour *destituimur*) : *al. destruimur.* — Hébr., VII, 4 (pour *de præcipuis*) : *al. de præputiis. al. de principibus.* — Philém., 6, la 1re m. omet, avec presque tous les manuscrits : *operis* et *quod est,* et la marge montre la variante de *fuld.* et de Mun. 6229 : *al. omnis operis boni quod in nobis est.*

2. D'autres sont inconnues : Act., IV, 21 (pour *acciderat*) : *al. contigerat.*

CHAPITRE IV

LA BIBLE DU PUY

Il est temps d'aborder l'examen de la **bible du Puy** et de la comparer avec le manuscrit de Mesmes. Nous ne savons rien de son histoire, sinon que, d'après une note reproduite par M. Delisle, elle appartenait en 1511 à Pierre Rostaing, chanoine du Puy et en même temps chanoine-comte de Lyon. Il serait superflu d'insister, après la démonstration qu'en a donnée M. Delisle, sur la ressemblance presque parfaite des deux manuscrits, ressemblance beaucoup plus grande pour l'extérieur des manuscrits que pour leur texte même. La bible du Puy est copiée avec moins de soin que le manuscrit de Mesmes. On y remarque d'assez nombreuses fautes de copie ; je n'en citerai qu'une : *nomen* pour *semen*, Rom., iv, 8. De même que le manuscrit de Mesmes, la bible du Puy a été corrigée, mais elle l'a été beaucoup moins. On y remarque un certain nombre d'additions et de variantes marginales. La main qui a écrit ces notes paraît la même à laquelle nous devons les variantes du manuscrit de Mesmes, mais les variantes sont ici moins nombreuses et on n'y relève pas d'autre signe que *al.* ou *alibi.*

Les différences qui distinguent les deux textes étant, grâce à l'étude de M. Delisle, aussi connues que la ressemblance des deux manuscrits, il nous importe de chercher à reconnaître si l'un des deux a été le modèle de l'autre ou, plutôt, si la bible du Puy peut avoir été copiée sur le manuscrit de Mesmes. Nous prendrons pour point de départ la conclusion de M. Delisle : « Le manuscrit A (de Mesmes), ou un manuscrit très voisin de A, a été l'un des modèles d'après lesquels le manuscrit B (du Puy) a été copié, corrigé et annoté. » Nous ne nous attacherons donc pas à rechercher les preuves, trop nombreuses, de la dépendance où la bible du Puy semble être à l'égard du manuscrit de Mesmes, mais au contraire les exceptions à cette remarque, c'est-à-dire les cas dans lesquels le manuscrit du Puy semble plus près de l'original.

La première et la principale différence des deux manuscrits est dans le *Speculum* qui se lit à la fin. Comme M. Delisle l'a fait remarquer et comme on peut le vérifier dans l'édition de M. Weyhrich, le texte du manuscrit de Mesmes, qui a seul conservé le titre et la table du traité, est retouché d'après la Vulgate et le manuscrit du Puy représente le texte primitif de ce recueil d'extraits d'une ancienne version de la Bible. Ici donc, le rapport ordinaire de nos deux textes est, sauf pour le titre, renversé. Nous nous en étonnerons moins si nous nous souvenons que

l'écriture change, dans le manuscrit de Mesmes, au milieu de l'Apocalypse. Or, il n'en va pas autrement du manuscrit du Puy, où le dernier cahier de l'Apocalypse est, de même que les textes qui suivent, d'une autre écriture que ce qui précède. Les chapitres ne sont pas marqués dans ce cahier, et en général ils ne sont pas numérotés dans l'Apocalypse. Au reste, il ne s'agit pas ici de la Bible même, et nous ne devons pas oublier que les deux manuscrits ont été exécutés, presque en même temps et peut-être par le même copiste, dans la bibliothèque même de Théodulfe, où étaient conservés les modèles qu'il avait ordonné de copier. Cette remarque nous met, dès à présent, à l'aise pour apprécier les anomalies que nous observons dans le rapport de nos deux manuscrits.

Mais nous devons ouvrir ici une parenthèse et nous demander comment était divisé le texte biblique dans les manuscrits qui ont servi de modèle aux deux copies du *Speculum*.

Pour le manuscrit de Mesmes, la réponse est fort simple. Ce manuscrit reproduit purement et simplement les chiffres de la division employée par Théodulfe dans le corps même du manuscrit.

Le manuscrit du Puy, au contraire, se réfère, dans tous les livres de la Bible où l'on remarque une division des chapitres, à un système de divisions qui paraît identique à celui du *Codex Amiatinus*, à trois exceptions près : 1° la division en chapitres se borne au Pentateuque, aux Juges, au livre de Job, aux livres sapientiaux et au Nouveau Testament [1] ; 2° dans les Évangiles, la numérotation la plus fréquente, qui est celle de Théodulfe, est entremêlée à celle du *Codex Amiatinus*, et même les sections d'Eusèbe sont confondues avec les chapitres [2] ; 3° enfin la numérotation du Deutéronome est difficile à comprendre : il semble que deux systèmes y soient appliqués à la fois, et l'un des deux ne se rencontre avec aucune division de ce livre qui soit connue. Aucun manuscrit du *Speculum*, en dehors des deux manuscrits de Théodulfe, ne porte la trace d'une numérotation des chapitres.

Ainsi, sans parler davantage de la division du manuscrit de Mesmes, dont l'original est sous nos yeux, nous pouvons dire que les chapitres du manuscrit du Puy sont, non seulement fautifs, mais d'origine récente. En effet, nous verrons plus tard qu'une partie des sommaires qui sont à la base de la division du *Codex Amiatinus* sont tirés de la Vulgate et n'ont rien de commun avec l'ancienne version dont est tiré le *Speculum*. Nous n'oublierons pas non plus que les sommaires d'un grand nombre de livres de l'*Amiatinus*, en particulier ceux de l'Octateuque et ceux des Évangiles, c'est-à-dire ceux mêmes dont il est question ici, sont fort rares et parfois presque uniques dans les manuscrits, et que ceux des Évangiles se re-

1. Dans Josué, les Rois, les Chroniques, Esdras, Tobie, Judith, Esther, les Prophètes et les Machabées, les numéros des chapitres sont restés en blanc.
2. JEAN, XX, 28 : *cap*. CCXVIII.

trouvent dans le *Codex Vallicellianus*, souvent mentionné dans le chapitre précédent; l'accord de Théodulfe avec ces textes mêmes, dans l'Octateuque, nous a paru devoir être relevé. On ne peut douter qu'un ou plusieurs manuscrits, fort rapprochés à certains égards du *Codex Amiatinus*, n'aient figuré dans la bibliothèque de Théodulfe. Nous en avons ici une nouvelle preuve, et nous constatons en même temps que le manuscrit du Puy, dans les endroits mêmes où il est plus près de ses originaux que le manuscrit de Mesmes, n'est, alors même, qu'un texte retouché.

L'original commun de nos deux abrégés du *Speculum* paraît avoir été fort rapproché du fragment du VIIIe siècle que M. Hort a retrouvé parmi les manuscrits de Lord Ashburnham et que M. Delisle nous a fait connaître [1]. On sait que ces importants débris proviennent de Fleury.

Comparons maintenant les parties accessoires, c'est-à-dire les préfaces et arguments et les sommaires des divers livres, dans nos deux manuscrits.

Lorsque nous relevons, dans la description parallèle et dans les collations que donne M. Delisle, les différences qui séparent un manuscrit de l'autre, ces désaccords paraissent au premier abord extrêmement nombreux et, dans bien des cas, l'avantage semble rester au manuscrit du Puy. Mais si nous examinons de près ces supériorités apparentes de la bible du Puy, elles se réduiront à fort peu de chose. Vers la fin, sans doute, le manuscrit du Puy semble plus près de l'original, ce que du reste nous savons déjà par le *Speculum* ; il a seul conservé (fol. 319) le titre de la Chronographie de saint Isidore, et peut-être telle leçon, comme *deliciarum* pour *delictorum* dans le traité qu'on a cru être de Méliton [2] (fol. 337 v°), est-elle meilleure. Pour les dernières pages, la supériorité du manuscrit du Puy est chose accordée. Quant au reste des différences, celles qui sont à l'avantage du manuscrit du Puy, dans les quatorze pages de la collation de M. Delisle, se bornent, si l'on ne tient pas compte d'un ou de deux noms hébraïques, qui étaient dans toutes les mémoires, et des deux *incipit* des Psaumes et de l'Ecclésiaste, qui paraissent tirés de la fantaisie du copiste, à la moitié d'un mot, dans l'argument mutilé de l'Épître à Philémon, et au sommaire de Judith, que la bible du Puy est seule à donner [3].

---

1. Nouv. acq. lat. 1596. L. Delisle, *Bibliothèque de l'École des Chartes,* t. XLV, p. 478; *Catalogue des manuscrits Libri et Barrois,* p. 25.

2. Cet ouvrage, qui a été publié par le cardinal Pitra sous le nom de la *Clavis* de Méliton de Sardes, n'est qu'un dictionnaire mystique de la Sainte Écriture, tiré des écrits des Pères occidentaux (voyez G.-E. Steitz, *Studien u. Kritiken,* t. XXX, 1857, p. 584).

3. Les mots : *Expliciunt capitula libri primi vel secundi,* à la fin des sommaires des deux premiers livres des Rois, qui forment un seul livre dans beaucoup de manuscrits, pourraient faire penser à une double source. Il y a très souvent, dans le nombre des chapitres des sommaires, une différence d'une unité entre les deux manuscrits ; cette différence semble provenir de la négligence du copiste de la bible du Puy.

Si donc la bible du Puy est indépendante du manuscrit de Mesmes en quelque chose, c'est en très peu de chose.

Passons au texte même de la bible du Puy.

M. Delisle a collationné le texte de 78 passages choisis dans les deux premiers livres des Rois et tous importants par leurs interpolations, leurs corrections ou leurs variantes marginales. Dans ce nombre, une seule leçon marginale de la bible du Puy, la glose de I Rois, XIV, 14, n'a pas son équivalent dans le manuscrit de Mesmes. A l'exception de ce seul texte, toutes les leçons de la bible du Puy citées par M. Delisle, première et seconde main, texte et marge, s'expliquent parfaitement par les leçons du manuscrit de Mesmes. Ainsi il paraît résulter de l'étude détaillée des deux livres de la Bible les plus remarquables peut-être par les variations de leur texte, que le manuscrit de Mesmes — M. Delisle ajoute, avec sa prudence accoutumée : ou un manuscrit très voisin de celui-ci — a été le modèle, et le modèle presque unique, sur lequel a été copiée la bible du Puy.

Telle est également l'impression produite par la comparaison d'un très grand nombre de passages, pris dans toutes les parties de la Bible.

Presque partout, en effet, la bible du Puy nous apparaît comme une copie, faite sans intelligence et sans aucun principe, du manuscrit de Mesmes. Le texte même est composé, tour à tour et à peu près au hasard, des leçons de la première et de la seconde main ou des variantes de la marge ; la marge reproduit, avec le signe *al*[*ibi*], tantôt certaines variantes prises parmi les notes marginales de la bible de Mesmes, tantôt certaines leçons du texte, que le copiste a interverties avec les variantes de la marge. Le copiste n'a pas compris la pensée de Théodulfe : ce calligraphe a fait tout le contraire de ce que le critique avait voulu. Jamais un savant n'a été plus mal récompensé de ses efforts. Au reste, il ne semble pas que Théodulfe ait trouvé grand plaisir à l'œuvre de son copiste, car le manuscrit de Mesmes est seul resté dans le trésor de sa cathédrale, et la bible du Puy n'a, à notre connaissance, jamais été copiée.

Ces observations resteraient vraies dans le cas même où la bible du Puy n'aurait pas été copiée sur le manuscrit de Mesmes, mais sur un autre manuscrit presque exactement semblable. C'est cette hypothèse qu'il nous faut maintenant examiner.

Quand on compare avec soin la bible du Puy et le manuscrit de Mesmes, on remarque un certain nombre de leçons qui ne s'expliquent pas facilement si l'on admet que le premier nommé de ces manuscrits a été copié sur l'autre. Ces leçons ne sont pourtant pas nombreuses et elles ne sont généralement pas importantes. Sur plusieurs centaines de passages collationnés, et qui presque tous diffèrent du texte du manuscrit de Mesmes, nous n'en avons remarqué que vingt-deux, soit neuf leçons de la marge et treize leçons du texte, où la bible du Puy ne paraît pas dépendre de ce manuscrit. Des neuf leçons marginales étrangères au manuscrit de

Mesmes, huit sont sans grande importance [1] et une seule mérite l'attention. M. Delisle l'a déjà signalée :

I Rois, xiv, 14 : (*in media — consuevit*) *al. in bolidis et in petrobolis et in saxis campi* [2].

Cette variante, qui reproduit le texte des LXX, est évidemment empruntée à une ancienne version. Nous ne devons pourtant pas nous y arrêter, cette note marginale pouvant venir de toute autre source que d'un original commun.

Les différences dans le texte même sont de plus d'importance, mais elles ne méritent pas toutes une égale considération. Celles que voici paraissent de pures fautes de copie :

Act., iv, 31, à la fin : *audenti credere* (2e main ?). — Théod*. : *volenti credere* (exponctué). — Cette leçon paraît corrigée en écriture tironienne.

Ib., xx, 32 : *in sanctificationibus.*

I Pierre, ii, 5 : *et ipsi vos.*

Ib., 17 : *regem autem.*

Dans deux endroits, la différence se réduit à ce que la leçon de la bible du Puy a disparu du manuscrit de Mesmes par un grattage. Il est possible que le grattage ait eu lieu après la copie faite :

Gen., xxiv, 4 : *terram meam* (*meam* est gratté dans Théod.).

III Rois, i, 8, la leçon *Cerethi*, qui est celle du manuscrit du Puy, a été grattée dans Théod. et recouverte par le mot *Rehi*.

Les deux variantes qui suivent sont sans doute également fortuites :

Prov., v, 4 : *et acuta lingua ejus* (juxtaposition des leçons de Théod. et de la Vulgate).

Act., v, 24 : *quidnam esset;* en marge : *al. fieret.*

Nous ne trouvons donc à retenir que les cinq variantes que voici :

II Rois, xix, 43, nous avons constaté (p. 153) que le manuscrit du Puy contient les mots *quam tu* de plus que Théod*; après les mots barrés : *et primogenitus ego sum,* on remarque dans Théod. un signe de renvoi. Il est vrai que les mtos *quam tu* forment pléonasme et ne se trouvent pas dans les manuscrits anciens. Mais comme ils se retrouvent dans le manuscrit de Saint-Germain, qui paraît copié

---

1. Gen., xxvii, 27 : *pleni,* omis dans le texte comme dans Théod., est écrit en marge avec le signe *al.* — II Rois, xx, 19 (*subvertere*) : *subruere.* — Act., viii, 20 (*in perditionem*) : *al. in interitum.* — Hébr., vii, 6 : (*non annumeratur in eis*) : *al. nondum erat in eis.* — I Jean, ii, 17 (*facit*) : *al. fecerit.* — *Ib.*, 19 (*prodierunt*) : *al. exierunt.* — iv, 21 (*habemus*) : *al. accepimus.* — v, 3 (*custodiamus*) : *al. servemus.*

2. Je peux à peine regarder comme une variante la glose marginale de Hébr., v, 2 (après *condolere*) : *alibi juxta mensuram suam cum dolore.*

sur le manuscrit de Mesmes, nous devons penser que la note marginale où on les lisait a disparu.

Prov., iv, 27, nous avons vu (p. 66) que le manuscrit du Puy a le bon texte; Théod. n'a exponctué que la première moitié de l'interpolation.

Act., iv, 18, le manuscrit du Puy lit, avec les anciens textes : *Consentientibus autem omnibus,* tandis que Théod. a la leçon moins bonne : *hominibus* (voyez p. 150 et 161).

xi, 17, le manuscrit ajoute à l'interpolation de Théod., mentionnée plus haut (p. 161) : *in Dominum Jhesum Christum.*

II Pierre, ii, 4 : *in judicium cruciandos reservari.* — Théod. : *cruciatus* (voyez p. 163).

Il nous reste donc en tout quatre ou cinq leçons qui ne s'expliquent pas par les leçons correspondantes du manuscrit de Mesmes. Le lecteur estimera sans doute que c'est trop peu pour nous obliger à recourir à l'hypothèse d'un original commun. Cette hypothèse serait ici d'autant moins naturelle, que nous ne pourrions la formuler qu'ainsi : le même copiste, ou les élèves d'un même atelier auraient, presque en même temps, copié le même modèle, une fois avec une exactitude presque parfaite et l'autre fois avec une inintelligence choquante. L'une des deux copies serait digne d'être faite par Théodulfe lui-même, l'autre serait la destruction de toute son œuvre. Au reste, on ne persuadera pas facilement à un homme qui a étudié avec attention le manuscrit de Mesmes, que ce manuscrit est une copie. On peut copier exactement des variantes, on ne copie pas des signes d'exponctuation. C'est pourquoi, sous la réserve d'un très petit nombre de leçons qui restent la part de l'inexpliqué, nous devons déclarer que, selon toute apparence, la bible du Puy est la copie du manuscrit de Mesmes et celui-ci nous semble, jusqu'à preuve du contraire, être l'original établi sous les yeux de Théodulfe et conformément à ses directions.

CHAPITRE V

LES DESTINÉES DU TEXTE DE THÉODULFE

1. Les manuscrits de Fleury.

Quel a été le sort du texte de Théodulfe? de quelle popularité a-t-il joui? Telle est la question qu'il nous importe d'élucider. C'est naturellement parmi les manuscrits qui proviennent de Fleury que nous chercherons avant tout les traces de l'influence du texte de Théodulfe.

Parmi les manuscrits qui viennent de cette illustre abbaye, on remarque le livre des Prophètes, qui occupe le numéro **14 à la bibliothèque d'Orléans**. C'est un beau manuscrit du IX[e] siècle, où l'on admire de grands et très beaux ornements d'un ton vert, avec des entrelacs richement développés et accompagnés de têtes d'animaux. La rubrique du dernier feuillet attire notre attention sur les rapports de ce manuscrit avec le texte de Théodulfe : *Explicit Malachim. Explicit secundus ordo prophetarum.*

Si pourtant nous nous laissions arrêter par les apparences, nous pourrions croire que ce manuscrit est étranger au texte constitué à Fleury, car, à l'encontre des bibles de Théodulfe, qui séparent Daniel des autres Prophètes, notre manuscrit est un *Liber prophetarum* complet. Mais, pour être éclairés sur cette question de généalogie des textes, nous irons d'abord au passage caractéristique, Ez., XXI, 29 [1], et nous y trouverons les mots, empruntés sans aucun doute au texte de Théodulfe, où pourtant ils sont exponctués : *Non est demonum divinatio sed Dei* (la suite de la glose manque). Le détail du texte semble confirmer cette conclusion. Je n'en citerai qu'une leçon. OSÉE, VIII, 13, la première main écrit : *Hostias affer affer* (ce dernier mot est gratté et la deuxième main a écrit : *Hostias offerentes*) ; cette leçon est celle de Théodulfe [2]. Ainsi donc, dans le cours du IX[e] siècle, à Fleury, le texte de Théodulfe était le texte courant, mais l'ordre de la Bible de l'évêque d'Orléans était déjà rompu.

Cent ans après Théodulfe, le texte établi par lui n'avait pas perdu toute autorité à Fleury, car un autre manuscrit, qui paraît du X[e] siècle plutôt que du IX[e], semble se rattacher à la même recension. Il est composé des volumes **11 et 13 de la bibliothèque d'Orléans**. Ces deux volumes semblent avoir fait partie d'une même bible ; le premier comprend les livres des Rois, le second est composé des Proverbes, du Cantique des

1. Voyez plus haut. p. 154.
2. C'est également la leçon des manuscrits B. N. 11504 et 11533. Berne A. 9**.

cantiques, de Job, des Machabées et de Tobie : cet ordre n'a rien à faire avec celui de Théodulfe. L'ornementation de ces deux volumes est élégante, et dans le style ordinaire des manuscrits des bords de la Loire. Le livre de Job est écrit en versets, ou plutôt en lignes inégales. Le Cantique des cantiques a les rubriques ordinaires[1]. A quelques exceptions près[2], le texte paraît être celui de Théodulfe, mais il suit tour à tour la première et la seconde main. Du reste, ces ressemblances de détail ont peu d'importance dans un manuscrit qui a abjuré les signes extérieurs les plus visibles de la recension de Théodulfe.

Ce n'est pas de Fleury que nous viennent les copies les plus exactes de la bible de Théodulfe.

2. Le manuscrit 9 de Saint-Germain.

M. Delisle a comparé avec les bibles de Théodulfe un manuscrit qui, du temps de Martianay, portait le numéro 9 à Saint-Germain-des-Prés. Robert Estienne le désigne par le signe « *Ge. p.* », ce qui signifie *S. Germani exemplar parvum.* Il porte le numéro **11937 au fonds latin de la Bibliothèque nationale.** Il est écrit d'une écriture fine du IXe ou du commencement du Xe siècle. Il est mutilé et ne comprend qu'une partie de l'Ancien Testament. Comme M. Delisle l'a fait observer, « l'écriture de ce manuscrit se rapproche assez de celle des deux bibles de Théodulfe pour qu'on puisse affirmer que le copiste du manuscrit de Saint-Germain avait sous les yeux, sinon l'une de ces bibles, au moins un exemplaire analogue ». En tête du livre de Job, nous reconnaissons le cercle caractéristique des manuscrits de Théodulfe, avec l'inscription : *Explicit secundus ordo propheticus. Incipit tertius ordo agiograforum.* Le manuscrit de Saint-Germain est, pour l'extérieur, un type achevé de bible théodulfienne. Il semble également avoir été copié sur le texte de Théodulfe, mais avec une certaine négligence.

Il n'en faut pas plus que la description très exacte que M. Delisle a donnée de ce manuscrit pour nous assurer qu'il est copié sur le manuscrit de Mesmes. Quant au détail du texte, nous n'avons rien à ajouter à l'étude que M. Delisle en a faite. Il nous suffira de dire que notre manuscrit reproduit, indifféremment et sans raison apparente, tantôt le texte de la première main de la bible de Théodulfe, et tantôt celui de la seconde main ou les variantes de la marge. Je n'ai remarqué qu'un seul passage (l'interpolation de JÉR., XI, 6) qui soit omis dans ce manuscrit sans qu'il ait été exponctué dans la bible de Théodulfe. Nous trouvons, Ez., XXI, 29, l'interpolation caractéristique des textes théodulfiens. Les sommaires des divers livres de la Bible sont ceux de Théodulfe, mais les divisions du

1. I, 4 : *Vox synagogæ*, etc. (= *am.*).
2. Ainsi PROV., IV, 27, cité plus haut, p. 66.

texte semblent avoir été marquées après coup et n'ont pas été indiquées partout.

Nous voyons sur les marges, à côté de quelques variantes, de nombreuses notes marquées de la lettre *h*, initiale de *hebræus* [1]. Martianay, qui a publié ces notes, les a attribuées, sans doute à raison, à un juif, assurément baptisé, qui vivait dans la première moitié du IXe siècle. Raban Maur appelle par deux fois cet hébraïsant : *Hebræus quidam modernis temporibus in legis scientia florens;* Martianay lui attribue deux ouvrages que tout le moyen âge a considérés comme l'œuvre de saint Jérôme, les *Quæstiones hebraicæ* sur les livres des Rois et sur les Chroniques. Ces notes, qui révèlent une véritable connaissance de l'hébreu, sont une œuvre d'exégèse et non de critique ; elles intéressent pourtant l'histoire du texte biblique, car plus d'une fois, grâce à l'inintelligence des copistes, elles se sont introduites dans le texte de la Bible [2]. Martianay cite quatre manuscrits dans lesquels le livre des Psaumes a été ainsi retouché ; l'un appartenait au Mont-Saint-Michel, et le deuxième aux Augustins de Bordeaux (c'étaient sans doute des Psautiers) ; les autres sont le *Codex Farfensis* (Vatican 5729, du XIe au XIIe siècle) et le manuscrit perdu de Carcassonne [3]. On trouverait sans doute d'autres manuscrits de cette recension corrigée mal à propos d'après l'hébreu. Tel était l'exemplaire qui a servi de texte à la célèbre traduction anglo-normande du Psautier [4].

3. La bible de Saint-Hubert.

La deuxième copie de la bible de Théodulfe que nous avons conservée est plus complète ; c'est le manuscrit additional 24142 du Musée britannique, qui provient de Saint-Hubert des Ardennes. Il est écrit sur trois colonnes, ce dont on ne connaît que peu d'exemples, d'une petite écriture de plusieurs mains qui paraît de la même date environ que le manuscrit de Saint-Germain ; peut-être notre manuscrit est-il quelque peu plus ancien. Il est copié avec assez de négligence, et l'on a dû corriger fréquemment les erreurs des copistes.

Le *Codex Hubertianus* est disposé exactement comme les bibles de Théodulfe : il suffirait, pour le prouver, des extraits qu'en a donnés M. Delisle. Les sommaires et la division en chapitres suivent en général le modèle de Théodulfe, mais avec beaucoup de lacunes et avec certaines particularités qui rappellent les manuscrits du nord de la France. En général, les chapitres semblent marqués avec négligence et on pourrait indi-

---

1. Un Psautier de Reichenau, le manuscrit *Aug.* 107 de Karlsruhe, collationné par M. de Lagarde, désigne ces notes par les initiales inexpliquées *l. c.*
2. Voir Martianay, *Prolegomena,* et P. de Lagarde, *Psalterium juxta Hebræos.*
3. Martianay, sur les Ps. I. 3, LXIX, 14, LXXIII, 28, etc.
4. S. Berger, *La Bible française,* p. 6.

quer d'autres différences encore entre notre manuscrit et celui de Théodulfe [1].

Le *Codex Hubertianus* n'a pas été copié directement sur l'une des bibles de Théodulfe ; il n'a pas servi de modèle pour le manuscrit de Saint-Germain. En outre des différences du texte, l'absence de sommaires dans un certain nombre de livres suffirait à établir ce dernier point, et le premier est prouvé par une interpolation singulière. Dans le célèbre passage, II Mach., xii, 42-46, qui figure dans l'office des morts et qui est la principale autorité de la prière pour les trépassés, on lit, au milieu du texte du verset 42, après les mots : *rogaverunt, ut id, quod factum erat, delictum obliteraretur* [2], la phrase qui suit, et qui du reste a été barrée : *Abhinc cœperunt agendas pro mortuis fieri et christianis.* Cette glose devait se trouver sur la marge du manuscrit sur lequel a été copié le *Codex Hubertianus.* Le texte de notre manuscrit reproduit au hasard le texte de la première main de Théodulfe ou celui de la seconde ; en général, il conserve les interpolations que la seconde main a exponctuées ; il n'introduit que rarement les additions de la marge. Mais c'est bien sur le manuscrit de Mesmes, et non sur la bible du Puy, que la bible de Saint-Hubert a été indirectement copiée : on en trouve la preuve en des endroits assez nombreux [3]. Dans un petit nombre de passages, notre manuscrit n'est d'accord ni avec la première, ni avec la seconde main du manuscrit de Mesmes, non plus qu'avec la bible du Puy, et ces leçons sont en grande partie d'accord avec celles du manuscrit B. N. 45 [4]. Parmi les nombreuses preuves de la négligence des copistes que nous donne notre manuscrit, on peut remarquer que, dans Ez., xxi, 29, la glose plusieurs fois citée s'est maintenue dans le texte, et que, Judith, xi, 9-21 (*tremor*

1. Les Proverbes n'ont que la première préface : *Tribus nominibus*... Dans le Cantique des cantiques, la première ligne de chaque paragraphe (i, 4. 6, etc.) est en rubrique.

2. *Obliteraretur* est également le texte de Théod*. Puy. B. N. 4*. 11505 (*oblitt.*), ainsi que d'*am. cav. leg*$^{1.2}$. *compl*^{2}. *æm.* Lyon 356, etc. ; Théod., en marge : *al. oblivioni traderetur* (= Mordr. B. N. 1. 2. 3. Vulg., etc.).

3. Num., xxiv, 22 : *Cam* (= Théod*. B. N. 45. 11532** Gen. 1. ; Puy. S. Gall 2*. Pent. de Tours : *Cain ;* Mordr. B. N. 1. 2. 6. 11504. *vall. paul.* etc. : *Cham ;* Théod**. S. Gall 2**. 75**. Berne A. 9. B. N. 11532*. 11937** : *Cinei.* Théodulfe, en marge : *Librariorum errore vitium inolevit ut pro Cineo hic Cam scriberetur*). — Deut., vi, 13 : *ipsi soli servies* (= Théod**. *madr*^{2}. B. N. 1. 2. 45. 11532 etc. ; *am.* Théod*. Puy. Mordr. B. N. 4*. *ottob. cav.* S. Gall 2 om. *soli*). — II Rois, xix, 43 : om. *quam tu* (voyez p. 153). — Jean, iii, 6 : *quia spiritus est Deus et de Deo natus est* (om. Puy ; voyez p. 158). — I Pierre, i, 14 : *non figurantes vos illis* (voyez p. 163). — iii, 7 : *vasa* (voyez p. 150).

4. Ex., ii, 22, om. *Alterum — Pharaonis* (= *ottob.* B. N. 45*. 11504* ; B. N. 11532* om. *Alterum — meus ;* Théod*. *am.* Pent de Tours : *Alium vero vocavit Eleazar ;* Théod** = Vulg.). — II Rois, v, 23 : *obviam eis* (= *tol.* F. B. N. 45 ; Théod. Puy : *in obviam illorum*). — xvii, 3 : *quomodo omnes reverti solent* (= *cav. ;* Théod**. Puy. B. N. 11937* : *q. unus rev. solet ; unus* est sur un grattage dans Théod. ; Théod^{mg} : *al. amnis* (= *ottob. vall.* Col. 1. B. N. 1*. 2. 11504**. *paul***. textes du xiiie siècle) *s. omnis* (= *paul**. B. N. 1**. 11504*. 11532. 16719 ; B. N. 11937** : *q. rev. solet ; tol.* = Vulg. ; *am. : q. omne rev. solet*).

— *in domo*), onze versets sont omis. Ce long passage formait sans doute une colonne dans l'original du *Codex Hubertianus*.

4. Le fragment de Copenhague.

Il existe enfin, à la Bibliothèque royale de Copenhague (nouveau fonds royal, 1), un fragment assez étendu d'un autre manuscrit théodulfien. M. Delisle, qui l'a fait connaître [1], a bien voulu m'en communiquer le *fac-simile* ainsi que des extraits et une description telle qu'il sait les prendre. L'écriture en est fine et à peu près semblable à celle des manuscrits de Saint-Germain et de Saint-Hubert ; elle paraît appartenir également à la fin du IXe ou au commencement du Xe siècle. On voit, en marge des Psaumes, les gloses tirées de l'hébreu, déjà connues de nous par le manuscrit de Saint-Germain, et qui sont, ici encore, introduites par la lettre *h*. Le manuscrit de Saint-Germain, auquel celui-ci ressemblait probablement plus qu'aux autres manuscrits de la même famille, est interrompu fort peu après l'endroit où commence le manuscrit de Copenhague, en sorte qu'il est difficile de vérifier la ressemblance des deux manuscrits. La bible de Saint-Hubert est au contraire, de tous les manuscrits théodulfiens, celui dont notre fragment s'éloigne le plus. Comme tous les autres, ce nouveau manuscrit a ses singularités. Pour n'en citer qu'une, la stichométrie notée à la fin du livre des Psaumes est un *unicum* [2]. Mais, en général, nous avons ici un représentant de plus de la famille des textes qui proviennent du manuscrit original de Théodulfe.

5. Le Saint Paul de Peregrinus.

L'édition des Épîtres de saint Paul que précède la Théologie apostolique de Priscillien, et dont la forme actuelle paraît due, nous l'avons vu, à l'évêque Peregrinus, s'est conservée à nous, grâce à Théodulfe sans doute, dans un certain nombre de manuscrits. En dehors des bibles espagnoles et de celles de Théodulfe, dont elle fait partie intégrante, elle se retrouve dans plusieurs bibles qui ne sont pas, pour la plus grande partie, théodulfiennes.

Le manuscrit le plus rapproché du texte de Théodulfe, et en même temps le plus ancien de ceux qui nous occupent, est sans doute la bible de Dreux, actuellement conservée à la bibliothèque de Chartres sous le numéro 67. L'ordre des livres est celui de Théodulfe, à cette diffé-

---

1. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLVI, p. 321.
2. Fol. 25 : *Expl. Psalterium. Sunt in Psalterio versus IIDXXVII.* Je ne retrouve une stichométrie analogue que dans le manuscrit B. N. 10420, provenant de Fulda et écrit au XIIIe siècle : *versus* 2606. Le sommaire de l'Ecclésiaste ne se retrouve que dans le manuscrit 3 de Grenoble (XIIe siècle).

rence près que le Psautier hébraïque n'est pas copié après le livre de Job, et qu'il est remplacé par le Psautier gallican, qui termine le deuxième volume. Les sommaires sont généralement, non pas pourtant toujours, ceux de Théodulfe. Les préliminaires des divers livres de la Bible (préfaces, arguments, etc.) sont en partie les mêmes que dans la bible de Théodulfe. En tête de Job, on lit, en rouge : *Incipit tertius ordo agiographorum, quorum primus liber Job*. Je n'ai pas observé qu'il se soit conservé dans notre manuscrit d'autres notes du même genre. Il n'y a pas de variantes sur les marges et le texte, qui du reste paraît présenter peu d'intérêt, n'est pas, en général, celui de Théodulfe. Le manuscrit est écrit d'une très grosse écriture, qui paraît du XIe au XIIe siècle. En effet, le feuillet 234 du tome II porte une inscription en vers et en prose, de laquelle il résulte que cette bible a été déposée le jour de Noël de l'an 1116 sur l'autel de Saint-Étienne de Dreux par Thomas, sénéchal d'un seigneur Gervais qui est certainement Gervais de Châteauneuf en Thimerais[1]. Thomas le sénéchal figure dans des chartes de ce seigneur en 1105 et 1107 (*Cartulaire de S. Père de Chartres*, p. 318 et 567).

Après la bible de Dreux, le manuscrit qui a le plus de ressemblance avec les bibles de Théodulfe est une bible du XIIe siècle qui porte le **numéro 10 au fonds latin de la Bibliothèque nationale**, et dont l'écriture est méridionale. L'ordre des livres est celui des bibles copiées à Tours, mais les sommaires sont en grande partie ceux de Théodulfe. Ceux des Chroniques ont une autre origine : on les rencontre, en particulier, dans le manuscrit B. N. 11535 dont il sera question tout à l'heure. Le sommaire de l'Apocalypse est purement espagnol. Les épîtres de saint Paul reproduisent l'édition de Peregrinus, précédée de la Théologie paulinienne de Priscillien[2], mais augmentée d'une deuxième série de sommaires. Ce double emploi est expliqué par la note suivante, écrite après le deuxième sommaire de la Ire Epître aux Corinthiens : *Isti tituli non sunt conjuncti cum canones. Vides quia non sunt de canones, sed sunt probandi per singulos versos in epistola ad Corintios. Explicit.* Quant au texte, il semble être une sorte de compromis entre la recension courante propagée par les manuscrits de Tours, le texte de Théodulfe, et des

1. Noverint lecturi præsentes atque futuri
Thomæ dapiferi donum fore, scripta Rogeri...
Anglis Henricus, Francis preerat Ludovicus.

Noverint omnes... quod Thomas dapifer domini Gervasii... hanc bibliothecam Deo sanctoque prothomartyri Stephano dedit pro remedio animæ suæ et uxoris Ermelinæ ac filii sui Herberti et filiarum (1re m. : *filio, filiabus*) *Margaritæ atque Fredeburge... data manu ipsius Thomæ et manu conjugis super altare beati prothomartyris in die Natalis Domini, anno ab incarnatione Domini millesimo centesimo .XVI. regnante piissimo ac Dei cultore magno rege Ludovico filio regis Philippi.*

2. Plus loin, après la liste des saints mentionnés dans l'Épître aux Romains, on lit la note que voici : *Post nos* (lisez : *hos?*) *sanctos scribendum prologum S. Peregrini episcopi.*

textes encore mal déterminés, parmi lesquels on remarque un important manuscrit qui est peut-être méridional, le manuscrit 6 et 7 de la Bibliothèque Mazarine.

On conserve à la Bibliothèque nationale, sous le numéro **271 de la collection Baluze**, un fragment d'un grand manuscrit de la Bible, écrit au XI[e] siècle. Les Épîtres de saint Paul suivent immédiatement, sur un même feuillet, les livres des Machabées ; elles représentent la recension de Peregrinus et elles en ont tous les préliminaires, y compris les canons de Priscillien. Nous ne pouvons rien dire de plus de ce manuscrit, dont il ne nous est demeuré qu'un débris.

Après ce fragment, nous devons mentionner un manuscrit de Saint-Germain, conservé à la **Bibliothèque nationale** sous les numéros **11534 et 11535.** C'est un très beau manuscrit du XII[e] siècle, orné de miniatures admirables, un des plus beaux monuments de l'art anglo-normand que l'on puisse voir. Au reste nous possédons à Paris un autre manuscrit anglo-normand encore plus beau, et qui est bien près du modèle d'après lequel notre manuscrit a été enluminé : c'est le manuscrit A. l. 5. f°, de Sainte-Geneviève ; il date du XII[e] siècle et est signé de *Manerius*, *scriptor Cantuariensis*[1]. Le manuscrit de Saint-Germain paraît, lui aussi, présenter certaines ressemblances avec les textes courants usités depuis le IX[e] siècle, mais les Épîtres de saint Paul y sont conservées sous la forme introduite par Peregrinus. L'ordre des livres est à peu près celui des manuscrits de Tours. Je n'en dis pas davantage sur ce beau manuscrit.

Nous trouvons encore le saint Paul de Peregrinus, ou du moins les préliminaires de son édition des Épîtres de saint Paul, dans le manuscrit **16741 et 16742 de la Bibliothèque nationale,** qui provient des Feuillants, et qui paraît écrit dans la seconde moitié du XII[e] siècle. Il manque un volume à cette bible, qui semble avoir été divisée à peu près comme la bible de Théodulfe. Certains détails, dans les accessoires du texte, rapprochent ce manuscrit du précédent. C'est ainsi que les cinq premiers mots du sommaire de saint Luc manquent dans les deux manuscrits. Ce sommaire commence, dans le manuscrit B. N. 11535, par : *Ommutuit et postea,* et, dans la manuscrit 16742, par : *Obmutuit et postea.* Cette faute de copie est une des caractéristiques les plus anciennes des manuscrits anglo-saxons[2]. C'est ainsi que l'ancienne édition espagnole de saint Paul, introduite en France par Théodulfe, s'est perpétuée dans les manuscrits de France et d'Angleterre jusqu'après le milieu du XII[e] siècle — nous pourrions dire : jusqu'au XV[e] siècle.

En effet, la liste des manuscrits qui contiennent, soit l'édition de saint Paul qui porte le nom de Peregrinus, soit du moins les canons de Pris-

---

1. Dans la curieuse note qui contient la généalogie de l'écrivain, on remarque l'accent tonique marqué sur les mots.
2. Voyez plus haut, p. 57.

cillien et la préface de Peregrinus, serait peut-être longue. Il faudrait mentionner le **Codex Farfensis (Vatican 5729)**, du XIe au XIIe siècle, le manuscrit **151 du chapitre de Pistoie** qui est peut-être du Xe siècle, et dans lequel les canons de Priscillien sont à la suite de saint Paul, et d'autres plus récents[1]. Mais c'en est assez sur cette dernière ramification du texte espagnol.

En réalité, l'influence du texte de Théodulfe n'a pas été très étendue. En dehors de l'édition de saint Paul signée de Peregrinus, laquelle avait déjà, avant Théodulfe, sa célébrité dans les pays visigoths, nous n'en trouvons la trace que dans un petit nombre de manuscrits. Je mentionnerai à cet égard le manuscrit **A. l. 3. f° de Sainte-Geneviève**, écrit au XIIe siècle et qui provient de la cathédrale de Senlis[2], et le manuscrit **102 de la Bibliothèque Mazarine**, écrit également vers le XIIe siècle et qui était à Saint-Victor dès le siècle suivant[3].

On voit que l'œuvre de Théodulfe n'a pas laissé une trace profonde dans la littérature biblique de la France.

---

1. Bibliothèque de l'Université de Leipzig, n° 13 (XIIIe-XIVe siècle); Munich 14023 (de Saint-Emmeran, XVe siècle). Sur ces manuscrits, voyez Schepss.

2. Après Esther : *Expl. tertius ordo hagiographorum*, etc. On trouve dans Ez., XXI, 29, l'interpolation caractéristique de Théodulfe.

3. Après Malachie : *Inc. tercius ordo agiograforum*, etc. On trouve dans ce manuscrit l'interpolation de Théodulfe, II Chron., XI, 12.

CINQUIÈME PARTIE

ALCUIN ET LES BIBLES DE TOURS

CHAPITRE PREMIER

CHARLEMAGNE ET ALCUIN

Quel a été, dans l'histoire de la Bible, le rôle d'Alcuin, et dans quelle mesure l'abbé de Saint-Martin de Tours a-t-il été dirigé, dans ses travaux sur la Bible, par la volonté de Charlemagne ? Telles sont les délicates questions sur lesquelles nous demanderons un peu de lumière, en premier lieu aux textes historiques, et ensuite aux manuscrits.

Vingt ans après la mort de l'empereur, la tradition lui attribuait déjà un rôle actif et personnel dans la correction du texte de la Bible. Theganus, écrivant vers 835, raconte que, dans ses dernières années, Charlemagne « ne faisait plus que vaquer à la prière et aux aumônes et que corriger les livres », et que, le dernier jour de sa vie, il avait travaillé « avec des Grecs et des Syriens », à corriger le texte des quatre Évangiles [1]. Ce témoignage est sans valeur, sinon en ce qu'il atteste l'impression profonde qu'avait laissée, dans la mémoire des contemporains, l'intérêt que le fondateur de l'Empire portait à la pureté du texte des livres d'église et de la Bible en particulier. Dès les premières années du règne de Charlemagne, un religieux de Saint-Gall témoignait déjà du soin que le jeune roi prenait de faire copier exactement les œuvres des Pères, et il insistait si fortement sur le zèle que le maître y apportait, que l'on a pu s'y méprendre. Des auteurs mal inspirés ont cru trouver, dans le manuscrit qui contient cet éloge du futur empereur, des corrections de sa propre main [2].

Le texte classique, à cet égard, est le célèbre capitulaire par lequel le roi des Francs a promulgué, en 789, les décisions du concile d'Aix-la-Chapelle :

Et ut scholæ legentium puerorum fiant. Psalmos, notas, cantus, compotum, grammaticam per singula monasteria vel episcopia, et libros catholicos bene emen-

---

1. Voyez plus haut, p. 119.
2. Manuscrit 743 de Vienne. Voyez la page citée ci-dessus.

datos; quia sæpe, dum bene aliquid Deum rogare cupiunt, sed per inemendatos libros, male rogant. Et pueros vestros non sinite eos vel legendo vel scribendo corrumpere. Et si opus est Evangelium, Psalterium et Missale scribere, perfectæ ætatis homines scribant cum omni diligentia [1].

Ce texte important montre combien la pureté des textes sacrés tenait à cœur à Charlemagne. On cite souvent, comme confirmation de ce capitulaire, un décret de la collection de Benoît le Diacre, mais ce recueil est plus que suspect et Pertz classe le décret dont il s'agit parmi les *spuria*. Nous en donnons les termes à titre de renseignement :

Volumus, et ita missis nostris mandare præcipimus, ut in ecclesiis libri canonici veraces habeantur, sicut jam in alio capitulari sæpius mandavimus [2].

Au reste la législation carolingienne tout entière s'est approprié la pensée du chef de la race. Dans un capitulaire d'Aix-la-Chapelle, daté de 817, Louis le Débonnaire répète les mêmes prescriptions :

Et ut operam dent quatinus presbyteri Missalem et Lectionnarium, sive cæteros libellos, bene correctos habeant [3].

Ce ne sont là que des prescriptions générales, ou qui s'appliquent à des livres de chœur et à quelques parties de la Bible seulement. Nous trouvons, dans un capitulaire antérieur au couronnement de Charlemagne, la preuve de ce fait, que la réforme prescrite à Aix-la-Chapelle a dû s'appliquer à la Bible entière et que l'œuvre de correction du texte biblique n'a pas tardé à être mise à exécution.

Le capitulaire auquel nous faisons allusion est destiné à recommander l'édition corrigée de l'Homiliaire qui avait été confiée à Paul Diacre. L'empereur y déclare qu'il s'applique à réformer toute la littérature ecclésiastique et qu'il tient à donner l'exemple du culte des « arts libéraux ». Depuis longtemps déjà, il a « corrigé exactement, avec l'aide de Dieu, le texte de tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ». A l'exemple de Pépin son père, qui a enrichi les églises de la Gaule par l'introduction du chant romain, il s'occupe de leur faire don d'un recueil de leçons bibliques, et il veut aujourd'hui leur donner un choix de sermons pour l'année entière, car « il ne peut supporter que, sous son règne, les leçons sacrées qu'on entend aux saints offices soient déparées par des solécismes mal sonnants ».

Igitur, quia curæ nobis est ut nostrarum ecclesiarum ad meliora semper proficiat status, oblitteratam pene majorum desidia reparare vigilanti studio satagi-

---

1. *Mon. Germ.*, *Leges*, t. I, p. 65, c. 71 ; Baluze, *Capitularia*, t. I, col. 237 ; cf. col. 714.
2. *Capitularium l.* VI, c. 289. Baluze, t. I, col. 971 ; Pertz, *Leges*, t. II, p. 87.
3. C. 28. Baluze, t. I. col. 569.

mus officinam, et ad pernoscenda studia liberalium artium nostro etiam quos possumus invitamus exemplo.

Inter quæ jampridem universos Veteris ac Novi Instrumenti libros, librariorum inperitia depravatos, Deo nos in omnibus adjuvante, examussim correximus.

Accensi præterea venerandæ memoriæ Pippini genitoris nostri exemplo, qui totas Galliarum ecclesias Romanæ traditionis suo studio cantibus decoravit, nos nihilominus solerti easdem curamus intuitu præcipuarum insignire serie lectionum.

Deinde, quia ad nocturnale officium conpilatas quorundam casso labore... repperimus lectiones..., non sumus passi nostris in diebus in divinis lectionibus inter sacra officia inconsonantes perstrepere solœcismos, atque earundem lectionum in melius reformare tramitem mente intendimus, idque opus Paulo diacono, familiari clientulo nostro, elimandum injunximus...

Nostra eadem volumina auctoritate constabilimus vestræque religioni in Christi ecclesiis tradimus ad legendum.

A quelle date faut-il placer ce décret, qui suppose que la correction de l'Ancien et du Nouveau Testament a déjà été tentée? Pertz le datait de 782. Jaffé évite de préciser aucune époque et il dit simplement : entre 782 et 800. M. Boretius place le décret entre 786 et 800 [1], et M. Corssen entre 786 et 789 [2]. Il est antérieur à l'an 800, puisque Charlemagne n'y porte pas d'autre titre que celui de roi des Francs et des Lombards et de patrice des Romains. D'autre part, il n'est pas plus ancien que l'année 786, puisqu'il accompagne l'Homiliaire de Paul Diacre, que l'on croit écrit au Mont-Cassin, s'il est vrai, comme la chose est admise [3], que Paul Diacre soit rentré avant 787 dans ce couvent. Il semble même postérieur au 23 mars 789, date du capitulaire d'Aix-la-Chapelle, car il s'agit ici de la mise à exécution des mesures décrétées à Aix-la-Chapelle, et la réforme annoncée en 789 semble déjà fort avancée. Si, par la correction de la Bible qu'il déclare avoir déjà achevée depuis un certain temps, Charlemagne entend l'œuvre confiée à Alcuin, le capitulaire est probablement postérieur, et de plusieurs années, à cette époque ; mais nous n'avons pas le droit de tirer cette conclusion. En effet, rien ne nous assure que d'autres personnages, attachés à l'école palatine ou à la cour du roi des Francs, n'aient pas travaillé, avec les encouragements du prince, à l'établissement d'un bon texte de la Bible. Nous avons conservé quatre volumes d'une bible écrite avant 781, avec soin et même non sans luxe, par ordre de Mordramme, abbé de Corbie, et dont le texte semble assez pur [4]. Il n'y a sans doute aucune raison de penser que Mordramme ait accompli son œuvre sous l'impulsion de Charlemagne, mais il suffit qu'un travail sérieux ait été entrepris, dans la première moitié du règne de ce grand

1. *Beiträge zur Kapitularienkritik*, 1874.
2. *Ada-Handschrift*, p. 35.
3. Ebert, *Allg. Gesch. der Literatur des M. A.*, t. II, p. 38.
4. Voyez ci-dessus, p. 102.

roi, par un homme qui occupait une haute position dans le royaume, pour que nous n'ayons plus le droit de prononcer le nom d'Alcuin chaque fois que nous entendons parler d'une édition de la Bible entreprise par ordre de Charlemagne.

Nous pouvons nous faire une idée de ce que Charlemagne entendait par l'établissement du texte biblique, en considérant de quelle nature étaient les travaux, pour ainsi dire parallèles, qu'il avait prescrits et dont il surveillait l'exécution.

La pureté grammaticale était certainement le premier souci du réformateur des lettres. Charlemagne était un puriste et, en décrétant l'usage de l'Homiliaire compilé selon ses ordres, il insiste particulièrement sur l'horreur qu'il éprouve pour les solécismes qui défigurent les saints offices. Le Lectionnaire, auquel il fait une allusion évidente dans le capitulaire que nous étudions, nous offre un exemple encore mieux choisi de la réforme carolingienne des livres sacrés, car c'est à Alcuin que Charlemagne avait confié le soin de le publier. De tous les manuscrits du Lectionnaire de Charlemagne, ou du *Comes ab Albino emendatus*, le plus remarquable sans doute est le manuscrit de Chartres[1], qui date du IX[e] siècle et dont la préface est écrite dans la semi-onciale de l'école de Tours, de même que les premières lignes de chaque leçon. Ce précieux manuscrit a été mutilé. Au temps de Mabillon[2] on y lisait, après le milieu, une note qui a disparu aujourd'hui. Ce manuscrit, était-il dit, a été copié sur l'original même établi par Alcuin (*ab Aibino*), il est tel qu'Alcuin l'avait corrigé. Le correcteur s'était particulièrement étudié à appliquer les règles de la grammaire et de la ponctuation et à fixer la prononciation, en vue de la lecture à haute voix :

Ut a præfato viro ad purum corrigeretur, et distinctionibus artis grammaticæ pronuntiandi gratia distingueretur, ita videlicet ut legentibus ejusdem codicis textum ita planum pararet, ut audientium auribus nihil inconsonum afferret.

On voit qu'à cet égard la préoccupation d'Alcuin était exactement la même que Charlemagne exprime dans le capitulaire qui accompagne l'Homiliaire de Paul Diacre. Mais ce n'était pas là son seul ni son premier souci. La pensée de l'abbé de Saint-Martin, comme celle de Charlemagne, portait au delà, et il s'agissait avant tout de l'application de la réforme du culte, commencée par Pépin. Un mot de la note en question le montre clairement : « *imitando et sequendo libellum Papæ Gregorii sacramentorum*[3] ». Ainsi la conformité des lectures bibliques avec la liturgie était le premier objet de la réforme du Lectionnaire ordonnée par Charlemagne et exécutée par Alcuin. S'il a suivi les mêmes principes dans la

1. N° 32 (ancien 24, de Saint-Père).
2. *Annales ordinis S. Benedicti, sæc.* II, p. 328.
3. Comparez E. Ranke, *Das kirchliche Pericopensystem,* 1847, p. 155.

correction de la Bible, Alcuin a dû chercher à établir un texte pur et un texte correct au point de vue de la langue.

Une œuvre semblable a en effet été poursuivie par Alcuin, nous en avons de nombreuses preuves. Il n'est peut-être pas difficile de concilier les textes relatifs aux travaux qu'il a accomplis sur la Bible.

Dans une lettre écrite à Gisèle, sœur de Charlemagne, et à la fille du prince, Rotrude, Alcuin s'exprime ainsi :

Totius forsitan Evangelii expositionem direxerim vobis, si me non occupasset domni regis præceptum in emendatione Veteris Novique Testamenti [1].

La date de cette lettre est établie par l'épître 159, adressée aux mêmes princesses, et qui est écrite elle-même au commencement de 801, car Alcuin y parle « *de exaltatione excellentissimi domini mei David, et de prosperitate apostolici viri, et de legatione honesta sanctæ civitatis* [2]. » Dans cette lettre, Alcuin fait allusion à une partie du commentaire sur saint Jean, qu'il a envoyée à ses correspondantes l'année d'avant (*anno transacto*). Or l'épître 136 accompagnait cet envoi. Elle a donc été écrite au commencement de l'an 800.

Une autre épître d'Alcuin, adressée à Charlemagne lui-même, était destinée à servir de lettre d'envoi pour le présent d'une bible soigneusement corrigée, offerte par Alcuin à l'empereur :

Sed quærenti mihi et desideranti nihil dignius pacatissimo honori vestro inveniri posse, quam divinorum munera librorum, quos, in unius clarissimi corporis sanctitatem conexos atque diligenter emendatos, vestræ altissimæ auctoritati per hunc carissimum filium nostrum vobisque fidelem famulum dirigere curavi [3].

La lettre suivante donne le nom du messager, Nathanaël. Ce nom cache très probablement (c'est le jugement de tous les auteurs) celui de Frédégise ou Fridugise, l'élève de prédilection d'Alcuin, dont il occupa plus tard la place comme abbé de Saint-Martin de Tours. C'est à lui que l'épître 206 est adressée, et cette lettre contient les mots suivants : « *Epistolam vero parvitatis meæ cum sanctissimo divinæ Scripturæ munere die natalis Domini... redde domino meo David* » [4]. On pense que la fête de Noël pendant laquelle Nathanaël devait offrir à Charlemagne la bible d'Alcuin était la Noël de 801, car, dans une troisième lettre adressée, probablement par le même messager, à Gisèle et à Rotrude, Alcuin se plaint de ses occupations séculières [5], or c'est vers la fin de 801 qu'il paraît avoir « déposé son office pastoral » d'abbé de Saint-Martin. Il est donc

---

1. Jaffé, *Bibliotheca Rerum Germanicarum*, t. VI. *Monumenta Alcuiniana*, 1873, p. 529. *Ep.* 136.
2. *Monumenta Alcuiniana*, p. 596.
3. *Ibid.*, p. 698. *Ep.* 205.
4. *Ibid.*, p. 700.
5. *Ibid.*, p. 613. *Ep.* 169.

probable que la bible écrite par ordre d'Alcuin fut présentée à l'empereur, en son palais d'Aix-la-Chapelle, à la Noël de 801.

De la comparaison de l'épître à Gisèle et à Rotrude avec l'épître à Charlemagne, M. Corssen a tiré la conclusion que ces deux lettres ne sont nullement en relation l'une avec l'autre et que la bible à laquelle Alcuin travaillait au commencement de l'an 800, par ordre de Charlemagne, n'est pas la même qu'il a offerte à l'empereur le 25 décembre 801. Alcuin, en effet, ne dit pas, dans sa lettre de 801, que la bible offerte à Charlemagne lui ait été commandée par l'empereur; au contraire, il dit avoir longtemps hésité sur ce qu'il offrirait à son souverain[1]. Mais il ne faut pas nous laisser arrêter par de pareilles formules de cour. Ou bien elles ne signifient rien, ou elles s'expliquent sans grande peine, et des phrases de politesse, destinées à accompagner un cadeau, ne doivent pas nous empêcher de reconnaître que nous possédons dans nos textes le point de départ et le point d'arrivée du travail d'Alcuin, la commande royale, avant l'an 800, et la présentation à l'empereur, à Noël 801, de l'exemplaire achevé.

Nous ne savons à quelle époque exactement Charlemagne a demandé à Alcuin d'entreprendre la correction du texte biblique, mais nous pouvons fixer avec une assez grande précision le moment où l'abbé de Saint-Martin a commencé à s'occuper du texte de la Bible et a acquis les instruments de travail nécessaires. Nous possédons une pièce très importante, une lettre d'Alcuin datée de la fin de 796 ou du commencement de 797 et adressée au roi des Francs, pour lui annoncer l'ouverture de l'école de Saint-Martin. « Flaccus Albinus » ne se borne pas à donner au prince le programme très étendu des études de son école, il demande en même temps les moyens de faire venir d'York, sa patrie, les livres qu'il tenait de son maître et ceux qu'il avait lui-même réunis :

Et revehant in Frantiam flores Brittaniæ, ut non sit tantummodo in Euborica hortus conclusus, sed in Turonica emissiones paradisi cum pomorum fructibus[2].

Ailleurs il nomme le bienfaiteur auquel il doit de posséder une aussi riche bibliothèque ; c'est Ælberhtus, archevêque d'York, « qui l'a fait héritier de ses trésors de science[3] ». Dans le poème *de sanctis Eboracensis ecclesiæ,* il donne le catalogue des livres

Undique quos clarus collegerat ante magister.

La Bible y figure à côté des livres des Pères et des classiques :

Hebraicus vel quod populus bibit imbre superno[4].

---

1. *Ada-Handschrift*, p. 33.
2. *Monumenta Alcuiniana,* p. 346. *Ep.* 78.
3. *Ibidem,* p. 331. *Ep.* 72.
4. Vers 1538. *Monumenta Alcuiniana,* p. 128. Dümmler, *Poetæ latini,* t. I, p. 203.

L'origine anglo-saxonne de l'érudition d'Alcuin, que rend déjà probable sa naissance ainsi que son éducation, est attestée par le legs considérable qu'il avait reçu de son maître. Cette circonstance doit être prise en sérieuse considération, particulièrement pour la critique de ses travaux sur la Bible. Notre remarque est confirmée par l'ouvrage même auquel fait allusion la lettre à Gisèle et à Rotrude, datée de 801 et citée plus haut, par le Commentaire sur l'Évangile selon saint Jean. Ce commentaire est précédé d'un sommaire [1] qui est assez rare dans les manuscrits de la Bible et que nous ne rencontrons dans aucun texte antérieur à Alcuin, excepté dans le groupe des manuscrits northumbriens. Ce sommaire est le même que nous retrouverons dans le *Codex Vallicellianus*. Ce rapprochement est instructif [2].

Peut-être, dans sa réponse à Alcuin ou en tous cas vers le même temps, Charlemagne a-t-il recommandé au fondateur de l'école de Tours d'employer de préférence les ressources de sa bibliothèque à la correction de la Parole de Dieu. Cette hypothèse n'a rien que de conforme à la pensée du souverain.

Alcuin a fait copier la Bible pour d'autres que pour Charlemagne. Nous possédons deux poèmes composés par lui pour un évêque nommé Gerfridus. Le second semble destiné à orner la cathédrale rebâtie par l'évêque ; le premier devait servir d'en-tête à une bible écrite sur sa demande pour être placée dans le chœur de l'église restaurée :

Continet hic sanctus uno sub corpore codex
Omnia namque Novæ ac Veteris mysteria legis...
Jusserat hunc tomum Gerfridus scribere præsul
In laudem Christi, Genitricis et Illius almæ,
Esset in ecclesia ut præsto legentibus ille... [3]

Peut-être le second poème n'était-il pas destiné à fournir une inscription lapidaire, mais était-il également copié, à la suite du premier, dans la bible que Gerfridus a fait déposer dans sa nouvelle cathédrale. La signature d'Alcuin, absente de l'inscription biblique et qui termine l'inscription consacrée à l'église, doit le faire penser. Un évêque de Laon, nommé Gerfredus, est connu pour avoir assisté en 798 et en 799 à la dédicace des églises de Saint-Riquier [4]. Il ne paraît pas avoir vécu longtemps après cette époque. La cathédrale de Laon est dédiée à la Vierge Marie

1. *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, per quem facta sunt omnia*... 46 chapitres. *Alchuini opera,* édition Du Chesne, t. I, p. 383, et édition Frobenius, t. I, p. 464.

2. Autant qu'il m'a été possible de comparer le texte même du Commentaire d'Alcuin à celui des manuscrits, il m'a semblé que le texte qui s'en rapproche le plus est celui du *Codex Vallicellianus*. En dehors des divergences très nombreuses qui proviennent des citations libres du commentateur, il y a sans doute assez peu de leçons du commentaire qui ne se rencontrent pas dans le *Vallicellianus*.

3. *Poetæ latini,* t. I, p. 285. *C.* LXVI, I.

4. *Gallia christiana,* t. IX, col. 513. Mabillon, *AA. SS. O. S. B.,* t. IV, p. 331.

comme l'église de Gerfridus. Il n'y a pas de doute que la bible copiée par ordre d'Alcuin n'ait été commandée par l'évêque de Laon.

Une autre bible complète a été copiée par les soins d'Alcuin pour le compte d'une « servante de Dieu » nommée Ava :

Hunc ancilla Dei jam jusserat Ava libellum
Scribere præmagno Domini deducta timore...[1]

Un vers commun au poème qui ornait la bible de Gerfredus et à celui-ci, et qui est plus correct dans la bible d'Ava, peut faire supposer que le manuscrit d'Ava a été copié après celui de Gerfridus. Ava est nommée par Alcuin lui-même dans une lettre à Gisèle, écrite avant le couronnement de Charlemagne[2]. Il y a donc quelque raison de penser que ces bibles destinées à Gerfridus et à Ava ont été copiées vers le même temps que la bible offerte à Charlemagne à la fin de 801. Nous aurons à examiner plus tard si le beau manuscrit des Évangiles qui est conservé à Trèves, où est inscrit le nom d'« *Ada ancilla Dei* » et dont la dédicace en vers présente des rapprochements frappants avec les divers poèmes d'Alcuin, n'a pas été écrit vers la même époque. Il nous faut en ce moment passer en revue les poèmes d'Alcuin, destinés à accompagner la Bible. Les plus intéressants pour notre étude sont ceux où se trouve le nom de Charlemagne et qui ont dû accompagner des exemplaires offerts à l'empereur.

La bible de la Vallicellane contient, à la suite de l'Apocalypse, une sorte de recueil de poèmes dont quelques-uns sont reproduits dans d'autres manuscrits[3]. Le premier commence par ces vers bien connus :

Nomine pandecten proprio vocitare memento
Hoc opus sacrum, lector, in ore tuo,
Quod nunc a multis constat bibliotheca dicta.

Il se termine ainsi :

Mercedes habeat Christo donante per ævum
Tot Carolus rex, qui scribere jussit eum.

Plus loin on lit la signature d'Alcuin :

Pro me, quisque legas versus, orare memento.
Alchuine dicor ego, tu sine fine vale !

Aussitôt après se lit une pièce de quatorze vers, qui doit être citée en grande partie :

Non ego parva tuis, rector, munuscula gazis
Infero, persona sit mea parva licet,

---

1. *Poetæ latini*, t. I, p. 286. *C*. LXVII.
2. *Monumenta Alcuiniana*, p. 572. *Ep*. 152.
3. *C*. LXV. *Poetæ latini*, t. I, p. 283.

Munera sed Domini cælestibus inclyta dictis
Porto tibi plenis, optime rex, manibus.
Nempe Novæ ac Veteris pariter pia famina Legis
In hoc conduntur corpore quippe sacro.
Hæc ego porto libens ad sancta sacraria templi,
Quod tua mens noviter condidit alma Deo,
Laudibus ut præsto Christi sit semper in illo
Iste liber resonans verba superna Dei [1].

Enfin un dernier morceau montre que le volume qui contenait ces petits poèmes, ou une partie d'entre eux, était destiné à une église voisine du palais de Charlemagne :

Et pete præclari præclara palatia regis,
Ut maneas Christi semper in æde sacra.

L'église « récemment achevée » par l'empereur à proximité de son palais ne peut être une autre que le dôme d'Aix-la-Chapelle, qui, d'après le moine de Saint-Gall, fut terminée en 796. Il paraît difficile de croire que tous ces petits morceaux poétiques aient figuré dans une seule et même bible ; il est, en tous cas, impossible d'admettre qu'ils aient été copiés, à la suite l'un de l'autre, à la fin du volume. Nous ne pouvons en aucune manière chercher dans le *Codex Vallicellianus,* qui seul les contient tous, le manuscrit original d'Alcuin, mais dès à présent nous sommes autorisés à croire que ce manuscrit a été, en partie, copié sur l'exemplaire que le messager d'Alcuin a présenté à Charlemagne au jour de Noël de l'an 801, dans son palais d'Aix-la-Chapelle.

D'autres manuscrits de la Bible ont été offerts par Alcuin à Charlemagne. Il faut pourtant, à cet égard, user d'une sage réserve et se garder d'accepter toutes les données de la tradition. Le poème LXX [2], composé de deux petites pièces et de quatre distiques, a certainement accompagné un manuscrit des Évangiles, et ce manuscrit était presque exactement semblable aux Évangiles de Saint-Emmeran, copiés par ordre de Charles le Chauve et autrefois conservés à Saint-Denis. S'il était permis de mettre en doute l'autorité des deux manuscrits qui attribuent à Alcuin le poème LXX, et dont l'un est de la fin du IXe siècle, nous croirions que le manuscrit qu'il a accompagné était, du moins pour la décoration, le frère des Évangiles de Saint-Emmeran, et que ces vers très médiocres ne sont en rien l'œuvre d'Alcuin, mais de quelque écrivain de la cour de Charles le Chauve. Ce doute n'est pas sans fondement. Nous savons en effet, depuis que M. de Rossi l'a prouvé [3], que les recueils de poésie d'Alcuin, et en parti-

1. *Poetæ latini,* t. I, p. 284.
2. *Poetæ latini,* t. I, p. 292.
3. *L'Inscription du tombeau d'Hadrien Ier. Mélanges d'archéologie et d'histoire,* t. VIII. Rome, 1888, et à part.

culier le fameux manuscrit (aujourd'hui perdu) de Ratisbonne, ne proviennent nullement de lui. Je ne dirai qu'un mot des manuscrits des Évangiles que les chroniques et la tradition font remonter à Charlemagne: S'il faut en croire les Annales d'Aniane, Charlemagne a donné à l'abbaye de ce lieu un manuscrit des quatre Évangiles, relié en or et en ivoire, « *quem librum ejusdem regis magister et didascalus propria manu descripsit Alcuinus, qui et Albinus* [1] ». Mais peut-être le manuscrit d'Aniane n'a-t-il pas une beaucoup plus grande authenticité que le fameux A (c'est un bijou représentant cette lettre) donné par l'empereur à l'abbaye de Conques. Enfin le manuscrit des Évangiles qui porte le numéro 23 à la bibliothèque de la ville de Trèves, est accompagné de deux poèmes[2]; le premier est insignifiant et n'a rien qui rappelle le style d'Alcuin; le deuxième se lit également dans d'autres manuscrits : il est bien l'œuvre de l'abbé de Saint-Martin de Tours, mais il est simplement destiné à présenter à l'empereur une « Interprétation des noms hébraïques[3] ». Nous ne nous arrêterons pas à ces traditions douteuses et à ces attributions sans valeur.

Il ne nous reste, à côté des petits poèmes qu'a conservés la bible de la Vallicellane et à côté de ceux qui ont orné les bibles de Gerfridus et d'Ava, que deux poèmes bibliques qui soient certainement alcuiniens. Le premier se lit dans un assez grand nombre de manuscrits[4], le deuxième dans trois manuscrits seulement, et un seul des trois est une bible : c'est le manuscrit 1190 de Vienne. Le premier est une liste en vers des livres de la Bible; il commence ainsi :

In hoc quinque libri retinentur codice Moysis...

Le nom d'Alcuin y est recommandé aux prières du lecteur dans les termes ordinaires :

Jusserat hos omnes Christi deductus amore
Alcuinus ecclesiæ famulus perscribere libros,
Pro quo, quisque legas, lector, cælestia verba,
Funde preces Domino, devoto pectore supplex...

On y trouve un vers qui se rencontre encore dans une épître, à moitié en vers, adressée entre 798 et 804 par Alcuin à Arnon, archevêque de

1. Baluze, *Capitularia*, t. II, col. 1161, d'après le manuscrit B. N. lat. 5941, fol. 40 v°.
2. *Poetæ latini*, t. I, p. 293. *C.* LXXI.
3. Jaffé et après lui M. Dummler ont cru, bien à tort, reconnaître dans le manuscrit 23 de Trèves le volume offert à Charlemagne en 801, de la part d'Alcuin. C'est également par erreur que l'on a donné ce manuscrit comme venant de Prum.
4. Aux manuscrits énumérés par M. Dummler il faut ajouter les manuscrits B. N. 11504 (vers 1-18 seulement) et les bibles de Bamberg et de Zurich. Titre de ces poèmes dans la bible de Bamberg : *Incipiunt versiculi Albini magistri*. Bible de Vienne : *In capite bibliotecæ ab Alcuino editi*. Un manuscrit de Montpellier : *Inc. præfatio Alchuini ad Karolum imperatorem in V. et N. T.*

Salzbourg[1]. L'ordre des livres de la Bible qui est indiqué par ces vers serait sans exemple dans les manuscrits[2], si nous n'avions le *Codex Paulinus,* où les livres de la Bible sont disposés à peu près exactement dans le même ordre[3]. Peut-être y a-t-il lieu de rapprocher ce poème de l'original, ou d'un des originaux du *Codex Paulinus.*

Le second poème[4] commence par le vers :

Dum primus pulchro fuerat homo pulsus ab horto...

« *Karolus rex* » y est nommé et, quoique le nom d'Alcuin n'y figure pas, il serait difficile de le lui contester. Les premiers vers sont remplis de réminiscences du petit poème dédié à Gerfridus, à moins peut-être que notre poème ne soit antérieur. Alcuin aimait à se répéter, en variant légèrement ses formules. L'avant-dernier vers :

Hoc opus, hoc etenim flammis te subtrahit atris...

se retrouve trois fois dans des lettres d'Alcuin, datées de la fin de 799 et de 801. C'est un vers de Juvencus, qu'Alcuin a modifié de trois manières différentes. Les vers d'Alcuin passent en revue la Bible tout entière, en disposant les livres exactement comme ils sont rangés dans le poème : *In hoc quinque libri...* Cela nous suffit pour être assurés que les deux poèmes réunis dans le manuscrit de Vienne ont été composés en même temps et ont dû orner la même bible.

Ainsi les poèmes d'Alcuin nous font connaître au moins quatre bibles ornées de ses vers, et qui toutes paraissent remonter aux environs des années 799 à 801, c'est-à-dire à l'époque où l'abbé de Saint-Martin de Tours travaillait à la correction du texte biblique dont Charlemagne lui avait confié le soin.

On trouverait, dans les œuvres poétiques d'Alcuin, d'autres pièces plus ou moins directement consacrées à la Bible ou à l'Histoire sainte. Le plus grand nombre sans doute représentent des inscriptions monumentales. Nous en relèverons une seule, parce qu'elle est le prototype du cycle carolingien des illustrations de la Genèse ; c'est le poème CXV[5] :

Hic Deus omnipotens Adam de pulvere plasmat...

dont les neuf premiers vers représentent trait pour trait la grande et curieuse image de la bible de Bamberg[6].

1. *Monumenta Alcuiniana,* p. 747. *Ep.* 233.
2. Le livre de Job est placé avant les Rois.
3. Le vers 9 doit être corrigé, d'après le poème LXIX, v. 143 :

Hinc Ezræ, Nemiæ, Judith, Hester atque libelli

et le vers relatif à Tobie doit être rétabli à sa place.
4. Page 288. *C.* LXIX.
5. *Poetæ latini,* t. I. p. 346.
6. Voyez H. Janitschek, *Ada-Handschrift,* p. 75 et pl. XXIV.

Plusieurs manuscrits de la Bible ont été, depuis le moyen âge, considérés comme étant « la bible d'Alcuin » ou « la bible de Charlemagne ». D'autres proviennent de l'atelier même qu'Alcuin avait fondé à Tours. L'examen des titres de ces manuscrits à une origine alcuinienne sera peut-être la partie la plus difficile de notre étude.

CHAPITRE II

LE CODEX VALLICELLIANUS ET L'OCTATEUQUE DE TOURS.

Le fameux **Codex Vallicellianus** est conservé, sous le numéro **B. 6**, dans la bibliothèque, aujourd'hui sécularisée, de l'Oratoire de Rome. Cette bibliothèque est établie auprès de l'église de Sainte-Marie *in Vallicella,* dite parfois *la Chiesa nuova,* où reposent saint Philippe de Neri et Baronius. Le manuscrit a été d'abord appelé *Codex Statianus,* du nom d'Achille Statius, Portugais, qui l'a légué à l'Oratoire. Il appartenait encore à Statius lorsqu'il fut mis sous les yeux de la congrégation chargée de publier la Vulgate. C'est un fort beau manuscrit, écrit sur trois colonnes (chose fort rare), d'une écriture fine et serrée. Je n'ai pu jusqu'ici, à mon grand regret, le voir de près, mais, par bonheur, aucun manuscrit n'a été étudié avec plus de précision. Le cardinal Tommasi l'a décrit chapitrepar chapitre, avec un soin minutieux. Vercellone, le P. Denifle, M. Wordsworth et M. Corssen en ont collationné des parties considérables, et j'ai sous les yeux la collation de tout le Nouveau Testament, dont je dois la communication à la bienveillance de l'évêque de Salisbury. J'ai en outre fait relever, sur le manuscrit, le texte de tous les passages de l'Ancien Testament qui m'ont paru présenter de l'intérêt. Cette richesse d'informations rendra peut-être moins sensible le défaut d'un examen personnel.

L'ordre des livres de la Bible que nous trouvons dans le *Codex Vallicellanius* n'est, à ma connaissance, celui d'aucun manuscrit plus ancien. Il y a donc quelque raison de penser que c'est de propos délibéré que les livres de la Bible ont été groupés ainsi. C'est au reste de même que sont disposés les manuscrits de l'école de Tours, à cette seule exception près, que, dans ces derniers, Esther précède Tobie et Judith. C'est, en principe et de loin, l'ordre des plus anciens textes espagnols, mais entièrement transformé par la suppression des diverses classes entre lesquelles on répartissait les livres de la Bible, en sorte que les Prophètes et les cinq livres sapientiaux se sont recherchés et se sont groupés ensemble. La bible d'Alcalá et les anciens manuscrits français[1] établissent une transition insensible entre l'ordre ancien et la disposition nouvelle. Pour la situation respective d'Esther, de Tobie et de Judith, les manuscrits de Tours sont plutôt dans le courant de la tradition ancienne.

Les divers livres de la Bible, à l'exception de Ruth, des Prophètes, de

---

1. B. N. 45 et 93. 11504 s. 11553.

Job et de la série des livres historiques qui commence avec les Chroniques et finit avec Esther, sont précédés de sommaires. Le Cantique des Cantiques n'a de sommaire dans aucun manuscrit et n'est jamais divisé en chapitres. Les sommaires des Évangiles ne se retrouvent dans aucun manuscrit ancien, sinon dans le *Codex Amiatinus* et dans le groupe northumbrien; il y a également accord avec le *Codex Amiatinus* pour les sommaires des Rois et des Épîtres de saint Paul. Le plus souvent le *Codex Vallicellianus* est suivi par la deuxième bible de Charles le Chauve (B. N. 2), le plus souvent aussi il diffère, à l'égard des sommaires, du groupe des manuscrits de Tours; dans l'Apocalypse, il est presque seul avec le manuscrit B. N. 2 et avec trois manuscrits de l'école de Tours, dans les Épîtres catholiques, avec le manuscrit B. N. 2 et avec le *Codex Paulinus*, dans les Actes, avec le même manuscrit B. N. 2 et avec les manuscrits du nord de la France. S'il fallait essayer de tirer de l'étude des sommaires bibliques, quelque induction pour l'origine du *Codex Vallicellianus* ou de son texte, nous dirions qu'il semble qu'on y retrouve deux courants, l'un anglo-saxon et l'autre qui représente la tradition du nord de la France, spécialement de Corbie et de Saint-Vaast.

Les indications stichométriques du *Codex Vallicellianus* sont anciennes et de bonne nature. Elles sont généralement d'accord avec celles des manuscrits de Tours en même temps qu'avec la plus ancienne autorité en cette matière, avec le catalogue publié par M. Mommsen. Lorsqu'il y a des lacunes dans le *Vallicellianus*, elles lui sont communes avec les manuscrits du nord de la France (B. N. 11504 s. et 11532 s.). Deux ou trois fois notre manuscrit marche presque seul, une fois il est seul à conserver la bonne leçon, plusieurs fois il tombe en cette faute, qui est celle de beaucoup de manuscrits, d'écrire L pour le signe de cinquante. Quoique la stichométrie du *Codex Vallicellianus* soit à fort peu de chose près celle des manuscrits de Tours, il nous semble qu'à cet égard aucun des deux types ne dépend de l'autre.

Le texte biblique contenu dans notre manuscrit présente le plus vif intérêt. Nous étudierons successivement, à cet égard, quelques-uns des livres de la Bible, nous bornant à donner des lumières sur les autres.

Le texte du Pentateuque est remarquable par les excellentes leçons qui y sont conservées. C'est ainsi que la première main avait, on n'en peut douter, dans Gen., iii, 15, la leçon : *ipse conteret caput tuum* [1]. Ce n'est pourtant pas un texte pur, car nous y rencontrons un grand nombre de leçons singulières, quelquefois uniques [2], d'autres fois suspectes à cause de leurs autorités, ou qui sont plus répandues sans peut-être être meil-

---

1. Voyez plus haut, p. 93.

2. Gen., xiv, 5 : *quintodecimo*. — xxviii, 2 : *ad domum Bathuel fratrem matris tuæ* (= B. N. 11504* ?). — xlvii, 11 : *dedit potestatem*.

leures[1]. Les mêmes remarques pourraient sans doute être faites pour les livres de Josué et des Juges, qui prêtent en général à peu d'observations. On voit dans Juges, xvi, 9, un doublet déplacé[2]. Dans les deux premiers livres des Rois, où il est facile d'apprécier la bonne qualité d'un texte, à cause des nombreuses interpolations que présente le texte ordinaire, notre manuscrit a conservé un texte exempt de toutes les additions. Dans le détail, les leçons paraissent généralement bonnes, non pas pourtant toujours[3]. Dans I Rois, xvii, 5, je trouve le doublet :

et lorica squamata hamata induebatur[4].

Dans le IIIe et le IVe livre des Rois, on trouve également quelques leçons rares ou mauvaises[5]. Mais, dans l'ensemble, le modèle sur lequel notre manuscrit a été copié a été bien choisi.

Le texte des Prophètes paraîtrait en général assez bon, si nous n'avions pas à y relever une singulière anomalie ; ce n'est plus, comme tout à

---

1. Gen., i, 3 : *Dixit quoque Deus* (= Bède, Isidore). — *Ib.*, 17 : *Et posuit eas Deus* (= Monza. Angers 1. B. N. 1*. 2. 3. 4. 45*. *paul.* Grandv. Bamb. 5. Théod^{mg}.) — *Ib.*, 18 : *a tenebris* (= B. N. 4*. 11504**). — *Ib.*, 19 : *Factumque est* (= Raban). — vii, 14 : om. *universaque jumenta in genere suo* (bourdon ; = B. N. 2. *paul.* Monza). — viii, 19 : *arcam egressa sunt* (= B. N. 1**. 2. 3. 11504*. 11532**. *paul.* Théod^{mg} etc.). — xxii, 21 : *Camuel quoque* (= F. de Vercellone, Eucher). — xli, 15 : *quæ vidi. Audivi* (= *tol. paul.* Mordr. B. N. 2. 11504*. Col. 1. F. V). — *Ib.*, 54 : *erat fames* (= *ottob.* Mordr. B. N. 1. 2. 3. 45. 11504. Théod^{mg}. *compl*^{1}. *madr*^{2}. F. Genève 1*. Col. 1, textes du xiiie siècle ; Monza : *erat famis ; non erat famis : cav. ; non erat panis : am. leg*^{2}. Théod. ; *fames erat : tol.* brév. mozar. ; *erat panis :* B. N. 11937**. Berne A. 9. Genève 1**, hébreu). — Ex., xx, 10 : *in eo omne opus* (= Théod*. B. N. 11504**. F. V). — xxviii, 42 : *feminalia* (= B. N. 1. 2. 6. 68. Zurich. Col. 1. S. Gall 75*. *paul.* Théod. *leg*^{2}. *madr*^{2}. Genève 1 ; *femina : am*. ottob. tol.* B. N. 45. 11504. 11532. Pent. de Tours* S. Gall 75**. 77. Eins. 1 ; *femora : compl*^{1}. Pent. de Tours**. Vulgate, hébreu). — xxxvi, 38 : *quas operuit auro* (= *tol.* Théod**. Mordr*. B. N. 2. 4*. 11504*. Monza. Angers 1. Col. 1. *paul.* F. Genève 1. S. Gall 75**. textes du xiiie siècle). — Lév., xi, 2, après *Israel : Custodite omnia quæ scripsi ut sim vester dominus* (= B. N. 45 [*scr. vobis*]. Eins. 1. Genève 1. M. Br. i. e. vii. textes du xiiie siècle). — xviii. 14, après *revelabis : et uxorem fratris sui nullus accipiat* (= *paul.* S. Gall 75*. Eins. 1**. F. V.). — Num., viii, 2 : *candelabrorum in australi parte erigat. Hoc igitur præcepit — propositionis* (= B. N. 1*. 2. 4*. 6. 68. 11504*. *paul.* Monza. Zurich. S. Gall 75. Eins. 1. Genève 1 ; om. *am. ottob. tol. cav.* Berne A. 9. B. N. 45. 11532*. Vienne 1190. Harl. 4772). — xi, 4 : *desiderio carnium* (= Théod*. F. V. B. N. 11504**. Col. 1**, textes du xiiie siècle). — xxiii, 29, à la fin : *per singulas aras* (= *tol***. *paul.* Mordr. B. N. 1. 2. 3, etc.).

2. Juges. vii, 23. à la fin : *Et dedit Dominus victoriam populo Israel in die illa* (= *cav.* Mordr. B. N. 2. Eins. 1. F, textes du xiiie siècle). — xvi, 9 : *filum stuppæ tortum vel staminis putamine* (= B. N. 2 ; *filum de stuppæ tortum putamine : am.* Mordr** (1re m. : *de stuppa*). Vulg. ; *f. de stupæ tortum stamine : tol. leg*^{2} ; *f. stupæ tortum staminis putamine :* F ; *de stupa tortum sputamine :* textes du xiiie siècle).

3. II Rois, xvii, 3. Voyez p. 180.

4. *Hamata : am. madr*^{2}. B. N. 11532. *paul.*, textes du xiiie siècle ; *amata :* Théod. B. N. 1. 2. 3. 45. 11504. S. Gall 78. 1398^{a}. Col. 1 ; *armata :* Théod^{mg}. F*, brév. moz. ; *clabata : tol. ; crinata : cav.*

5. III Rois, xxi, 20, voyez p. 153. — IV Rois, iv, 19 : *et duc puerum* (unique).

l'heure, un doublet ou une interpolation déplacée, ce sont deux interpolations croisées.

Ézéchiel, xxxii, 8 et 10, on trouve dans un grand nombre de manuscrits deux interpolations qui ont l'une et l'autre trouvé place dans la bible Sixtine ; la Vulgate Clémentine n'a conservé que la première. En voici le texte :

V. 8 : *cum ceciderint vulnerati tui in medio terræ, ait Dominus Deus.*
V. 10, après *per te : propter universas iniquitates quas operatus es* [1].

Notre manuscrit, suivi par la deuxième bible de Charles le Chauve, croise les deux interpolations, insérant celle du verset 8 au milieu du verset 10, et réciproquement [2].

Le Psautier est « gallican ». Il en est de même dans toutes les bibles de Tours ainsi que dans la deuxième bible de Charles le Chauve, dans le *Codex Paulinus* et dans la bible d'Hincmar.

Dans le livre des Proverbes, le texte paraît bon, mais ordinaire. On n'y trouve pas d'autres interpolations que celles qui se voient presque partout [3]. Les leçons mauvaises n'y font pas défaut ; ainsi, Prov., xv, 19, *impiorum* ne paraît pas valoir la leçon *pigrorum*, qui correspond au texte hébreu [4]. Je ne parle pas des fautes matérielles : on en rencontre dans toutes les parties du manuscrit. On remarque, dans le Cantique des Cantiques, des rubriques qui ne sont exactement celles d'aucun autre manuscrit ancien, excepté de la deuxième bible de Charles le Chauve [5]. L'Ecclésiastique a les rubriques traditionnelles, les mêmes qui se remarquent dans le *Codex Amiatinus* [6], et on trouve à la fin du livre, de même que dans le *Codex Amiatinus* et dans presque tous les manuscrits, la prière de Salomon, empruntée à une ancienne version : *Et inclinavit Salomon genua...* [7].

Nous devons à l'excellente édition de M, Wordsworth de pouvoir étudier de plus près le texte de l'Évangile de saint Matthieu.

---

1. Ces deux interpolations se trouvent, à la place indiquée ici, dans les manuscrits B. N. 1. 3. 94. 11504. Zurich. Col. 1. Eins. 1*. S. Gall 43**. 46**. 82.

2. Dans les manuscrits B. N. 6** et 140, on lit au milieu du v. 8 l'interpolation du v. 10 (B. N. 6** : *propter universas iniquitates quas extinctus es, ait Dominus Deus*). Dans le manuscrit Nouv. acq. lat. 1586 (Libri 6, de Marmoutier), c'est au contraire l'interpolation du v. 8 qui est intercalée au milieu du v. 10. Dans le manuscrit B. N. 50, l'addition du v. 10 se lit au v. 8, et toutes deux sont en outre réunies au v. 10 : *Cum ceciderint... propter...*

3. Ainsi Prov., iv, 27. Voyez p. 66.

4. *Impiorum* : B. N. 2. Théod. *paul*. Col. 1 ; *pigrorum* : Mordr. B. N. 1, Vulgate.

5. i, 1. *Vox optantis Christi adventum : Osculetur... Apostropha ad sponsum : Quia meliora...* 3. *Vox ecclesiæ ad Christum : Trahe me... Vox sponsæ ad adolescentulas : Introduxit me rex... Sponsa ad sponsum : Exultabimus...* 4. *Ecclesia de suis pressuris : Nigra sum...*, etc.

6. La première est à iii, 6 : *De honore parentum* (= *am*. B. N. 1. 2. 3. 11532. *paul*.) ; dans B. N. 93 et 11940, cette rubrique est à iii. 1.

7. III Rois, viii, 22-31 (= *am*. Vall. B. 7. Théod. B. N. 1. 2. 3. 4*. 47. 93. 11505. 11533. 11553. *paul*. Bamb. Zurich. Col. 1. Ambr. E. 26 *inf*. etc.).

L'orthographe n'est pas correcte [1], et certaines des singularités qu'elle présente ne se rencontrent que dans des manuscrits du type irlandais. On y voit des fautes matérielles [2] ; plusieurs en outre doivent être mises au compte du rubriqueur. Quelques leçons sont uniques ou très rares, mais on trouverait très peu des leçons caractéristiques de notre manuscrit dont les attaches ne soient pas irlandaises. Parfois le *Codex Amiatinus,* dont nous connaissons l'origine northumbrienne, se joint aux manuscrits irlandais pour rendre témoignage à notre texte, parfois aussi les textes espagnols figurent parmi ses précurseurs, mais les textes anglo-saxons et irlandais tiennent ici, comme je l'ai dit, un rôle dominant. On va voir les autorités des leçons les plus rares et les plus curieuses de notre manuscrit :

I, 18, les mots : *Christi autem generatio sic erat* sont en rubrique, comme dans tous les manuscrits irlandais, et dans ceux-là seulement.

Ib., 20* : *ex ea nasceretur* (= *r*². *lich.*; 2ᵉ m. : *in ea nascetur* = *mt*; *ex ea nascetur* : *g*¹. Deer. S. Gall 51. Reims 2*. Zurich. Berne 4. Monza. B. N. 325*. Metz 7** ; *ex ea nascitur* : *gat.*).

III, 3 : *de quo dictum est* (= *tol. arm.*; *quo dictum est* : *mt*; *quod dictum est* : S. Gall 51).

IV, 16 : *umbræ* (= *tol. big.* Théod. B. N. 1. 2. *paul.* Ambr. I. 61 *sup.* Col. 1).

V, 9 : *ipsi* (= *am. lind. hart***. *mt. gat.* S. Gall 48. Grandv.).

Ib., 20 : *autem* (= *mm. mt.* Théod. S. Gall 51. Monza. Berne 4. Col. 1).

IX, 10 : *domu* (= *arm. ken. rush. mt*).

X, 36 : *homines* (= *lind**. *bodl***).

XII, 37 : *condemnabiris* (= *mt*).

XIV, 1 : *tetarcha* (= *tol. cav. bodl.* Théod.; *tetharca* : *harl**. *hub*).

Ib., 18 : *huc illos mihi* (= *harl. mt.* Grandv.).

Ib., 19* : *discipuli autem turbas* (= B. N. 93).

XV, 17 : *ós* (= *lind.*).

XVI, 4 : *non potestis scire* (= *harl. bodl***. *mt.* Théod. Grandv. Ada*).

Ib., 10 : *quod* pour *quot* (= *cav. lich. bodl. CCCC**).

Ib., 20 : *est* (= *tol. cpt**).

Ib., 23 : *retro me* (= *harl***. *mt. CCC*).

XVII, 4 : *trea* (= *lich. rush**. *mt.* Grandv.).

Ib., 18 : *ejecere* (= *mm. mt*).

XVIII, 21 : *demittam* (= *lich. mt*).

XIX, 12 : *eunuchizaverunt* (= *tol. cav. for. harl. big. mt.* S. Gall 51. Théod. Zurich. Grandv. B. N. 93**. 14407. Berne A. 9. Ambr. I. 61 *sup.*; 93** : *eunichizaverunt*).

Ib., 20 : *adoliscens* (= *lich. ept**. Grandv.).

---

1. VI, 12 et 14 : *demittimus, demiseritis, demittet.* — XI, 23 : *exaltabiris.* — XXIII, 34* : *persequimini.* — XXIV, 15* : *abhominationem desolationes.*

2. I, 14* : *Agzor.* — III, 9* : *potens* (om. *est*). — IV, 10 : *Deum Deum.* — *Ib.*, 22 : om. *eum.* — VI, 13 : *temptionem.* — VIII, 5* : om. *centurio.* — XIII, 32 : *horelibus.* — XVIII, 8 : *ab scandalizat te.* — *Ib.*, 12 : *centur oves.* — XXVI, 36 : *Gedsemani.* — XXVII, 28 : *exeuntes,* pour *exuentes.*

XX, 5* : *horam nonam* (= *ken.*).

XXI, 15 : *ós anna,* de même au v. 9 (*ó sanna : am.*).

XXIV, 27 : *exiit* (= *big. ken. CCCC. rush. mm.*).

Ib., 43 : *venturus est* (= *for. arm. ken. rush. mt.*).

Ib., 49 : *ebriosis* (= *r. r². harl. bodl*. CCCC*. rush. ept*. mt**. Grandv. Col. 1. B. N. 2. *paul.*).

XXV, 9* : *emitte* (= *lich.*).

Ib., 22 : *accedens* (= *harl. mt.* Grandv. B. N. 47).

XXVI, 72 : *novisset* (= *mm. mt.* Grandv. Col. 1).

XXVII, 46 : *Heloi Heloi lama zaptani* (= *mt.* Monza. Zurich. Berne 4. Grandv. Col. 1*. B. N. 260*. 325*. 17227*).

Le texte des trois derniers Évangiles présente le même caractère que celui de saint Matthieu. Je citerai, parmi les leçons remarquables qu'on y rencontre :

MARC, III, 6 : *quomodo Jhesum perderent* (= *mm.* Grandv.).

X, 20 : *Magister, bona hæc* (*bodl. harl. mt.* Grandv. Col. 1* : *Magister bone, hæc*).

JEAN, VII, 8 : *Ego enim nondum ascendo* (*ego nondum ascendo :* B. N. 1. *paul.*).

Il ne suffit pas de faire remarquer la prédominance de l'élément irlandais ou anglo-saxon dans notre texte. De tous les manuscrits que nous venons de rencontrer aux côtés du *Codex Vallicellianus,* il n'en est pas dont le nom revienne aussi souvent que celui qui est désigné par le signe *mt.* Le lecteur, qui n'ignore pas que cette abréviation désigne les Évangiles de Saint-Martin de Tours[1], ne saurait être insensible à ce rapprochement. Nous savons déjà que cet important manuscrit appartient à une famille de textes dont la patrie paraît être la province de Tours, et que, selon toute apparence, il a été copié à Tours au IXe siècle par un copiste irlandais. Il n'a pas quitté Tours jusqu'à ce jour et il a toujours été considéré, dans la ville de saint Martin, comme un précieux trésor. La ressemblance, qu'il n'est guère possible de méconnaître, entre le *Codex Vallicellianus* et le manuscrit de Saint-Martin de Tours, est certainement à considérer, non pas pour l'origine du manuscrit lui-même, mais pour l'origine du texte qu'il représente.

Le texte des Épîtres de saint Paul ne peut pas être considéré comme un texte pur. On y remarque des leçons qui ne sont pas bonnes et même des doublets. Leur texte paraît fort rapproché de celui du *Codex Fuldensis.* J'en donnerai un petit nombre d'exemples :

ROM., IV, 18 : *Sic erit semen tuum sicut harena maris* (= *fuld. long.* B. N. 1. 2. 3. 4*. 6. 7. 11505. 11533*. Monza. Berne 4. Col. 1. S. Gall 70*. *paul.* Ambr. E. 26 *inf.*).

GAL., IV, 4 : *natum ex muliere* (= *fuld. tol. dem. harl**. arm.* S. Gall 70. B. N. 6. 10440. Ambr. E. 26 *inf.*).

1. Voyez plus haut, p. 47.

v, 22 : *charitas, gaudium, pax, longanimitas, patientia, bonitas, benignitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas* (= B. N. 1. 3. 47. Monza. Berne 4. Col. 1. Grandv. S. Gall 75. *paul.*).

vi, 6 : *qui se cathecizatur, verbum* (= g^1. B. N. 93).

Col., iv, 18 : *Gratia Domini Jhesu vobiscum* (= B. N. 1. 2. 6. 254. *paul.* Genève 1).

I Tim., v, 16 : *Si quis fidelis vel si qua fidelis* (voyez p. 159).

Hébr., xi, 7 : *hæres est institutus effectus* (= B. N. 1*. 3. 47. Monza. Berne 4. Grandv. Col. 1. S. Gall 75).

En général, les Épîtres de saint Paul semblent indiquer une double tradition. En effet, elles sont précédées de sommaires dont une partie ne concordent pas avec les chapitres du texte lui-même. Dans tout le Nouveau Testament, les chapitres sont marqués avec une certaine négligence.

Dans les Actes des Apôtres, également, nous trouvons, au milieu de plusieurs mauvaises leçons, une interpolation étrange :

Act., xx, 14 : *Cum autem invenisset nos* (= S. Gall 2. B. N. 2. 4*. 321. 342. Col. 1. *paul.*).

Ib., 29 : *inparcentes gregi* (unique).

xxviii, 15 : *cum audissent fratres Appii, occurrerunt nobis usque ad forum et tribus tabernis* (= B. N. 2. 4*).

Le lecteur comprend qu'il y a ici un mot déplacé. Dans un certain nombre de manuscrits, en effet, le mot *Appii* est omis après *forum* [1]; dans le plus grand nombre, on lit, comme dans la Vulgate : *ad Appii forum.* Le mot d'*Appii,* rétabli en marge de l'original, est rentré dans le texte de notre manuscrit, mais il s'est trompé de place : il en arrive souvent ainsi des bons textes maladroitement interpolés.

En résumé, le texte de la bible de la Vallicellane semble être un assez bon texte, mais contenant, à côté de quelques leçons excellentes et de beaucoup de bonnes leçons, un assez grand nombre de leçons moins bonnes ou mauvaises. C'est un texte inégal, mais dont le premier éditeur paraît avoir recherché avec sincérité la constitution d'un texte pur. L'origine anglo-saxonne de ce texte, pour les Évangiles, ne peut être niée, et il paraît difficile de ne pas reconnaître Tours comme sa patrie. Néanmoins il s'est exercé sur lui une influence étrangère. Notre texte a été interpolé et retouché. Nous y avons souvent constaté deux courants opposés, et le nord de la France nous a semblé le point de départ de l'un de ces courants. Cette observation n'a rien qui nous étonne. En effet, si nous n'avions craint de parler avec trop de précision d'un manuscrit que nous ne connaissons que par des *fac-simile,* nous aurions dit dès le début de ce chapitre que le *Codex Vallicellianus* semble écrit dans le nord de la France.

---

1. B. N. 6. 104. 11505*. 11533*. 17250*. Metz 7**. Maz. 189 A.

Peut-être pourrons-nous en dire davantage lorsque nous aurons étudié les manuscrits copiés à Tours.

Il faut nommer aussitôt après le *Codex Vallicellianus* un manuscrit des huit premiers livres de la Bible qui en paraît plus rapproché que tous les autres par son texte. Il est conservé à la **bibliothèque de la ville de Tours** sous le **numéro 10** et il provient de Saint-Martin. Ce manuscrit était dès le moyen âge conservé à Saint-Martin de Tours, et il est certain qu'il y a été copié. Il n'est nullement orné. La paléographie en est toute particulière, et troublée par ce fait, qu'il est écrit de plusieurs mains, la deuxième main étant postérieure à la première [1]; le commencement même n'est pas de la première main [2]. L'écriture primitive est une belle et grosse minuscule, que l'on pourrait dater de la fin du VIIIe siècle presque aussi bien que du commencement du IXe. Parmi les signes d'ancienneté qu'on y peut relever, nous remarquons des lierres autour de certains titres courants [3]. Les premières lignes des Nombres, du Deutéronome et de Josué, et parfois, dans le texte, la première ligne des paragraphes, sont en une belle semi-onciale, semblable en tout à celle de l'école de Tours, sinon en ce que les *n* sont le plus souvent minuscules. On doit considérer le manuscrit de l'Octateuque comme un des plus anciens spécimens de la paléographie locale de Tours, et on ne peut plus douter qu'il n'ait été écrit peu après le commencement du IXe siècle, sensiblement avant les grandes bibles qui montrent la calligraphie de Tours arrivée à son plein développement.

Les sommaires et les chapitres de ce manuscrit sont exactement les mêmes que ceux du *Codex Vallicellianus;* ce sont, à quelques différences près, les mêmes que ceux des bibles de Tours. Le texte n'est exactement celui d'aucun de nos manuscrits ; il n'a pas les interpolations que nous avons reprochées au *Codex Vallicellianus,* et dans les passages où le *Codex Vallicellianus* diffère des bibles de Tours, notre Octateuque est le plus souvent du côté de ces dernières. Mais nous y trouvons quelques leçons très rares, par lesquelles il révèle une certaine parenté, soit avec le *Codex Vallicellianus,* soit avec de bons manuscrits tels que le *Codex Ottobonianus.* Il faut en particulier noter la leçon de la première main : *ipse conteret caput tuum,* Gen. III, 15, leçon aussi rare que bonne et dont le *Vallicellianus* est l'un des témoins.

Nous allons maintenant aborder la grande famille des bibles copiées à Tours. Elles sont reconnaissables aux caractéristiques bien connues de l'écriture usitée dans l'école fondée par Alcuin. Nous passerons ces ma-

1. En effet, au fol. 345 v°, la 2° colonne a été recommencée.
2. Le manuscrit primitif commence au fol. 7 (Gen., II, 8).
3. La lettre *u* est parfois placée sur le *q* comme un demi-cercle. On remarque la ligature *nt* et l'orthographe *loquutus*.

nuscrits en revue dans l'ordre où ils nous semblent avoir été écrits. Cet ordre diffère à peine de celui qu'a adopté le dernier auteur de notre sujet, M. Corssen.

Après les manuscrits du style traditionnel, nous examinerons un petit nombre de bibles dissidentes, auxquelles les différences mêmes qui les séparent de l'école classique de Tours donneront d'autant plus d'intérêt.

CHAPITRE III

LES BIBLES DE TOURS

1. Les grandes bibles de luxe.

Les beaux manuscrits dont nous avons à tracer l'histoire mériteraient une autre description que celle que nous pouvons en faire ici. C'est de leur texte avant tout que nous devons nous occuper. Nous ne parlerons de leurs ornements, si riches et si distingués, que lorsque nous y trouverons l'occasion de faire connaître le genre de l'école de Tours. Quant à l'écriture, qui suffit à dénoter leur origine, il n'est pas nécessaire d'en retracer, après M. Delisle, tous les caractères. On connaît ces *a* arrondis et fermés, ces *g* presque irlandais, à tête horizontale, ces *m* dont le dernier trait se recourbe à gauche et ces *n* majuscules, caractéristiques de l'écriture semi-onciale de Tours. Cette écriture particulière aux manuscrits de Tours se remarque, en général, dans les préfaces des divers livres de la Bible, dans le commencement des livres, après quelques lignes écrites en onciale, et dans la première ligne des paragraphes qui ne commencent pas par une rubrique.

La bible conservée à la **bibliothèque royale de Bamberg (A. I. 5)** est justement célèbre comme un des plus beaux types de l'art carolingien. Elle porte l'*ex-libris* de la cathédrale, marqué au xv[e] siècle, et on y lit, aux feuillets 127 v° et 379 v°, deux actes dont le premier, écrit au xi[e] siècle, se rapporte à une donation faite à l'église de Bamberg par le comte Ramvold. Le manuscrit a donc appartenu à la cathédrale, au moins depuis le temps des Othons. L'écriture est celle de l'école de Tours. Au verso du folio 1, dans un encadrement argent, or, pourpre, vert et rouge, on lit, sur huit bandes de pourpre, alternativement en lignes d'or et d'argent : *Incipit epistola S. Hieronimi ad Paulinum*. L'F initial, au folio 2, est dans le style de Tours. Au folio 5 v°, dans un cadre rouge et brun, orné en haut de deux lampes suspendues et en bas de deux chandeliers, on lit les vers d'Alcuin (*Albini magistri*) : *In hoc quinque libri....*, écrits en capitale alternativement rouge, noire, argent et or, sur deux colonnes, chacune de treize bandes alternativement de pourpre et vertes ; entre les deux colonnes on voit un médaillon d'or, encadré d'argent, sur lequel est tracé, en rouge, le portrait d'un saint tonsuré, avec l'inscription : *ALCVI-NUS ABBA*. Dans le D initial de la préface de la Genèse, on remarque une main et deux cigognes. Au folio 7 v°, dans un cadre d'argent orné

aux quatre angles d'entrelacs d'or et chargé de douze médailles d'or [1], les images de la Genèse en or, argent, vert et rouge. Les légendes sont écrites au-dessous des figures, en capitale d'or, sur quatre bandes de pourpre ; elles sont en prose et ne présentent pas d'intérêt. Ces images reproduisent la première partie du cycle de l'histoire de la Genèse, tel qu'il est tracé dans un poème d'Alcuin [2]. Je n'y relèverai que la Main divine et la tête d'*ISIS* surmontée d'un croissant, à laquelle correspondait sans doute l'image du soleil. En tête du livre d'Ésaïe, au folio 137, on voit quatre médaillons d'or bordés d'argent, représentant les grands Prophètes. Au milieu est un médaillon d'argent bordé de rouge, contenant une croix cantonnée de quatre points. Au folio 250, les mots : *Incipit liber Ecclesiasticum,* sont écrits en or et en argent sur deux bandes de pourpre ; la dernière ligne est entre deux hérons d'or. L'initiale O de l'Ecclésiastique représente la Sagesse vêtue d'or, la figure peinte en argent, tenant un livre où sont écrits les premiers mots de l'Ecclésiastique, et une verge. Au-dessus des canons des Évangiles, on voit des figures monstrueuses d'animaux. Enfin, devant saint Matthieu, au folio 339 v°, on voit l'Agneau placé sur les instruments de la passion, sur un fond vert, dans un médaillon lui-même entouré d'un losange d'argent. A l'intérieur du losange sont les emblèmes des quatre évangélistes ; les figures des quatre grands Prophètes sont au dehors. Le cadre est des mêmes couleurs que dans les deux premières peintures ; on y voit huit entrelacs [3]. Le feuillet qui porte cette image ne fait pas partie du cahier ; il en est de même de la peinture de la Genèse. Le manuscrit se termine avec l'Épître aux Hébreux. La semi-onciale caractéristique de l'école de Tours se remarque dans les préfaces et au commencement des divers livres, ainsi que, dans certains livres, à la première ligne des chapitres ; dans les livres de Moïse, les commandements de Dieu sont généralement écrits en semi-onciale, mais le plus souvent avec un mélange de minuscule. L'ordre des livres est, dans notre manuscrit comme en général dans ceux de sa famille, à part le déplacement du livre d'Esther, le même que dans le *Codex Vallicellianus.*

Nous parlerons en même temps du texte de ce manuscrit et des suivants.

Le manuscrit **C. 1 de la bibliothèque cantonale de Zurich** provient de la bibliothèque du chapitre de l'église collégiale ou *Grossmünster.* L'image de Charlemagne surmonte le portail de cette église autrefois très riche, et dont la légende attribue la fondation au grand empereur ; la bible qui était déposée dans son trésor tient également de la tradition le

1. Huit de ces médailles ont été coupées. La seule inscription conservée est *IOSVE.*
2. Voyez plus haut, p. 195.
3. Cette belle image doit être comparée à celles, toutes semblables, que l'on voit dans le manuscrit de saint Gauzelin et dans les Évangiles de Saint-Emmeran.

nom de *Biblia Carolina.* Le titre de l'Épître à Paulin, qui est copiée en tête de la Bible, est écrit alternativement en rouge et en or sur pourpre. Cette Épître commence par un bel F à entrelacs, avec des becs d'oiseaux, dans le genre des manuscrits de Tours, orné d'un vase pendant, et peint en argent, en vert, en rouge et en jaune. Dans l'initiale de l'Exode, on remarque des grues dans le genre des manuscrits de Tours. Les canons des Évangiles sont inscrits sous de belles arcades, dans le style de Tours (le jaune vif et le violet dominant). Tous les genres d'écriture sont représentés dans ce manuscrit, la capitale dans les titres, la capitale rustique dans les vers, écrits alternativement en rouge et en noir : *In hoc quinque libri....*, l'onciale et la semi-onciale aux endroits usités et la minuscule dans le reste.

Comme je viens de le faire remarquer, les vers bien connus d'Alcuin : *In hoc quinque libri...*, sont copiés à la suite de l'Épître à Paulin. Les sommaires sont, à peu de chose près, ceux des autres manuscrits de la même famille [1]. La seule différence importante consiste en ceci : les Épîtres de saint Paul représentent une édition différente à tous égards, tant pour les sommaires que pour le texte, du plus grand nombre des manuscrits du même ordre. Ce n'est que lorsque nous aurons achevé l'énumération et la description des manuscrits que nous aurons profit à étudier de près ces différences. En général, le manuscrit de Zurich semble à tous égards plus rapproché de celui de Bamberg.

Le manuscrit **3 et 4 de la bibliothèque de la ville de Berne** porte, au commencement et à la fin, la signature de Bongars. Il n'est pourtant rien moins que probable qu'il provienne de Fleury, comme le plus grand nombre des manuscrits du célèbre diplomate français. Deux notes qui se lisent dans ce manuscrit pourront nous donner quelques indications sur sa provenance. Au folio 54 v° du tome II, après le livre d'Esdras, on lit, d'une écriture qui paraît du x[e] siècle, le catalogue de la bibliothèque d'un couvent :

Auctores hujus monasterii : Virgilius. Boetius. Sichemachia... Waltarium. Esopum. Albinum. Zamaracdum... Alquinum... Fisiologus... Vita S. Medardi... Passio S. Quintini... De revelatione capiti S. Johannis... Passio S. Lantberti [2].

Il suffit des noms des saints dont les actes sont énumérés plus haut, et qui sont les seuls nommés pour que nous soyons assurés que notre manuscrit était, au x[e] siècle, dans une abbaye du nord de la France. D'autre part on lit, sur la marge du folio 164 v° du tome I[er], un catalogue de re-

1. Le sommaire de saint Matthieu : *De nativitate D. N. in Bethleem Judæ...*, ne se retrouve, sous cette forme, que dans la bible de Berne et dans le manuscrit Harl. 2790.

2. Une main qui paraît dater du x[e] au xi[e] siècle a ajouté divers titres de livres. Ce texte a été publié par M. Hagen dans les *Jahrbücher fur classische Philologie*, t. XV, 1869, p. 510.

liques, écrit au XI[e] siècle et mutilé par le couteau du relieur. Les mots suivants en sont conservés :

ucifixo q...
pli continentur
æ de capillis
itis S. Mariæ
Thomæ apostoli
i Romarici
Dominii
Amandi
Cæsarii Silvestri [1]
vatoris
as scripsit

Saint Amand, vénéré en Flandre, et saint Romaric, qui a donné son nom à Remiremont, semblent indiquer les points extrêmes entre lesquels il faut chercher le lieu où notre manuscrit était conservé. En tout cas, il ne vient pas de Fleury.

L'*Incipit* de la préface de la Genèse est écrit en capitales rouges et noires. Les préfaces et les premières lignes de quelques livres sont écrites en semi-onciale. Les canons des Évangiles sont inscrits sous une arcature et sont accompagnés d'oiseaux (grues, paons, etc.). Les grandes initiales sont dans le style de Tours ; le jaune et le violet y dominent. On remarque l'absence de l'Épître à Paulin, qui devait être au commencement. En tête des Épîtres de saint Paul se lit la *Concordia epistolarum Pauli apostoli*. Ce texte est une compilation sans mérite, qui semble être une sorte de contre-partie orthodoxe de la Théologie paulinienne de Priscillien. Il ne se retrouve pas dans les plus anciens manuscrits de Tours, mais dans la bible de la Vallicellane [2]. Dans l'état où le donnent nos manuscrits, c'est un texte mutilé et sans commencement. Il nous est arrivé en entier dans un seul manuscrit, autrefois conservé à Murbach et d'après lequel Vezzosi l'a publié [3]. Les sommaires des Épîtres de saint Paul sont ceux du *Codex Vallicellianus*. Le texte de saint Paul et des petites Épîtres ne paraît pas présenter les particularités que nous avons remarquées dans la bible de Zurich.

La **bible de Grandval**, très différente de celles qui précèdent, nous montre un type du style décoratif du milieu du IX[e] siècle. Cet admirable manuscrit porte aujourd'hui au **Musée Britannique** le numéro **add. 10546**; on le désigne en Angleterre par le nom de *Codex Carolinus*. Dès le verso du

---

1. Ce dernier nom est barré et exponctué.
2. La *Concordia epistolarum Pauli apostoli* se trouve encore dans les manuscrits *am. fuld.* B. N. 1. 2. 3. 250. Grandv. *paul.* Bâle B. I. 6. Mun. 4577. 6229, etc. Commencement : *De unitate ecclesiæ*. 56 paragraphes.
3. Titre : *De his quæ aliquid epistulis repetit et aliquoties comprehendit.* Commencement : *De Domino J. C., quod est Deus*. 99 paragraphes, dont le 44[e] est : *De unitate*.

premier feuillet, nous remarquons l'*Incipit* de l'Épître à Paulin écrit en capitale d'or sur bandes de pourpre, dans un cadre à entrelacs. L'initiale F, au folio 2, est dans le genre de l'école de Tours. Les premières lignes des divers livres ou des divers morceaux sont successivement en onciale d'or, en onciale noire, en une belle et grosse semi-onciale et en minuscule. Je ne décrirai pas en détail la riche décoration artistique de ce manuscrit. Les publications de Westwood, de M. Thompson et de M. Delisle suffisent à le faire connaître. Je dois pourtant faire remarquer la description fantaisiste de l'auteur bâlois dont nous aurons à parler tout à l'heure, de Speyr-Passavant. La première des quatre images qui décorent la bible de Grandval précède la Genèse ; elle représente la création et la chute. La deuxième est placée avant l'Exode. De Speyr y voit « Alchuin à longue et large barbe, recevant, d'une main qui sort d'une nue, le rouleau des lois; à ses côtés, Louis le Débonnaire, sous les traits d'un jeune homme en habit ponceau (signe de royauté)... Dans la partie inférieure, Alchuin (sous le nom de Moïse) offre sa bible à Charlemagne, tenant de la main gauche le bâton royal... On voit encore, derrière Alchuin, Louis le Débonnaire (sous le nom de Josué), portant le même bâton royal à deux fleurs de lis, comme second de la race... » En face de cette description, lisez celle de M. Delisle : « Le sujet est indiqué par l'inscription en capitale rustique :

Suscipit legem Moyses corusca
Regis e dextra superi, sed infra
Jam docet Christi populum repletus
Nectare sacro.

« En effet, nous voyons, dans le compartiment supérieur du tableau, Moyse recevant la loi de la main du Tout-Puissant, qui sort des nuages ; dans le compartiment inférieur, Moyse, assisté d'Aaron et de Josué, lit les articles de la loi aux fils d'Israël. » M. Delisle montre le même sujet traité exactement de même dans la première bible de Charles le Chauve, et presque de la même manière dans la bible de Saint-Paul hors les Murs. La peinture qui est en tête des Évangiles montre le Christ dans sa gloire, assis sur un globe, tenant un livre ouvert dans sa gauche et, de la droite, bénissant à la grecque ; dans le losange qui l'entoure, se voient les symboles des quatre évangélistes, et à l'extérieur les quatre grands Prophètes. Le tableau de la fin représente l'Agneau et le Lion de Juda, entourés des symboles des évangélistes et, en bas, une figure humaine assise et entourée des mêmes symboles. Pour M. de Speyr, « Alchuin à longue barbe reçoit les inpirations des quatre Évangélistes ». M. Delisle dépeint en un seul mot le manuscrit tout entier en parlant de sa « parfaite ressemblance avec la première bible de Charles le Chauve », et M. Thompson complète ce jugement en faisant remarquer que « l'exécution de la bible de Paris est de beaucoup supérieure à celle du manuscrit de Londres ». Quant au texte, tant dans les parties accessoires que dans le détail des leçons, nous

verrons plus tard qu'il est très rapproché de celui de la bible de Paris, avec quelques différences qui permettent de croire la bible de Grandval antérieure à celle de Charles le Chauve. Les caractéristiques du premier groupe des manuscrits de Tours, telles que nous les avons relevées dans les bibles de Bamberg et de Zurich, ne se retrouvent plus ici. A tous égards, notre bible est un beau type de la deuxième manière de l'école de Tours.

Les péripéties par lesquelles le manuscrit de Grandval a passé, avant d'entrer au Musée Britannique, valent la peine de les rappeler.

Moûtiers-Grandval, dont il provient, était une antique abbaye située dans les gorges du Jura et dont il ne reste plus qu'une petite église romane. Ce monastère a eu sa célébrité et il a tenu un rôle honorable dans l'histoire des lettres; Iso et Mœngal, les maîtres bien connus, l'ont illustré au IXe siècle, et le nom de l'abbaye fondée par saint Germain se rencontre sans cesse dans les intéressantes chroniques de Saint-Gall [1]. Sur la dernière page de la bible on lit une déclaration signée du prévôt, de l'archidiacre et de tous les membres du chapitre de Grandval et dans laquelle ces religieux affirment qu'ils sont seuls propriétaires de ce manuscrit et interdisent qu'il soit jamais aliéné ni déplacé. Cet acte n'est pas daté, mais on voit par les signatures qu'il a été écrit entre les années 1589 et 1597. L'acte commence par les mots : « *Sancta Maria, ora pro nobis. Sanctus Germanus et Randoaldus veri hujus libri possessores.* » A ce moment, le siège du chapitre n'était plus Grandval. Chassés par la Réformation, les chanoines s'étaient établis, en 1534, dans la ville voisine de Delémont; ils y restèrent jusqu'à la réunion de l'évêché de Bâle à la France, en 1792. Plusieurs des plus célèbres reliques du trésor de l'ancien chapitre furent respectées par la Révolution, ainsi la crosse abbatiale, les sandales et les bas qui avaient appartenu, au VIIe siècle, à saint Germain. Je laisse la parole à M. Quiquerez, sans me porter garant de tous les détails de son récit : « Le livre qui nous occupe fut abandonné et relégué dans un galetas chez de vieilles demoiselles qui le vendirent pour 24 batz (3 fr. 60 c.) au maire de Delémont, le sieur Bennot. Lors du rétablissement du culte catholique, le curé du lieu, qui connaissait la provenance du livre, en offrit 192 fr. au maire, dans l'intention de le réintégrer au trésor de l'église avec une partie des objets du chapitre qu'il était parvenu à réunir. Le maire refusa; mais, en 1822, il se laissa tenter par une offre de 240 fr., plus 48 fr. d'épingles à sa vieille servante [2].

1. Sur l'histoire et les antiquités de Grandval, voyez C.-F. Morel, *Histoire du ci-devant évêché de Bâle,* Strasbourg, 1813 ; J. Trouillet, *Mon. de l'Hist. de l'ancien évêché de Bâle,* t. I, Porrentruy, 1852; A. Quiquerez, *Mém. de la Soc. des mon. hist. d'Alsace,* 2e série, t. IV, 2 (1866), p. 1, et *Mon. de l'évêché de Bâle, Églises* (ms. de la bibliothèque de Bâle); L. Vautrey, *Hist. des évêques de Bâle,* 2 vol. in-4°, Einsiedeln, 1884 et 1886.

2. Nous trouvons un récit un peu différent dans le *Rapport sur la bibliothèque de Porrentruy,* 1849, par M. Trouillat, p. 39 (cité par Gaullieur) : « Ce manuscrit de

L'acquéreur, M. de Speyr-Passavant, de Bâle, sut bientôt apprécier la valeur de son acquisition. Il remit en ordre le manuscrit et fit beaucoup de dépenses et de démarches pour le vendre à haut prix. Il paraît que le roi Charles X l'avait acquis pour soixante mille francs, mais que ses ministres ne purent accepter un tel marché. Ayant échoué à la cour de France, où il négociait encore cette vente en 1829, M. de Speyr finit par livrer sa bible au Musée Britannique pour quelque dix-huit mille francs[1].

Pour mettre sa trouvaille en valeur et pour démontrer que « nulle part ailleurs que dans ses mains ne se trouve la bible d'Alchuin », M. de Speyr a réuni en une brochure, dont la lecture est attristante, les témoignages de divers savants et de nombreuses découpures de journaux. Quelque étranges que soient les dernières vicissitudes de ce manuscrit, acheté pour quelques *batzen* et indignement colporté, il importe davantage de connaître ses destinées anciennes. M. de Speyr les raconte avec assurance :

Lothaire Ier, petit-fils de Charlemagne, entra dans le couvent de Prüm en Lorraine, y prit l'habit de moine et y mourut l'an 856. Dans un diplôme accordé par ce prince à l'abbaye de Prüm, il est fait mention des images en caractères d'or dont était orné le commencement des manuscrits qu'il avait donnés à son gouverneur[2]. L'an 1576, le couvent de Prüm ayant été dissous, et ses ressources données à l'électeur de Trèves, les Pères bénédictins transportèrent religieusement la bible d'Alchuin et la déposèrent à Grandis-Vallis.

Si cette notice avait quelque sérieux, il suffirait, pour la réfuter, de la remarque de M. Quiquerez : Depuis cinq cents ans les bénédictins avaient été remplacés à Grandval par des chanoines, qui ne pouvaient avoir aucune relation avec les religieux de Prüm. La bible de Grandval n'est pas la seule, parmi toutes celles qui sont conservées ou qui ont existé, dont la description puisse convenir à la bible de Prüm.

Le manuscrit n° 1 de la Bibliothèque du chapitre de Cologne a été donné à la cathédrale par un évêque nommé Heriman : d'après l'écriture, il s'agit d'Hermann Ier (890-925). L'ordre des livres, dans ce manuscrit, paraît au premier abord tout différent de celui qui se rencontre dans tous les manuscrits de Tours ; mais en faisant le décompte des cahiers, on voit qu'avant le XIIIe ou le XIVe siècle l'ordre devait être celui des manuscrits de

---

M. de Speyr a été vendu par M. Bennot, qui l'avait acheté à la vente du mobilier d'un chanoine de Moutiers, à un juif pour 3 fr. ; le juif le céda à M. de Speyr pour 25 louis. »

1. « Selon les uns, le prix de vente fut de 1,200 et selon d'autres de 1,500 livres sterling. » (Note de M. Quiquerez.) Au témoignage de Sir F. Madden, le manuscrit fut acheté, en juin 1836, pour 750 livres seulement. Ce chiffre est le vrai. Le prix demandé était de 12,000 livres (communication de M. G. Warner).

2. *Evangelium scilicet ex ebore, crystallo atque auro gemmisque compositum. Bibliothecam cum imaginibus, et majoribus characteribus in voluminum principiis deauratis.* (C. Broweri *Antiquitates et Annales Trevirenses*. 2e édit., t. I. Liège, 1670, p. 114.)

la même famille. Les initiales sont dans le style de Tours, en argent et en violet; les canons des Évangiles sont accompagnés de lampes[1] et de cors suspendus; on voit, en haut, des grues. La semi-onciale se remarque aux endroits ordinaires. Le manuscrit a été corrigé, ou plutôt interpolé, à Tours même, par une main contemporaine, et l'étude de ces corrections est fort instructive; elle montre que notre bible a dû servir en partie de modèle aux manuscrits postérieurs. Au reste, le manuscrit de Cologne a, lui aussi, ses singularités : les sommaires des Chroniques que l'on y trouve ne se rencontrent dans aucune autre des bibles de Tours.

Nous dirons peu de chose du manuscrit **47** du fonds latin **de la Bibliothèque nationale**, qui provient d'Antoine Faure. Il est en effet extrêmement mutilé. Il n'a pas d'autre décoration, du moins dans les parties qui subsistent, que de grandes initiales en rouge, en noir et en argent, avec quelques entrelacs. La semi-onciale de l'école de Tours se remarque dans les prologues et, au commencement des paragraphes, dans les Machabées. Le texte semble inégal.

C'est encore un débris que le manuscrit **68** du fonds latin **de la Bibliothèque nationale**. Il ne contient que certaines parties de l'Ancien Testament et il est très mutilé. La deuxième ligne des divers livres et quelques autres passages sont en semi-onciale. A certains endroits, le texte est écrit en lignes courtes et comme *per cola et commata*. Du reste, en général, dans la plus grande partie du I[er] livre des Rois, les anciens *cola* semblent s'être imposés à la ponctuation, qui est fort intéressante à étudier à cet endroit.

Nous possédons un autre manuscrit écrit à Tours, qui provient de Cologne, comme l'un des précédents. Il s'agit du manuscrit **Harléien 2805**. Le feuillet 1, en effet, est une garde écrite au XI[e] siècle environ et comprenant un grand nombre de noms allemands, classés sous la rubrique des diverses paroisses de Cologne : *De sanctis apostolis, de sancto Gereone*, etc. Ce manuscrit, malheureusement mutilé, est la première moitié d'une bible de très grand format, écrite en une belle minuscule carolingienne du IX[e] siècle, dans laquelle se glissent plusieurs lettres (*a* et *n*) de la semi-onciale de Tours. Les lignes 3 et 4 des prologues des quatre grands Prophètes sont en une belle et grosse semi-onciale, de même que la deuxième ligne de chacun des paragraphes d'Ésaïe et de Jérémie. Notre manuscrit se rapproche du *Codex Vallicellianus* en ce qu'on n'y voit pas de sommaires pour le livre de Ruth, et de la bible de Monza en ce que les sommaires des Rois y font défaut aussi bien que ceux de Ruth.

La **Bibliothèque nationale** conserve, sous le numéro **3** du fonds latin, une belle bible dont nous connaissons assez exactement l'origine et les destinées. Au bas du folio 408 est une note, à moitié effacée, qui n'a

1. Dans les premières pages, on voit, en face de chaque lampe, un petit couteau placé horizontalement.

pas été écrite avant le xe siècle et que M. Delisle a lue ainsi : *Omnes qui hunc librum libenter legitis, orate pro hanima Rorigonis comitis, quis* (?) *illum donavit* s[*ub*]...... *abbate*. C'était donc une tradition, établie dans l'abbaye où s'étaient réfugiés les moines de Glanfeuil, que notre bible avait été donnée à Saint-Maur-sur-Loire (*Glanna* ou *Glanafolium*) par Rorigon, comte du Maine et gendre de Charlemagne, que l'on croit être mort vers l'an 841. Rorigon avait épousé, en une union libre, Rotrude, à qui Alcuin avait adressé plusieurs de ses lettres, celle en particulier où il fait mention de la correction de la Bible. Les rapports du comte du Maine avec Saint-Martin de Tours étaient donc chose toute naturelle. Il est regardé comme le second fondateur de l'abbaye de Glanfeuil, dont son frère Gosbert fut abbé et à laquelle il donna, avant 840, son fils Goslin, qui fut le deuxième successeur de Gosbert. Assurément cette tradition n'est pas au-dessus du doute ; elle l'est d'autant moins qu'un deuxième Rorigon fut comte du Maine et d'Anjou avant l'invasion des Normands, de 853 à 866 ; elle est néanmoins très vraisemblable et paraît suffisamment attestée. En effet, notre bible était à Glanfeuil au temps de Rorigon, premier du nom. Aux termes d'un acte copié au xe siècle à la fin du volume, elle a servi de symbole à une donation faite à cette abbaye par le chevalier breton Anowareth, qui est datée de l'an 847 [1]. M. Hauréau a remarqué [2] que dans le cartulaire de Saint-Maur cette charte est datée de 843 ; en outre, Gosbert, qui est nommé dans le cartulaire comme ayant reçu la donation, paraît être mort en 840, ou au plus tard en 845. De toute manière, la bible était à Glanfeuil aux environs de 840, et elle y était tenue en honneur. Ce précieux manuscrit fut emporté des bords de la Loire à l'approche des Normands, et il doit avoir été transporté en 868, avec les reliques de saint Maur, sur les bords de la Marne, au lieu qui a porté depuis ce temps le nom de Saint-Maur-lès-Fossé (*Fossatus*). La vie du saint patron du lieu a été copiée au xe siècle à la fin de notre bible, pour être religieusement conservée auprès de son tombeau, et les titres de l'abbaye de *Fossatus* y ont été également inscrits avec soin. La bible de Rorigon est restée à Saint-Maur pendant tout le moyen âge. Comme on le voit, il n'y a pas beaucoup de manuscrits dont l'origine et l'histoire nous soient mieux connues.

La bible du comte Rorigon est sans peintures, mais elle n'est pas moins belle que les autres manuscrits du même groupe. Les *incipit* des principaux livres sont écrits, de deux en deux lignes, en capitales rouges et en capitales d'argent ou d'or sur pourpre. L'onciale d'or, l'onciale noire, la semi-onciale et la minuscule s'y succèdent comme dans les plus beaux manuscrits de l'école de Tours. L'Évangile de saint Matthieu commence par quelques lignes écrites alternativement en onciales d'or et rouges, et

---

1. F° 408 v° : *Donum autem hujus rei est hec biblioteca V. ac N. Testamenti.*
2. *Gallia christiana*, t. XIV, col. 686.

suivies de trois lignes en onciale noire; le reste de la colonne est en semi-onciale. Les canons des Évangiles et ceux de saint Paul (la *Concordia Pauli*) sont également dans le genre de Tours. On remarque des *hederæ* après certains *explicit*. Si grande est la ressemblance de la bible de Rorigon avec la première bible de Charles le Chauve, qu'on peut, même après un long examen, croire que l'une a été copiée sur l'autre. M. Corssen a démontré qu'il n'en est rien et que les dissemblances que l'on peut relever entre les deux bibles ne peuvent s'expliquer par la copie de l'une sur l'autre. Cela étant, il n'y a pas de doute que la plus ancienne des deux bibles ne soit celle du comte Rorigon.

C'est enfin de la **première bible de Charles le Chauve** que nous devons parler. Nous pourrions aussi bien l'appeler la bible du comte Vivien, du nom de son donateur, ou la bible de Metz. Elle a en effet appartenu au chapitre de la cathédrale de Metz pendant tout le moyen âge; c'est en 1675 que les chanoines de Metz la donnèrent à Colbert, c'est pourquoi on l'a aussi appelée bible Colbertine. Elle occupe à juste titre le numéro **1** au fonds latin de la **Bibliothèque nationale**; de 1852 à 1872, elle a été exposée au Musée des souverains.

Cette belle bible mérite une description quelque peu détaillée.

En tête on voit un double feuillet, où est écrit, en capitale rustique d'or sur pourpre, à l'intérieur d'une bordure d'argent, un poème commençant par le vers :

Rex benedicte, tibi hæc placeat bibliotheca, Carle.

Sur cette même page, on voit des médailles qui portent les inscriptions : *KAROLVS REX FRANCO[RVM]* et *DAVID REX IMP[ERATOR]*. Le feuillet qui suit, et qui ne fait pas partie du cahier qui vient après, montre au verso l'illustration de l'histoire de saint Jérôme et d'Eustochium. Les inscriptions, en vers, sont écrites, de même que celles de toutes les autres images, en capitale rustique d'or sur pourpre. Au folio 4, l'*incipit* de l'Épître à Paulin est écrit en capitale alternativement d'or et d'argent, à l'intérieur d'un cadre d'or orné d'entrelacs en argent. Les mots *Frater Ambrosius*, par lesquels commence cette Épître, sont inscrits au verso en capitale d'or, dans un cadre semblable au précédent. On remarque la belle initiale F. La préface de la Genèse : *Desiderii mei...*, est écrite au folio 8 en onciale d'or sur pourpre; l'initiale D représente le soleil et la lune dans le zodiaque. Le cadre est comme les précédents. Le reste de l'Épître est en onciale d'or, l'*explicit*, en capitale rustique d'or. Au folio 9 r° et v° on lit, sous une arcature dominée par des lustres et surmontée de vents ou de monstres : *Capitula libri Genesis, Tituli in Vetus Testamentum*. Le folio 10, dont le recto est en blanc, montre au verso l'histoire d'Adam et d'Ève, en tons roses. La Genèse commence au folio 11, en onciale, avec un I à entrelacs. Le cadre est en couleurs. L'*incipit* et les premiers mots sont en or sur pourpre. Le folio 27, dont

le recto est en blanc, représente au verso, en haut Moïse recevant la loi, et en bas Moïse enseignant la loi au peuple et au grand prêtre, vêtu en roi. L'initiale de l'Exode représente Moïse sauvé des eaux ; les trois premières lignes sont en or et en noir sur vert, les suivantes en onciale. Le V initial d'Ésaïe figure l'autel embrasé, et deux séraphins auprès de Dieu, représenté par une tête; au-dessous, l'ange touche les lèvres du Prophète avec le charbon de l'autel. En tête du Psautier, on voit, sur une feuille dont le recto est en blanc, David entouré des quatre autres psalmistes; à sa droite et à sa gauche sont les *Cerethi et Phelethi,* et dans les angles les quatre vertus cardinales. L'*incipit* du Psautier est écrit en onciale d'or sur pourpre, et le titre des Proverbes en capitale d'or sur pourpre. La préface des Évangiles : *Novum opus facere me cogis...,* est précédée de l'initiale B de son titre (*Beato papæ Damaso...*), richement ornée, dans un cadre. Les canons d'Eusèbe sont sous une arcature décorée de lampes et de figures monstrueuses : on remarque en particulier, au folio 327 v°, deux éléphants[1]. Entre le sommaire de saint Matthieu et l'Évangile lui-même est inséré un feuillet portant au recto un poème consacré au roi qui est appelé David : *Exulta lætare satis...* Ce poème est écrit en capitale rustique alternativement or et rouge. Au verso on voit le Christ dans une gloire de pourpre, les pieds sur le monde, entouré des symboles des quatre évangélistes, le tout dans un losange aux angles duquel des renflements contiennent les images des quatre grands Prophètes; dans les angles, les quatre évangélistes, chacun sur un nuage en quart de cercle. L'inscription qui accompagne cette peinture est en capitale rustique d'or. On trouve, en tête des Épîtres de saint Paul, les canons ou plutôt la *Concordia Pauli,* sous des arcades d'où pendent des lustres. Entre le sommaire de l'Épître aux Romains et l'Épître elle-même, un feuillet dont le recto est en blanc porte au verso une image à tons roses et rouges, représentant l'histoire de la conversion et de la captivité de saint Paul. Les inscriptions sont dans le genre des précédentes. Les figures de l'Apocalypse, au recto desquelles est copiée, d'une autre écriture que ce qui précède et avec une réglure grossière, la fin de l'Épître aux Hébreux, précèdent l'Apocalypse elle-même. Elles sont accompagnées d'inscriptions analogues aux précédentes. Le manuscrit se termine par un double feuillet contenant d'abord un nouveau poème écrit en capitale rustique d'or sur pourpre, et dédié au roi qui est tour à tour appelé : *Rex splendide David* et *Rex Carole alme.* Au verso, on lit l'explication de l'image qui suit, avec les noms des donateurs. Le deuxième feuillet montre, au verso, une peinture qui doit être étudiée avec soin.

1. Il faut rappeler ici, avec M. Janitschek, que l'arrivée à Aix-la-Chapelle, en 802, de l'éléphant envoyé à Charlemagne par Haroun-al-Rachid (« *mira spectacula regno Francorum* ») fut un événement notable dans l'histoire de la civilisation carolingienne.

L'empereur y est représenté sur son trône, accompagné de deux conseillers et de deux soldats. Un homme, sous les traits duquel nous devons reconnaître le comte Vivien, fait avancer onze personnages, tonsurés et en vêtements ecclésiastiques, dont l'un offre au monarque un grand livre relié en rouge avec des clous de cuivre. En haut, la Main divine, de laquelle descend un rayon de lumière, quatre lampes suspendues et deux figures féminines portant des palmes et des couronnes.

Les noms des donateurs du livre sont contenus dans les vers incorrects qui précèdent la peinture, et dont voici les premiers :

Hæc etiam pictura recludit qualiter heros
   Offert Vivianus cum grege nunc hoc opus.
Ante ubi post patrem primites, mundus Amandus,
   Sigvaldus justus, summus Aregarius,
Quis tribus est probitas, pietas, verumque fidesque,
   Cetera honesta quoque consociata simul.
Quartus his junctus hæret, sanctissime David,
   Qui te vi tota mentis amore colit.
Hi proni tibimet domini de parte beati
   Martini ac fratrum ecce librum tribuunt.

Comme l'a fait remarquer M. Delisle, le nom d' « Haregarius » figure sur la liste des *fratres de Turonis* dans le *Liber confraternitatum* de Saint-Gall [1], et ce même religieux est connu pour avoir écrit en 857 une notice dont le texte nous a été conservé par la Pancarte noire de Tours [2]. Peut-être était-ce le copiste du manuscrit lui-même. Amandus et Sigvaldus, en ce cas, se seraient sans doute partagé les rôles de peintre et de décorateur. Le quatrième personnage de ce groupe monacal ne nous a pas légué son nom : sa modestie n'était que trop justifiée. C'était probablement l'auteur des vers détestables qui composent les dédicaces de notre bible.

Le comte Vivien, qui sert d'introducteur aux moines de Saint-Martin, fut un grand personnage. Quoique laïque, il reçut en 845, de Charles le Chauve, l'investiture de l'abbaye de Saint-Martin et de celle de Marmoutier. C'est lui qui, en 846, réduisit à deux cents le nombre des chanoines de Saint-Martin. Détesté en qualité de laïque et peut-être à cause de l'énergie (ou de la dureté) dont il paraît avoir fait preuve dans son administration, il fut tué, aux applaudissements de ses moines, en 851, au cours d'une campagne contre les Bretons. Dans le *Livre des Révélations* d'Audradus Modicus, sorte de *vaticinium post eventum* qu'on date de 853, Dieu annonce en ces termes à Charles le Chauve la mort du comte Vivien :

Ibi (in Britannia) morietur perfidus et nefandus Vivianus, qui non extimuit

1. *Monumenta Germaniæ*, in-4°. p. 13.
2. *Aregarius clericus scripsit* (E. Mabille, *La Pancarte noire de Saint-Martin*, p. 123).

conculcare nobilitatem ecclesiarum mearum, abbatem se glorians monasterii B. Martini et cæterorum. Devorabunt enim idcirco carnes ejus feræ silvarum [1].

C'est donc entre 845 et 851 que notre bible a été exécutée dans l'abbaye de Saint-Martin de Tours. Il n'est plus nécessaire de démontrer que ce n'est pas à Charlemagne, ainsi qu'on l'a cru longtemps, qu'elle a été offerte. Il est vrai que le roi *Carlus* ou *Carolus* auquel elle était destinée est plusieurs fois désigné par le nom de David, pseudonyme bien connu de Charlemagne, mais l'héritage du sang et celui du nom suffisaient à autoriser un poète de cour à transporter sur le petit-fils de Charlemagne le glorieux surnom de son grand-père. Une question plus sérieuse est celle-ci : la bible offerte à Charles le Chauve n'est-elle pas antérieure au règne de ce prince, et n'a-t-elle pas été, après coup, augmentée des pages où nous trouvons le nom du fils de Louis le Débonnaire ? Telle était l'opinion des auteurs du *Nouveau Traité de diplomatique,* qui croyaient pouvoir attribuer à Alcuin le corps même du manuscrit. Cette hypothèse pourrait se soutenir. En effet, tous les feuillets où se trouvent des vers dédicatoires et ceux où se voient des images peintes sont en dehors des cahiers du manuscrit proprement dit. Le parchemin de ces feuillets est plus grossier que celui du texte, et le genre de la peinture est autre que celui des initiales et des ornements. La bible forme donc un manuscrit complet, en dehors des appendices artistiques et poétiques qui l'accompagnent. Les derniers mots de l'Épître aux Hébreux, copiés d'une écriture différente, avec une réglure grossière, au dos de la peinture de l'Apocalypse, semblent en outre indiquer que le manuscrit a été remanié. On pourrait pourtant faire observer que le manuscrit paraît avoir été primitivement composé pour recevoir ces mêmes additions et qu'il a été destiné dès l'origine à une ornementation exceptionnelle. D'abord il est en général plus riche et plus beau que tous les autres manuscrits de la Bible sortis de l'école de Tours ; en outre et surtout la disposition même des cahiers semble attendre le complément qu'il a reçu. Le premier cahier (fol. 4-9), tel qu'on le trouve après les feuillets détachés du commencement, n'a que six feuillets, et il n'est pas précédé, ainsi qu'on le remarque dans presque toutes les bibles de Tours, d'un feuillet ou plutôt d'un recto en blanc destiné à le protéger. Le premier cahier des Psaumes, qui vient après l'image de David, paraît composé de quatre feuillets seulement. Enfin, le dernier cahier de saint Paul, après lequel on voit la peinture de l'Apocalypse, n'a que six feuillets (ff. 416-421). La seule explication possible de cette inégalité est celle-ci : le manuscrit a toujours été destiné à être complété par les mêmes peintures et par les mêmes appendices. Le fait que les derniers mots de l'Épître aux Hébreux sont d'une autre main, ne s'explique pas davantage dans l'hypothèse d'un manuscrit retouché, car il

1. Bouquet, t. VII, p. 290. Hauréau, *Gallia christiana,* t. XIV, col. 165.

n'y a pas là de quoi remplir même un feuillet, et d'ailleurs l'écriture de ces derniers versets est de la même école que celle du manuscrit. Quoi qu'il en soit, si même la bible du comte Vivien (ce qui ne semble pas prouvé) n'a pas été écrite pour être ornée des peintures et des appendices qui la décorent, elle n'est pas de beaucoup plus ancienne que l'époque du comte Vivien (845-851). Selon toute apparence, elle est la dernière comme la plus riche de celles qui sont sorties de l'atelier de Tours. La bible de Monza paraît signée d'Amalricus, qui était moine de Saint-Martin en 841 et écolâtre en 846, et celle du comte Rorigon paraît de peu postérieure à 840. C'est sous Frédégise (807-834) qu'Adalbaldus paraît avoir fondé l'école calligraphique de Tours, et les beaux monuments de l'art des moines de Saint-Martin que nous en avons conservés en si grand nombre paraissent s'être succédé rapidement.

Le lecteur a déjà reconnu dans les peintures de la bible du comte Vivien, pour trois images sur quatre, la doublure des peintures de la bible de Grandval. L'image du Christ a seulement fait place à la vie de saint Paul. Les légendes même sont identiques. Il serait peut-être peu utile de rechercher la prosodie de ces vers incorrects ; il ne sera pourtant pas sans intérêt de remarquer que les seules inscriptions qui soient en distiques sont celles que la bible du comte Vivien a ajoutées aux inscriptions de la bible de Grandval. La dédicace et la légende de la peinture votive sont écrites dans la même mesure : raison de plus de penser que notre bible est plus récente que celle de Grandval. Je ne fais que rappeler la remarque qui a été faite à propos de celle-ci : l'exécution beaucoup plus grossière de la bible de Grandval ne semble pas indiquer une mauvaise copie, mais un premier essai. L'étude du texte confirmera cette impression. Nous devons encore remarquer que le cycle des peintures de la Genèse est moins complet dans la bible de Vivien que dans la bible de Bamberg et moins conforme au modèle donné par Alcuin.

Nous avons déjà dit que jusqu'à Colbert, la bible du comte Vivien était conservée à la cathédrale de Metz. Les auteurs disent qu'elle a été donnée à l'église de Metz par Charles le Chauve. Ce prince ayant été couronné, le 9 septembre 869, dans l'église Saint-Étienne de Metz, comme roi des États de Lothaire, cette assertion n'a rien que de vraisemblable ; elle est néanmoins sans preuves. Mais il est certain qu'au moyen âge notre bible se trouvait à Metz et qu'elle passait pour avoir appartenu à Charlemagne.

Le souvenir de Charlemagne a été conservé, à la cathédrale de Metz, par diverses traditions non moins dénuées de fondement que celle qui s'attache à notre bible. Deux des tours de l'église ont porté le nom de « tours de Charlemagne », et on montre au trésor le célèbre manteau dit de Charlemagne [1].

Un *correctorium* du XIII[e] siècle, qui est l'œuvre d'un homme de grande

1. Kraus, ouvrage cité, p. 158, 558 et 564.

science et d'une excellente critique, d'un élève de Roger Bacon [1], cite formellement « la bible de Charlemagne à Metz ». Nous donnons le texte qui se lit dans les manuscrits Toulouse 402, Venise I. 50 et 51 :

GEN., VII, 14 : Quod in antiquioribus non habetur in novioribus subjungitur : « Universaque jumenta in genere suo ». Sed et quedam Karoli biblia habet cum hebreo [2].

EX., XII, 16 : « Dies prima erit sancta et sollempnis, et dies VII^a [3] eadem festivitate venerabilis... » Biblia Karoli Metensis habet : « dies VII^a » et plana est littera [4].

Ib., XVI, 36 : Antiquiores et Strabus et Karolus : « decima pars est ephe [5] ».

Ib., XXVIII, 42 : Antiquiores : « a renibus usque ad feminalia ». Novi : « usque ad femora ». Ouldericus, qui difficilia verba Biblie exponit, habet : « femina »... Strabus et Karolus habent hic : « feminalia [6] ».

JEAN, XVIII, 28 : « In pretorium. Adducunt autem Jhesum ad Caypha ». Grecus habet. Glosa : « ad Caypham », sed primum habent biblia Caroli et grecus [7].

Ainsi notre bible passait, au XIIIe siècle, pour avoir appartenu à Charlemagne, et elle jouissait d'assez de célébrité pour qu'un savant franciscain, membre de l'Université de Paris, crût nécessaire d'aller à Metz la consulter.

2. Manuscrits dissidents.

Les bibles du IXe siècle où l'on remarque l'écriture semi-onciale n'appartiennent pas toutes à la même école paléographique. La confusion est assez grande parmi les bibles authentiques de l'école de Tours, pour que nous ayons le droit d'accueillir avec empressement une distinction qui met à part un certain nombre de manuscrits. Nous remarquons, parmi les bibles décorées de la semi-onciale carolingienne, un certain nombre de manuscrits dans lesquels la lourdeur du trait et la gaucherie de la main trahissent parfois l'imitation, plus souvent l'inexpérience et les débuts d'un art en formation. La **première bible de Saint-Aubin d'Angers**, dont nous avons à parler d'abord, n'est pas une contrefaçon des bibles de Tours, mais on y relève certains traits paléographiques qui ne sont pas dans la tradition pure de l'école calligraphique de Saint-Martin.

Le manuscrit **1 de la bibliothèque de la ville d'Angers**, dont nous parlons, provient de l'ancienne abbaye de Saint-Aubin. On y retrouve la semi-onciale de Tours dans les préfaces d'Ézéchiel, de Daniel et de Job,

---

1. Le P. Denifle nomme Guillaume de la Mare (*Archiv*, t. IV, p. 75 et 265).
2. Telle est en effet la lecon de B. N. 1.
3. Ainsi les deux manuscrits de Venise. Toulouse : *die* VII^a.
4. *Dies* VII^a est la leçon de B. N. 1.
5. B. N. 1* : *ephæ* ; 2e m. : *æphi*.
6. B. N. 1 : *feminalia*. Voyez p. 199.
7. B. N. 1 : *adducunt ergo Jhesum ad Caypha*.

dans les deux premières lignes des préfaces des Proverbes, de l'Ecclésiastique, des Actes, des Épîtres catholiques et de l'Apocalypse, ainsi que dans la première ligne de certains psaumes, des Épîtres catholiques, des Épîtres de saint Paul et de certaines préfaces. Le manuscrit n'a pas d'autres ornements que de grandes initiales, de style français, avec quelques entrelacs. Ce qui distingue, au point de vue paléographique, la bible de Saint-Aubin de toutes les autres bibles copiées à Tours, c'est qu'on y voit, dans la préface des Actes, les ligatures *et* et *em,* qui ne se trouvent pas d'ordinaire dans ces manuscrits. Les ressemblances que nous aurons à relever entre la paléographie de ce manuscrit et l'autographe d'Adalbaldus (B. N. 17227) nous obligeront à reconnaître dans la bible d'Angers un des plus anciens produits de l'école de Tours. Notre bible était à Saint-Aubin au XIIIe siècle. Il ne faut pas la séparer d'un deuxième manuscrit de Saint-Aubin qui lui ressemble à beaucoup d'égards, la bible n° 2 de la bibliothèque d'Angers[1]. Ici encore nous trouvons la semi-onciale, mais mêlée des ligatures *et* et *em*. Le manuscrit semble être imité de ceux de Tours et le tome Ier paraît copié directement, peut-être après une rapide correction, sur la première bible de Saint-Aubin. Nous pouvons donc considérer comme à peu près certain que la bible n° 1 était à Saint-Aubin d'Angers dès la seconde moitié du IXe siècle, et nous sommes en droit de regarder la bible n° 2 comme un type de l'art angevin de ce temps. Sans nous y arrêter davantage, nous dirons que le manuscrit n° 1 présente cette particularité, que les Épîtres de saint Paul, dont la tradition est en général très inconstante dans les manuscrits de Tours, s'y trouvent dans un ordre très peu usité. Elles sont accompagnées de sommaires dont l'un, celui de la Ire Épître aux Corinthiens, ne se retrouve presque dans aucun manuscrit, sinon dans le manuscrit 2 d'Angers et dans une bible tourangelle du XIIe siècle, le n° A. l. 1 f° de Sainte-Geneviève, qui provient de Loches. Notre manuscrit n° 1, qui paraît un des premiers représentants de l'école de Tours, a donc créé, entre l'Indre et la Maine, une tradition à part.

On conserve aux archives de l'église collégiale de Monza (n° G. 1) un grand et beau manuscrit de la Bible qui appartenait à l'église de Monza dès les temps les plus anciens. A la fin de l'Épître aux Hébreux, on lit, d'une écriture du XIVe ou du XVe siècle, les mots : *Liber bibie veteris, et est ecclesie S. Johannis de Modoetia.* A la fin du volume, au folio 390 v°, on voit une note relative à l'achèvement des fonts baptismaux de la collégiale, en 1201. A la fin de l'Ecclésiastique, sur un verso resté blanc, une

1. Dans cette bible, les numéros des chapitres sont alternativement rouges et verts, les initiales et les rubriques sont en rouge, en vert et en bleu. Les tons bleus et verts prédominent. Il y a des touches vertes dans les petites initiales. On remarque un I à entrelacs au commencement de la Genèse. Les canons des Évangiles sont sous une toiture portée par des voûtes entre-croisées ou par des chevrons superposés; on y voit des anges, des grotesques, etc. Aussitôt après se voit la figure du Christ, dans une gloire en double sphère, entouré des deux évangelistes.

main du xe siècle a copié le fameux papyrus grégorien, c'est-à-dire la liste des saintes huiles envoyées par le Pape saint Grégoire à la reine Théodelinde. Au bas de la première colonne du folio 390 v°, déjà mentionné, après l'*explicit* de l'Apocalypse, on voit, écrits sans alinéas, d'une écriture onciale qui est l'écriture du copiste lui-même, les six premiers vers du poème d'Alcuin : *Nauta rudis pelagi...*, puis ces trois vers, très effacés mais encore lisibles, écrits en une belle minuscule qui est également de la main du copiste :

Hos tandem dig[no]s ca[r]axavit dextera libros
Exiguus Christo devotus famulus almo
Amalricus ovans atque hic sua otia fregit.

Le nom d'Amalricus est honorablement connu dans l'histoire de l'église de Tours. Amalricus, *levita exiguus cœnobii S. Martini*, a donné, en 841, ses biens à Dieu et à saint Martin. Pour employer dignement l'argent du vertueux chanoine, l'abbé Adalard établit la gratuité des écoles de Saint-Martin, en vertu du principe : *Gratis sumpsistis, date gratis*[1]. En 846, Amalricus était écolâtre de Saint-Martin[2] ; il devint en 849 archevêque de Tours et il mourut en 855, après avoir vu les maux de l'invasion normande, laissant la réputation d'un prélat distingué et d'un savant. Ce religieux paraît avoir été le copiste de notre manuscrit.

La semi-onciale bien connue se rencontre en plusieurs endroits dans la *Biblia Monzese*[3], mais cette écriture manque de naturel. L'onciale ne paraît pas être exactement celle de l'école de Tours, et la minuscule semble aussi différer quelque peu de celle qui se voit dans les manuscrits de Tours[4]. L'ornementation du manuscrit ne montre aucune des caractéristiques des manuscrits copiés à Tours au milieu du IXe siècle. Les initiales, qui sont à entrelacs, sont très simples. Les canons des Évangiles sont peints en des couleurs vives et claires, où le vert et le rouge dominent ; ils semblent rappeler presque autant le style qui fut plus tard celui des peintres de Limoges que celui des coloristes de Tours. Des guirlandes de feuillage sont enroulées autour des colonnes. En haut des arcades en plein cintre, on a peint des oiseaux, parmi lesquels on voit deux grues. Ni l'écriture, ni la décoration ne permet d'affirmer que le manuscrit ait été copié à Tours.

Quant au texte lui-même, la bible de Monza diffère sensiblement, tant

1. Hauréau, *Gallia christiana*, t. XIV. *Instrum.*, p. 28.
2. *Ibid.*, p. 37.
3. Dans les trois premières lignes de la préface : *Desiderii...*, dans la première ou la deuxième ligne de certaines préfaces, de quelques livres ou de quelques paragraphes, dans les six dernières lignes de Ruth et dans les deux mots : *Deo gratias*, de l'*explicit* de Malachie.
4. Dans la semi-onciale, les *d* sont barrés en haut. Dans l'onciale, les A sont accompagnés d'une assez longue queue. Dans la minuscule, les *a* sont quelquefois lunaires ou semi-onciaux.

par le détail de ses leçons que par ses parties extérieures, du groupe des bibles que nous venons d'étudier. Dès les premiers chapitres de la Genèse, une variante très importante : *Ipse conteret caput tuum* (Gen., III, 15), attire notre attention. Nous nous souvenons que cette leçon, extrêmement rare dans les manuscrits, ne se retrouve dans aucune autre des bibles de Tours, mais dans l'Octateuque, qui paraît le plus ancien des manuscrits copiés à Tours, et dans le *Codex Vallicellianus*. La bible de Monza est, de tous les manuscrits, à peu près le seul où cette leçon n'a été ni grattée ni corrigée. De même on voit, en beaucoup d'autres endroits, des leçons intéressantes qui ne sont pas dans la tradition des grandes bibles de Tours ; c'est pourtant à cette tradition que notre manuscrit se conforme à l'ordinaire. Les sommaires et les préfaces présentent aussi de nombreuses différences avec les manuscrits de Tours. Ces différences suffisent même à nous donner une indication, sinon sur l'origine et sur la date de notre manuscrit, du moins sur les relations de son texte. Contrairement à l'usage de l'école de Tours, les Évangiles n'ont pas de sommaires ; ils sont seulement divisés, par des numéros marqués en marge du texte, en 77, 47, 72 et 34 chapitres. Ainsi que M. Corssen l'a fait remarquer, cette division se rapproche de celle des bibles de Zurich et de Berne et c'est, plus exactement encore, celle d'un manuscrit des Évangiles que l'on considère généralement comme écrit à Tours, mais dont l'écriture semi-onciale, en particulier, se distingue à certains égards de l'écriture de Tours : je parle du manuscrit Harl. 2790, qui provient de Nevers. La bible de Monza et les Évangiles de Nevers, également étrangers au beau style paléographique de l'école de Tours, se distinguent par des particularités communes des manuscrits copiés au milieu du IXe siècle dans l'école de Saint-Martin.

A la fin du livre de Malachie, nous lisons, dans notre manuscrit, une note qu'il faut relever :

Explicit Malachias propheta. Deo gratias. Et illud obsecramus ut oretis pro scriptore si Deum habeatis protectorem.

Cette invocation pour le copiste doit être rapprochée de plusieurs notes semblables énumérées ci-dessus, en particulier de celle qui se lit à la suite de saint Matthieu dans les Évangiles d'Adalbald (B. N. 17227)[1].

La *Biblia Monzese* a fait autorité, dès les temps les plus anciens, dans la petite mais célèbre église de Monza. Un manuscrit du Pentateuque et de Josué, copié au Xe siècle, qui est également conservé aux archives de la collégiale (L. $\frac{2}{6}$) et qui n'a jamais été achevé, présente également la variante : *Ipse conteret caput tuum* (Gen., III, 15). C'en est assez pour que nous puissions affirmer que la bible de Monza lui a servi de modèle.

---

1. Voyez p. 90.

Il suffirait de cette leçon, aussi rare que bonne, pour que nous puissions à la fois avancer que notre bible a emprunté son texte aux plus anciens documents du texte d'Alcuin, et qu'elle est néanmoins restée en dehors de la tradition des bibles de Tours ou qu'elle est plus ancienne. Aussi bien, parmi les bibles que nous savons copiées à Tours, les plus anciennes ou à peu près, celles de Zurich et de Berne, sont celles dont la bible de Monza se rapproche le plus.

Le manuscrit **A. N. I. 3 de la bibliothèque de l'Université de Bâle** est la seconde moitié d'une bible ; il s'étend des Machabées à l'Apocalypse. Il provient de la chartreuse de Strasbourg, à laquelle il avait été donné à la mort de Conrard Cleinherre, chantre de la cathédrale. L'ordre des livres qu'on y remarque est absolument inusité : une grande partie des livres de l'Ancien Testament suivent les Machabées. En tête des Évangiles on voit de beaux canons dans le style de l'école de Tours ; les couleurs en sont violâtres ; ils sont surmontés d'oiseaux parmi lesquels on remarque des grues. La première ligne de certains livres est en semi-onciale, de même que les six dernières lignes de la préface d'Esther et le commencement de la préface des Proverbes, mais cette semi-onciale paraît être une imitation de celle de Tours. La disposition singulière des livres de la Bible aurait suffi à nous rendre attentifs au peu de probabilité qu'il y a à ce que notre bible provienne de la même école que les bibles de Tours. Au reste, bien qu'en général le texte soit celui qu'ont répandu les manuscrits de Tours, il y a quelques différences entre notre manuscrit et ceux de Tours. Les Évangiles n'ont ni sommaires ni chapitres. Les sommaires et les chapitres des Épîtres de saint Paul sont à peu près les mêmes que les chapitres et les sommaires de la bible de Bamberg, et exactement les mêmes que ceux de la bible de Monza. Notre manuscrit paraît copié sur un modèle analogue à la bible de Monza.

Enfin nous devons mentionner quelques fragments des deux Sapiences et des Évangiles conservés dans le manuscrit **9397 de la Bibliothèque nationale** et qui montrent, à la première ligne de chaque paragraphe, une semi-onciale qui a presque tous les caractères de l'école de Tours. Cette écriture, où les *e* forment ligature, n'est pas exactement celle que nous connaissons par les grandes bibles de Tours [1]. Au reste, le manuscrit des deux Sapiences et celui des Évangiles, auxquels ces fragments ont été empruntés, n'ont jamais été achevés.

---

1. On remarque dans le premier fragment une leçon digne d'attention, l'omission de Sir., iii, 23 et 24. La division de l'Évangile selon saint Matthieu est celle du *Codex Vallicellianus*.

CHAPITRE IV

LE TEXTE DES BIBLES DE TOURS

A en juger par leurs caractères extérieurs, les manuscrits de Tours forment un groupe parfaitement déterminé. Sans parler de la paléographie et de l'ornementation, la disposition des parties de la Bible, les sommaires et les accessoires de toute espèce présentent un parfait accord et, si jamais nous avons été en présence d'une véritable édition, c'est ici. Là même où, comme dans les Épîtres de saint Paul, nous rencontrons des différences sensibles aux yeux, ces différences sont si apparentes qu'elles indiquent dès l'abord un changement dans la tradition. Mais si nous abordons l'étude du texte biblique lui-même, nous arriverons à un résultat tout opposé. L'étude comparative du texte de la Bible dans les grandes bibles copiées à Tours ne nous présente, au premier abord, qu'incertitude et que variété sans raison. Sans doute, les grandes questions sont toujours résolues de même; les grandes interpolations sont également absentes de toutes nos bibles, à l'exception d'un petit nombre qui y sont toujours. A cet égard, on peut dire que la pensée d'Alcuin a été respectée et que l'atelier de Tours n'a livré que d'assez bons textes, dignes d'être répandus sous l'invocation du nom de l'illustre abbé de Saint-Martin. Il y a un texte de Tours et il y a une tradition alcuinienne. Mais pour pouvoir juger ainsi, il faut ne voir les textes que de loin. Lorsque nous voulons déterminer, dans le détail, le texte des manuscrits de l'école de Tours, il nous échappe et, dans le plus grand nombre des cas, nous ne pouvons, ni donner la raison de ces variations sans fin, ni dire dans quel ordre les variantes ont dû se succéder. Sans doute l'explication d'une partie de ces variations est dans la correction incessante que nos manuscrits ont subie dans l'atelier même de Tours : certains d'entre eux sont de véritables types de manuscrits corrigés; mais cette explication n'est probablement pas suffisante, tant est grande, dans nos bibles, la diversité du détail. Il est surtout à peu près impossible, malgré le grand nombre des volumes qui sont entre nos mains, d'en dresser l'arbre généalogique et de dire sur quel manuscrit chacun d'eux a été copié. Peut-être la question est-elle mal posée ainsi. Nos bibles n'ont probablement pas été copiées les unes sur les autres. Les unes étaient commandées à l'avance et livrées aussitôt achevées, les autres ne restaient sans doute pas longtemps sur les rayons, car l'offre assurément était dépassée de beaucoup par la demande, je veux dire par les besoins des églises et par la générosité de leurs bienfaiteurs. Il est donc probable que les modèles de nos bibles ont été parfois des

exemplaires vieillis et sans valeur marchande, des manuscrits plus ou moins anciens, peut-être fort différents du type reçu, et qu'on avait raturés et corrigés pour les mettre au courant de la science du temps. De telles corrections sont toujours imparfaites. La négligence du correcteur se doublant de celle du copiste, l'arbitraire en outre se donnant libre carrière et les marges du modèle se couvrant de corrections gratuites ou tirées de n'importe où, il est naturel qu'en cinquante ans le texte copié soit devenu méconnaissable, et que nous ayons, ici encore, *tot exemplaria quot codices*. Si encore le modèle à copier était partout le même, on pourrait suivre comme à la piste les altérations du texte primitif, mais il est fort probable que les modèles ont été nombreux et divers. Saint-Martin était une fort grande abbaye, et on reprochait à Vivien d'avoir réduit le nombre de ses moines à deux cents : beaucoup d'entre eux ont dû être employés à la tâche, lucrative pour la maison et honorable pour l'artiste, de copier les manuscrits de la Bible. Nos bibles paraissent écrites chacune d'une seule main, toutes sont écrites posément et sans précipitation, et il n'est guère possible d'admettre que plusieurs n'aient pas été copiées à la fois et, par conséquent, sur des manuscrits déreliés ou plutôt sur des modèles différents. C'est ainsi qu'on a toujours procédé aux époques où les exigences de l'usage courant ont surexcité la production, et c'est ainsi que s'explique, en particulier, la diversité sans limite du texte des bibles copiées à Paris au XIIIe siècle. On prenait un vieux texte sur lequel on appliquait les chapitres nouveaux et que l'on corrigeait avec plus ou moins de soin d'après le type reçu et on copiait ce nouvel original. Il dut en être de même au IXe siècle. En outre, bien qu'il n'y ait pas de raison de penser qu'aucune de nos bibles ait été copiée hors de l'abbaye de Saint-Martin, il n'y aurait rien que de fort naturel à ce que les moines des abbayes de Marmoutier et de Cormery, proches parentes de Saint-Martin, eussent partagé les studieuses occupations de leurs confrères. Nous nous étonnerons donc moins de ne pouvoir suivre les progrès de l'altération du texte dans nos manuscrits.

Il paraît pourtant possible d'établir un certain ordre dans la succession des manuscrits et de reconnaître des degrés dans l'autorité des textes qu'ils représentent. S'il est difficile de conduire avec rigueur une semblable recherche, on peut néanmoins en espérer des résultats suffisamment certains.

Le lecteur qui voudrait étudier de plus près encore les relations de nos divers textes entre eux trouvera, dans le travail de M. Corssen sur le *Codex Adæ*, des tables, dressées avec beaucoup d'exactitude, desquelles il pourra tirer des preuves nombreuses de la variété de nos textes et de la difficulté de leur classement. Si dangereux qu'il soit de vouloir, dans l'état où sont nos textes, les classer chronologiquement, on peut dire que M. Corssen a réussi sur ce point important. Les conclusions qu'il tire de la collation de quelques passages des Évangiles, sont, dans leurs traits

principaux, à peu près d'accord avec ce que nous croyons pouvoir conclure de l'étude d'un grand nombre de passages, choisis dans les différentes parties de la Bible. Il est vrai que nos conclusions sont plus vagues et moins assurées que les siennes, et que nous leur avons dès l'abord enlevé une partie de leur portée, en mettant en doute la possibilité de classer nos textes d'une manière strictement chronologique. Au reste, le lecteur ne s'étonnera pas de nous trouver plus timide dans nos affirmations, si l'on peut parler ici d'affirmations. M. Corssen avait la tâche plus facile : il n'avait qu'à comparer le texte des Évangiles. C'est une besogne bien plus ardue de rechercher les rapports des textes dans la Bible entière. La méthode qui convient à un travail restreint ne peut être appliquée à une étude beaucoup plus vaste; la clarté des conclusions et la certitude des résultats diminuent et s'effacent à mesure que la base de la recherche, en s'élargissant, devient plus vague et plus fuyante. Peut-être n'est-ce pas entièrement notre faute et peut-être la prudence est-elle, en une matière si délicate, plus près du chemin qui mène à la vérité. J'en ai dit tout à l'heure les raisons.

Voici quelles sont, pour les Évangiles seulement, les conclusions de M. Corssen. Il est d'autant plus nécessaire de les formuler ici, que l'auteur, par une défiance que justifie la difficulté du sujet, s'est parfois abstenu de les exprimer en propres termes, et qu'il a laissé, pour une large part, au lecteur le soin de les tirer lui-même de ses collations fort habilement disposées.

Il y a, dit M. Corssen, en dehors des manuscrits solitaires, deux grandes familles de manuscrits bibliques carolingiens; les uns représentent une tradition diversement variée, depuis les manuscrits des Évangiles copiés en lettres d'or au temps de Charlemagne jusqu'aux manuscrits que M. Delisle appelle franco-saxons ; les autres sont les manuscrits de Tours. Ceux-ci peuvent être classés, plus ou moins exactement (je néglige les manuscrits qui ne contiennent que les Évangiles), dans l'ordre suivant :

Bible de Zurich.

Bible de Bamberg.

Bible de Berne.

Bible de Monza[1].

Bible de Grandval (M. Br. *add.* 10546).

Bible de Cologne.

Bible incomplète, n° 47 de la Bibliothèque nationale.

Bible du comte Rorigon ou de Glanfeuil (B. N. 3).

Première bible de Charles le Chauve ou bible du comte Vivien (B. N. 1).

Tous les manuscrits de Tours ont, avant les Évangiles, les quatre pré-

1. M. Corssen place à cet endroit la bible de Saint-Gall, dont l'écriture est toute différente de celle des bibles copiées à Tours.

faces usuelles dans l'ordre suivant : *Novum opus... Sciendum tamen...* [1] *Plures fuisse... Ammonius quidem* (Épître d'Eusèbe à Carpien)... Les bibles de Monza, de Grandval et de Glanfeuil suppriment l'Épître à Carpien.

Les sommaires sont les mêmes dans le plus grand nombre des manuscrits de Tours (*Generationum nomina*, etc.). Les bibles de Zurich et de Berne ont seules, pour saint Matthieu, un autre sommaire, commençant par : *De nativitate D. N. J. C. in Bethleem,* et qui ne s'applique pas sur les chapitres du texte. Nous avons déjà vu que la bible de Monza, qui n'a pas de sommaires pour les Évangiles, montre une division en chapitres à peu près semblable à celle de ces manuscrits.

Dès à présent donc, les manuscrits de Monza, de Zurich et de Berne d'un côté, les bibles de Grandval et de Glanfeuil de l'autre, se détachent du groupe principal, et le manuscrit de Monza se place entre les deux groupes détachés.

Si nous pénétrons dans le détail du texte, nous verrons, à une extrémité, les manuscrits de Bamberg et de Zurich étroitement unis, et la bible de Glanfeuil et la première bible de Charles le Chauve, à l'autre extrémité, si rapprochées l'une de l'autre qu'on a peine à ne pas croire que l'une est copiée sur l'autre. Le manuscrit B. N. 47 est très proche voisin de ce dernier groupe, qui du reste présente une analogie frappante avec les Évangiles de l'empereur Lothaire, eux-mêmes copiés à Tours. La bible de Charles le Chauve a été elle-même corrigée par une main contemporaine et d'une écriture semblable à celle du copiste, et ces corrections reproduisent, à peu près sans exception, le texte des Évangiles de Lothaire. Mais si nous nous demandons en quoi le texte des trois derniers manuscrits (bible de Glanfeuil, première bible de Charles le Chauve et ms. B. N. 47) se distingue du texte ordinaire des manuscrits de Tours, nous remarquerons avant tout que les variantes des manuscrits dissidents reproduisent presque toujours le texte de la deuxième famille de manuscrits, la plus ancienne, la famille des Évangiles en lettres d'or et des manuscrits franco-saxons [2]. La bible de Granval ne se rapproche pas plus qu'aucune autre des trois manuscrits que nous avons distingués des autres, en particulier de la bible de Charles le Chauve. Elle forme groupe avec toutes les autres bibles copiées à Tours. Les manuscrits de Bamberg et de Zurich, sans être toujours d'accord, se rencontrent pour accepter un certain nombre de leçons intéressantes et qui ne se trouvent pas ailleurs [3]. Quant à la bible de Charles le Chauve, quelles que soient les ap-

1. La bible de Glanfeuil et certains manuscrits des Évangiles, tels que les Évangiles de Lothaire (B. N. 266) et le manuscrit M. Br. *add.* 11849, ainsi que la deuxième bible de Saint-Aubin, écrivent : *Sciendum etiam.*

2. Voyez en particulier, sur ce point, *Ada-Handschrift*, p. 58 et 59.

3. Matth., viii, 20, Bamb. Zurich : *tabernacula* (leçon irlandaise ; les autres manuscrits : *nidos*). — xvi, 9, Bamb. Zurich (avec *am. car.*, etc.) : *quinque panum*

parences, il n'est pas probable qu'elle ait été copiée sur la bible de Glanfeuil. Ces deux bibles supposent un original commun.

Tels sont les résultats auxquels un examen attentif des Évangiles a amené M. Corssen. Il nous appartient de reprendre son étude en l'étendant à toute la Bible. Nous commencerons par comparer les deux bibles qui paraissent les plus récentes.

La première bible de Charles le Chauve, ou bible du comte Vivien, ressemble de si près à la bible de Glanfeuil, que l'on peut, même après une longue fréquentation des deux manuscrits, croire l'une copiée sur l'autre. Il n'en est rien, et les différences entre les deux textes sont en réalité moins rares qu'il ne paraît d'abord. Pour commencer par les Évangiles, nous avons déjà remarqué [1], dans les textes qui précèdent ces livres, plusieurs variantes qui ne sont pas fortuites. Les variations du texte lui-même ne s'expliquent souvent, ni par des ratures, ni par les erreurs du copiste, mais par une tradition différente. Sur treize divergences que relève M. Corssen, onze fois la bible de Charles le Chauve recherche les leçons des Évangiles de Lothaire (B. N. 266), plusieurs fois de ce manuscrit seul; la seule variante qui ne se retrouve pas dans les Évangiles de Lothaire [2] est absolument insignifiante. Nous devons donc croire que, pour les Évangiles, l'original de la bible de Charles le Chauve a été copié sur un manuscrit tout semblable aux Évangiles de Lothaire. Nous trouverions, dans le reste de la Bible, un assez grand nombre de désaccords, qui ne nous permettent pas de croire que la bible de Glanfeuil ait été copiée sur la bible de Charles le Chauve, ni réciproquement.

B. N. 3.	B. N. 1.
Gen., II, 2 : *ab omni opere* (= *vall. paul.* Monza. Bamb. Berne. Grandv. Col. B. N. 1**. 2. 45*. Mordr.).	1re m. : *ab universo opere* (= B. N. 4. 45**. Vienne 1190).
Nombres, IV, 14, sans addition (= *vall. paul.* Zurich*. Berne. Grandv. B. N. 2).	Après *vectes** : *omnia vasa quibus ministratur in sanctuario* (= Monza. Zurich**. Col. B. N. 6. 68. 11504*. S. Gall 75*).
Juges, VII, 24 : *atque Jordanen* (= Monza. Zurich. Col. B. N. 1**. 2. 6. 45. 68**. 11532. Théod. S. Gall 75. Eins. 1).	Om*. (= B. N. 68*. Berne).

quinque milia. (Monza. Berne. Grandv. Col. B. N. 1**. 47**, avec *tol. vall.* Théod., etc. : *quinque panum in quinque milia;* B. N. 1*. 3. 47*, avec B. N. 2 : *quinque panum et quinque milia*). — *Ib.*, 10, Bamb. Zurich. (avec *am. cav.*, etc.) : *septem panum quattuor milia* (Monza. Berne. Grandv. Col. B. N. 1**. 47**, avec Théod., etc. : *septem panum in quattuor milia;* B. N. 1*. 3. 47*, avec *tol.* B. N. 2., etc. : *septem panum et quattuor milia*).

1. Voyez p. 228.

2. Marc, XVI, 20 : *sermone* pour *sermonem*.

I Chron., xxvii, 3* : *princeps sanctorum principum* (= B. N. 11504* Théod.).	1re m. : *principes sanctorum principum* (= *vall. paul.* Monza. Berne**. Col. B. N. 3**). — Berne* : *principis sanctorum principum* ; B. N. 11532, textes du xiiie siècle et Vulg. : *principes cunctorum principum*.
És., xli, 11* : *erubescent adversum te pugnant*.	*erubescent omnes qui pugnant* (= *vall.* Monza. Col.; Berne : *pugnent*).
Jér., iii, 1 : *et ego suscipiam te* (= Berne. B. N. 11505).	Om. (= B. N. 2. 6*. 45. 94. 11532. 9382. Théod. S. Gall 39. 42. 82).
xi, 6, sans addition (= *vall. paul.* Zurich. Berne. Col. B. N. 2. 45. 11504. 11532. S. Gall. 82. Eins. 1).	Après *ad me* : *Inventa est*, etc. (voyez p. 154).
li, 11, sans addition (= *vall.* Berne. Grandv. Col*. B. N. 2. 45. 140. 11532. Théod. S. Gall 39. Orl. 14).	A la fin : *Rex Medorum contra Babylonem a Domino suscitatur* (= Monza. Zurich. Col**. B. N. 68. 11504. *paul.* Eins. 1. Pent. de Tours**, textes du xiiie siècle).
Éz. vii, 24* : om. *superbiam*.	*superbiam*.
xx, 31 : *idolis vestris*.	1re m. : *idolis suis*.
xxi, 1 : *ad me*.	Omis par la 1re main.
xxiii, 33 : *replebiris* (*vall. paul.* : *repleberis*).	*repleueris* (= Monza. Berne. Col. B. N. 2).
xxxvi, 17* : *domu* (= *vall. paul.* Monza. Berne. Col.; 2e m. : *humo*).	*domo* (= B. N. 2).
Matth., iv, 18 : *Ambulans*.	1re m. : *Ambulantibus*.
xxvii, 46 : *Heli Heli lema sabachthani*.	1re m. : *Heli Heli lema sabacthani* (= B. N. 47. 93. Col**. Théod. *am. fuld.* etc.).
Marc, xiii, 35 : *vigilate ergo* (*vall**. : *vigilate ergo omnes*).	1re m. : *vigilate ergo et orate* (= Grandv.; Monza : *videte, vigilate et orate*).
Luc, i, 38 : *Dixit autem Maria*.	1re m. : *Dixit autem Maria ad angelum* (= Grandv. Théod. manuscrit provençal de Lyon et bible allemande, manuscrit de Tepl.).
vii, 2 : *erat moriturus*.	Omis par la 1re main.
Jean, iii, 5* : *et spiritu sancto* (= Angers 1. Zurich. *arm. mull.* Stowe).	Om. *sancto* (= *am. fuld.* Autun 3. Théod. *vall. paul.* Monza. Berne. Grandv. Col. B. N. 2. 47. 93. 11505**. 11533. Irwin, etc.).
Jean, v, 4 : *detenebatur infirmitate* (= *vall. paul.* Monza. Angers 1. Col*.). — Zurich. Berne. Col**. B. N. 93. 11505* : *detinebatur infirmitate*.	*tenebatur infirmitate* (= B. N. 2. Théod. etc.).

Il résulte également de ce qui précède que la bible de Grandval n'est la copie, ni de la bible de Glanfeuil, ni de la bible de Charles le Chauve,

et qu'elle n'est pas non plus l'original de l'une ni de l'autre. Pour le mieux établir, je joins aux collations déjà faites l'indication de quelques variantes, dont plusieurs sont prises parmi les corrections contemporaines de la bible de Charles le Chauve.

Grandval.	**B. N. 1*.**
II Chron., vii, 2 : *eo quod implesset majestas Domini templum Domini* (= Berne. B. N. 3. 45. 11504**. 11532. 11940. Théod. [1re m. : *t. Dei*], textes du xiiie siècle).	Om. (= *vall. paul.* Monza. Col. B. N. 2. 11504*. S. Gall 75, etc.).
Osée, viii, 13 : *adfert adfert* (= Monza. Angers 1. S. Gall 43**. 75).	*affert adfert* [1] (= B. N. 3*). — Zurich*. Berne** : *affert;* Berne*. Col. : *affert affert; vall.* Genève 1* : *adfert;* B. N. 1**. 2. 3**. 6. 17. Zurich**. Ambr. E. 26 *inf.* : *afferent* [2].
Matth., v, 20 : *Dico enim* (= B. N. 1**. 2. 93. 11532. 11553. *paul. am. fuld.* Autun 3).	*Dico autem* (= B. N. 3. *vall.* Monza. Berne. Col. Théod. *mm. mt.* S. Gall 51).
xxi, 31 : *Dicunt ei primus* (= *vall. paul.* Monza. Zurich. Berne. Col. B. N. 6. 47. *hub*^{mg}. Vienne 1190. Douai 12. Irwin).	*Dicunt primus* (= B. N. 2. 3. 11505*. Théod.).
xxvii, 16, sans addition (= Monza. Bamb. Zurich. Berne. Col*.).	*Qui propter homicidium*, etc. (= Col**. B. N. 3. — Voyez p. 158).

Grandval.	**B. N. 1**.**
Col., iii, 8 : *omnem turpem sermonem de ore vestro non procedat* (= Monza. Col. B. N. 1*. 3. 47. 11505*. S. Gall 75. Eins. 6) [3].	Om. *non procedat.*
I Tim., iii, 7, après *foris sunt : ut doctrinam Domini nostri ornet in omnibus* (= Col. B. N. 1*. 3. 6 et manuscrit provençal de Lyon).	Sans addition.

On voit qu'aucune des hypothèses que l'on pourrait faire sur l'antériorité relative ou plutôt sur la relation de dépendance de nos trois textes

1. Cette différence dans l'orthographe est la marque d'une interpolation.
2. Autres variantes : *affer affer :* Théod. B. N. 11504. 11532. Orl. 14*. Berne A. 9**; *adfer : æm*. paul.; adfer adfer : cav.* S. Gall 44*; *aufer affer :* Berne A. 9*; *adferent :* B. N. 45. *æm***. Puy** (*at.*) S. Gall 41. 43**. 46**. 82**; *afferrent :* B. N. 140; *afferunt :* Eins. 1. 6; *adferunt :* S. Gall 43*. 44**. 45. 46*; *offerent :* B. N. 9382**, textes du xiiie siècle, Vulgate; *offerentes :* Orl. 14**. Note du manuscrit B. N. 16721 : *Jeronimus et antiqui habent : afferent, set ipse Jeronimus exponit : offerent, et hebreus et moderni habent : offerent.*
3. B. N. 6. 309. Berne A. 9 : *omnis turpis sermo de ore vestro non procedat.*

ne tient devant l'examen. Il faut donc les ramener tous trois à un original commun. En général, le texte de la bible de Grandval paraît, des trois, le plus ancien, et celui de la bible de Charles le Chauve le plus récent, mais il faut répéter qu'aucun des trois manuscrits n'est copié sur l'un des deux autres. Malgré toutes les apparences et malgré une ressemblance générale qui est incontestable, le texe de la bible de Grandval diffère profondément de celui des deux autres manuscrits, et surtout du texte de la bible de Charles le Chauve.

Tandis que la bible de Charles le Chauve paraît clore la série des bibles copiées à Tours, la bible de Bamberg et celle de Zurich semblent devoir être placées en tête de celles de ces bibles qui nous sont conservées. J'examinerai avec plus de détail la bible de Zurich, dont une collation plus complète est sous mes yeux.

L'Ancien Testament ne nous arrêtera pas longtemps. Il se distingue, au fond, assez peu des autres bibles du même groupe. Nous en connaissons du reste déjà un certain nombre de leçons.

Quant au Nouveau Testament, il doit être étudié de près. Voici quelques-unes des leçons qui peuvent servir à le caractériser. Nous les comparerons, selon notre coutume, au texte des autres bibles de Tours.

Zurich.	**B. N. 1.**
MATTH., I, 20 : *ex ea nascetur* (= *vall***. Monza. Berne. *mt.* textes irlandais).	*in ea natum est* (= Grandv. Col. B. N. 2. 3. 11505. 11533. Irwin, etc.).
XI, 21 : *Corozain* (= Monza B. N. 1**. 93. *fuld. arm. mm. ept. hub.* S. Gall. 51. *harl.*).	*Corazain* (= *vall.* Berne. Grandv. Col. B. N. 2. 3. Théod. *tol. bodl. mt*).
XVIII, 9 : *cum uno oculo* (= *vall.* Berne. Grandv. Col. B. N. 11532. Théod. etc.). — *paul. : cum unum oculum* (= *harl**).	*unum oculum habentem* (= Monza. B. N. 2. 3. Irwin, etc.).
Ib., 12 : *in montibus* (= Monza. Berne. Col. Théod. B. N. 2, etc.).	*in deserto* (= B. N. 3, textes du XIIIe siècle).
XXV, 41 : *quia præparatus est* (*qui præparatus est : vall.* Monza. Berne. Grandv. Col*. *am. fuld.* textes du XIIIe siècle).	*qui paratus est* (= Col**. B. N. 2. 3. 93. 11533, Théod. Irwin. *mm*).
XXVI, 1 et 2 : pas de rubrique.	Rubrique au v. 2 (= Grandv.; au v. 1 dans Monza. Col. B. N. 3).
XXVII, 46 : *Heloi Heloi lamazaptani* (= *vall.* Monza. Berne. Col*. Grandv. S. Gall 75. *mt; paul. : Heli Heli lamazaptani* [1]).	Voyez p. 230.

1. Voyez en outre, aux pages 158, 230 et 231, MATTH., XXI, 31 : XXVII, 16 ; MARC, XIII, 35 ; JEAN, III, 5 ; V, 4).

Rom., iv, 18 : *Sic erit semen tuum* (sans addition). *Et infirmatus fidem non consideravit* (unique).	Voyez p. 202.
ix, 25 : om. *et non dilectam dilectam* (= *vall.* Monza. Berne. B. N. 3. 93. 11505*. 11533. 11553. *paul.* Mun. 6229. *am.* etc.),	Avec l'addition (= Col. B. N. 2. 4*. 6. 254. S. Gall 70**, etc.).
xi, 24, à la fin : *per gratiam Jhesu Christi* (unique).	
Ib., 27 : à la fin : *dicit Dominus* (= Berne. B. N. 342. 343. 11932. 16262, versions provençale [fr. 2425] et allemande [Tepl.]).	Omis.
xv, 30 (om. *vestris*) *pro me ad Deum* (= *am. fuld. tol. cav. paul.* S. Gall 70. B. N. 6. 93. 17250*. Metz 7. Mun. 6229).	Om. *vestris pro me* (= *vall.* Monza. Berne. B. N. 1 3. 47. *harl.*, etc.).
Gal., v, 22 : *patientia, longanimitas, bonitas, benignitas, fides, mansuetudo, continentia, castitas* (unique).	Voyez p. 203.
Eph., iv, 25*, après *suo : et jusjurandum nolite diligere* (unique).	
Col., iii, 8 : *non emiseritis* (voyez p. 129).	Voyez p. 231.
Jac., v, 12* : *Sit autem vestrum* (= Col*. B. N. 93*. 321*. 11553. Théod. *lem. fuld. harl.* Genève 1*) [1].	*Sit autem sermo vester* (= *vall. paul.* Berne. Col**. B. N. 2. 3, etc.).
II Pierre, ii, 10* : om. *introducere* (= *vall.* Monza. B. N. 2. 7. 93. 11553. Théod. S. Gall 907. *tol. cav.* Mun. 6230. *paul.*).	*facere* (= Berne. Col. B. N. 3. 4*. 11505. 11533. *am. lem.*) [2].
Ib., 13* : *voluntatem expectantes* (faute de copie).	
Ib., 16, après *suæ vesaniæ : propriæ iniquitatis* (= Col*.; doublet; manuscrit provençal de Lyon : « le loguer de felonia »).	Omis.
Ib., 18 : *per licentia* (Berne : *pellicentia*).	*pellicent* (= Monza. Col. B. N. 2. 3. 6. 254. 11553. Théod. Mun. 6230; Théod^mg : *al. inliciunt*).
Apoc., xvi, 7* : *et audivi ab altare dicens.*	1re m. : *et audivi ab altari dicens* (= Monza. *vall***. *paul.* B. N. 4*. 11532) [3].

1. *Tol. cav. : verbum vestrum.*
2. *Introducere : dem.* B. N. 6. 254. 309. 321, textes du xiiie siècle.
3. Autres leçons des manuscrits : *et aud. ab. alteri dicentem :* S. Gall 2. *vall* ; et a. de altari dicentem : arm.; et a. de altare dicentem : cav.; et a. altare dicens : fuld.* B. N. 4**. 7. 11553. Théod.; *et a. alterum dicens : am. tol.* Théod^mg (*al.*);

Comme on le voit, la bible de Zurich a été copiée avec une certaine négligence. Mais, en dehors des fautes de copie qui lui sont particulières et qui, du reste, ne se sont pas perpétuées dans les autres manuscrits, elle a certainement un texte différent, à bien des égards, des manuscrits de la même famille qui paraissent plus récents. Nous savons déjà que, dans les Épîtres de saint Paul, elle contient une recension du texte toute particulière, reconnaissable dès l'abord aux sommaires dont elle est accompagnée, et qui paraît (chose digne de remarque) rappeler à certains égards les textes usités dans ce qui fut plus tard le Languedoc.

Le manuscrit de Zurich a reçu, dès le IX[e] siècle, un certain nombre de corrections qui ne manquent pas d'intérêt [1].

Nous avons, pour le moment, peu de chose à dire de la bible de Bamberg. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, elle paraît se distinguer fort peu, à l'égard du texte, de la bible de Zurich. Dans les Épîtres de saint Paul, en particulier, elle semble présenter le même texte, si on en juge par les sommaires. Néanmoins, ici même, on remarque des différences dont on ne peut saisir la raison. Il a dû y avoir à cet endroit, dans l'original commun des diverses bibles de Tours, quelque mutilation qui nous échappe, mais dont la trace s'est conservée. La grande variété dont les Épîtres de saint Paul nous montrent le tableau en est la preuve. Nous verrons tout à l'heure que, dans les Évangiles, la bible de Bamberg paraît quelque peu plus rapprochée de la tradition du *Codex Vallicellianus* que la bible de Zurich. Ce que nous avons observé des Épîtres de saint Paul nous mène au même résultat. On peut donc lui donner, jusqu'à preuve du contraire, la première place en tête des beaux manuscrits copiés dans l'école de Tours.

La bible de Berne paraît en général plus rapprochée, par son texte, des bibles de Bamberg et de Zurich que des manuscrits plus récents. Nous avons déjà remarqué que, dans les sommaires des Évangiles, elle a certaines particularités en commun avec la bible de Zurich. En revanche, les sommaires des Épîtres de saint Paul ne sont pas ceux du manuscrit de Zurich; ils sont identiques à ceux du *Codex Vallicellianus* et en partie à ceux de la bible de Bamberg : nouvelle preuve de la difficulté qu'il classer dans un ordre généalogique les bibles de Tours.

La bible de Cologne a pour nous un intérêt particulier, à cause des corrections et des additions qu'elle a reçues, presque aussitôt écrite, dans l'atelier même de Tours. Plusieurs de ces corrections représentent les mauvaises leçons et les interpolations des plus récents parmi les manus-

---

et a. alterum dicentem : Zurich**. B. N. 93. 104. 11505. 17250*. Genève 1. Berne A. 9*; *et a. alterum ab altari dicens :* Col.; *et a. de altare dicens :* Mun. 6230; *et a. alterum angelum dicentem ab altari :* B. N. 17250**.

1. Exemples : Rom., XIII, 11, *tempus* est effacé (= B. N. 17250; leçon rare et importante. — II Pierre, III, 16 (pour *perditionem*) : *damnationem*. Voyez du reste plus haut.

crits de Tours, et nous pouvons ici prendre sur le fait les altérations du texte de Tours. Il est certain, en effet, que ce manuscrit, dans lequel la corruption du texte est en train de s'accomplir, doit se placer un peu avant les derniers manuscrits, les plus interpolés, de l'école de Tours. Il serait pourtant difficile de lui assigner une place précise, tant sont flottants les rapports de nos textes entre eux.

Il nous reste à parler des bibles dissidentes, de la bible de Saint-Aubin d'Angers et de celle de Monza. On se souvient que les Épîtres de saint Paul sont la partie de la Bible où le texte varie le plus dans les manuscrits de Tours. Nous avons montré [1] que dans le manuscrit de Saint-Aubin les sommaires des Épîtres de saint Paul présentent certaines particularités toutes spéciales [2]. Nous relèverons tout à l'heure certains rapprochements remarquables entre la bible de Saint-Aubin et les représentants de la plus ancienne tradition alcuinienne. Le manuscrit a été corrigé plusieurs fois, et certaines des corrections qui y ont été apportées semblent intéressantes [3]. La bible de Saint-Aubin paraît représenter à tous égards, dans l'école de Tours, une très ancienne tradition.

Quant à la bible de Monza, il n'en est peut-être pas de plus ancienne parmi celles qui sont sorties des ateliers de Tours. Par certains traits, elle se rattache à ce qu'il y a de plus ancien dans la tradition d'Alcuin. Elle semble pourtant, à certains égards, moins éloignée des derniers manuscrits de Tours que la bible de Berne, par exemple. Mais il ne convient pas de prolonger outre mesure une comparaison qui ne peut aboutir à des résultats précis. Comme nous l'avons dit en commençant, aucune de nos bibles peut-être n'a été copiée sur une autre, et les modèles copiés ont été nombreux et variés, et sans doute souvent retouchés. Peut-être même les cahiers de ces modèles ont-ils été parfois confondus : cette hypothèse répondrait à plus d'une des difficultés de notre sujet.

Sous ces réserves, nous ne pouvons que nous rallier, en les modifiant quelque peu, aux conclusions de M. Corssen, et nous pouvons dès à présent ranger en tête des grandes bibles de luxe exécutées dans l'école de Tours les bibles de Bamberg, de Zurich et de Berne, à la suite desquelles se placent les bibles de Grandval et de Cologne, suivies de la bible de Glanfeuil et de la première bible de Charles le Chauve. Mais, avant les bibles les plus anciennes de l'école décorative de Tours, nous placerons les deux bibles dissidentes de Monza et de Saint-Aubin. Ces deux manuscrits sont pour nous, parmi les grandes bibles du IXe siècle, les plus anciens produits des ateliers de l'abbaye de Saint-Martin.

Ce premier résultat étant acquis, nous passons à la comparaison des bibles de Tours avec la bible de la Vallicellane.

---

1. Voyez p. 221.
2. Notez, Col., I, 19, à la fin, l'addition du mot *corporaliter* (comparez p. 82).
3. Act., VIII, 37 est cancellé (om. *am**. *fuld*. *cav*. B. N. 11533**. 11553*. S. Gall 63*; S. Gall 2 om. *Dixit — currum*).

Nous avons déjà remarqué que l'ordre des livres de la Bible n'est pas, des deux côtés, exactement le même. Dans le *Codex Vallicellianus,* les livres de Tobie et de Judith précèdent celui d'Esther; dans les manuscrits de Tours, l'ordre est : Esther, Tobie, Judith. Ce désaccord est léger. Il n'en est pas ainsi de celui qu'on remarque dans les sommaires des divers livres.

Pour rendre visible la différence de l'une et de l'autre tradition, nous mettrons en regard la série des sommaires des livres bibliques, telle que nous la trouvons des deux côtés. Pour le détail, le lecteur voudra bien se reporter à la table qui est à la fin de ce travail.

Vallicellianus.	**Tours.**
PENTATEUQUE.	
De die primo... 82, etc.	
Les manuscrits *vall.* Tours 10 et Angers 1 n'ont pas de sommaire pour la Genèse.	
JOSUÉ. JUGES.	
Promittit Deus... 33, etc.	
RUTH.	
Pas de sommaire (= Tours 10. Berne. Monza. Grandv. Col. Harl. 2805).	*Facta fame...* 10 (Angers 1. Bamb. Zurich. B. N. 1. 3. 47).
ROIS.	
Duo filii Heli... 98, etc.	*De Helcana...* 26, etc.
PROPHÈTES. JOB.	
Pas de sommaires.	
LIVRES SAPIENTIAUX.	
De parabolis... 60, etc.	
CHRONIQUES, ETC.	
Pas de sommaires.	
	Col. a, pour les Chron., les sommaires : *Descriptio nominum...* 111, etc.
MACHABÉES.	
Ubi eversa... 61, etc.	
ÉVANGILES.	
Generationum XLII... 88, etc.	*Generationum nomina...* 81, etc. Les manuscrits de Zurich et de Berne ont pour Matth. : *De nativitate Domini...* 77 (= Monza, texte).

ACTES.

Post passionem... 63. *Ubi præcepit*... 74.

ÉPÎTRES CATHOLIQUES.

Jacobus dispersis... 12, etc. *De inimicorum*... 20, etc.

PAUL.

Voyez plus loin.

APOCALYPSE.

Præfatione Johannes... 38.

Angers 1. Monza. Zurich. Berne. Grandv. Col. B. N. 47. 250, texte de B. N. 1 et 3 : *Johannes VII ecclesiis*... 25.

Sommaire de B. N. 1 et 3 : *De ecclesiis VII*... 48.

On voit qu'il y a, entre les deux familles, pour les sommaires, des différences considérables. On remarquera aussi que la limite entre l'une et l'autre tradition n'est pas partout nettement tracée. Enfin il nous est permis de penser que les rédacteurs de l'une et de l'autre édition n'avaient entre les mains aucun manuscrit de la Bible qui fût pourvu d'un système complet de chapitres. Autrement ils n'auraient pas laissé de telles lacunes dans la série de leurs sommaires.

Les Épîtres de saint Paul nous montreront une confusion telle, que le classement des manuscrits, à cet égard, semblera, au premier abord, presque impossible.

ROMAINS.

De nativitate... 51 : *vall.* Angers 1. Berne. Grandv. Col. B. N. 1. 3. 47. 250.
De fide eorum... 30 : Bamb. Zurich, texte de Monza.

I CORINTHIENS.

Obsecro vos... 25 : sommaire de *vall.;* Monza. Bamb. Berne. B. N. 47.
De apostolo... 25 : sommaire de Zurich.
De apostolo... 72 : Angers 1, texte de *vall.* et de Zurich.
De plenitudine... 72 : Grandv. Col. B. N. 1. 3. 250.

II CORINTHIENS.

Benedictus Deus... 20 : sommaire de *vall.;* Monza. Berne. B. N. 47.
De consolatione... 22 : Bamb. Zurich.
De passionibus... 29 : texte de *vall.;* Angers 1. Grandv. Col. B. N. 1. 3. 250.

GALATES.

Miror... 12 : *vall.* Monza. Bamb. Berne. B. N. 47.
De apostolo... 19 : Zurich.
De resurrectione... 37 : Angers 1. Grandv. Col. B. N. 1. 3. 250.

ÉPHÉSIENS.

De sanctis... 31 : *vall.* Monza. Angers 1. Bamb. Berne. Grandv. Col. B. N. 1. 3. 47. 250.

De benedictione... 10 : Zurich.

. . . .

HÉBREUX.

Multifarie... 23 : *vall.* Monza. Berne. B. N. 47.

De Christo... 39 : Angers 1. Bamb. Zurich. Grandv. Col. B. N. 1. 3. 250.

Ce tableau, moins compliqué qu'il ne semble, montre que, de même qu'il ne nous a pas été possible de classer les textes de Tours avec rigueur, nous ne pouvons pas davantage nous prononcer, avec une netteté parfaite, sur les rapports qu'ils peuvent avoir avec le *Codex Vallicellianus*. Ou plutôt, nous ne saurions conclure autre chose de cette incertitude même, sinon que probablement nos textes ont été mêlés et confondus, et qu'aucun d'eux n'est, en tout, le modèle des autres. On se souvient que nous avons tiré de l'étude de la stichométrie des indications analogues[1]. Néanmoins, pour les livres dans lesquels nous sommes à même d'établir une comparaison, il nous semble que nous pouvons conclure à l'ordre suivant : *Vallicellianus*, Monza, Angers, Bamberg, Zurich, Berne, B. N. 47, Grandval, Cologne, B. N. 3 et 1.

Pénétrons dans le détail du texte, en nous bornant à l'étude des livres que nous sommes à même de connaître le mieux. Nous donnerons, pour commencer, la collation de quelques passages de la Genèse dans le *Codex Vallicellianus* et dans le plus récent des manuscrits de Tours[2].

Vallicellianus.	**B. N. 1.**
I, 2 : *erant.*	Omis.
3 : *Dixit quoque.*	*Dixitque.*
4 : *divisit lucem a tenebris.*	*divisit Deus lucem a tenebris.*
12 : *afferentem.*	*ferentem.*
15 : *ut luceant.*	*et luceant.*
19 : *Factumque est.*	*Et factum est.*
II, 25 : *Erat autem uterque nudus.*	*Erant autem uterque nudi.*
V, 22 : (om. *et*) *vixit.*	om. *et vixit.*
VII, 14 : om. *universaque jumenta in genere suo* (= Monza).	*universaque jumenta in genus suum*
XII, 1 : *et veni.*	Omis.
XIV, 5* : *quintodecimo.*	*quartodecimo.*
XV, 1 : *itaque.*	*ita.*

1. Voyez plus haut, p. 198.

2. Dans les passages cités, le texte des manuscrits de Tours est presque toujours d'accord avec celui du manuscrit B. N. 1. J'ai comparé ces passages dans le plus grand nombre des manuscrits. Je mentionne les exceptions lorsqu'il s'en rencontre.

XVI, 11 : *concipies.*	*concepisti.*
XXVIII, 2 : *fratrem.*	*patrem.*
XXXIII, 8 : *Et Esau : Quænam sunt, inquit.*	*Ait Esau : Quænam sunt, inquit* [1].
L, 10 : *Athad.*	Omis.

Il serait facile d'étendre cet examen au reste du Pentateuque et de montrer, en particulier, que les interpolations assez nombreuses que nous avons relevées dans les quatre derniers livres de Moïse, ainsi que dans le livre des Juges, sont en général absentes des manuscrits de Tours [2]. Il semble qu'il y ait, dans les premiers livres de la Bible, peu de ressemblance entre le texte du *Codex Vallicellianus* et celui des manuscrits de Tours. Le texte du *Vallicellianus* est le plus incorrect et il ne paraît pas que les manuscrits de Tours en représentent une édition corrigée.

Cependant l'accord des plus anciens manuscrits de Tours avec le *Codex Vallicellianus* dans des leçons aussi rares que Gen., III, 15 (*Ipse conteret*) et dans des singularités telles que l'omission du sommaire de la Genèse, atteste qu'il y a à la base des deux traditions un point de départ commun.

Tandis que le Pentateuque montre les mêmes sommaires, ou à peu près, de l'un et de l'autre côté, mais un texte différent, nos manuscrits se séparent quant aux sommaires des livres des Rois et se rapprochent quant à leur texte. Les grosses erreurs du *Codex Vallicellianus* [3] ne se retrouvent généralement pas dans les bibles de Tours. C'est probablement la seule différence importante qu'il y ait à relever, à cet endroit, entre les deux textes.

J'ai montré comment les deux interpolations, dans Ez., XXXII, se trouvent à leur place dans les manuscrits de Tours, et interverties dans le *Codex Vallicellianus* [4].

Le texte des Proverbes montre des différences assez nombreuses et assez apparentes.

Vallicellianus.	**B. N. 1.**
VI, 2 : *propriis sermonibus.*	*propriis sermonibus tuis* (1re m.).
24 : *Et custodiat.*	*Ut custodiat.*
VIII, 32 : *audite.*	*audite me.*
34 : *fores meas.*	*fores meos.*
IX, 15 : om. *per.*	*per viam.*
X, 18 : *contumelias.*	*contumeliam.*
XII, 20 : *qui autem ineunt pacis consilia.*	*qui inveniunt autem pacis consilia* [5].

1. Tours 10* om. *Dixitque Esau.*
2. Voyez ci-dessus, p. 199.
3. Voyez page 199.
4. Voyez p. 200.
5. Col. : *inveniunt pacis consilia.*

xv, 10 : om. *vitæ*.	*viam vitæ*.
19 : *impiorum*.	*pigrorum* [1].
xviii, 3 : *sequetur*.	*sequitur*.
xix, 2 : *offendet*.	*offendit*.
xx, 30 : *absterget*.	*abstergit*.
xxiii, 29* : *cujus patris væ ?*	*cujus patri væ?* [2] (= Théod. *paul.* Col.).
35 : *et non dolui*.	*sed non dolui*.
xxiv, 24 : *qui dicit*.	*qui dicunt*.
xxv, 2 : om. *est*.	*est*.
xxvii, 17 : *exacuit*.	*exacuet*.
22 : *ptisanas* (= *paul.* Col.).	*ptisanas* sur un grattage ; B. N. 3 : *ptipsanas* [3].
xxix, 3 : *scortam*.	*scorta*.
xxxi, 31 : *opera sua* (= *am. paul.* Col.).	*opera ejus* (= *tol. cav.* B. N. 2. Théod.).

J'ai déjà fait remarquer que, dans le Cantique des Cantiques, les rubriques allégoriques ne commencent pas au même endroit dans le *Codex Vallicellianus* et dans les bibles de Tours et qu'elles ne sont pas les mêmes au commencement [4]. L'Ecclésiastique a les mêmes rubriques dans les deux textes, et, dans tous les deux, la prière de Salomon en forme le chapitre cxxvii^e et dernier.

Les manuscrits de Tours semblent au premier abord n'avoir rien de commun, dans les Évangiles, avec le *Codex Vallicellianus*. Si nous comparons la première bible de Charles le Chauve avec le *Vallicellianus*, nous ne verrons que des différences entre ces deux textes, mais à mesure que nous remontons dans la série des manuscrits de Tours, nous nous rapprochons du *Codex Vallicellianus*. Parfois même il nous semble pouvoir noter l'instant où les corruptions s'introduisent dans le texte primitif. C'est dans les corrections de la bible de Cologne que nous relevons pour la première fois, dans les manuscrits de Tours, les interpolations de Matth., xxvii, 16 : *qui propter homicidium missus fuerat in carcerem*, et du verset 32 : *venientem obviam sibi* [5] ; c'est la seconde main du même manuscrit qui substitue dans le verset 46, à la leçon du *Vallicellianus* et des anciens manuscrits : *Heloi Heloi lamazaptani*, celle qui correspond au texte grec : *Heli Heli lema sabacthani*. Une autre interpolation du même chapitre, celle du verset 35 : *ut impleretur*, etc., remonte plus haut ; nous la retrouvons déjà dans la bible de Zurich, et elle était auparavant dans.

1. Voyez p. 200.
2. B. N. 2 : *cujus patriæ væ ?*
3. B. N. 2 : *ptysanas;* Théod. sur un grattage et Puy : *ptisinas;* B. N. 11533* et textes du xiiie siècle : *tipsanas;* S. Gall 12 : *thipsinas*.
4. Voyez p. 200. Rubriques des manuscrits de Tours : i, 1 : *Vox synagogæ : Nigra sum...* 6 : *Vox ecclesiæ ad Christum : Indica mihi...*
5. Après *hominem Cyrenæum* (Col.**. B. N. 1. 3. 17).

les Évangiles de Saint-Martin de Tours, sans parler de beaucoup d'autres autorités, d'ailleurs insuffisantes[1]. Il semble que, par ce petit nombre d'exemples, nous assistions à la transformation successive du texte des Évangiles dans les bibles de Tours. Peu différent peut-être à l'origine du texte du *Codex Vallicellianus*, le texte de Tours se modifie peu à peu jusqu'à ne plus lui ressembler en rien.

Ce résultat diffère de celui auquel M. Corssen est arrivé dans son travail à tant d'égards remarquable. Il nous faut donc le justifier en l'appuyant sur les collations mêmes que M. Corssen a réunies avec une si louable exactitude.

M. Corssen a relevé, dans quarante manuscrits du IXe siècle, les variantes de 269 passages choisis dans les trois premiers Évangiles. De ces quarante manuscrits, douze sont des bibles complètes et huit de ces bibles ont été copiées à Tours. Or, si nous comparons les leçons du *Codex Vallicellianus* à celles des principales bibles de Tours, nous trouverons que, sur 269 passages, le *Codex Vallicellianus* est en désaccord :

103 fois avec la première bible de Charles le Chauve;
94 fois avec la bible de Glanfeuil ;
60 fois avec la bible de Cologne ;
60 fois avec la bible de Grandval ;
55 fois avec la bible de Zurich ;
54 fois avec la bible de Berne ;
52 fois avec la bible de Bamberg, et
48 fois seulement avec la bible de Monza.

Ainsi, selon toute apparence et d'après les collations mêmes de M. Corssen, la bible de la Vallicellane paraît être le point de départ, déjà assez lointain, du développement du texte des Évangiles, et les manuscrits de Tours semblent s'en être éloignés dans l'ordre suivant :

Bible de Monza,
(Bible de Saint-Aubin)
Manuscrit Harl. 2805,
Bible de Bamberg,
Bible de Zurich,
Bible de Berne,
Bible de Grandval,
Bible de Cologne,
Manuscrit B. N. 47,
Bible de Glanfeuil,
Et première bible de Charles le Chauve,
ce qui était à démontrer.

1. *Ut impleretur — miserunt sortem : am. big. bodl**. Ambr. I. 61 *sup.* et autres manuscrits irlandais. *ml. mm. gat.* Angers 20. Autun 3. Zurich. Grandv. Col. B. N. 1. 3. 47. etc.).

Tous les changements au texte alcuinien des Évangiles ont été des altérations. Ce texte, de caractère anglo-saxon, mais primitif et relativement pur, est devenu, entre les mains des correcteurs de Saint-Martin de Tours, le texte le plus vulgaire et le plus abâtardi que l'on puisse penser. J'ai tort de parler ainsi : tout le moyen âge s'est appliqué à l'interpoler et à le défigurer encore davantage.

Quant au reste du Nouveau Testament, il nous suffira de ce qui a été dit de la difficulté de classer le texte de certains livres, et nous éviterons d'entrer dans un examen qui serait épineux. Nous avons reconnu, en effet, que dans les Actes des Apôtres et dans les Épîtres de saint Paul, de même que dans certaines parties de l'Ancien Testament, le texte du *Codex Vallicellianus* a subi des influences étrangères. Il y a là des doublets, des sommaires qui ne sont pas d'accord avec le texte, des corrections déplacées, en un mot toutes les marques d'un texte retouché. Néanmoins, pour les Épîtres de saint Paul elles-mêmes, il nous a semblé pouvoir mettre encore le *Vallicellianus* en tête de la série des textes. Mais il faut craindre de trop nous avancer sur ce terrain.

Si nous sommes encore dans l'incertitude, sur plusieurs points, quant aux rapports des textes de Tours avec le texte d'Alcuin, nous n'en croyons pas moins pouvoir affirmer que ces rapports existent. Nous pouvons même, pour certaines parties de la Bible, en formuler la loi, et nous avons quelque clarté sur la déformation successive du texte alcuinien. Cette altération est si profonde, qu'il faudrait nier qu'il y ait aucun rapport entre les dernières bibles de Tours et l'œuvre d'Alcuin, si nous n'avions sous les yeux de nombreux textes intermédiaires, dans lesquels on peut suivre comme à la piste ce changement incessant. Telle a été l'œuvre de cinquante ans de copie, l'œuvre surtout des dix années qui ont précédé l'an 850, dans le monastère même qui avait été dirigé par Alcuin.

SIXIÈME PARTIE

LES GRANDES ÉCOLES CAROLINGIENNES

CHAPITRE PREMIER

ADALBALD ET L'ÉCOLE DE TOURS

En dehors des grandes bibles que nous venons d'étudier, l'école de Tours a produit un grand nombre de manuscrits bibliques, parmi lesquels les Évangiles tiennent le premier rang. Avant d'aborder l'examen des manuscrits des Évangiles, nous mentionnerons un Nouveau Testament, qui sort des mêmes ateliers. Il provient de Saint-Denis et il est conservé à la **Bibliothèque nationale** sous le **numéro 250** du fonds latin. L'écriture de ce manuscrit et son ornementation présentent tous les caractères des manuscrits écrits à Tours au milieu du IXe siècle. Les grandes initiales sont peintes assez lourdement et sont relevées d'or et d'argent. Les *incipit* sont écrits en partie en une belle capitale rouge, en partie en capitale d'argent sur des bandes de pourpre. En tête des Évangiles, on voit les canons d'Eusèbe sous une assez belle arcature surmontée d'oiseaux. En tête des Épîtres de saint Paul, les vers de Damase : *Jamdudum Paulus*..., sont écrits en capitale rustique d'or, d'argent et rouge sur violet. La préface : *Novum opus*..., est en onciale, l'épître à Carpien en une semi-onciale très bien formée ; de même les arguments, et le commencement des Actes et de l'Épître aux Laodicéens. Si nous nous en rapportons aux collations de M. Corssen, nous verrons que notre manuscrit marche d'accord avec la bible de Grandval. Sur 269 passages, les deux textes ne sont que onze fois en désaccord. Nous pouvons donc, sous la réserve de quelques différences dans les parties accessoires du texte, mettre le Nouveau Testament de Saint-Denis sur le même rang que la bible de Grandval.

C'est des Évangiles copiés à Tours qu'il nous faut nous occuper maintenant. Nous connaissons quatorze manuscrits de cette famille.

Le plus important, peut-être, par son antiquité et par la signature du copiste qu'il porte, est le manuscrit **17227 de la Bibliothèque nationale.** Il provient des Jacobins-Saint-Honoré et il a été donné à la Bibliothèque du Roi par l'abbé Sallier, l'un des gardes de la Bibliothèque. La

paléographie de ce manuscrit est plus archaïque que n'est en général celle des bibles de Tours. L'argument de saint Matthieu et la première page des autres arguments sont en onciale; le reste des arguments est en semi-onciale, de même que la première page du texte de saint Matthieu, l'oraison dominicale dans le même Évangile et la première ligne de certains paragraphes tels que *Christi autem generatio sic erat* (MATTH., I, 18). Dans cette semi-onciale, on remarque la contraction *et*, que nous avons déjà observée dans la bible de Saint-Aubin. Dans le texte en minuscule, ont voit les ligatures *re, ret, rt, ra;* les *a* sont en partie semi-lunaires. On voit en plusieurs endroits des inscriptions, en partie écrites en lettres grecques, qui ont pour nous le plus grand intérêt.

Fol. 3 v° : INCPT PRÆFAT EVANGL SECUND MATHEU ΔΩ ΓΡΑΘΥΑC ΑΜΗΝ.

Fol. 6 v°, au-dessous d'une croix à laquelle sont suspendues les lettres Λ et Ω, on lit, en lignes alternativement rouges et noires : IN NOMINE DIVINI DĪ SUMMI INCIPIT LIB̄ EVANGELII SECUNDUM MATTHEUM ΔC̄ ΛΔΗCΘΩ CΚΡΙ-ΒΗΝΘΗ ΛΔΛΛΒΛΛΔΩ.

Fol. 65 : EXPLT EVANGLM SECD MATTHEUM HABET VERS̄ ĪĪ DCC VOS QUI ESTIS LECTURI ORATE PRO SCRIPTORE CΥ Δ̄Μ ΛΒΗΛΘΙC ΠΡΩΘΗΚΘΩΡΗΜ [1]. Suit le chrisme antique.

Fol. 66, l'argument de saint Marc est suivi des mots : ΔΩ ΓΡΑΘΥΑC ΑΜΗΝ.

Fol. 68, l'Évangile de saint Marc est précédé de la croix que nous avons vue plus haut.

Fol. 108, l'argument de saint Luc est précédé du monogramme du Christ, très compliqué.

Adalbaldus, qui a signé ce manuscrit, est un des calligraphes les plus distingués de l'époque carolingienne. M. Delisle nous l'a fait connaître. Plusieurs manuscrits signés de son nom nous sont conservés.

Le plus important est un manuscrit de Quedlimbourg, qui contient un recueil de textes relatifs à la vie et au culte de saint Martin [2]. Une des dernières pages du manuscrit se termine par une souscription tracée en onciale rouge et qui est ainsi conçue :

Ego indignus prbt Adalbaldus hunc libellum ex iussione domino meo Fredegiso manu propria scripsi.

Un recueil d'opuscules de saint Augustin et d'autres auteurs, dont les premiers cahiers sont à la bibliothèque de Tours et dont les deux derniers ont été dérobés par Libri [3], portait, à la fin, la signature et le mono-

---

1. Nous avons remarqué une note semblable dans la bible de Monza. Voyez plus haut, p. 90 et 223.

2. Delisle, *L'École calligraphique de Tours*, p. 20 et pl. I-IV.

3. Tours, 281 et B. N. n. acq. lat. 445 (Libri 75). — Voyez le Catalogue de M. Dorange, p. 148; Delisle, *Notice sur les manuscrits disparus de la bibliothèque de Tours*, p. 51 (*Notices et extraits des manuscrits*, t. XXXI, I, p. 207); *L'École calligraphique de Tours*, p. 20; *Catalogue des manuscrits Libri et Barrois*, p. 24 et pl. VII.

gramme d'Adalbaldus, dans des cercles concentriques. Les cahiers dérobés ont été recouvrés par la France, mais la signature d'Adalbald ne s'y trouve plus. Libri a « commis le sacrilège » de l'anéantir. Le volume appartenait, probablement dès l'origine, à l'abbaye de Saint-Martin de Tours.

Enfin on regrette la perte d'un Orose, qui a disparu depuis un demi-siècle de la bibliothèque de Tours. Le feuillet qui contenait la signature : *Hic liber Adalbaldi artificis*, enfermée dans un cercle où les lettres A B D L forment le monogramme « Adalbald », a été retrouvé par M. Desnoyers. Il figure actuellement, sous le numéro 405, au fonds des nouvelles acquisitions latines de la Bibliothèque nationale [1].

Le nom d'*Adalbaldus* est inscrit, ainsi que celui de *Fridegisus abbas*, parmi les *nomina fratrum de Turonis*, dans le Livre des confraternités de Saint-Gall [2]. Aucun doute n'est possible sur la personne de *Fredegisus*, par ordre duquel Adalbald a copié le recueil relatif à saint Martin. C'est l'illustre abbé de Saint-Martin de Tours, le deuxième successeur d'Alcuin. Alcuin était mort en 804, et Frédégise gouverna l'abbaye de Saint-Martin de 807 à 834. C'est donc avant l'an 834 qu'a été copié le manuscrit de Quedlimbourg, et c'est par conséquent sous le règne de Louis le Débonnaire que l'éminent artiste a, soit inventé, soit amené à sa perfection le style admirable de la semi-onciale carolingienne.

Peut-être est-il possible de préciser davantage et, sans déterminer aucune date, de reconnaître plusieurs périodes dans le développement du talent d'Adalbald.

M. Delisle s'est assuré, par une étude attentive, que l'écriture du recueil de saint Augustin est identique à celle du manuscrit de Quedlimbourg. Le caractère calligraphique de ces deux manuscrits est en effet le style de l'école de Tours dans toute sa beauté. L'écriture semi-onciale est plus grosse et plus forte que dans aucune de nos grandes bibles : celle qui en approche le plus est, si j'ai bon souvenir, la bible de Bamberg. Aucun de nos manuscrits bibliques, je pense, ne reproduit exactement le même type, sinon peut-être les Évangiles de Nancy, dont il sera question tout à l'heure. Tout autre est le type du manuscrit que nous étudions. Rien ne s'oppose à ce que nous admettions que la main du copiste est la même dans les passages en semi-onciale ; mais les ligatures et la forme de l'*a*, dans la minuscule, trahissent une époque sensiblement plus ancienne : les particularités que nous avons relevées se retrouvent dans le *Codex Adæ*, que nous avons lieu de supposer écrit sous le règne de Charlemagne. Sans qu'il nous faille remonter aussi haut, nous devons penser

1. *Manuscrits disparus de Tours*, p. 80 (*Notices et extraits*, p. 237) ; *L'École calligraphique de Tours*, p. 20 ; J. Desnoyers et L. Delisle, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, année 1886, p. 376 et 378.
2. Édition P. Piper, p. 13.

que le manuscrit d'Adalbald que nous étudions a été écrit assez longtemps avant les deux autres qui sont signés de lui : l'un de ceux-là, on s'en souvient, n'est pas postérieur à 834.

Frédégise, nous l'avons dit, était dès 807 chargé du gouvernement de l'abbaye de Saint-Martin. Le lecteur n'a pas oublié que Frédégise est, suivant toute probabilité, ce même Nathanaël qui était le confident de toutes les pensées d'Alcuin et que son maître envoyait, pour la Noël de 801, porter à Charlemagne la bible qu'il avait fait copier pour lui [1]. Alcuin ne pouvait l'honorer davantage qu'en lui donnant le nom du « véritable Israélite, en qui il n'y avait point de fraude ». On peut croire qu'aussitôt assis sur le siège abbatial de son maître et de son ami, il eut à cœur de reprendre une œuvre qui avait été chère à Alcuin et de former à son tour ses disciples à l'art de copier les livres religieux et particulièrement la Bible. Néanmoins il ne semble pas qu'aucune des grandes bibles de Tours date de son administration. Celles dont nous connaissons la date paraissent avoir été écrites sous ses successeurs, vers les années 840 à 850, mais par les artistes mêmes qui avaient été formés à l'école de Frédégise et d'Adalbald.

Il faudra tenir grand compte, dans l'histoire du développement de la calligraphie de Tours, du manuscrit de l'Octateuque qui est conservé dans la bibliothèque de cette ville, sous le numéro 10 [2]. L'écriture semi-onciale que l'on voit dans ce manuscrit est plus grosse encore que celle où nous reconnaissons la main d'Adalbald ; la minuscule est plus droite et plus grosse que celle d'Adalbald. L'écriture d'Adalbald a du reste assez varié pour que nous n'ayons pas le droit de déclarer que ce manuscrit n'est pas de lui. En tous cas, il ne semble pas que l'Octateuque soit antérieur à l'époque du célèbre calligraphe. Adalbald a probablement inventé la semi-onciale carolingienne, et il l'a certainement menée à sa perfection.

Il est temps d'examiner le texte des Évangiles d'Adalbald. Cette étude ne saurait être trop exacte, car il s'agit du plus ancien manuscrit des Évangiles qui nous ait été conservé parmi ceux qui ont été écrits à Tours.

Pour chercher à reconnaître les affinités du texte d'Adalbald, j'ai choisi, dans les excellentes collations de M. Corssen, 160 passages dans lesquels j'ai comparé la leçon d'Adalbald avec celles d'un certain nombre de manuscrits pris parmi les plus importants. Sur ces 160 passages, notre texte se prononce

103 fois contre la première bible de Charles le Chauve ;
97 fois contre les Évangiles de Lothaire ;
94 fois contre les Évangiles de Saint-Médard ;
86 fois contre le manuscrit Harl. 2788 ;

---

1. Voyez plus haut, p. 189.
2. Voyez ci-dessus, p. 204.

47 fois contre le *Codex Vallicellianus*;

37 fois contre le manuscrit B. N. 9385;

23 fois, sur 117 passages collationnés seulement, contre les Évangiles de Nancy;

26 fois contre la bible de Monza;

23 fois contre les Évangiles de Saint-Corneille (M. Br. *add.* 11848);

21 fois contre la bible de Zurich,

et 20 fois seulement contre la bible de Bamberg.

Il est donc établi que, des nombreux manuscrits écrits à Tours qui sont connus de nous, ceux dont le texte d'Adalbald se rapproche le plus sont: 1° la bible de Bamberg et celle de Zurich; 2° les Évangiles de Saint-Corneille; 3° la bible de Monza. Ce résultat est pleinement d'accord avec tout ce que nous savons de l'âge de nos manuscrits et de l'ancienneté relative de leurs textes [1].

Aussitôt après le manuscrit qui est signé d'Adalbald, nous devons mentionner celui qui ressemble le plus, par sa calligraphie, à la manière classique du célèbre artiste de Tours. Je parle des **Évangiles dits de saint Gauzelin,** qui sont conservés au **trésor de la Cathédrale** de **Nancy**. Ce manuscrit a été parfaitement décrit dans la *Monographie de la Cathédrale de Nancy,* par M. E. Auguin, qui lui a consacré de fort belles planches. C'est sans doute un des plus beaux manuscrits qui aient jamais été écrits. Il mérite donc un examen particulier.

Je ne parlerai pas de la reliure splendide qui recouvre notre manuscrit. Celui-ci est malheureusement mal entretenu.

Les quatre premières pages forment un cahier à part; elles sont écrites en capitale rustique, en blanc sur pourpre foncé, dans un cadre de couleurs pourpre bleuâtre, jaune et rouge, fleuronné aux coins.

Fol. 1 (autour d'une figure représentant une sorte de coffre, peut-être l'enveloppe d'un livre) :

Hic liber est vitæ, hic fons et origo librorum,
Unde fluit quicquid q[uisqu]is in orbe sapit.

1 v° et 2 : *Similitudo hominis in eis*. Huit distiques :

Additur his hominis vultus venerabilis alm[i].

2 v°, le chrisme entre quatre figures paraissant représenter des livres (la lettre L se lit sur celle de droite en haut) :

Quattuor hic rutilant uno de fonte fluentes.

3 v° (argent, sur deux bandes de pourpre) :

Quattuor hic rutilant uno de fonte fluentes,
Matthei, Marci, Lucæ libri atque Johannes.

---

1. Une main du xe siècle a inscrit entre les lignes du manuscrit d'Adalbald quelques variantes, dont les deux plus intéressantes se retrouvent, un peu variées, dans le manuscrit de Marmoutier (Egerton 609) : Matth., xxi, 17 : *docebat eos de regno Dei;* Luc, xxii, 27 : *In gentibus qui recumbit. In vobis autem non sic, sed qui ministrat.*

Au milieu, dans un losange or et noir[1], fleuronné aux coins, l'Agneau (en or teinté de rouge) avec le nimbe croisé et les instruments de la Passion, entouré d'un cercle en argent. A l'entour, les figures des quatre animaux. Aux angles, en dehors, les figures des quatre grands prophètes; deux séraphins aux angles de droite et de gauche du losange. Cette peinture est absolument dans le style du manuscrit B. N. 1.

9-12, canons. Les ornements sont dans le style des manuscrits de Tours.

18 v°, à l'intérieur d'un cadre vert et pourpre, dans une auréole verte, Matthieu, très petit, assis, et l'ange en haut. Entre les deux :

Hoc Mattheus agens hominem generaliter implet.

Sur les côtés, deux arbres. En haut et en bas, en capitale rustique d'or, cinq vers alexandrins :

Mattheus ex sacro totus spiramine fretus...

Au milieu de l'argument de saint Marc, on voit un double feuillet pourpré cousu après coup au milieu du cahier. On y lit, en blanc, les mots : *Quattuor facies uni et quattuor pennæ uni,* suivis de huit distiques :

Matthei, Marci, Lucæ sanctique Johannis
Nos cogit scema plura thalia loqui...

Explicuerunt versus in sanctum evangelium Marci feliciter. ΑΡΝΑΛΔΩ ΙΟΒΗΝΘΗ.

. . . .

L'onciale de l'école de Tours, tour à tour d'or, d'argent, rouge et noire, apparaît dans les préliminaires des Évangiles; la semi-onciale de Tours, très grande et très belle, se voit en or, dans la préface de saint Jérôme : *Novum opus...*, en noir dans l'Épître à Carpien qui suit les canons, et dans les arguments des Évangiles. Le texte est écrit dans la minuscule ordinaire de Tours. On n'y voit pas de divisions, mais les chapitres sont marqués en marge, de la première main. Les sommaires sont les mêmes qu'on voit ordinairement dans les manuscrits de Tours[2].

Il n'y a pas beaucoup de manuscrits mieux datés, à tous égards, que celui-ci. C'est, s'il en fut jamais, un produit de l'école de Tours. L'écriture semi-onciale qu'on y admire ressemble, autant qu'il est possible, à la seconde manière d'Adalbald. Une tradition qui paraît digne de foi veut que ce précieux manuscrit ait appartenu à saint Gauzelin, qui fut évêque de Toul de 922 à 962. En effet, il a fait partie du trésor qui a été con-

---

1. Je compte les couleurs de dedans en dehors.

2. Notre manuscrit semble avoir été copié sur un modèle encore plus richement décoré qu'il n'est lui-même. Le vers, deux fois répété, dans lequel les quatre Évangiles sont comparés, suivant l'ancienne tradition de l'art chrétien, aux quatre fleuves du paradis :

Quattuor hic rutilant uno de fonte fluentes,

ne correspond à aucune figure. Peut-être faut-il le mettre en relation avec la belle image de la « Fontaine de vie » qu'on voit dans l'évangéliaire de Godescalc et dans les Évangiles de Saint-Médard. Voyez de Bastard, pl. LXXXIV, et F. Piper, *Karls des Grossen Kalendarium und Ostertafel*. Berlin, 1858. Comparez aussi le manuscrit B. N. 261 et l'inscription finale du *Codex Adæ*. Nous retrouverons les deux vers du fol. 3 v° dans les Évangiles de Lothaire.

servé, jusqu'à la Révolution, dans l'abbaye de Bouxières, auprès des reliques de cet évêque. Quant à Arnaldus, sur l'ordre duquel il a été copié, il ne peut guère y avoir de doute sur son identité. M. Auguin, qui croit que l'écriture de notre manuscrit est de la seconde moitié du IXe siècle, pense qu'il a été copié pour Arnaldus, qui fut évêque de Toul de 870, ou environ, à 893. C'est une erreur. Un seul personnage du règne de Louis le Débonnaire a tenu par assez de liens, d'une part aux bords de la Loire et de l'autre l'église de Toul, pour que son nom s'impose à nous : c'est le grand-oncle de l'évêque Arnaldus, appelé lui-même Arnaldus. Ce fut un très grand personnage de la cour du fils de Charlemagne. Son épouse, Flaminiola, tenait, dit-on, de la plus haute noblesse romaine, et il occupa des emplois considérables à Orléans.

Arnaldus fit élever son fils Arnoul dans les écoles de Tours, et ce fils succéda, sur le siège de Toul, qu'il occupa de 845 à 870 environ, à Frothaire, qui avait été l'ami de son père [1]. C'est, on n'en peut douter, pour le premier Arnaldus qu'a été écrit notre manuscrit. Remarquons encore l'orthographe IOBHNΘH, proche parente de celle du mot CKPIBHNΘH, que nous avons trouvée sous la plume d'Adaldald [2]. Ce serait abuser des ressemblances que nous avons relevées, que d'attribuer les Évangiles de saint Gauzelin à la plume d'Adalbald; mais s'ils n'ont pas été écrits de sa main, ils sont certainement l'œuvre d'un de ses meilleurs disciples.

Le texte du manuscrit de Nancy n'est pas exactement celui du manuscrit signé d'Adalbad. Nous l'avons déjà fait remarquer. Sur 117 passages choisis que nous avons collationnés, la première main de notre manuscrit se prononce

68 fois contre la première bible de Charles le Chauve ;
67 fois contre les Évangiles de Lothaire ;
64 fois contre les Évangiles de Saint-Médard ;
53 fois contre le manuscrit Harl. 2788 ;
28 fois contre le *Codex Vallicellianus ;*
24 fois contre le manuscrit B. N. 9385 ;
23 fois contre les Évangiles d'Adalbald ;
22 fois contre la bible de Bamberg ;
17 fois contre la bible de Monza,

et 12 fois seulement contre les Évangiles de Saint-Corneille (M. Br. *add.* 11848).

Nous devons donc placer les Évangiles de saint Gauzelin tout près de ce dernier manuscrit.

Au reste, la leçon première de notre manuscrit est quelquefois difficile à reconnaître, sous les nombreuses corrections que plusieurs mains y ont

---

1. A. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands,* t. II, 1890, p. 728.
2. Comparez une inscription analogue, en grec, sur un sacramentaire de l'église de Tours : Delisle, *Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois,* p. 13 et pl. V.

apportées. Un premier correcteur a amendé, à l'encre bleue, les erreurs du copiste, et un deuxième correcteur contemporain a introduit dans le texte de nombreux changements. Sur 58 corrections que j'ai relevées dans les 117 passages de ma collation, le correcteur a introduit 50 fois la leçon des Évangiles de Lothaire et 48 fois celle de la première bible de Charles le Chauve[1]. Un troisième correcteur a quelquefois (5 fois parmi les passages collationnés) rétabli la leçon de la première main.

Mais poursuivons l'examen des Évangiles de Tours.

Il faut mentionner, de suite après les Évangiles de saint Gauzelin, le manuscrit **additional 11848 du Musée britannique.** Je crois pouvoir donner à ce manuscrit le nom d'Évangiles de Saint-Corneille, parce qu'il appartenait, au XVe ou au XVIe siècle, à une abbaye de bénédictins, où aucun saint n'était particulièrement vénéré, sinon saint Corneille et saint Cyprien. Il est donc fort probable qu'il provient de Saint-Corneille de Compiègne. Il est revêtu d'une splendide reliure qui paraît du XIIIe siècle environ et qui contient des reliques. La décoration de ce manuscrit est assez lourde ; on y voit des entrelacs. Les canons des Évangiles sont dans le genre des manuscrits de Tours, ils sont accompagnés d'arbres et d'oiseaux. Les figures des évangélistes sont laides ; au-dessus de leurs têtes, on voit, écrits en or sur des bandes de pourpre, les vers bien connus : *Hoc Mattheus agens*, etc. En plusieurs endroits, en particulier dans l'Épître à Damase (*Novum opus*...), on remarque la belle et grosse semi-onciale de Tours que nous connaissons pour l'avoir vue dans le manuscrit de Quedlimbourg, qui est signé d'Adalbald. Nous parlerons en même temps du texte de ce manuscrit et des suivants.

Le plus célèbre de nos manuscrits est celui auquel on donne le nom d'**Évangiles de Lothaire.** Ce splendide manuscrit porte le numéro **266 au fonds latin de la Bibliothèque nationale.** L'origine en est indiquée par les vers incorrects et sans style qu'on lit au deuxième feuillet, écrits en capitales rustiques d'or. Ils sont écrits à la suite du portrait de l'empereur Lothaire, peint au verso du premier feuillet :

> Arbiter altitronus mundi formator et auctor...
> Hlotarium qui nunc fultus pietate tua alma
> Induperator habetur rex augustus in orbe...
> Nam pius ipse Augustus, Christi ductus amore,
> Hoc decus almificum ecclesiæ prævidit ut esset
> Præsulis atque beati Martini veneratu,
> Hunc pulchreque gregem librum intra scribere jussit
> Ipsius ornare auro et picturis venerande,
> Ut notum faciat quantum pollet locus ille.

---

1. Je remarque, parmi les rares leçons remarquables du correcteur, les suivantes : MATTH., XVI, 9 : *quinque panum et quinque milium.* — *Ib.*, 10 : *septem panum et quattuor milium.* — XXVII, 46 : *Heli Heli lama sabachthani* (1re m. : *lema sabachthani?*)

Sed Sigilaus, parens jussis regis studiose,
Hoc evangelium illic totum scribere jussit...

Au verso du même feuillet, on voit le Christ dans une gloire, sur un fond violet, tenant dans sa main gauche un livre et dans la droite, entre le premier et le quatrième doigt, une pièce d'or ou plutôt une hostie ; ses pieds reposent sur un globe vert. Autour, les emblèmes des quatre évangélistes et, en haut et en bas, en capitales rustiques d'or, les deux vers :

Quattuor hic rutilant uno de fonte fluentes
Matthei, Marci, Lucæ libri atque Johannis [1].

Au troisième feuillet, on lit, en capitale rustique d'or, quatre vers :

Hic Damasi species rutilat forma beati,
Hieronimi atque beati splendet forma sub illa...

Néanmoins, ni la figure de Damase, ni celle de saint Jérôme ne se rencontrent ici.

La décoration du manuscrit est en général de la plus grande richesse. Il faut remarquer particulièrement les gracieux médaillons qui contiennent l'*incipit* des sommaires des quatre Évangiles. Les couleurs en sont vives, fraîches et harmonieuses. La semi-onciale de l'école de Tours se voit en plusieurs endroits.

Comme M. Delisle le fait justement remarquer, ce manuscrit était destiné par l'empereur Lothaire à la même église, dédiée à saint Martin, dans laquelle il a été copié :

... gregem librum intra scribere jussit.

Cette remarque exclut la pensée qu'il ait été offert à Saint-Martin de Metz. Ce système, qui était celui de Baluze et de Mabillon, a encore été défendu par M. Lepage et par M. le professeur Kraus, et il a induit ces auteurs en une série de regrettables erreurs. Au reste, notre manuscrit a été quelque temps, sinon à Metz, du moins dans le voisinage de cette ville. La chose est attestée par une note de l'an 1367, inscrite au feuillet 76 v° par Gilbert, abbé cistercien de Pontifroid, près de Metz, et relative au prêt de trois florins d'or fait par un moine de Thoplicka, en Croatie, de passage à Pontifroid. Le nom de Sigilaus s'est rencontré plusieurs fois à Saint-Martin de Tours. *Sigilau* figure dans le Livre des confraternités de Saint-Gall parmi les *fratres de Turonis*, et M. Delisle ne doute pas que ce *Sigilau*, qui vivait sous Louis le Débonnaire, n'ait été le copiste de notre manuscrit. L'empereur Lothaire étant mort en 855, notre manuscrit est antérieur à cette année. Il est sans doute postérieur, non seule-

---

1. Voyez la note de la page 248.

ment à la mort de Louis le Débonnaire, mais même à la paix de Verdun. Nous le placerons donc entre 843 et 855.

Le manuscrit latin 9385 de la Bibliothèque nationale présente plus d'une ressemblance avec les Évangiles de Lothaire. Il a fait partie de la collection de Ch.-J.-M. Du Fay. Les préfaces y sont écrites dans la belle semi-onciale de Tours. Les portraits des Évangélistes, accompagnés des mêmes vers que dans les Évangiles de Lothaire, sont inscrits dans un quart de cercle, ainsi qu'on peut le voir dans les manuscrits B. N. 1, 261 et 269, dans la bible de Saint-Paul et dans les Évangiles de Saint-Emmeran. A la fin, après le *Capitulare evangeliorum,* au verso d'un feuillet où sont inscrits quelques vers, on voit l'image du Christ imberbe, dans une auréole dont les couleurs sont (de dedans en dehors) : violet, bleu, vert, brun, argent et rouge. Il tient une hostie peinte en or et un livre, et il a sous les pieds un globe peint en violet. Aux quatre angles, on voit les symboles des évangélistes.

Nous rapprocherons des Évangiles Du Fay (si c'est le nom qu'il faut leur donner) le manuscrit B. N. 261. Ce manuscrit provient de Nicolas Le Fèvre, qui l'avait acheté au Mans en 1582 ; après lui, il a appartenu à J.-A. de Thou et à Colbert. Au folio 149 v°, on lit une prose en neumes en l'honneur de saint Julien, patron du Mans : *Urbs provecta Cenomannis...* Ce morceau est écrit au xi[e] siècle. La couverture précieuse qui ornait le volume a disparu, mais le souvenir en a été conservé par une note en onciale, qui paraît écrite au xi[e] ou au xii[e] siècle et qui est ainsi conçue :

Hunc codicem ornavit Gervasius auro, gemmis et emblematibus, tunc Cinomannensis, postea Remensis episcopus.

Gervais de Château du Loir fut évêque du Mans de 1036 à 1055 ; il mourut en 1067. Les préliminaires des Évangiles sont écrits dans la semi-onciale de Tours. Il faut pourtant remarquer que l'écriture du corps même du manuscrit ne semble pas partout absolument identique à celle qui est ordinaire aux manuscrits de Tours. Il y a plusieurs mains ; la deuxième commence avec le feuillet 23. L'écriture semble être de la seconde moitié du ix[e] siècle. Mais la décoration est bien celle des manuscrits de Tours. Les *incipit* sont écrits en or sur bandes de pourpre, dans des cadres à entrelacs qui sont dans le style de Tours. La première page de l'Épître à Damase est écrite en onciale et la première des Évangiles en capitale, le tout en lettres d'or, avec de belles initiales en or et en couleurs, à ligature et à entrelacs. Les premiers mots des autres textes préliminaires sont en onciale et en une belle semi-onciale d'or. Les canons sont richement dorés et sont ornés de paons. Les images des évangélistes et celle du Christ sont placées dans des cadres formés d'entrelacs. Saint Matthieu écrit ; il est peint sur un fond de pourpre, dans un quart de cercle, et il est entouré d'un arc-en-ciel de pourpre, bordé d'or, sur lequel se lit, en capitale rustique d'or, le vers : *Hoc Mattheus agens...* Au delà de l'arc-en-

ciel est un ange tenant un livre. Le Christ est dans une gloire ; ses pieds sont posés sur un globe verdâtre bordé d'or ; il tient en sa main gauche un livre et dans sa droite, entre le premier et le quatrième doigt, une hostie ; le fond est violet clair et semé d'étoiles. Autour de la gloire, qu'entourent les emblèmes des quatre évangélistes, on lit, en capitale rustique d'or, sur un bandeau ovale de pourpre bordé d'or :

Hac sedet arce Deus, mundi rex, gloria cæli.
Quattuor hic rutilant uno de fonte fluentes.

Je dois rappeler ici que la décoration des manuscrits des Évangiles indique souvent de tout autres rapprochements que le texte lui-même.

Le manuscrit d'Antoine Faure (**B. N. 274**) paraît provenir de Meaux. Au folio 159 v°, une main, qui paraît du XIIe siècle, a écrit ces mots incorrects :

Ego Simon humilis beate Marie de Cagia abbas promitto tibi pater Manase et sussesoribus tuis aque (*sic*) matri ecclesie Merdensi (corrigé : Meldensi) debitam subjectionem atque obedienciam secundum instituta sanctorum patrum ore promitto aque manu confirmo †.

L'abbaye de Chage était dans la banlieue de Meaux. Manassé II fut évêque de Meaux de 1135 à 1158, et Simon fut abbé de Chage de 1152 à 1174. Le manuscrit est du reste écrit à Tours. On y remarque la semi-onciale de l'école de Saint-Martin.

Le manuscrit **B. N. 267** qui provient de Colbert, paraît avoir été au XVe siècle en Provence. On y voit, au folio 144 v°, écrite à cette époque, une charte de Raymond-Bérenger, comte de Provence, en faveur de Montmajour. La semi-onciale de Tours se reconnaît dans les préliminaires et dans la première ligne de quelques chapitres.

Le manuscrit **B. N. 263**, qui est mutilé, montre bien des ressemblances avec le précédent. Les arguments et la première ligne de chaque section y sont écrits en semi-onciale.

Le manuscrit **additional 11849 du Musée britannique** a été également écrit à Tours. Les préliminaires, jusqu'à l'argument de saint Matthieu, sont écrits en une jolie petite semi-onciale ; la première ligne des paragraphes est également en semi-onciale. Les canons des Évangiles sont dans le style de Tours.

Je ne fais que mentionner le manuscrit **Hamilton 248**, actuellement à la bibliothèque royale de Berlin, que M. Corssen range au nombre des manuscrits écrits à Tours.

Le manuscrit **B. II. 11 de la bibliothèque de l'Université de Bâle**, qui provient des chartreux de cette ville et qui leur avait été donné au XVe siècle par le doyen de Rheinfelden, Antoine Rustmann, paraît également écrit à Tours. Son origine est pourtant moins certaine que celle des manuscrits que nous venons de passer en revue. Les canons sont de style

français, et peut-être dans le genre de l'école de Tours; ils sont surmontés d'oiseaux, parmi lesquels on remarque des paons, comme dans les Évangiles du Mans. La première ligne de l'argument de saint Luc et l'argument de saint Jean en entier sont en semi-onciale, mais cette écriture n'a pas toute la pureté des meilleures écritures de Tours. Comme il a dû y avoir dans les écoles de Tours des apprentis aussi bien que des maîtres, nous ne croyons pas qu'il y ait ici une raison suffisante pour refuser de mettre les Évangiles de Bâle au nombre des manuscrits de Tours.

Le manuscrit **1171 de l'Arsenal,** qu'on a appelé à tort Évangiles des Célestins, montre également la semi-onciale carolingienne dans ses préliminaires, mais il semble plus récent que les précédents. La minuscule semble incliner vers le x[e] siècle. Sur la dernière garde, qui forme l'intérieur de la couverture, on lit un nom écrit d'une main contemporaine : *Erluinus peccator.* Peut-être est-ce le nom du copiste. Les figures des évangélistes sont intéressantes, car elles reproduisent un type que nous rencontrerons ailleurs, le type dramatique. Les évangélistes sont dans une enceinte ; leur air est tragique ; saint Luc est assis sur des flammes ; ils sont représentés dans le moment de l'inspiration. C'est sans raison que M. de Bastard a appelé ce manuscrit Évangiles des Célestins, car il ne figure pas (M. H. Martin veut bien m'en donner l'assurance) dans l'inventaire de la bibliothèque des Célestins, rédigé par le P. Daire (B. N. fr. 15290).

Le manuscrit **Harléien 2790** pourrait être rangé dans une catégorie à part. Il provient de Nevers, et les trois distiques qui sont écrits en tête des canons des Évangiles attestent qu'il a été donné à la cathédrale de Saint-Cyr par l'évêque Hériman, qui occupa ce siège de l'an 841 (au plus tard) à l'an 860. Sur une des pages des canons des Évangiles, on trouve, dans les entrelacs mêmes, la signature « Gedeon ». Ce nom est certainement celui du peintre, et d'un peintre peu habile. L'écriture est une grosse minuscule du IX[e] siècle. Les deux premiers feuillets de saint Matthieu, ainsi que les arguments des autres Évangiles, sont écrits en une semi-onciale à laquelle il manque les *N* onciaux et qui pourrait être considérée comme une imitation de l'écriture de Tours, si ce n'en était plutôt une forme encore imparfaite. Nous avons déjà fait remarquer les ressemblances, tant paléographiques que relatives au texte, qui unissent notre manuscrit à la bible de Monza [1]. Sur 269 passages collationnés, on ne relève, entre les deux manuscrits, que 10 variantes. L'*interpretatio nominum hebraicorum,* qui est copiée en tête des Évangiles, semble attester l'origine anglo-saxonne de ce texte.

Le manuscrit **324 de la Bibliothèque nationale** paraît copié en petit sur un manuscrit de Tours. L'écriture est fine; elle paraît de la fin du

1. Voyez plus haut, p. 223.

IX[e] siècle. Le texte même semble se rapprocher de celui des manuscrits franco-saxons, tandis que les sommaires qui précèdent les Évangiles sont ceux d'un groupe de manuscrits dont les Évangiles d'Autun sont les plus anciens.

Nous ne mentionnerons pas autrement que dans une note trois manuscrits de l'Ancien Testament qui paraissent avoir été copiés à Tours à une époque plus récente, ou dont l'écriture semi-onciale paraît imitée sur l'écriture de Tours [1].

Nous ne consacrerons pas de longs développements au classement du texte des Évangiles de Tours. Il ne convient pas de refaire le travail qui a été fait, et fort bien fait, par M. Corssen. Nous laisserons pour un instant en dehors de notre étude, le manuscrit d'Adalbald, les Évangiles de Nancy, le Nouveau Testament B. N. 250 et les Évangiles de Nevers, qui ont été examinés tout à l'heure. La plus grande variété règne entre nos manuscrits. Néanmoins la question s'éclaircit lorsqu'on se décide à faire abstraction de la décoration de ces manuscrits, qui n'a à peu près rien à faire avec leur texte. Pour les parties accessoires, nos manuscrits se rangent naturellement en deux ou trois familles. Pour les sommaires, les préliminaires et les parties accessoires, le plus grand nombre sont d'accord avec les grandes bibles de Tours : tels sont les manuscrits B. N. 266, 274, 9385, *add.* 11848, Hamilton 248 et, avec quelques variantes, Bâle B. II. 11 [2]. D'autres manuscrits, B. N. 261, *add.* 11849 et Arsenal 1171, s'accordent généralement, en ces parties, avec la deuxième bible de Charles le Chauve et avec les manuscrits franco-saxons [3]. Le manuscrit B. N. 263, qui est mutilé, et le manuscrit B. N. 267, qui n'a pas de sommaires, se rattachent de près à la tradition des bibles de Tours.

Quant au texte lui-même, nous avons examiné les collations, aussi exactes que bien disposées, que M. Corssen a données, et qui intéressent 269 passages de nos manuscrits, et voici comment les résultats de ces comparaisons paraissent se dessiner :

1° Le manuscrit M. Br. *add.* 11848 (Évangiles de Saint-Corneille) contredit

101 fois les Évangiles de Lothaire ;

1. **Angers 14,** Psautier liturgique, paraissant écrit entre le IX[e] et le X[e] siècle. — Voyez plus haut, p. 47.

Harl. 2793, Psautier hébraïque.

M. Br. Arundel 125, Job et Esdras.

2. Préliminaires : *Novum opus... Sciendum tamen... Plures fuisse... :* Monza. Angers 1. — *Novum opus... Sciendum tamen... Plures fuisse... Ammonius... :* Harl. 2790. Nancy. Bamb. Zurich. Berne. Grandv. Col. Ham. 248. *add.* 11848. B. N. 1. 3. 274. — *Novum opus... Sciendum etiam... Plures fuisse... Ammonius... :* B. N. 266. 9385. Angers 2. *add.* 11849. — *Plures fuisse... Novum opus... Sciendum tamen... :* Bâle B. II. 11. — Pour les sommaires et la division en chapitres, voyez la table à la fin de ce volume. Voyez du reste Corssen, *Ada-Handschrift*, p. 39.

3. *Novum opus... Plures fuisse... Ammonius... Sciendum etiam... :* B. N. 2. 257. 261. Lyon 357. Ars. 599. Harl. 2788. Épernay.

95 fois la première bible de Charles le Chauve ;
65 fois (sur 229 collations) le manuscrit B. N. 274 ;
44 fois le *Codex Vallicellianus ;*
35 fois le manuscrit B. N. 267 ;
24 fois la bible de Grandval ;
23 fois la bible de Zurich ;
21 fois la bible de Monza,
et 20 fois seulement la bible de Bamberg.

2° Le manuscrit B. N. 267 est en opposition
101 fois avec la première bible de Charles le Chauve ;
62 fois (sur 229 passages collationnés) avec le manuscrit B. N. 274 ;
67 fois avec les Évangiles de Lothaire ;
46 fois avec la bible de Monza ;
42 fois avec le *Codex Vallicellianus ;*
40 fois avec le manuscrit B. N. 9385 ;
36 fois avec la bible de Grandval ;
35 fois avec le manuscrit *add.* 11848 ;
32 fois avec la bible de Zurich,
et 28 fois seulement avec la bible de Bamberg.

3° Le manuscrit B. N. 9385 est en contradiction
85 fois avec la première bible de Charles le Chauve ;
84 fois avec les Évangiles de Lothaire ;
56 fois (sur 229 collations) avec le manuscrit B. N. 274 ;
45 fois avec le *Codex Vallicellianus ;*
40 fois avec le manuscrit B. N. 267 ;
38 fois avec la bible de Monza ;
35 fois avec la bible de Zurich ;
33 fois avec la bible de Bamberg,
et 31 fois seulement avec la bible de Grandval.

4° Le manuscrit B. N. 274 contredit, sur 229 passages collationnés,
66 fois la bible de Zurich ;
65 fois le manuscrit *add.* 11848 ;
62 fois le manuscrit B. N. 267 ;
58 fois la bible de Bamberg ;
57 fois la bible de Grandval ;
57 fois la bible de Monza ;
44 fois le *Codex Vallicellianus ;*
29 fois la première bible de Charles le Chauve,
et 26 fois seulement les Évangiles de Lothaire.

5° Enfin les Évangiles de Lothaire (B. N. 266) se prononcent, sur 269 passages,
104 fois contre la bible de Zurich ;
103 fois contre la bible de Bamberg ;
101 fois contre le manuscrit *add.* 11848 ;

95 fois contre la bible de Monza;
95 fois contre le *Codex Vallicellianus;*
90 fois contre la bible de Grandval;
84 fois contre le manuscrit B. N. 9385;
67 fois contre le manuscrit B. N. 267;
47 fois contre la bible de Glanfeuil;
42 fois contre la deuxième bible de Charles le Chauve;
38 fois contre la première bible de Charles le Chauve;
26 fois (sur 229 collations) contre le manuscrit B. N. 274; et
12 fois seulement (sur 269 passages) contre la seconde main de la première bible de Charles le Chauve.

Ces chiffres se présentent à nous avec une netteté parfaite. Ils nous montrent les divers manuscrits rangés à peu près dans un ordre contraire, suivant que nous les comparons avec les premiers de nos manuscrits ou avec les derniers. Les premiers (Harl. 2790, *add.* 11848, B. N. 267 et 9385) sont fort rapprochés des plus anciennes bibles, de celles de Monza, de Bamberg et de Zurich; les derniers (B. N. 274 et Évangiles de Lothaire) sont placés à l'extrémité opposée du développement du texte biblique; ils se tiennent fort près de la première bible de Charles le Chauve, qui est le plus récent de nos manuscrits de la Bible. Les Évangiles de Lothaire, en particulier, représentent, presque sans aucune différence, le texte même d'après lequel a été corrigée la première bible de Charles le Chauve.

Les manuscrits que je viens d'énumérer forment avec deux autres (Hamilton 248 et Bâle B. II. 11) le premier groupe des manuscrits évangéliques copiés à Tours. Ils représentent, à ses différentes périodes, l'histoire des variations du texte de Tours. Quant aux trois manuscrits que leurs sommaires suffisent à classer à part (B. N. 261, *add.* 11849 et Arsenal 1171), leur texte n'appartient pas à proprement parler, non plus que leurs préliminaires, à la tradition de l'école de Tours. C'est le texte et ce sont les préliminaires du groupe franco-saxon, que représente la deuxième bible de Charles le Chauve. La tradition de ces textes ne provient pas de Tours, mais probablement du nord de la France. Au reste, nous remarquons, dans des manuscrits plus récents qui ont encore le texte de Tours, tels que les Évangiles de Lothaire, un rapprochement notable avec le groupe franco-saxon.

Je ne mentionnerai que par un mot le manuscrit B. N. 263, qui est un texte interpolé, mais au fond parent du premier groupe des manuscrits de Tours.

Quant aux Évangiles de Nancy et à ceux qui sont signés d'Adalbald, ils prennent rang en tête de la série de nos manuscrits. Ainsi que nous l'avons vu, le manuscrit dont les Évangiles de Nancy se rapprochent le plus est le même que nous avons mis, après le manuscrit Harl. 2790, en tête de notre liste, et les manuscrits dont ils s'éloignent le plus sont les

plus récents. Quant aux Évangiles d'Adalbald, ils occupent une position analogue. Nous pouvons donc grouper nos manuscrits des Évangiles comme il suit :

1° Groupe de textes parents des bibles de Monza, de Bamberg et de Zurich :

Harl. 2790 (de Nevers).
B. N. 17227 (Adalbald).
Nancy.
Add. 11848 (de Saint-Corneille).
B. N. 267.
B. N. 9385.

2° Groupe de textes parents de la première bible de Charles le Chauve :

B. N. 274 (de Meaux).
B. N. 266 (Évangiles de Lothaire).

Il y a probablement lieu de ranger ici les manuscrits Hamilton 248 et Bâle B. II. 11. Le manuscrit B. N. 263, quoique interpolé, paraît devoir être rangé dans l'un des deux premiers groupes.

3° Groupe de textes rapprochés du groupe franco-saxon :

B. N. 261 (du Mans).
Add. 11849.
Arsenal 1171.

Telle paraît être l'histoire des variations du texte biblique dans l'école de Tours. Ces résultats s'éloignent à peine de ceux auxquels est arrivé M. Corssen. En réalité, ils lui appartiennent plus qu'à nous, ayant été tirés, pour la meilleure part, des importants documents qui ont été réunis par ce consciencieux auteur.

CHAPITRE II

L'ÉCOLE CHRYSOGRAPHIQUE

Nous remontons à l'époque de Charlemagne et nous entreprenons d'étudier le groupe important et ancien des manuscrits écrits en lettres d'or.

De ces manuscrits, le plus ancien est sans doute le fameux manuscrit **Hamilton 251**, qui, après avoir été quelque temps entre les mains de M. B. Quaritch, a été acquis en 1890 par **M. Th. Irwin,** d'Oswego (État de New-York). Grâce à la parfaite obligeance de M. Quaritch, j'ai pu l'étudier avec quelque détail. Le manuscrit étant parti pour l'Amérique lorsque je me suis présenté une seconde fois à Piccadilly, M. Irwin a bien voulu me mettre en relation avec le Rev. B.-W. Bacon, grâce auquel j'ai pu compléter mes collations.

Le parchemin est de pourpre. L'écriture est une belle onciale d'or. Les initiales de chaque section sont placées dans le cadre de la colonne. Lorsque le rejet n'est que d'un mot, à la fin d'une section, il est pris sur la ligne suivante, sans alinéa ; la première ligne des sections envoie souvent un rejet sur le blanc de la ligne qui précède. On voit, à la fin des lignes, un trait sur la lettre, pour *m* et *n,* et les abréviations *nes, is, tus, tur, unt;* dans le texte, *es* est marqué par *e* surmonté à droite d'un *s;* dans saint Jean, on remarque deux fois l'abréviation *per* et deux fois *e* surmonté d'un trait, pour *est.* L'U majuscule est à remarquer : il est formé à droite d'une haste qui descend en se recourbant comme dans l'Y, et à gauche il affecte la courbure rentrante de l'écu allemand ; l'U oncial a parfois une forme à peu près semblable. L'A n'est pas formé à gauche d'une boucle, mais d'un trait assez long accompagné à l'intérieur d'un crochet. On voit quelques A semi-lunaires, formés de deux C et non fermés par en haut ; à la fin d'une ligne, dans saint Luc, on voit un *a* cursif. L'F et le G sont parfois accompagnés, dans saint Luc, d'une queue recourbée ; dans saint Marc, l'E est fermé, tandis qu'il est ouvert dans saint Matthieu ; les E fermés continuent dans le reste du manuscrit, mais, dans les *incipit* et les *explicit,* le scribe revient aux E ouverts. Le B est ouvert par en bas, la queue du P se prolonge parfois en un filament légèrement recourbé. Æ est marqué par un E cédillé. Dans les corrections de la première main on remarque des *s* minuscules et un *d* minuscule. La ponctuation est marquée par un point, placé indifféremment en haut ou en bas de la ligne ; on voit aussi le point et virgule, le même signe renversé, et trois espèces de points d'interrogation. De tout ce qui précède, il semble résulter que le

manuscrit a été écrit de plusieurs mains, et que chaque Évangile a été copié à part.

Fol. 1 r° : *vacat*. Au verso, les armes et la dédicace dont il sera question plus loin.

2 : *Liber generationis*... (Les mots : *Christi autem generatio sic erat*, I, 18, sont écrits en une onciale un peu plus grosse).

36 v° (capitale rustique) : *Finit evangelium kata* (*ta* en minuscule) *Matheum*.

38 : *Initium evangelii secundum Marcum*...

65 : *Scundum* (sic) *Lucam. Quoniam quidem*...

110 v° (deux *hederæ*) : *Explicit evangelium secundum Lucam. Incipit evangelium secundum Johannem*. (La deuxième colonne et le fol. 111 sont vides.)

143 v° : *Explicit evangelium secundum Johannem*. Le fol. 144 est vide.

Au verso du premier feuillet on voit les armes de France et d'Angleterre finement dessinées et ombrées en or; l'écu est supporté par un lion et un dragon. Ce blason est accompagné de la dédicace suivante, écrite d'une belle écriture d'or du XVIe siècle :

Fato servatus tibi sum, ter maxime princeps,
Te quoque servarunt aurea fata michi.
Instaurata nitent per te sacra dogmata, per te
Aureus est author Christus ubique meus.

Le blason royal d'Angleterre, qui est peint sur cette page, est attribué, sans aucune espèce de fondement, par le catalogue de la vente Hamilton à la main de Holbein. Quant aux deux distiques qui accompagnent cette peinture, on a pensé y reconnaître une dédicace de Léon X à Henri VIII. Les mots *instaurata dogmata*, où l'on a vu une allusion au titre de *Defensor fidei*, ont donné une couleur de vraisemblance à cette attribution. M. Wattenbach a cru plus naturel d'attribuer au cardinal Wolsey les vers dédicatoires, tandis que le catalogue de la vente Hamilton insinue que les mots *instaurata dogmata* pourraient être plutôt une allusion à la Réforme : en ce cas, le roi dont il est question serait Édouard VI. Il n'est pas prouvé que le manuscrit de M. Irwin ait appartenu à Henri VIII. Les armes royales qu'il porte donnent pourtant lieu de penser qu'il a appartenu à un roi d'Angleterre.

Peut-être ces vers pourraient-ils s'expliquer d'une tout autre manière. Je ne sais s'ils ne s'appliqueraient pas mieux à Charlemagne qu'à Henri VIII, et s'ils ne seraient pas la copie de l'inscription dédicatoire qui devait se trouver sur un feuillet qui a disparu. Le feuillet qui porte la dédicace a été en effet amputé de son pendant. Peut-être ce feuillet contenait-il la dédicace adressée à Charlemagne par quelqu'un de ses familiers.

J'ai nommé Charlemagne, et en effet le manuscrit de M. Irwin ne peut être d'une autre époque que du règne de ce prince. M. Wattenbach, on s'en souvient, a pensé reconnaître dans notre manuscrit un de ceux que le célèbre évêque d'York, Wilfrid, avait fait copier vers la fin du VIIe siè-

cle et qu'il avait offerts au monastère de Ripon [1]. Ce système ne tient pas un instant devant l'examen du manuscrit, et nous ne le mentionnons que pour mémoire.

Le texte de notre manuscrit est une Vulgate mélangée d'un certain nombre de leçons étrangères, dont plusieurs sont rares ou paraissent uniques, soit par l'erreur du copiste, soit à cause de l'antiquité et du caractère original de notre texte [2]. Les textes avec lesquels notre manuscrit se rencontre le plus souvent, dans ses leçons les plus caractéristiques, sont les textes espagnols et surtout les textes irlandais et anglo-saxons [3]. Il ne viendra pourtant à l'idée d'aucun homme compétent de voir, dans les éléments irlandais ou saxons qui se remarquent dans le texte de notre manuscrit, la marque d'une origine northumbrienne. Nous savons en effet, par de nombreux exemples, combien était grande, sous le règne de Charlemagne, la dissémination des textes irlandais ou saxons dans le royaume des Francs et particulièrement dans le nord de la France. Notre texte paraît être un texte carolingien très ancien. Sur 269 passages collationnés, le manuscrit d'Oswego est en opposition

117 fois avec la bible de Bamberg;
115 fois avec le *Codex Vallicellianus;*
102 fois avec le manuscrit Arsenal 599;
87 fois avec la bible de Saint-Paul;
81 fois avec les Évangiles de Lothaire;
80 fois avec la première bible de Charles le Chauve;
66 fois avec le manuscrit B. N. 17698;
65 fois avec le manuscrit B. N. 267;
64 fois avec la deuxième bible de Charles le Chauve;
63 fois avec le manuscrit Harl. 2788;

---

1. Voyez plus haut, p. 36.

2. Omission de MATTH., VI, 15 (unique). — *Ib.*, VII, 2 : *remetietur* (rare). — *Ib.*, 5 : *ecce primum trabem de oculo tuo eice* (unique). — *Ib.*, 10 : *porrigit* (= *fuld. for.* cf. *big.*). — X, 10 : *neque duas tunicas habeatis neque calciamenta habeatis* (unique). — *Ib.* : *dignus es* (sic) *enim operarius mercede sua* (= anciens textes, Ada. B. N. 11957**; Harl. 2788 : *mercede suo; g*[1]. B. N. 11957* : *mercedem suam*). — XI, 21 : *Corizain* (unique). — XIII, 32 : om. *seminibus* (*item*). — XIV, 34 : *Genessar* (*it.*). — XXV, 14 : *sicut homo qui peregre proficiscens* (*it.*). — XXVII, 46 : *Heli Heli lema sebacthani* (*it.*). — LUC, IX, 3 : *neque calciamenta neque peram* (*it.*)

3. MATTH., IV, 16 : *in regione et umbra mortis* (= *tol**. *cav. harl. mt.* Grandv.). — V, 33 : *perjurabis* (= *cav.* S. Gall. 51). — VI, 9 : *cotidie* (= *tol. cav.* S. Gall 51. *lich. gat**. etc.). — *Ib.*, 25 : om. *plus* (esp. irl. *vall.*). — VII, 11 : *data* (= *big. mm. mt. bodl**. Grandv.). — VIII, 3 : *manum Jhesus* (= *tol. cav. for.*). — *Ib.*, 20 : *nidos ubi requiescant* (= *tol.*; *ken. mm.* : *nidos ubi requiescunt*). — *Ib.*, 26 : *imperavit* (= S. Gall. 51. *vall.*). — *Ib.*, 29 : *perdere nos* (= *cav.*; *arm.* : *perdere nos ante tempus huc ante tempus*). — X, 26 : *reveletur... sciatur* (cf. *tol.*). — XIV, 22 : *jussit* (om. *Jhesus*) = *sang. bodl.* Autun 3. δ. — XVIII, 9 : *unum oculum habentem* (= *tol. cav. sang.* S. Gall 51. B. N. 17226. etc.). — XIX, 14 : *sinite parvulos venire ad me et non prohibete* (= *bodl. ken.*). — XX, 23 : *et ad* (= *tol. cav. ept**). — LUC, I, 54 : *memorari* (= S. Gall. 51). — XIII, 35 : *deserta* (= *gat.*).

51 fois avec les Évangiles d'Ebbon ;
50 fois avec les Évangiles de Saint-Médard, et
42 fois seulement avec la première main du *Codex Adæ*.

On voit que les principales affinités de notre texte sont avec le groupe des manuscrits en lettres d'or, puis avec ceux du nord de la France.

Le **Codex Adæ**, ou *Codex aureus* de Trèves, est, de tous les manuscrits, celui dont le manuscrit d'Oswego se rapproche le plus. Ce manuscrit a été récemment l'objet d'une splendide publication. C'est d'après l'admirable volume que la Société d'histoire rhénane lui a consacré que nous parlerons de lui.

Le *Codex Adæ* est écrit entièrement en onciale et en minuscule d'or. Deux mains ont contribué à l'écrire. La première a copié les feuillets 6 à 38 v° [1] ; c'est à elle que l'on doit en grande partie les passages en écriture onciale. Jusqu'au folio 23 r°, il y a des cadres aux pages ; ces cadres sont préparés jusqu'au folio 38 v°. Le copiste de la seconde partie du manuscrit paraît être également l'auteur des nombreuses corrections que l'on remarque dans la première partie.

Il importe d'étudier de près l'écriture de l'un et de l'autre écrivain, en particulier dans la minuscule. L'écriture du premier copiste (je cite M. Menzel) montre, à côté de l'*a* minuscule, l'*a* ouvert lombard, formé de deux *c*, et même des *a* parfaitement fermés. L'N majuscule apparaît souvent dans le milieu des mots. On rencontre la ligature majuscule ou semi-onciale *NT,* de même que les ligatures minuscules *re*, *rt* et *nt*. Quant au deuxième copiste, il pratique l'*a* minuscule, et l'*a* fermé après l'*r* seulement; il fait usage des mêmes ligatures que le premier et en outre des ligatures *ri* et *rr*. La queue des *r* est plus allongée dans l'écriture de la seconde main.

L'onciale, qui appartient à la première main, montre dans la première page les A à boucle et ceux dont le jambage est formé d'un long trait accompagné d'un crochet, et d'autres encore où la boucle se termine en pointe. Je renvoie à M. Menzel pour l'énumération des autres caractéristiques de cette écriture.

La décoration est de toute beauté. Un cadre colorié, en partie composé d'entrelacs, borde les pages écrites par le premier copiste. Les initiales à ligature sont également ornées d'entrelacs ; elles reproduisent le type anglo-saxon. Les canons sont formés d'une arcature ; ils sont lourds, mais riches. Les figures des évangélistes sont le meilleur spécimen d'un type à part. Les couleurs en sont très vives. L'évangéliste, imberbe, est assis, écrivant, dans une niche ; il est surmonté de son emblème ; des figures d'animaux remplissent les angles supérieurs. Ce type, plein de dignité et de noblesse, se retrouvera dans le manuscrit d'Abbeville, dans celui de la bibliothèque de Harley, dans les Évangiles de Saint-Médard et dans le ma-

1. L'écriture du premier copiste s'arrête au milieu du verset 4 du chapitre XVI.

nuscrit 50 de la bibliothèque palatine. Ces manuscrits forment, dans le développement de l'art carolingien, une belle et riche famille, désormais connue, grâce à la Société d'histoire rhénane, par une série d'excellentes reproductions. Le rapprochement de ces figures est du plus haut intérêt. Peut-être le prototype doit-il en être cherché dans le célèbre évangéliaire de Godescalc, mais ce rapprochement est assez lointain : les évangélistes de Godescalc sont barbus, ceux de l'école que nous étudions sont imberbes et jeunes, et l'architecture n'est pas la même. Au reste, l'art du manuscrit de Godescalc est beaucoup plus grossier et la main paraît sensiblement plus ancienne.

Nous avons dit que le *Codex Adæ* a été écrit en deux fois et que le deuxième copiste est également l'auteur des nombreuses corrections qui se voient dans la première partie. M. Corssen a comparé le texte de la première main avec celui d'un grand nombre de manuscrits, et voici les résultats auxquels il est arrivé :

Sur 62 passages, choisis à cause des variantes que présentent les deux mains [1], la première main du *Codex Adæ* est d'accord

43 fois avec le manuscrit B. N. 11957 (de Corbie) ;

30 fois avec la bible de Zurich ;

27 fois avec celle de Berne ;

26 fois avec les bibles de Bamberg et de Grandval et avec les manuscrits B. N. 250 et 267 et *add.* 11848 ;

26 fois avec les Évangiles de Saint-Martin de Tours ;

25 fois avec la bible de Cologne ;

24 fois avec le *Codex Vallicellianus* et avec le manuscrit B. N. 9385 ;

23 fois avec le *Codex Paulinus* et avec le manuscrit Harl. 2788 ;

21 fois avec le manuscrit d'Oswego ;

17 fois avec le manuscrit Arsenal 599 ;

13 fois avec les Évangiles d'Épernay ;

12 fois avec la deuxième bible de Charles le Chauve ;

11 fois avec les Évangiles de Lothaire et avec les manuscrits B. N. 257 et Abbeville 1 ;

7 fois avec les manuscrits B. N. 8849 et 9383 ;

enfin 5 fois avec le manuscrit B. N. 11955 et 4 fois seulement avec les Évangiles de Saint-Médard (B. N. 8850).

Comme le dit fort bien M. Corssen, ces chiffres sont éloquents. Ils nous montrent que la première main du *Codex Adæ* (en dehors de la ressemblance très frappante qu'elle présente avec un manuscrit de Corbie) se rapproche le plus des anciennes bibles copiées à Tours, un peu moins du beau manuscrit Harléien en lettres d'or et du manuscrit d'Oswego, et beaucoup moins des derniers de Tours. Enfin la première main du *Codex*

1. Il n'y a, dans ces conditions, aucune proportion entre ce calcul et celui qui résulte de nos collations ordinaires.

Adæ s'éloigne absolument du plus grand nombre des manuscrits en lettres d'or, qui pourtant lui ressemblent par leurs caractères extérieurs.

Mais, ainsi que M. Corssen l'a senti, la statistiqne n'est pas, en matière de critique, un guide parfaitement sûr, et il faut peser les leçons plutôt que les compter. Certaines ressemblances bizarres entre deux textes du reste très différents ont plus de valeur pour nous éclairer sur leur parenté primitive que l'accord ou le désaccord du plus grand nombre de leurs leçons. Ces ressemblances caractéristiques sont la marque de fabrique, tandis que les différences, si nombreuses qu'elles soient, ne sont souvent que la preuve de la retouche. Or, en considérant l'importance des leçons plutôt que leur nombre, nous trouverons un singulier accord entre la première main du *Codex Adæ* (la deuxième beaucoup plus encore) et les manuscrits en lettres d'or, dont plusieurs paraissent, à ne consulter que les chiffres, en différer profondément. A cet égard encore, le manuscrit Harléien 2788 trahit une parenté particulière avec le manuscrit d'Ada ; j'en pourrais dire autant du manuscrit de M. Irwin. Je citerai seulement la leçon MATTH., XIII, 14 : *ut adimpletur* (Ada*, Harl. 2788, B. N. 267*), la leçon *mercede sua,* MATTH., X, 10 (voyez p. 261) et MATTH., XI, 23 : *usque in cælum exaltaveris* (Harl. : *exaltaberis*), *et si exaltata fueris, usque in infernum descendes* (Ada* *c. big.* Harl. 2788. B. N. 9383**. 11957) [1]. C'est ainsi que la critique des textes, faite *cum grano salis,* rapproche notre manuscrit de ses alliés naturels.

Quant au texte de la deuxième main, ainsi que M. Corssen le fait remarquer, c'est le texte courant, celui du plus grand nombre des manuscrits. S'il est vrai que les textes du IXe siècle se partagent en deux grandes familles, la famille de Tours et le groupe des manuscrits en lettres d'or et des manuscrits franco-saxons, on peut dire qu'en général le *Codex Adæ* appartient à cette dernière catégorie.

Le tableau qui suit nous montrera les affinités du texte de la deuxième main.

Sur 269 passages collationnés, le deuxième copiste du *Codex Adæ* est en désaccord, autant qu'on peut le constater,

123 fois avec la bible de Bamberg ;
108 fois avec la première main du manuscrit 599 de l'Arsenal ;
94 fois avec la première bible de Charles le Chauve ;
86 fois avec la bible de Saint-Paul ;
71 fois avec le correcteur du manuscrit 599 de l'Arsenal ;
63 fois avec le manuscrit Harléien 2788 ;
62 fois avec la deuxième bible de Charles le Chauve ;
53 fois avec le manuscrit B. N. 8849 ;

1. Parmi les leçons remarquables du *Codex Adæ,* il faut encore noter celle de MATTH., I, 17 : *Omnes itaque generationes ab Abraham usque ad Christum generationes* XL *duas* (voyez p. 157).

51 fois avec le manuscrit B. N. 9383, et

33 fois seulement avec les Évangiles de Saint-Médard [1].

Nous pouvons donc dire que les deux textes du *Codex Adæ* représentent à peu près, l'un le point de départ, et l'autre le point d'arrivée du développement du texte dans la famille des manuscrits en lettres d'or. Cette observation est de nature à nous édifier sur le peu de fixité du texte dans l'école à laquelle appartenaient les deux copistes de notre manuscrit.

Il est temps de nous demander ce que signifie le nom de *Codex Adæ*.

A la fin du manuscrit sont écrits, à l'encre rouge, en une belle capitale rustique, les six vers suivants:

Hic liber est vitæ, paradisi et quattuor amnes,
Clara salutiferi pandens miracula Christi,
Que pius ob nostram voluit fecisse salutem.
Quem devota Deo jussit perscribere mater
Ada ancila Dei, pulchrisque ornare metallis.
Pro qua, quisque legas versus, orare memento.

Le premier vers semble être une allusion à l'image de la Fontaine de vie, que nous avons vue dans l'évangéliaire de Godescalc et que nous retrouverons dans les Évangiles de Saint-Médard [2]. Cette image figurait peut-être dans l'original de notre manuscrit.

Si nos vers ne sont pas d'Alcuin, ils sont un centon tirés de ses poèmes. M. Menzel a dressé le tableau de ces répétitions ou, si l'on veut, de ces emprunts [3], et il les a trouvés si nombreux et si saillants, qu'il n'a pu croire qu'Alcuin se fût copié ainsi. Je rappellerai le vers cité plus haut:

Hunc ancilla Dei jam jusserat Ava libellum
Scribere...

Et ceux-ci :

Jusserat hos omnes...
Alcuinus ecclesiæ famulus perscribere libros,
Pro quo, quisque legas...
Funde preces Domino... [4]

Voyez encore :

Pro quo, quisque legas titulos, rogitare memento [5],

---

1. Il ne faut pas chercher de parenté entre les deux textes de notre manuscrit et les Evangiles d'Adalbald. Sur 160 passages collationnés, la première main du *Codex Adæ* est en désaccord 85 fois avec le manuscrit d'Adalbald, et la deuxième main s'en sépare 90 fois.

2. Voyez plus haut, p. 248.

3. *Ada-Handschrift*, p. 10.

4. Voyez plus haut, p. 192 et 194.

5. Dümmler, t. I, p. 309.

Et dans l'épitaphe d'Adrien Ier :

Quisque legas versus, devoto pectore supplex [1],

Enfin :

Jusserat hanc aram pulchris ornare metallis [2].

Malgré son nom littéraire de Flaccus, Alcuin avait la veine poétique peu variée, et aucun auteur ne s'est plus répété et plus copié que lui [3]. C'est pourquoi nous ne voyons aucune difficulté à admettre que la dédicace du *Codex Adæ* soit de lui. Si elle était d'un autre auteur, il faudrait croire que cet écrivain, admirateur exclusif d'Alcuin, avait sous les yeux la collection complète de ses poèmes. Il est plus simple d'attribuer sans ambages notre poème à Alcuin.

Quant à Ada, une tradition ancienne en fait une sœur de Charlemagne. Nous pouvons saisir l'origine de cette tradition. Un nécrologe de Saint-Maximin de Trèves, qui remonte au XIIe siècle, dit simplement : *V id. maii. Ada, Christi ancilla, que multa S. Maximino contulit bona.* A la fin du XIIIe siècle, une autre main écrivait dans le même manuscrit : *Ada, ancilla Christi, soror magni Karoli regis, que magna bona nobis contulit.* Un écrivain du XVIIe siècle, dont l'œuvre n'a pas été imprimée, le P. Wilthem, a conservé le dessin du tombeau d'Ada à Saint-Maximin ; on y lit l'inscription : *Ada, ancilla Christi, soror Karoli magni.* Il place sa mort au 11 mai 809. Les auteurs sérieux n'accordent aucune espèce de crédit aux élucubrations de ce Père jésuite, qui a recueilli, sur Ada elle-même (c'est l'expression de M. Menzel), « toute sorte de fables ».

Les cartulaires de Lorsch et de Fulda sont remplis des noms d'*Ada* et *Ata* (*Atun* au génitif). Les donations inscrites sous ces noms se rapportent certainement à plusieurs personnes. Un seul de ces documents paraît s'appliquer à la « servante de Dieu » pour laquelle le manuscrit de Trèves a été copié. « *Ata, ancilla Dei* », a donné à l'abbaye de Fulda, en 803, pendant la diète tenue par Charlemagne à Mayence, la nue propriété de sa maison sise dans cette ville [4]. Il n'est guère douteux que cette femme charitable ne soit celle dont nous recherchons l'histoire [5].

Ada n'était pas la sœur légitime de Charlemagne : son nom est absolument inconnu des historiens. Quant à en faire, sur la foi de documents du XIIIe siècle, une fille naturelle de Pépin le Bref, dont Alcuin aurait tu

---

1. De Rossi, *L'Inscription du tombeau d'Hadrien Ier, composée et gravée en France par ordre de Charlemagne.* (*Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, t. VIII, Rome, 1888, et à part.)
2. Dümmler, t. I, p. 334.
3. Voyez plus haut, p. 195.
4. *Codex diplomaticus Fuldensis*, n° 120, cité par M. Menzel, p. 14.
5. Je ne sais d'où provient la tradition conservée par les auteurs du *Gallia christiana* (t. VII, p. 509) et d'après laquelle la quatrième abbesse d'Argenteuil aurait été Oda, sœur de Charlemagne, d'abord nonne à Saint-Maximin de Trèves.

la naissance royale par une respectueuse pudeur[1], c'est montrer trop de ménagements pour la tradition locale, qu'il faut savoir contredire nettement. Ada était une femme âgée (*mater*), sans doute entrée en religion et qui a légué ses biens aux églises : c'est tout ce que nous pouvons savoir à son sujet.

Si Ada a pris en 803, dans la signature de l'acte de donation, le titre d'*ancilla Dei,* et s'il est probable, par la comparaison avec le poème consacré à Ava, que c'est Alcuin qui lui a donné ce nom, notre manuscrit est très probablement antérieur à l'an 803. Ce résultat est assez important pour excuser les longs développements qui précèdent.

Je décrirai plus brièvement les autres manuscrits écrits en lettres d'or.

Le manuscrit **n° 599 de la bibliothèque de l'Arsenal** est écrit en entier en une minuscule d'or qui ressemble quelque peu à l'écriture des bibles de Théodulfe. C'est à juste titre qu'on a parlé de la « riche simplicité » de ce manuscrit. Le texte appartient en général à la famille des manuscrits en lettres d'or ; il présente des rapprochements particuliers avec le manuscrit Harléien, et d'autres, non moins nombreux et non moins saillants, avec le groupe des manuscrits de Tours. Il peut être considéré comme une transition entre les uns et les autres. J'examinerai plus tard l'origine de ce manuscrit et la provenance qu'on lui attribue.

Les manuscrits qui vont suivre sont plus étroitement groupés entre eux, au point de vue de la décoration comme à celui du texte.

Le plus ancien sans doute est le manuscrit **Harléien 2788**, admirable spécimen d'un art qui s'éloigne peu de celui qu'on a appelé franco-saxon. Le texte est écrit en entier en onciale d'or. Chaque colonne est entourée d'un cadre d'or, mais à partir de saint Marc, on a de plus en plus économisé l'or dans les encadrements. Les peintures, fort belles, appartiennent à la même école que celles du *Codex Adæ.*

C'est uniquement d'après les auteurs que nous parlerons des Évangiles d'**Abbeville** (**n° 1** de la bibliothèque de la ville). A tous égards, ce manuscrit se rapproche beaucoup des Évangiles de Harley. Il est écrit en or sur pourpre. Les canons aussi bien que les figures des évangélistes reproduisent à peu près exactement le type du manuscrit de Harley. Toutefois, comme le fait remarquer M. Janitschek, les types des évangélistes sont, pour ainsi dire, croisés : l'image de saint Luc est la reproduction exacte du saint Matthieu du manuscrit de Harley, Matthieu ressemble de très près au saint Jean et Jean au saint Luc de Harley ; saint Marc seul est à peu près semblable dans les deux manuscrits. On voit qu'il n'y avait pas, dans la tradition carolingienne, un type propre à chacun des évangélistes, et que leurs symboles seuls les distinguaient. Le manuscrit provient de Saint-Riquier ; d'après la tradition, il a été donné par Charlemagne au célèbre abbé de ce couvent, Angilbert. — Élève d'Alcuin et

1. *Ada-Handschrift,* p. 13.

célèbre lui-même comme poète, Angilbert devint abbé de Saint-Riquier vers 790 et il mourut en 814. Il eut de Berthe, fille de Charlemagne, deux fils, dont l'un fut l'historien Nithard. Notre manuscrit figurait dès 831 dans l'inventaire des trésors de l'abbaye. A ce moment, il était recouvert d'une enveloppe d'argent ornée de pierreries[1]. Nous avons lieu de penser que ce volume est le même qui a été donné à Saint-Riquier par Angilbert.

Les **Évangiles de Saint-Médard (B. N. 8850)** n'ont pas moins de richesse et l'origine n'en est pas moins illustre. Le manuscrit est écrit en onciale d'or, et chaque colonne est encadrée en pourpre diaprée d'or et en couleurs vives. On voit en tête une peinture symbolique représentant le triomphe de l'Agneau, et l'image de la Fontaine de vie, dans le style de l'évangéliaire de Godescalc, quoique moins archaïque. Des quatre évangélistes, trois reproduisent, sans distinction de noms, le type de ceux du manuscrit d'Ada ou de celui de Harley; saint Matthieu seul sort de la tradition : il est âgé et barbu. La décoration de notre manuscrit est, au jugement de M. Janitschek, d'un art plus avancé que celle du manuscrit Harléien. Ce superbe manuscrit marque le faîte du développement des traditions artistiques dans l'école des maîtres à l'écriture d'or.

Ce manuscrit a été conservé jusqu'en 1790 dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. La tradition du couvent l'identifiait avec le manuscrit qui fut offert, à Pâques de l'an 827, d'après le récit du moine Odilon, par Louis le Débonnaire et par Judith, son épouse, à l'abbaye de Saint-Médard. La même abbaye devait, peu d'années après, être le témoin de l'humiliation du malheureux empereur. Mais ce volume, offert à l'occasion d'une solennité, n'a pas été commandé par l'empereur pour la circonstance. M. Ed. Fleury remarque qu'il a été donné en même temps qu'un calice dont la patène portait le monogramme de Charlemagne et il pense que peut-être il provenait également de l'héritage du grand empereur. Cette observation paraît parfaitement justifiée[2].

Je ne peux parler du manuscrit **Palatin 50** que d'après les auteurs. Écrit en entier en onciale et en minuscule d'or, il appartient, par sa décoration, au même groupe que les précédents. Le manuscrit ne contient que les deux premiers Évangiles. Il provient de Lorsch.

Le manuscrit **B. N. 8849** est rangé par M. Corssen, à cause de son texte, dans le même groupe, bien qu'il ne soit pas écrit en lettres d'or. La chrysographie y tient une certaine place, et cela suffirait à donner

---

1. *Angilberti abbatis de ecclesia Centulensi libellus* (*Mon. Germ., Script.*, t. XV, p. 77) : *Evangelium auro scriptum cum tabulis argenteis, auro et lapidibus preciosis mirifice paratum I.*

2. *Odilonis translatio S. Sebastiani* (*Mon. Germ., Script.*, t. XV, p. 388) : *Textum deinceps sacrorum evangeliorum aureis caracteribus exaratum laminibusque metalli ejusdem absque admixtione materici inclusum... obtulit.* — Odilon écrivait vers l'an 930.

raison à M. Corssen. Il est écrit en entier en onciale. Les figures des évangélistes qu'on y voit sont assez disgracieuses.

Le manuscrit **B. N. 11955**, qui provient de Saint-Germain, est écrit en capitale d'or sur pourpre. Il est mutilé et ne comprend qu'une partie de saint Matthieu et de saint Marc. Les *explicit* et les titres courants sont écrits, ainsi que les sections de la marge, en argent. D'après le Catalogue des manuscrits exposés à la galerie Mazarine, ce manuscrit a été à l'usage de l'église de Metz. M. Delisle estime qu'il peut dater du VIII[e] siècle.

Le manuscrit **B. N. 9383** est écrit entièrement en capitale rustique d'or sur pourpre. Les titres sont en onciale d'or, les titres courants en blanc, les sections et parallèles en or ou en argent. Ce beau manuscrit a été, d'après M. Delisle, à l'usage de l'église de Metz. M. Delisle estime qu'il date probablement de la fin du VIII[e] siècle.

Le texte des sept derniers manuscrits présente une assez grande fixité. Ceux d'entre eux qui s'éloignent le plus souvent du texte ordinaire de cette famille sont d'abord le manuscrit Harléien, puis, à un moindre degré, le manuscrit B. N. 9383. Ce dernier manuscrit qui, par son âge, est sans doute un des premiers, se rapproche du manuscrit Harléien en quelques passages intéressants. Il n'est pas non plus sans se rencontrer avec le *Codex Adæ* en des passages où la coïncidence n'est pas le fruit du hasard [1]. Il semble donc qu'au lieu de mettre le manuscrit B. N. 9383 à la fin de la série des manuscrits en lettres d'or, il faille le placer non loin des plus anciens représentants de l'école chrysographique.

Ainsi nous avons établi, pour la famille des manuscrits en lettres d'or, les dates suivantes : les Évangiles de Saint-Médard, qui sont peut-être le plus récent des manuscrits de cette école, sont antérieurs, et peut-être d'assez longtemps, à 827 ; le manuscrit d'Abbeville est antérieur à 814 ; le *Codex Adæ* paraît antérieur à 803. Quant aux Évangiles de la collection Irwin, il y a tout lieu de penser qu'ils remontent aux premières années du règne de Charlemagne. Ainsi la chrysographie nous paraît être le style classique du règne du grand empereur.

Pour montrer que l'écriture en lettres d'or était pratiquée dès le commencement du règne de Charlemagne, je n'aurai qu'à rappeler que le célèbre évangéliaire de Godescalc, dont nous n'avons pas à parler ici, est daté de l'an 781 ou, au plus tard, de 783 [2]. Ce beau manuscrit, écrit en or sur pourpre, n'est pas sans montrer, dans sa décoration, des rapprochements avec ceux dont nous nous occupons : c'est ainsi que la belle image de la Fontaine de vie se trouve à la fois dans le manuscrit de Go-

---

1. Ainsi MATTH., III, 6. Ada* et B. N. 9383 : *ut baptizabantur*. Comparez ci-dessus, p. 264.

2. Nouv. acq. lat. 1993. — Voyez de Bastard, pl. LXXXI-LXXXVII ; G. Peignot (De Speyr, *Description de la bible écrite par Alchuin,* p. 83) ; Westwood, *Pal. sacra,* pl. XXIV ; F. Piper, *Karls d. G. Kalendarium u. Ostertafel,* Berlin, 1858 ; *Le Cabinet des Manuscrits,* t. III, pl. XX, 1 ; *Ada-Handschr.,* p. 85 et pl. XXV.

descalc et dans les Évangiles de Saint-Médard. Le jour de Noël de l'an 800, après son couronnement, Charlemagne offrit au Pape, pour l'église de Latran, « *evangelium cum battaci*[1] *ex auro mundissimo, in gemmis ornatum*[2] ». Il est fort possible que ce présent impérial soit sorti des mêmes ateliers que le plus grand nombre des manuscrits que nous venons d'étudier.

Quel est cet atelier, et que peut-on savoir sur le siège de la principale école chrysographique du règne de Charlemagne ?

D'après le système actuellement adopté, et qui a pour point de départ certaines assertions des historiens de Metz[3], les manuscrits en lettres d'or auraient été copiés à Metz. M. Janitschek a mis cette théorie à la base de sa classification. Il ne nous est pas possible de l'accepter.

Ce système paraît né d'une confusion entre deux abbayes et un prieuré, tous trois consacrés à saint Martin : j'ai nommé Saint-Martin-aux-Champs[4] devant Metz, Saint-Martin de Tours et Saint-Martin-des-Champs à Paris.

Metz était assurément, sous les Carolingiens, un des plus grands centres de la vie religieuse. C'est pourtant par une série d'erreurs manifestes que les anciens auteurs en ont fait le siège d'un grand atelier calligraphique. On a d'abord voulu que les Évangiles de Lothaire aient été copiés pour Saint-Martin-devant-Metz[5]. Le fait que la première bible de Charles le Chauve avait été à Metz donnait quelque vraisemblance à cette interprétation des textes, et l'on a groupé toutes les apparences autour de cette observation, que M. Delisle a prouvé être étrangère à notre sujet[6]. Alors il n'est plus resté que les faits secondaires, et c'est sur eux que repose la théorie adoptée ou plutôt créée par M. Janitschek. On donne trois preuves à l'appui de ce système :

1° Le sacramentaire de Drogon, écrit en partie en onciale ou en capi-

---

1. *Battacis* ou *battacium* signifie une couverture ornée de pierreries (Vignoli, d'après Du Cange).

2. *Liber pontificalis,* Léon III (Duchesne, t. II, p. 8).

3. H. Lepage, *L'Abbaye de Saint-Martin-devant-Metz.* (*Mém. de la Soc. d'archéol. lorraine,* 3e série, t. VI, 1878, p. 109.) Comparez Kraus, *Kunst u. Alterthum in Elsass-Lothringen,* t. III, p. 708, et *Ada-Handschr.*, p. 85.

4. Le nom de Saint-Martin « aux Champs » n'est pas ancien ; il ne se trouve pas dans les documents.

5. Baluze, *Capitularia,* t. II, col. 1279 ; Mabillon, *AA. SS. O. S. B.,* t. II, p. 625. Meurisse, p. 27, attribue à Saint-Martin-devant-Metz la première bible de Charles le Chauve..

6. La confusion entre Saint-Martin de Tours et Saint-Martin-devant-Metz est tellement habituelle aux auteurs, que M. Lepage a pu appliquer à cette dernière abbaye une description poétique de la basilique de Tours. Il n'est pas possible de ne pas relever la confusion faite par le même écrivain, après beaucoup d'autres, entre les Évangiles de Lothaire et la première bible de Charles le Chauve. C'est avec ces malentendus accumulés qu'a été écrite l'histoire de Saint-Martin-devant-Metz. L'opinion d'après laquelle les rois de France auraient été chanoines de cette abbaye n'a pas d'autre fondement. En réalité, on ne sait presque rien sur les destinées anciennes de l'abbaye de Saint-Martin-devant-Metz. Cette abbaye ne doit pas entrer en compte, à l'époque qui nous occupe, dans l'histoire littéraire et artistique de Metz, encore moins dans l'histoire de l'empire franc.

tale d'or [1], a été certainement exécuté pour l'église de Metz, très probablement sous le pontificat du fils naturel de Charlemagne, Drogon, qui occupa le siège de Metz de 826 à 855.

2° Les Évangiles B. N. 9383, écrits en capitale d'or sur pourpre, « ont été exécutés pour l'usage de l'église de Metz ».

3° Le manuscrit 599 de l'Asenal provient de Saint-Martin-aux-Champs devant Metz.

Le premier argument ne prouve rien. En effet, si même il était nécessaire qu'un manuscrit destiné à l'usage du culte eût été exécuté dans l'église à laquelle il devait appartenir, la date du pontificat de Drogon suffirait à nous rappeler que le manuscrit qui porte son nom est d'une autre époque que les plus récents mêmes de nos manuscrits. Au reste, la paléographie du sacramentaire de Drogon est absolument différente de celle des manuscrits dont nous parlons.

La deuxième preuve est tirée d'un contre-sens. Il n'y a aucune raison de penser que le manuscrit B. N. 9383 ait été copié « pour l'usage » de l'église de Metz. M. Delisle, que M. Janitschek a mal compris, dit qu'il a été « à l'usage » de cette église, ce qui est tout autre chose. Or, on n'estimera sans doute pas que tous les manuscrits qui ont appartenu à la grande et riche église de Metz aient été nécessairement copiés dans la ville ou sous ses murs. Nous avons bien des preuves du contraire.

Enfin le manuscrit de l'Arsenal n'a rien à faire avec Saint-Martin-devant-Metz. Ce n'est pas à Saint-Martin « aux Champs », c'est à Saint-Martin « des Champs » que l'on attribue ce manuscrit, encore cette provenance est-elle fort douteuse [2]. Quoi qu'il en soit, le nom de l'abbaye située sous les murs de Metz ne figure ici que par une pure confusion.

On voit qu'il ne reste rien des preuves que l'on a données de l'origine messine des manuscrits en lettres d'or.

L'école de Tours pourrait présenter des titres plus sérieux à la paternité de nos manuscrits chysographiques.

Les Évangiles d'Oswego ont conservé, ainsi que nous l'avons reconnu, un texte mêlé qui présente des rapprochements frappants avec les textes irlandais et anglo-saxons, que nous avons trouvés établis sur les bords de la Loire à la fin du VIII[e] siècle. Nous avons reconnu d'autre part, dans ce manuscrit, les traces d'une ancienne division en chapitres de l'Évangile de saint Jean, qui ne se retrouve à peu près dans aucun manuscrit anté-

---

1. B. N. 9428. — Voyez Delisle, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires,* p. 100 ; *Ada-Handschr.,* p. 92, et les auteurs cités par M. Delisle.

2. Cette attribution, qui a été acceptée par M. de Bastard, n'a pas d'autre fondement qu'une note de l'écriture de Pierre Varin (vers 1848). Il y avait autrefois à Saint-Martin-des-Champs un manuscrit des Évangiles en lettres d'or « du temps de Charlemagne ou du moins de Charles le Chauve » (R. Simon, *Histoire des versions du Nouveau Testament,* 1690, p. 112), mais il n'est pas probable que ce manuscrit soit à reconnaître dans celui de l'Arsenal. Ce dernier, en effet, provient de M. de Paulmy, qui n'a possédé aucun manuscrit venant de Saint-Martin-des-Champs.

rieur au xi[e] siècle, sinon dans les anciennes versions et dans les manuscrits copiés à Tours. En outre, le manuscrit de M. Irwin a cette ressemblance avec le manuscrit d'Adalbald (B. N. 17227), que, seuls au ix[e] siècle, ces deux manuscrits n'ont ni préfaces, ni arguments, ni canons, ni sommaires, ni aucune division en chapitres (à part quelques numéros de chapitres, égarés dans l'Évangile de saint Jean du manuscrit d'Oswego).

Le manuscrit de Saint-Martin de Tours (Tours 22), dont il va être parlé, et le manuscrit de Marmoutier (Egerton 609) n'ont pas non plus de sommaires et ne sont pas divisés en chapitres.

La capitale rustique, que nous admirons dans plusieurs de nos manuscrits[1], est exactement la même dont la tradition s'est conservée dans les manuscrits de l'école de Tours. Il est vrai que cette écriture est ancienne et ordinaire dans les manuscrits. L'onciale ressemble beaucoup à celle de Tours, sans y être identique. La semi-onciale est absente et la minuscule diffère profondément, comme il était naturel qu'il en fût avant la réforme d'Adalbald.

On a négligé jusqu'à présent, dans l'énumération des manuscrits écrits en lettres d'or, un manuscrit des Évangiles qui paraît présenter une certaine analogie avec ceux dont nous nous occupons.

Ce manuscrit a été, selon toute apparence, copié à Tours, où il n'a jamais cessé d'être conservé : c'est le célèbre manuscrit de Saint-Martin de Tours[2].

Il ne faut pourtant pas trop insister sur cette ressemblance, qu'un examen plus détaillé ne confirmerait probablement pas, car, au point de vue du texte, le manuscrit de Saint-Martin forme groupe avec les manuscrits de Tours, et nullement avec les Évangiles chrysographiques[3].

Enfin le manuscrit d'Ada est accompagné d'une dédicace dans laquelle il n'est guère possible de ne pas reconnaître la plume d'Alcuin. Il ne peut s'agir ici d'une imitation, car, à l'époque où ce manuscrit a été écrit, Alcuin vivait encore, et la collection de ses œuvres poétiques, que nous devrions supposer entre les mains du compilateur, n'était pas faite ou n'était pas sortie de ses mains.

D'un autre côté, l'hypothèse qui ferait venir de Tours nos manuscrits rencontre des objections très sérieuses, tirées autant de la décoration de

---

1. Voyez en particulier le *fac-simile* de la dédicace du *Codex Adæ : Ada-Handschr.*, p. 3.

2. Tours 22 (*mt*). — Voyez plus haut, p. 47.

3. Sur 231 passages collationnés, le manuscrit Tours 22 se prononce :
97 fois contre le manuscrit Harl. 2788 et contre la deuxième main du *Codex Adæ ;*
91 fois contre les Évangiles de Saint-Médard ;
90 fois contre le manuscrit d'Oswego ;
44 fois contre le *Codex Vallicellianus ;*
31 fois contre la bible de Bamberg ;
28 fois contre la bible de Monza, et
26 fois seulement contre le manuscrit *add.* 11848 (Évangiles de Saint-Corneille).

ces manuscrits que de l'étude de leur texte. A l'un et l'autre titre, en effet, il n'y a pas de continuité entre le développement de l'école chrysographique et les traditions de la calligraphie dans l'école de Tours.

La décoration des manuscrits chrysographiques n'appartient pas à la même école que celle des manuscrits de Tours. L'ornementation des manuscrits en lettres d'or est directement empruntée à l'art irlandais ou anglo-saxon : pour les manuscrits de Tours, cette imitation est très lointaine. La différence peut être particulièrement appréciée dans l'initiale à ligature LI de l'Évangile selon saint Matthieu. Dans cette lettre double, les formes de l'école d'Adalbald sont anguleuses, celles de l'école chrysographique, aussi bien que de l'école franco-saxonne, sont arrondies. Il ne faut pourtant pas exagérer les ressemblances entre nos manuscrits et les manuscrits franco-saxons : les lettres en fer de flèche, les têtes d'animaux aux initiales, les entrelacs zoomorphes et les pointillés irlandais ne se trouvent pas ici. C'est donc directement sur les modèles anglo-saxons, ce n'est pas sur nos manuscrits que les artistes de l'école du nord de la France ont formé leur art calligraphique.

Quant à la tradition artistique des manuscrits écrits en lettres d'or, elle s'est éteinte avec l'école qui les avait produits. Les belles et grandes figures des évangélistes, d'un style si noble et si décoratif, n'ont guère été imitées. La belle image de la Fontaine de vie, empruntée à Godescalc, n'a pas été comprise des générations suivantes. Le grand style disparaît avec le règne de Charlemagne. L'école de Tours, dans les dernières années de Louis le Débonnaire et sous le règne de Charles le Chauve, n'a produit que les peintures de l'histoire sainte, grêles dans le manuscrit de Bamberg, lourdes et disgracieuses dans les bibles de Grandval et de Metz. Les artistes du Nord ont reproduit quelques beaux motifs anciens dans les Évangiles de Saint-Emmeran, mais leur œuvre principale est la bible de Saint-Paul, dont l'exécution est chargée et dépouvue de simplicité. Encore une fois, la tradition du grand art n'a guère survécu au règne de Charlemagne.

Quant au texte, il suffit de parcourir avec soin les collations, si soigneuses et si bien disposées, de M. Corssen, pour se rendre compte de ce fait, que les manuscrits en lettres d'or[1] marchent généralement avec les manuscrits franco-saxons et avec ceux de l'école de Reims, tandis qu'ils vont presque toujours à l'encontre des manuscrits de Tours, les derniers peut-être exceptés. J'ai, en effet, déjà fait remarquer (et M. Corssen l'avait observé le premier) que le texte des manuscrits les plus récents de l'école de Tours paraît avoir été retouché, soit d'après les manuscrits en lettres d'or, soit d'après les manuscrits franco-saxons. Il y a pourtant lieu de distinguer, à cet égard, entre les plus anciens et les plus

1. Je ne parle plus ici du manuscrit d'Oswego ni du texte de la première main du *Codex Adæ,* dont l'étude a déjà été faite.

récents des manuscrits écrits en lettres d'or. L'examen des uns et des autres nous donne les résultats suivants [1] :

1° Le manuscrit Harléien 2788 s'écarte (sur 269 passages collationnés)
130 fois de la bible de Bamberg ;
118 fois du manuscrit *add.* 11848 (Évangiles de Saint-Corneille) ;
111 fois de la première bible de Charles le Chauve ;
97 fois de la bible de Saint-Paul ;
92 fois du *Codex Vallicellianus ;*
81 fois de la deuxième bible de Charles le Chauve ;
73 fois du manuscrit B. N. 257, et
69 fois des Évangiles d'Ebbon.

2° Les Évangiles de Saint-Médard, au contraire, s'éloignent (sur le même nombre de passages)
139 fois de la bible de Bamberg ;
119 fois du manuscrit *add.* 11848 ;
117 fois du *Codex Vallicellianus ;*
81 fois de la première bible de Charles le Chauve ;
76 fois de la bible de Saint-Paul ;
48 fois de la deuxième bible de Charles le Chauve ;
43 fois des Évangiles d'Ebbon ;
40 fois du manuscrit B. N. 257, et
37 fois seulement du manuscrit B. N. 17968.

Si nous comprenons bien ces chiffres, ils signifient que les plus anciens de nos manuscrits diffèrent moins que les derniers du *Codex Vallicellianus.* Les plus récents au contraire marchent, pour ainsi dire, vers les manuscrits franco-saxons et vers ceux de l'école de Reims. Les manuscrits de ces deux dernières familles ont été, selon toute apparence, copiés sur le modèle des derniers manuscrits en lettres d'or. Ce résultat n'a rien qui soit contraire à ceux auxquels les chapitres précédents nous ont amenés. Mais nous devons reconnaître que, pour le texte comme à tous égards, l'école chrysographique n'a légué ni tradition ni modèle à l'école de Frédégise et d'Adalbald, à l'école des maîtres de l'écriture semi-onciale. La tradition du texte évangélique n'a pas passé des manuscrits en lettres d'or à l'école de Tours, mais à l'école du Nord, à l'école franco-saxonne.

Il est vrai que l'on paraît avoir également copié à Tours des manuscrits qui, par leur texte, et par leurs parties extérieures, appartiennent au même groupe que les manuscrits franco-saxons [2] ; mais ces manuscrits paraissent être plus récents que les autres et ne peuvent par conséquent pas servir à caractériser le texte et le style décoratif de l'école de Tours.

---

1. On a déjà vu, p. 246 et 249, que le texte des manuscrits en lettres d'or (Harl. 2788 et B. N. 8850) est fort éloigné de celui d'Adalbald et du texte des Évangiles de saint Gauzelin.
2. Voyez p. 252-255 et 258 (manuscrits B. N. 261, *add.* 11849, etc.).

Il faut ajouter que les sommaires des Évangiles, dans les manuscrits en lettres d'or, sont identiques à ceux que nous retrouverons dans les manuscrits franco-saxons. Tous reproduisent exactement les mêmes sommaires que la deuxième bible de Charles le Chauve, excepté le *Codex Adæ,* qui est, comme on sait, un manuscrit retouché et qui présente, pour saint Matthieu, un sommaire différent des autres manuscrits : il est suivi en cela par les Évangiles d'Ebbon et par le manuscrit de Beauvais (B. N. 17968).

Pour nous résumer, il n'y a qu'une seule objection à l'hypothèse qui ferait sortir de l'atelier d'Alcuin les manuscrits en lettres d'or, mais cette objection est très grave : Est-il croyable que les successeurs d'Alcuin aient tenu si peu de compte de ses traditions et de ses exemples ? Encore faudrait-il séparer de l'école chrysographique le plus ancien des manuscrits en lettres d'or, le manuscrit d'Oswego, qui est, selon toute apparence, antérieur à l'époque où a été fondée l'école de Saint-Martin de Tours.

Mais nous n'avons pas tout dit sur la chrysographie de l'époque de Charlemagne. Nous n'avons pas parlé encore de plusieurs manuscrits en lettres d'or, en tête desquels figure le livre d'Évangiles que l'on prétend avoir été trouvé sur les genoux de Charlemagne, lorsque Othon III ouvrit son tombeau [1]. Ce célèbre manuscrit est conservé au **Trésor impérial (Schatzkammer) de Vienne**, avec les insignes du Saint-Empire romain, autrefois gardés à Aix-la-Chapelle. On lui donne le nom d' « Évangiles du sacre », parce que c'est sur ce volume que les empereurs prêtent serment. Le chevalier d'Arneth en a publié la description en 1864, mais aujourd'hui il n'est pas facile, paraît-il, d'être admis à l'étudier de près, à cause de l'état de dégradation où il est. Nous ne pouvons donc parler que de sa décoration. C'est assurément un des plus beaux produits de l'art du haut moyen âge. A vrai dire, l'art de ce manuscrit est encore l'art romain dans toute sa beauté et, à cet égard, aucun autre manuscrit biblique ne peut lui être comparé, sinon deux célèbres livres d'Évangiles écrits à Canterbury [2]. Les évangélistes, dont deux sont imberbes, sont représentés sans leurs symboles, dans un cadre fort simple. Le texte des Évangiles est écrit en or sur pourpre ; les titres sont écrits en argent ; les paroles divines sont en onciale et le reste en minuscule. Les initiales sont très simples et ornées à peine de quelques entrelacs. Les sommaires des Évangiles, dans ce beau manuscrit, sont ceux de l'école chrysographique que nous venons d'étudier.

---

1. *Manibus evangeliorum tenebat codicem laminis aureis contectum et in cæruleo papyro aureis exaratum litteris. Ipsius Caroli emendatus opera studioque fertur, atque ille ipse in ecclesia hodieque servatur, quo contacto solemne est Cæsares, dum inaugurantur, suo jurejurando fidem confirmare* (B. Fisen, *Historiarum ecclesiæ Leodiensis partes* II, Liège, 1696, in-fol., t. I. p. 157). Il n'est pas question du livre d'Évangiles dans le récit de la Chronique de Novalèse.

2. *CCCC.* 286 et Bodl. 857. — Voyez ci-dessus, p. 35.

M. d'Arneth et M. Janitschek rapprochent du type décoratif des Évangiles du sacre un manuscrit de Bruxelles (n° 18723), qui provient de Saint-Victor de Xanten [1], et un manuscrit qui paraît être un *Comes* (c'est-à-dire un évangéliaire liturgique) et qui est conservé au trésor d'Aix-la-Chapelle [2]. Le même style se retrouve encore (c'est M. P. Durrieu qui en a fait le premier la remarque) dans un manuscrit du IXe au Xe siècle, B. N. 265 [3]. L'art de ce manuscrit est fort grossier, mais le type des évangélistes est le même que dans le manuscrit du sacre.

Il faut mentionner ici le psautier envoyé par Charlemagne à Adrien Ier et qui est copié en une très gracieuse minuscule d'or. Ce manuscrit, que je n'ai pas vu, est conservé, sous le numéro 652, à la Bibliothèque impériale de Vienne. Il est antérieur à l'année 795, où mourut le Pape. Il est précédé d'une dédicace :

Hadriano summo Papæ patrique beato
Rex Carolus salve mando valeque, pater,

et il est signé du copiste Dagulfus :

Exigui famuli Dagulfi sume laborem.

Un doute a été émis sur l'origine de ce manuscrit. Le roi *Carolus* qui l'a dédié au pape ne serait-il pas Charles le Chauve, et le pape qui l'a reçu n'est-il pas Adrien II ?

Nous devons pourtant croire, d'après la paléographie de ce beau manuscrit, que c'est bien de Charlemagne et d'Adrien Ier qu'il porte le nom [4].

On n'en finirait point si l'on voulait énumérer tous les manuscrits chrysographiques de l'époque carolingienne. Les Évangiles d'Ebbon, dont nous parlerons tout à l'heure, sont écrits en entier en lettres d'or. Il en est de même du manuscrit inachevé de Boulogne. Il ne faudrait pas oublier non plus le manuscrit de Sainte-Geneviève, aujourd'hui n° 2797 de la Bibliothèque Harléienne, connu par la publication que le P. J. Fronteau a faite du *Capitulare evangeliorum* qui le termine. Mais ce manuscrit est sans doute de la seconde moitié du IXe siècle, et nous ne pouvons l'étudier en ce moment.

Nous avons assez parlé des manuscrits en lettres d'or du règne de Charlemagne et nous n'avons que trop fait voir tout ce qui nous reste à apprendre à leur sujet.

Cette revue achevée, nous reprenons la question de l'origine des ma-

---

1. Voyez Marchal, *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. II, I, 1844, p. 330 ; *Ada-Handschr.*, p. 73.
2. Voyez *Ada-Handschr.*, p. 74 et pl. XXII et XXIII, et l'article du P. Beissel cité par M. Janitschek.
3. Voyez *Ada-Handschrift*, p. 94.
4. C.-A. Swainson, *The Nicene and Apostles Creeds*, 1875, p. 199 et 373. Voyez le *fac-simile*, Silvestre, pl. CXXII.

nuscrits écrits en lettres d'or. Nous en rappellerons les principaux éléments.

1° Les manuscrits chrysographiques remontent, pour le plus grand nombre, au règne de Charlemagne, et même à la première partie de ce règne. Les Évangiles d'Oswego paraissent dater du commencement du règne de Charlemagne, l'évangéliaire de Godescalc a été copié entre 781 et 783, le psautier d'Adrien Ier, s'il lui appartient réellement, est antérieur à 795, un manuscrit des Évangiles, qui était peut-être écrit de même, a été offert à Léon III en l'an 800, le *Codex Adæ* paraît antérieur à 803, et le manuscrit de Saint-Riquier a été écrit avant 814.

2° Ces manuscrits ne se laissent pas facilement localiser. Ils sont dispersés partout où l'influence royale s'est fait sentir, et s'il est une région où nous les rencontrons plus souvent, c'est sur les bords du Rhin et de la Moselle.

3° Alcuin ne paraît pas étranger à l'exécution d'un des plus beaux parmi ces manuscrits, le *Codex Adæ*. Les Évangiles d'Oswego présentent également certaines ressemblances dignes d'attention avec les manuscrits copiés dans l'école de Tours.

4° L'école de Tours n'en doit pas moins être écartée, du moins pour ce qui concerne les manuscrits les plus anciens, car elle n'était pas encore fondée. Elle ne date en effet que de 796. La principale famille des manuscrits en lettres d'or montre également une tradition calligraphique et artistique entièrement différente de celle qui a été conservée à Tours. Or nous ne savons aucune abbaye où la vraisemblance nous permette de mettre, au commencement du règne de Charlemagne, une aussi importante fabrique de manuscrits et une école artistique aussi développée.

Les observations qui précèdent ne laissent place qu'à une seule conclusion. Le lecteur l'a déjà pressentie. Aussi bien, une conjecture de M. Janitschek, quant à l'origine des Évangiles du sacre, nous y amène naturellement. Il est probable que le plus grand nombre des manuscrits en lettres d'or sont sortis de l'école palatine. L'école palatine, en effet, fut dirigée, à partir de 782, par Alcuin, qui n'avait pas encore fondé l'école de Tours. Toutes les dates et toutes les vraisemblances concordent avec cette hypothèse, que nous devons considérer comme fort près de la vérité.

Il appartiendra à une recherche paléographique plus approfondie et à une étude plus détaillée de ceux des manuscrits en lettres d'or que nous n'avons pas vus, de donner, s'il y a lieu, plus d'autorité à la conclusion que nous venons d'avancer et de la formuler plus nettement.

CHAPITRE III

LES ÉCOLES DU NORD DE LA FRANCE

1. Ebbon et Hincmar.

Le dernier chapitre de cette étude nous transporte dans le nord de la France, dans la province ecclésiastique de Reims. C'est par le siège même de l'archevêché qu'il nous convient de commencer. Le nom du célèbre archevêque Ebbon nous le commande, car le pontificat de ce prélat est, comme nous le verrons, antérieur à l'époque où s'est développé l'art des pays picards, flamands et wallons, l'art que nous appelons franco-saxon.

Les **Évangiles d'Ebbon** sont conservés à la **bibliothèque de la ville d'Épernay**. Le manuscrit provient de l'abbaye de Hautvillers où il a été conservé jusqu'à la Révolution. Les canons sont simples et formés de péristyles d'ordre corinthien, qui sont surmontés de branchages, de figures d'hommes vêtus et d'animaux. Le style en est médiocre. Les évangélistes sont représentés dans le moment de l'inspiration : saint Luc a la barbe noire, saint Jean est un vieillard ; les vêtements sont peints à petits coups de pinceau et les plis en sont multipliés. Les cadres de ces figures sont simples et sévères. L'exécution de ces peintures, faites d'après de bons modèles, est imparfaite. Le manuscrit est écrit en entier en minuscule d'or.

Nous parlerons plus tard du texte de ce manuscrit et des affinités qu'il présente avec les diverses familles de textes carolingiens.

Le premier feuillet du manuscrit est occupé par un poème composé de quarante-six vers léonins :

Ebo, Remense decus, præsul pastorque coruscus

. . . .

Pontificum culmen seu dulce et nobile lumen

. . . .

Doctor evangelicus, præcelsi Regis amicus
Hunc in honore Dei Petrique in amore beati
Librum jussit agi, plenus spiraminis almi.
Cujus ad imperium, accelerans velociter illum,
Abba humilis noster Petrus placidusque magister
Cœpit anhelanter, perfecit et ipse flagranter.
Hunc auro interius Christi decoravit amicus
Atque ebore exterius pulchre decompsit opimus,
Sic et ut ornavit, Domino Petroque dicavit.

. . . .

Ad quem [1] delictis pro vestris quique venitis
Carmen et hoc legitis, Dominum deposco petatis,
Lucis ut in celsæ hoc arce rependat utrique,
Donet et eximiæ pacis diadema perenne
Eboni almifico quin Petro corde pudico,
Scilicet eximio dulci cum prole magistro,
Sitque illis solio Christus retributor in alto
Ipsorum studio quod hic liber emicat auro.
. . . .

Ces vers lourds et incorrects nous disent qu'Ebbon fit copier et décorer le manuscrit, tandis qu'il occupait le siège archiépiscopal de Reims, sous les yeux de Pierre, abbé de Hautvillers, pour l'offrir à cette abbaye, dont saint Pierre était le patron. Mabillon avait cru y trouver, à côté du nom de l'abbé Pierre, celui d'un « maître Placide », qui aurait été l'ouvrier. C'est une erreur de traduction. Notre manuscrit n'est pas antérieur à 816, puisque c'est en cette année qu'Ebbon, alors âgé de trente ans, parvint à la dignité archiépiscopale. M. Janitschek est disposé à croire qu'il a été exécuté avant 823, puisque les vers qui l'accompagnent ne font aucune allusion au grand voyage missionnaire en Danemark, accompli par Ebbon en cette année. Cette conclusion n'est pas justifiée, car les panégyriques officiels du IXe siècle sont malheureusement à l'ordinaire fort étrangers à la véritable histoire. Mais les Évangiles d'Ebbon sont très probablement antérieurs à la terrible année 833, ou plutôt à l'année 835, où l'archevêque de Reims, destitué au concile de Thionville, se vit enfermer dans l'abbaye de Fulda. Si plus tard, en 840, à la mort de Louis le Débonnaire, il fut pour quelques mois replacé sur son trône par un retour passager de la fortune, il a sans doute eu d'autres soucis que de faire copier des manuscrits. Aucun flatteur n'aurait osé traiter de « douce et noble lumière » le prélat qui avait négocié la trahison de Lügenfeld et qui avait dégradé, dans l'église de Saint-Médard de Soissons, l'ami de son enfance et le protecteur de sa jeunesse.

Il faut rapprocher des Évangiles d'Ebbon un manuscrit provenant de Notre-Dame et signé d'Antoine Loisel, qui est conservé à la **Bibliothèque nationale** sous le numéro **17968**. Ce manuscrit a appartenu à l'église de Beauvais. En effet, une main qui paraît du XIe siècle a ajouté, à la fin, des oraisons dans lesquelles le premier nom invoqué est celui de saint Lucien. Ce nom est suivi de ceux de saint Vaast, de saint Germer, de saint Ouen et des patrons de plusieurs des églises de Beauvais.

La décoration de ce manuscrit rappelle d'assez près celle des Évangiles d'Ebbon, sans y être en tout conforme. Les canons sont inscrits sous des péristyles corinthiens, peints en couleurs empâtées de teintes violacées. Au haut, des oiseaux, des feuillages et des monstres. Les images des

1. C'est-à-dire *ad Deum*.

évangélistes sont entourées d'une bordure rouge vif; le dessin en est lourd et la couleur épaisse. M. Janitschek reconnaît dans saint Marc et dans saint Jean le type des mêmes évangélistes dans le manuscrit d'Ebbon. Saint Luc est pensif, il appuie le menton sur ses mains jointes. Les initiales ornées sont acccompagnées des premiers mots en majuscules d'or entrelacées. Nous comparerons tout à l'heure, à l'égard du texte, ce manuscrit aux Évangiles d'Ebbon.

M. Janitschek rapproche du manuscrit de Beauvais, mais à certains égards seulement, le manuscrit B. N. 265, déjà mentionné [1]. M. Corssen range également, à l'égard du texte, dans la même famille que les Évangiles d'Ebbon et que ceux de Beauvais, avec le manuscrit B. N. 265 qui vient d'être cité, les manuscrits B. N. 324 [2] et Harl. 2797 [3]. Ces trois manuscrits ne sont guère antérieurs à la fin du IXe siècle et nous pouvons nous dispenser d'en tenir compte en ce moment.

Les sommaires de nos deux manuscrits sont exactement ceux du *Codex Adæ*. Ce rapprochement est à remarquer, car le *Codex Adæ*, qui est écrit de deux mains, a été compilé sur deux originaux différent [4]. Quant au texte évangélique, les collations de M. Corssen nous donnent les renseignements les plus abondants. Nous savons déjà que nos deux manuscrits forment famille avec les manuscrits chrysographiques et avec ceux de l'école franco-saxonne. Nous ne les comparerons donc pas avec les manuscrits de l'école de Tours. Si nous cherchons à poursuivre de plus près les affinités de l'un et de l'autre manuscrit, nous arriverons aux résultats suivants :

1° Les Évangiles d'Ebbon se prononcent (sur 269 passages comparés) :

72 fois contre la bible de Saint-Paul hors les murs ;

69 fois contre le manuscrit Harl. 2788 et contre les Évangiles de Lothaire ;

65 fois contre le deuxième copiste du *Codex Adæ ;*

45 fois contre la deuxième bible de Charles le Chauve,

et 44 fois contre les Évangiles de Saint-Médard et contre les manuscrits B. N. 257 et Lyon 357.

2° Sur le même nombre de collations, le manuscrit de Beauvais se déclare :

37 fois contre les Évangiles de Saint-Médard et contre la deuxième bible de Charles le Chauve ;

1. Voyez plus haut, p. 276.
2. Voyez p. 254.
3. Voyez p. 276.
4. Cette combinaison de sommaires ne se rencontre dans aucun manuscrit, sinon dans le manuscrit Harl. 2826, écrit entre le IXe et le Xe siècle et qui était dès le Xe siècle dans l'abbaye d'Eller (*Elera*), sur la Moselle. Les canons de ce manuscrit sont à rapprocher du manuscrit d'Ebbon.

31 fois contre le manuscrit B. N. 257,
et 28 fois seulement contre le manuscrit 357 de Lyon.

Il semble résulter de ces chiffres que nos deux manuscrits sont beaucoup plus rapprochés des manuscrits chrysographiques les plus récents que des anciens, et que celui des deux qui s'en rapproche le plus est le manuscrit de Beauvais.

Ici une question se pose naturellement à nous. Soissons est dans la province ecclésiastique de Reims. Ebbon était sans doute auprès de l'autel de Saint-Médard lorqu'au jour de Pâques de l'an 827, Louis le Débonnaire offrit à l'abbaye le précieux manuscrit des Évangiles avec lequel la bible d'Ebbon présente une si étroite ressemblance. Les Évangiles d'Ebbon auraient-ils été copiés sur le manuscrit de Saint-Médard ? Il n'en est très probablement rien. L'étude du détail du texte n'est pas favorable à cette hypothèse, laquelle, de toute manière, n'est vraisemblable qu'en apparence. Les Évangiles de Saint-Médard n'ont certainement jamais été prêtés aux moines de Hautvillers, et ceux-ci ont eu entre les mains d'autres modèles, tant pour le texte que pour l'ornementation. Mais le texte de l'un et de l'autre manuscrit est le texte courant du commencement du IXe siècle : ceci est un fait constant.

Il convient de ne pas séparer du nom d'Ebbon celui de son éminent successeur Hincmar. C'est pourquoi nous mentionnerons ici la bible qui a été donnée par Hincmar à la cathédrale de Reims. Elle est conservée à la **bibliothèque de la ville de Reims** sous les **numéros 1 et 2**. A la fin d'un certain nombre de cahiers, on lit les mots : *Hincmarus archiepiscopus dedit sanctæ Mariæ Remensis ecclesiæ*. Cette note, inscrite probablement avant que le volume ait été relié, paraît présenter toutes les garanties d'authenticité. Mais quand même la bible de Reims ne porterait pas le nom d'Hincmar, elle devrait figurer ici, car les canons des Évangiles semblent montrer les mêmes caractères que ceux du manuscrit de Hautvillers : ils sont inscrits sous un beau péristyle corinthien.

Quant au texte de la bible d'Hincmar, un mot le décrira : autant que nous pouvons le savoir, c'est le texte du *Codex Vallicellianus*. Les sommaires, les préfaces, et à peu près toutes les leçons de ce texte que nous avons pu relever s'accordent parfaitement avec ce fameux manuscrit. Hincmar a été archevêque de Reims de 845 à 882, et, à en juger par l'écriture, la bible de Reims a probablement été écrite à la fin de son pontificat. La tradition du texte d'Alcuin était donc depuis longtemps perdue à Tours, lorsque Hincmar en établit l'autorité dans la plus illustre église de France. Au reste, nous savons que le *Codex Vallicellianus* ne représente pas le texte même d'Alcuin ; c'est le type des textes alcuiniens du nord de la France.

La bible de Reims n'est pas le seul manuscrit biblique qu'Hincmar ait donné à sa cathédrale ou aux églises de Reims. Nous lisons dans Flodoard qu'il avait donné à l'église de Reims un riche manuscrit des Évangiles :

Evangelium aureis argenteisque describi fecit litteris, aureisque munivit tabulis, et gemmis distinxit pretiosis, his quoque versibus insignivit :

Sancta dei genitrix et semper virgo Maria,
Hincmarus præsul defero dona tibi... [1].

Le P. Lelong[2] a reconnu le manuscrit mentionné par Flodoard dans le **n° 38 de la bibliothèque de Reims**. C'est un beau manuscrit écrit en argent sur pourpre, et où l'on ne trouve pas la semi-onciale de l'école de Tours. On attribuait aussi à Hincmar, au temps du P. Lelong, le don d'un manuscrit du Pentateuque, qui commençait au dernier chapitre de la Genèse. Ce manuscrit, qui appartenait à la bibliothèque de la cathédrale, datait seulement, d'après Lelong ou plutôt d'après son correspondant, de la fin du IXe ou du commencement du Xe siècle. Je ne crois pas qu'il soit conservé, non plus que le manuscrit des Évangiles qu'Hincmar avait donné à l'abbaye de Saint-Remi et dont la première page était ornée, ainsi que le commencement des trois derniers Évangiles, de grandes initiales d'or peintes sur parchemin pourpré. Ce manuscrit occupait, au temps du P. Lelong, le numéro 17 à la bibliothèque de Saint-Remi.

On voit que le célèbre métropolitain n'avait pas laissé chômer la tradition inaugurée par Ebbon.

2. Les Évangiles franco-saxons.

C'est dans l'ouest et dans le nord de la vaste province ecclésiastique de Reims que nous transportent les admirables monuments de l'art franco-saxon.

Il n'est pas nécessaire d'énumérer longuement les caractères de la calligraphie franco-saxonne. M. Delisle en a tracé le tableau dans son *Mémoire sur d'anciens sacramentaires* et dans son travail sur l'*Évangiliaire de Saint-Vaast*[3]. L'imitation de la calligraphie anglo-saxonne ou irlandaise, dans ce qu'elle a produit de plus distingué, en est tout le secret. Les artistes du nord de la France, de ce pays que nous avons montré tout rempli de manuscrits irlandais, ne pouvaient prendre de plus beaux modèles que les chefs-d'œuvre créés par la plume savante et ingénieuse des moines scots et saxons. Les manuscrits de l'école franco-saxonne seraient peut-être les plus beaux qui aient vu le jour, si leurs modèles n'étaient beaucoup plus beaux encore, et quand le grand artiste à qui nous devons les tentures de la salle du Parnasse français a cherché la peinture décorative la plus parfaite, pour en illustrer la figure du « Manuscrit », c'est

---

1. *Historia Remensis*, l. III, chap. 5 (édition de Douai, 1617, p. 293).
2. *Bibliotheca sacra*, t. I, p. 248; cf. p. 237 et 242.
3. Voyez en outre J.-B.-J. Jorand, *Grammatographie du* IXe *siècle*, Paris, 1837, in-folio; De Bastard, *Peintures, ornements, écritures et lettres initiales de la bible de Charles le Chauve* (extrait des *Peintures et ornements des manuscrits*), et *Ada-Handschrift*, p. 95 et 96.

à l'art franco-saxon qu'il a été demander l'illustration des mots : *In principio creavit Deus cælum et terram.*

Les traits auxquels on reconnaît la calligraphie franco-saxonne sont, en dehors d'une grande ressemblance avec les plus beaux manuscrits irlandais et anglo-saxons et du développement abondant des entrelacs, ceux que nous allons énumérer :

Des lettres moins grandes, de formes généralement rectangulaires, parfois au contraire courbées, et terminées en fer de flèche, accompagnent les grandes initiales. Ces lettres affectent quelquefois l'imitation des runes.

Des têtes d'animaux, nombreuses et bizarres (en général des têtes de cygnes), terminent les déroulés qui se voient au milieu des cadres et surtout des grandes initiales.

De ces grandes initiales, quelques-unes, telles que les V en forme de lyre, sont très caractéristiqués. La ligature LI, dans l'initiale du mot *Liber*, est très gracieusement arrondie, tandis qu'elle est anguleuse dans l'é cole de Tours. Nous avons déjà vu cette initiative arrondie dans l'école chrysographique.

Certains entrelacs sont zoomorphes, c'est-à-dire composés d'animaux prodigieusement étirés en longueur et enchevêtrés savamment.

Enfin on remarque souvent, autour des cadres et des grandes lettres, les pointillés rouges et quelquefois verts que les manuscrits irlandais nous ont fait connaître, et les fonds sont occupés, dans les plus beaux de nos manuscrits, par des hachures de couleur tendre, qui forment une sorte de marqueterie très élégante.

Nous commencerons par délimiter, après M. Delisle, le lieu géographique des manuscrits franco-saxons en [général, puis nous passerons à l'examen de quelques manuscrits des Évangiles.

M. Delisle a eu la pensée de prendre pour base de sa recherche des manuscrits dont l'origine locale est à peu près certaine, les sacramentaires. Ces livres d'église, en effet, ne peuvent pas, suivant toute apparence, avoir été écrits très loin du lieu dont ils fixent la tradition liturgique. Or nous connaissons six sacramentaires franco-saxons. Plusieurs de ces livres peuvent être attribués avec certitude, d'après les commémorations de saints locaux qu'on y trouve, à des églises déterminées, savoir :

Le manuscrit de Stockholm, à l'abbaye de Saint-Amand, près de Lille ;

Celui de Reims, à l'église de Noyon ;

Le manuscrit B. N. 2290, à l'abbaye de Saint-Denis,

Et le sacramentaire de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, à l'église de Tournai.

Le manuscrit dont un fragment est conservé à Vienne, appartenait à une église où saint Lambert était l'objet d'un culte particulier, peut-être à l'église de Liège.

Nous connaissons encore un sacramentaire franco-saxon, conservé à la bibliothèque de Cambrai, et un recueil de canons qui fait partie de la bibliothèque de Laon et qui a été donné à l'église de cette ville par Didon, qui en fut évêque de 882 à 893.

Enfin les manuscrits bibliques que voici proviennent d'églises qui peuvent être déterminées :

La deuxième bible de Charles le Chauve provient de Saint-Denis ;

Les Évangiles de la bibliothèque royale de La Haye, de l'abbaye d'Egmond, en Hollande ;

Ceux d'Utrecht, de l'église Saint-Libuin, à Deventer ;

Le manuscrit inachevé de la bibliothèque de Boulogne, de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras,

Et l'Évangéliaire n° 1045 de la bibliothèque d'Arras, de la même abbaye de Saint-Vaast.

Il faut noter également un commentaire de saint Ambroise, conservé à la bibliothèque de Laon, et qui provient de la cathédrale de cette ville. Nous ne devons pas négliger ici, malgré son origine plus moderne, le manuscrit des Évangiles n° 309 de Cambrai, qui paraît une imitation des manuscrits franco-saxons et qui appartient sans doute à la fin du IXe siècle, non plus que les Évangiles Hamilton 253, actuellement à Berlin, qui proviennent de Stavelot et qu'on dit être du Xe siècle, ni le Psautier de Soignies, conservé à Leipzig, qui est encore plus récent, et les Évangiles de Cisoing (Lille 15), qui descendent jusqu'au XIIe siècle. Je n'énumère pas ici les manuscrits dont la provenance est inconnue.

Ainsi le domaine d'influence de l'école franco-saxonne paraît se borner au nord de l'Ile-de-France, à la Picardie, aux Flandres et aux contrées au delà, ainsi qu'au pays wallon. Toutes les églises énumérées ci-dessus, excepté celles de Saint-Denis et de Deventer, appartiennent à l'ancienne province ecclésiastique de Reims.

Nous allons énumérer les manuscrits franco-saxons des Évangiles qui sont connus de nous. Ces manuscrits sont les suivants :

Bibliothèque de la ville de Lyon, n° 357.

Bibliothèque nationale, n° 257 (manuscrit autrefois appelé à tort Évangiles de François II [1]). On voit dans ce manuscrit, avant la figure de saint Matthieu, une intéressante image du crucifiement. Cette représentation, fréquente sur les ivoires sculptés, est rare dans les manuscrits anciens. Le type reproduit dans notre manuscrit est exactement le même que dans le manuscrit 20 d'Angers, dont le texte est irlandais. Il est probable que cette image a été empruntée par l'artiste qui a décoré notre manuscrit à un original anglo-saxon.

1. On pourrait réserver le nom d'Évangiles de François II au manuscrit A. I. 13. 4° de la bibliothèque Sainte-Geneviève, qui porte au fol. 8 v°, en blanc sur un fond d'encre, une signature qui parait être celle de ce roi.

Bibliothèque de Leyde, n° 48.

Bibliothèque royale de La Haye, n° 32 : manuscrit venu de l'abbaye d'Egmond, à laquelle il a été donné par Thierry II, comte de Hollande, mort en 988. Plusieurs publications ont été consacrées en Hollande à ce manuscrit, que le donateur a fait orner de son portrait et de celui de sa femme. Au jugement de M. le docteur du Rieu, ce manuscrit est des environs de l'an 900.

Musée archiépiscopal d'Utrecht, manuscrit venu de l'église Saint-Libuin de Deventer.

Bibliothèque de la ville de Tours, n° 23, manuscrit provenant de Saint-Martin de Tours.

Bibliothèque publique de Boulogne, n° 12. Ce manuscrit inachevé ne contient que l'Évangile selon saint Matthieu ; il provient de Saint-Vaast.

Tels sont les manuscrits de l'ancienne école franco-saxonne. Il faut mentionner après eux une série de manuscrits qui paraissent plus récents, mais qui prouvent que, longtemps après sa première floraison, la tradition franco-saxonne a maintenu son autorité dans les pays du Nord. Ces manuscrits sont les suivants :

Bibliothèque de Cambrai, n° 309. L'écriture de ce manuscrit paraît remonter à la fin du IXe siècle. La décoration est lourde et trahit l'imitation.

Bibliothèque royale de Berlin, manuscrit Hamilton 253, jadis à l'usage de l'abbaye de Stavelot. D'après M. de Seidlitz, ce manuscrit est du Xe siècle. Il est écrit en minuscule penchée.

Bibliothèque de l'Arsenal, n° 592, manuscrit du XIe siècle, orné de représentations de l'Histoire sainte, peintes en couleurs empâtées. Ce manuscrit, au reste, ne rappelle que de loin l'école franco-saxonne.

Bibliothèque de Lille, n° 15, manuscrit provenant de Cisoing et écrit sous Calixte II (1119-1124).

Enfin le Psautier **n° 774 de la bibliothèque de l'Université de Leipzig**, est, dit-on, du XIe siècle. Ce manuscrit provient de l'abbaye cistercienne d'Altzelle en Saxe, mais, d'après M. Springer qui l'a étudié, il a été écrit pour l'abbaye de Soignies, en Hainaut. Les commémorations du calendrier et les miniatures consacrées à saint Vincent paraissent établir cette origine.

L'art franco-saxon, qui a régné au IXe siècle dans les provinces belges, s'y est, on le voit, perpétué fort longtemps.

Revenant à l'école franco-saxonne primitive, nous établirons d'abord ce fait, que les manuscrits bibliques, chefs-d'œuvre des artistes de cette école, ne sont pas antérieurs à l'an 835.

Dans le plus grand nombre des manuscrits des Évangiles, on trouve à la suite du texte évangélique un *Capitulare evangeliorum*, c'est-à-dire un tableau des leçons évangéliques qui se lisent aux diverses fêtes et à tous

les dimanches de l'année, ainsi qu'aux principales solennités. Nous n'étudierons pas en détail ce catalogue des péricopes ecclésiastiques, après les belles études qui lui ont été consacrées par le regretté Ernest Ranke et par M. Corssen, qui en a parfaitement classé les manuscrits [1]. Parmi toutes les variantes des manuscrits, nous n'en relèverons qu'une : la fête de la Toussaint, fréquente dans les manuscrits plus récents, ne se trouve mentionnée, à notre connaissance, que dans quatre manuscrits du IXe siècle [2], et deux de ces manuscrits sont au nombre de nos plus beaux manuscrits anglo-saxons. Or la fête de la Toussaint, établie à Rome depuis une époque qui n'est pas bien déterminée, n'a été introduite dans l'empire franc qu'en l'an 835, par Louis le Débonnaire, sur l'exhortation du pape Grégoire IV [3]. Les plus anciens des manuscrits franco-saxons ne sont donc pas antérieurs à cette date.

Pour le détail du texte, nous ne pouvons séparer nos manuscrits des Évangiles de la deuxième bible de Charles le Chauve, qui sera étudiée tout à l'heure. Voici comment les principaux manuscrits franco-saxons se comportent à l'égard des autres textes :

1° La deuxième bible de Charles le Chauve diffère (sur 269 passages collationnés) :

118 fois de la bible de Bamberg;
94 fois du *Codex Vallicellianus* ;
81 fois du manuscrit Harl. 2788 ;
72 fois de la bible de Saint-Paul ;
66 fois de la première bible de Charles le Chauve ;
62 fois de la deuxième main du *Codex Adæ;*
48 fois des Évangiles de Saint-Médard ;
42 fois des Évangiles de Lothaire, et
37 fois du manuscrit B. N. 17968.

2° Le manuscrit B. N. 257 se sépare (sur le même nombre de passages collationnés) :

72 fois du manuscrit Harl. 2788 ;
59 fois de la bible de Saint-Paul ;
45 fois des Évangiles de Lothaire;
43 fois des Évangiles d'Ebbon ;
41 fois des Évangiles de Saint-Médard, et
31 fois du manuscrit B. N. 17968.

3° Le manuscrit Lyon 357 s'éloigne (sur un nombre égal de passages) :

47 fois des Évangiles de Lothaire;

1. E. Ranke, *Das kirchliche Pericopensystem,* Berlin, 1847; F.-H. Scrivener, article *Lectionary,* dans le *Dictionary of christian Antiquities* de W. Smith et S. Cheetham, t. III, 1880, p. 962 ; *Ada-Handschrift,* p. 41. — Le *Capitulare* a été publié par le P. J. Fronteau, par E. Ranke et par M. K. Menzel.

2. B. N. 257, 270, 11956 et Lyon 357.

3. Sigebert, *ad. a.* 835. *Mon. Germ., Script.,* t. VI, p. 338.

44 fois des Évangiles d'Ebbon ;
42 fois des Évangiles de Saint-Médard, et
28 fois seulement du manuscrit B. N. 17968.

Ces chiffres nous permettent de formuler les quatre propositions suivantes :

Les manuscrits franco-saxons des Évangiles sont absolument en dehors du développement du texte de Tours.

Ils se rapprochent beaucoup des plus récents des manuscrits en lettres d'or, et plus encore des manuscrits du groupe de Reims.

Les Évangiles de Beauvais (B. N. 17968) sont de tous les manuscrits celui auxquels ils ressemblent le plus.

Le manuscrit de Lyon semble le plus rapproché de l'original, puis le manuscrit B. N. 257, enfin la deuxième bible de Charles le Chauve.

3. La deuxième bible de Charles le Chauve.

Le chef-d'œuvre de l'école franco-saxonne est la **deuxième bible de Charles le Chauve (Bibliothèque nationale, n° 2)**, appelée aussi, du nom du lieu où elle était conservée, bible de Saint-Denis.

Cette bible, en effet, porte la cote de Saint-Denis, marquée au XIIIe et au XVe siècle. On lit au folio 1 une note, datée du 23 octobre 1598, aux termes de laquelle Eme de Veelu, religieux de Saint-Denis et « garde des chartres » de ladite abbaye, a remis à ce jour notre bible entre les mains de M. le président de Thou, garde de la bibliothèque du roi, suivant l'arrêt de la cour du 20 dudit mois. Ce volume, auquel il manque les dernières pages, a été en outre mutilé d'une autre manière. Une note, inscrite au folio 407, nous dit que treize feuillets de ce manuscrit, portant les numéros 408 à 420, après avoir fait partie du manuscrit Harl. 7551, ont été réintégrés dans le présent volume le 6 mai 1878 ; un quatorzième feuillet, renvoyé de Hollande par le baron de Stosch, avait été rendu à la Bibliothèque en mars 1720. Les feuillets qui ont manqué longtemps à ce précieux manuscrit avaient été dérobés en 1707 par un triste personnage, trois fois apostat, qui avait nom Jean Aymon [1]. Ce ne sont pas les seuls trésors dont la trahison d'Aymon ait dépouillé notre bibliothèque, et nous n'osons pas espérer de voir les précieux manuscrits de la Vulgate, Harl. 1772, 1775 et 1802, reprendre leur place sur nos rayons. Mais ce que ne dit pas la note que nous avons citée, c'est à la suite de quelles négociations persévérantes, et grâce à quelle patriotique obstination les célèbres

1. Voyez, sur J. Aymon, *La France protestante,* deuxième édition par H. Bordier, t. I, 1877, p. 615, et auparavant, après le *Mémoire historique* de l'abbé Jourdain (1739), Hauréau, *Singularités historiques et littéraires,* 1861, p. 286, et *Le Cabinet des Manuscrits,* t. I, p. 329.

manuscrits de la Vulgate, B. N. 2, 25 et 93 (sans parler d'autres joyaux d'une égale valeur) ont retrouvé leur intégrité [1] : digne prélude de restitutions plus belles encore et augure de celles que la justice et l'équité nous doivent encore et que nous ne nous lasserons pas d'espérer.

Nous ne pouvons décrire ici la riche ornementation de la bible de Saint-Denis. Il nous suffira de dire que les principaux traits du tableau de l'art franco-saxon que nous avons tracé plus haut lui ont été empruntés. La distinction, la simplicité et le bon goût unis à la richesse en sont les caractères les plus remarquables. C'est, avec moins de science géométrique mais avec plus de convenance et de sévérité, l'art irlandais dans toute sa beauté.

Trois feuillets de pourpre, placés en tête du manuscrit, contiennent un poème écrit en capitale rustique d'or dans un cadre orné d'entrelacs. En voici quelques vers (je ne les cite pas pour leur valeur littéraire) :

Biblorum seriem Karolus rex inclitus istam
Contexit chryso, corde colens catharo...
Biblorum serie de multis multa feruntur,
Correctis aliis reprobatis denique multis...
Fortis namque David per te regnavit et egit...
Quid de evangelico textu replicabo colendo ?
En ipsos apices gemmis circumdat et auro...
Amisit David regnum rursusque recepit,
Morte tamen geniti tristatus valde dolebat.
Tuque tuo Karolo reparasti regna paterna,
Nec dolor accessit, sed amor fraternus adhæsit...
Æquivoco Karolo frustratus germine digno,
Indulsit pro te sævo scævoque tyranno,
Omnibus atque suis regno privantibus ipsum,
Tam bonitate proba, tanta pietate pepercit,
Quin pervalde suis inimicis maxima rursus
Prædia restituit, donans ac plura quibusdam...

Nous sommes déjà accoutumés à chercher, dans le prince qui prend le nom littéraire de David, non point Charlemagne, qui a gardé ce nom dans l'histoire, mais Charles le Chauve, l'héritier des prétentions, mais non du génie du grand empereur. Le poème dont on vient de lire des extraits porte avec lui sa date, car il fait allusion, comme à un événement récent, à la mort du jeune Charles, roi d'Aquitaine, le fils de Charles le Chauve, qui mourut le 29 septembre 865. Je n'insiste pas sur ce qu'a de choquant l'allusion à l' « amour fraternel » qui a uni Charles le Chauve à ses frères aînés.

---

1. Voyez les *Mélanges de Paléographie et de Bibliographie* de M. Delisle, 1880, p. 351.

Bien que les dernières pages de notre bible soient perdues, il ne paraît pas qu'elle ait été accompagnée d'aucune dédicace, et par conséquent elle semble n'être pas autre chose que la bible personnelle du monarque. Comment est-elle parvenue à Saint-Denis ? La chose paraît s'expliquer assez naturellement. Par son testament, rédigé avant le voyage en Italie au retour duquel il mourut, Charles le Chauve avait légué sa bibliothèque par tiers à son fils Louis le Bègue, à Saint-Denis et à Saint-Corneille de Compiègne [1]. C'est probablement ainsi que l'abbaye de Saint-Denis est entrée en possession de ce chef-d'œuvre de calligraphie. Nous savons que Charles le Chauve avait une riche bibliothèque, car il entretenait un bibliothécaire : cette charge était occupée en 864, peu avant le moment où a été écrite la deuxième bible de Charles le Chauve, par Hilduin, qui fut plus tard abbé de Sithiu [2]. Comme ses prédécesseurs, Charles le Chauve disposait volontiers de ses livres à l'intention des églises. On montrait, à Fleury, un beau volume d'Évangiles, qui avait été donné par lui à l'abbaye de Saint-Benoît [3], et nous nous souvenons que la bible qui lui avait été offerte par le comte Vivien, au nom des moines de Saint-Martin de Tours, a été donnée, probablement par lui-même, à la cathédrale de Metz.

Il nous faut étudier par le détail le texte de la deuxième bible de Charles le Chauve.

L'ordre des livres de la Bible est exactement celui du *Codex Vallicellianus.*

Les sommaires qui sont en tête des divers livres sont, presque partout, ceux du *Codex Vallicellianus.* On remarque pourtant à cet égard, entre les deux manuscrits, certaines différences importantes :

Dans les Rois, les sommaires sont les mêmes, mais dans notre bible, ils sont partagés en quatre livres, tandis que, dans la bible de la Vallicellane, les livres de Samuel et ceux des Rois ne forment ensemble que deux livres.

Dans le *Vallicellianus,* ainsi que dans les manuscrits de Tours, les grands Prophètes ne sont pas divisés en chapitres et n'ont pas de sommaires. Ici ils ont la division et les sommaires du *Codex Amiatinus* et de la bible de Saint-Paul hors les Murs. Le sommaire du livre de Job est semblable à ceux du *Codex Amiatinus* et de Théodulfe : dans le *Codex Vallicellianus,* dans le *Codex Paulinus* et dans les manuscrits de Tours, ce livre n'a ni division en chapitres, ni sommaires.

Dans les Évangiles, notre manuscrit se sépare de tous les manuscrits qu'il suit d'ordinaire, en particulier du *Vallicellianus* aussi bien que du *Paulinus* et des manuscrits de Tours, pour emprunter les sommaires des

---

1. Baluze, *Capitularia,* t. II, col. 264.
2. *Ministerialis noster* [*et*] *librarius* (*Gallia christiana,* t. III, p. 491).
3. Continuation des Miracles de saint Benoît par Adelerius (Duchesne, t. III, p. 418) :... *cum evangeliorum textu, subtili operis diversitate fabricato.*

manuscrits en lettres d'or, qui sont aussi ceux des Évangiles d'Ebbon, du manuscrit de Beauvais et des Évangiles franco-saxons. Dans les Épîtres de saint Paul, le manuscrit B. N. 2 nous montre les sommaires ordinaires, mais divisés en un nombre moins élevé de chapitres. Cette division est celle d'un manuscrit copié à Corbie au IXe siècle (B. N. 11533).

Nous devons ajouter que notre manuscrit n'a pas conservé les indications stichométriques qui se trouvent dans presque tous les anciens manuscrits.

Enfin nous trouvons dans ce manuscrit, en place des vers d'Alcuin, le poème de Théodulfe sur la Bible.

De ces remarques préliminaires paraît dès à présent résulter ce fait, que notre manuscrit a été compilé sur plusieurs modèles. Sa principale autorité était un manuscrit semblable au *Codex Vallicellianus;* lorsqu'il se sépare du *Vallicellianus,* c'est le plus souvent pour se rattacher au *Codex Amiatinus;* dans les Évangiles, son type est celui des manuscrits écrits en lettres d'or et de ceux qui ont été écrits dans la province de Reims.

Nous n'avons pas oublié que le texte du *Codex Vallicellianus* a été introduit par Hincmar dans l'église de Reims, de même que celui des Évangiles chrysographiques y avait été implanté par Ebbon.

L'étude détaillée du texte confirme ce caractère de compilation et de retouche. Nous pourrions citer plusieurs exemples d'interpolations déplacées ou même croisées, mais il faut ici de la prudence, car plusieurs de ces déplacements singuliers se retrouvent dans le *Codex Vallicellianus*[1]. Au reste, notre manuscrit ajoute à son modèle, et il a aussi, en propre, des interpolations voyageuses. C'est ainsi qu'on trouve, à la fin de I Rois, v, 9, une interpolation de trois lignes, qui a sa place ordinaire à la fin du verset 6 : *Et ebullierunt villæ et agri,* etc. Cette addition égarée suit immédiatement une autre addition, celle qui est d'ordinaire à cette place, mais mutilée et embrouillée, et réduite aux mots: *Feceruntque Gethæi consilium.*

On comprend qu'il est difficile de mettre à sa place le texte de notre manuscrit. Les nombreuses citations qui en sont données dans les chapitres précédents m'épargneront de donner un choix de ses leçons. Le seul résultat que nous tirerions de cette étude serait peut-être de constater que notre texte est flottant entre le *Codex Vallicellianus,* dont il semble s'approcher le plus, et les manuscrits de Tours. En général, il paraît appartenir à la même tradition que tous les textes qui proviennent, plus ou moins directement, d'Alcuin. En tous cas, le texte de Théodulfe n'a exercé aucune influence sur lui. On peut dire que le texte de la deuxième bible de Charles le Chauve est un texte alcuinien de basse époque.

Il faut excepter de ce qui vient d'être dit le texte des Évangiles. Nous

---

1. Voyez, p. 199, 200 et 203, la leçon de JUGES, XVI, 9, de EZ., XXXII, 8 et 10 et de ACT., XXVIII, 15.

avons établi, après M. Corssen[1], que ce texte forme famille avec celui des autres manuscrits franco-saxons, qu'il diffère beaucoup des bibles de la tradition alcuinienne, surtout des plus anciennes (beaucoup moins de la première bible de Charles le Chauve), et qu'il se rattache directement à la famille des manuscrits en lettres d'or, et surtout à la branche rémoise qui en est un rejeton Mais nous avons constaté en même temps que le texte de notre manuscrit paraît plus jeune et plus éloigné de l'original commun que celui des Évangiles franco-saxons (Lyon 357 et B. N. 257). Si cette remarque est juste, nous comprendrons mieux encore comment s'est faite la compilation d'où est sorti notre manuscrit. Ceux qui en ont établi le texte ne pouvaient préférer aucun texte des Évangiles à celui qui était copié couramment dans leur abbaye. Ce texte était le même que l'archevêque Ebbon avait introduit dans l'église de Reims.

L'observation que nous venons de faire nous permet d'enfermer entre des limites précises l'époque où ont été écrits les plus anciens des manuscrits franco-saxons : ils sont postérieurs à l'an 835 et probablement antérieurs à l'année 865, qui a suivi celle où Charles le Chauve a perdu son fils Charles. La grande ressemblance des deux manuscrits des Évangiles avec la bible de Charles le Chauve ne permet pas de séparer par un long intervalle ces trois manuscrits ; il est donc probable que l'art franco-saxon n'est pas antérieur au milieu du règne de Charles le Chauve.

Nous voudrions pouvoir en dire davantage et déterminer le monastère d'où sont sortis ces chefs-d'œuvre de l'art carolingien. M. Janitschek donne à l'école qui les a produits le nom d'école de Saint-Denis, et son hypothèse a pour elle ce fait, que deux manuscrits de cette école, la bible et un sacramentaire, proviennent de Saint-Denis. Si l'on considère la position excentrique de Saint-Denis par rapport au cercle de propagation de l'art franco-saxon, et si l'on se souvient des liens qui rattachent nos textes à la province de Reims, on sera plutôt disposé à chercher la patrie de nos manuscrits au milieu de la région dans laquelle leur influence a rayonné. Nous savons du reste comment la bible de Charles le Chauve est entrée à Saint-Denis. Saint-Vaast, qui peut montrer également un sacramentaire, un évangéliaire et un manuscrit des Évangiles, aurait des titres au moins égaux à faire valoir. Nous nous souvenons que, vers le commencement du siècle, on y copiait la Bible[2]. La paléographie de notre grande bible, qui paraît être celle du nord de la France, et les sommaires des Épîtres de saint Paul, qui concordent avec ceux d'un important manuscrit de Corbie, doivent également diriger nos recherches du côté de la Picardie. C'en est assez sur une question qui, si elle n'est pas encore arrivée à maturité, n'est peut-être pas loin de sa solution.

---

1. Voyez ci-dessus, p. 286.
2. Voyez plus haut, p. 108 et suiv.

4. Le « Codex Paulinus » et les Évangiles de Saint-Emmeran.

Il nous reste à parler de plusieurs manuscrits exécutés avec un grand luxe, et que le dernier auteur qui ait traité de notre sujet, M. Janitschek, pense écrits dans l'abbaye de Corbie. Ils appartiennent en tous cas au nord de la France et ils ont été écrits sous le règne de Charles le Chauve.

La **bible de Saint-Paul** ou *Codex Paulinus* fait partie, depuis les temps les plus anciens, du trésor de l'abbaye bénédictine de Saint-Paul sur la voie d'Ostie, ou du moins du trésor de l'Église de Rome. Sur le feuillet qui suit l'image de Charles le Chauve, on lit la formule du serment prêté à Grégoire VII par Robert Guiscard. Notre bible a quelquefois été appelée bible de Saint-Calliste, parce qu'elle a été longtemps déposée au couvent de Saint-Calliste, qui dépend de l'église Sainte-Marie du Transtévère. Saint-Calliste était l'ancien vocable de cette église, et les bâtiments qui y tiennent servent au repos des religieux de Saint-Paul, éprouvés par les fièvres paludéennes. Comment et par qui cette bible a été donnée à l'abbaye de Saint-Paul, nul ne le sait.

Le *Codex Paulinus* est, par son ornementation, un des manuscrits les plus riches que nous possédions. Malheureusement le goût et le style des représentations figurées qu'on y contemple ne sont pas à la hauteur de la prétention qu'elles affectent. Le frontispice représente un roi tenant un globe, sur lequel est inscrit un monogramme qui est composé, selon toute apparence, des lettres A. C. E. H et R liés, K. L. M. N. O. R. S. V. X. On y peut lire, à peu près à coup sûr, les mots *Karolus rex Cæsar;* les six premières lettres du nom d'*Hirmentrudis* paraissent compléter le monogramme. Hermentrude fut reine de 842 à 869. Cette figure est accomgnée de quelques vers qui commencent ainsi :

Rex cæli Dominus, solita pietate redundans,
Hunc Karolum regem terræ dilexit herilem...
Nobilis ad lævam conjunx de more venustat,
Qua insignis proles in regnum rite paratur.

Ces vers sont suivis d'une dédicace, qui commence par ce vers:

Ingobertus eram referens et scriba fidelis.

Ingobertus est connu dans l'histoire. Il joua un rôle, en 826, dans la translation des reliques de saint Sébastien de Rome à Soissons, translation à laquelle est attaché le don des fameux Évangiles de Saint-Médard[1]. Quel est le souverain auquel Ingobertus a dédié cette bible ? M. Janitschek, reprenant une opinion émise par M. Schnaase, estime qu'il ne s'agit

1. *Acta sanctorum,* 20 janvier, p. 282.

pas ici de Charles le Chauve. Ce prince, nous dit-il, n'était pas sans héritier lorsqu'il reçut la couronne impériale, et l'espoir d'une descendance illustre, qu'expriment les premiers vers, ne saurait lui convenir. « *Auricomum decus* » semble être une allusion à la chevelure blonde d'un jeune roi. C'est donc au fils de Louis le Germanique, à Charles le Gros, qu'a été offerte la bible de Saint-Paul. A nos yeux, cette conclusion ne s'impose nullement. Charles le Gros reçut la couronne impériale en 881, et il fut fait roi des Francs en 885 : Ingobert ne vivait sans doute plus à ce moment. Quelques vers prétentieux ou flatteurs comme étaient ceux des panégyristes de Charles le Chauve, et qui peuvent s'entendre de plus d'une manière, ne suffisent pas à contredire toutes les vraisemblances. Si nous ne nous trompons beaucoup, la bible de Saint-Paul a été offerte à Charles le Chauve et non à aucun autre prince.

Comme nous l'avons dit, l'illustration de notre bible est riche, mais d'un art grossier, lourd et disgracieux, et qui sent la décadence. Comme M. Janitschek le fait remarquer, le modèle des figures historiques qui ornent ce manuscrit doit être cherché dans la bible du comte Vivien, mais ce modèle est laissé bien en arrière quant au nombre des sujets. Les principaux motifs qui sont traités ici sont d'abord l'histoire de saint Jérôme, puis l'histoire d'Adam et celle de Moïse, plus développée que dans le modèle. On voit figurer ensuite Josué, Samuel, David, Saül et Salomon. En tête du Psautier, David est représenté écrivant et accompagné des poètes sacrés et des *Cerethi et Pelethi*. Achab, Judith et les Machabées terminent le cycle de l'Ancien Testament. Le Nouveau Testament commence par la représentation de la majesté divine, telle que nous la voyons dans plusieurs manuscrits. Les figures des évangélistes sont encadrées dans un quart de cercle, comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois[1]; elles sont dans le style tragique, tel que l'école de Reims nous l'a montré. Les images de l'Ascension et de la Pentecôte et l'histoire de saint Paul, plus développée que dans la bible du comte Vivien, achèvent l'illustration de l'Histoire sainte. Les figures de l'Apocalypse complètent la décoration du livre saint.

M. Janitschek relève, dans ce cycle de peintures, l'excès du mouvement et le nombre exagéré des personnages. La bible du comte Vivien n'était pas une œuvre d'art : celle-ci lui est certainement inférieure.

La décoration en général se rapproche tant du style franco-saxon, que l'on a cru pouvoir ranger la bible de Saint-Paul parmi les manuscrits de cette école. Les initiales à entrelacs, accompagnées de têtes d'animaux, s'y retrouvent comme dans les manuscrits franco-saxons. L'écriture, petite et fine, porte tous les caractères de la calligraphie du nord de la France. Il semble que, pendant toute la durée du IXe siècle, l'écriture de ces pays ait très peu changé.

1. Voyez plus haut, p. 252.

L'ordre des livres de la Bible (nous l'avons déjà fait remarquer ailleurs [1]) est, dans notre manuscrit, tout à fait particulier. C'est à peu près exactement celui des deux poèmes d'Alcuin : *Dum primus pulchro*... et : *In hoc quinque libri*..., et c'est exactement l'ordre qu'indique saint Jérôme dans son Épître à Paulin.

Les sommaires des divers livres de la Bible sont presque partout ceux des manuscrits de Tours. Dans les Prophètes, ce sont ceux de la deuxième bible de Charles le Chauve, dans les Épîtres, ceux du *Codex Vallicellianus*, dans les Évangiles enfin, à peu de chose près, ceux de plusieurs manuscrits de l'école chrysographique et du groupe de Reims. La stichométrie est, à peu près sans exception, celle des manuscrits de Tours.

Quant au détail du texte, nous y trouvons le même caractère de compilation que nous avons remarqué dans la deuxième bible de Charles le Chauve. Il est vrai que les altérations du texte sont d'une autre nature.

Dans le Pentateuque, le texte est généralement semblable à celui de la première bible de Charles le Chauve; il n'a à peu près rien des particularités du texte du *Vallicellianus*. J'y ai pourtant relevé une interpolation qui se retrouve dans ce manuscrit et dans plusieurs autres : Lév., xviii, 14 : *et uxorem fratris sui nullus accipiat*.

Le texte des Rois est étrangement mêlé. On trouve dans ces livres un assez grand nombre d'interpolations importantes, et ces interpolations sont presque toutes tirées du texte de la première main de la bible de Théodulfe ou d'un texte tout semblable :

I Rois, v, 6, l'interpolation : *Et ebullierunt*, etc., est insérée avant *et percussit* (voyez p. 152).

xi, 1 : *Et factum est*, etc. (voyez p. 152).

xiii, 15 : *Et reliqui — Benjamin* (= *tol*. Théod*. B. N. 6).

xiv, 41 : *quid est — aut si ita est in populo tuo hæc iniquitas* (= *tol*. Théod*. B. N. 2. 6. 11504**).

xxi, 13, à la fin : *et cecidit ad ora civitatis* (= *tol***. Théod*).

Ib., 15, à la fin : *dimitte illum hinc* (= *tol*. F. V. Théod*. brév. mozar. B. N. 45).

xxii, 18 : *Doeg Idumæo* (= Théod.; B. N. 11504** : *ad Doeg Idumæum*).

II Rois, xiv, 27, à la fin : *Hæc fuit*, etc. (= Théod*. B. N. 11939. 11946. Voyez p. 153).

Ib., 30 : *Et venientes servi Joab*, etc. (= *tol*. Théod*. B. N. 11504**. 11532**).

xix, 43, à la fin : *et primogenitus ego sum* (voyez p. 153).

xx, 19 : *matrem civitatem in Israhel* (= F. V. B. N. 11504**; *civitatum* : Théod*. B. N. 11532).

xxiii, 12 : *et tuitus est cum juxta Heliothorophin* (= B. N. 11939**).

Parmi les autorités des leçons que nous venons de citer, nous avons

1. Voyez plus haut, p. 195.

rencontré plusieurs manuscrits de Corbie. Nous devions le faire remarquer.

Le texte des Évangiles est sans caractère et comme intermédiaire entre les diverses recensions du IXe siècle. Les manuscrits dont il s'éloigne le moins sont les Évangiles franco-saxons et celui du manuscrit du groupe de Reims qui est le plus rapproché de ces derniers. En effet, sur 269 passages collationnés, le *Codex Paulinus* s'éloigne :

97 fois du manuscrit Harl. 2788 ;

87 fois de la bible de Bamberg ;

86 fois de la deuxième main du *Codex Adæ* ;

76 fois des Évangiles de Saint-Médard ;

75 fois du manuscrit de Saint-Corneille (*add.* 11848) ;

72 fois de la deuxième bible de Charles le Chauve et du manuscrit d'Ebbon ;

71 fois de la première bible de Charles le Chauve ;

68 fois des Évangiles de Lothaire ;

66 fois du *Codex Vallicellianus;*

62 fois des manuscrits B. N. 17968 et Lyon 357, et

59 fois du manuscrit B. N. 257.

Dans les Épîtres de saint Paul, le texte paraît encore se rapprocher, mais non dans tous les cas, de la première bible de Charles le Chauve.

Ainsi le texte de la bible de Saint-Paul paraît être un mélange de toute espèce de textes. Les manuscrits de Tours en fournissent le fond, mais les manuscrits du nord d'une part, ceux de Théodulfe de l'autre, y ont apporté des éléments intéressants. Cette fois encore, nous avons pu constater que la compilation est le caractère des textes neustriens (nous pourrions dire picards), car nous ne doutons plus guère que les pays qui ont formé plus tard la Picardie ne soient la patrie des textes franco-saxons et de leurs dérivés ou de leurs collatéraux.

Il nous faut parler encore des **Évangiles de Saint-Emmeran** et du **Psautier de Charles le Chauve**.

Le superbe volume par lequel nous devons terminer la revue des manuscrits royaux est également dédié à Charles le Chauve. Conservé aujourd'hui à la bibliothèque royale de Munich sous le numéro *lat.* 14000 et sous la cote « *Cimelie* 55 », il est aussi célèbre par la reliure en or dont il est revêtu que par sa riche illustration. Il porte le nom de l'abbaye de Saint-Emmeran, à Ratisbonne, dont il a été longtemps l'ornement ; on l'appelle aussi le « livre d'or ».

Ce manuscrit est peut-être, de tous les manuscrits des Évangiles qui sont conservés, le plus luxueusement décoré. Il est écrit en entier en lettres d'or.

Les figures des évangélistes sont exécutées dans le style exagéré qu'ont inauguré les Évangiles d'Ebbon ; chacune de ces figures est suivie d'une image symbolique, qui représente, non pas les emblèmes traditionnels des

évangélistes, mais les incarnations de la divinité. Le Lion de Juda, l'image du Christ, l'Agneau de Dieu et la Main divine fournissent le sujet de ces peintures. Autour de la Main divine [1], on lit les deux vers :

> Dextera hæc Patris mundum dicione gubernans
> Protegat et Karolum semper ab hoste suum.

En tête du volume, trois miniatures attirent notre attention. La première est l'image de Charles le Chauve, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure. La deuxième représente le triomphe de l'Agneau, adoré par les vingt-quatre vieillards sous un ciel étoilé : en bas la Terre et l'Océan. La troisième est l'image de la Majesté divine : le Christ est représenté dans sa gloire, au milieu d'un losange ; les quatre grands Prophètes occupent des médaillons aux quatre coins, et dans les angles on voit les évangélistes assis et entourés d'un arc-en-ciel en quart de cercle [2]. Cette figure est accompagnée des vers qu'on attribue, sans doute à tort, à Alcuin :

> Ordine quadrato variis depicta figuris... [3].

La figure de l'Agneau doit être rapprochée de l'image analogue que nous avons vue dans la bible de Bamberg, de même que dans les Évangiles de saint Gauzelin ; le Christ dans sa gloire est le sujet classique des manuscrits des Évangiles copiés à Tours [4]. Quant à la figure de Charles le Chauve, elle est semblable à celle que nous avons vue dans le *Codex Paulinus*. La main de Dieu, sortant d'un ciel étoilé, bénit le souverain, deux anges, deux hommes d'armes et les images symboliques de la France et de la Gothie l'entourent :

> Francia grata tibi, rex inclite, munera defert.
> Gotia [te] pariter cum regnis inchoat altis.

Cette peinture est accompagnée de quelques vers à l'honneur du fils de Louis le Débonnaire :

> . . . .
> Hludowic justus erat, quo non rex justior alter...
> Alma viro peperit Judith de sanguine claro...
> Hic nomen magni Karoli de nomine sumpsit...
> Istius imperio hic codex resplendet et auro.

1. Le sujet de la Main divine a été également traité dans le manuscrit du *Niedermünster* de Ratisbonne (Bibliothèque royale de Munich, *lat.* 13601), qui a été décrit par le P. Cahier (*Nouveaux Mélanges*, t. I, p. 27 et pl. II ; comparez le Catalogue, t. IV, II, p. 115).
2. Comparez p. 252.
3. Dümmler, *Carmen* LXX. Voyez plus haut, p. 193.
4. Voyez en particulier les Évangiles de Lothaire et le manuscrit B. N. 261.

A la fin du manuscrit, les deux copistes qui l'ont exécuté ont inscrit leurs noms et la date de leur travail :

Bis quadringenti volitant et septuaginta
  Anni, quo Deus est Virgine natus homo.
Ter denis annis Karolus regnabat et uno,
  Cum codex actus illius imperio.
Hactenus undosum calamo descripsimus æquor,
  Litoris ad finem nostra carina manet.
Sanguine nos uno patris matrisque creati,
  Atque sacerdotis servat uterque gradum.
En Beringarius, Liuthardus nomine dicti
  Quis fuerat sudor difficilisque nimis...[1].

Notre manuscrit a donc été terminé en 870 ou en 871. A ce moment, en effet, l'année commençait à Noël, et les années du règne de Charles le Chauve se comptent à partir du 20 juin 840. L'un des deux frères qui l'ont copié, Liuthardus, nous est connu par une autre œuvre de sa plume. Dans le **Psautier B. N. 1152,** on lit, à la fin de la litanie, le vers :

Hic calamus facto Liuthardi fine quievit.

Dans cette litanie on trouve mentionné le nom de la reine Hermintrude, qui mourut en 869. On voit dans le même manuscrit une image de dédicace à Charles le Chauve et une figure de David dansant, entouré des quatre autres psalmistes[2].

On lit à la fin du « livre d'or » de Saint-Emmeran, entre les vers de Beringarius et de Liuthardus, un nom qu'une cryptographie transparente ne cherche pas à dissimuler[3] : *Domnis abbatis Ramvoldi.* En tête du manuscrit, on voit l'image de Ramvold, qui fut abbé de Saint-Emmeran de 975 environ à 1001 ; elle est accompagnée de ces deux vers :

Hunc librum Karolus quondam perfecit honorus,
Quem nunc Hemrammo Ramvold renovaverat almo.

Le nom et le portrait de Ramvold sont une addition de la fin du xe siècle.

Le texte de ce beau manuscrit n'a rien de commun avec les diverses recensions du texte évangélique qui ont été en usage sous les Carolin-

1. On lit à la fin de ce poème quelques mots en caractères tironiens. D'après Silvestre, ces notes répètent les noms des deux copistes.

2. Il faut rapprocher de ce manuscrit un manuscrit plus ancien, le **Psautier de l'empereur Lothaire,** avec les images de Lothaire, de David et de saint Jérôme, qui se trouve dans la collection de M. Th. Brooke. (Voyez les ouvrages cités par M. Delisle, *Bibl. Ec. Chartes*, t. LIII, 1892, p. 183.)

3. Les voyelles sont marquées par des points, dont le nombre varie de un à cinq. Le V est considéré comme une consonne.

giens. C'est un texte mêlé, où l'on trouve les deux grandes interpolations de Matth., xx, 28, et de Jean xxi, 6. L'une et l'autre se rencontrent dans les manuscrits irlandais ou anglo-saxons ; la première se lit également, sous la même forme, dans divers manuscrits du nord de la France, lesquels paraissent tous avoir subi, de près ou de loin, l'influence des textes irlandais ou anglo-saxons [1].

Il est temps de retracer les destinées de notre manuscrit. L'histoire en a été tracée par Colman Sanftl. Copié en 870 pour Charles le Chauve, le manuscrit était, paraît-il, à Saint-Denis peu après la mort de ce prince. En effet, l'empereur Arnoul (si c'est de lui qu'émane la pièce que nous citons) dit en parlant de Charles le Chauve : « *Hoc opus mirandum prædecessor meus Ludewicus S. Dionysio contulit* [2] ». Il s'agit certainement ici de Louis le Bègue. Comme on l'a fait remarquer, ce prince, n'ayant pas été empereur, ne peut pas, à proprement parler, être regardé comme le prédécesseur de l'empereur Arnoul, mais *prædecessor,* ici, signifie simplement « ancêtre ». Il est probable que Louis le Bègue a donné le manuscrit des Évangiles à Saint-Denis en exécution du legs de son père. Nous ne pouvons dire comment le précieux volume est sorti de Saint-Denis. Les renseignements que nous trouvons sur ce point dans les auteurs ne concordent pas. L'empereur Arnoul, d'après les uns, Arnoul de Bavière ou Othon Ier, selon les autres, en fit don à l'abbaye de Saint-Emmeran. Le chroniqueur de Saint-Emmeran, Arnold, ordinairement bien informé, mais qui écrivait au xie siècle seulement, raconte que le *Codex aureus* fut échangé, vers 893, par l'abbé de Saint-Denis, Ébulon, contre la moitié du corps de saint Denis, qui avait été dérobée par la ruse du chapelain de l'empereur, et que c'est ainsi qu'Arnoul put l'offrir à l'abbaye de Ratisbonne. Ce qui est certain, c'est que Ramvold, abbé de Saint-Emmeran depuis 875 environ et jusqu'après l'an mille, a fait relier le volume par deux ouvriers nommés Aripo et Adalpertus (leurs noms sont inscrits sur la superbe couverture qui est conservée encore) et l'a fait orner de son portrait. Telle est l'histoire du « livre d'or » de Saint-Emmeran.

M. Janitschek estime que la bible de Saint-Paul, les Évangiles de Saint-Emmeran et le Psautier de Charles le Chauve ont été copiés à l'abbaye de Corbie. Je ne vois aucune raison à opposer à cette hypothèse, mais ce n'est qu'une hypothèse, assez plausible il est vrai. Depuis Adalard et Wala, Corbie était devenu un grand centre d'études ; Odon, abbé de ce monastère, était le conseiller intime de Charles le Chauve. Il paraît également que nos trois manuscrits présentent avec le sacramentaire de Rodrade, abbé de Corbie, une réelle ressemblance (le sacramentaire de

---

1. Voyez plus haut, p. 45 et 158.

2. Ce texte est cité dans une lettre d'un prêtre du xie siècle à l'abbé Reginward, conservée par l'abbé J.-B. Kraus dans sa dissertation sur la translation de Saint-Denis.

Rodrade est de peu postérieur à 853). Mais si, jusqu'à présent, cette origine n'est pas démontrée, il n'en est pas moins à peu près certain que nos manuscrits, comme ceux de l'école franco-saxonne, ont pour patrie les plaines de la Neustrie et particulièrement les pays que nous appelons aujourd'hui la Picardie.

C'est donc dans les plaines du Nord que s'achève le cycle de l'histoire de la Bible sous les Carolingiens. Créé par Alcuin dans l'école palatine qu'il dirigeait sous les yeux de Charlemagne, l'art décoratif paraît avoir été transplanté par lui dans l'abbaye de Saint-Martin de Tours. Frédégise, le disciple chéri d'Alcuin, reprend sa tradition endormie depuis quelques années. Aidé par un grand artiste, Adalbald, et inspiré des plus beaux modèles de l'antiquité, il fonde à nouveau, sous le règne de Louis le Débonnaire, l'école de calligraphie qu'Adalbald dote d'un style tout nouveau. Les quinze premières années du règne de Charles le Chauve furent sans doute l'époque de la plus grande splendeur de l'école de Tours. C'est de ce temps que datent, pour le plus grand nombre, les belles bibles qui sont l'ornement de nos bibliothèques, et qui semblent toutes écrites par une seule main. Mais l'invasion des Normands disperse les moines de Saint-Martin, et c'est dès lors dans la Neustrie que l'art de copier la Bible vient se réfugier. L'art décoratif irlandais avait rempli les couvents de ce pays de ses chefs-d'œuvre, et l'école palatine y avait laissé quelques-uns de ses plus beaux produits. L'art neustrien fut donc un art tout nouveau, une résurrection de la calligraphie dans le royaume des Francs. Mais ce fut le dernier éclat de la calligraphie carolingienne. Après le règne de Charles le Chauve, nous ne voyons plus, pendant plusieurs siècles, une grande œuvre d'art sortir des ateliers de nos monastères. Il appartenait aux Othons de créer, sur les bords du Rhin, un art nouveau, inspiré de l'antiquité chrétienne et de l'art byzantin. Quant à la France, elle a produit encore de beaux manuscrits de la Bible, mais il ne s'y est plus élevé aucune grande école d'art calligraphique avant la magnifique résurrection du règne de saint Louis.

SEPTIÈME PARTIE

HISTOIRE DES PARTIES ACCESSOIRES DU TEXTE DE LA BIBLE

CHAPITRE PREMIER

L'ORDRE DES LIVRES DE LA BIBLE

On ne connaît pas l'histoire du texte biblique tant qu'on n'a pas étudié l'apparence extérieure et les parties accessoires de la bible, telle que le moyen âge l'a connue. La Vulgate n'est pas précisément un livre, c'est plutôt un recueil de traductions partielles, dont l'ordre et le groupement peuvent varier à l'infini. De ce recueil il a été fait, jusque vers le milieu du XIIIe siècle, presque autant d'éditions que de copies. Le XIIIe siècle lui-même, en faisant de la Bible un livre scolaire et un produit de librairie, n'a pas pu mettre fin à la variété des exemplaires. Néanmoins, depuis le règne de saint Louis, un certain type extérieur s'est imposé aux libraires, et le désaccord avec l'usage nouveau est devenu l'exception. Cette unité relative n'a du reste été obtenue que par le retranchement d'une grande partie des accessoires du texte, et ce sacrifice a certainement été imposé par les hommes qui dirigeaient les études bibliques dans l'Université de Paris. Grâce à cette simplification et à cause de la dépendance où l'Université tenait les libraires, la Bible a acquis une apparence et une disposition plus ou moins constantes, elle est devenue un livre et non plus une collection de livres.

Les éléments extérieurs de la Bible qu'il y aurait intérêt à étudier sont la disposition des livres bibliques, les préfaces et les arguments, les sommaires ou tables du contenu des divers livres et leur division en chapitres, enfin le compte des lignes qui termine chaque livre et qu'on nomme stichométrie. Il faudrait parler encore, pour être complet, des canons des Évangiles et de divers autres appendices, ainsi que des rubriques qui marquent diverses parties de certains livres. Plusieurs des questions relatives à ces accessoires ont été touchées dans les divers chapitres de ce travail ; les préfaces de saint Jérôme et celles qui lui sont attribuées ont été étudiées par Martianay avec assez de compétence et de soin pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en recommencer l'examen. Nous ne prétendons

pas épuiser un sujet qui est sans limites. Nous toucherons seulement ici, pour en esquisser l'histoire, la disposition des livres sacrés, leurs sommaires et leurs chapitres, ainsi que la stichométrie qui les accompagne. Les indications que nous avons données sur ces matières, presque à chaque page de notre travail, ont besoin d'être expliquées par une étude d'ensemble et d'être réunies en un même développement. Des tables aussi complètes que possible suppléeront à la brièveté de ces considérations.

Depuis le moment où l'on a commencé à réunir en un recueil les traductions que saint Jérôme avait faites de tous les livres de la Bible, la diversité la plus grande a régné dans la disposition des livres saints. Il a dû sembler naturel de prendre pour modèle l'énumération des livres sacrés que saint Jérôme avait lui-même donnée dans son célèbre *Prologus galeatus,* qui précède les livres des Rois [1]. L'ordre suivi par saint Jérôme est à peu près exactement celui des Hébreux, qui disposaient les livres bibliques en trois séries, la Loi, les Prophètes et les Hagiographes. Au reste, les Masorèthes, auxquels nous devons notre Bible hébraïque sous sa forme traditionnelle, ayant vécu plusieurs siècles après saint Jérôme, il est naturel que le *Prologus galeatus* ne concorde pas exactement avec la tradition hébraïque. Aux trois ordres des livres hébreux, saint Jérôme ajoute naturellement les livres deutérocanoniques ou apocryphes. Cette disposition est suivie, avec quelques variantes, par le plus ancien manuscrit espagnol, le *Codex Toletanus,* par deux autres manuscrits espagnols, par une ancienne bible française (B. N. 45 et 93) et par la bible de Théodulfe.

Mais bientôt le besoin se fait sentir de modifier l'ordre de saint Jérôme en rapprochant, malgré la tradition des Juifs, les livres d'un caractère analogue qui se trouvent séparés par l'ordre des Hébreux. Daniel prend place à la suite des grands prophètes, et les deux Sapiences viennent rejoindre les livres de Salomon. Cette modification à l'ancien usage s'est peut-être faite sous l'invocation du grand nom de Cassiodore. Ce célèbre auteur, qui avait fait copier la Bible suivant trois dispositions différentes, peut servir d'autorité aux diverses coutumes qu'il a peut-être lui-même propagées [2]. Le premier manuscrit d'Alcalá, les deux bibles de Saint-Germain, dont l'une est méridionale et se rattache de près à la tradition espagnole, sont les produits de cette tendance à niveler l'ancien ordre des Hébreux. Les bibles copiées à Tours suivent exactement (sauf la suppression du III[e] et du IV[e] livre d'Esdras) l'ordre de la grande bible de Saint-Germain (B. N. 11504 et 11505) et le *Codex Vallicellianus,* suivi par la deuxième bible de Charles le Chauve, ne s'en sépare que par une inter-

1. S. Jérôme, édition Vallarsi, tome IX.
2. Cassiodore, *De Institutione divinarum litterarum,* tome II de ses Œuvres, éd. J. Garet, Rouen, 1679, p. 545 et suiv.

version insignifiante entre Esther et les livres de Tobie et de Judith. Ce fut probablement là l'ordre adopté par Alcuin. Les grandes bibles italiennes ont conservé, à peu de chose près, cette disposition.

Des trois bibles de Cassiodore, l'une, le *Codex antiquæ translationis*, suivait un ordre fort différent et qui, dans son principe, a fait loi jusqu'à nos jours. Les Chroniques étaient rangées à la suite des livres des Rois et les Prophètes suivaient les livres sapientaux. Tel est l'ordre où les livres de la Bible sont énumérés dans le fameux décret de Gélase [1], qui a été pendant tout le moyen âge la loi de l'Église. Malheureusement le texte du décret attribué à Gélase est incertain, et sa forme définitive ne date que du pontificat d'Hormisdas († 523). Le fond paraît en être la division de la Bible en plusieurs « ordres », différents de ceux de saint Jérôme : *ordo Veteris Testamenti* (Octateuque, Rois, Chroniques, Psautier, livres sapientaux), *ordo Prophetarum* (les seize Prophètes), *ordo historiarum* (Job, Tobie, Esdras, Judith et les Machabées), et *ordo scripturarum Novi Testamenti*. Ce classement des livres saints est antérieur à la Vulgate, comme le nom même de Damase le fait voir. Il est donc naturel que Cassiodore l'ait attribué à la *vetus translatio*, et il est probable, en effet, qu'il y a eu des manuscrits de l'ancienne version disposés sur ce modèle. Des différences insignifiantes séparent seules Cassiodore de Gélase. L'ordre du décret de Gélase est aussi presque exactement celui du *Codex Amiatinus*, en sorte que l'on peut considérer ce célèbre manuscrit comme réglé, à cet égard, sur la mesure officielle de l'Église romaine. Le manuscrit de Corbie, B. N. 11532 et 11533, est disposé comme le *Codex Amiatinus* ; beaucoup de manuscrits anciens et importants, dont deux sont espagnols (*leg* [1] et B. N. 6), s'en éloignent à peine. Deux autres manuscrits espagnols, des plus importants (*cav.* et *leg* [2]), se rapprochent encore sensiblement du *Codex antiquæ translationis*. Les deux derniers manuscrits que nous venons de citer représentent certainement une très ancienne tradition locale. Ils se conforment exactement, ainsi que deux autres manuscrits espagnols (*leg* [3]. et *osc.*), à part des détails de nulle importance, au décret du concile de Carthage (397), et Isidore de Séville, dans ses *Étymologies* [2], reproduit, à peu de chose près, la liste du concile de Carthage. Le type du concile de Carthage paraît se rapprocher de l'ordre des livres de la troisième bible de Cassiodore, *secundum beatum Augustinum* [3]. Néanmoins, dans la troisième bible de Cassiodore, les livres du Nouveau Testament sont rangés dans un ordre inexplicable et qui provient peut-être d'une erreur.

1. Credner, *Zur Geschichte des Kanons*, 1847, p. 151 ; Thiel, *Epistolæ Romanorum pontificum*, 1868, p. 44 et 454. Damase paraît en être le premier auteur.

2. Livre VI, ch. 2. Au 1er chapitre du livre VI, Isidore donne une autre liste des livres canoniques, identique à celle de Théodulfe et presque semblable à celle du *Codex Toletanus*.

3. Cassiodore, ouvrage cité, p. 546.


INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE

Le XIIIe siècle achève l'évolution de la Vulgate et fixe l'ordre extérieur des livres de la Bible au point où il est encore aujourd'hui. Prenant le développement qui précède au point où l'ont conduit les deux derniers manuscrits espagnols cités, nous n'avons plus qu'une seule interversion à faire pour arriver à l'ordre qui a été celui de la seconde moitié du moyen âge et auquel, sauf un léger changement, nous nous conformons encore. Étienne Langton, auquel nous devons les chapitres dans lesquels la Bible est divisée aujourd'hui, est aussi, selon toute probabilité, celui qui a ordonné le livre saint de la manière qui est restée définitive. L'innovation qui a sans doute été introduite par lui consiste à mettre en tête du volume sacré tous les livres historiques, excepté les Machabées, qui ne pouvaient prétendre qu'à une place intermédiaire entre l'Ancien et le Nouveau Testament [1]. Tous les livres doctrinaux, de Job à l'Ecclésiastique, prennent ensuite leur rang et les Prophètes les suivent. Par une coïncidence remarquable, cet ordre est presque exactement celui du meilleur manuscrit grec de la Bible, du *Codex Vaticanus* [2]. Il n'est pourtant pas probable, quoique Étienne Langton ait été un savant distingué, que les manuscrits grecs aient été pour rien dans son choix. L'ordre auquel il s'est arrêté se recommandait de lui-même au bon sens un peu terre à terre des maîtres de la seconde moitié du moyen âge. Du moment que l'ancienne division des Hébreux et de saint Jérôme, la seule historiquement fondée, était abandonnée, du moment que les livres apocryphes (ou deutérocanoniques) étaient mis sur le même pied que les livres du canon des Hébreux, il n'y avait plus de raison de grouper les livres de la Bible autrement qu'en livres historiques, doctrinaux et prophétiques. Les nécessités mêmes de l'enseignement le demandaient, et cet ordre très simple fut sans doute une des causes du succès sans précédent que la Vulgate nouvelle obtint dans la jeune Université de Paris. Peut-être Étienne Langton avait-il pourtant étudié, dans des traductions, ces Pères grecs, qui classent généralement les livres bibliques dans un ordre plus ou moins analogue à celui du *Codex Vaticanus* [3]. La disposition adoptée par le célèbre chancelier de l'Université de Paris demeura celle de la Vulgate, ou du moins de l'édition semi-officielle qui fut faite dans l'Université au milieu du XIIIe siècle, à une seule exception près : Langton avait placé les Épîtres catholiques après celles de saint Paul, tandis que l'Université les a remises à la suite des Actes, comme elles étaient dans les anciens manuscrits grecs. Tel qu'il était ainsi fixé, l'ordre des livres sacrés se maintint jusqu'à la veille du concile de Trente, malgré des variantes innombrables et de nom-

---

1. Voyez le manuscrit B. N. lat. 14417 (S. Victor, XIIIe siècle), qui contient (fol 125 s.) les *Capitula Canthuariensis archiepiscopi super Bibliothecam* (P. Martin, *Muséon,* t. VIII, 1889, p. 444 ; O. Schmidt, ouvrage cité).

2. *Cod. Vat.* (B) : Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job. Ps. L. sap. 12 Pr. (Osée — Amos). 4 Pr. (avec Baruch). Mach. Ev. Act. Cath. Paul [Apoc.].

3. Sur les Pères grecs, voyez l'*Histoire du Canon* de M. Reuss. Strasbourg, 1863.

breuses infidélités. Les bibles incunables et les éditions qui ont pris modèle sur celles de Robert Estienne adoptèrent sans changement l'ordre traditionnel, et le concile de Trente n'eut pas la pensée de lui substituer un ordre nouveau. Le seul changement qu'aient introduit les temps modernes a été de ranger les Actes des Apôtres à la suite des Évangiles. Quant aux protestants, depuis Luther et depuis Olivetan jusqu'à nos jours, ils ont, il est vrai, retiré du canon et mis à la suite, dans leurs bibles en langue vulgaire, les livres apocryphes, mais sans rien changer du reste à la tradition du XIII[e] siècle, tant était puissante l'autorité, pour ne pas dire la tyrannie, d'un usage séculaire.

Saint Jérôme avait donné une deuxième liste des livres de l'Ancien Testament : elle se trouve dans l'Épître à Paulin qui commence par les mots bien connus : *Frater Ambrosius*... et qui sert de préface au plus grand nombre des bibles [1]. L'ordre où les livres bibliques y sont énumérés [2] est absolument différent de toute la tradition, soit hébraïque, soit grecque, soit latine, mais, chose inattendue, nous le retrouvons en partie dans la version syriaque la plus récente et la plus répandue, la Peschito [3]. La Peschito intercale Job entre le Pentateuque et les livres historiques qui le suivent d'ordinaire. Saint Jérôme, qui écrivait en Syrie, s'est-il inspiré de l'usage des populations qui l'entouraient ? La chose n'a rien que de probable. Il ne faut du reste pas attacher trop d'importance à cette ressemblance entre deux systèmes différents. Mais c'est peut-être à l'autorité de l'Épître à Paulin qu'est dû l'essai qui a été fait par deux fois de mettre le livre de Job, un des plus anciens de la Bible et qui raconte des événements préhistoriques, immédiatement après l'Octateuque et avant les livres des Rois. Deux manuscrits espagnols (*tol*[2]. *madr*[2]) suivent cette règle et Alcuin s'y est conformé dans ses deux poèmes : *In hoc quinque libri*... et *Dum primus pulchro*.... Nous avons déjà remarqué [4] que le *Codex Paulinus*, qui n'a pas été écrit sous les yeux d'Alcuin, présente à peu près la disposition indiquée dans ces deux poèmes. Mais il n'y a pas d'autorité contre l'usage. Ni le nom de saint Jérôme ni celui d'Alcuin n'ont pu rendre populaire un système dissident et c'était en réalité la tradition de saint Jérôme et celle d'Alcuin, ou bien plus encore celle de l'ancienne Église romaine que l'on suivait, de loin, il est vrai, en se conformant à la coutume ancienne.

Un ordre entièrement dissident se présente parfois à nous, soit dans des manuscrits entiers qui ne sont pas antérieurs au X[e] siècle, soit, par endroits, dans des bibles autrement disposées et dont ce désordre partiel

---

1. Vallarsi, t. I, *ep*. 53.
2. Pent. Job. Jos. Juges. Ruth. Rois. 12 Pr. 4 Pr. Sal. Esth. Chr. Esdr.
3. Peschîtthâ (*Cod. Mediol.*) : Pent. Job. Juges. Samuel. Ps. Rois. Prov. Sap. Eccl. Cant. 3 Pr. (avec Baruch). 12 Pr. Dan. Ruth. Susanne. Esth. Jud. Sirach. Chron. Apoc. de Baruch. IV Esdras. Esdras. I-IV Mash. (communication de M. Zotenberg).
4. Voyez plus haut, p. 294.

trouble l'ordonnance. Un regard quelque peu exercé y reconnaîtra sans peine l'ordre des Heures canoniques, où Ésaïe, saint Paul, Jérémie et les Actes commencent la série des lectures de l'année ecclésiastique qui finit avec Ézéchiel, Daniel et les petits prophètes. Ce n'est pas le moment de parler de l'intéressant usage de lire la Bible presque entière, chaque année, aux offices, et de dire de quelle manière les manuscrits bibliques y ont été adaptés. Comme il était naturel, le désordre en a encore été augmenté.

Les dispositions des livres de la Bible sont innombrables. Sans tenir compte du livre de Barruch, du IIIe livre d'Esdras, de l'Épître aux Laodicéens, de l'ordre des Épîtres de saint Paul et des livres répétés deux fois dans des traductions différentes, nous avons compté 212 dispositions différentes pour la seule bible latine, et on en trouvera beaucoup d'autres encore.

Nous trouverions intérêt à parler de l'ordre des livres du Nouveau Testament, mais il serait peu sûr de formuler à cet égard un système. Toutes les indications relatives à ce sujet sont réunies dans le tableau qui suit ces pages[1]. Il ne faudrait pourtant pas terminer ce chapitre sans rendre le lecteur attentif aux différences que l'on remarque dans l'ordre des Épîtres de saint Paul. L'ordre ordinaire n'est pas celui de tous les manuscrits ; beaucoup des plus anciens et des plus importants mettent l'Épître aux Colossiens entre les Épîtres aux Thessaloniciens et à Timothée. L'intrusion de l'Épître aux Laodicéens, qui voyage de place en place comme il est naturel à un texte apocryphe, a créé à cet égard une véritable confusion. Un seul manuscrit, mais des plus autorisés (Saint-Gall 70), range les Épîtres pastorales, suivant l'ancien usage des Grecs, à la suite de l'Épître aux Hébreux. Mais il est temps de passer à l'étude des sommaires et des chapitres.

---

1. Voyez particulièrement, sur ce point, Corssen, *Epistula ad Galatas,* p. 5.

CHAPITRE II

LES CHAPITRES ET LES SOMMAIRES DES LIVRES DE LA BIBLE

Dans toutes les bibles anciennes, les divers livres de la Bible sont, pour la plus grande partie, divisés en chapitres, et les rubriques qui résument le contenu de ces chapitres sont réunies en tête du livre, de manière à former une sorte d'abrégé ou de table des matières de ce livre. Les Latins nomment ces rubriques, à peu près indifféremment, *tituli, brevis* ou *breves, breviarium, capitula* ou *capitulatio*, et nous leur donnons le nom de « sommaires » qui a sur celui de « capitulations » l'avantage de la simplicité. Il faut pourtant remarquer que ces *tituli* ne sont pas toujours exactement des sommaires, car certains d'entre eux, peu nombreux et dont il est permis de tenir peu de compte, ne consistent pas en autre chose que dans l'indication des premiers mots de chaque paragraphe. L'usage des *tituli* remonte aux Grecs, qui nous en offrent, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, les plus remarquables exemples[1]. Chez eux, il a été longtemps d'usage d'écrire sur les marges le résumé des chapitres ; les Latins n'ont jamais connu cette coutume. Les chapitres des manuscrits grecs et les sommaires qui font corps avec eux ne remontent du reste pas tous très haut. On pense que ceux de l'Ancien Testament proviennent en partie du célèbre fondateur de la bibliothèque de Césarée, Pamphile († 309) ; d'autres sont attribués à saint Jean Chrysostome. Quelques-uns des sommaires du Nouveau Testament sont l'œuvre, non pas d'Euthalius, que l'on fait vivre en 458 et qui n'a jamais existé, mais très probablement du diacre Evagrius le Pontique, un solitaire égyptien qui fut condamné comme partisan d'Origène et qui a daté son œuvre de 396[2]. Les derniers ont pour auteur André de Césarée, qui a écrit sur l'Apocalypse à la fin du ve siècle. Les manuscrits grecs les plus anciens et les meilleurs présentent pourtant déjà un système complet de chapitres et de sommaires.

Nous avons conservé, quant à l'origine des sommaires de la Bible latine, deux textes importants. Le premier est de saint Jérôme lui-même. Nous le trouvons dans le *De viris illustribus*[3].

---

1. Sur les τίτλοι et les κεφάλαια du Nouveau Testament, voyez en particulier C.-R. Gregory, *Prolegomena*, p. 140, et l'édition du Nouveau Testament de Tregelles. Pour l'Ancien Testament, consultez la *Bibliotheca Coisliniana* de Montfaucon et la *Synopsis S. Scripturæ* publiée par le même savant dans le tome VI de son édition de Chrysostome. Voyez aussi *Daniel secundum LXX, ed. C. Bugatus*, Milan, 1788, in-4°, p. 1 ; Ceriani, *Monumenta sacra et profana*, t. II, p. XIII et 2, l'édition du *Codex Alexandrianus*, par J.-J. Breitinger, t. III, Zurich, 1732, in-4°, Prolégomènes, et H. Middeldorpf, *Liber IV Regum*, Berlin, 1835, in-4°, p. IV.
2. A. Ehrhard, *Centralblatt für Bibliothekswesen*, t. VIII, 1891, p. 385.
3. Ed. Herding, Leipzig (Teubner), 1879, n° 97.

Fortunatianus, natione Afer, Aquileiensis episcopus, imperante Constantio in Evangelia titulis ordinatis breves sermone rustico [1] scripsit commentarios, et in hoc habetur detestabilis, quod Liberium, Romanæ Urbis episcopum, pro fide ad exilium pergentem, primus sollicitavit et fregit et ad subscriptionem hereseos compulit.

Comme on le voit par ce passage, Fortunatien n'a pas laissé dans l'Église une mémoire immaculée. On lui reproche d'avoir été le mauvais conseiller du pape Libère [2]. Mais son orthodoxie n'importe pas à notre sujet. Africain de naissance, il avait conservé le langage incorrect et rustique de son pays natal ; patriarche de la grande Église d'Aquilée, les *tituli* qu'il composa pour les Évangiles ne s'appliquaient probablement pas aux textes africains de l'Évangile : ceux-là du reste ne paraissent pas avoir jamais été accompagnés de sommaires. Les textes italiens, dont la patrie paraît être le diocèse d'Italie, où était située Aquilée, n'étaient probablement pas encore mis à jour. C'est donc parmi les sommaires qui représentent les textes intermédiaires, dits « européens », que nous devons chercher de préférence l'œuvre de Fortunatien.

Cassiodore († 563) a composé, deux siècles après Fortunatien, des sommaires sur certaines parties de l'Ancien Testament, qui ne peuvent sans doute s'être appliqués qu'au texte de la Vulgate ; d'autres ont été empruntés par lui aux Anciens :

Ut textus memorati Octateuchi quodam nobis compendio panderetur, in principiis librorum de universa serie lectionis titulos eis credidimus imprimendos, a majoribus nostris ordine currente descriptos : ut lector, utiliter admonitus, salubriter reddatur attentus, et facile unamquamque rem dum quærit inveniat, quam sibi cognoscit breviter indicatam...

In memoratis autem Paralipomenon libris duobus... quoniam titulos antiquos non reperi, novos ad præcedentium (*vid. Regum*) similitudinem locis singulis, ut æstimo, consequenter impressi...

Quibus libris (*scil. Salomonis V*) juvante Domino capitula insignire curavimus, ne in tam necessaria lectione... confusa tironis novitas linqueretur...

Quorum librorum (*Tobiæ, Esther, Judith et Macchabæorum*) titulos sub brevitate collegi... [3].

Cassiodore ne parle pas des Prophètes, qui, en effet, ne sont pas divisés en chapitres dans certains manuscrits importants, non plus que des livres de Job et d'Esdras, ni du Nouveau Testament [4].

1. Manuscrit B. N. 12161 : *breve sermonem ;* manuscrit de Bamberg : *brevi rusticoque conscripsit.*

2. Sur son rôle au concile de Milan et au troisième concile de Sirmium (358), voyez Hefele, *Conciliengeschichte,* 2e édit., t. I, à la table.

3. *De Institutione,* éd. Garet, p. 540-543.

4. Nous ne mentionnons pas les divisions des Épîtres, des Actes et de l'Apocalypse que nous trouvons dans les *Complexiones* de Cassiodore (publiées à la suite de l'*Istoria teologica* de Sc. Maffei, Venise, 1742, in-folio, 2e partie, p. 115), parce qu'il ne semble pas que ces divisions se retrouvent dans aucun manuscrit de la Bible.

En troisième lieu, nous retrouvons dans saint Hilaire de Poitiers († 366)[1] un sommaire de saint Matthieu qui ressemble de près à ceux que nous ont conservés les manuscrits des textes dits « européens », c'est-à-dire à ceux mêmes dont saint Hilaire est une des autorités.

C'est à peu près à ces témoignages, du reste anciens et considérables, que se borne ce que nous savons, en dehors des manuscrits, sur l'origine et sur l'ancien usage des sommaires bibliques. Nous pouvons ajouter que Léon III, dans sa quatrième lettre à Charlemagne, fait allusion à la division d'Ésaïe qui nous a été conservée par le plus grand nombre des manuscrits, en particulier par le *Codex Amiatinus*[2]. Enfin Tommasi cite plusieurs *ordines Romani*, dont l'un est du IXe siècle, et où il est fait allusion aux divisions de la Ire Épître aux Corinthiens et de l'Épître aux Hébreux que nous trouvons dans le *Codex Fuldensis*. Mais il s'agit ici de témoignages relativement récents.

Les sommaires de tous les livres de la Bible et les commencements de tous les chapitres ont été publiés avec un grand soin, d'après plusieurs bons manuscrits, par le cardinal Tommasi, ainsi qu'en général les accessoires de la Vulgate. Vezzosi, Sabatier, Tischendorf, M. Wordsworth et d'autres auteurs ont fait connaître de nouveaux textes, et beaucoup de documents se sont ajoutés à ceux des anciens auteurs. Mais les faits acquis par Tommasi resteront à la base de notre étude. Le sujet qui nous occupe, et que nous ne pouvons qu'effleurer, intéresse particulièrement l'histoire de l'ancienne Bible latine, car le plus grand nombre des anciens sommaires bibliques, de ceux mêmes qui accompagnent les textes de la Vulgate, ne sont pas autre chose qu'un résumé des versions anciennes. Cette étude est riche, à tous égards, en indications utiles, et elle est indispensable à celui qui veut connaître l'histoire de la Vulgate.

Nous passerons rapidement en revue les plus intéressants de nos sommaires et quelques-unes des divisions en chapitres des livres de la Bible. Certains textes, particulièrement ceux qui ne sont contenus que dans les manuscrits espagnols, ne pourront pas être étudiés par nous comme il aurait été désirable. Pour en parler avec sécurité, il faudrait les avoir copiés en entier, et l'on ne peut attendre ce travail d'un voyageur. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, le lecteur voudra bien se reporter au tableau qui termine ce travail.

Le Pentateuque est accompagné, dans les manuscrits, de plusieurs

---

1. Édition des bénédictins, p. 605.

2. *Requirat prudentissima vestra imperialis potentia in capitulo centesimo septuagesimo, et ita inveniet : A sæculo non audierunt*, etc. (Lettre du 1er septembre de l'an 809. Jaffé, *Monumenta Carolina*, p. 320). Le passage cité (Es., LXIV, 4) correspond au chapitre CLXXI de la division donnée par Tommasi. Cette différence d'une unité est d'autant plus facile à expliquer qu'il est possible que, dans l'exemplaire de Léon III, le chapitre I n'ait pas porté de numéro. On pourrait donner de nombreux exemples de cette manière de compter les chapitres à partir du deuxième.

groupes de sommaires. L'un (*De die primo*... 82, etc.) est tiré de l'ancienne version latine ; c'est celui qui se trouve dans le plus grand nombre des anciens manuscrits. Une autre division doit attirer notre attention, c'est celle qui se remarque dans la bible de Théodulfe et, sauf pour la Genèse, dans le *Codex Amiatinus* (*De creatione mundi*.... 38, etc.). On peut se demander si la division de la Genèse, dans l'un et l'autre système, n'est pas en quelque dépendance de la *Synopsis sacræ Scripturæ* attribuée à Chrysostome. Sur 18 divisions que l'on peut retrouver plus ou moins sûrement dans la table publiée par M. Ceriani, 14 semblent se rencontrer avec les divisions de Théodulfe. Quant au *Codex Amiatinus*, on reconnaît, aux initiales de son texte, que sa division actuelle n'était pas celle de de l'original sur lequel il a été copié. Peut-être y avait-il quelque relation entre la première division du Pentateuque en 82 chapitres, celle de l'original du *Codex Amiatinus* et celle du manuscrit de Freisingen [1]. Les manuscrits espagnols et méridionaux montrent une troisième division, qui se rencontre, dans les Nombres seulement, avec celle de Théodulfe, et qui a sans doute aussi quelque ancienneté.

Les sommaires de Josué et des Juges paraissent tous empruntés à la Vulgate ; celui de Ruth manque dans tous les manuscrits antérieurs au IXe siècle. Il semble avoir été composé dans l'école de Tours.

Pour les quatre livres des Rois, la comparaison avec les textes grecs s'impose de nouveau à nous. La division la plus répandue (*Duo filii Heli*... 48 pour I Rois ou 98 pour I et II Rois, etc.) est, du moins pour III et IV Rois, une subdivision de celle de la *Synopsis* attribuée à Chrysostome, telle qu'elle se voit dans le manuscrit B. N. grec 2, et peut-être la division de I Rois est-elle à rapprocher de celle qu'on trouve en grec dans le manuscrit Coislin 1.

Je ne parlerai pas des sommaires des derniers livres historiques, des Chroniques aux Machabées, ne sachant lesquels de ces sommaires sont de Cassiodore. Je n'ai rien à dire non plus du livre de Job. Quant aux livres de Salomon, les sommaires qui se trouvent partout (*De parabolis Salomonis*. 2. *Affectu patris*... 60, etc.) proviennent d'une ancienne version ; ceux du *Codex Amiatinus* et de Théodulfe sont peut-être ceux qu'a composés Cassiodore.

Pour les grands Prophètes, nous ne connaissons qu'une seule série de sommaires qui soit ancienne (*Sermo Domini*... 181, etc.). Elle est empruntée à une ancienne version. Cette division est d'accord, malgré les différences profondes qui, dans Jérémie, séparent le texte grec du texte hébreu et par conséquent du texte latin, 187 fois sur 247 (d'après le *Codex Amiatinus*) avec le fameux *Codex Vaticanus*. Il est probable qu'elle provient du grec.

---

1. L. Ziegler, *Bruchstücke einer vorhieronymianischen Uebersetzung des Pentateuch*. Munich, 1883, in-4°.

Pour les Évangiles, nous avons conservé un assez grand nombre de sommaires; les plus anciens se ramènent à deux types principaux, ou même à un seul.

L'un (*Nativitas Christi in Bethleem Juda*..... 73, 46, 80, 35) se rencontre presque uniquement dans les manuscrits de l'ancienne version « européenne » ou dans ceux dont le texte est fortement mêlé. Nous en possédons plusieurs variantes. La division de l'ancienne version latine qui est à la base de ces sommaires est en une relation qui paraît certaine avec la division de notre plus ancien manuscrit grec, le *Codex Vaticanus*. Les divisions du manuscrit B. N. 11553 (g^1) correspondent à des divisions du *Codex Vaticanus* (B), exactement ou à la distance d'un verset seulement :

Dans Matthieu, 68 fois sur 74 ;

Dans Marc, 37 fois sur 47 ;

Dans Luc, 76 fois sur 79 ;

Dans Jean, où les divisions sont plus rares, 26 fois sur 35 ;

Au total, 207 fois sur 235.

Il y a peut-être un rapport entre l'original de cette division ancienne et les Évangiles des dimanches et fêtes de l'Église romaine (le *Comes*), qui sont, probablement, en grande partie antérieurs au pape saint Léon le Grand. Il paraît en être de même des liturgies gallicane et mozarabe [1]. Les anciens systèmes de péricopes sont encore plus rapprochés que nos sommaires de la division du *Codex Vaticanus*. Sur 176 Évangiles du *Comes*, non compris la Passion qui ne se divise pas,

38 coïncident à la fois avec les divisions de B et de g^1 ;

77 commencent et finissent avec une division de B ;

140 commencent ou finissent avec une division de B,

et 36 seulement sont étrangers aux divisions du grec ; d'autre part,

48 Évangiles commencent et finissent avec une division de g^1 ;

122 commencent ou finisssent avec une division de g^1,

et 54 sont étrangers aux divisions de ce manuscrit.

Il en résulte que les péricopes du *Comes*, c'est-à-dire les Évangiles des dimanches et fêtes, concordent généralement, soit avec la division du texte grec du *Codex Vaticanus*, qui a servi de base à la division de l'ancienne version latine, soit peut-être plutôt avec un ancien texte latin, intermédiaire, pour la division, entre le *Codex Vaticanus* et le manuscrit B. N. 11553.

Il est à remarquer qu'un grand nombre des péricopes des Évangiles pour lesquelles il n'y pas d'accord, appartiennent à l'époque qui sépare Pâques de la Pentecôte.

---

1. Voyez E. Ranke, *Das kirchliche Pericopensystem*, Berlin, 1847, et F.-H. Scrivener, article *Lectionary* dans le *Dictionary of christian antiquities* de W. Smith et S. Cheetham, t. III, 1880.

La coïncidence serait plus frappante encore entre les anciennes divisions du texte grec et latin et la liturgie mozarabe, et surtout entre ces divisions anciennes et la liturgie gallicane [1].

On pourrait être tenté de rapprocher des anciens sommaires que nous venons d'étudier ceux du *Codex Amiatinus*, qui s'en rapprochent par le nombre des chapitres (*Generationum XLII*... 88, 46, 93, 45). Mais il est douteux qu'il y ait une communauté réelle d'origine entre les anciens sommaires et ceux-ci, qui sont une œuvre de basse époque.

Un autre groupe de sommaires, également emprunté à l'ancienne version « européenne », se rencontre sous deux formes différentes. L'une paraît la plus ancienne (*Nativitas Christi, magorum munera*... 28, 12, 20, 14), elle se trouve dans des manuscrits d'une haute antiquité ; l'autre y ressemble de près (*Nativitas Christi. Magi cum muneribus veniunt*... 28, 13, 21, 14). Il faut rapprocher de ces anciens sommaires celui de l'Évangile de saint Matthieu que nous trouvons dans le commentaire de saint Hilaire de Poitiers (*De nativitate Christi et de magis cum muneribus*... 33). La division que ces sommaires représentent les uns et les autres paraît, elle aussi, dépendre du texte grec. En prenant la bible de Théodulfe comme type de la leçon la plus ancienne, nous remarquerons que

Dans saint Matthieu, 26 divisions sur 28,
Dans saint Marc, 7 sur 12 seulement,
Dans saint Luc, 18 sur 20,
Dans saint Jean, 13 sur 14,

en tout 64 divisions sur 74 correspondent, exactement ou à un verset seulement d'intervalle, à des divisions du *Codex Vaticanus*. La chose ne doit pas nous étonner. En effet, une étude plus détaillée nous montrerait que cette division et ces sommaires représentent en partie, avec des chapitres moins nombreux, le même texte que les sommaires des Évangiles que nous avons étudiés en premier lieu. Il existe donc deux recensions de ces sommaires anciens, une longue et l'autre courte. L'une des deux est sans doute l'œuvre de l'évêque d'Aquilée, Fortunatien. Le témoignage de saint Hilaire de Poitiers, qui était contemporain de Fortunatien, paraît devoir faire pencher la balance en faveur des sommaires plus courts.

Des sommaires des Actes, l'un, celui du manuscrit B. N. 11553, déjà cité (*Petrus loquitur*... 63), provient sans doute d'un ancien texte latin. Un autre, qui apparaît déjà dans le *Codex Fuldensis* (*Ubi præcepit*.... 74), appartient également à une ancienne version. Il confirme de la manière

1. Dans la liturgie gallicane, sur 27 Évangiles, 6 commencent et finissent et 19 commencent ou finissent avec les divisions du latin (g^1) et 8 y sont étrangers; 15 commencent et finissent et 24 commencent ou finissent avec les divisions du grec (B) et 3 seulement y sont étrangers. Dans la liturgie mozarabe, sur 52 Évangiles, 15 commencent et finissent et 34 commencent ou finissent avec les divisions de g^1 et 18 y sont étrangers; 26 commencent et finissent et 43 commencent ou finissent avec les divisions de B et 9 seulement y sont étrangers.

la plus absolue l'hypothèse que nous avons cru pouvoir avancer à propos des Évangiles et d'autres livres encore, quant à l'origine grecque des plus anciennes divisions du texte latin. En effet, cette division suit exactement, chiffre pour chiffre, jusqu'au § 40, la deuxième division, en 69 chapitres, du *Codex Vaticanus*. Cette division est aussi à peu près exactement celle de la deuxième main du *Codex Sinaiticus*. La division du *Codex Vallicellianus* (*Post passionem*... 63) se rencontre 49 fois sur 63 avec la précédente. Quant à la division du *Codex Amiatinus* (*Ubi dicitur*... 70), elle est sœur de celle du *Codex Fuldensis*. Elle suit également la division du *Codex Vaticanus* sans variante jusqu'au § 40, assez exactement pour le reste. Le sommaire qui y correspond est rédigé d'après la Vulgate.

MM. Westcott et Hort, auxquels cette ressemblance n'a pas échappé, paraissent admettre que cette division a pu être empruntée au texte latin par les manuscrits grecs. Si nous en jugeons par l'analogie des autres livres de la Bible, nous préférons la proposition inverse, à tous égards plus vraisemblable. La parenté du meilleur des manuscrits grecs et des anciennes divisions latines doit en tous cas attirer notre attention.

Les divisions des Épîtres de saint Paul doivent être étudiées avec un soin particulier.

Le sommaire de l'Épître aux Romains, qui est conservé dans presque tous les manuscrits, en particulier dans le *Codex Amiatinus* (*De nativitate Domini*... 51), est tiré d'une ancienne version. Il présente de nombreuses variantes dans le nombre des chapitres, mais le chiffre de 51 est le seul bon. C'est la division usitée dans l'Église de Rome ; nous l'avons vue citée au IXe siècle dans un *ordo romanus*. Elle fait corps, de même que la division de toutes les Épîtres dans le *Codex Amiatinus*, avec les canons des Épîtres de saint Paul que nous avons rencontrés dans plusieurs manuscrits, œuvre médiocre qui est bien à distinguer des canons de Priscillien[1]. On ne peut établir que cette division provienne de celle des manuscrits grecs, quoique, 12 fois sur 18, elle concorde avec les paragraphes du *Codex Vaticanus*. Mais l'intérêt tout particulier qu'a pour nous cette ancienne division consiste, ainsi que l'a très bien fait remarquer l'évêque Lightfoot[2], en ce qu'elle ne comprend pas les chapitres XV et XVI, excepté

---

1. Je rappelle que ces canons, dont il a été parlé plus haut, p. 209, sont incomplets dans tous les manuscrits de la Bible. Le texte entier a été publié par Vezzosi d'après un manuscrit de Murbach. Ce n'est pas une œuvre théologique, mais une compilation extrêmement faible, formée au hasard de l'ordre des livres et des chapitres. Les rubriques en sont souvent fournies mot pour mot par les *tituli* des Épîtres de saint Paul. Ces canons ont certainement été composés d'après un exemplaire de la Vulgate. Il faut pourtant remarquer que le texte du manuscrit de Murbach est seul à contenir des citations de l'Épître aux Hébreux ; il n'est pas question de cette Épître dans le texte de Tommasi, et la division de l'Épître aux Hébreux, dans le texte de Murbach, ne paraît pas d'accord avec celles des manuscrits que nous connaissons. L'Épître aux Hébreux, dans la division suivie par le texte de Murbach, comptait au moins 47 chapitres.

2. *Journal of Philology*, t. III. 1871, p. 193 et suiv. Comparez E. Riggenbach, *Neue Jahrbücher für deutsche Theologie*, t. I, 1892, p. 526.

la doxologie qui termine l'Épître (xvi, 24-27). Le numéro qui correspond, dans le sommaire, à cette doxologie, est marqué à tort, dans le texte, au verset 4 du chapitre xv [1]. Ainsi, comme l'a dit le regretté évêque de Durham (p. 202), « les bibles latines apportent un puissant témoignage à l'existence d'une forme plus courte de l'Épître aux Romains à une date ancienne ». Le *Codex Fuldensis,* dans lequel les sections du texte sont celles du *Codex Amiatinus,* donne, pour l'Épître aux Romains, un sommaire à part, « chargé de phraséologie augustinienne ou antipélagienne » (tel est le jugement de M. Hort), et qui n'a que 23 chapitres. Il est vrai que, dans le manuscrit, le chiffre de 51 qui correspond aux divisions du texte est obtenu par l'addition des paragraphes 24e et suivants du sommaire ordinaire. Il n'y a pas non plus de trace, dans le sommaire du *Codex Fuldensis,* des chapitres xv et xvi [2].

Les Épîtres suivantes nous ont conservé deux systèmes différents de chapitres. Le plus ancien paraît être celui que nous trouvons dans le *Codex Paulinus* et dans les tables (non pas dans le texte) du *Codex Vallicellianus.* Les tables qui sont rédigées suivant ce système ne sont pas, à proprement parler, des sommaires ; elles se composent simplement des premiers mots de chaque paragraphe (I Cor.: *Obsecro vos...* 25 [3]; II Cor.: *Benedictus Deus...* 20, etc.). En face de cette division, nous en trouvons une autre, conservée par le *Codex Amiatinus,* par le *Fuldensis,* par le texte du *Vallicelhianus,* où elle est du reste marquée avec une certaine négligence (I Cor. : *De plenitudine...* 72; II Cor. : *De passionibus...* 29, etc.). En outre, à titre d'intermédiaire entre les deux systèmes, nous possédons une recension de la deuxième série de sommaires (manuscrits B. N. 2. 11533. Vérone 74), dans laquelle ces derniers sommaires sont, à partir de II Corinthiens, disposés suivant le nombre de chapitres des premiers. Le sommaire des Éphésiens est commun aux deux groupes. A y regarder de près, la division qui a le plus de chapitres (celle du *Codex Amiatinus*) paraît un dédoublement de l'autre ; par conséquent, les sommaires qui ont le plus petit nombre de paragraphes (B. N. 2, etc.) sont les plus anciens. Du reste, ici encore, le système de chapitres le plus court et que nous avons reconnu le plus ancien, nous ramène au grec. La division du *Codex Paulinus* paraît en relation, à partir de II Corinthiens et

---

1. *Cod. Amiat.* : L. *De periculo contristante fratrem suum esca sua, et quod non sit regnum Dei esca et potus, sed justitia et pax et gaudium in Spiritu sancto* (xiv, 15). — LI : *De mysterio Domini ante passionem in silentio habito, post passionem vero ipsius revelato* (xvi, 24).

2. XXIII : *Quod fideles Dei non debeant invicem judicare, cum unusquisque secundum regulas mandatorum ipse se debeat divino judicio præparare, ut ante tribunal Dei sine confusione possit operum suorum præstare rationem.*

3. Cette division de I Cor. se retrouve dans un sommaire paraphrasé (*Nam* 25... *causas,* etc.), qui est incorporé par Théodulfe dans l'argument de l'Épître.

non compris les Hébreux, avec celle qu'on attribue à Euthalius et qui, comme nous l'avons déjà remarqué, remonte à 396, sinon plus haut[1].

Les péricopes de la liturgie romaine, dans les Épîtres de saint Paul, ne paraissent pas être en rapport avec les divisions de nos manuscrits. Il est possible que le choix de ces péricopes soit antérieur à l'adoption de la division attribuée à Euthalius. En tous cas, les documents relatifs aux « Épîtres », dans la liturgie latine, ne sont pas très anciens. Les liturgies gallicane et mozarabe paraissent au contraire se rapprocher beaucoup de la division de nos manuscrits, particulièrement de celle du *Codex Amiatinus*. La liturgie mozarabe présente des rapprochements plus fréquents encore avec un des systèmes de division de la bible de Théodulfe. Ce fait n'a rien que de naturel, l'édition des Épîtres de saint Paul qu'a reproduite Théodulfe étant celle de l'évêque espagnol Peregrinus[2].

Je ne dirai rien des sommaires des Épîtres catholiques, sinon que les plus répandus (*De inimicorum*... 20, etc.) proviennent d'une ancienne version. La division plus simple, où les chapitres ne sont marqués à la table que par leurs premiers mots (*Jacobus dispersis*... 12) est en un accord presque absolu avec la liturgie gallicane.

Enfin plusieurs des divisions de l'Apocalypse proviennent évidemment du grec. Dans celle qui paraît la plus ancienne (*De ecclesiis septem*...), 44 ou 46 divisions, sur 48, correspondent, exactement ou à un verset d'intervalle, aux divisions d'André de Césarée. La division de Théodulfe, en 46 chapitres, celle du *Vallicellianus*, en 38 chapitres, et celle du *Fuldensis*, en 25 chapitres, qui est en un rapport intime avec la précédente, paraissent dériver de la première.

Dans tout ce qui précède on a vu que l'âge des manuscrits est absolument étranger à l'ancienneté du texte qu'ils contiennent. On a pu voir aussi que les manuscrits de la Vulgate antérieurs au XIII[e] siècle contiennent presque tous des sommaires empruntés à des textes très anciens et qui nous ramènent souvent au grec. Est-ce par les manuscrits bilingues que les divisions du texte grec ont passé dans la Bible latine ? La chose est possible. Quoi qu'il en soit, l'étude des sommaires de la Bible est indispensable à l'histoire du texte biblique. Le lecteur a entre les mains de quoi mener cette étude plus loin que nous ne pouvions le faire ici.

---

1. Peut-être la division, en 25 chapitres, de I Cor. est-elle d'accord, mais à partir de VII, 1 seulement, avec la division de B.

2. Liturgie gallicane : sur 12 péricopes tirées de saint Paul, 7 commencent et finissent et 11 commencent ou finissent avec des divisions d'*am*. Liturgie mozarabe : sur 29 péricopes, 10 commencent et finissent et 23 commencent ou finissent avec des divisions d'*am*. Les petites divisions de Théodulfe, ou plutôt de Peregrinus, ne s'accordent pas moins avec la liturgie gallicane (6 accords complets et 5 partiels) et se tiennent encore plus près de la liturgie mozarabe (15 accords complets et 10 partiels).

CHAPITRE III

LA STICHOMÉTRIE

Le sujet délicat qui nous occupera pendant quelques instants a été traité, en une occasion différente, par un jeune savant dont le nom restera parmi ceux des maîtres. Charles Graux ne sera pas oublié de ceux qui ont apprécié la sûreté de son caractère et la modestie de son aimable nature, et ce qu'il a eu le temps de faire, dans une très courte vie, demeurera comme un choix de modèles accomplis, tant pour la méthode qui a dirigé ses travaux que pour la simplicité avec laquelle il les a présentés. Heureux l'homme qui a si bien ordonné sa vie et son étude, qu'il n'est pas possible de rencontrer son nom sans lui payer un hommage de regrets! Dans un sujet aride et rendu plus obscur par des confusions perpétuelles, Graux a apporté tant de lumière, que l'on peut continuer à coup sûr une recherche commencée sur des bases si bien établies. Nous n'avons plus même à faire pour la Bible latine ce que Graux a fait pour les textes grecs, car les résultats qu'il a acquis sont également bons pour notre sujet. Il ne nous reste qu'à les appliquer aux objets de notre étude, et ce travail ne sera ni long ni difficile. Il ne sera pas non plus sans profit [1].

« C'était, dit Graux, la coutume chez les Grecs et les Romains d'évaluer l'étendue des œuvres littéraires en lignes (στίχοι, en latin *versus*). La stichométrie, comme le montre l'étymologie, c'est tout simplement le compte de lignes. Pour les ouvrages poétiques, on comptait autant de lignes que de vers. Pour la prose, on était convenu d'une ligne normale. On l'avait prise de même grandeur qu'un vers homérique de longueur moyenne. Par suite, on se servait indifféremment des termes ἔπη ou στίχοι, qu'il s'agît d'un compte de lignes de prose ou d'un compte de vers [2]. ».

« Il demeure dûment constaté que, à la réserve de quelques cas entachés d'erreurs et qu'on a discutés, toutes les évaluations stichométriques de l'antiquité sur lesquelles il est actuellement possible d'opérer — elles se rapportent toutes, jusqu'ici, uniquement à l'antiquité grecque — donnent régulièrement, pour la valeur du stique, de 34 à 38 lettres environ, ce qui revient à 15 ou 16 syllabes [3] ».

Ainsi « l'on demeurera convaincu, d'abord, que le stique était une unité

1. La dernière étude sur ce sujet se trouve dans le livre de M. Th. Zahn, *Geschichte des neutestamentlichen Kanons,* t. III, I, 1890, p. 384. Il n'est malheureusement pas possible de regarder le travail de M. Zahn comme définitif.

2. *Revue de Philologie,* t. II, 1878, p. 97.

3. *Ibidem,* p. 123.

de mesure sensiblement fixe et de la longueur d'un hexamètre homérique moyen ; puis, que toute la littérature de l'antiquité, tant profane que sacrée — en se maintenant entre le IVe siècle avant J.-C. et le VIe siècle de notre ère environ, — a dû être uniformément évaluée en stiques [1]. »

« Il suffisait que le premier manuscrit d'une édition, pendant toute l'antiquité classique, fût exécuté à lignes normales, comme nos expéditions; puis, ce qui était aisé, qu'on en comptât les lignes. Le nombre des lignes était celui des stiques... Il était forcément laissé aux copistes au moins une ou même, comme à nos expéditionnaires, deux syllabes de jeu par ligne. Il n'y aurait pas alors à désirer une évaluation plus exacte que celle qu'on a obtenue dans l'étude qui précède pour la valeur du stique, à savoir environ 15 à 16 syllabes [2]. »

La stichométrie, qui n'est qu'un moyen d'évaluer la rétribution due aux libraires suivant la longueur des livres, doit être distinguée absolument de l'art de copier la Bible ou d'autres écrits, ainsi qu'on a dit à tort, « stichométriquement », c'est-à-dire en lignes inégales et dont la longueur se réglait sur le sens. La stichométrie ainsi entendue, ou plutôt ce qu'on a désigné, par abus, de ce nom, n'était pas autre chose, en principe, que ce que nous appelons la ponctuation. La transition entre cette manière ancienne de marquer les divisions du texte, et le système moderne, a occupé tout le moyen âge. Il ne faut pourtant pas croire que l'antiquité proprement dite ait connu ce mode de division : il suffisait des particules, dont les Grecs ont toujours fait l'usage le plus abondant et le plus précis, pour diriger les yeux et la voix du lecteur.

Je n'ai pas à retracer ici l'origine et l'histoire du système qui a consisté à écrire, d'abord certains livres poétiques de l'Ancien Testament, puis la Bible entière στιχηδόν, πρὸς ou κατὰ κῶλον, ou, suivant l'expression de saint Jérôme, *per cola et commata*. Origène, saint Jérôme, Euthalius (ou plutôt l'auteur auquel on a donné ce nom) et Cassiodore ont appliqué à la Bible et développé cette méthode, déjà en usage de leur temps pour les œuvres des orateurs anciens [3]. Les meilleurs manuscrits grecs et latins, le *Codex Amiatinus* en particulier, nous en offrent des exemples excellents, et la ponctuation des plus anciens manuscrits en minuscule conserve encore l'empreinte, assez exactement retenue, de l'écriture *per cola et commata*. La distinction capitale qu'il y a lieu de faire

---

1. Page 124.
2. Pages 142 et 143.
3. S. Jérôme, préface d'Ésaïe : *Nemo, cum prophetas versibus viderit esse descriptos, metro eos æstimet apud Hebræos ligari, et aliquid simile habere de Psalmis vel operibus Salomonis ; sed, quod in Demosthene et Tullio solet fieri, ut per cola scribantur et commata, qui utique prosa et non versibus conscripserunt, nos quoque, utilitati legentium providentes, interpretationem novam novo scribendi genere distinximus.* — Cassidore, *De Institutione*, préface : *Quod nos quoque tanti viri auctoritate commoniti, sequendum esse judicavimus, ut cætera distinctionibus ordinentur.*

entre l'écriture κατὰ κῶλον et la stichométrie, c'est que les lignes dont il s'agit dans la première étaient, suivant l'expression de Graux, des « lignes de sens », tandis que les lignes de la deuxième étaient simplement des « lignes de longueur ». Les lignes de sens étaient si bien chose réelle que leurs noms, *colon* et *comma,* sont demeurés dans plusieurs langues pour désigner les signes de ponctuation ; la ligne de longueur, au contraire, était souvent une pure convention. La stichométrie, qui se base sur ce « système métrique », n'était plus, au temps où nous transportent les manuscrits de la Vulgate, que le souvenir incompris d'un calcul tombé en désuétude. C'était le résultat, souvent incorrect, d'une opération dont les facteurs étaient oubliés.

Au moyen âge, en effet, un mode de calcul plus sommaire avait succédé à la manière ancienne d'apprécier le travail des copistes. Tandis qu'en 301 l'édit de Dioclétien *de pretiis rerum venalium* réglait le salaire des écrivains sur le prix de la ligne [1], les statuts des Universités admettent simplement, comme unité pour les manuscrits, la *pecia,* c'est-à-dire le cahier de quatre feuillets. A Bologne, un règlement fixait le nombre de colonnes, de lignes et de lettres que devait compter chaque *pecia* [2], et il est probable que partout un contrôle semblable s'exerçait sur le travail des écrivains. Quoi qu'il en soit, le principe de ce contrôle était changé et la ligne normale devait varier avec l'écriture du copiste ou plutôt avec l'écriture ordinaire du temps et du lieu. En outre et surtout, l'époque où la librairie redevint un commerce, c'est-à-dire l'époque de la fondation des Universités, est séparée par cinq à six cents ans au moins de l'époque romaine et, de Cassiodore au XIIe siècle sans doute, l'art d'écrire ne fut pas un art vénal. Le travail des moines n'était aucunement tarifé, et les beaux livres représentaient bien plutôt, particulièrement au temps des Carolingiens, des présents offerts en reconnaissance pour des privilèges ou pour la faveur d'un grand personnage. C'est pourquoi les indications stichométriques n'ont pas eu, durant tout le moyen âge, d'autre raison d'être que de continuer la tradition des anciens. Dans les manuscrits, les chiffres qui marquent la stichométrie varient souvent, non pas dans les unités, mais dans les mille, sans qu'on rencontre aucun essai de corriger des erreurs aussi énormes. Depuis les Hébreux jusqu'à nos jours, il y a toujours eu quelque chose d'hiératique dans la méthode de copier, puis d'imprimer la Bible. La permanence de formules qui ne se comprennent plus et de détails qui n'ont plus leur raison d'être s'explique par le respect tout extérieur dont on entourait le texte sacré, tandis que les copistes, dans leur inintelligence, mutilaient ce texte outrageusement ou l'in-

---

1. Graux, p. 140.
2. Graux, p. 138, d'après Savigny. *Statuta Aristarum Palaviensium : De taxatione peliarum secundum taxationem studii Bononiensis firmamus quod petia constituatur ex sedecim columnis quarum quælibet contineat LXII lineas et quælibet linea litteras XXXII.*

terpolaient inconsciemment. La stichométrie est donc, dans les bibles du moyen âge, un héritage de la librairie romaine. Telle que nous la trouvons, à part les erreurs de copie, elle était usitée à Rome et à Carthage en des temps fort anciens, et les chiffres mêmes que la librairie romaine nous a légués n'étaient parfois pas autre chose que l'ancienne stichométrie des Grecs.

Nous avons conservé un texte important, relatif à la stichométrie latine avant saint Jérôme[1]. Il ne nous occupera pas longtemps, car il n'a presque rien de commun avec le système qui s'est perpétué dans nos bibles manuscrites. C'est une liste des livres de la Bible, y compris quelques apocryphes, qui se lit dans le manuscrit grec-latin des Épîtres de saint Paul qu'on appelle *Codex Claromontanus* (B. N. grec 107, fol. 467 v°-468 v°), entre l'Épître à Philémon et l'Épître aux Hébreux[2]. Quoique cette liste soit écrite en latin et qu'elle soit insérée dans la partie latine du manuscrit, il est possible qu'elle soit traduite du grec et par conséquent les indications stichométriques qu'elle contient ne s'appliquent peut-être qu'aux manuscrits grecs. Au reste, ces indications ne concordent même pas très bien avec les stichométries grecques et elles sont un problème pour nous. Les chiffres stichométriques du *Codex Claromontanus* sont très rarement d'accord avec ceux que l'on trouve dans les manuscrits latins[3].

Il en est tout autrement d'un texte retrouvé récemment par M. Mommsen dans un manuscrit du x° siècle conservé à Cheltenham[4]. Le manuscrit contient une traduction de la Chronique d'Hippolyte; on y lit, entre le tableau des Rois de Rome et la liste des Prophètes, la date de 359: *Eusebio et Hypatio coss. ĪCXI ab U. C.* Après les noms des empereurs, on trouve une liste des livres de la Bible qui commence ainsi :

Libri qui sunt veteri[5] testamenti cum indiculis versuum.
Incipit indiculum veteris testamenti qui sunt libri canonici sic
 Genesis ver. n.

. . . .

---

1. Je ne mentionnerai que pour l'écarter le texte publié par Arevalo (*Sedulii Opera*, Rome, 1794, p. 429. Comparez Th. Zahn, p. 388). Nous ne pouvons guère considérer ce texte que comme une adaptation de la stichométrie grecque usuelle.

2. *Versus scripturarum sanctarum ita : Genesis ver*[*s*]*us .IIIID.*, etc. Ce texte a été publié en 1852 par Tischendorf dans l'édition du *Codex Claromontanus*. Le *Codex Sangermanensis*, actuellement à Saint-Pétersbourg (p. p. Belsheim, 1885), n'est qu'une copie très fautive du *Claromontanus*. Comparez Zahn, p. 157.

3. La stichométrie du *Codex Claromontanus* ne se rencontre avec les latins que pour les indications suivantes : *Psalmi davitici ver. V* (chiffre presque universel des manuscrits latins). — *Maccabeorum sic. Lib. primus ver. ĪICCC* (= mss. latins). — *Lucam ver. ĪIDCCCC* (= arm.). — *Ad Timotheum .i. ver. CCVIII* (= B. N. 9).

4. Th. Mommsen, *Zur lateinischen Stichometrie. Hermes*, t. XXI, 1886, p. 142. Comparez Th. Zahn, ouvrage cité, p. 143, et W. Sanday, *Studia biblica et ecclesiastica*, t. III. Oxford, 1891, p. 217. M. Mommsen a complété sa découverte en publiant en 1890 (*Hermes*, t. XXV, p. 636) le même texte, avec un certain nombre de variantes, qui le rapprochent de l'usage courant, d'après le manuscrit 133 de Saint-Gall, du IX° siècle.

Item indiculum novi testamenti
Evangelia IIII. Matheum vr. IIDCC

. . . .

Cette table est suivie d'un *Indiculum Cecili Cipriani*, mais auparavant on lit les mots énigmatiques, et pourtant assez clairs dans leur sens, que voici :

Quoniam indiculum versuum in Urbe Roma non a[d] liquidum, sed et alibi avariciæ causa non habent integrum, per singulos libros computatis syllabis posui [1] numero XVI versum Virgilianum omnibus libris numerum adscribsi.

M. Mommsen lit, en effaçant deux mots :

Computatis syllabis numero XVI versum Virgilianum omnibus libris adscripsi [2].

Voici quel paraît être le sens de ces mots : « Puisque le tableau des lignes ne se trouve pas même exact à Rome, et puisqu'ailleurs, par la mauvaise foi des libraires, il ne peut être obtenu complet, j'ai marqué pour chaque livre le nombre de vers de Virgile auquel il correspond, en comptant le vers à seize syllabes. » Il est possible que ce catalogue ou plutôt ce tarif de librairie (car ce n'est pas autre chose) provienne de l'Afrique et en particulier de Carthage : l'*indiculus* des œuvres de saint Cyprien, qui suit la table des livres bibliques, peut le faire supposer.

Mais faut-il croire que ce précieux document remonte en réalité à l'an 359 ? La question est sérieuse, car si cette date était maintenue, il faudrait admettre que les chiffres qu'on trouve dans ce tableau et l'état de la Bible qu'il représente s'appliquent à des textes antérieurs à saint Jérôme. Pour accepter une date aussi ancienne, il faudrait avoir d'autres preuves que le voisinage d'un texte daté. Mais surtout le système stichométrique de notre catalogue est, trait pour trait, celui de presque tous les manuscrits de la Vulgate, et nous verrons tout à l'heure qu'il convient parfaitement à la Vulgate. Enfin le total des chiffres relatifs à l'Ancien Testament est suivi de quelques mots que nous devons signaler :

Erunt omnes ver. n. LXVIIIID.
Sed ut in Apocalypsis Johannis dictum est : vidi XXIIII seniores mittentes coronas suas ante thronum, majores nostri probant hos libros esse canonicos et hoc dixisse seniores.

M. Mommsen a déjà fait remarquer que ce texte rappelle le *Prologus galeatus* que saint Jérôme a composé pour les livres des Rois [3]. Il n'est

1. Ici une lettre grattée.
2. On pourrait lire encore : *computatis syllabis numero XVI versuum Virgilianorum omnibus libris numerum adscripsi.*
3. *Quamquam nonnulli... putant... per hoc esse priscæ legis libros XXIV, quos sub numero XXIV seniorum Apocalypsis Johannis inducit adorantes agnum.*

donc guère possible d'admettre que la stichométrie que nous étudions remonte à l'an 359. Ce texte est très ancien, c'est tout ce que nous en pouvons dire.

Les versions antérieures à saint Jérôme ne nous ont pas conservé d'indications stichométriques, quoique les manuscrits en soient nombreux. Nous n'y trouvons qu'un seul chiffre de ce genre ; il se trouve à la fin de la première Épître de saint Jean dans le fragment de Freisingen publié par M. Ziegler[1] : CCLXIIII. Ce chiffre est exactement le même que nous trouvons dans les manuscrits grecs ; il est absolument en dehors de la tradition des manuscrits de la Vulgate.

Un groupe de manuscrits de la Vulgate nous montre un système stichométrique directement emprunté aux Grecs. Il s'applique aux Épîtres de saint Paul seulement. Ces manuscrits sont au nombre des plus anciens et des meilleurs que nous ayons[2]. Or, entre la première Épître aux Corinthiens et l'Épître aux Hébreux, les chiffres qu'ils donnent sont exactement, sous leur forme la meilleure, ceux des manuscrits grecs et de Nicéphore Calliste, ou du moins de la table qui est jointe à la chronographie de cet auteur. Voici ces chiffres :

I Corinthiens : DCCCLXX.
II Corinthiens : DXC.
Galates : CCXCIII.
Éphésiens : CCCXII.
Philippiens : CCVIII ; variante : CCL.
Colossiens : CCVIII.
I Thessaloniciens : CXCIII.
II Thessaloniciens : CVI.
I Timothée : CCXXX.
II Timothée : CLXXII ; variante : CLXX.
Tite : XCVII.
Hébreux : DCCIII[3].

Ces chiffres sont certainement empruntés à une très ancienne édition

1. *Italafragmente,* Marbourg, 1876, in-4°.

2. Manuscrits Vat. *Regin.* 9 (VIIe-VIIIe siècle), S. Gall 70 (de Winitharius), 72, 83 (de Hartmut), M. Br. *add.* 11852 (*item*), B. N. 335 (*long.*) et 11553 (S. Germain), Munich 4577, 6229 et 14179. Ce système a été étudié par M. R. Harris (*American Journal of Philology,* t. V, 1884, p. 93).

3. La stichométrie de I Tim., donnée ci-dessus, se rencontre encore dans Théod., dans B. N. 11505 et dans les manuscrits de Tours ; celle des Romains (DCCCCXI ; *vall. :* DCCCCXL ; *mille* dans Théod. S. Gall 70, etc.) n'est pas éloignée du chiffre des manuscrits grecs, 920 (variante : 950). Théodulfe présente, en plusieurs endroits, un accord remarquable avec nos manuscrits. Pour Philémon, les chiffres conservés sont peu certains et la différence est de peu (grec : 37, 42, 47, 48 ; latin : XXXIIII et XLV). Le chiffre total, pour les Épîtres de saint Paul, dans B. N. 11553 : $\overline{\text{IIII}}$DCCCC LXVIIIVI (car il faut certainement reconnaître ici, dans la lettre G qui est à la fin, l'*episema* qui représente le chiffre 6), est à peu près identique au total des stichométries grecques données par Graux, 4946.

des Épîtres de saint Paul. Comme ils sont copiés sur le grec, il est assez vraisemblable que le texte primitif duquel les copistes de la Vulgate les ont tirés était une version ancienne, peut-être un manuscrit bilingue, dans lequel les stichométries figuraient, soit à leur place, soit toutes ensemble comme dans le *Codex Claromontanus*.

Quant au reste de la Bible, un petit nombre des chiffres stichométriques du grec se retrouvent dans quelques manuscrits latins, et ces manuscrits sont généralement en dehors de la tradition ordinaire. Tels sont les chiffres suivants :

Lévitique : $\overline{II}$DC (Pentateuque de Tours).
Job : $\overline{I}$DCCC (B. N. 6).
Proverbes : $\overline{I}$DCCL (B. N. 93)[1].
Luc : $\overline{II}$DCCCC (*arm.*)[2].

D'autres chiffres du grec, en petit nombre, se rencontrent dans le courant ordinaire des manuscrits latins, en particulier dans ceux auxquels est attaché le nom d'Alcuin :

Juges : $\overline{I}$DCCL (variante du grec).
Cantique : CCLXXX (= Nicéphore).
Petits Prophètes : $\overline{III}$DCCC (traduction latine de Nicéphore et texte d'Arevalo).

Ces coïncidences avec des textes grecs isolés signifient peu de chose. Il est vrai que nous connaissons mal la stichométrie des Septante[3]. Jusqu'à plus ample informé, nous devons croire que le texte ordinaire des manuscrits latins est en général indépendant de la stichométrie des Grecs.

On peut établir que ce système a été, en grande partie, créé directement, sur les manuscrits latins, par les libraires. N'en eussions-nous d'autre preuve que le catalogue publié par M. Mommsen, nous aurions suffisamment lieu de penser que notre système de stichométrie est un tarif applicable à la librairie latine. Le calcul de la longueur des différents livres, fait suivant la méthode de Graux, nous permettra de vérifier cette induction[2].

---

1. Ce chiffre semble correspondre à la variante du grec, 1708, qui doit se lire par correction 1750. La leçon ordinaire des manuscrits latins, $\overline{I}$DCCXL, s'éloigne peu de ce chiffre ; Arevalo : $\overline{I}$DCCLX. La leçon ordinaire des textes grecs est 1700.

2. Variante du grec, d'après quatre manuscrits.

3. En dehors des quelques livres que Graux a étudiés, nous n'avons sous les yeux que les textes grec et latin de Nicéphore Calliste, publiés par Credner (*Zur Geschichte des Kanons*, Halle, 1847) et le texte latin publié par Arevalo.

4. Nous ne tenons compte que des chiffres qui nous ont paru à la fois les plus autorisés et le mieux d'accord avec la longueur normale de la ligne fixée par ce qui précède.

Ancien Testament.

LIVRES DE LA BIBLE.	NOMBRE APPROXIMATIF DE LETTRES.	STICHOMÉTRIE.	MOYENNE DU STIQUE.
Genèse	136.388	3.700	36,9
Exode	112.534	3.000	37,5
Lévitique	75.408	2.300	32,8
Nombres	110.683	3.000	36,9
Deutéronome	88.050	2.600	33,8
Josué [1]	64.658	1.750	36,9
Juges [2]	66.410	1.750	37,9
Ruth	8.896 [3]	250	35,6
Octateuque [4]	663.027	18.350	36,12
I Rois [5]	89.126	2.300	38,7
II Rois [6]	73.712	2.200	33,5
III Rois [7]	88.968	2.500	37,6
IV Rois	81.772	2.250	35,9
Octateuque et Rois [8]	996.605	27.600	36,10
I Chroniques [9]	77.151	2.040	37,8
II Chroniques [10]	95.008	2.100 [11]	45,2
Esdras et Néhémie	Pas de stichométrie.		
Tobie	25.894	900	28,8 [12]
Judith	34.210	1.100	31,1
Esther	30.990	700	44,3 [13]
Job	66.338	1.700	39 [14]
Psaumes [15]	179.096	5.000	35,8
Proverbes	56.909 [16]	1.740	32,7
Ecclésiaste	19.516	800 [17]	24,4

1. Sans la préface.
2. Même remarque.
3. Compte exact.
4. Sans les préfaces. Totaux des chiffres ci-dessus.
5. Sans la préface et en décomptant 1118 lettres pour les interpolations. La variante 2.200, qui donnerait la moyenne de 40,4, paraît provenir d'une confusion.
6. En décomptant 387 lettres pour les interpolations.
7. En mettant, comme dans les LXX, le commencement de III Rois à II, 12, on aurait, pour II Rois, 79.047 lettres et la moyenne 35,9, et, pour III Rois, 83.633 lettres et la moyenne 33,5.
8. Totaux des chiffres ci-dessus.
9. Sans la préface. De même pour les livres suivants.
10. Sans la prière de Manassé.
11. Chiffre qui paraît faux. Le chiffre 2.500 donnerait la moyenne 38.
12. Le chiffre 700, qui est celui de Nicéphore, donnerait 37 ; 800 (variante du grec) donnerait 32.4.
13. Le chiffre 800 donnerait 38,7 et 900 donnerait 34,4. Le chiffre est en blanc dans le texte de M. Mommsen.
14. La variante 1.800, qui est d'accord avec le grec, donne 36,8.
15. Psautier gallican.
16. En décomptant 810 lettres pour les interpolations.
17. Chiffre probablement faux.

LIVRES DE LA BIBLE.	NOMBRE APPROXIMATIF DE LETTRES.	STICHOMÉTRIE.	MOYENNE DU STIQUE.
Cantique[1]	9.142	280	32,6
Sapience	40.552	1.200	33,8
Ecclésiastique[2]	112.679	2.800	40,2
Ésaïe[3]	125.000	3.580	35,2
Jérémie[4]	159.235	4.450	35,8
Ézéchiel	130.214	3.340	38,9[5]
Daniel[6]	54.551	1.450	37,6[7]
Petits Prophètes	100.399	3.800[8]	25,7
I Machabées	81.395	2.300	35,3
II Machabées	56.206	1.800	31,2

La moyenne générale pour l'Ancien Testament, évalué, sans les livres d'Esdras et de Néhémie, à 2.454.093 lettres[9], serait ainsi de 35,73 lettres à la ligne, en prenant pour base le chiffre de 68,680 stiques, total des indications stichométriques données ci-dessus d'après les manuscrits[10]. Si nous abaissons le chiffre des stiques à 68.140, au moyen des corrections qui nous ont paru nécessaires et que nous avons proposées en marge, la moyenne des lettres contenues dans le stique sera élevée au chiffre de 36,01.

On ne saurait se rapprocher davantage de la moyenne que nous savons avoir été celle des Grecs. Il est donc établi que les indications stichométriques de l'Ancien Testament, telles qu'elles se trouvent dans les manuscrits et dans le texte découvert par M. Mommsen, reposent sur un calcul très exact, et qui a probablement été fait sur la Vulgate.

Si nous essayons d'appliquer la même méthode au Nouveau Testament, elle nous conduira à des résultats tout différents. Pour les Évangiles, la stichométrie que nous trouvons dans tous les manuscrits à la fin de saint Matthieu et de saint Marc donne une moyenne fort différente de celle de l'Ancien Testament, mais possible encore et qui concorde exactement avec celle qui résulte du chiffre total que nous trouvons à la fin des Évangiles

1. Sans les rubriques.
2. Sans les rubriques et sans la prière de Salomon, mais avec le prologue.
3. Sans la préface, comme à l'ordinaire.
4. Avec les Lamentations.
5. La variante 3.800 donne 34,3.
6. Avec les additions apocryphes.
7. Le chiffre 1.850, qui est celui du plus grand nombre des manuscrits, donne la moyenne 29,5 ; la variante 1.350 donne 40,4 ; 1.450 est la leçon d'un seul manuscrit, mais ce manuscrit est ancien.
8. La correction 2.800 donnerait 35,8.
9. Avec Esdras et Néhémie, l'Ancien Testament compte environ 2.519.065 lettres (2.614.203 avec les quatre livres d'Esdras).
10. Le total des stiques de l'Ancien Testament, fixé par la stichométrie publiée par M. Mommsen, 69.500, abaisserait la moyenne à 35,45. En y comprenant Esdras et Néhémie, on obtiendrait la moyenne 35,26.

dans un manuscrit important, le *Book of Armagh*. Au contraire, les chiffres ordinaires des Évangiles de Luc et de Jean divergent tellement de la moyenne, qu'il faut croire que ces chiffres, qui du reste manquent dans plusieurs des meilleurs manuscrits, sont corrompus. Mais les variantes conservées par le manuscrit d'Armagh correspondent à peu près au chiffre universellement transmis pour les deux autres Évangiles. C'est donc elles que nous adopterons. Dans ces conditions, nous pouvons dresser le tableau suivant :

ÉVANGILES.	NOMBRE APPROXIMATIF DE LETTRES.	STICHOMÉTRIE.	MOYENNE DU STIQUE.
MATTHIEU	85.057	2.700	31,5
MARC	52.988	1.700	31,1
LUC	90.910	2.900[1]	31,3
JEAN	68.458	2.300[2]	29,7
TOTAL DES ÉVANGILES	297.413	9.400	31,6

Il paraît donc établi que, pour les Évangiles, la base du calcul a été différente de celle qui a été adoptée pour le reste de la Bible. Il ne serait pas impossible que les chiffres qui nous ont conservé ce calcul fussent tirés du grec, quoique nous ne les retrouvions qu'en partie (les deux premiers et le dernier seulement) parmi les variantes du grec qui nous sont conservées. En effet, ils s'accordent assez bien avec le calcul de Graux, d'après lequel la proportion du nombre de lettres du texte latin au texte grec est, pour le Nouveau Testament, de 0,9 environ.

Ce qui est possible pour les Évangiles est certain pour les Épîtres de saint Paul. Nous avons déjà montré que la stichométrie de ces Épitres, dans les plus anciens manuscrits, est empruntée au grec. Les manuscrits du IXe siècle présentent ici de très grandes lacunes ; parfois ils se rallient aux chiffres du grec ou ils donnent des variantes qui peuvent facilement s'y ramener. La stichométrie de M. Mommsen a ici un blanc. Il n'y a sans doute jamais eu de tradition à cet égard chez les Latins, en dehors de la tradition grecque.

Le reste du Nouveau Testament ne présente que des chiffres incorrects ou des lacunes qui attestent l'absence de toute tradition[3].

Ainsi, tandis que dans l'Ancien Testament le système stichométrique

1. La variante 3.800 donne la moyenne 23,9 ; la variante 3.300 donne celle de 27,5.

2. La variante 1.700 donne la moyenne 40,2 ; celle de 1.800 donne 38. La correction 2.100, qui ramènerait le total au chiffre de 9.400, qui est celui du manuscrit d'Armagh, donnerait 32,6.

3. Pour les Actes des Apôtres, évalués à environ 93.696 lettres, le chiffre 3.600 donne la moyenne 26. Pour l'Apocalypse (environ 43.346 lettres), le seul chiffre qui soit dans les manuscrits, 1.800, produit la moyenne 24,1. Les Épîtres catholiques n'ont de stichométrie dans aucun manuscrit de la Vulgate.

présente une remarquable unité et est en un parfait accord avec les principes suivis par les anciens, le Nouveau Testament ne nous montre qu'incertitude et arbitraire. La stichométrie des Épîtres de saint Paul est purement et simplement tirée du grec, celle des Évangiles semble n'avoir pas une autre origine, et le reste ne nous fournit aucun chiffre auquel nous puissions nous arrêter.

Quelle est la cause de cette différence absolue entre les deux parties de la Bible? Elle se trouve peut-être dans la manière dont l'Écriture sainte a été d'abord traduite, puis publiée. Les premiers livres de la Bible qui aient été répandus en latin ont été sans doute les Évangiles et les Épîtres de saint Paul. Ces textes étaient en partie antérieurs à l'admission de la Bible dans la librairie; les moins anciens d'entre eux avaient emporté avec eux les parties extérieures et, pour ainsi dire, le vêtement de l'édition grecque dont ils avaient été tirés. Lorsqu'après saint Jérôme on s'inquiéta de copier la Bible complète, ce qu'on appelait la « bibliothèque », on fit avec soin, probablement dans Rome, le calcul des parties de la Bible pour lesquelles la stichométrie ne se trouvait pas dans l'usage de la librairie. Pour le Nouveau Testament, on adopta sans examen les chiffres qui existaient déjà. Les anciennes versions étant, pour le Nouveau Testament, presque semblables à la nouvelle, la chose dut se faire tout naturellement. Il n'en fut pas de même de l'Ancien Testament, quoique certains chiffres tirés du grec aient pu se conserver isolément dans les manuscrits. En effet, la Vulgate était, pour la Bible des Hébreux, une traduction radicalement différente des anciennes versions, étrangère au grec et à ses habitudes et qui ne devait présenter que peu de points de contact avec la tradition ancienne. Il en fut de la stichométrie du Nouveau Testament comme il en est souvent des textes qui sont incorrects dès le commencement. La corruption y fut bientôt incurable et les éditeurs ne trouvèrent même plus un chiffre qu'ils pussent avec vraisemblance écrire à la fin de certains livres. Tel est l'état où le moyen âge reçut le livre sacré des mains des libraires romains.

D'où vient qu'un seul livre de l'Ancien Testament nous présente une absence totale de tradition et soit absent de toutes nos tables de stichométrie? Ce livre est le livre d'Esdras : pour mieux dire, nous parlons des livres d'Esdras et de Néhémie, qui n'en forment le plus souvent qu'un seul dans les manuscrits. Je ne saurais m'expliquer cette étrange lacune que de la manière que voici. Si nous n'avons conservé aucune stichométrie des deux premiers livres d'Esdras, nous en connaissons une qui s'applique au troisième et au quatrième livre, mais qui s'y applique mal. En tête du chapitre III de IV Esdras, nous lisons, dans le manuscrit 11505, ces mots : *Incipit liber Ezræ quartus cum versus ĪIDC,* et en tête de IV Esdras, chap. XV : *Incipit liber quintus Ezræ cum ver. ĪICCXXX.* Le troisième et le quatrième livre d'Esdras (j'entends ce que nous appelons aujourd'hui de ces noms) ont été autrefois groupés et combinés de bien des manières :

la chose était naturelle, car ces deux livres sont composés de morceaux d'origine différente. Mais ce que notre manuscrit appelle le IVe et le Ve livre d'Esdras ne peut convenir aux chiffres de ce manuscrit, et nous ne pouvons non plus trouver aucune combinaison où le quatrième livre, du moins, nous donne un quotient raisonnable. Une légère interversion, qui du reste s'impose d'elle-même, nous fera sans doute trouver la vérité. Les indications stichométriques ne sont pas, d'ordinaire, marquées en tête des morceaux auxquels elles se rapportent, mais à la fin. Si donc nous appliquons les deux chiffres en question, non pas aux parties qui les suivent, mais à celles qui les précèdent, et si nous groupons ensemble tout ce qui se lit, dans notre manuscrit, avant le troisième chapitre de notre IVe livre, nous obtiendrons, pour Esdras, Néhémie et pour ce qui précède IV Esdras, III, 1, endroit où le premier chiffre est marqué, un total qui donne, pour le stique, la moyenne de 33,4. Pour ce qui suit, la moyenne serait de 30,5 seulement[1]. On ne peut baser aucun calcul définitif sur des chiffres corrigés par conjecture, mais cette solution peut suffire à nous contenter. Dès lors, n'est-il pas naturel d'admettre que les quatre livres d'Esdras avaient leur place dans l'édition sur laquelle les libraires ont compté les stiques, et que, lorsqu'on a cru devoir retrancher de la Bible les deux derniers livres, qui sont apocryphes, la stichométrie a disparu avec eux[2].

C'est ainsi que sans doute, quand l'étude en sera plus avancée, la stichométrie pourra, de même que l'étude des diverses parties accessoires de la Bible, nous donner des renseignements intéressants sur l'intégrité du texte biblique et sur l'histoire des livres saints.

---

1. I Esdras, Néhémie, III Esdras, III-V, 3, IV Esdras, I et II, et III Esdras, I-II, 15 ont ensemble environ 86.745 lettres ; IV Esdras, III-XVI, en a 68.050.

2. Si les calculs dont nous avons tiré les moyennes 33,4 et 30,5 sont exacts, il n'est pas impossible que les chiffres 2.600 et 2.230 proviennent de l'original grec perdu, car nous avons déjà reconnu que les chiffres qui donnent une moyenne inférieure d'environ 1/10 à 36 paraissent généralement provenir du grec.

CONCLUSION

Nous avons esquissé, dans ses principaux traits, l'Histoire de la Vulgate depuis les temps mérovingiens jusqu'à la fin de la période carolingienne. Nous avons poursuivi les destinées de notre texte d'une extrémité à l'autre du monde latin, et c'est même dans les pays les plus reculés que nous avons pris notre point de départ.

Nous étions en effet assuré d'y trouver des textes plus anciens, mieux déterminés et d'un caractère local plus prononcé. Nous avons suivi ces textes dans leurs pérégrinations à travers le monde romain et jusqu'aux extrémités du royaume des Francs. Nous avons vu les textes visigoths pénétrer en Gaule par la Septimanie et remonter le Rhône jusqu'à Lyon, d'où ils se propagent, par mille chemins, dans les plaines du Nord. Le texte de la célèbre bible de Théodulfe n'est pas sans avoir éprouvé leur influence. Quant aux Irlandais, l'ardeur missionnaire et l'esprit voyageur qui les portaient aux confins du monde chrétien devaient répandre, sur le passage des moines scots et des Saxons qui peu à peu s'étaient fondus avec eux, un grand nombre de ces manuscrits admirables que l'art décoratif irlandais savait seul produire. D'Iona et de Lindisfarne jusqu'à Wurzbourg et Saint-Gall et jusqu'à Bobbio, le monde a été rempli de manuscrits irlandais et de textes irlandais. Saint-Gall, ce foyer de la culture chrétienne en Alémanie, par où les traditions de l'Italie romaine ont passé dans la vallée du Rhin, méritait de notre part un examen particulier. Cet examen est facilité par ce fait remarquable, que l'antique abbaye a conservé en grande partie, jusqu'à nos jours, la bibliothèque qu'avaient formée les savants calligraphes du VIIIe et du IXe siècle, les Winitharius et les Hartmut. En toute cette étude, nous n'avons tenu compte des frontières naturelles, des montagnes et des mers, que pour montrer combien elles ont été facilement franchies et comment la civilisation a toujours trouvé, dans ces obstacles, un stimulant pour ses progrès.

Jusqu'au règne de Charlemagne, l'histoire de la Vulgate dans le royaume franc ne montre que désordre et qu'emprunts étrangers. Bien plus précieux pour l'historien, auquel ils offrent des leçons rares et des textes anciens, les manuscrits de la Bible que ces temps ont produits ne pouvaient convenir à une Église qui comprenait la valeur de l'unité et qui avait le respect de la forme. C'est dans cette pensée que Charlemagne a confié à Alcuin le soin d'établir le texte sacré et de donner à l'Église franque une Bible qui fût la même partout et qui se rapprochât autant qu'il était pos-

sible de l'œuvre de saint Jérôme. Il est à peine besoin de dire que ce but ne put être atteint que de loin. Une grande partie de notre livre est consacrée aux vicissitudes de la Bible d'Alcuin, aussi souvent transformée que copiée et dont nous connaissons à peine le texte primitif. Néanmoins Charlemagne avait obtenu le résultat qu'exigeait sa volonté, les anciennes versions avaient disparu, un texte plus ou moins égal à lui-même était copié dans toutes les parties de l'Empire, et désormais la seule Bible en usage était la Vulgate.

L'Histoire de la Vulgate ne s'arrête pas à la fin de l'époque carolingienne. Du xe au xiie siècle, tout est désordre dans cette histoire. C'est l'époque des textes copiés sans ensemble et sans règle, mais en même temps des textes médiocres et de seconde main, et c'est en vain qu'un grand ordre religieux tel que Cîteaux essaie d'apporter quelque correction dans un texte devenu de plus en plus mauvais. Cette tentative, mal entreprise et mal secondée, demeure presque sans aucun effet.

Le xiiie siècle devait transformer cet état des choses. L'Université de Paris, fondée dans les premières années du siècle, ne pouvait se passer de livres d'école égaux et semblables pour tous les maîtres et pour tous les élèves, et la Bible était, de tous les livres, le plus nécessaire à l'enseignement. C'est assurément dans cette pensée qu'un des premiers maîtres de l'Université et l'un des plus écoutés, Étienne Langton, entreprit de partager la Bible en chapitres à peu près égaux, réforme à laquelle la commodité des recherches avait plus de part que l'intérêt de la science. Les chapitres d'Étienne Langton sont encore les nôtres. Bientôt après, vers le commencement du règne de saint Louis, les libraires de Paris, membres de l'Université et interprètes de la pensée des docteurs de Paris, créent, en y appliquant les chapitres de Langton, l'édition qui s'est appelée la Bible parisienne. Depuis ce jour et jusqu'à nos temps, les mauvais textes ont fait la loi dans la science et dans l'Église. Quelque nobles efforts qu'aient faits les grands critiques du xvie siècle, les Robert Estienne et les Antoine Carafa, pour corriger le texte sacré, le texte qui a seul force de loi, de par l'autorité de Sixte-Quint et de Clément VIII, est encore, dans ses principaux traits, le texte parisien du xiiie siècle.

Ce n'est pas le moment de raconter l'histoire du texte biblique au temps de saint Louis. Cette histoire aurait pour le lecteur un grand charme. Il verrait les dominicains, ces hébraïsants qu'inspirait la controverse contre le judaïsme, s'exercer à l'envi à corriger le texte de la Bible, et Roger Bacon, seul au milieu du moyen âge, deviner les règles de la critique et les appliquer avec fermeté. Remarquables tentatives qui devaient se perdre dans l'indifférence du temps ! Au reste, les premiers éléments de cette histoire sont déjà tracés. J'ai essayé autrefois de montrer ce qu'étaient ces corrections de la Bible, faites au xiiie siècle dans l'Université de Paris et dans les ordres mendiants. Reprenant aussitôt cette étude, le

P. Denifle a entrepris de traiter le même sujet avec de tout autres ressources et avec l'érudition et la critique qui lui appartiennent. Lorsque son étude sera achevée, l'Histoire de la Vulgate dans la seconde moitié du moyen âge sera écrite. Sans attendre ce moment, encouragé que j'étais par les communications et par les conseils du savant dominicain, j'ai entrepris à nouveau de tracer quelques lignes de cette histoire dans un mémoire en latin, qui paraît en même temps que ce livre et qui est consacré à la connaissance de l'hébreu parmi les chrétiens de France au moyen âge. Mais j'en ai assez dit pour que le lecteur voie se dessiner devant lui les destinées du texte biblique jusqu'au lendemain de la Renaissance. Au reste ce n'est pas, je l'espère, avec ces lignes que je me séparerai de l'Histoire de la Bible au moyen âge.

APPENDICE I

Ordre des livres de la Bible.

I.

1. *Oct. R. 3 Proph. 12 Proph. Job Ps. Sal. Dan. Chr. Esdr. Esth. 2 sap. Jud. Tob. Ma. : Prologus galeatus* de S. Jérôme.
2. *Oct. R. 3 Pr. 12 Pr. Job Ps. Sal. Dan. Chr. Esdr. Esth. 2 sap. Jud. Tob. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap. :* Dijon 9[bis]. B. N. 15177-80. 16741 s. Beaune 1.
3. *Oct. R. 3 Pr. 12 Pr. Job Ps. Sal. Dan. Chr. Esdr. Esth. 2 sap. Tob. Jud. Ma. Ev. Pa. Cath. Act. Ap. :* Isidore (1). *tol. compt*[2]. Théod. Puy. *hub.* B. N. 11937. 16773.
4. *Oct. R. 3 Pr. 12 Pr. Job Ps. Sal. Dan. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. 2 sap. Ev. Act. Pa. Cath. Ap. :* Nicolas Mangiacoria.
5. [*Oct. R. 3 Pr. 12 Pr. Job Ps.*] *L. sap. Jud. Tob. Dan. Chr. Esdr. Esth. Ma. Ev. Pa. Act. Ap.* [*Cath.*] : Metz 7.
6. *Oct. R. 3 Pr. 12 Pr. Job Ps. L. sap. Dan. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap. :* B. N. 45 et 93.
7. *Oct. R. 3 Pr. 12 Pr. Job Ps. L. sap. Dan. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ev. Pa. Cath. Act. Ap. :* Berne A. 9. *compt*[3].
8. *Oct. R. 3 Pr. 12 Pr. Job Ps. L. sap. Dan. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa. :* Dijon 2.
9. *Oct. R. 3 Pr. 12 Pr. Job Tob. Jud. Esth. Ps. L. sap. Dan. Chr. Esdr. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap. :* B. N. 35.
10. *Oct. R. 3 Pr. 12 Pr. Job Sal. Dan. Chr. Esdr. Esth. 2 sap. Tob. Jud. Ma. Pa. Ap. Act. Cath. :* S. Genev. 3 f°. Maz. 102.
11. [*Oct. R.* 3 *Pr. 12 Pr.*] *Job. Sal. Dan. Chr. Esdr. Esth. 2 sap. Tob. Jud. Ma. Act. Ap. Pa. Cath. :* Sens 2.
12. *Oct. R. 3 Pr. 12 Pr. Job Sal. Dan. Chr. Esdr. Esth. 2 sap. Tob. Jud. Ma. Ev. Pa. Cath. Act. Ap. Ps. :* Chartres 67.
13. [*Oct. R.*] *3 Pr. 12 Pr. Job Dan. Esth. L. sap. Tob. Jud. Ma. Esdr. :* B. N. 138.
14. *Oct. R. 3 Pr. 12 Pr. Dan. Ps. Esth. Esdr. Job Chr. Sal. Sir. Sap. Hermas Ma. Jud. Tob. :* Vers : 5 *libros Moysi...* (Hugues de S. Cher).
15. *Oct. R. 3 Pr. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ps. I-III Esdr. L. sap. Dan. 12 Pr. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap. :* Maz. 645.
16. *Oct. R. 3 Pr. Chr. Esdr. Tob. Esth. Jud. Ma.* (*Ev.*) *12 Pr. Dan. Job L. sap. Ps. Ev. Act. Ap. Cath. Pa. :* Neuchâtel 1-5.

II.

17. *Oct. R. Proph. Job Ps. Sal. Chr. I-IV Esdr. Esth. 2 sap. Tob. Jud. Ma. Ev. Pa. Cath. Act. Ap. : compl*[1].
18. *Oct. R. Proph. Job Ps. Sal. Chr. 2 sap. Esdr. Esth. Jud. Tob. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap. :* B. N. 11534 s.

19. *Oct. R. Proph. Job Ps. L. sap. Chr. I-IV Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : B. N. 11504 s.
20. *Oct. R. Proph. Job Ps. L. sap. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : Monza. Angers 1. Bamberg 5. Zurich 1. Berne 3 s. Grandval. B. N. 1. 3. 5. 10. 14. 47. 16740. S. Genev. 1 f°. 5 f°. Eins. 1. M. Br. 1. E. VII s.
21. *Oct. R. Proph. Job Ps. L. sap. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa.* : S. Gall 75. Souvigny. Clermont 1. Angers 2. 3. B. N. 25.
22. *Oct. R. Proph. Job Ps. L. sap. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ev. Cath. Pa. Act. Ap.* : Maz. 1 s.
23. *Oct. R. Proph. Job Ps. L. sap. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Act. Cath. Ap. Pa. Ev.* : Bodl. *auct.* E *infr.* 1 s. Escur. I. i. 1 (sans les Ev.).
24. [*Oct. R. Proph. Job*] *Ps. L. sap. Chr. Esdr. Esth. Jud. Tob. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa. Hermas* : B. N. 11553.
25. *Oct. R. Proph. Job Ps. L. sap. Chr. Esdr. Esth. Jud. Tob. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : Orl. 10.
26. *Oct. R. Proph. Job Ps. L. sap. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ev. Pa. Act.* [*Cath. Ap.*] : Harl. 2803 s.
27. *Oct. R. Proph. Job Ps. L. sap. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : *vall. paul.* B. N. 2. 4. Vall. B. 7. Harl. 2798 s. Tolède 1, 3. *add.* 17737 s. 28106 s. Rouen 69.
28. *Oct. R. Proph. Job Ps. L. sap. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa.* : B. N. 15176. Venise I. 1-4. Tours 1.
29. [*Oct. R. Proph. Job Ps.*] *L. sap. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Act. Cath. Ap. Pa. Ev.* : B. N. 111.
30. *Oct. R.* [*Proph. Job Ps. Chr. L. sap.*] *Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : B. N. 9.
31. *Oct. R. Proph. Job Ps. Chr. L. sap. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Act. Cath. Ap. Pa.* : Rouen 4. 110.
32. [*Oct. R. Proph. Job Ps.*] *Ma. Chr. Tob. Jud. Esth. Esdr. L. sap. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : Bâle A. N. I. 3.
33. [*Oct. R. Proph. Job Ps.*] *Ev. Act. Cath. Pa. Ap. L. sap. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma.* : B. N. 253.
34. *Oct. R. Proph. Job L. sap. Ps. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa.* : Ars 1-3.
35. *Oct. R. Proph. Job L. sap. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa. Ps.* : Ars 33.
36. *Oct. R. Proph. Job L. sap. Chr. Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ps. Act. Ap. Cath. Pa. Ev.* : Rouen 3.
37. *Oct. R. Proph. Job Chr. Esdr. L. sap. Tob. Jud. Esth. Ma.* : Bamberg 8.
38. *Oct. R.* [*Proph.*] *Job Tob. Jud. Esth.* (*Job*) *Ps. L. sap. Chr. I-IV Esdr. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa.* : Madrid E. R. 8.
39. *Oct. R. Proph. Job Tob. Jud. Esth. Ma. Ps. L. sap. Chr. Esdr. Ev. Act. Cath. Ap. Pa.* : Maz. 637.
40. *Oct. R. Proph. Ps. L. sap. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : Reims 1 s.
41. *Oct. R. Proph. Ps. L. sap. Chr. Job. Tob Jud. Esth. Esdr. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa.* : Venise lat. I. B. N. 50 et 104. 89. Madrid A. 3 et 5. Orl. 5. Vienne 1167 s.
42. *Oct. R. Proph. Ps. L sap. Job Chron. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : B. N. 7.
43. *Oct. R. Proph. Ps. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Ma. Esdr. Ev. Pa. Cath. Act. Ap.* : Cassiodore, *codex grandior.*

44. *Oct. R. Proph. L. sap. Job Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ev. Pa. Cath. Act. Ap.* : Harl. 4772 s.
45. ... *L. sap. Tob. Jud. Esdr. Esth. Ma. Passion des Mach.*[1] *Pa. Cath. Act. Ap.* : Douai 3ᵇ.
46. ... *Job L. sap. Tob. Jud. Esdr. Esth. Ma. Pass...* : Douai 3ᵃ.
47. ... *L. sap. Tob. Jud. Esth. Ma. Pass. Proph. Job Act. Cath. Ap. Pa.* : Cambrai 268.
48. ... *Job Cath. Ap. Act. Ma. Pass. Ev. Cath. Ps. L. sap.* : Cambrai 270ᵇ.

III.

49. *Oct. R. Chr. Ps. L. sap. Proph. Job Tob. Esdr. Esth. Jud. Ma. Ev. Act. Pa.* [*Ap.*] *Cath.* : Décret de Gélase, forme primitive (Décret de Damase, ms. de Diessen).
50. [*Oct. R. Chr. Ps. L. sap.*] *Proph. Job Tob. Esdr. Esth. Jud. Ma. Ev. Act. Pa. Cath. Ap.* : *leg*[1].
51. *Oct. R. Chr. Ps. L. sap. Proph. Job Tob. Jud. Esth. Esdras. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa.* : B. N. 11532 s.
52. *Oct. R. Chr. Ps. L. sap. Proph. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ev. Pa. Ap. Act. Cath.* : Décret de Gélase (texte ordinaire du Décret de Damase).
53. *Oct. R. Chr. Ps. L. sap. Proph. Job Tob. Esdr. Esth. Jud. Ma. Ev. Act. Pa. Ap. Cath.* : Décret de Gélase, dernière forme (Décret d'Hormisdas).
54. *Oct. R. Chr. Ps. L. sap. Proph. Job Tob. Esth. Jud. Esdr. Ma. Ev. Act. Pa. Ap. Cath.* : Décret de Gélase, d'après Credner.
55. *Oct. R. Chr. Ps. L. sap. Proph. Job Tob. Esth. Jud. Esdr. Ma. Ev. Act. Pa. Cath. Ap.* : *am.* T de Vercellone. Maz. 30.
56. *Oct. R. Chr. Ps. L. sap. Proph. Job Tob. Esth. Jud. Esdr. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : Cassiodore, *vetus translatio*.
57. *Oct. R. Chr. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Proph. Esdr. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : Bamberg 10.
58. *Oct. R. Chr. L. sap. Job Esth. Tob. Jud. Ma. Proph. Esdr. Ev. Ps. Act. Cath. Ap. Pa.* : Munich 3901.
59. *Oct. R. Chr. L. sap. Ps. Proph. Esth. Esdr. Job Esth. Tob. Jud. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : B. N. 6.
60. [*Oct. R. Chr. L. sap. Ps.*] *Proph. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : Amiens 23.
61. *Oct. R. Chr. L. sap.* [*Ps.*] *Proph. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Act. Cath. Ap. Pa. Ev.* : Madrid E. R. 1.
62. *Oct. R. Chr. L. sap. Ps. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ez. Dan. 12 Pr. Es. Jér. Ev. Act. Pa. Cath. Ap.* : Ars. 588.
63. *Oct. R. Chr. L. sap. Proph. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa.* : Cas. 35.
64. *Oct. R. Chr. L. sap. Proph. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ps. Ev. Act. Cath. Ap. Pa.* : B. N. 13145.
65. *Oct. R. Chr. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Proph. Act. Ap. Cath. Pa. Pass. des Mach.* : Douai 1.
66. *Oct. R. Chr. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Proph. Ev. Pa. Ap. Act. Cath. Ma.* : Karlsr. *aug.* 88.
67. *Oct. R. Chr. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Proph. Pa. Act. Cath. Ap.* : Lyon 337.

---

1. Comparez 46-48. 65. 146. 170.

68. *Oct. R. Chr. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ez. Es. Jér. 12 Pr. N. T. :* Munster 2.
69. *Oct. R. Chr. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Act. Cath.... Ps. Dan. Ez. 12 Pr. Es. Jér. Ev. :* Rouen 1.
70. *Oct. R. Chr. L. sap. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ps. Job. Proph. Ev. Pa. Act. Cath. Ap. :* Angers 6.
71. *Oct. R. Chr. 2 sap. Tob. Esdr. Esth. Jud. Prov. Cant. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa. Proph. Job Eccl. :* B. N. 11929.
72. *Oct. R. Chr. L. sap. Act. Ap. Cath. Proph. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ev. Pa. :* Munich 2747.
73. *Prov. Cant. Job Ma. Tob. :* Orl. 13.
74. *Oct. R. Chr. Job Ps. Sal. Proph. Esdr. Esth. 2 sap. Jud. Tob. Ma. Ev. Pa. Cath. Act. Ap. :* Isidore (2).
75. *Oct. R. Chr. Job. Ps. L. sap. Proph. Bar. Esdr. Esth. Jud. Tob. Ma. Ev. Pa. Cath. Act. Ap. : cav.*
76. *Oct. R. Chr. Job Ps. L. sap. 12 Pr. 4 Pr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ev. Act. Pa. Cath. Ap. :* Concile de Carthage (397).
77. *Oct. R. Chr. Job Ps. L. sap. Proph. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ev. Act. Pa. Cath. Ap. :* B. N. 173.
78. *Oct. R. Chr. Job Ps. L. sap. Proph. Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ev. Pa. Cath. Act. Ap. : Leg* [2-3]*. osc.*
79. *Oct. R. Chr. Job Tob. Esth. Jud. Esdr. Ma. Ps. L. sap. Proph. Pa. Cath. Ev. Act. Ap. :* Cassiodore, *sec. b. Augustinum.*
80. *Oct. R. Chr. Job Tob. Esth. Jud. Esdr. L. sap. Proph. Ma. Baruch. Ev. Pa. Act. Ap. Cath. :* B. N. 15468.
81. *Oct. R. Chr. Tob. Jud. Esth. Job L. sap. Ma. Proph. Ps. :* Madrid A. 47.
82. *Oct. R. Chr. Tob. Jud. Esth. Esdr. Proph. Job Ps. L. sap. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap. :* B. N. 11537.
83. *Oct. R. Chr. Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Proph. Job. L. sap.... :* Maz. 39.
84. *Oct. R. Chr. Tob. Esth. Jud. Esdr. Ma. Ps. Proph. Job L. sap. Ev. Act. Cath. Pa. Ap. :* Cambrai 354.
85. *Oct. R. Chr. Proph. Job Ps. L. sap. Tob. Jud. Esth. I-IV Esdr. Ma. Act. Cath. Ap. Pa. :* Maz. 6 s.
86. *Oct. R. Chr. Proph. Job L. sap. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap. :* Cambridge EE. I. 9.
87. *Oct. R. Chr. Proph. Job Ps. Sal. Sir. Sap*[1]*. Esdr. Tob. Esth. Jud. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap. :* Cambridge MM. III. 2.
88. *Oct. R. Chr. Proph. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. L. sap. Ma. Ps. Ev. Act. Cath. Pa. Ap. :* Ars. 4.
89. *Oct. R. Chr. Proph. Ev. Pa. Ps. Act. Cath. Ap. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ps. :* Gren. 1, 8 et 3.
90. *Oct. R. Chr. 3 Pr. 12 Pr. Dan. :* B. N. 17199.
91. *Oct. R. Chr. Ma. Job Tob. Jud. Esth. Ps. L. sap. Proph. Ev. Pa. Act. Ap. Cath. :* stichométrie de Mommsen.

IV.

92. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ps. L. sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Cath. Act. Ap. :* Étienne Langton. B. N. 61, 87, 91, 139 et 255. 177. 11538. 16268. Séville E. Y. 128, 7.

---

1. Comparez 103. 117. 118. 129. 131. 138.

93. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ps. L. sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : Vulgate, du XIII[e] au XVI[e] siècle.
94. *Oct. R. Chr. I-IV Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ps. L. sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : B. N. 26. 31. Amiens 2. Tours 2. 15. Besançon 12. Cambrai 270[a].
95. *Oct. R. Chr. I-IV Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ps. Hermas. Proph. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : Vienne 1217.
96. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job. Ps. L. sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : Amiens 3.
97. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job. Ps. L. sap. Proph. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : B. N. 16261. Maz. 33. Burney 3.
98. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ps. L. sap. Proph. Ma. Ev. Act. Pa. Cath. Ap.* : B. N. 161. 13149. Chartres 250.
99. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ps. L. sap. Proph. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa.* : B. N. 10431.
100. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ps. L. sap. Proph. Ap. Ev. Pa. Act. Cath. Ma.* : Dijon 3.
101. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ps. L. sap. Proph. Ev. Cath. Act. Ap. Pa.* : Lyon 333.
102. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ps. L. sap. Es. Jér. Dan. Ez. 12 Pr. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : B. N. 229.
103. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ps. Sal. Sir. Sap. Proph. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : B. N. 17956.
104. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job L. sap. Proph. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : B. N. 11932.
105. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job L. sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Ap. Cath. Act.* : Tours 4.
106. *Oct. R. Chr. I-IV Esdr. Tob. Jud. Esth. Job L. Sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : Laur. Pal. 1.
107. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ps. Ma. Proph. L. sap. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : Douai 8.
108. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ma. L. sap. Proph. Ev. Act. Cath. Ap. Pa.* : Oxford S. John's 100.
109. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job Ma. Ps. Proph. L. sap. N. T.* : Valognes 2.
110. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job L. sap. Proph. Ps. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : B. N. 10425.
111. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job L. sap. Proph. Ma. Ev. Act. Pa. Cath. Ap.* : B. N. 14234-37.
112. *Oct. R Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job L. sap. 4 Pr. Ps. 12 Pr. Ma. Mt. Jo. Mc. Lc. Pa. Act. Cath.* [*Ap.*] : B. N. 44.
113. *Oct. R Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job L. sap. Proph. Ma. Ps. Ev. Act. Pa. Cath. Ap.* : Vienne 1203.
114. *Oct. R. Chr. I-IV Esdr. Tob. Jud. Esth. Job L. sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap. Ps.* : Vienne 1191.
115. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. L. sap. Job Ma. Proph. Ev. Act. Cath. Ap. Pa. Ps.* : Lansdowne 453.
116. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Proph. Ma. Job Ps. L. sap. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : Reims 7 s.
117. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Job Ps. Sal. Sir. Sap. Proph. Ev. Cath. Pa. Act. Ap.* : Harl 1287.
118. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Job Ps. Sal. Sir. Sap. Proph. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : B. N. 164.

119. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Job 4 Pr. Ps. L. sap. 12 Pr. Bar. Lam. Ev. Act. Ap. Pa. Cath.* : Cambridge DD. I. 6.
120. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ps. Proph. Job L. sap. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : Cambridge EE. IV. 28.
121. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ps. III Esdr. L. sap. Job Es. Jér. 12 Pr. Ez. Dan. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : Zurich 177.
122. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. L. sap. Proph. Job Ev. Act. Cath. Ap. Pa* : Marseille 265.
123. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Proph. Job Ps. L. sap. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : B. N. 14233.
124. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Proph. Job Ps. L. sap. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : Laur. XV. 11.
125. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap. L. sap. Job Ps. Proph.* : Lyon 345.
126. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Ps. Jud. Esth. Job L. sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : Tours 8.
127. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Proph. Job Ps. L. sap. Jud. Esth. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : B. N. 11.
128. *Oct. R. Chr. Esdr. Tob. Es. Ez. Jér. Dan. 12 Pr. L. sap. Jud. Esth. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : *Reg. Hisp.* 2. C. 1.
129. *Oct. R. Chr. Esdr. Jud. Esth. Tob. Job Ps. Sal. Sir. Sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : M. Br. I. D. I.
130. *Oct. R. Chr. I-IV Esdr. Jud. Esth. Tob. Ma. Ps. Proph. L. sap. Job Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : Maz. 29.
131. *Oct. R. Chr. I-IV Esdr. Jud. Esth. Tob. Ma. Ps. Proph. Job Sal. Sir. Sap. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : B. N. 13147. Orl. 6. Reims 24.
132. *Oct. R. Chr. Esdr. Jud. Esth. Tob. Ma. III-IV Esdr. Ps. Proph. Job L. sap. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : Maz. 35.
133. *Oct. R. Chr. Esdr. Jud. Esth. Dan. Ps. 12 Pr. Ma. 3 Pr. Tob. Bar. Sir. Sal. Sap. Job Ev. Pa. Act.* [*Cath. Ap.*] : Angers 5.
134. *Oct. R. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Job Ps. L. sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : B. N. 15.
135. *Oct. R. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Job Ps. L. sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Ap. Act. Cath.* : B. N. 15471.
136. *Oct. R. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Job Ps. L. sap. Proph. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : M. Br. I. B. XII.
137. *Oct. R. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ps. Proph. Job L. sap. Ev. 4 in unum. Act. Cath. Pa. Ap. III-IV Esdr.* : Rouen 223.
138. *Oct. R. Chr. I-IV Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ps. Proph. Job. Sal. Sir. Sap. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : Douai 7.
139. *Oct. R. Chr. Esdr. Esth. Jud. Tob. Ma. Job Ps. Proph. L. sap. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : Laur. S. M. 129.
140. *Oct. R. Chr. Esdr. Esth. Jud. Tob. Job Ps. L. sap. Proph. Ma. Ev. Pa.* [*Act. Cath. Ap.*] : B. N. 182.
141. *Oct. R. Chr. Esdr. Esth. Jud. Tob. Job Ps. L. sap. Proph. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : Vienne 1096.
142. *Oct. R. Chr. Esdr. Esth. Jud. Tob. L. sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : Ars 65.
143. *Oct. R. Chr. Esdr. Esth. Job Ps. L. sap. Proph. Tob. Jud. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap.* : Cologne 1.
144. *Oct. R. Chr. Esdr. Ruth Ps. Job Tob. Esth. Jud. L. sap. Proph. Ma. Ev. Ap. Cath. Pa. Act.* : B. N. 13151.
145. *Oct. R. Chr. Esdr. Job Tob. Esth. Jud. Ma. Ps. L. sap. Proph. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : Bamberg 6 s.

146. *Oct. R. Chr. Esdr. Job Tob. Jud. Esth. Ma. Pass. Proph. Ps. L. sap. Ev. Act. Cath. Ap. Pa. Bar. :* Bourges 3.
147. *Oct. R. Chr. Esdr. Ps. Sal. 12 Pr. Es. Jér. Dan. Ez. Job Esth. Tob. Jud. :* S. Hilaire de Poitiers.
148. *Oct. R. Chr. Esdr. Ps. Job Tob. Jud. Esth. L. sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap. :* Ars. 119.
149. *Oct. R. Chr. Esdr. Ps. Tob. Jud. Esth. Job L. sap. Proph. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap. :* B. N. 13152.
150. *Oct. R. Chr. Esdr. L. sap. Tob. Jud. Esth. Ma. Job Proph. Ev. Pa. Act. Ap. Cath. :* B. N. 166.
151. *Oct. R. Chr. Esdr. L. sap. Tob. Jud. Esth. Ma. Proph. Job Ps. Ev. Act. Cath. Pa. Ap. :* Ars. 589. B. N. 115. 11930 s.
152. *Oct. R. Chr. Esdr. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Ma. Proph. Act. Cath. Ap. Pa. Ps. Ev. :* Bamberg 1.
153. *Oct. [R. Chr.] Esdr. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Ma. Ez. Dan. 12 Pr. Es. Jér. Act. Cath. Ap. :* Bâle B. I. 1-3.
154. *Oct. R. Chr. Esdr. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Ma. Dan. 12 Pr. Es. Jér... :* Charleville 81.

V.

155. *Oct. R. Esdr. Tob. Jud. Esth. Job L. sap. Proph. Ev. Act. Pa. Cath. :* Vendôme 185.
156. *Oct. R. Tob. Jud. Esth. Sommaire des Chr. L. sap. Job Proph. Ma. Ev. Pa. Cath. Act. Ap. :* Cambridge II. VI. 22.
157. *Oct. R. Esth. Tob. Job Chr. Esdr. L. sap. Proph. Ma. Ev. Act. Ap. Pa. Cath. :* Cambridge FF. VI. 20.
158. *Oct. R. Esth. Job 12 Pr. Dan. Tob. Jud. 3 Pr. Ma. L. sap. Ev. Pa. Act. Cath. Ap. :* Maz. 622.
159. *Oct. R. Job Ps. L. sap. Chr. Proph. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa. :* Genève 1.
160. *Oct. R. Job Sal. Proph. Chr. Esdr. Esth. 2 sap. Tob. Jud. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap. :* Vienne 1190.
161. *Oct. R. Job Proph. Ps. L. sap. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ev. Act. Cath. Ap. Pa. :* Chartres 13. 157.
162. *Oct. R. Ps. L. sap. Proph. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ev. Act. Pa. Cath. Ap. :* B. N. 16267.
163. *Oct. R. Ps. L. sap. 12 Pr. 4 Pr. I-IV Ma. Jud. Esdr. Esth. Job Tob. Ev. Pa. (13 Ep.). Cath. Barn. Ap. Act. Apocr. :* Stichométrie du *Codex Claromontanus.*
164. *Oct. R. Ps. Es. Jér. Dan. 12 Pr. Ez. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Chr. Ev. Ap. Act. Cath. Pa. :* B. N. 165.
165. *Oct. R. L. sap. Tob. Jud. Esdr. Esth. Ma. Job Ev. Pa. Act. Cath. Ap. Chr. Proph. :* Karlsr. Ettenh. 22 s.
166. *Oct. R. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Ma. Chr. Ps. Proph. Ev. Pa. Act. Cath. Ap. :* B. N. 11506-10.
167. *Oct. R. L. sap. Chr. Proph.... :* B. N. 11938-40.

VI.

168. *Oct. Job R. Proph. Ps. L. sap. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. Ma. Ev. Act. Cath. Pa. Ap :* Épître de saint Jérôme à Paulin. *paut.*
169. *Oct. Job R. Proph. Ps. L. sap. Chr. Esdr. Jud. Esth. Tob. Ma. Ev. Act.*

Pa. Cath. Ap. : Poèmes d'Alcuin (*In hoc 5 libri... et : Dum primus pulchro...*).

170. *Oct. Job R.* [*Proph. Chr. Esdr. Ps.*] *L. sap. Esth. Jud. Tob. Ma. Pass. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : B. N. 12.

171. *Oct. Job R. Chr. Ps. L. sap. Proph.... : madr*[2]. *tol*[2].

172. *Oct. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. R. Chr. L. sap. Ma. Proph. Act. Cath. Pa. Ap. : add.* 14788-90.

173. *Oct. Proph. R. Job Ps. L. sap....* : Amiens 21.

174. *Oct. Proph. Job Ps. R. L. sap. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ev. Act. Cath. Pa.* : B. N. 8.

175. *Oct. Proph. Job R. L. sap. Chr. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Ev.* : Rouen 6.

176. *Oct. Jér. R. Es. Ez. Dan. 12 Pr. Job Tob. Jud. Esth. L. sap. Chr. Esdr. Ma. Ps. Ev. Act. Cath. Ap. Pa.* : Laur. XV. 1.

177. *Oct. Chr. Proph. Ps. Esdr. R. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Ma. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : B. N. 16743-46.

178. *Oct. Esdr. Esth. Tob. Jud. Ma. Proph....* : B. N. 11514.

179. *Oct. Esth. R. Chr. Es. Jér. Esdr. L. sap. Job Tob. Jud. Ma. Ez. Dan. 12 Pr. Ev. Act. Cath. Pa. Ap. Ps.* : S. Genev. 6. 4°.

180. *Hept. R. Chr. Ruth Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. L. sap. Proph. Ev. Pa. Act. Cath. Ap.* : B. N. 180.

181. *Hept. Job. R. L. sap. Chr. Esdr. Ma. Ez. Dan. 12 Pr. Es. Jér.* : Auch 1.

182. *Pent. Jos. R. Chr. Prov. Néh. Ma. 12 Pr. Dan.* : Wolfenb. Helmst. 201.

183. *L. sap. Es. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ez. Jér. Ev. Ap. Jo. Jude. Pa. Jc. Pe. Act.* : Wolfenb. H. 202.

184. ... *L. sap. Ev. Pa. Act. Cath. Ap. Proph. Ps.* : B. N. 16750.

185. ... *Act. Cath. L. sap. Jud. Ma.* : Chartres 73.

186. ... *Ps. Proph. Ma. Ev. Act. Pa. Cath. Ap.* : *Æm.*

187. ... *Ps. Proph. Ma. Pa. Act. Cath. Ap. Jo. Lc. Mt. Mc.* (*Arg. des Act.*). *L. sap. III Esdr.* : Angers 10 s.

188. ... *Es. Job 12 Pr. L. sap. Ev. Act. Cath. Ap. Pa.* : Vendôme 183.

189. *Esdr. Ma. Esth....* : Lyon 356.

190. *Pa. Act. Ap. Cath. Proph.* : Bâle B. I. 6.

191. *Proph. Tob. Ma. L. sap. Paul Ap. Cath. III Cor.* : Laon 45.

192. *Proph. Mc. Lc. Jo. Cath. Pa. Ap.* : B. N. 137.

VII.

193. *Es. Pa. Oct. Jér. Act. Ap. Cath. R. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Ma. Ez. Dan. 12 Pr.* : Offices. B. N. 96. Reims 5 s.

194. *Es. Pa. Oct. Jér. Ap. Cath. Act. R. Chr. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ez. Dan. 12 Pr.* : Maz. 3 s.

195. *Oct. Jér. Act. Ap. Cath. R. Chr. Job L. sap. Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ez. Dan.* 12 *Pr. Es. Pa.* : Reims 18 s. B. N. 94. 95.

196. [*Oct. Jér. Act. Ap. Cath. R.*] *Chr. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ez. Dan. 12 Pr. Es. Pa.* : Ambr. E. 26 *inf.*

197. *Oct. Jér. Act. Cath. Ap. R. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ez. Dan. 12 Pr. Es. Pa.* : Ambr. E. 53 *inf.*

198. [*Oct. Jér.*] *Act. Cath. Ap. R. Chr. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ps Ez. Dan. 12 Pr. Es. Pa. Ev.* : Grenoble 4-6.

199. *Oct. Jér. Act. Cath. Ap. Ez. Dan. 12 Pr. Es. Pa. Chr. Esdr. R. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Ma.* : Ensiedeln 5-7.

200. [*Oct. Jér.*] *Ez. Dan. 12 Pr. Es. Pa. Chron. Esdr. Act. Cath. Ap. R. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Ma.* : Reims 21 s.

201. [*Oct.*] *Jér. Act. Cath. R. L. sap.* : B. N. 150.
202. *Oct. Jér. Es. Ma. Ez. Dan. 12 Pr. Chr. Esdr. R. L. sap. Job Tob. Esth. Jud. Ev. Act. Pa. Cath. Ap.* : Angers 7.
203. *Oct. Jér. Ma. R. Chr. Esdr. Tob. Jud. Esth. L. sap. Job...* : Reims 3 s.
204. *Oct. Es. Jér. Act. R. L. sap. Job Tob. Jud. Esth. Esdr. Ma. Ez. Dan. 12 Pr.* : Amiens 13 s.
205. ... *Job Tob. Jud. Esth. Ma. Ez. 12 Pr. Es. Pa.* : B. N. 97.
206. ... *Ez. Dan. 12 Pr. Es. Jér. Act. Cath. Pa. Ap.* : B. N. 135.
207. ... *Act. Ap. Job Tob. Jud. Esth. Ma....* : Douai 14.
208. ... *Ma. Ez. Dan. Es. Pa. Oct.* : B. N. 159.
209. ... *Ma. Ez. Dan. 12 Pr. Es. Jér. Chr. Esdr.* : Douai 6. B. N. 157.
210. ... *Ma. Esth. Esdr. Pa. Act. Cath. Ap. Ps. Proph. Ev.* : Maz. 5.
211. *Gen. Jér. Act. Cath. Ap. Jud. Esth. Esdr. Ma. Es. Ez. Dan. 12 Pr.* : Ambr. E. 51 *inf.*
212. ... *Ez. Dan. Es. 12 Pr. Paut. Cath. (Jo. Jude Jc. Pe)*[1] : Ambr. A. 263 *inf.*

Ordre des livres du Nouveau Testament.

1. Ev. Act. Paul Cath. Ap. :
Canon de Muratori. Concile de Carthage. *am.* T de Vercellone. *æm. leg*[1]. Poèmes d'Alcuin (*In hoc 5 libri...* et : *Dum primus pulchro...*). Nicolas Mangiacoria. B. N. 161. 173. 204. 319. 321. 8848. 11929. 13149. 14237. 16267. Ars. 588. S. Genev. 1. 4°. Chartres 250. Angers 7. Vienne 1203. Dubl. A. I. 1. ms. de Zurich de la Bible vaudoise. Vulgate actuelle.

2. Ev. Act. Cath. Paul Ap. :
S. Jérôme, épître à Paulin. Cassiodore, *vet. transl. vall. paul.* Monza. Laur. S. M. 129. Vall. B. 7. Bamb. 5. Cologne 1. Vienne 1096. 1190. Zurich. Berne 4. Bâle A. N. I. 3. B. N. 1. 2. 3. 5. 6. 7. 8. 10. 14. 35. 47. 93. 116. 164. 250. 253. 342. 343. 8847. 10433. 11505. 11533. 11535. 11537. 11931. 11932. 13147. 14233. 15180. 16261. 16740. 16742. 17956. Ars. 4. 589. Maz. 29. 33. 35. 38. 73. S. Genev. 1. f°. 5. f°. 6. 4°. Angers 1. Beaune 1. Cambrai 354. Dijon 9bis. Douai 7. Orl. 6. 10. Reims 2. Rouen 69. 223. Grandval. M. Br. I. B. XII. I. E. VIII. Harl. 2799. Burney 3. *add.* 15452. 17738. 28107. Bodl. 38. Cambridge EE. I. 9. *Reg. Hisp.* 2. C. 1. Tolède 1, 3. Bible provençale, ms. de Paris (fr. 2425) et bible anglo-normande (B. N. fr. 1).

3. Ev. Act. Cath. Ap. Paul. :
B. N. 4. 25. 43. 104. 254. 341. 10431. 11553. 13145. 15176. 16740. Ars. 3. 33. Maz. 189 A. 637. Angers 2. 3. Chartres 157. Clermont 1. Dijon 2. Marseille 265. Souvigny. Orl. 5. Tours 1. Venise lat. I et Cl. I. 4. Laur. XV. 1. Cas. 35. Madr. E. R. 8. Genève 1. S. Gall 75. Vienne 1168. Wurzb. f. 1. Lansd. 453. Bodl. 1967. Oxf. S. John's 100.

4. Ev. Act. Ap. Paul. Cath. :
Cambridge DD. I. 6. FF. VI. 20.

5. Ev. Act. Ap. Cath. Paul :
B. N. 252. 320. Neuchâtel 5. ms. provençal de Lyon.

6. Ev. Paul Act. Cath. Ap. :

---

1. Comparez 62. 69. 102. 147. 153. 154. 176. 179. 181.

Fuld. dem. B. N. 9. 11. 12. 17. 26. 31. 44. 172. 180. 11510. 11513. 11536. 11933. 13152. 16746. 16750. Ars. 119. 579. S. Genev. 8 f°. 12 f°. 2 4°. Angers 6. Tours 2. 7. Bamb. 7. Wolfenb. H. 557. Vienne 1191. 1217. Mun. 18002. Laur. XV. 11, etc. Vulgate, du XIIIe au XVIe siècle. Bibles vaudoises de Dublin et de Cambridge, bible bohême, bibles françaises et catalanes; N. T. picard (Zurich). Cf. B. N. 13174.

7. Ev. Paul. Cath. Act. Ap. :

Cassiodore, *cod. grand.* Isidore. *tol. cav. compl*[1.2.3]. *leg*[2.3]. *osc.* Théod. Puy. *hub.* B. N. 177. 251. 255. 11538. 11554. 13146. 16268. Chartres 67. Dijon 9. Harl. 4773. Mun. 5201. Wolfenb. 1. 31. Aug. f°. Munster 4. Cambridge II. VI. 22. Berne A. 9. Séville E. Y. 128. 7. Bible allemande et ms. de Grenoble de la Bible vaudoise.

8. Ev. Paul Cath. Ap. Act. :

Stichométrie du *Cod. Clarom. arm.* Venise lat. X. B. N. 181.

9. Ev. Paul Act. Ap. Cath. :

Stichométrie de Mommsen. B. N. 166. 15468. Maz. 624. Reims 43. Metz 7. Comparez l'ordre des Offices.

10. Ev. Paul Ap. Act. Cath. :

B. N. 15471. Karlsr. *aug.* 88. Venise I. 77.

11. Ev. Paul Ap. Cath. Act. :

B. N. 140. Tours 4.

12. Ev. Cath. Act. Ap. Paul :

Lyon 333.

13 Ev. Cath. Ap. Paul Act. :

Bible vaudoise, ms. de Carpentras.

14. Ev. Cath. Paul Act. Ap. :

Maz. 2. Harl. 1287. Bible italienne.

15. Ev. Ap. Act. Cath. Paul :

B. N. 165.

16. Ev. Ap. Cath. Paul Act. :

B. N. 13151.

17. Ev. Ap. Jo. Jude Paul Jc. Pe. Act. :

Wolfenb. H. 202.

18. Act. Cath. Ap. Paul Ev. :

Madr. E. R. 1. B. N. 111. Bodl. *auct.* E. *inf.* 2. Wolfenb. H. 4.

19. Paul Cath. Ev. Act. Ap. :

Cassiodore, *sec. b. Augustinum.*

20. Ap. Ev. Paul Act. Cath. :

Dijon 3.

21. Ap. Cath. Act. Paul Ev. :

Grenoble 41. Rouen 3.

22. Ap. Act. Cath. Paul :

B. N. 17250.

23. Mt. Mc. Act. Lc. Jo. Paul Cath. Ap. :

Lyon 340.

24. Ev. Ps. Act. Cath. Ap. Paul :

Munich 3901.

25. Act. Ap. Cath. Paul :

Douai 1.

26. Act. Ap. Paul Cath. :

Sens 2.

27. Act. Cath. Ap. Paul :

B. N. 89. Maz. 7. 189 A. Rouen 4. 119. Bamb. 1. Esc. I. i. 1.

28. Act. Cath. Paul Ap. :

B. N. 135. 305. *add.* 14790.

29. Act. Paul Cath. Ap. :

Vienne 1203. Version picarde, ms. d'Amiens.

30. Paul Act. Cath. Ap. :

B. N. 309. 14395. Maz. 5. Amiens 3. Gren. 430. Lyon 337. S. Gall 63. 72. 83. *add.* 11852.

31. Paul Act. Ap. Cath. :

Bâle B. I. 6.

32. Paul Ap. Act. Cath. :

S. Genev. 3 f°. cf. *h.*

33. Paul Ap. Cath. Act. :

Wurzb. f. 25.

34. Paul Cath. Act. Ap. :

Douai 2. 3. 15.

35. Paul Act. Ap. Cath. Jo. Lc. Mt. Mc. :

Angers 10.

36. Mt. Jo. Mc. Lc. Paul Act. Cath. [Ap.] :

B. N. 44.

37. Paul Ap. Cath. III Cor. :

Laon 45.

38. Mc. Lc. Jo. Cath. Paul Ap. :

B. N. 137.

Ordre des Épîtres de saint Paul.

1. Col. Thess. Tim. :

Le plus grand nombre des mss., en particulier *am. vall. paul.* B. N. 2. 4. 5. 7. 8. 47. 93. 104. 321. 11505. 11533. 11535. 11553. 16742. Théod. Puy. Chartres 67. Dijon 9[b]. Reims 2. Monza G. 1. Ambr. E 26 *inf.* Madr. E. R. 1. 8. Venise I. I. S. Gall 63. 64. 70. 72. 75. 83. Bâle A. N. I. 3. Vienne 1168. 1190. Harl. 4773. *hub.* Zurich. S. Genev. 5. f°. Vall. B. 7. Genève 1. *dem.*, etc., Étienne Langton, Vulgate depuis le XIII[e] siècle et versions vaudoise, provençale (fr. 2425) et française.

2. Thess. Col. Tim. :

Vat. *Regin.* 9. Ambr. E. 53 *inf.* Cas. 35. *compl*[1]. Escur. I. i. 1. Tolède 1, 3. Harl. 1772. Bodl. *auct.* E. *infr.* 2. Cambridge T. C. B. 10. 5. Berne A. 9. Metz 7. Wurzb. f. 12. 69. Mun. 14179. B. N. 9. 26. 31. 116. 137. 170. 171. 175. 209. 251. 335. 10420. 10423. 10440. 11929. 11932. 11933. 13149. 14395. 14770. 15470. 15475. 16268. Maz. 2. S. Genev. 1. f°. 5. f°. 6. f°. Am. 2. Angers 1. 2. Dijon 5. Lyon 333. Mars. 250. Rouen 24. Grandval. Laud l. 108 et version catalane (B. N. esp. 486).

3. Phil. Laod. Col. :

Reims 43.

4. Col. Laod. Thess. :

Tol. cav. compl[2]. *leg*[1.2.3]. *æm***. *osc.* B. N. 1. 3. 6. 10. 35. 201. 222. 250. 253. 254. 305. 13147. Ars. 70. Maz. 4. 7. Chartres 250. 432. Dijon 1. Douai 1. 2. 3. Orl. 10. Vienne 287 (*marian.*). Bamb. 10. Cologne 1. Wolfenb. H. 4. Wernigerode. Zurich C. 177. Ambr. B. 48 *sup.* Laud. lat. 13. Cambridge EE. I. 9. *Trin.* B. 5. 1. Bodl. 1890. Bible allemande, mss. Augsbourg 3, etc. et version picarde (mss. d'Amiens et de Zurich).

5. Col. Thess. Laod. :
Canons de Priscillien. B. N. 309. 341. 17950. Bamb. 1. Wolfenb. H. 557. 605. M. Br. I. D. 1. Laud. lat. 8. Cambridge Emm. 2. 1. 6 et Sidney Δ. 5. 11. Bible allemande, mss. de Tepl et de Freiberg.
6. Thess. Col. Tim. Tit. Laod. :
B. N. 342. Tolède, 1, 3. Canon. *bibl.* 82.
7. Thess. Col. Laod. :
Fuld. arm. B. N. 319. 343. Maz. 5. Vérone 74. Mun. 4577. 6229. Wurzb. f. 25. Bamb. 7. Bodl. 38. Bibles catalane (B. N. esp. 4), provençale (ms. de Lyon) et bohême.
8. Philém. Laod. Hébr. :
B. N. 16746. Harl. 3131. cf. *g.*
9. Hébr. Laod. :
Compl[1]. Oviédo. *gig.* B. N. 11. 97. 104**. 15471. S. Genev. 3. f°. 2. 4°. Angers 2. Avignon 79. Lyon 337. Mars. 265. Rouen 4**. 223**. Souvigny**. M. Br. I. E. VIII. Grandval. *add.* 11852**. Sloane 539. Cambridge EE. I. 16. MM. III. 2. Borghèse 2. Karlsr. *aug.* 88.
10. Hébr. Tim. Tite Philém. :
S. Gall 70.
11. Apoc. Laod. :
B. N. 26. 176**. 219**. Angers 1**. Harl. 2833. 2834. Canon. *bibl.* 7. Laur. XV. 1. Berne 73. S. Genev. 3. 4°.
12. Eph. Col.... :
Monza I. $\frac{2}{9}$.
13. Gal. Laod. Eph. :
Bibles allemandes, mss. Weimar 10 et Wolfenb. 1. b. Aug. f°.
14. Hébr. III Cor. Laod. :
Ambr. E. 53 *inf.*
15. Phil. Thess. Tim. (om. Col.) **:**
Munich 3901.
16. Apoc. III Cor. :
Laon 45.
17. Col. Phil. :
Ms. vaudois de Zurich.

APPENDICE II

TABLE DES SOMMAIRES ET DES DIVISIONS DE LA BIBLE

Pentateuque.

I.

Genèse. *De die primo*... 82 (Tommasi, Sabatier) :

Leg[2]. *Reg. Hisp.* 2. C. 1 (81) Ambr. E. 53 *inf.* Monza G. 1. Venise l. I (45). Vall. B. 7. Cas. 35 (81). *paul.* Division de Mordr., de *vall.* et de Angers 1. B. N. 1. 2 (somm. 81). 3. 4 (texte). 6 (t.). 8. 12 (*De I° die*... 78; t. 80). *26*[1]. *31*. 46. 54 (t. 84). 57 (81; t. 83). *10431*. 11514 (s. 80; t. 60). *11536* (83). *14232*. *14233*. *14234*. 15177. Maz. 1. 637. Angers 2. 3. Amiens 2. 5. Besançon *3*. Chartres 13. 67 (81). 157. 432. Dijon 2. 9[b]. Douai 1. 2 (83). Marseille 235. Souvigny (83). Reims 1 (87). Sens 1 (78). Tours *5*. 6. 10. *15*. Grandval. M. Br. I. E. VII. Harl. 2798. *add.* 14788. 15462. 17737. 28106. Bodl. *auct.* E *inf.* 1. Zurich. Berne 3. S. Gall 75. 77. Vienne 1167. Bamberg 1. 5. 8 (t.). Cologne 1.

De creatione cœli... 82 :

Rouen 5.

Exode. *De infantibus Hebræorum*... 139 (Tommasi, Sabatier) :

Leg[2]. Ambr. E. 53 *inf.* Vall. B. 7. Cas. 35 (155). Vat. 4220. Venise l. I (143). Mordr. (*Et de inf*....) *vall. paul.* Monza. B. N. 1. 2. 3. 6. 8 (somm. 159). 25. 43. 46 (s. 157). 47 (t. 137). 49 (157). 53 (141). 54 (156; t. 158). 68. 11506 (157). 11514 (148). 11532 (149). 15177 (138). 16743 (158; t. 159). Ars. 1 (160). 4 (*id.*). S. Genev. 1. f° (*id.*). Am. 5 (*Et de inf*... 109). Angers 1. 2 (137). 3. 7 (162). Chartres 13 (144). 157 (158). 432 (157). Dijon 2 (147; t. 129). 9[b]. Mars. 265 (140). Reims 1. Rouen 5 (144). Sens 1 (138). Souvigny. Tours 10. Grandval. M. Br. I. E. VII. Harl. 2805. *add.* 14788 (154). 15452 (159). 17737. 28106. Bodl. *auct.* E *inf.* 1 (138). Zurich. Berne 3. Bamb. 5. 6 (141). 8 (153). Cologne 1.

De nominibus filiorum Israel... 138 (Martianay, Vallarsi) :

B. N. 12 (t. 137). 11937 (139). — Les mss. B. N. *26*. *31*. *10431*. 11511 (216). 11534 (147). *11536* (91). *14232*. *14233*. *15475*. Am. 2. Bes. *3*. Gren. *430*. Tours *5*. *6* (*Hæc sunt nomina*...). 15 commencent par : *Nomina filiorum*...

Ingressio Jacob in Egyptum... 81 :

Compl[1].

De ingressu Israel... 81 :

Bamb. 1.

Lévitique. *Locutus est Dominus*... 89 (Tommasi, Martianay, Vallarsi, Sabatier) :

Leg[2]. Vall. B. 7. Cas. 35 (85). Vat. 4220. Pal. 3. Venise l. I (88). *vall. paul.* Monza. Mordr. B. N. 1. 2. 3. 6. 8 (84). 25. 43. 46 (90). 47 (88). 49 (*id.*). 50 (86).

1. Les chiffres en italique indiquent l'absence de numéros dans les sommaires. Dans les manuscrits de ce genre, ce n'est que par exception que nous comptons les paragraphes des sommaires.

53 (s. 85). 68. 11506 (87). 11514. 11532 (81). 11534. 11937. Am. 5 (68). Angers 1. 2. 7 (88). Chartres 13. 74 (94; t. 90). 108. 157 (90). 432. Dijon 2 (86). 9^b. Reims 1. Tours 10. M. Br. I. E. VII. Harl. 2805. Berne 3. S. Gall 75. Bamb. 5. Cologne 1.

Præcepit Dominus... 217 :

B. N. 12 (87; t. 96). 11511. Douai 1 (142). 2 (160). Sens 1 (161). *hub.* (s. 162).

De tabernaculo testimonii... 90 :

B. N. 16743 (t. 91).

De hostiis bobum... 30 :

Compl[1].

Quæ sit forma holocausti... (27) :

B. N. *26. 31. 10431. 11536* (45). *14232. 14233. 15475.* Am. *2.* Bes. *3.* Gren. *430.* Tours *5. 6. 15.*

Nombres. *Recognitio XII tribuum*... 74 (Tommasi, Martianay, Vallarsi, Sabatier) :

Leg[2]. (72). Vall. B. 7. Cas. 35 (72). Vat. 4220. Pal. 3. Venise 1. I (75). *vall. paul.* Monza. Mordr. B. N. 1. 2. 3. 6 (73). 8 (s. 72). 25. 43. 46. 49 (*Descriptio*...). *50.* 53 (*De cognit*.... 72; t. 74). 54 (s. 72). 68 (75). 11504. 11506 (69). 11514. 11532 (75). 11534 (t. 75). 16743 (*De cogn*....). Angers 1. 2. 7 (73). Bes. 3. Chartres 13. 74 (76). 108. 157 (75). 432. Dijon 2 (72). 9^b. Reims 1. Tours 10. 15. Harl. 2803 (71). *add.* 15452. Bodl. *auct.* E. *inf.* 1. Berne 3. S. Gall 75. 77 (69). Bamb. 1 (72). 5. 6 (75). 8 (66; t. 73). Cologne 1.

Nomina et numerus XII tribuum... 73 :

B. N. *26. 31.* 11511 (om. *et num.*). *10431. 11536* (38). *14232. 14233.* Am. *2.* Bes. *3.* Gren. *430.* Sens 1 (s.; om. *et num*.... 69). Tours *5. 6* (*Omina*...). *15.*

Numerantur ex præcepto Domini... 78 :

M. Br. I. E. VII.

Descriptio populi... 29 :

Compl[1] (t. 99).

Jubet Dominus Moysi... 78 :

Rouen 5.

Deutéronome. *Verba quæ locutus est Moyses*... 155 (Tommasi, Martianay, Vallarsi, Sabatier) :

Leg[2]. Vall. B. 7. Cas. 35 (21). Vat. 4220. Pal. 3. Venise 1. I (165). *vall. paul.* Monza. Mordr. B. N. 1. 2 (s. 154). 6 (87). 8 (s. 144). 25. *26. 31.* 43. 46. 49. 54 (t. 152). 68. *10431.* 11504. 11506 (153). 11511 (*Loquitur*... 122). 11514. 11532. 11534 (s.; t. 79). *11536* (38). *14232. 14233. 15478.* 16743. Am. *2.* Angers 1. 2. Bes. *3.* Chartres 13. *74* (152). 108. 157 (158). 432. Dijon 2 (158; t. 151). 9^b. Gren. *430.* Reims 1. Sens 1 (154). Souvigny (151). Tours *5.* 6. 10. 15. M. Br. I. E. VII. Harl. 2805. Berne 3. S. Gall 75. Cologne 1.

Explanatio legis a Mose... 25 :

Compl[1].

II.

Genèse. *Opus deificum*... 63 (Tischendorf) :

Am. Maz. 1 (*Opus Dei factum*... 61).

De creatione mundi... 38 (Martianay, Vallarsi) :

Théod. Puy. B. N. 10 (37).

De operibus VII dierum... 3 :

B. N. 16267.

Exode. *Numerus eorum*... 18 (Martianay, Vallarsi, Tischendorf) :

Am. Théod. Puy. *hub.* B. N. 10 (15). 11549. Maz. 39 (17). Chartres 67. Madr. E. R. 1 (17).

Rex novus in Egyptum surgit... 19 :
Maz. 6.
Lévitique. *Ubi lex holocaustorum*... 16 (Martianay, Vallarsi, Tischendorf) :
Am. Théod. Puy (s. 17). *hub.* (t.). B. N. 10 (*Ubi holocaustorii lex*...). 11549. Maz. 6. 39 (15). Chartres 67. Ambr. E. 53 *inf.*
Nombres. *Ubi præcepit Dominus*... 20 (Martianay, Vallarsi, Tischendorf) :
Am. tol. (*Præc*....) *madr* [2] (*id.*). *osc.* (*Præc*.... 18). Madr. E. R. 1. Théod. (*Præc*....) Puy (*id.*; s. 19). *hub.* Ambr. E. 53 *inf.* (22). B. N. 10 (*Præc*....). 11549 (*id.*). 15479 (33). Maz. 6 (*Præc*.... 19). Chartres 67. Douai 2 (*Præc*.... 39).
Deutéronome. *Trans Jordanem populo*... 20 (Martianay, Vallarsi, Tischendorf) :
Am. Théod. Puy (s. 18). *hub.* B. N. 10 (19). 11549. 15479 (18). Chartres 67. Douai 1 (19). 2 (*id.*). Madr. E. R. 1 (22). Harl. 2803 (19). Ambr. E. 53 *inf.* (19).

III.

Genèse. *De lucis exordio*... 46 (Tommasi, Martianay, Vallarsi) :
Madr [2] (15). *compl* [3] (47). *osc.* (45). Madr. E. R. 1. 8. Division de *compl* [1] (45). Vat. 4220. *Regin.* 5729. Pal. 3. Venise l. I (45). B. N. 6 (s.). 7 (45; t. 81). 45. 48 (55; t. 44). 50 (47). 11506 (44). 11938. Am. 15 (48). 17 (*id.*). Cambrai 401 (50). Gren. 1. Harl. 2803 (45). 4772 (56). Vienne 1167. Bamb. 1. 8 (t. 84).
Exode. *De rege qui opprimebat*... 21 (Martianay, Vallarsi) :
Tol. (16) *madr* [2] (20). *osc.* Madr. E. R. 8. B. N. 7 (25; t. 83). 48 (20). 50 (25). 11938. 15478. Cambrai 401. Harl. 2803 (22). 4772 (25). Vienne 1167 (22). 1190.
Lévitique. *De X generibus*... 16 (Martianay, Vallarsi) :
Tol. madr [2]. *osc.* B. N. 7 (21; t. 59). 11938. *15478*. Cambrai 401. Harl. 2803. 4772. Vienne 1167.
Nombres. Voyez II.
De nominibus principum... 50 :
B. N. 7 (t. 73). Cambrai 401. Harl. 4772. *osc.*, pour Deut. (23).
Deutéronome. *De gestis que Moyses recolet*... 14 :
Tol. (t. 19). *madr* [2] (18). *osc.* (18; t. 14).
Recapitulatio legis... 33 :
Cambrai 401.
B. N. 7 et Harl. 4772 ont, dans le texte, 54 chapitres.

IV.

Genèse. *Ubi lex primo fieri jubetur*... 154 (Martianay, Vallarsi) :
Vat. *Regin.* 5729. B. N. 25 (155). 43. Bamb. 6 (131). Division de Rouen 4 (155).

V.

Exode. *Præceptum obstetricibus*... 94 :
B. N. 9. 11539. 15479 (93). Am. 15 (97). 17 (*id.*). Douai 1 (96). 2 (*id.*). Rouen 4 (96; t. 97).
Lévitique. *Hostia de pecoribus*... 68 :
B. N. 9. 11539. 15479. Am. 15 (58). 17 (*id.*). Rouen 4 (69). Madr. E. R. 1.
Nombres. *De levitis non numerandis*... 98 (Martianay, Vallarsi) :
B. N. 9. 12 (om. *non*; t. 96). 47. Am. 15 (om. *non*). 17 (*id.*). Rouen 4.
Deutéronome. *De judicibus*... 140 (Martianay, Vallarsi) :
B. N. 9 (161). 12 (s. 141). 47. Am. 15. 17. Angers 7 (141). Rouen (141).

VI.

GENÈSE. *De operibus VI dierum*... 38.
EXODE. *Surrexit rex novus*... 28.
LÉVITIQUE. *De holocausto bovis*... 25.
NOMBRES. *Numerati sunt*... 24.
DEUTÉRONOME. *Verba que locutus est*... 16 :
B. N. 16267.

VII.

EXODE. *Jacob introibit in Ægyptum*... 70.
NOMBRES. *Numerus filiorum Israel*... 61 :
Pentateuque de Tours.
Dans Lyon 341, GEN. a 46 chap., EX. 131, LÉV. 141, NUM. 43, DEUT. 21.

Josué et Juges.

I. JOSUÉ. *Promittit Deus Josue*... 33.
JUGES. *Judas eligitur*... 18 (Tommasi) :
Leg[2]. Vall. B. 7. Cas. 35. Vat. 4220. Venise I. I (33. 20). *vall. paul.* Monza. Mordr. B. N. 1. 2. 3. 5. 6. (s. 32. 16; t. 24. 16). 7 (33. 17). 8 (s. 32. 18). 25. *26. 31.* 43. 46 (34. 19). 50 (33. 19). 54 (32....). 68. *10431*. 11504. 11506 (36. 17). 11511 (33. 17). 11514. 11532 (33. 17). 11534 (t. 34. 17). *11536* (35...). Angers 1. 2. 3. Chartres 13. 74 (32...). 108. 157. Bes. *3*. Dijon 2. 9[b]. Reims 1 (33. 17). Souvigny. Tours *5. 6.* 10 (35...). *15*. M. Br. I. E. VII. Harl. 2798. 2803. Berne 3. S. Gall 75 (32. 18). Bamb. 1 (35...). 5. 6. 8 (38. 13). Cologne 1.
II. JOSUÉ. *Post mortem Mosi*... 11.
JUGES. *Post mortem Josue*... 9 (Martianay, Vallarsi, Tischendorf) :
Am. Théod. Puy. *hub.* Madr. E. R. 1. B. N. 10 (10. 9). 11549 (Jos.). Maz. 6. Chartres 67 (12. 8). Douai 1 (Jos.) 2 (*id.*).
III. JOSUÉ. *De verbis Dei ad Josue*... 14.
JUGES. *De Jude et Simeonis tribubus*... 10 :
Tol. madr[2]. *tol*[2]. *osc.* (14. 9). Lyon *337*. Rouen 5 (*Jud.*).
IV. JOSUÉ. *De II exploratoribus*... 19.
JUGES. *Ubi loquitur angelus*... 30 :
Compl[1].
V. JOSUÉ. *Transite per media castra*... 110.
JUGES. *Adonibesech fugiens*... 58 (Martianay, Vallarsi) :
Ambr. E. 53 *inf.* (*Transi; Jud.* 110). B. N. 9 (*Transire*... 107. 57). 12 (t. 107. 59). 47. Angers 7 (107. 60). Rouen 4.
VI. JOSUÉ. *Loquitur Dominus*... 78 :
Add. 14788.
VII. JOSUÉ. *Confortat Dominus Josue*... 14.
JUGES. *Post mortem Josue*... 14 :
B. N. 16267. Cambrai 401 (20. *Post Josue Judas*... 19; t. 60).
Lyon 341 : JOS. : 15. JUGES : 17.

Ruth.

I. *Facta fame*... 10 (Tommasi, Vallarsi) :
Paul. Venise I. I (*Facta est fames*...). Vat. 4220. B. N. 1. 3. 6. 10. 47. 11514.

11534. 15177. 15478. 16743. Angers 1. 2. 3. 7. Dijon 9[b]. *add.* 15452. Zurich. S. Gall 75. 77. Bamb. 5.

II. *Elimelech peregrinatur...* (8) :

B. N. *26. 31. 10431. 11536. 14232. 14233.* Am. *2.* Tours *5. 6. 15.*

III. *De peregrinationibus Helimelech...* 4 :

B. N. 16267.

Ruth a 9 chap. dans B. N. 68.

Les quatre livres des Rois.

I.

Samuel. *Duo filii Heli...* (II Rois : *Nuntium sceleris jubet...*) 98.

Rois. *Senectus David, et Adonia...* (IV Rois : *Regnum Ochoziæ, qui cecidit...*) 91 (Tommasi, Tischendorf) :

*Am. leg*². Madr. E. R. 1 (pour Sam.). 8. Venise I. I (47. 50. 56. *Assumptio Helie...* 32). I. 2 (*Ass. Helie...*). Vat. 4220. Ambr. E. 53 *inf.* (*De II f. H....* 48. 50. *De sen....* 58. *De regno Oziæ pravum...* 24). *vall.* B. N. 2 (48. 50 [t. 49]. 58. 33). *4.* 5. 7 (pour Sam. 83. 24; t. 29. 46. 57. 63). 8 (pour Sam.). 9 (t.). 12 (48. 51. 58. 35). 25. 43. 47 (48. 50...). 50 (pour I R. 48). 11549. 15176 (99; 18. 18). 15479 (49. 50. 58. 178). 16745. Maz. 6 (48. 50. *Dav. senuerat et Adonias...* 57. *Och. rex infirmus consulit Beelzebub...* 33). S. Genev. 3. f° (110. 55). Angers 7 (48. 50. 58. *Ceciditque Och....* 33). Cambrai 401 (48. 50. 59...). Douai 1 (49. 47. 50. *Ass. Hel....* 33). 2 (46. 48. 61. *Ass. Hel....* 33). Reims 1 (Sam. 97). 22. Souvigny pour Sam. (95). M. Br. I. E. VII (92. 84). Harl. 2803. 4772 pour Sam. (90. 50). *add.* 14789 (*De II filiis H....* 48. 48...). 28106. Bodl. *auct.* E *inf.* 1 (46 [t. 26]. 50. 56. 34). S. Gall 242 et 1398ª (fragm.). Zurich. Genève 1 pour Sam. (97). Vienne 1167 (Sam. : 43. 47). 1190 (t. 91. 84). Bamb. 8. Mun. 6220 (*Adonai*).

I Rois. *De progenie Helcana...* 44.

II Rois. *Nuntium sceleris jubet...* 44.

III Rois. *Senectus David, et Adonia...* 52.

IV Rois. *Regnum Ochoziæ...* 34 (Tommasi) :

Vall. B. 7. Cas. 35 (43...). B. N. 8 pour III. IV Rois.

I Rois. *Orante Anna Heli...* 80.

II Rois. *David nuntium mortis Saul...* 54.

III Rois. *David senescente, Adonias...*

IV Rois. *Ochozias rex Israel cadens...* 115 :

B. N. 6 (s.; t. 91; 53. 84). Berne A. 9 pour I Rois (79). Lyon *337* pour I Rois.

I Rois. 26 chapitres.

II Rois. *De nuntio mortis...* 49.

III Rois. *De senectute David et quomodo Adonias...* 54.

IV Rois. *De eo quod Ochozias cecidit...* 51 :

Rouen 5.

II.

Samuel. *Ubi oravit Anna...* 135.

Rois. *Ubi Salomon ungui jubetur...* 220 (Martianay, Vallarsi) :

Tol. (16. *Reversio David...* 19. *Ubi pro calefacienda...* 19. *Prævaricationem Moab...* 16). *cav.* (82. 55. 28. 37). *madr*² (25. 19. 18. 16). *osc.* (25. 20. — 15; t. 26. 20. 18. 16). *tol*² (26. 19. 18. 16). *compl*¹ pour III. IV Rois. Théod. Puy. B. N. 45 (R. 218). 11929. 11937. Chartres 67 (R. 121). Division d'Orl. 16**. Tours *14. hub.* (t. 138. 218).

I Rois. *Oratio Anne...* 58.
II Rois. *Ubi mors Saul nuntiatur...* 27.
III et IV Rois comme *tol.* :
Compl[1].
IV Rois. *Ubi Dominus Eliam...* (37) :
Osc.

III.

I Rois. *De Helcana...* 26.
II Rois. *De planctu David...* 18.
III Rois. *De senectute David, et Abisag...* 18.
IV Rois. *De allocutione angeli ad Heliam...* 16 (Tommasi, Vallarsi) :
Vérone 2 (43. 32; t. 35...). *paul.* B. N. 1. 3. 10 (IV R. 17). 46 (texte de Sam.). 57 pour Sam. 79 (somm. de Sam. : 18. 17; t. : IV R. 17). 80 (IV R. 17). 81 (... 18. 19... ; t. : III. IV R. 19. 20). 82 (IV R. 17). 11504 pour II et III R. 11532 (I R. 24; IV R. 18). 11946 (24. 14. 18. 18; t. 47. 18. 51. 33). 15178 (II R. : *Nuntium...* 49; III : 64; IV : 73). 15478. S. Genev. 1. f° (III R. : *De Abia...* 5; t. 8. 16. 18. 17). Angers 1. 2. 3. Chartres 13. 108. 157. Dijon 9[b]. Grandval. Harl. 2798. *add.* 15452 (28. 18. 19. 17). 17737. S. Gall 78. Berne 3 (IV R. 17). Bamb. 5 (*id.*). Cologne 1 (*id.*).
I Rois. *De Helcana...* 19.
II Rois. *Planctus David...* 14.
III Rois. *De senectute David, et Abisag...* 18.
IV Rois. *De Helya rapto...* 11 :
B. N. 16267.
I Rois. *De Elchana...* 30 :
II Rois. *Quod David nuntium sceleris...* 31.
III R. : 51. IV R. : 30.
Bamb. 1.
I Rois. *De patre et matre Samuel...* (30).
II Rois. *David cecidit virum...* (23).
III Rois. *De senectute David et regno Salomonis...* (10).
IV Rois. *Ochozias consulit Beelzebub...* (23) :
B. N. *26. 31. 10431. 11536* (III R. 19; IV R. 14). *14232. 14233. 15185* (II. III R.). *15468* (II-IV R.). *16747.* Bes. *3.* Gren. *430.* Tours *5. 6. 15. Reg. Hisp.* (31. 32...).
Lyon 311 : 28, 47, 56 et 36 chapitres.

Chroniques. — Esther.

I.

I Chroniques. *De Adam sequens generatio...* 23.
II Chroniques. *De hostiis quas Salomon obtulit...* 18 (Tommasi) :
Tol. cav. madr[2]. *tol*[2]. *compl*[2] (24. 18) *osc.* (23. 17). Vat. 4221 (t. 21. 24). Venise I. I (23. 19). Théod. (42). Puy (*id.*). B. N. 6 (I Chr. ; s. 19). 15179 (II Chr. 19; t. 20). Maz. *102.* Bes. 12 (43). Douai 1 (22. 18). 2 (22. 20). Orl. 10 (40). Sens 2 (23. 19). Harl. 2799. *add.* 17738 (23. 19). 28107 (*id.*).
Esdras. *Quomodo Cyrus rex...* 12 :
Tol. cav. compl[2]. *leg*[1]. Venise I. I. Vat. 4221. Théod. Puy. B. N. 6 (19). 134 (13). 11512 (3). 15179. Douai 3[b]. Orl. 10. Rouen 1. 3. Harl. 2799. Arundel 125. *add.* 17738. 28107 (13). Mun. 6225 (t.).

Esdras. *Samuhel mortuo*... 5 :
Madr. E. R. 1.
II Esdras. *Verba Nehemiæ*... 7 (Tommasi) :
Vat. 4221.

II.

I Chroniques. *Descriptio nominum ab Adam*... 104 (Tommasi).
II Chroniques. *Confortatus Salomon*... 74 :
Vall. B. 7. Cas. 35 (I Chr. 109). B. N. 10 (111. 74). 11535 (I Chr. 99 ; t. 22). 11549 (110. 75). 16743 (108. 74 ; t. 111. 72). Ars. 33. Souvigny (110. 73 ; t. 108. 74). *add.* 15452 (108...). Cologne 1 (111. 74).
Chroniques. *Catalogus generationum*... 49 :
Bamb. 1 (II Chr. 52).
Tobie. *Quod Tobias in captivitate*... 16 (Tommasi) :
Vall. B. 7. Cas. 35.
Tobie. *De Thobia a Salmanasar*... 15 :
Ambr. E. 53 *inf.*
Judith. *De regno Arphaxat*... 23 (Tommasi, Tischendorf) :
Am. Vall. B. 7. Cas. 35 (22). Puy. B. N. 10 (21). Bamb. 1 (*id.*).
Esther. *De regno Assueri*... 23 (Tommasi) :
Vall. B. 7. Cas. 35 (22). Bamb. 1 (16). 8 (15).

III.

I Chroniques. *De Adam usque ad Jacob*... (24).
II Chroniques. *De hostiis oblatis a Salomone*... (33) :
B. N. *26. 31. 10431. 11536* (I Chr. 25). *14232. 14233. 15468. 16747.* Am. *2.* Gren. *430.* Tours *5. 6. 15. Reg. Hisp.*
Esdras. *Cyrus in inicio*... (21) :
B. N. *26. 31. 10431. 11536* (36). *14232. 14233. 15185. 16747.* Bes. 12 (36). Gren. *430.* Tours *5. 6. 15. Reg. Hisp.* (38). Bamb. 1 (36).
Esdras et Néhémie sont divisés ensemble en 65 chapitres dans Am. 5 et 23, en 36 chapitres dans Rouen 223 (14. 22) et Reims 24, et en 38 dans Lyon 341.
III Esdras a 9 chapitres, différents de la Vulgate, dans B. N. 201 ; 10 chapitres dans B. N. 206 et 16262 (autre division) ; 11 dans B. N. 15472 et Bes. 8 ; 12 dans Maz. 7 et B. N. 207 (autre division) ; 16 dans B. N. 211 ; 20 dans B. N. 208 ; 25 dans Lyon 333 et Rouen 311** ; 26 dans B. N. 15473, et 27 chapitres dans B. N. 17. 26. 213. 226. 233**. 10431. 15475. 17198. 17952. Ars. 119 et Rouen 311.
Tobie. *De bonis operibus Tobiæ*... 30 :
B. N. 12. *26* (14). *31. 10431. 11536. 14232. 14233.* 15179. *15468.* 16745. *16747.* Am. *2. 5* (30). 22 (*id.*) Gren. *430.* Tours *5. 6.* Harl. 2799. *add.* 14788 (29). 17738. 28107.
Judith. *Arfaxat rex Medorum*... 28 :
B. N. 12. *26* (15). *31. 10431. 11536* (27). *14232. 14233.* 15179 (29). 16745 (*id.*). *16747.* Am. *2.* 5. 22. Gren. *430.* Tours *5. 6. add.* 14788 (27). 17738 (29). 28107 (*id.*). *Reg. Hisp.* (*De Arphasat*... 25).
Esther. *De convivio Assueri*... 22 :
B. N. 12 (23). *26* (8). *10431. 11536. 14232. 14233.* 15179 (17). *15185. 15468.* 16745 (23). *16747.* Am. *2.* 5 (28). 22 (23). Douai 3^b. Gren. 5 (31). *25. 430.* Tours *5. 6. add.* 14788 (9). 17738 (17). 28107 (*id.*). *Reg. Hisp.* (*De rege Assuero et magno convivio ejus*... 10).
Chroniques. *Generationes ab Abraham*... 72. 88.

Esdras. *Præcipiente Cyro*... 67.
Tobie. *Unde Tobias fuerit*... 27.
Judith. *Arfaxat rex Egbathanis*... 37 :
Grenoble 5 s. 25.
I Chroniques. *Descriptio nominum*... 6.
II Chroniques. *Quod Salomon confortatus*... 6.
I Esdras. *Quod Cyrus anno I°*... 4.
Néhémie. *De nuntio*... 5.
Tobie. *De virtutibus Thobie*... 9.
Judith. *De pugna inter Arphaxat*... 8.
Esther. *De convivio regis Assueri*... 10 :
B. N. 16267. *add.* 15452 pour Chron. (108. 70).
I Chroniques. *Samuhel mortuo*... 5 :
Madr. E. R. 1.
Esdras. *Cyrus rex relaxat*... 14 :
Douai 3ª.
IV Esdras. *Tricesimo captivitatis anno*... 25 :
Leg [3].
Lyon 341 : Chron. 26 et 33 chapitres, Esdr. 38, Tob. 13, Jud. 22, Esth. 23.
Et. Langton : Chron. 12 et 20 chapitres, Esdr. 35, Tob. 11, Jud. 26, Esth. 22.

Job.

I. *De Job et possessione ejus*... 28 (Tommasi) :
Cav. compl [1,3]. *madr* [2]. *tol* [2]. *leg* [1] (29). Ambr. E. 53 *inf.* (30). Vat. 4221. B. N. 4 (texte : 6 « livres »). 6 (t. : 35 « livres » et 5 « parties »). *add.* 28107 (33). Dans S. Gall 14, Job est divisé en 5 parties ; dans Berne A. 9, en 6 parties.
II. *De convivio filiorum Job*... 29 (Tommasi) :
Vall. B. 7. Cas. 35 (34).
III. *De origine Job*... 36 (Tischendorf) :
Am. Théod. Puy (s. 35). B. N. 2. 10 (37). 12 (t. 35). *26* (26). *31*. 95. 96. *10431*. *11536* (35). *14232*. *14233*. *15478*. 15479. 16747. Maz. 7. *102*. Am. 2. 5. 22. Cambrai 401. Douai 1. Gren. *430*. Souvigny. Division de Lyon 341 et de Tours 18ª (38). Harl. 4773 (34). Arundel 125. *add.* 14788. 17738. Bodl. *auct.* E. *inf.* 1ᵇ (37).
IV. *Quod erit Job*... 21 :
S. Gall 11. Vienne 1190 (t.).
V. *Descriptio Job*... 33 :
Gren. 5. 10**. 13. Bodl. *auct.* E *inf.* 1ª (t.).

Livres sapientiaux.

I.

Proverbes. *Ad sciendam sapientiam*... 30.
Ecclésiaste. *Verba Ecclesiastes*... 12.
Sapience. *De diligendo justitiam*... 14.
Sirach. *Quod omnis sapientia a Domino*... 26 (Tischendorf) :
Am. Théod. Puy (t. de Prov. Sap. Sir. ; somm. de Sap. 13. Sir. 27). Maz. 102 (Prov.). Orl. 16 (pour Sap.). Egerton 1046.

II.

SAPIENCE. *Inveniri Deum*... 16.
SIRACH. *Omnem sapientiam a Domino esse*... 30 :
*Tol. compl*². *osc.* (pour Sap.) B. N. 112 (id.).
ECCLÉSIASTE. *De viro qui*... 11 :
Copenhague, n. f. 1. Gren. 3.

III.

PROVERBES. *De parabolis Salomonis. Affectu patris*... 60.
ECCLÉSIASTE. *Quod vanitas vanitatum sit*... 31.
SAPIENCE. *De diligenda justitia*... 48.
SIRACH. *Omnis sapientia a Domino*... 127 (Tommasi, Sabatier) :
Vall. paul. Vat. 4221. Venise I. I. Ambr. E. 53 *inf.* pour Eccl. Monza. Madr. E. R. 1 (Sap.). Mordr. B. N. 1 (Pr. 59). 2 (Pr. t. 59). 3 (Pr. 59). 4 (Sir. 129). 6 (t. : 59. 29. 51. 119). 7 (pour Sir. : 126). 8 (Sap. 49). 10. 12. 25 (Pr. 59). 43. 104 (58. 31. 53. 135). 117 (Pr. 59; Sir. t. 132). 11505. 11532 (Pr. 59. Eccl. 33). *11536. 14233.* Maz. 7 (pour Prov. : 58, et Eccl. : 29; t. 30). Angers 1 (Pr. 59. Sap. 49). Clermont 1. Dijon 2. 9ᵇ. Rouen 292 (t. 59. 30. 46...). Souvigny (Pr. 58. Sap. 47). Tours *5. 6.* Grandv. M. Br. I. E. VIII. Harl. 4773 (Pr. 54). S. Gall 12 (pour Prov. : 44). 75 (Pr. 50). 81. Zurich. Berne 4. Genève 1. Bamb. 5. 8. Cologne 1.
PROVERBES. *De Parabolis Salomonis. De non acquiescendum*... 55.
ECCLÉSIASTE. *De ortu et occasu*... 20.
SAPIENCE. *De dilectione justitiæ*... 25.
SIRACH. Voyez le sommaire précédent (Tommasi) :
Vall. B. 7. Cas. 35 pour Sap. (Sir. : *De æterna Dei sapientia*... 83).
SAPIENCE. *Sapientia quæ est Christus præcipit*... 49.
SIRACH. *De æterna Dei sapientia*... 141 :
Ambr. E. 53 *inf.*
PROVERBES. *De parabolis*... 58.
ECCLÉSIASTE. *Verba Ecclesiastes*... 49.
SAPIENCE. *Quod diligenda sit justitia*... 37.
SIRACH. *Quod omnis sapientia*... 27 :
Orl. 10.
PROVERBES. *De materia libri*... 21.
ECCLÉSIASTE. *Quod vanitas sit*... 9.
CANTIQUE. *De osculo sponsi*... 7.
SAPIENCE. *De diligenda justitia*... 11.
SIRACH. *Quod omnis sapientia*... 23 :
B. N. 16267.
B. N. 6 (t.) : ECCL. : 29 chap., SAP. 51, SIR. 119. — Lyon 341 : SAP. a 65 chap., SIR. 120.

Les Prophètes.

I. ÉSAÏE. *Sermo Domini super Hierusalem*... 181.
JÉRÉMIE. *In utero matris*... 189.
ÉZÉCHIEL. *Visio IV animalium*... 128 (Tommasi, Sabatier, Tischendorf) :
Tol. (t. d'Es. 178). *æm. leg*¹. *leg*² (176...). Madr. E. R. 1 (171. 186. 126). *am.* (158. 163. 10). Cas. 35. (172. 186. 102). Ambr. E. 26 *inf.* pour Es. et Ez. (158.

110). E. 53 *inf.* (180. 187...). Venise I. 1 (124. 119. 82). Vat. 4220. Vall. D. 8. *paul.* B. N. 2 (117. 187. 127; t. d'Es. 178). 6** (t. 150. 148. 152). 8 (pour Ez. : 126). 12 (179.... 127). *26.* 45 (Division d'Es.). 112 (179. 189. 127). *11536.* (147. 180. 123). *14232. 14233. 15176* (180. 194. 128). 15178 (177. 186. 127). 15479 (178. 187. 127). 16262 pour Ez. Maz. 6 (180. 187. 126). *102.* Am. *2. 5.* Cambrai 401 (178. 217. 126). Mordr. pour Ez. Orl. 15. Rouen 4 (... 187. 127). Tours *5.* 6. Harl. 2798. *add.* 14789. 15452 (104. 73. 101). 17737 (158. 163. 111). 28106 pour Es. (186). S. Gall 44 pour Ez. (127). Berne A. 9 pour Es. (t. 180). Vienne 1190 pour Es. (179 : t.). ms. allemand, Heidelberg 29 (185. 188. 120).

Esaïe. *Visio Esaiæ...* 189 :

Grenoble 4.

Jérémie. *Quod sacerdotum filius...* 114.

Ézéchiel. *Anno XXXIV°...* 77 :

Add. 28106.

II. Esaïe. *Quod Israhel appellaverit gentem peccatricem...* 32.

Jérémie. *Sanctificatio Jeremiæ in utero...* 63.

Ézéchiel. *De anno XXX°...* 59 :

Compl[1].

Ésaïe. *Primo personam...* 172.

Jérémie. *Jeremias sanctificatur in utero...* 138.

Ézéchiel. *Visio IV animalium...* 133 :

Douai 5.

Ésaïe. *De Ysaia qui ignorantiam...* 68.

Jérémie. *Eligitur Jeremias...* 75.

Ézéchiel. *Visio IV animalium...* :

Reg. Hisp.

Ésaïe. *Conqueritur Dominus de Israel...* 30.

Jérémie. *De electione et sanctificatione...* 25.

Ézéchiel. *De celis apertis...* 20 :

B. N. 16267.

B. N. 7 : Es. 90 chap., Jér. 99, Ez, 15, Dan. 14. — B. N. 8847 : Jér. 104 chap., Ez. 59. — B. N. 11534 : Es. 92, Jér. 73, Ez. 53. — S. Genev. 1. f°: 54. 42. 64. — Lyon 341 : 164. 180. 120. 34. — *Leg*[1] : Ez. 39.

Daniel I. *De filiis captivitatis...* 31 (Tommasi, Sabatier, Tischendorf) :

Am. Vall. B. 7. D. 8. Ambr. E. 26 *inf.* Vat. 4220. Venise I. I. *paul.* Mordr. B. N. 2 (32). *26. 31* (*Item filiis...*). 9382 (t.). *11536. 14232. 14233. 15470.* 15479 (32). 16262. Maz. 6. Am. *2* (*Item filiis...*). Cambrai 401 (32). Douai 5. Rouen 4 (32). Tours *5* (*It. f....*). *add.* 15452 (30). 17737 (33). S. Gall 43. 44 (32). 45 (id). Metz 7 (id.). Bamb. 1. ms. allemand, Heidelberg 29 (32).

II. *Prima capitivitas Juda...* 15 :

Compl[1].

III. *Ubi jubetur genere regio...* 67 :

B. N. 8. Dijon 3 (*Ubi dicit jubetur...* 74). 9[b] (idem; 75).

IV. *Captivitas et transmigratio...* 37 :

Add. 28106.

V. *De Joachim rege...* 14 :

B. N. 16267.

Baruch. *De oratione et sacrificio...* 5 :

B. N. 15178.

I. Osée. *Vade et accipe uxorem fornicariam...* 29.

Joel. *Si facta sunt talia...* 14.

. . . .

Sophonie. *Defectione deficiet...* 10 (Tommasi, Sabatier).

. . . .

Vat. 4220. Venise I. I.
II. OSÉE. *De uxore fornicaria...* 8.
JOEL. *De fame et bellis...* 5.

. . . .

SOPHONIE. *Diversa pericula...* 1 (*am.*).
SOPHONIE. *De reversione populi...* 1 (Vall.) :

. . . .

Am. Vall. D. 8. *add.* 15452.
III. OSÉE. *Ostenso quo tempore...* 32.
JOEL. *Premittit propheta exordium...* 15 :

. . . .

Douai 5.
IV. OSÉE. *Quo tempore prophetavit...* 32.
JOEL. *Alloquitur Joel senes...* 6 :

. . . .

Reg. Hisp.
V. OSÉE. *De eo quod jubetur propheta...* 4.
JOEL. *De eruca...* 4 :

. . . .

B. N. 16267.

Machabées.

I MACHABÉES. *Ubi eversa Hierusalem...* 61.

II MACHABÉES. *Ubi occisus est Antiochus...* 55 (Tommasi, Sabatier, Tischendorf).

Am. tol. (61. 54). *cav.* (59...) *compl*². *leg*¹·². *æm. osc.* Madr. E. R. 1 (60. 54). Vall. B. 7. Cas. 35 (59...). Ambr. E. 26 *inf.* (I M.) E. 53 *inf.* Vat. 4221. Venise I. I (60. 54). *vall. paul.* Monza. Mordr. B. N. 1. 2. 3. 4 (62. 53). 6. 10 (61. 54) : 12. 25 (63. 55). *26. 11533. 14232. 14233.* Reims 2. Tours *5.* M. Br. I. E. VIII (60. 55). Harl. 4773 (62. 54). S. Gall 47. 75. Genève 1 (62. 55). Vienne 1167 (63. 57). Metz 7 (61. 53). Bamb. 1 (61. 56). 5, etc.

II MACHABÉES. *Judæis fratribus...* 12 :
Ambr. E. 26 *inf.*
I MACHABÉES. *De potestate et extollentia Alexandri...* 66 :
Grenoble 5. 25. *41.*
I MACHABÉES. *Judæi edicto regis sacrificare...* :
Amiens 2.
I MACHABÉES. *De regno Antiochi...* 25.
II MACHABÉES. *Conceptio epistolarum...* 25 :
Reg. Hisp.
I MACHABÉES. *De Alexandro magno...* 8.
II MACHABÉES. *Epistola habitantium...* 8 :
B. N. 16267.

Évangiles.

I.

1. MATTHIEU. *Nativitas Christi in Bethleem Juda...* 73.
MARC. *Et erat Johannes baptizans...* 46.
LUC. *Zachariæ sacerdoti apparuit angelus...* 80.
JEAN. *Ubi Johannes testimonium perhibet...* 35 (Martianay, Sabatier, Belsheim, Abbott, Wordsworth) :

h (Mt). *r. ff*² (74. 46. 78. 36) *c* (s. 74. 37. 79. 35 ; t. Lc 83). *ken. durm. holm.*

arm. (Mt : *N. Chr. sec. carnem...* 75. 46. 78. 36). *ept.* (Lc 82). B. N. 252. 9394 pour Mt. 11553 (g^1). 11957 pour Mc Lc Jo. 13169 (g^2) pour Jo. 15228 pour Mc Lc Jo (47. 77. 36 ; t. Lc 81. Jo 38). Angers 2 (Mc Lc 78. Jo 34). *Otho* C. V.

2. MATTHIEU. *Series generationum ab Abraham usque ad Christum et nativitas Christi in Bethleem...* 72.

MARC. *De J. B. et Jhesu baptizato...* 46.

LUC. *De Zacharia sacerdote et sacrificio...* 79.

JEAN. *De divinitate Verbi...* 36 :

B. N. 6 (t. : 74. 47. 79. 35). Gren. *41*.

3. MATTHIEU. 28 chapitres.

MARC. *De J. B. Ubi Dominus...* 51.

LUC. *De sacerdotio Zachariæ...* 88.

JEAN. *De principio Verbi...* 48 :

Cas. 35.

4. MATTHIEU. *Generationum nomina et quod Abraham caput fidei sit...* 81.

MARC. *De baptismo Johannis in Jordane...* 46.

LUC. *Visio Zachariæ generandi Johannem...* 73.

JEAN. *Ubi Johannes testimonium perhibet...* 35 (Wordsworth) :

B. N. 1. 3. 10 (Mc : *Et erat...* 47. Jo : *Phar...* 14). 47. 110 pour Mc. 263. 266. 274. 8851. 9385. 11959 pour Mc Lc Jo. 16746 (Mc 48. Lc 74). Nancy. Chartres 157 pour Mt. Dijon 2 pour Mc Lc Jo (52. 74. 36 ; t. Mt 100). 9^b pour Mt (35). Division de Reims 39. Irwin (t.) pour Jo. Grandval. Harl. 2823. *add.* 11848. Bamb. 5. Cologne 1. Ham. 248.

5. Mêmes sommaires, excepté :

MATTHIEU. *De nativitate Domini nostri...* 77 :

Monza (t. ; 77. 47. 72. 34). Zurich (Mt 82). Berne 4 (62. 46. 74. 35 ; t. 82. 47. 77. 35). Harl. 2790 (Mt 87).

6. MATTHIEU. *Generationum nomina...* 81.

MARC. *Erat Johannes baptizans...* 47.

LUC. *Zachariæ sacerdoti apparuit Gabriel angelus...* 79.

JEAN. *Johannes testimonium perhibet...* 36 (Vezzosi) :

Murbach. B. N. 11957 (*Gen. omnia...* 81. 48. 80. 38). 14407. S. Genev. 1. f° (Mt 82 ; t. 52. 39. 73. 36). Douai 12 pour Mt et Mc (*Et erat...*). *holm*** pour Mc Lc Jo (Mc 49 ; t. 79. 47. 78. 36). Bâle B. II. 11 pour Mt Mc Lc (80. 46. 76. *Ubi Joh...* 35 ; t. 88. 46. 74. 43).

7. MATTHIEU. *Generationum nomina...* 80.

MARC. *Et erat...* 46.

LUC. *Zach. sacerdoti...* 78.

JEAN. *Johannes...* 36 :

B. N. 250 (Mt sans somm.) Angers 1 (Jo sans somm.). 18. Amiens 26 (Lc 79).

8. Les mss. Bodl. 155. *add.* 9381. B. N. 260. Chartres 31, ainsi que B. N. 5 et 8 pour Mt et Berne 85 pour Mc Lc Jo, ont les sommaires du ms. de Murbach avec les numéros des sections d'Eusèbe.

9. MATTHIEU. *Generationum omnia...* 82.

MARC. *Ubi baptizatus est. De columba...* 72.

LUC. *Zacharias viso angelo quia...* 25.

JEAN. *Pharisæorum levitæ... Invenimus messiam...* 13 :

B. N. 277.

10. MATTHIEU. *Generationis Christi de nominibus et quod Abraham...* 81.

MARC. *De baptismo Johannis et de baptizato...* 47.

LUC. *Visione angelica...* 73.

JEAN. *Ubi Johannes testimonium perhibet...* 35 :

Escurial, *Codex aureus*.

11. MATTHIEU. *De generatione Christi. De requisitione magorum...* 79.

Les autres Évangiles comme au n° 4 :

B. N. 269. 273 (pour Mt; 74). S. Genev. 5. f° (id.). S. Gall 52. *Reg. Hisp.* (pour Mt; 89).

12. Matthieu. *Init. evangelii... Natus est Jhesus in Bethleem...* 63.

Marc. *Erat Johannes baptizans...* 46.

Luc. *De initio evangelii. De nativitate...* 77.

Jean. *De principio evangelii...* 39 (Bianchini, Wordsworth) :

Codex Forojuliensis.

13. Matthieu. *Generationum nomina...*

Marc. *De J. B... et de D. J. C. baptizato...*

Luc. *De visione Zachariæ...*

Jean. *Ubi in principio Verbum esse...*

Bodl. *auct.* E. *inf.* 2.

14. Matthieu. *De patrum nominibus...* 90.

Marc. *De J. B... Baptizatus Jhesus...* 28.

Luc. *Zazacharias angelo non credens obmutuit...* 80.

Jean. *Pharisæorum levitæ... Invenimus Messiam...* 21.

B. N. 10438.

II.

Matthieu. *Generationum* xlii *ab Abraham...* 88.

Marc. *Esaiæ testimonio Johannes...* 46.

Luc. *Præfatione Lucas Theofilo...* 93.

Jean. *In principio Verbum Deus...* 45 (Tommasi, Martianay, Tischendorf, Wordsworth) :

Am. Utrecht (Mt 87. Lc 94). Alcuin (Jo). M. Br. I. B. VII (Mt 87). *liud.* (Lc 94). Harl. 2797 (somm. de Lc Jo). 2799 (Mt 85). 2804 (Mt 81). *add.* 17738 (Mt 87). 28107. *hub.* pour Mc Lc (94) Jo (Mt : *N. Chr. magor. mun...* 28). Durham A. II. 16 (Mc). *vall* (somm. ; Lc 94). *paul.* pour Mc. Cas. 5 pour Lc. S. André d'Avignon. B. N. 111 pour Lc Jo (Mt. t. 89; Mc : *De baptismo Joh...* 46). 265 pour Mc Lc (104) Jo (Mt : *N. Chr. magor. mun....* 28). 271 (Lc 94). 9397 (Mt. t.). 15180 (Mt. 87). Division de B. N. 8847 (Lc 92. Jo 46). Reims 2 (Lc 94). Rouen 3 (Mt. 90). Bamb. 7. Mun. 27270 pour Mc (47).

Luc. *Fuit in diebus Herodis...* 45 :

Cas 5**.

III.

1. Matthieu. *Nativitas Christi. Magorum munera...* 28.

Marc. *De Johanne Baptista... Baptizatus Dominus...* 12.

Luc. *Zacharias viso angelo non credens obmutuit...* 20.

Jean. *Pharisæorum levitæ... Invenimus Messiam...* 14 (Tommasi, Martianay, Bianchini, Belsheim, Wordsworth) :

ff[1] (Mt). n**. *for.* (om. *viso*) *tol.* (somm. de Mt 74. Mc. 13. Lc : *Zach. offerens...*). *compl*[1] (om. *viso*)[2] (Lc : *Zacc. offerens v. a... Jo* 13). *paul.* (Mt Lc Jo). Vat. 7016. M. Br. I. A. XVIII (Lc : *Z. off. v. a....*). I. E. VI. Harl. 2797 pour Mt Mc (10). 2798. 2826 pour Mt Jo. 2836 pour Mt. *add.* 5463 (Lc 20). *hub.* pour Mt. *bodl.* (Lc : *Omutuit...*) *CCCC* (Mc 13. Lc. om. *viso.* 13). *big.* (Mt. Lc om. *viso*). Théod. (om. *viso*). Puy (id.). B. N. 4. 256 (om. *viso*). 257 pour Mt. 265 (id.) 268 (Lc : *Ommutuit...*). 275 pour Mt. 324. 9386 (*Omm....*). 11535 (somm. ; Mt 26. Lc : *Omm....* 25). 11958 (Lc : *Zacc. off. v. a....;* Jo 13). 15176 pour Mt. 16742 (Lc : *Obm....* 24). 17968 pour Mt Jo. Ars. 1171 pour Mc Lc. Autun 3 (Mc 13. Lc om. *viso*). Epernay pour Mt Jo). Angers 20 (Lc : *Zach. autem non credens...*).

Chartres 67. Clermont 1 (Mc 13. Lc om. *viso*. 13) Dijon 9[b**] (om. *viso*. 22). Gannat. Souvigny (Mt 30). Genève 1 pour Mc (...*bapt. Jhesus*... 14) et Jo (15). 6 (29. 13. Lc : *Omm*.... 23. 14). Metz 7 (Mc : ... *bapt. Jhesus*... 13 ; Lc om. *viso*. 19). Trèves 23 (id.). Ada. Bamb. 1 (Lc 18). Berlin 1 pour Mt Mc Jo. Mun. 27270 pour Lc. (om. *viso*). 4451 (... *b. Jhesus*. om. *viso*). *emm*. pour Lc Jo. *holm*** pour Mt.

Juvencus a 28 chapitres dans Matthieu.

2. Matthieu. *Nativitas Christi. Magi cum muneribus veniunt*... 28.

Marc. *De Johanne Baptista... De baptismo Jhesu*... 13.

Luc. *Zacharias viso angelo quia non credidit omutuit*... 21.

Jean. *Pharisæorum levitæ... ad Nathanael loquitur*... 14 (Tommasi, Martianay, Wordsworth) :

*Cav**. *leg*[1·2]. *aem. osc. Reg. Hisp.* pour Mc Lc Jo. Vall. B. 7. Vat. 4221 Venise I. I. Pal. 47*. 50* (Lc Jo). Urb. 3*. B. N. 2* (Lc 20). 5 (Mc Lc Jo ; Mt t.). 8 (id.). 9 (Mc 12. Lc 17. Jo 13). 12. (Mc 12. Jo 13). *26*. *31* (*De nativ*....). 257* pour Mc Lc Jo. 258. 259 (Mt 27). 261* 262. 264. 270*. 273* pour Mc Lc. Jo. 323. 325* pour Mc Lc Jo (somm. ; Mt : *N. Chr. Adventus magorum*... 24; t. 79. 47. 79. 36). 326. 8849*. 8850*. 9383*. 9394 pour Mc Lc (19) Jo. 10438 (Mt : *De patrum nominibus*... 90. 28. 80. 21). *11536** (117. 51. 30. 25). 11955*. 11956*. 11958. 11959 pour Mt. 13169 (*g*[2]) pour Mt. *14232*. *14233*. 15176 pour Mc Lc. Jo. 15225 pour Mt (59 ; t. 58). *15470* (*De nat*....). 16267 (19. 12. 18. Jo : *De filio Dei*... 11). 16275 (somm. ; Mt : *Nat. Chr. Adv. magor*... 24). 17226*. 17968* pour Mc Lc. Ars 592* (Lc 19). 599*. 1171* pour Mt. S. Genev. 5 f° pour Mc Lc Jo (*Pharisæi et levitæ*...). Maz. 2. Abbeville 1*. Angers 2 (Mc 12. Lc : *Z. off. v. a. quia*... Jo 15). Boulogne (Mt). Epernay pour Mc Lc. Orl. 10 (Mt, sans somm., 86. 48. Lc : *Quod Zach. et Helizabeth*... 82. 31). Tours *5* (*De nat*...). M. Br. *Tib*. A. II. I. D. III. I. E. VIII (Mc 10). Harl 2788*. 2795. 2797 pour Mt. 2826* pour Mc Lc. 4773 (32. *Erat Joh*.... 49. *Zachariæ sac. dicit angelus*... 80. *In princ. erat Verbum*... 39). Eg. 873. *add*. 11849 (Lc 22) Laud. *lat*. 102 (Mc : *De J. B. Ubi Jhesus baptizatur*... 90. Lc : *Zachariæ sac. app. ang*... 79 ; Jo omis ; t : 75. 95. 125.). Berne 4 (t. ; Mc 12). Genève 1 pour Mt (32) et Lc (42). *emm*. pour Mt Mc. Karlsr. *aug*. 207. Berlin 1 pour Lc.

Les manuscrits marqués d'un astérisque et, sans doute, d'autres encore, ont pour Jean le sommaire n° 1.

3. Matthieu. *De nativitate Christi et de magis cum muneribus*... 33 : S. Hilaire de Poitiers.

4. Matthieu. *Genealogia Christi annumeratur*... 50.

Commentaire de Raban Maur.

Lyon 341 : Mt... Mc 49. Lc 91. Jo 55.

Actes

I. *Petrus loquitur de Juda*... 53 :

B. N. 11553.

II. *Ubi præcepit Jhesus*... 74 (Tommasi, Sabatier, Ranke) :

Fuld. Madr. E. R. 1. *Reg. Hisp*. (68). Vall. B. 7. Vat. 4221. Venise I. I (72). Monza. *paul*. Théod. Puy. B. N. 1. 3. 5. 6. 7. 8 (s. 75). *26*. 43 (76). 47. 104. 111. 250. 254. 8847 (t. 63). 11505 (s. 76). 11533 (s.). 11535 (71 ; t. 73). *11536* (64). 13174. *14232*. *14233*. 15180 (75). Maz. 7 (72). 189 A. (73). Angers 1 (75). 2. Chartres 67. 157 (73). Dijon 2. 9[b]. Orl. 10. Souvigny (72 ; t. 76). Tours *5*. Grandval. M. Br. I. E. VIII (s. 71). Lansd. 453. *add*. 11852. 14789 (73). Division d'*arm*. Dubl. A. 1. 1. S. Gall 2. 72. 75. Zurich. Berne 4. Genève 1. Vienne 1167 (77). Bamb. 1. 5 (72). Cologne 1.

B. N. 93 : 40 chapitres.

III. *Post passionem suam*... 63 (Tommasi) :

Vall. Vienne 1190* (t.). Metz 7 (*De passione*... 60). Bamb. 7 (*De passione*... 61). B. N. 2. 4. 12 (*De passionibus*... 61 ; t. 63). 11505 (t.). 11533 (t.). Reims 2 (58). 22. Gren. 6. *41*. Harl. 2798 (*Post resurr*....). *add.* 17738 (id.). 28107. Mun. 6230 (*De passione*... 61 ; t. 60).

IV. *Ubi dicitur Theofilo*... 70 (Tischendorf) : *Amiatinus* (sommaire).

V. *De conversatione Domini*... 62 :

Tol. cav. compl[2-3] *æm.* (61) *leg*[1] (63) *osc.*

Primum quidem sermonem feci... 62 :

Leg[2]. Bâle B. I. 6 (70).

Paul.

I.

Romains. *De nativitate Domini secundum carnem*... 51 (Tommasi, Tischendorf).

Am. compl[1] (38). Esc. I. i. 1 (62 ; t. 48). Vall. B. 7. Cas. 35. Vat. 4221. Venise I. I (65). *vall.* (70 ; t. 49). *paul.* Ambr. B. 48 *sup.* (t. 52). E. 26 *inf.* (50 ; t. 60). Pistoie (49). B. N. 1. 2 (t. 50). 3. 4. 5 (t. 50). 6 (t.). 8 (50). 12 (52). 47. 104 (70). 116 (50). 250. 252 (63). 11533 (69 ; t. 50). 15176 (36 ; t. 34). 15180 (64). 16742 (53). 17250 (t. 49). S. Genev. 1. f° (74 ; t. 52). Angers 1. 2. Clerm. 1 (62 ; t. 73). Lyon *337*. Orl. 10 (80 ; t. 76). Reims 2 (50). Souvigny (61 ; t. 53). Grandval. M. Br. I. E. VIII (29 ; t. 27). *harl.* (s. 49) Harl. 2798 (63). 2804 (70). *add.* 28107 (63). *laud.* (67). Dubl. A. 1. 1. S. Gall 70. Bâle B. I. 6 (s. 50). Berne 4. Genève 1 (69). Vienne 1096 (67). Colmar 38 (22). Metz 7 (49). Cologne 1. Mun. 4577. 6229. 14179.

Romains. *De incarnatione D. N. J. C*.... 23 (Ranke) :

Fuld. B. N. 10440 (s. 50). *add.* 17738 (63). 28107 (id.). Bamb. 1 (49).

Romains. *De nativitate Christi et ira Dei*... 10 :

B. N. 16267.

I Corinthiens. *De plenitudine divitiarum*... 72 (Tommasi, Tischendorf, Ranke) :

Am. fuld. compl[1] (35). *leg*[2]. Vérone 74 (30 ; t. 38). Vat. 4221. Venise I. I. Vall. A. 2. Ambr. B. 48 *sup* (73). Pistoie (71). B. N. 1. 2 (30). 3. 6. 9 (t.). 10 (2[e] somm.). 12. 250. 252 (67). 10440. 11533 (s. 31). 15180. Maz. 7. Clerm. 1 (71 ; t. 69). Dijon 9[b]. Orl. 10 (62). Souvigny (t. 69). Grandval. *harl.* Harl. 2804 (29). *add.* 17738 (37). 28107. *laud.* (67). Dubl. A. 1. 1. S. Gall 70. Bâle B. I. 6 (73). Vienne 1168. Colmar 38 (31). Metz 7. Bamb. 1 (71). Cologne 1. Mun. 4577. 6229. 14179.

I Corinthiens. *Ostendit se vocatus apostolus*...

Lyon *337*.

I Corinthiens. *De divitiis gratie*... 10 :

B. N. 16267.

I. Corinthiens. *De apostolo ad unitatem Corinthios componente*... 71 :

B. N. 116. S. Genev. 1. f° (t. 69). Angers 1 (72). 2 (id.). Lyon *333*.

I Corinthiens. *Paulus vocatus apostolus*... 79 :

Orl. 10 (t. 23).

I Corinthiens. *De instructione*... 60 (Tommasi) :

Vall. B. 7. Cas. 35 (59).

II Corinthiens. *De passionibus et consolationibus*... 28 (Tommasi, Tischendorf, Ranke) :

Am. fuld. (29). *compl*[1] (24). *leg*[2]. Esc. Vérone 74 (*De consolationibus*... 17). Vat. 4221. Ambr. E. 26 *inf.* E. 53 *inf.* (29) Pistoie. Vall. A. 2. B. N. 1. 2 (*De cons*... 17). 3. 6. 9 (t. 27). 10 (2ᵉ somm. 26). 12 (*De cons*... 16; t. 17). 116. 250. 11533 (s. : *De cons*.... 17). 15180. 16267 (*De cons*.... 5). Maz. 7. S. Genev. 1 f° (t. 24). Angers 1 (29). Clerm. 1 (t.). Dijon 9ᵇ (29). Lyon *333*. Orl. 10. Souvigny (s. 29). Grandval. Harl. 2804 (*De cons*.... 16). *laud.* Cambr. T. C. B. 10. 5. S. Gall 70 (*De pass. consolacionum*...). Bâle B. I. 6. Metz 7. Bamb. 1. 5 (*De consolatione Domini*... 22). Cologne 1. Mun. 4577 (om. *et cons.*; s. 27). 6229 (*De passione*... 27). 14179.

II Corinthiens. *Ostendit se apostolus esse*... :

Lyon *337*.

II Corinthiens. *De copia passionis*... 35 (Tommasi) :

Vall. B. 7. Cas. 35.

Galates. *De resurrectione Domini*... 37 (Tommasi, Tischendorf, Ranke) :

Am. fuld. compl[1] (13). *leg*[2]. Escur. (11) Vérone 74 (12). Vat. 4221. Ambr. E. 26 *inf.* E. 53 *inf.* Pistoie (36). B. N. 1. 2 (12). 3. 5. 6 (s. 36). 10 (2ᵉ somm.). 12 (12). 104 (38). 250. 10440 (36). 11533 (12). 16267 (4). Maz. 7. S. Genev. 1. f° (12; t. 11). Angers 1 (12). 2 (id.). Clerm. 1. Dijon 9ᵇ. Lyon *333*. Orl. 10 (t. 35). Souvigny. Grandval. *harl.* Harl. 2804 (12). *laud.* Cambr. T. C. B. 10. 5 (36). S. Gall 70. Bâle B. I. 6. Genève 1. Vienne 1168. Metz 7. Bamb. 1 (39). Cologne 1. Mun. 4577. 6229. 14179.

Galates. *De maledictione eorum*... 21 (Tommasi) :

Vall. B. 7.

Ephésiens. *De sanctis*... 31 (Tommasi, Tischendorf, Ranke) :

Am. fuld. compl[1] (12). *leg*[2]. Escur. Vérone 74 (10). Vat. 4221. Ambr. B. 48 *sup.* E. 26 *inf.* E. 53 *inf.* Monza. *vall. paul.* Pistoie (32). B. N. 1. 2 (10). 3. 4 (30). 6. 8. 9. 10 (2ᵉ somm.). 12 (10). 47. 104 (21). 116 (32). 250. 8847. 9553. 10440 (8). 11533 (10). 15176. 15180. Maz. 7. 189 A. S. Genev. 1. f° (t. 30). Angers 1. Clerm. 1 (32; t. 30). Dijon 9ᵇ. Lyon *333*. Orl. 10. Souvigny (t. 29). Grandval. *harl.* Harl. 2804 (11). *laud.* Cambr. T. C. B. 10. 5. S. Gall 70. 75. Bâle A. N. I. 3. B. I. 6. Berne 4. Vienne 1168. Metz 7. Bamb. 1. 5. Cologne 1. Mun. 4577. 6229. 14179[1].

Ephésiens. *De electis ante*... 18 (Tommasi) :

Vall. B. 7.

. . . .

Hébreux : *De Christo quod Deus sit*... 39 (Tommasi, Tischendorf):

Am. leg[2]. *æm.* Escur. Madr. E. R. 1 (38). Vat. 4221. Vall. B. 7. Cas. 35 (38). Ambr. B. 48 *sup.* (t.) E. 26 *inf.* E. 53 *inf.* B. N. 9. 116. 250. 252. 15180. 16267 (10). Maz. 7. S. Genev. 1 f°. Angers 1. 2. Clerm. 1 (t. 38). Dijon 9ᵇ. Lyon *333*. Rouen 110. Souvigny. Grandval. *harl.* Harl. 2799 (20). Cambr. T. C. B. 10. 5. *laud.* (40). S. Gall 70 (38). Zurich (*De Chr. quod sit circa Judeos*...). Metz 7 (40). Bamb. 1. 5. Cologne 1. Mun. 14179.

Hébreux. *De Domino Patre per prophetas*... 15 :

Compl[1].

Hébreux. *Narratio deitatis Christi*... 12 (Tommasi, Ranke) :

---

1. Suite du *Cod. Vall.* : Phil. : *Gratias ago*... 8. Col. : *Gratias agimus*... 10. I Thess. : *Gratias agimus*... 10. II : *Gratias agere*... 6. Ce ms. n'a pas de sommaires entre I Tim. et Philém.

Suite du *Cod. Amiat.*, du *Cod. Fuld.* et de Cologne 1. Phil. : *De presbyteris*... 19. Col. : *De spe*... 29. I Thess. : *De apostolo*... 25. II : *De persecutione*... 9. I Tim. : *De fabulis* .. 30. II : *De Eunice*... 24. Tit. : *De Domino Patre*... 10. Phm. : *De Philemone*... 4. — Le ms. B. N. 11533 a les mêmes sommaires, divisés en 8. 9. 7. 5. 8. 6. 5 et 3 chap.

Fuld. Vat. *Regin.* 9.
HÉBREUX. *De Christo in nativitate Domini legenda...* :
Lyon *337*.

II.

ROMAINS. Voyez *am.*
ROMAINS. *Primum quidem gratias agit...* 40 :
Madr. E. R. 1.
ROMAINS. *Paulus servus Dei...* 28 :
Add. 14790.
I CORINTHIENS. *Obsecro vos...* 25 (Tommasi) :
Vall. (t. 70) *paul.* Monza. Madr. E. R. 1. Théod. (argument). B. N. 4. 5 (s. 24). 8 (12). 9 (s.). 47. 104 (26). 8847. 9553. 15176. 16740. Maz. 189 A. Chartres 157 (17). Orl. 79. Reims 2. Rouen 320 (24). M. Br. I. E. VIII (26). *add.* 14790. S. Gall 75. Berne 4. (*Obs. itaque vos...*). Bâle A. N. I. 3 (id.). Genève 1 (id.). Bamb. 5 (id.).
II CORINTHIENS. *Benedictus Dominus...* 20 (Tommasi) :
Vall. paul. Monza. Ambr. B. 48 *sup.* Madr. E. R. 1. B. N. 4. 5. 8. 47. 104. 8847. 9553. 15176. 16740. Maz. 189 A. Chartres 157. Rouen 320. M. Br. I. E. VIII. *add.* 14790 (18). Berne 4. Bâle. A. N. I. 3. S. Gall 75. Genève 1.
GALATES. *Miror quod sic...* 12 (Tommasi) :
Vat. *Regin.* 9 (5). *vall. paul.* Monza. Ambr. B. 48 *sup.* (11). Madr. E. R. 1. B. N. 2. 4 (10). 5. 8. 47. 116 (11).8847. 9553. 15176. 16740. Maz. 189 A. Orl. 79. M. Br. I. E. VIII. Berne 4. Bâle A. N. I. 3. S. Gall 75. Bamb. 5.
ÉPHÉSIENS. Voyez *am.*
ÉPHÉSIENS. *Benedictus Dominus...* 10 :
M. Br. I. E. VIII. Madr. E. R. 1 (9). Genève 1 (31).

. . . .

HÉBREUX. *Multifarie et multis modis...* 23 (Tommasi) :
Vall. (t. : 22) *paul.* Monza. Vérone 74 (22). B. N. 2. 4. 5. 8. 12 (t. 21). 47. 104. 8847. 9553. 11533. 16740. Maz. 189 A. Chartres 157. Orl. 10 (21). Reims 2. Rouen 320. Harl. 2804. *add.* 14790 (22). Berne 4. Bâle A. N. I. 3. Genève 1 (21). Vienne 1168 (22).

III.

ROMAINS. *Paulus vocatus apostolus fidem...* 18.
I CORINTHIENS. *Laudat Corinthios...* 18.
II CORINTHIENS. *Deus totius consolationis...* 15.
GALATES. *Quia non ab hominibus...* 8.
ÉPHÉSIENS. *Quia ante constitutionem...* 8.

. . . .

HÉBREUX. *Quia in novissimis diebus...* 15 :
Tol. (I Cor. 19 ; II Cor. : *Quia totius...*) *cav.* *compl*[2]. *leg*[1] et [2] pour Rom. *æm.* (I Cor. 19). *osc.* (id.) *Reg. Hisp.* (id.). Théod. Puy. *hub.* B. N. 10 (Rom. 17 ; t. 30 ; Héb. t. 23). *26* (15...). 11535 (Rom. 17 ; II Cor. 14 ; t. 110 ; Héb. 16). *11536* (17. 19. 13...). *14232*. *14233*. 15470. 16747. 16750. S. Genev. 5. f°. Chartres 67 (I Cor. 19). Gren. *430*. Tours *5*.
Dans les bibles espagnoles et dans Théodulfe, les Épitres ont une deuxième division en paragraphes que voici :
ROM. 125. I COR. 105. II COR. 60. GAL. 38. ÉPH. 40... HÉB. 27.

IV.

ROMAINS. *Scitis quia...* 11 (t. 31).
I CORINTHIENS. *Fidelis Deus...* 11 (t. 44).

II Corinthiens. *De pressura*... 6 (t. 27).
Galates. *Miror quod sic*... 5 (t. 20. Voyez II).
Éphésiens. *De fide*... 6 (t. 13).
Philippiens. *Quoniam quidam Christum*... 5 (t. 9).
Colossiens. *Gratias agimus*... 3 (t. 3).
I Thessaloniciens. *Quomodo ab idolis*... 6 (t. 10).
II Thessaloniciens. *Ne terreamini*... 2 (t. 8).
I Timothée. *Bona est lex*... 6 (t. 12).
II Timothée. *De persecutionibus*... 3 (t. 6).
Tite. *De constitutione*... 2 (t. 5).
Hébreux. Voyez *fuld.* (Tommasi) :
Vat. *Regin.* 9.
Ces sommaires sont ceux de Bamb. 5, de Zurich et de Rouen 110 pour Phil. (Bamb. Zur. 7 ; Ro. 8), I Thess. (5), II Thess. (Bamb. Zur. 4 ; Ro. 3). I Tim. (*De bonam esse legem*... 7), II Tim. (*De persecutione sua*...) et Tite. Ces mss. ont pour les autres épîtres (Bamb. pour Rom. II Cor. et Thess. — Héb. seulement) les sommaires suivants :
Romains. *De fide eorum*... 30.
I Corinthiens. *De apostolo conjurante*... 25.
II Corinthiens. *De consolatione Domini*... 22.
Galates. *De apostolo*... 19.
Éphésiens. *De benedictione*... 10.
Colossiens. *Videte ne*... 5.
Philémon. *Obsecro te*... 2.
Hébreux. Voyez *am.*
Ces derniers sommaires se retrouvent pour Rom. dans Dijon 9b (*De fide Romanorum*... 53), Maz. 7 et Rouen 4, pour I Cor. dans Escur. (70) et pour II Cor. dans Harl. 2804. La division des Rom. en 30 chapitres se retrouve dans B. N. 8847, 9553, 11505 et 16740, Maz. 189 A, Rouen 320, Monza et Bâle A. N. I. 3. Le ms. 11505 n'a pas de sommaires, et les autres Épîtres n'y sont pas divisées, à l'exception de I Cor. qui a 24 chapitres.
Le fragment Monza I $\frac{2}{9}$ a les sommaires suivants :
Romains. 46 chapitres.
I Corinthiens. *De schismatibus*... 13.
Colossiens. *Videte ne*... 3.
I et II Thess. et I Tim. (*Bonam esse legem*... 7) comme *Regin.* 9.

V.

Romains. Voyez *am.*
I Corinthiens. *De instructione*... 60.
II Corinthiens. *De copia passionis*... 35.
Galates. *De maledictione*... 21.
Ephésiens. *De electis*... 18.
Phil. *De sanctis*... 13.
Col. *De fide*... 12.
I Thess. *De evangelio*... 13. II *De ecclesiæ charitate*... 6.
I Tim. *De charitate*... 14. II. *De lacrymis*... 7.
Tit. *De ordinationibus*... 7.
Phm. *De charitate Philemonis*... 3.
Hébreux. Voyez *am.* (Tommasi) :
Vall. B. 7. Cas. 35. 552. 557.
Vienne 1190* et Mun. 4577 et 6229 : Hébr. 125 chap.
Lyon 341 : Rom. 28 chap. I Cor. 17. II Cor. 14. Gal. 11. Eph. 11. Phil. 7. Pas de divisions dans la suite.

Épîtres catholiques.

JACQUES. *De inimicorum insecutionibus*... 20.
I PIERRE. *De regenerationis invicta potentia*... 21.
II PIERRE. *De sanctis quos in hoc mundo*... 11.
I JEAN. *De Verbo vitæ*... 20. (Tommasi, Ranke; Martianay et Belsheim pour JACQUES) :

Fuld. ff. compl[1]. *æm. leg*[1] (Jc. 18)[2]. Madr. E. R. 1. Ambr. E. 53 *inf*. Monza. Pistoie. Vall. B. 7. Cas. 35. Vat. 4221. Venise I. I. Théod. Puy. *hub*. B. N. 1. 3. 4 (exc. Jc.; I P. 20. II P. 10). 5. 6 (I P. 20). 8. 9. 10 (Jc. 21). 12. 47. 104 (Jc. 19). 250. 11505. 11533. 11535. 13174. Division de *lem*. (Jc. 18. I P. 17) Maz. 189 A. Angers 1. 2. Souvigny. Division de *arm*. Grandval. M. Br. I. E. VIII (Jc. 19). *add*. 11852 (Jc. 19). Bodl. *auct*. E. *inf*. 2. Zurich. Berne 4. Bâle B. I. 6. S. Gall 75. Genève 1. Vienne 1168 (18. 22. 10...) Bamb. 1. 5. 7. Cologne 1. Mun. 6230 (20. 20. 11. 19...).

JACQUES. Voyez *fuld*.
I PIERRE. *De ingenerationis invicta potentia*... 21.
II PIERRE. *De gratiæ vocatione*... 11.
I JEAN. *Johannis adnuntiat viam Domini*... 20 (Tischendorf) :

. . . .

Codex Amiatinus.
Dans S. Gall 907, I PIERRE a 15 chap., II PIERRE 9, I JEAN 16. etc.

II.

JACQUES. *Jacobus dispersis*... 12.
I PIERRE. *Petrus electis scribens*... 13.
II PIERRE. *Simon Petrus fideles salutans*... 8.
I JEAN. *Quod is qui verus*... 15 (Tommasi) :

. . . .

Vall. paul. B. N. 2. 4 pour Jc. 15180. S. Genev. 5 f° pour Jc. Gren. 6. Reims 2. 22. Harl. 2799. *add*. 17738. 28107.

III.

JACQUES. *Gaudendum in tentationibus*.. 12.
I PIERRE. *Quod per Christi resurrectionem*... 12.
II PIERRE. *Gratia Dei nos affectos*... 5.
I JEAN. *De vita quam nobis adnuntiat*... 10 :

. . . .

Tol. cav. compl[2]. *osc*. (Jc. : *Gaudium*...)
JACQUES. *Quod gaudendum sit*... 10.
I PIERRE. *Quod benedictus est Deus*... 9.
II PIERRE. *De vitanda concupiscentia*... 6.
I. JEAN. Voyez *fuld*... 9 :

. . . .

Reg. Hisp.
JACQUES. *De gaudio temptationum*... 7.
I. PIERRE. *Petrus electis scribens*... 6.
II PIERRE. *De operibus fidei*... 4.
I JEAN. *Quod filius Dei*... 5 :

. . . .

B. N. 16267.

Apocalypse.

I. *De ecclesiis septem*... 48 (Tommasi) :

Leg[2]. B.. N. 1 (s.) 3 (id.) 6 (47). 9 (t. 49). 12. 93 (49). 104. 11533. 13174. 15176 (t. 47). 15180 (42). 16746. Chartres 67. Vat. 4221. Venise l. I (49). Pistoie. Madr. E. R. 1 (46). Genève 1. Vienne 1168 (43). Bamb. 1 (49). 7 (47). Mun. 6230 (46).

II. *Præfatione Johannes*... 38 (Tommasi) :

Vall. B. N. 2. 4. 15176 (s.). Reims 2. 22. Harl. 2798. *add.* 17738. 28107.

III. *Johannes VII ecclesiis*... 25 (Tommasi, Ranke) :

Fuld. Vall. B. 7. *paul.* Monza. *compl*[1] (*Ubi scripsit VII heclesiis*...). B. N. 1. (t.) 3 (id.). 5. 7. (23). 47. 111. 116. 250. 11505 (s.). Maz. 7. 189 A. Angers 1. 2. Chartres 157. Souvigny. Grandval. M. Br. I. E. VIII. *add.* 11852. *arm.* (*Apoc. J. C. quam dedit*... 2. *Joh. VII æclessiis*... 14). Zurich. Berne 4. Metz 7 (*Apoc. J. C. quam dedit*... 13). Cologne 1.

IV. *Beatos esse qui servaverint*... 34 :

Tol. cav. compl[2]. *leg*[1]. *osc.* (*Beati qui*... 33). B. N. 10 (t. 40).

De beatitudine legentium... 30 :

B. N. 16267.

V. *Johannes de testimonio J. C*... 18 :

B. N. 11535. *11536* (24). *14232*. *14233*. *15470*. *Am.* 2. Chartres 259. Tours 5. *Reg. Hisp.* (26).

VI. *De Salvatoris adventu*... 64 :

Rouen 3.

VII. *Prima visio inducit angelum*... 7 :

Gren. 6. *41*.

APPENDICE III

STICHOMÉTRIE [1]

Genèse.
Versus **$\overline{III}$DCC** : B. N. 1. 6. 8. Bamb. Grandv. *paul.* S. Gall 133.
$\overline{III}$LXX : Bodl. *auct.* E *inf.* 1.
Mille LXXXIIII : *compl*[1] **.
$\overline{IIII}$CCCVIII : Eins. 1.
$\overline{IIII}$DCCCC : Pentat. de Tours.
Om. *vall.* Col. B. N. 11504. 11532. Chelt.
Exode.
$\overline{III}$: presque tous les mss. S. Gall 133.
Mille ducenti et novem : *compl*[1] **.
Om. *vall.* B. N. 11504. 11532. Chelt.
Lévitique.
$\overline{II}$CCC : *vall. paul.* B. N. 1. 8. 68. Bamb. Grandv. Col. S. Gall 133.
$\overline{M}$CCC : B. N. 6.
$\overline{II}$CCCC : B. N. 11504.
$\overline{II}$DC : Pentat. de Tours.
Om. B. N. 47. 11532. Chelt.
Nombres.
$\overline{III}$: les mss. et S. Gall 133.
Om. *vall.* B. N. 47. 11532. Chelt.
Deutéronome.
$\overline{II}$DC : *vall.* B. N. 1. 68. 11504. Angers 1. Grandv. Col. Bodl. *auct.* E *inf.* 1.
$\overline{II}$DCC : *paul.* S. Gall 133.
$\overline{I}$DCC quinquaginta : B. N. 8.
Om. B. N. 6. 47. 11532. Chelt.
Josué.
IDCCL : B. N. 1. 47. 50. 68. Bamb. Grandv.
Col. T de Vercellone. S. Gall 133.

---

1. Collation complète des mss. *Vallicellianus*, *Paulinus*, B. N. 1 (Ire bible de Charles le Chauve), 6 (de Rosas), 9380 (Théodulphe), 11504 et 11505 (de S. Germain et de S. Riquier), 11532 et 11533 (de Corbie), 11553 (ancien 15 de S. Germain, pour saint Paul), M. Br. *add.* 10546 (de Grandval), Cologne 1, Bamberg 5, et des mss. de saint Paul, Vatican *Reginensis* 9, Munich 6229 et 14179, S. Gall 70 (Winitharius) et *add.* 11852 (Hartmut), ainsi que de la stichométrie publiée par M. Mommsen d'après un ms. de Cheltenham. Collation partielle des autres mss. — Dans le ms. B. N. 11504 et 11505, il y a des lacunes à la fin de Josué, de II Rois, de Job et du Psautier et il manque de II Tim. aux Hébreux. Dans B. N. 11533, il manque la fin des petits Prophètes. Dans le ms. B. N. 6, la fin manque depuis II Tim. La fin de I Tim. et celle des Hébreux manquent dans *Reg.* 9, celle des Hébreux dans Mun. 14179. — Les chiffres du ms. S. Gall 133, qui contient le même texte que le ms. de Cheltenham, sont indiqués lorsque ce ms. n'est pas d'accord avec celui de Cheltenham.

ĪDCCI : *vall. paul.* B. N. 11514. U de Vercellone.
Om. B. N. 6. 11532. Chelt.
Juges.
ĪDCCL : *vall. paul.* B. N. 1. 47. 11504. 11514. Bamb. Grandv. Col. Bodl. *auct.* E *inf.* 1. S. Gall 133.
ĪDCCCL : B. N. 68.
Duo milia DCtos : B. N. 60.
Om. B. N. 6. 11532. Chelt.
Heptateuque.
Fiunt libri VII ver. n. **XVIIIC** : Chelt.
Ruth.
CCL : *vall.* B. N. 1. 11504. Bamb. Grandv. Col. S. Gall 133.
CCI : Chelt.
ĪCCL : *paul.* B. N. 47.
Om. B. N. 6. 11532.
I Rois.
IICCC : *paul.* B. N. 1. 8. 10. 47. 68. 11504. Bamb. Grandv. Col. Bodl. *auct.* E *inf.* 1. Chelt.
IICC : *vall.* Vat. 4220. U de Vercellone.
In quo s. **LXXX** *ers* (*sic*) : B. N. 6.
Om. B. N. 11532.
II Rois.
IICC : les mss.
Om. B. N. 6. 11504. 11532.
III Rois.
IID : les mss.
Om. B. N. 6. 11504. 11532.
IV Rois.
IICCL : les mss.
IIIICCL : B. N. 68.
Om. B. N. 6. 11504. 11532.
Les IV livres des Rois.
Fiunt versus **VIIIID** : Chelt. (S. Gall 133 : **VIIID**).
I Chroniques.
IIXL : les mss.
Om. B. N. 6. 11532. Bamb. Grandv.
II Chroniques.
IIC : les mss.
Om. B. N. 6. 11504. 11532. Grandv.
Esdras, Néhémie et III Esdras.
Pas de stichométrie.
IV Esdras.
B. N. 11505, IV Esdr., III, 1 : *Inc. l. Ezræ quartus cum versus* **IIDC**.
Même ms., xv, 1 : *Inc. l. quintus Ezræ cum ver.* **IICCXXX**.
Tobie.
DCCCC : les mss.
VIID : S. Gall 133.
Om. B. N. 6. 11504. 11532. Grandv.
Judith.
IC : les mss.
Om. B. N. 6. 11532.
Esther.
DCC : les mss.
VIIDCC : S. Gall 133.

Om. B. N. 6. 11504. 11532. Chelt.
Job.
$\overline{I}$**DCC** : les mss.
MDCCC : Chelt. B. N. 6 (*Habet versus* $\overline{I}$**DCCC**^{bis}).
Om. B. N. 11532. Col.
Psaumes.
$\overline{V}$: *vall*. B. N. 1. Bamb. Grandv. Chelt. *paul*. (**D**).
Versus **2606** *canit ille :* B. N. 10420.
$\overline{II}$**DXXVII** : Copenh. n. f. roy. 1.
Om. B. N. 6. 11532.
Proverbes.
$\overline{I}$**DCCXL** : *vall*. *paul*. B. N. 1. 164. 11532. Bamb. Col. Laus. U. 964.
$\overline{I}$**DCCL** : *madr*[2].
$\overline{I}$**DCCCXL** : B. N. 8. 11505. Grandv. Vat. 4221.
Om. B. N. 6. Chelt.
Ecclésiaste.
DCCC : les mss.
DXXX : B. N. 10431.
Om. B. N. 6. Chelt.
Cantique des Cantiques.
CCLXXX : les mss.
Mille octogentos : B. N. 11929.
CCLXX : B. N. 10431.
Om. B. N. 1. 6. Chelt.
Sapience.
$\overline{I}$**DCC** : les mss.
Om. B. N. 6. Chelt.
Ecclésiastique.
$\overline{II}$**DCCC** : les mss.
Om. B. N. 6. 11504. Chelt.
Livres sapientiaux.
Salomonis ver. $\overline{\textbf{VD}}$: Chelt. ($\overline{\textbf{VID}}$: S. Gall 133).
Ésaïe.
$\overline{III}$**DLXXX** : *vall*. *paul*. B. N. 1. 8. 10. 68. 135. 11504. 11514. Grandv. Col. Chelt.
Om. B. N. 6. 11532. Bamb.
Jérémie (et Lamentations) :
$\overline{IIII}$**CCCCL** : les mss.
$\overline{IIII}$**CCCCI** : Bamb.
Baruch.
Pas de stichométrie.
Ezéchiel.
$\overline{III}$**CCCXL** : B. N. 1. 8. 10. 135. 11514. 11532. Col. S. Gall 133.
$\overline{IIII}$**CCCXL** : B. N. 6.
$\overline{III}$**CCCCXL** : B. N. 11514.
$\overline{III}$**CCCXI** : *paul*.
$\overline{III}$**DCCC** : Chelt.
Om. *vall*. B. N. 11504. Bamb. Grandv.
Daniel.
$\overline{I}$**DCCCL** : *vall*. *paul*. B. N. 1. 8. 68. 135. 11514. Bamb. Grandv. Col.
$\overline{I}$**CCCCL** : B. N. 11504.
$\overline{I}$**CCCL** : B. N. 10. 11532. Chelt.
Om. B. N. 6.
Les grands Prophètes.

$\overline{\text{XV}}$CCCLXX : S. Gall 133.
Les petits Prophètes.
$\overline{\text{III}}$DCCCC : B. N. 1.
$\overline{\text{III}}$DCCC : *vall. paul.* B. N. 10. 14. 135. 11514. Tours 21. Bodl. *auct.* E. *infr.* 1. Chelt.
$\overline{\text{IIII}}$DCCC[ti] : B. N. 6.
Om. Bamb. Grandv. Col.
I Machabées.
$\overline{\text{II}}$CCC : *vall. paul.* B. N. 1. 8. 43. Chelt.
Om. B. N. 6. 17. 11505. Bamb. Grandv.
II Machabées.
$\overline{\text{I}}$DCCC : *vall.* B. N. 1. 8. Bamb. Col. Chelt.
$\overline{\text{I}}$DCCCC : *paul.* B. N. 43.
Duo milia DCCC : Vienne 1190.
Om. B. N. 6. 11505. Grandv.
Ancien Testament.
Erunt omnes $\overline{ver}$. $\overline{n}$. **$\overline{\text{LXVIIII}}$D** : Chelt.

Matthieu.
$\overline{\text{II}}$DCC : les mss.
Om. B. N. 6. 11533.
Marc.
$\overline{\text{I}}$DCC : les mss.
Mille octogintos : B. N. 11929.
2860 : Vall. E. 16.
Om. B. N. 6. 47. 11505. 11533. Col.
Luc.
$\overline{\text{III}}$DCCC : les mss.
$\overline{\text{II}}$DCCCC : *arm.*
$\overline{\text{III}}$CCC : Chelt.
Om. B. N. 6. 47. 11505. 11533. Col.
Jean.
$\overline{\text{I}}$DCC : B. N. 1.
$\overline{\text{I}}$DCCC : *paul.* B. N. 6. 8. 47. 258. Chelt.
$\overline{\text{II}}$CCC : *arm.*
Om. *vall.* B. N. 11505 (mutilé). Bamb. Col.
Les IV Evangiles.
Et facit totum **$\overline{\text{VIIII}}$CCCC** : *arm.*
Actes.
$\overline{\text{IIII}}$DC : *vall.* B. N. 135.
$\overline{\text{III}}$DC : B. N. 1. 4. 6. 8. 47. 250. 11505. paul. Grandv. Col. Chelt.
Tria milia septingentos : B. N. 11929.
Om. B. N. 6. 11533. Bamb.
Romains.
DCCCCXL : *vall.*
DCCCCXI : *Regin.* 9. B. N. 1. 6. 8. 10. 47. 250. 11505. 11533. 11553. Mun. 14179. Bamb. Grandv. Col. Maz. 189 A.
Mille : S. Gall. 70. 83. Théod. B. N. 7.
VI mil. XX : *long***.
Om. *paul. add.* 11852. Mun. 4577. 6229. Chelt.
I Corinthiens.
DCCCCLXXX : B. N. 1. 6. *paul.* Col.
DCCCLXX : *Regin.* 9. B. N. 11533.
DCCCCLXX : B. N. 11553.

DCCCCX : *long***.
DCCCC : B. N. 10440. Mun. 14179.
Mille : S. Gall 70. 83. Théod. B. N. 321.
Om. *vall.* B. N. 8. 47. 11505. Bamb. Grandv. *add.* 11852. Mun. 4577. 6229. Chelt.

II Corinthiens.

CCXCII : B. N. 1. 4[1]. S. 250. 11533[1]. *paul.* Grandv. Col. Maz. 189 A.
DXC : S. Gall 72. *long***. *add.* 11852. Mun. 14179.
DCXC : S. Gall 70. 83. Théod.
DLXXC : B. N. 11553.
DXXII : B. N. 6.
Om. *Regin.* 9. *vall.* B. N. 47. 11505. Bamb. Mun. 4577. 6229. Chelt.

Galates.

CCXII : B. N. 8 (voy. II Cor.).
CCXIII : B. N. 1. 6. 250. Grandv. Col. Maz. 189 A. Metz 7[2].
CCXIIII : B. N. 11505.
CCXCIII : *Regin.* 9. S. Gall 70. 72. 83. Théod. *long***. *add.* 11852.
CCXCII : *harl.*
CCLXIIIXC : B. N. 11553.
CCCXLIII : Mun. 14179.
Om. *vall. paul.* B. N. 47. 11533. Bamb. Mun. 4577. 6229. Chelt.

Éphésiens.

CCCXVI : B. N. 8. Maz. 189 A.
CCCXVII : B. N. 1. 6. 250. Grandv. Col.
CCXII : B. N. 11533.
CCXIII : B. N. 9553.
CCXCIII : Mun. 14179.
CCCXIII : *long***. B. N. 11553.
CCCXLIII : *Regin.* 9.
Om. S. Gall 70. *vall. paul.* Théod. Bamb. *add.* 11852. Mun. 4577. 6229. Chelt.

Philippiens.

CL : Théod. *add.* 11852.
CCVIII : *long***.
CCL : *Regin.* 9. Mun. 4577. 6229. 14179.
CCLX : Orl. 16.
CCCL : B. N. 11553.
Om. S. Gall 70. *vall. paul.* B. N. 1. 6. 8. 47. 250. 11505. 11533. Bamb. Grandv. Col. *add.* 11852. Chelt.

Colossiens.

CCVIII : S. Gall. 70. Théod. B. N. 11553. *long***. *add.* 11852. Mun. 4577. 6229.
CCVIIII : Mun. 14179.
CCLXVIIII : *Regin.* 9.
Om. *cæteri.*

I Thessaloniciens.

CCXIII : B. N. 1. 6. 250. 9553. 11533. Grandv. Maz. 189 A.
CXLIII : Théod. B. N. 319. 11553. *add.* 11852.
CXCIII : *Regin.* 9. *long.* Mun. 14179.
CXCIIII : S. Gall 70. 72. 83.
CCXCIII : Mun. 4577. 6229.
Om. *cæteri.*

---

1. Après l'argument des Galates.
2. Après l'argument des Éphésiens.

II Thessaloniciens.
CI : Mun. 4577. 6229.
CVI : *long***.
CVIII : B. N. 11553. Mun. 14179.
CVIIII : *Regin.* 9.
Om. *cæteri.*
I Timothée.
CCXXX : B. N. 1. 8. 250. 9553. 11505. 11553. Théod. Grandv. *long***. *add.* 11852.
CCXXXVIII : Mun. 4577. 6229.
CCVIII : B. N. 9.
CCCXXXV : Mun. 14179.
Om. *cæteri.*
II Timothée.
CLXX : B. N. 11553. *add.* 11852.
CLXXII : Théod. S. Gall 72. 83. B. N. 9. Mun. 4577. 6229. 14179.
CLV : *Regin.* 9.
Om. *cæteri.*
Tite.
XCVII : Mun. 4577. 6229.
XCVIII : Mun. 14179.
CXVII : *Regin.* 9. Théod.
CLXXXII : B. N. 9.
LXVII : B. N. 11553.
Om. *cæteri.*
Philémon.
XXXIIII : Théod. B. N. 11553. *add.* 11852. Mun. 4577. 6229. 14179.
XLV : *Regin.* 9.
Om. *cæteri.*
Saint Paul, sans les Hébreux.
$\overline{\text{V}}$ milia : B. N. 11553.
Fiunt omnes versus **$\overline{\text{X}}$** *epistolæ Pauli* $\overline{n}$. *XIII* (S. Gall 133 : *XIIII*) : Chelt
Hébreux.
DCC : B. N. 11553.
DCCIII : *long***.
DCCC : Mun. 4577. 6229.
Om. *cæteri.*
Saint Paul.
Habet Apostolus versus **$\overline{\text{IIII}}$DCCCCLXVIIIVI** [1] : B. N. 11553.
F[ratre]s versi sunt **$\overline{\text{V}}$D** : Mun. 4577. 6229.
Épitres catholiques.
Pas de stichométrie, excepté :
Epistolæ Johannis III $\overline{\textit{vv}}$. **CCCCL** : Chelt. (S. Gall 133 : **CCCL**).
Epistolæ Petri II $\overline{\textit{ver}}$. **CCC** : Chelt.
I Jean : **CCLXXIIII** : *v.*
Apocalypse.
$\overline{\text{I}}$DCCC : B. N. 1. 250. 254. 11505. Grandv. Chelt.
Om. *cæteri.*

1. Voyez ci-dessus, page 321.

APPENDICE IV

TABLE DES ABRÉVIATIONS EN USAGE ET DE CELLES QUI SONT EMPLOYÉES DANS CE TRAVAIL

I. Manuscrits de la Vulgate.

Ada. — *Codex Adæ,* Trèves 22.
æm. — Bible de San-Millan. Madrid, Académie de l'Histoire, F. 186.
am. — *Codex Amiatinus,* à la bibliothèque Laurentienne.
ambr. — Milan C. 139 *inf.*
arm. — *Book of Armagh,* à Dublin.
bodl. — Évangiles de saint Augustin, Bodl. 857.
cav. — *Codex Cavensis.*
CCC. — *Corpus Christi College,* Oxford, 122.
CCCC. — *Corpus Christi College,* Cambridge, 286.
compl[1]. — Madrid, Université centrale, 31 (d'Alcalá).
compl[2]. — *Ib.,* 32 (id.).
compl[3]. — *Ib.,* 33 et 34 (id.).
δ. — Saint-Gall, 48.
dem. — *Codex Demidovianus.*
dunelm. — Durham, A. II. 16.
durm. — *Book of Durrow,* Dublin, A. 4. 5.
emm. — Évangiles de Saint-Emmeran, à Munich.
fab. — *Liber confraternitatum Fabariensium,* aux archives conventuelles de Saint-Gall.
fuld. — *Codex Fuldensis.*
g[1]. — B. N. 11553 (pour les Évangiles seulement).
g[2]. — B. N. 13169.
gat. — B. N. n. acq. lat. 1587, Évangiles de Saint-Gatien.
gig. — *Gigas librorum,* à Stockholm.
Grandv. — Bible de Grandval, M. Br. *add.* 10546.
harl. (Ev.). — Harl. 1775.
harl. (Paul Cath. Ap.). — Harl. 1772.
holm. — *Codex aureus* de Stockholm.
hub. — Bible de Saint-Hubert, M. Br. *add.* 24142.
ken. — *Codex Kenanensis* ou *Book of Kells,* Dublin A. 1. 6.
laud. — Bodl. *laud.* lat. 102.
leg[1]. — Léon, Chapitre de la cathédrale, 6.
leg[2]. — Léon, San-Isidro, *Codex Gothicus Legionensis.*
leg[3]. — *Ib.,* 1, 3.

lem. — *Codex Lemovicensis,* B. N. 2328.
lich. — Évangiles de Saint-Chad, à Lichfield.
lind. — *Book of Lindisfarne,* M. Br. *Nero* D. IV.
long. — *Codex longobardus,* B. N. 335.
*madr*². — Madrid A. 2.
mm. — Évangiles de Marmoutier, M. Br. Egerton 609.
Mordr. — Bible de Mordramne, Amiens 6. 7. 11 et 12.
mt. — Évangiles de Saint-Martin de Tours, Tours 22.
mull. — *Book of Mulling,* à Dublin.
osc. — Bible d'Huesca. Madrid, Musée archéologique.
ottob. — Vatican, Ottoboni, 66.
paul. — Bible de Saint-Paul-hors-les-Murs.
rush. — Évangiles de Rushworth ou de Mac-Regol, Bodl. D. 24.
sang. — Saint-Gall 1395.
ston. — Évangiles de Stonyhurst.
Théod. — Bible de Théodulfe, B. N. 9380.
tol. — *Codex Toletanus,* à Madrid.
*tol*². — Tolède 2, 2.
vall. — *Codex Vallicellianus* B. 6.

II. Anciennes versions et textes mêlés. Nouveau Testament.

a (Ev.). — *Vercellensis* (Bianchini).
*a*² (Ev.). — *Fragmenta Curiensia* (Ranke, 1872; Batiffol, 1884; White, 1886).
ambstr. (Paul). — *Ambrosiaster* (publié par les bénédictins, 1686).
b (Ev.). — *Veronensis* (Bianchini).
c (Ev.). — *Colbertinus* (B. N. 254. — Sabatier; Belsheim, 1888).
d (Ev. Act.). — *Codex Bezæ Cantabrigiensis* (Scrivener, 1864).
d (Paul). — *Claromontanus* (B. N. gr. 107. — Tischendorf, 1852).
dem. — *Demidovianus* (le N. T. publié par Matthæi, 1782).
e (Ev.). — *Palatinus,* Vienne (Tischendorf, 1847).
e (Act.). — *Laudianus* F. 82 (Tischendorf, 1871).
e (Paul). — *Sangermanensis Petropolitanus* (Sabatier; Belsheim, 1885).
f (Ev.). — *Brixianus* (Bianchini).
f (Paul). — *Augiensis* (Cambridge, *Trinity College,* B. 17. 1. — Scrivener, 1859).
ff (Jacques). — *Corbeiensis Petropolitanus* (Martianay, 1695; Wordsworth, 1885).
*ff*¹ (Matthieu). — *Corbeiensis Petropolitanus* (Martianay, 1695; Belsheim, 1881).
*ff*² (Ev.). — *Corbeiensis,* B. N. 17225 (Belsheim, 1887).
g (Paul). — *Boernerianus Dresdensis* (Matthæi, 1791).
*g*¹ (Ev.). — *Sangermanensis* 15, B. N. 11553, pour les Évangiles seulement (Wordsworth, 1883).
*g*² (Ev.). — *Sangermanensis,* B. N. 13169.
*g*² (Act.). — *Fragmentum Ambrosianum* (Ceriani, 1866).
gig. (Act. Ap., etc.). — *Gigas librorum,* Stockholm (Belsheim, 1879).
h (Matth.). — *Claromontanus Vaticanus* 7223 (A. Mai, 1828; Belsheim, 1892).
h (Act. Cath. Ap.). — Palimpseste de Fleury, B. N. 6400 G. (S. Berger, 1889).
harl. (Paul Cath. Ap.). — Harl. 1772.
i (Ev.). — *Vindobonensis* (Alter, 1791; Paulus, 1795).
l (Ev.). — *Rhedigerianus,* à Breslau (Haase, 1865).

m. — *Speculum* faussement attribué à saint Augustin (Weyhrich, 1878).
n (Ev.). — Saint-Gall 1394 (Batiffol, 1884; White, 1886).
o (Marc). — *Id.* (Batiffol, 1884; White, 1886).
p (Jean). — Saint-Gall 1395 (Haddan, 1869; White, 1886).
q (Ev.). — *Monacensis* (White, 1888).
q (Cath.). — Fragments de Freisingen (Ziegler, 1876).
r (Ev.). — *Usserianus* (Abbott, 1884).
r (Paul). — Fragments de Freisingen (Ziegler, 1876).
r^2 (Ev.). — *Usserianus*[2] (Abbott, 1884).
r^2 (Paul). — Fragments de Gœttweih (Rœnsch, 1879).
s (Luc). — *Fragmentum Ambrosianum* (Ceriani, 1861; Wordsworth, 1886).
s (Act. Cath.). — *Fragmenta Vindobonensia* (Belsheim, 1886).
t (Marc). — *Fragmenta Bernensia* (Hagen, 1884; Wordsworth, 1886).

APPENDICE V

ANCIENNES COTES DES QUELQUES MANUSCRITS ÉTUDIÉS PAR LES BÉNÉDICTINS

I. Manuscrits de Saint-Germain.

NUMÉROS DE 1677.	NUMÉROS DE 1735-1741.	NUMÉROS DU FONDS LATIN.
1 et 2 (*Corb. major*)	14 et 15	11532 et 11533
3 et 4 (Corbie)	16 et 17	11504 et 11505
5 et 6	19 et 20	11534 et 11535
7	23	11549
9	615	11937
10, 11, 14 et 12 (Corbie)	82-85	11938-11941
13 (Corbie)	657	11946
15	86	11553
16	500	11951
17[2] et 780	661	11947
18	666	13171
19 (*Corb. major*)	88	11958
21 (*Corb. minor*)	1200	à Saint-Pétersbourg
23 (Corbie)	669	13174
24	109	11964
32 (Corbie)	105	11957
164	91	11536
625	717	à Saint-Pétersbourg
777	663 (et 664[2])	11955
Sans numéro	1199	13169

CORBIE (PARDESSUS).	FONDS DE CORBIE.	FONDS LATIN.
195	7	17225

II. Manuscrits de Colbert.

NUMÉROS DE COLBERT.	FONDS LATIN.
1	1
61	68
74	58

NUMÉROS DE COLBERT.	FONDS LATIN.
—	—
157 et 158 (*Aniciensis*)	4 et 4^2
181	12
245	11
273	31
630	111
933	36
2200	103
4051	254
6155	342
6180	319

III. Manuscrits du Roi.

ANCIEN FONDS.	FONDS LATIN.
—	—
3563	45
3564	93
5367	6400 G

Pour les autres manuscrits du fonds du Roi, on se reportera aux tables de concordance établies par M. Omont. Voir du reste, pour les manuscrits de Tours, de Reims et de Chartres : E. Mangenot, *Les Travaux des bénédictins de Saint-Maur et de Saint-Vanne sur les anciennes versions de la Bible,* Amiens, 1888 (extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques,* 6[e] série, t. VII et VIII).

APPENDICE VI

DESCRIPTION DES MANUSCRITS

Bibliothèque de la ville d'Abbeville.

N° 1. ÉVANGILES *[1].

Environ 350mm sur 320. 198 ff. 2 col. de 32 l. Écrit en or sur pourpre. Le catalogue attribue ce ms. à la fin du VIIIe siècle. Commencement : *Novum opus...* Fol. 189, *Capitulare evangeliorum* (les ff. 189-198 ne sont pas sur parchemin pourpré). Mutilé. Peintures.

Martène et Durand, *Voy. litt.*, t. II, p. 175; A. Ledieu, *Cat. anal. des mss. de la bibl. d'Abbeville*, 1886, p. 3 (planches); *Ada-Handschr.*, p. 87; *Cat. des mss. des Départements*, in-8°, t. IX, n° 4, p. 409 (Ledieu). — P. 267. 356.

Bibliothèque de la ville d'Amiens.

N° 10. LES QUATRE LIVRES D'ESDRAS.

275mm sur 185. 83 ff. et une garde. 2 col. de 29 à 30 l. IXe siècle. — Fol. 1 : *Inc. liber Ezre. In primo anno...* Fin : *...ad devorationem ignis. Finiunt quinque libri Ezræ profætæ. Deo gratias ago pro hoc facto perfecto.*

Corbie 174. — Bensly, ouvrage cité. — P. 103.

Nos 6, 7, 11 et 12. PARTIES DE LA BIBLE DE MORDRAMNE.

Corbie 64, 166, 165 et 155. — N° 6 : 370mm sur 250. 250 ff. 2 col. de 24 l. Pentateuque. Les ff. 1-3, contenant le sommaire et la préface de la Genèse, ont été ajoutés après coup. — N° 7 : 300mm sur 205. 128 ff. 20 longues lignes. Fol. 1 (Xe siècle env.) : *Liber S. Petri Corbeiæ S. Adalardi.* Josué-Ruth. — N° 12 : 300mm sur 195. 192 ff. 21 l. l. Le f. 1 est un fragment de prière à Jésus-Christ en une belle semi-onciale. Livres sapientiaux. — N° 11 : 305mm sur 195. 96 ff. 23 à 24 l. l. Machabées. VIIIe siècle. — P. 102, 343 et suiv.

N° 18. PSAUTIER.

270mm sur 170. 144 ff. 2 col. de 22 l. Admirables dessins verts et violets. IXe siècle.

Corbie 175. — *Nouveau traité de Diplom.*, t. VI, p. 233; Rigollot, *Mém. de la Soc. des Antiq. de Picardie*, t. III, 1840, p. 306 (planches). — P. 103.

---

1. L'astérisque indique les manuscrits que l'auteur n'a pas vus.

Bibliothèque de la ville d'Angers.

N° 1. Bible.

Reliure ancienne en ais. 450mm sur 340. 2 col. de 50 à 51 l. 2 volumes. T. I : 214 ff., y compris les deux dernières gardes et la première, qui est un fragment de commentaire sur les Évangiles. Fol. 1 v° (le recto est en blanc) : *Desiderii*... Genèse-Prophètes. Le premier cahier paraît refait très anciennement, de même que certains feuillets. — T. II : 207 ff. Job-Apocalypse. Fol. 207 (ixe-xe siècle) : Laodicéens. Les deux dernières gardes du t. I (la dernière forme l'intérieur du plat) et le dernier plat du t. II sont des fragments d'un rouleau des morts. ixe siècle.

De S. Aubin. — P. 220, 235 et suiv., 241, 255, 332, 341, 342, 343 et suiv., 363*.

N° 2. Bible.

Reliure à gros clous. 485mm sur 355. 2 col. de 45 l. 2 volumes. T. I : 308 ff. et une garde. Fol. 1 : *Desiderii*... Genèse-Prophètes. — T. II : 323 ff. Job-S. Paul. Manque le commencement jusqu'à Job, i, 12. F° 323 : Laodicéens.

De S. Aubin. — P. 221, 255, 332, 341, 342, 343 et suiv.

N° 20. Évangiles.

Reliure en grosses planches creusées. 305mm sur 210. 125 ff. plus 4 gardes. 31 l. l. Fol. 1, canons. Fol. 5 : *Expliciunt canones .x. quos Eusebius Cesariensis episcopus prima in grecum, Hieroninno postea in latinum differtur sermonem in decem numeros ordinavit. Lege caute prudenterque, lector karissime.* Fol. 7 : *Indinide sanctæ Trinitatis honomate nunc orditur evangelium cata Matheum. Christi autem generatio*... Manquent les 4 premiers versets de Luc. Fol. 125 : *Explicit numerus evangeliorum quatuor Mathei Marci Luce Johannes secundum Hieronimum de statione gaudio libri ad vincula sancti Petri civitate romana.* ixe-xe siècle. Peintures. — P. 48, 355.

Bibliothèque du grand séminaire d'Autun.

N° 3. Évangiles.

Dérelié. 320mm sur 245. 188 ff. 2 col. de 26 à 32 l. — Fol. 1 v° : *In nomine S. Trinitatis incipiun* (*sic*) *canones vel prologus... Commentatio ponderum... Ratio annorum ab Adam usque ad Christum.* 2 : *Excerpta de libro S. Hieronimi presb. : Omnis qui qualemcumque differentiam facit...* V° : *Exc. de libro S. presb. Hyeronimi ad papam Gaudentium de his qui falsavit Eusebium Emesinus... Inc. ep. S. Hier. ad Damasum ep. : Novum opus...* 4 v° : *Mattheus in in Judea... Pluris fuisse...* 7 v°, canons, avec entrelacs ; arcades surhaussées en fer à cheval. 13 v°, vilaine figure du Christ entouré de deux *cyrubin* et des quatre symboles des évangélistes, le tout dans 5 médaillons. 14 : *Inc. excepta ex libro S. Hieronimi cujus est supra : Quantum ad meam propriam sententiam...* Sommaire de saint Matthieu. 16 : *Liber generationis...* On lit dans le texte même, mais en minuscule, un certain nombre de gloses accompagnées en marge du mot *Exposicio*. Le fol. 165 (Jean, v, 37-vi, 16) est déchiré sauf quelques mots. Il manque un cahier de Jean, xii, 11-xvii, 17. Fin (fol. 186) : *Explecit S. Johannis liber novissemus.* 2e col. : *In nomine* (voyez p. 90)... Au v° et aux ff. 187 r° et v° et 188, images des quatre évangélistes, sous des arcades à entrelacs, leurs symboles sur leurs têtes.

Catalogue général des mss. des Départements, in-4°, t. I, p. 9 (Libri). — P. 90, 355.

Bibliothèque de l'Université de Bâle.

N° A. VII. 3. Psautier grec-latin.

230mm sur 175. 99 ff., dont 5 gardes. 19 à 24 lignes de grec. — En tête, f° 2, on lit une hymne à sainte Brigitte (*Alta audite ta erga...*) et l'Épître de Jésus-Christ *ad Æcagarum : Deus meus et Pater* (texte différent du texte ordinaire; ms. inconnu des auteurs)... Fol. 98 v°, extrait d'Alcuin.

Wettstein, *Proleg. ad N. T.*, Amsterd., 1730, in-4°, p. 9; F. Keller, trad. Reeves, p. 29 et pl. III; H. Omont, *Cat. des mss. grecs des biblioth. de Suisse*, Leipzig, 1886 (extrait du *Centralblatt für Bibliothekswesen*), p. 5. — P. 115, 116.

N° A. N. I. 3. Seconde moitié d'une bible.

Reliure en ais. 525mm sur 380. 174 ff. 2 col. de 51 l. (parfois davantage). Machabées-Apocalypse. IXe siècle.

Fol. 174 v° : *Iste liber est Conradi Cleinherre sumissarii ecclesie argentinensis ad tempus vite sue; post mortem predicti Conradi est fratrum Cartusiensium sicut donatus est per dominum Johannem Mader summissarium ecclesie supradicte.* Un assez grand nombre des mss. de la Chartreuse de Strasbourg ont été donnés à la Chartreuse du Petit-Bâle à sa fondation, peu après 1401 : ainsi les mss. B. I. 6 et A. N. I. 2. Ce dernier ms., qui est une partie d'une bible du XIe siècle, porte la note : *Istam partem biblie dederunt propter Deum Valli beate Margarete ordinis Cartusiensis in Basilea minori venerabiles patres prior et conventus ejusdem ordinis Cartusiensis prope Argentinam.* Sur la bibliothèque de la Chartreuse de Strasbourg, voyez C. Schmidt, *Livres et bibliothèques à Strasbourg*, Mulhouse, 1877 (extrait de la *Revue d'Alsace*), p. 22, et *Zur Gesch. der ältesten Bibliotheken zu Strassburg*, Strasb., 1882, p. 19. Je ne sais lequel des mss. de Cleinherre est celui que Wettstein mentionne dans ses *Prolegomena ad N. T.*, 1730, p. 85 et édit. Semler, 1764, p. 222. — P. 224, 332, 341, 358 et suiv.

N° B. I. 6. Parties d'une bible.

Reliure ancienne sur ais. 480mm sur 345. 128 ff. (sauf erreur). 40 l. l. Les ff. 33-36, 45, 47, 50-53, 59, 63, 76, 78, 82-85 et 126 ont été refaits. — Fol. 1 : *Primum queritur...* etc. Saint Paul. 37 : Actes. 49 : Apocalypse. 54 v° : Épîtres catholiques. 60 : Prophètes. Le f. 127 fait partie d'Amos; le f. 128 est un fragment des Juges. Xe siècle.

Ancien n° A. G. VI. — Fol. 3 : *Titulum secunda pars biblie antiqua littera F. XIII Cartusiensium in Basilea.* 127 v° : *Iste liber est Conradi Cleinherre ad tempus vite sue; post mortem ejus est fratrum Cartusiensium prope Argentinam.* — Wettstein, *Prol. ad N. T.*, 1730, p. 85. — P. 76, 130, 209, 338, 357 et suiv.

N° B. II. 11. Évangiles.

295mm sur 210. 363 pages. P. 2 : *Inc. Evang. sec. Mattheum.* 3 : *Plures fuisse...* etc. P. 332, *capitulare evangeliorum.* IXe siècle.

P. 1 : *Cartusiensium in Basilea.* P. 3 : *Liber iste est Cartusiensium Bas., datus eis a domino Anthonio, quondam decano Rinfeldie, cujus anima requiescat in pace. Amen.* 1439. — *Ada-Handschr.*, p. 59. — P. 253, 255, 354.

Bibliothèque royale de Bamberg.

N° A. I. 5. Bible.

Reliure en peau de truie avec l'emblème du chapitre de Bamberg; au dernier plat, la date de 1611 et les armes du prévôt J.-G. Neustetter et du doyen G.-T.-P.-H. de Kotzau. — 476mm sur 346. 423 ff. 2 col. de 50 à 51 l. Le recto du fol. 1 est doublé de papier. — 1 v° : *Inc. Ep. S. Hieronimi ad Paulinum...* 5 v° : *Inc. versiculi Albini magistri...* Le ms. se termine avec l'Épître aux Hébreux. IXe siècle. Peintures.

F.-U. Kopp, *Bilder u. Schriften d. Vorzeit*, t. I, 1819, p. 184 (facs.); H.-J. Jaeck, *Vollst. Beschr. d. œffentl. Bibl. zu Bamberg*, 3 parties en 4 vol., Nuremberg, 1831-1835, et *facsimile* en 4 cahiers, Leipzig, 1833-1836, in-fol.; J.-O. Westwood, *The bible of the monastery of S. Paul*, Oxford, 1876, in-4°, p. 28; F. Leitschuh, *Führer durch die k. Bibl. zu Bamberg*, 1878, p. 21; le même, *Aus den Schätzen der k. Bibl. zu Bamberg*, Bamberg, 1888, in fol., pl. I-V, et *Der Bilderkreis*, p. 78; A. Springer, *Die Genesisbilder*, Leipzig, 1884, p. 683 (extrait des *Abh.* de l'Académie de Leipzig, t. IX); *Ada-Handschr.*, p. 75 et pl. XXIV. — P. 200, 206, 234, 241, 255, 332, 343 et suiv., 363.

N° A. I. 14. Psautier quadruple.

Reliure semblable à celle du volume précédent. — 400mm sur 310. 170 ff. 4 col. de 40 l. Écriture paraissant du XIe siècle. Fol. 1 v° : *Ep. B. Hieronymi de diapsalmata...* 2 : *Inc. ep. S. Hier. ad Sunniam...* 10 : *David filius Jesse... Psalterium Romæ...* V° : *Scio quosdam...* 11 v° (en capitale rustique rouge) : *Nongentis pariterque novem...* 12 v° (de même) : *Psallere qui docuit...* 13, le Psautier quadruple, suivi des Cantiques de l'Écriture sainte, avec l'Oraison dominicale, le Symbole des Apôtres et le *Te Deum*, puis la litanie, le *Gloria in excelsis* et le Symbole de Nicée, en grec et en latin, enfin le Symbole d'Athanase, en latin seulement. Fin : ... *substantiæ sed...*

J. Schœnfelder, *Serapeum*, t. XXVI, 1865, p. 321; Tommasi; Hamann, de Lagarde et Wordsworth, ouvrages cités. — P. 130.

Bibliothèque de la ville de Berne.

Nos 3 et 4. Bible.

Ms. fortement rogné. 455mm sur 355 (largeur primitive : 380). T. I : 209 ff.; t. II : 154. 2 col. de 51 l. Il manque un feuillet avant les ff. 10 (Eccl., VII, 3-XII, 2), 19 (Sir., VII, 1-XI, 9) et 63 (Tob., XIV, 2-Jud., IV, 8) du t. II, et plusieurs avant le f° 149 (Eph., VI, 18-I Tim., II, 4). — Fol. 1 : *Inc. præf. S. Hieronymi... Desiderii...* T. I : Genèse-Psautier; t. II : Proverbes, etc. L'Apocalypse est mutilée à partir de II, 1. IXe siècle.

H. Hagen, *Catal. codd. Bernensium*, Berne, 1875; *Ada-Handschr.* — P. 208, 234, 241, 255, 332, 343 et suiv.

N° A. 9. Bible.

445mm sur 350. 329 ff. 2 col. de 54 l. Plusieurs initiales ont été coupées. — Fol. 1 (sur un double feuillet indépendant) : *Domino excellentiss. atq. sereniss. regi Hlottario... Maurus : Cupienti mihi... Inc. Cœna nuptialis... : Quidam vir magnus...* 3 : *Inc. prol. S. Hieronimi : Desiderii...* 64 : *Inc. liber Regum primus. Inc. utriusq. Testamenti brevis collectio a b. Hysidoro episc. edita : Plenitudo N. ac V. T....* 155 v° : *Tunc surget dux per U nomine...* 247 : *Audite christiani in episcopatu Viennensi...* (incomplet à la fin). 259 : Évangiles. 321 v° : *Inc. prol. in vita S. Johannis ap. et ew. : [M]iletus servus Christi...* 323 v° : *VII kal. jan. S. Crescentis Viennensis episc. : Traditur primum Crescentem... moritur Anastasio adhuc principe.* 324 : *Inc. Sephartallim* (Psautier hébraïque)... Fin (mutilé) : ... *salutare Dei nostri* (Ps. XCVII de la Vulgate, v. 3). Lacunes de Ex., V, 3 à XXXIII, 4 et de Sir., II, 1 à XXI, 31. Esth., I, 17-Jud., VII, 17 a été refait au XVe siècle environ. XIe siècle.

Hagen, *Catal.*; De Rossi, *Inscr. chr.*, t. II, p. 263; Delisle, *Hist. Litt. de la Fr.*, t. XXIX, p. 450; U. Chevalier, *Bull. d'hist. eccl. du dioc. de Valence*, t. X, 1890, p. 185. — P. 62, 130, 331, 341, 352 et suiv.

N° 671. Évangiles.

160mm sur 115. 78 ff. 32 à 36 l. Fol. 74 v°, acrostiche au nom d'Ælfred. IXe-Xe siècle. Fol. 75 v° : † *Æthelweard cyth Ceolbrehte thæt ic wille thæt thu agife*

tha twegen dælas thære teothunge from Bedewindan (« Æ. fait savoir à C. que je veux que tu livres les deux parts de la dîme de Bedwin [Wilts] ». xe siècle).

Fol. 78 (xvie siècle) : *Bourietus Vincent de Cyrerio.* — Hagen. — P. 56.

Bibliothèque de la ville de Boulogne.

N° 12. MANUSCRIT INACHEVÉ DES ÉVANGILES *.

245mm sur 205. 57 ff. 2 col. de 26 l. Écrit en entier en minuscule d'or. Parallèles en rouge. Fol. 1, canons. 7, saint Matthieu. Après saint Matthieu, 10 ff., dont 6 contiennent l'*incipit* et l'initiale des autres Évangiles. IXe siècle.

De Saint-Vaast. — Description due à l'obligeance de M. E. Chatelain. — *Catal. des mss. des Départements*, in-4°, t. IV, p. 579 (Michelant) ; *Ada-Handschr.*, p. 38 et 96. — P. 285, 356.

Bibliothèque communale de Cambrai.

N° 309. ÉVANGILES.

245mm sur 190. 193 ff. 22 l. l. Les paroles de Jésus-Christ sont écrites en vert, ainsi que quelques autres passages. Fol. 2 : *Novum opus*... etc. 7, canons. 16 v°, dans un losange entouré de quatre compartiments, un personnage imberbe et couronné (le Christ), tenant dans la main droite une lance et dans la gauche une hostie. Dans les médaillons, quatre femmes tenant : 1° un livre, 2° une balance, 3° une torche et un vase qui se renverse, 4° une lance et un bouclier. 17, assez bel emblème de saint Matthieu. Au dessous, en rouge sur vert : *Hoc Mattheus agens*... 18, en face d'un cadre vide, le commencement de l'Évangile, en capitales, par lignes alternativement rouges et vertes, avec une initiale à ligature. Fin du IXe siècle. — 193 (XIe siècle environ) : *Hec sunt nomina malefactorum qui ecclesias in S....rem* (ou *ren*) *cum comite Rainero succenderunt*... (Il s'agit des violences commises par Rainier IV, comte de Hainaut, en 973 ; la ville incendiée est peut-être *Scherem* ou Chéreng [?].)

A. Durieux, *Les mss. de la Bibl. de Cambrai*, s. d., pl. I et II ; *Mon. Germ., Script.* t. VII, p. 439. — P. 285.

Cambridge. Bibliothèque de l'Université.

N° II. 6. 32. BOOK OF DEER.

Publié avec de nombreux fac-simile : *The Book of Deer, ed. by* J. Stuart, Edimb., 1869, in-4°. Warren, *Liturgy of the celtic church*, Oxford, 1881, p. 164. VIIIe-IXe siècle. — P. 43.

N° KK. 1. 24. PARTIE DES ÉVANGILES.

305mm sur 225. 238 ff. 21 l. l. LUC, I, 15-JEAN, XX, 17. Saint Jean commence à I, 18. VIIIe siècle.

Westcott (*facs.*). — P. 43.

N° LL. 1. 10. PASSIONS DES QUATRE ÉVANGILES.

230mm sur 180. 18 l. l. Belle écriture pointue. Ornements paraissant irlandais Images des évangélistes dans le genre saxon. VIIIe siècle. — P. 43.

Cambridge. « Corpus Christi College ».

N° 197. Fragments des Évangiles.

285mm sur 220. 19 l. l. Fin : Luc, xxii, 16 ; manque en particulier Jean, x, 29-Luc, iv, 6. Était déjà mutilé au xvie siècle. Une note de ce temps dit que le ms. a été envoyé par saint Grégoire à saint Augustin. Il paraît que le reste du ms est à *St. Augustine's College,* Canterbury. viiie siècle.

L'Évangile de saint Jean a été publié par J. Goodwin, *Publ. Cambr. Antiq. Soc.*, 1847. — P. 43.

N° 286. Évangiles.

240mm sur 190. 263 ff. 2 col. de 25 l. *Hederæ*. Écriture onciale du viie siècle. Gloses saxonnes. Corrections en une jolie semi-onciale penchée.

De Saint-Augustin, à Canterbury. — *Palæogr. Soc.*, pl. xxxiii, xxxiv et xliv ; Westwood, *Pal. sacra,* pl. xi ; Garrucci, *Storia della arte cristiana,* t. III, pl. cxli ; Wordsworth : X. Signe usité : *CCCC*. — P. 35, 355.

Cambridge. « Trinity College ».

N° B. 10. 5. Épîtres de saint Paul.

295mm sur 240. 67 ff. Commence à I Cor., vii, 32. ixe siècle. — P. 44, 341, 358.

Bibliothèque du monastère de la Cava.

N° 14. Bible *.

320mm sur 265. 303 ff. 3 col. de 54 l.

Silvestre, pl. cxli ; L. Ziegler, *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, 1876, p. 653 ; *Codex diplomaticus Cavensis,* t. I, 1873, *Append.*, p. 1 ; Corssen, *Ep. ad Galatas,* p. 7 et *Ada-Handschr.*, p. 39 ; Vercellone : K ; Tischendorf : *cav.* ; Wordsworth : C. — Il existe à Rome, dans le ms. 8484 du Vatican, une copie du *Codex Cavensis,* faite par Ign. de Rossi, de 1829 à 1831, pour A. Mai. — P. 14, 150, 334, 341, 347 et suiv.

Bibliothèque de la ville de Chartres.

N° 67. Bible.

Reliure en ais, avec fermoirs. 2 vol. 525mm sur 365. T. I : 247 ff. (le dernier a été refait) ; t. II : 234 ff. Commencement : *Desiderii...* Il y a une lacune entre le t. I, qui finit avant la fin des Proverbes, et le t. II, qui commence avec les derniers mots de l'Ecclésiaste. 2 col. de 50 l. Aux ff. 232 et 233, une notice sur ce ms. et sur l'église Saint-Étienne de Dreux. xie-xiie siècle.

Ancien n° 495. — P. 181, 331, 341, 343 et suiv.

Bibliothèque du chapitre métropolitain de Cologne.

N° 1. Bible.

500mm sur 355. 382 ff. 2 col. de 51 l. Grandes initiales argent et violet. Fol. 1 (ixe-xe s.) : *Liber S. Petri a pio patre Heriman*[*no*] *datus*. Mutilé à Apoc., xxii, 11.

Ecclesiæ metrop. Coloniensis codd. mss. descrips. Ph. Jaffé *et* G. Wattenbach, Berlin, 1874 ; *Ada-Handschr.* — P. 200, 212, 234, 241, 255, 336, 341, 343 et suiv., 363.

Bibliothèque royale de Copenhague.

Nouveau fonds royal, n° 1. Partie d'une Bible.

330mm sur 260. 40 ff. 2 col. de 60 l. Titres courants à partir du f. 17. Commencement (dans la préface du Psautier) : . . . *sint David Psalmi*. Fin : . . . *non inveniretur in eo. Dixerunt* (Dan., vi, 5). ixe siècle.

Renseignements dus à la bienveillance de M. Delisle. — L. Delisle, *Bibl. de l'Éc. des Chartes*, t. XLVI, p. 321. — P. 181, 351, 365.

Bibliothèque publique de Douai.

N° 12. Évangiles.

285mm sur 185. 111 ff. 2 colonnes étroites de 30 l. Minuscule fine paraissant du viiie-ixe siècle. Fol. 1 : *Plures fuisse*... 3 v° : *Satisque miror, Eusebi*... 8 v°, *capitulare evangeliorum*. 23, canons. L'*explicit* du sommaire de Matthieu est en runes. 36, inventaire d'un mobilier de sacristie.

De Marchiennes. — *Cat. des mss. des Départements*, in-4°, t. VI, p. 8 (Dehaisnes). — P. 91, 354.

Bibliothèque de l'Université de Dublin, à « Trinity College ».

Book of Armagh.

195mm sur 150. 221 ff. sont numérotés, mais le ms. commence avec le fol. 2. 2 col. de 34 l. dans la partie qui contient le N. T. Cahiers inégaux. Lacune de Matth., xiv, 33 à xxi, 4. Le N. T. commence au fol. 25, après la *Confessio Patricii*. En tête, on lit, après l'Épître à Damase (*Novum opus*...) et les canons d'Eusèbe, les *breves causæ* (ou *brevis interpretatio*), c'est-à-dire les sommaires des quatre Évangiles, réunis tous ensemble et suivis de l'*interpretatio ebreorum nominum*, de l'argument de saint Matthieu et de l'image des quatre évangélistes : *homo, leo, vitulus, aquila*. Le premier Évangile commence au fol. 32 et finit par un *explicit* barbarement écrit (ainsi que plusieurs passages et en particulier l'oraison dominicale) en lettres grecques. Copié en 812. Je renvoie aux auteurs pour la description de ce ms. et à l'évêque Reeves pour son histoire.

Ch. Graves (évêque de Limerick), *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. III, 1847, p. 316; C.-W. Schœll, *De eccles. Britonum Scotorumq. historiæ fontibus*, Berlin, 1851, p. 62 ; W. Reeves (évêque de Down et Connor), *Memoir of the Book of Armagh*, 1861, et *Proc. Roy. Ir. Ac.*, 3e série, t. II, 1891, p. 77; *The book of Deer*, p. xxxv; d'Arbois, p. lviii ; E. Hogan, *Documenta de S. Patricio ex libro Armachano*, 2 vol., Bruxelles, 1884 et 1889 (comparez *Analecta Bollandiana*, t. I, 1882, p. 531 et *Ir. eccles. Record*, 3e série, t. VII, 1886, n° 7); Wh. Stokes, *The tripartite life of S. Patrick*, t. I, 1887, p. xc; Wordsworth : D. Signe usité : *arm*. — P. 31, 340, 342, 354 et suiv. 366.

Book of Mulling.

160mm sur 115. 2 colonnes inégales de 26 à 44 lignes. Les préliminaires et le texte copié à la fin sont en longues lignes et ont jusqu'à 40 lignes à la page. Cahiers de 12, 22, 17, 1, 28, 14 et 4 ff. ; 98 ff. Les 4 ff. de la fin contiennent un fragment de Matth., xxvi et xxvii et de Marc i-vi ; ils sont étrangers au ms. Il manque une des figures d'évangélistes. ixe siècle.

Facsimile dans Westwood, *Pal. sacra*, pl. xix et *Anglo-sax. mss.*, p. 93 et dans Gilbert, pl. xx et xxi. *The book of Deer*, p. xxxv; Warren, *Liturgy of the Celtic church*, p. 171. Signe : *mull*. — P. 33.

Nº A. 1. 6. Book of Kells.

D'Ussher. — Westwood, *Pal. sacra*, pl. xvi et xvii et *Angl.-sax. mss.*, pl. viii-xi; *Pal. Soc.*, pl. lv-lviii, lxxxviii et lxxxix; Gilbert, pl. vii-xviii; Todd, *Vet. monum.*, t. VI, Londres, 1869, in-fol.; décrit et collationné par Abbott, ouvrage cité; *Revue celtique*, t. VI, p. 354; Wordsworth : Q. Signe : *ken*. — P. 41, 353.

Nº A. 4. 5. Book of Durrow.

W. Reeves, *Life of S. Columba*, Dublin, 1857, in-4º, p. 276; Westwood, *Pal. sacra*, pl. xix et *Anglo-sax. mss.*, pl. iv-vii; Gilbert, pl. v et vi; description et collation dans Abbott (cf. *Hermathena*, 1892, p. 199); *Rev. celt.*, t. VI, p. 355. Signe : *durm*. — P. 41, 353.

Nº A. 4. 6. Évangiles.

2e ms. d'Ussher. — Abbott (collation et *facs.*). Westcott et Hort. : r^2. — P. 42.

Nº A. 4. 15. Codex Usserianus.

Westwood, *Pal. sacra*, pl. xix; Gilbert, pl. ii; description, édition complète et *facsimile* dans Abbott; *Rev. celt.*, t. VI, p. 350; *Pal. soc.*, N. S., pl. xxxiii. Westcott et Hort : *r*. — P. 31, 353.

Nº A. 4. 23. Book of Dimma.

175mm sur 140. Vilaine minuscule irlandaise du ixe siècle. Hideuse décoration avec figures géométriques dans le genre du *Book of Deer*.

Contenu dans un bel écrin du xiiie siècle, paraissant en cuivre doré, à entrelacs, avec des cabochons, dont un en cristal de roche. — Warren, p. 16; *The book of Deer*, p. xxxiv. — P. 43.

« Royal Irish Academy », Dublin.

Nº D. II. 3. Missel Stowe.

140mm sur 110. 111 ff. Saint Jean est écrit aux ff. 1-11, en longues lignes, de 26 à 31 à la page, d'une main qui semble du xe siècle. Tel paraît être également l'âge du missel. Au vº du fol. 11 est l'image de saint Jean, surmontée de l'aigle, dans un cadre formé d'entrelacs.

B. Mac-Carthy, *Trans. R. I. A.*, t. XXVII (1886), p. 135; Warren, *The liturgy and ritual of the Celtic church*, Oxford, 1881, p. 207; Wh. Stokes, *The irish passages in the Stowe Missal*, Calcutta, 1881, p. 16; d'Arbois, p. lxxxvii. Sur le précieux *shrine* où était enfermé le ms. et qui a été fait, dans le deuxième quart du xie siècle, aux frais de deux rois de Cashel et d'Irlande, voyez en dernier lieu J.-H. Todd, *Trans. R. I. A.*, t. XXXII (1859), *Archæology*, p. 1. — P. 42.

Bibliothèque du chapitre de Durham.

Nº A. II. 16. Évangiles.

Relié aux armes de l'évêché. — 350mm sur 240. 134 ff. 2 col. de 29 l. pour la 1re main, 27 pour la 2e et 30 pour la 3e. 1re m. : Matth., ii, 13 *et esto*-Luc, xvi, 15 (ff. 1-23, 34-86 et 102). Très belle onciale du viiie siècle. Belles initiales irlandaises à entrelacs (l'initiale de Marc est surmontée d'une figure curieuse). En tête de Marc, une rubrique en semi-onciale irlandaise. Cahiers numérotés par une main saxonne. Luc commence à i, 27. Les ff. 11 et 71 sont mutilés. — 2e m., ff. 24-33 et 87-101 : Matth. xxiii, 3-xxviii, 14 et Luc xvi, 15-xxiv. Semi-onciale saxonne du viiie siècle. — 3e m., ff. 103-134 : Jean i, 27 *dignus*-xv, 16 et xvi, 33-xxi, 8 *ducentis*. Semi-onciale qui paraît également du viiie siècle. Ni

sections ni parallèles dans le 2e ms., ni dans le 1er, à partir de Luc. Le ms. a été mutilé au commencement du XVIIIe siècle par ordre des doyen et chapitre; les pages manquantes ont été données à Wanley et sont, au moins en partie, à *Magdalen College*, Cambridge, dans la collection de Pepys (renseignement dû à l'obligeance du Rév. Greenwell). Fol. 60 v°, chartes de Robert, évêque de S. Andrews et de Thomas, archevêque d'York, en faveur de Durham, copiées au XIIIe siècle. Fol. 101 v°, bulle en faveur de Durham, écrite au XIVe siècle. Attribué à Bède.

Westwood, *Anglo-sax. mss.*, pl. XVII. Wordsworth : Δ. — Voyez p. 39, 355.

N° A. II. 17. Parties des Évangiles.

Relié aux armes de l'évêché. — 345mm sur 270. 111 ff. Les ff. 1-102 constituent un ms. anglo-saxon des Évangiles, écrit au commencement du VIIIe siècle à 22 l. l., incomplet, comprenant Jean et Marc incomplets et quelques parties de Luc. En tête de Jean, très belle initiale dans le genre du ms. de Lindisfarne, dans les tons verts et violets. *Interpretatio.* — Les ff. 103-111 sont un fragment en onciale écrit à 2 col. de 22 l. : Luc, XXI, 33 *cælum*-XXII, 26 et XXII, 33-XXIII, 44 *horam*. *Hederæ* dans les titres courants. Les marges inférieures sont coupées; la hauteur actuelle est d'environ 250mm. La col. a 250 ou 255mm de haut et une largeur variable. Sections, parallèles. Écrit *per cola et commata*. Fol. 80 : *Boge mese preost god preost. Mantat.* Fol. 106 : *Boge messe preost god preost. Aldred god biscop.*

The book of Deer, p. XXXV. — P. 38.

Bibliothèque de l'abbaye d'Einsiedeln.

N° 1. Bible.

Reliure ancienne en truie, avec coins. — 480mm sur 375. Quelques-uns des premiers ff. ont été refaits au XVe siècle. Commencement : [*Frater Ambrosius*]... *Desiderii*... La Genèse commence à III, 9. Après la Genèse, image au trait, en rouge, représentant Dieu bénissant et sept personnages. Autres images dans le même style. Après les Évangiles, un *capitulare Evangeliorum*. Commencement du Xe siècle.

M. Gerbert, *Iter alemannicum*, 1765, p. 192; 2e édit., 1773, p. 204. — P. 132, 332, 363.

Nos 5-7. Bible suivant l'ordre des offices.

285mm sur 195. Commencement du Xe siècle. T. I : 612 p., 32 l. *Desiderii*... Genèse-Apocalypse, XXII, 6. T. II : 522 p., 33 l. Ézéchiel-Esdras. Le t. III parait faire partie d'un autre ms. : 250mm sur 180. 305 ff. 28 l. I Rois, XIV, 5-Machabées. — P. 132, 338.

N° 17. Évangiles.

285mm sur 195. 383 p. Commencement : *Novum opus*... Commencement du Xe siècle. P. 383, un inventaire de reliques, où sont mentionnés S. Colomban, S. Gall, S. Othmar et S. Magne. — P. 129, 133.

Bibliothèque de la ville d'Épernay.

N° 1. Évangiles d'Ebbon.

265mm sur 210. 178 ff. écrits, dont 2 gardes. 23 l. l. Fol. 3 : *Ebo Remense decus*... 164 v°, *capitulare evangeliorum*. Peintures. Minuscule d'or. IXe siècle.

Mabillon, *Annales O. S. B.*, t. II, p. 508; *Gallia chr.*, t. IX, p. 34; De Bastard, pl. CXIX-CXXII; *Catal.*, 1867, p. XI; P. Paris, *Comptes rendus de l'Ac. des Inscr.*, 4e série, t. VI, 1878, p. 97; E. Aubert, *Manuscrit de l'abbaye de Hautvillers dit évangéliaire d'Ebon, Mém. de la Soc. des Antiquaires de France*, t. XL, p. 111, et à part, 1880; Dümmler, t. I, p. 623; *Ada-Handschr.*, p. 93 et pl. XXXV et XXXVI; *Recueil de fac-simile à l'usage de l'École des Chartes*, nº 139. — P. 255, 278, 280, 355, 356.

Bibliothèque Laurentienne, à Florence.

CODEX AMIATINUS *.

Ce manuscrit est décrit dans le catalogue de Bandini, Supplément, t. I, p. 617. Le texte a été publié par Tischendorf, Heyse, Tregelles et P. de Lagarde. Voyez F.-F. Fleck, *Wissenschaftl. Reise*, Leipzig, t. I, 1837, p. 129; K. Hamann, *Zeitschr. f. wiss. Theol.*, t. XVI, 1873, p. 596; P. Corssen, *Jahrb. f. prot. Theol.*, t. IX, 1883, p. 619; P. de Lagarde, *Mittheilungen*, 1884, p. 243; de Rossi, *La Biblioteca della Sede apostolica*, Rome, 1884, in-4º (extrait des *Studi di Storia e Diritto*, t. V), *Bibliotheca apostolica Vaticana, Codices Palatini latini*, t. I, 1886, in-4º, p. LXXVII et *La Bibbia offerta da Ceolfrido* (comparez les auteurs cités en tête de notre travail); *The Palæographical Society*, N. S., pl. LXV et LXVI (White); H.-J. White et W. Sanday, dans les *Studia biblica*, t. II, Oxford, 1890, p. 273 et 309; Th. Zahn, *Gesch. d. neutestamentl. Kanons*, t. II, I, 1890, p. 278. — P. 37, 157, 200, 333, 341, 344 et suiv.

Bibliothèque publique de Genève.

Nº 1. BIBLE.

Reliure sur ais, à gros clous de cuivre portant les armes du chapitre de Saint-Pierre. Fermoirs arrachés. — 600mm sur 380. 423 ff., sauf erreur. 2 col. de 58 l. Commencement : *Frater Ambrosius*... Manque MATTH., I-V, 22. Grandes initiales de genre italien, en rouge, jaune (dominant), vert, bleu et brun. Xe-XIe siècle. — Aux ff. 3 et 155 vº, chartes genevoises, du XIIe siècle. A la fin : *Fredericus Januensis episc. hos libros dedit et* (?) *de suo addidit : Hanc inprimis historiam*... Autre écriture : *Hos mense Christi constat* (?) *libamine pasci*... *Presbiteri*... *Diaconi*... *Subdiaconi*...

F. Bonivard, *Chronique de Genève*, 1867, t. I, p. 64 (Bonivard cite un catalogue des évêques qui a disparu); Spon, *Hist. de Genève*, t. I, 1730, p. 21; J. Senebier, *Catal. raisonné des mss. conservés dans la bibl. de la Ville et Rép. de Genève*, 1779, p. 51; E. Mallet, *Mém. et doc. p. p. la Soc. d'Hist. et d'Archéol. de Genève*, t. II, 1843, II, p. 6 et 20; H.-E. Gaullieur, *Hist. et descr. de la Bibl. de Genève*, Neuchatel, 1850; Lefort et Lullin, *Regeste genevois*, 1866, nos 276, 284 et 431. — P. 141, 337, 341, 347 et suiv.

Nº 6. ÉVANGILES.

Reliure aux armes de Genève avec les mots : GENEVEN[SI] BIBLIOTH[ECÆ] BON[AVENTURA] VULC[ANIUS] BRUG[ENSIS] D. — 285mm sur 205. 238 ff., dont une garde en tête; cette garde est un fragment de lectionnaire, du IXe siècle environ. 21 l. l. *Hederæ* à un titre courant. Très belles grandes initiales à entrelacs très développés, de genre irlandais. Quelques initiales sont entourées de pointillés. Fol. 2 : *Novum opus*... Fº 9-15 vº, canons en couleurs très vives. VIIIe-IXe siècle.

Senebier, p. 63. — P. 57, 356.

Bibliothèque grand-ducale de Karlsruhe.

FONDS DE REICHENAU, Nº 211. ÉVANGILES.

245mm sur 160. Cahiers de 10 ff. Mutilé. MATTH., IV, 18 *Galileæ*-JEAN, XIV, 31. Interpolations liturgiques : *In illo tempore dixit Jhesus discipulis suis.* IXe siècle. — P. 56.

Bibliothèque cantonale de Lausanne.

N° U. 964. Bible.

335mm sur 245. 509 ff. 2 col. de 46 à 53 l. Fol. 1 : *Frater Ambrosius*... 197 v° : Psautier liturgique. 471, *Interpretatio*. Belle et riche illustration qui n'est pas dans le style traditionnel. Ms. paraissant méridional. XIIIe-XIVe siècle. — P. 87.

Archives de la cathédrale de Léon.

N° 6. Seconde partie d'une Bible.

370mm sur 240. 275 ff. 2 col. de 38 à 55 l. Ésaïe-Apocalypse. Peintures. *Hederæ*. Xe siècle (920).

N° du XVe siècle : LIII. — F. Arevalo, *S. Isidori Opera*, t. II, p. 66 et 91 ; Egurén, p. 46 ; J. Tailhan, dans les *Nouveaux Mélanges* du P. Cahier, t. IV, 1877, p. 306 ; R. Beer et J.-E. Diaz-Jimenez, *Catál. de los códices de la S. Igl. cat. de Léon*, Léon, 1888, p. X et 6. M. Beer reconnaît dans cette bible celle qui a été donnée en 928 par l'évêque Frunimius II. Scrivener : *leon*[1] (mieux : *leg*[1]). — P. 17, 154, 333, 341.

N° 15. Palimpseste.

315mm sur 210. 184 ff. 31 l. l. Écriture visigothique paraissant du Xe siècle. Ce ms. contient la traduction d'Eusèbe par Rufin ; il est en très mauvais état. Note arabe au fol. 120.

L'écriture recouvre, pour la plus grande partie, la *Lex romana visigothorum*, qui paraît écrite au VIe siècle. 80 ff. contiennent des textes bibliques écrits en deux colonnes, perpendiculairement à la deuxième écriture, d'une écriture lavée qui paraît une semi-onciale du VIIe siècle environ. Les ff. du ms. biblique ont été pliés en deux pour former le nouveau ms. Le ms. biblique semble avoir eu 76 l. à la colonne. On voit une grande lettre au commencement de chaque colonne. Au f. 22 v° il y a des notes marginales d'une écriture analogue à celle du ms.

Les passages bibliques sont conservés dans les ff. 1-16 (1-6, fragments), 17 (titre courant : *Hiezecielis*), 18, 20-23, 26-30, 35-45 (40 v°, 2e col. : Jér., XXXVI, 14 ; le commencement de ce verset termine le fol. 41 v°, 2e col.), 49, 52-54, 59-62, 67-69, 72, 73, 76-78 (77, 1re col., en bas : II Cor., V, 10), 83-85 (84 : *Corinthios II* — III, 3 ; v°, 1re col. : IV, 1), 92, 110, 115 (v° : *Macabeorum I* — IX, 54 et X, 7), 117 (I Jean, V, 3), 120, 121 (Act., XIV, 21 ; 2e col., XV, 24 ; v°, 2e col. : XVI, 38), 124-127 (124 v°, même feuillet plié que 117 : I Jean, IV, 2 ; 2e col. : V, 12 ; 125 v°, 2e col. : I Chron., XXVII, 14), 132 (fragment), 133, 140 (v° : *Paralypomenon II*), 141, 144, 145, 148-150, 155, 156 ([*Col*]*oscenses*), 174, 181 et 182.

R. Beer : *La Estafeta de Léon*, 8 octobre 1887, *El Carbayon* d'Oviédo, 14 et 15 octobre 1887, *Boll. de la R. Acad. de la Historia*, t. XII, II (février 1888), p. 103, et *Catál.*, p. 16 ; S. Berger, *Notice* ; *Lex romana visigothorum, edition fototipica*, Madrid (sous presse). — P. 8.

Archives de la collégiale de San-Isidro de Léon.

Codex gothicus Legionensis.

Reliure moderne en velours bleu, à fermoirs d'argent. — 470mm sur 345. 517 ff. (Schepss, d'après M. Beer). 2 col. de 51 l. Notes arabes sur les marges. Commencement du texte : *Desiderii*... Peintures. Année 960.

Une collation complète de la première partie de cette bible (texte et marge), faite en 1587 par l'évêque de Léon Fr. Trugillo et destinée par lui au cardinal Carafa, est con-

servée à la Vaticane sous le nº 4859. — Egurén, p. 47; Vercellone, *Variæ lectiones*, t. I, p. XCIII; Tailhan, p. 307; S. Berger, Notice. Scrivener: *leon*² (mieux : *leg*²). — P. 18, 154, 157, 334, 341, 343 et suiv.

Nº 1. 3. BIBLE.

3 volumes. T. I : 540ᵐᵐ sur 375 ; 2 col. d'env. 45 l. : Genèse-Job ; t. II : 550ᵐᵐ sur 370 ; 2 col. de 45 à 47 l. : Psautier, Prophètes ; t. III : 515ᵐᵐ sur 350 ; 2 col. de 40 à 41 l. : Tobie-N. T. IV Esdras. Peintures. Année 1169.

Egurén, p. 47 ; Tailhan, p. 307. — P. 21, 334, 341.

Cathédrale de Lichfield.

BOOK OF S. CHAD *.

Codex S. Ceaddae ou *Gospel of Teliau*. — Westwood, *Pal. sacra* et *Anglo-sax. mss.*, pl. XXIII ; *Pal. Soc.*, pl. XX-XXII et XXXV ; Bradshaw, *Collected papers*, 1889, p. 458 ; Westcott, p. 1695 ; Scrivener : *lich.* ; Wordsworth : L. — P. 43.

Bibliothèque de la ville de Lille.

Nº 15. ÉVANGILES.

Reliure en métal, fleurs de lis et cabochons. — 310ᵐᵐ sur 225. 133 ff. Commencement : *Novum opus*... Les images de l'Annonciation et de la Nativité sont en tête de l'Évangile de saint Matthieu. En tête de l'Évangile de saint Marc, on voit le pape « *S. Calixtus* » aux pieds du Christ. Suit (XVIIᵉ siècle) le serment des sires de Cysoing : « Jou N. sire de Cisoing ou baillis ou provos jure sur me foy... que je voarderay les droits et les franquises de l'eglise de Cysoing.... » A la fin, *capitulare evangeliorum*. — P. 285.

Londres, Musée britannique.

BIBLIOTHÈQUE COTTONIENNE, NERO D. IV. BOOF OF LINDISFARNE OU ÉVANGILES DE SAINT CUTHBERT.

Très riche reliure en métal, avec cabochons et ornements à entrelacs, faite en 1853 aux frais de l'évêque de Durham, Edw. Maltby. — 335ᵐᵐ sur 255. 259 ff. 2 col. de 24 l. Commencement (fol. 3) : *Novum opus*... Riche décoration. Écriture anglo-saxonne. Glose saxonne partout. Fol. 259, note relative à Ædfrith, évêque de Lindisfarne (698-721), à Æthilwald (évêque de 724 à 746), à l'anachorète Billfrith qui a fait la précieuse couverture et au prêtre Aldred qui a ajouté la glose : *hoc evangelium Deo et Cythberhto construxerunt*. Au fol. 24 et plus loin, en tête de chaque évangile, on lit un texte liturgique : *Pridu* (*sic*) *natale Domini*...

Le texte latin et saxon a été publié de 1854 à 1865 par Stevenson et Waring et, en deuxième édition, en 1887, par M. W.-W. Skeat. Collation dans Wordsworth (Y). *Facsimile* dans Westwood, *Pal. sacra*, pl. XLV et *Anglo-sax. mss.*, pl. XII et XIII ; M.-D. Wyatt, *The art of illuminating*, 1860, pl. V ; *Pal. Soc.*, pl. III-VI et XXII ; Thompson, pl. VIII-XI. *The book of Deer*, pl. XXXV ; W. de Gray Birch, *Cartul. saxon.*, t. II, 1885, p. 306 ; G. Morin, *Revue bénédictine*, t. VIII, 1891, p. 481 ; le même, *Liber Comicus* (*Anecdota Maredsolana*, t. I, 1893), p. 426. — P. 39, 355.

IB., OTHO C. V. FRAGMENTS DES ÉVANGILES.

64 ff. Au moins 18 l. à la page. Fragments, de MATTH., XII, 47 à MARC, XVI, 20. Fol. 27, belle figure du lion de saint Marc. Entrelacs. *Interpretatio*. Écriture saxonne du VIIIᵉ siècle.

Débris du *Cottonian fire*. — P. 43, 354.

Ib., Vitellius F. XI. Fragments d'un Psautier irlandais.

170mm sur 125. 30 lignes à la page. Endommagé par le feu. En tête (fragment de lectionnaire), une horrible image représentant David. Au v° : *Lectio epistolæ b. Pauli ap. ad Tytum* (ii, 11), et Es., xi, 2-6 et xxxviii, 10-20. Les débris du Psautier, qui est « gallican », commencent avec le Ps. ix. Petite écriture onciale paraissant du ixe-xe siècle. — P. 44.

Ib., Vesp. A. I. Psautier de Saint-Augustin.

775mm sur 180. 160 ff. écrits. 22 l. l. Écriture onciale paraissant du ixe siècle. Belles grandes initiales saxonnes. Psautier « romain », commençant au fol. 12 avec le Ps. ii, 4. Partout une glose saxonne. 141 : *Pusiltus eram* (sur une feuille volante)... 142, Cantiques et hymnes (*Splendor paternæ gloriæ... Creator omnium... Rex æterne Domine...*). Les ff. 2-11 sont écrits, à 31 l., en une capitale qui paraît plus récente. Ils contiennent les préliminaires du Psautier. 2 v° : *Omnis Scriptura divinitus inspirata... Nunc Damasi monitis... Psallere qui docuit... David filius Jesse... Nunc exposuimus ordinem Psalmorum...*, etc. 9 : *Incipit interpretatio Psalmorum. Primus Psalmus ad Christi personam pertinet.*

On a ajouté, comme fol. 1, une initiale de Psautier du xiie siècle, et on a collé à la fin les armes de la troisième femme de Charles le Téméraire, Bourgogne parti d'Angleterre, et la devise « Bien en aviengne. C. M. (?). » — Wyatt, *The art of illuminating*, pl. vii ; Westwood, *Anglo-saxon mss.*, pl. iii (viie s.); *Pal. Soc.*, pl. xviii (vers 700); C.-A. Swainson, *The Nicene and apostle's creeds*, 1875, p. 347; Thompson, *Catal.*, pl. xii et xv. — P. 36.

Vieux fonds royal. I. A. XVIII. Évangiles dits d'Æthelstan.

260mm sur 185. 199 ff., y compris 3 gardes. Ornements avec entrelacs, verts et rouges. Le ms. s'arrête au fol. 192, à Jean, xviii, 21. Les leçons sont toutes précédées des mots : *In illo tempore*. Les sommaires de Luc et de Jean sont intitulés : *brevis æevangelii degestio cata Lucan*, etc. Écriture paraissant du ixe au xe siècle. Les ff. 193-199 appartiennent à un autre ms. au moins aussi ancien. Ils contiennent les préliminaires (*Novum opus...*, etc.) mutilés au commencement.

Thompson, *Catal.*, p. 37. — P. 49, 355.

Ib., I. B. VII. Évangiles.

280mm sur 215. 155 ff. 27 à 30 l. l. Très belle écriture saxonne paraissant du ixe siècle. Commencement : *Novum opus...* Fol. 8 : *Pridu* (*sic*) *natale Domini...*

G. Morin, *Rev. bénéd.*, t. VIII, p. 482 et *Liber comicus*, p. 426. — P. 39, 43, 355.

Ib., I. D. III. Évangiles.

325mm sur 210. 166 ff. 24 à 27 l. l. Plusieurs mains. Fol. 1, canons. 7 v° : *Exulta jam angelica turba* (neumes)... 8 : *Novum opus...* — 9 (xiiie-xive siècle) : *Textus de ecclesia Roffensi per Godam comitissam III.* xe siècle. — P. 43, 356.

Ib., I. E. VI. Évangiles dits Biblia Gregoriana.

Reliure de Henri II. — 475mm sur 350. 77 ff., plus 3 gardes, dont la 2e porte l'inscription du xiiie siècle : *Liber S. Augustini Cantuariensis.* 2 col. de 42 l. Plusieurs ff. sont écrits en or et en argent sur pourpre; les images des évangélistes sont également sur pourpre. Fol 1 : *Hæc est speciosa quadriga...* 4-6, canons admirables, avec entrelacs. Plusieurs feuillets manquent ; le ms. est mutilé à Jean, xi, 37. Écriture saxonne du viiie siècle.

De Lumley. — Westwood, *Archæol. Journal*, t. X, p. 277 et 292, *Pal. sacra*, pl. xxi

et *Anglo-saxon mss.*, pl. XIV et XV ; *Pal. soc.*, pl. VII ; Thompson, *Cat.*, pl. XVII et XVIII. — P. 35, 355.

BIBLIOTHÈQUE DE HARLEY, n° 1023. ÉVANGILES.

200mm sur 150. 88 ff. 28 l. l. Commence à MATTH., XXIII, 25. Écriture irlandaise qui paraît environ du XIIIe siècle. A la fin, d'une écriture un peu plus récente : *In hoc quinque libri*...

Westcott (*facs.*). — P. 44.

N° 1772. ÉPÎTRES ET APOCALYPSE.

290mm sur 185. 146 ff. 28 l. l. Le commencement des livres est orné d'un admirable monogramme à entrelacs, sur fond blanc ou de couleur, formant le premier mot. Nombreuses initiales à entrelacs. Fol. 6 v°, grande inscription runique. Fol. 1, préliminaires de saint Paul (*Primum quæritur*..., etc.). 71 v°, dans l'Épître aux Philippiens, une image très grossière, de couleurs verte, rouge, bleue et probablement jaune, représentant, sous une arcade romane (avec entrelacs aux chapiteaux), un temple, au premier plan duquel est un homme prosterné. L'arche est devant lui, ou plutôt derrière, car il regarde le bas de l'image. Sous la colonnade qui est au fond sont quatre hommes armés. Fol. 88, dans une roue : *Sator tenet opera.* 121, Épîtres catholiques. Le ms. s'arrête, dans I Jean, à IV, 18 (fol. 134 v°) ; une page et demie, restée en blanc, a été complétée d'une écriture française du IXe siècle. Fin : APOC., XIV, 13. VIIIe-IXe siècle.

Dérobé par Aymon à la Bibliothèque du Roi. — Collation partielle dans le Catalogue de Wanley. Thompson, p. 38. Tischendorf : *harl.* — P. 50, 287, 341, 357, 358.

N° 1775. ÉVANGILES.

Mazarin. Dérobé par Aymon à la Bibliothèque du Roi. N° 4582 de Clément. VIe ou VIIe siècle. — Westcott (*facs.*) ; *Pal. soc.*, pl. XVI ; Thompson, pl. III. Tischendorf : *harl.* Wordsworth : Z. — P. 287.

N° 1802. ÉVANGILES.

165mm sur 125. 156 ff. 25 à 30 l. l. Fol. 1 : *Novum opus*... Curieuses initiales irlandaises. L'*Interpretatio* des noms hébreux et les arguments des trois derniers Évangiles sont intercalés après MATTH., I, 17. Figures très grossières. Fol. 158 v° : *Oroit do Maelbrigte Hua Maelvanaig, qui scribsit hunc librum i[d est] in n'Ardmacha,* etc. Comparez les notes des ff. 60 v° et 127. Cette dernière note est datée de « la deuxième année après le grand orage ». Cet orage eut lieu, d'après les *Annales des quatre maîtres,* en 1137.

Dérobé par Aymon à la Bibliothèque du Roi. — R. Simon, *Bibliothèque critique,* t. I, 1708, p. 271 ; J. Toland, *Nazarenus,* lettre II, Londres, 1718 ; W. Reeves, *Proc. R. I. A.*, t. V, p. 45 et à part, 1851 ; Westcott (*facs.*) ; Gilbert, pl. XL-XLIII ; *Pal. soc.* pl. CCXII ; Wh. Stokes, *The Academy,* 1887, n° 784 ; *Recueil de facsimile à l'usage de l'École des Chartes,* n° 351. — P. 44, 287.

N° 2788. ÉVANGILES.

365mm sur 245. 208 ff. 2 col. de 32 l. Fol. 1 : *Novum opus*... Écrit en entier en onciale d'or. Fol. 6, canons ; en haut de chacun sont les figures des évangélistes. Fol. 12 v°, dans un rond de pourpre entouré d'un cadre en mosaïque : *Hæc insunt evangelia numero quattuor*... ; autour, des oiseaux ; cadre formé d'entrelacs et de losanges. Fol. 13 v°, saint Matthieu sous un ciel hexagone ; le livre qu'il tient porte les mots : *Venite adoremus,* etc. Fol. 14, admirable initiale à ligatures. A la fin, *capitulare evangeliorum.* VIIIe-IXe siècle.

De la collection de J.-J. Charron, marquis de Ménars. — Thompson, *Catal.*, pl. XXXIX-

XLI; Delisle, *Bibl. Ec. Chartes*, t. XLVI, p. 319; *Ada-Handschr.*, p. 86 et pl. XXVI-XXVIII. — P. 255, 267, 274, 356.

N° 2790. ÉVANGILES.

Reliure à petits fers. — 320mm sur 220. 271 ff. Fol. 2 : *Novum opus*... 20, canons. Dans l'arcade du fol. 23 se lit le nom de *Gedeon. Interpretatio*. Fol. 1 v°, note de Hugues, évêque de Nevers, attestant la pénitence subie par l'abbé de Notre-Dame et Saint-Étienne. 19 v° : *Me quicumque legis, Herimanni sis memor, oro... Obtulit eclesiæ sibi commissæ memorandus... Præsul me, fateor... Me sancto Cyrico... En dedit...* 263 (xe siècle) : *Hæc sunt nomina librorum qui sunt in armario S. Cyrici...* Grosse minuscule du IXe siècle.

Thompson, *Cat.*, pl. XLIV; Delisle, *Bibl. Éc. Chartes*, XLVI, p. 328; *Ada-Handschr.*, p. 38. — P. 254, 255, 258, 354.

N° 2793. PSAUTIER.

295mm sur 225. 146 ff. 21 l. l. Psautier « hébraïque ». Au fol. 32 v°, quelques mots en semi-onciale.

Thompson, *Cat.*, p. 11. — P. 255.

N° 2797. ÉVANGILES.

260mm sur 200. 175 ff. 25 l. l. Écrit entièrement en minuscule d'or. Fol. 1, canons, sous des frontons en couleur lilas. 7 : *Novum opus*... Écrit en entier en minuscule d'or. Fol. 163 : *Incipiunt capitulare evangeliorum de anni circulo*. IXe siècle.

De Sainte-Geneviève. — J. Fronteau, *Kalendarium romanum nongentis annis antiquius*, Paris, 1652, in-8°; Thompson, *Cat.*, p. 28; Delisle, *Bibl. Ec. Chartes*, t. XLVI, p. 324. — P. 276, 355, 356.

N° 2805. PREMIÈRE MOITIÉ D'UNE BIBLE.

515mm sur 365. 237 ff. 2 col. de 51 l. Complété successivement au XIe et au XVe siècle. Les ff. 1-3 ont été refaits sur papier. IXe siècle.

Thompson, *Cat.*, p. 4; Delisle, *Bibl. Ec. Chartes*, t. XLVI, p. 321. — P. 213, 241, 343 et suiv.

Nos 4772 et 4773. BIBLE.

510mm sur 370. T. I : 301 ff. 2 col. de 50 l. Commencement : *Frater Ambrosius*... Genèse-Prophètes. T. II : 218 ff. 2 col. de 47 à 48 l. Proverbes-Apocalypse. Il manque la fin des Actes, depuis XXVI, 15, et le commencement de l'argument de l'Apocalypse. Peintures. Commencement du XIIIe siècle. — P. 76, 333, 341, 345 et suiv.

BIBLIOTHÈQUE EGERTON, n° 609. ÉVANGILES DE MARMOUTIER.

Reliure en maroquin rouge à petits fers. — 305mm sur 220. 102 ff. 28 à 30 l. l. Fol. 1 : *Novum opus*... 3 v°, canons grossièrement exécutés. Saint Matthieu commence au fol. 8 par un monogramme saxon à entrelacs, avec des têtes d'oiseaux. 45 v°, une hideuse figure symbolique de saint Marc, avec une robe faite d'entrelacs. 78 v°, figure également laide de saint Jean. Lacunes de MATTH., XIV, 32 à XV, 28 et de MARC, VI, 56 à LUC, VII, 23. IXe siècle.

Fol. 1 : *Majoris monasterii congr. S. Mauri*. 102 v° (XVe s.) : *Iste liber est de ecclesia beatissimi Martini*. « Guérin. » — *Nouveau traité de diplomatique*, t. III, p. 109, 134 et 312 et pl. XXXIX; Thompson, *Cat.*, p. 30; Delisle, *Mss. disparus de Tours*, p. 22 (*Notices et extraits*, t. XXXI, I, p. 178). Tischendorf : *mm*. — P. 47.

IB., n° 1046. LIVRES SAPIENTIAUX.

310mm sur 230. 48 ff. Le premier ms. (ff. 1-16 et 32-48) a 2 col. de 42 à 43 l. Minuscule anglo-saxonne arrondie du IXe siècle. PROV., IV, 10 (le recto du fol. 1 est noirci). - CANT. et SIR., IV, 10-XLIV, 13. — Le 2e ms. (ff. 17-31) est écrit *per cola et commata,* entre le VIIIe et le IXe siècle, à 35 l. environ, en une semi-onciale anglo-saxonne. SAP., I, 1-SIR., I, 35.

Acheté en 1843 à W. Pickering — Thompson, *Cat.*, pl. XXVI. — P. 38, 350.

BIBLIOTHÈQUE ARUNDEL, n° 125. JOB ET ESDRAS.

245mm sur 170. 98 ff. 20 l. l. Les sommaires de Job sont écrits en une semi-onciale qui paraît imitée sur celle de Tours. IXe siècle. — P. 255.

MANUSCRITS ADDITIONNELS, n° 5463. — ÉVANGILES.

350mm sur 285. 240 ff., y compris la dernière garde, sur laquelle est écrite une homélie sur ROM., XI, 1 et suiv. (IXe siècle). 2 col. de 23 l. (27 dans les préliminaires). *Hederæ.* Fol. 1 v°, canons. Le 2e cahier n'a que 7 ff. Fol. 5 : *Novum opus*... Commencement du IXe siècle.

Westcott (*facs.*); Thompson, *Cat.*, pl. VII; Wordsworth : *B E.* — P. 91, 355.

N° 9381. ÉVANGILES DE St PETROC'S.

Ancienne et grossière reliure en bois. — 260mm sur 175. 141 ff., plus les gardes. 30 l. l. Fol. 1 : *Novum opus*... Au commencement et à la fin, notes relatives à l'affranchissement des serfs des paroissiens de l'église de St Petroc's, à Bodmin (Xe siècle environ). Interpolations liturgiques : *In illo tempore.* Fol. 108 v°, figure grossière, composée de cinq cercles ; la figure du Christ occupait peut-être celui du milieu ; celles des évangélistes sont dans les autres. 133, *capitulare evangeliorum.* Minuscule du commencement du Xe siècle, où les *g* et les *r* seuls sont irlandais.

Thompson, *Cat.*, p. 34; Bradshaw, *Collected papers*, 1889, p. 486. — P. 43, 354.

N° 10546. BIBLE DE GRANDVAL.

Reliure récente en velours, à coins en cuivre doré, avec figures allégoriques représentant l'agneau pascal, le crucifiement et les quatre évangélistes. — 505mm sur 365. 449 ff. 2 col. de 50 l. Fol. 1 v° (le recto est en blanc) : *Inc. Ep. S. Hieronimi ad Paulinum*... Peintures. Fol. 449 v°, acte de propriété.

L. Hug, *Zeitschr. f. d. Geistlichkeit des Erzb. Freiburg*, 1828, II, p. 1 (*facs.*), et *Einleitung in das N. T.*, 3e édit., 1826, t. I, p. 476; *Le Correspondant*, t. I, p. 127, 15 septembre 1829 (signé Γε), et nombreux articles de journaux, cités par De Speyr; J.-H. de Speyr-Passavant, *Descr. de la bible écrite par Alchuin de l'an* 778 *à* 800, *et offerte par lui à Charlemagne le jour de son couronnement à Rome, l'an* 801, Paris, 1829; G. Haenel, *Catal. libr. mss.*, 1830, p. 281; F. Madden, *Alchuine's Bible in the British Museum*, *The Gentleman's Magazine*, N. S., t. VI, 1836, II, p. 358, 468 et 580 (*facs.*) et à part; le même, *The Athenæum*, 1869, p. 701, cf. 595; Westwood, *Pal. sacra*, pl. XXV; H.-E. Gaulieur, *Mém. de l'Inst. genevois*, t. I, 1854, p. 177; Wyatt, *The art of illuminating*, pl. XVIII s.; A. Quiquerez, *Revue suisse des Beaux-Arts*, 18 février 1877, p. 17 ; J.-R. Rahn, *Psalterium aureum*, p. 58; Dümmler, *Poetæ lat.*, t. I, p. 167 et t. II, p. 692; Thompson, *Cat.*, pl. XLII et XLIII; Delisle, *Bibl. Ec. Chartes*, t. XLVI, p. 320 et *L'Ec. calligr. de Tours*, p. 8; Wordsworth : K; Leitschuh, *Der Bilderkreis*, p. 84; *Ada-Handschr.*, p. 76. — P. 209 et suiv., 241, 255, 332, 341, 342, 343 et suiv., 363.

N° 11848. ÉVANGILES DE SAINT-CORNEILLE.

Splendide reliure du XIIIe siècle environ, en argent et argent doré, avec des pierres précieuses et des émaux représentant les évangélistes ; au centre, le Christ, repoussé. 2e face, l'agneau pascal, repoussé. Dans l'intérieur, des reliques. — 300mm sur 235. 219 ff. 23 l. l. Fol. 1 v°, *Novum opus*... 206 v°, *capitu-*

lare evangeliorum. 219, un abaque : *Matheus Lævi...* Peintures. Il manque un feuillet avant le f. 69. IXᵉ siècle.

De la bibliothèque de Butler et de la bibliothèque de Suchtelen. Parait provenir de Saint-Corneille de Compiègne. — Thompson, *Cat.*, p. 26. — P. 259, 255 (*bis*), 258, 354.

Nº 11849. ÉVANGILES.

220ᵐᵐ sur 180. 183 ff. 25 l. l. Fol. 1 : *Novum opus...* 183 : *Inc. capi[tu]la evangelii per circulum anni* (ce texte n'a pas été copié).

De la bibliothèque de Butler. — Thompson, *Cat.*, p. 31. — P. 253, 255, 258, 356.

Nº 11852. NOUVEAU TESTAMENT SANS LES ÉVANGILES, DE HARTMUT.

235ᵐᵐ sur 170. 215 ff. 23 à 25 l. l. *Hederæ*. Fol. 1 : *Primum intelligere nos oportet...* 8 vº, dédicace de Hartmut.

De la bibliothèque de Butler. — J.-G. Schelhorn, *Memorabilium bibliothecæ D. Raym. de Kraft P. I*, Ulm, 1725, p. 8 (*Amœnitates*, t. III, 2ᵉ éd., 1730, p. 8); F.-D. Häberlin, *Catal. bibliothecæ a R. Kraft de Delmensingen collectæ, jam venum prostantis*, t. I, Ulm, 1739 ; p. 11 ; J.-A. Bengel, *Apparatus criticus ad. N. T., ed. II*, Tubingue, 1763 ; M. Gerbert, *Iter alemannicum*, S. Blaise, 1765, p. 193, et 2ᵉ édit., 1773, p. 204; R. Porson, *Letters to archdeacon Travis*, Londres, 1790, p. 148; J.-A. Bengel, *Briefwechsel*, 1836, p. 260 (lettre du 3 juillet 1749 à Schelhorn) ; O.-T. Dobbin, *The Codex Montfortianus*, Londres, 1854, in-4º, Introd., p. 44; Scrivener, *Introduction*, p. 358 ; E. Nestle, *Bengel als Gelehrter*, Tubingue, 1893, p. 58. — P. 126, 342, 356 et suiv., 363.

Nº 24142. BIBLE DE SAINT-HUBERT.

Reliure au nom et aux armes de l'abbaye de Saint-Hubert. — 325ᵐᵐ sur 245. 248 ff. 3 col. de 62 l. Commencement : GEN., XLIX, 6 *in consitio*. Fin : I PIERRE, IV, 3 *in luxuriis*. Lacune de OSÉE, VI, 8 à la fin des petits Prophètes. IXᵉ siècle.

Delisle, *Les bibles de Théodulfe*, p. 30; Thompson, *Cat.*, pl. XLV. Signe : *hub.* — P. 179, 331, 341, 343 et suiv.

Bibliothèque du palais de Lambeth, à Londres.

ÉVANGILES DE MAC-DURNAN.

150ᵐᵐ sur 110. 216 ff. écrits. 20 à 25 l. l. Fol. 1 vº, image grossière des quatre évangélistes. 3 vº : *Mæielbrithus Mac-Durnain istum textum per triquadrum Deo digne dogmatizat. † Ast Æthelstanus Anglosaxona rex et rector Dorovernensi metropoli dat per ævum.* 20 : *Cnud rex Anglie dedit ecclesie Christi brachium S. Bartholomei* (droits de l'église de Canterbury sur Sandwich)... 114-115 vº, notes en anglo-saxon. † *Eadsige arceb.* Peintures disgracieuses. Jolie écriture fine, irlandaise, du Xᵉ siècle. On a intercalé dans le ms. quatre peintures du XIIIᵉ s., représentant la Passion.

Westwood, *Pal. sacra*, pl. XIII-XV et *Anglo-saxon mss.*, pl. XXII; Gilbert, pl. XXI ; d'Arbois, p. XCVII. — P. 43.

Bibliothèque de la ville de Lyon.

Nº 327. LIVRES DES ROIS ET CHRONIQUES.

315ᵐᵐ sur 195. 289 ff. 1ᵉʳ ms., ff. 1-191 : 2 col. de 25 à 26 l. Les 5 premiers ff. sont écrits en longues lignes. Il manque 10 ff. au commencement et le dernier cahier est incomplet. I ROIS, II, 5 *peperit*-IV ROIS, XXV, 25 *Factum est*. — 2ᵉ ms. : 24-25 lignes (le 1ᵉʳ cahier en longues lignes, les suivants à 2 col.). I CHRON.-II CHRON., XXXV, 7 *substantia*. Fin du VIIIᵉ siècle. — Fol. 158 vº et 159 : *Adalbertus bonus clericus* (IXᵉ siècle). Fol. 288 : *Inclitus Mauricius martir...* (VIIIᵉ ou IXᵉ siècle). — P. 62.

N° 351. PSAUTIER.

290^{mm} sur 260 (Lyon). 103 ff. à Lyon et 63 à Paris (Nouv. acq. lat. 1585 — Libri, 5). 13 lignes à la page, chacune d'environ 12 à 20 lettres. Corrections en minuscule cursive et en semi-onciale mérovingiennes. VIe siècle.

Delisle, *Mélanges de paléographie*, p. 11, *Album paléographique*, pl. IX, et *Cat. des mss. Libri et Barrois*, p. 3 et pl. II, 1 et 2; *Pal. soc.*, N. S., pl. VIII. — P. 61.

N° 356. ESDRAS, MACHABÉES ET ESTHER.

345^{mm} sur 190. 110 ff., plus le fol. 57 *bis*. 19 à 24 l. l. Le ms. commence avec le cahier B; le dernier cahier n'a que 7 ff. Fol. 1 : ... *et cum aperuisset* (NÉH., VIII, 5). Au milieu du v. 12 du chap. XI de Néhémie, entre les mots *Amsi* et *filius Zachariæ*, le copiste a inséré, par suite d'une interversion des feuillets dans le ms. qui a servi de modèle, ESDR., III, 10-NÉH., VII, 6 (ff. 7-26). Néhémie commence au fol. 18, avec le paragraphe VII. Fol. 30 : *Expl. Hæsdra sec. æbreum. Inc. Confessio Hæsdre : Domine qui habitas in æternum*... 31 : *Expl. conf. Hesdre feliciter. Amen. In nomine Domini inc. liber Machabeorum : Et factum est*... 106 : *Hic ergo erit consumatio. Amen. Deo gratias. Expl. liber Macchabeorum feliciter. Amen. Inc. liber Hæster. Anno secundo regnante Artaxerse*... Fin : ... *habitaremus forsitan*. Commencement du IXe siècle.

S. Berger, *Notice*. — P. 62.

N° 357. ÉVANGILES.

280^{mm} sur 200. 239 ff. 21 à 22 l. l. Commencement : *Novum opus*... A la fin, *capitulare evangeliorum*. IXe siècle.

Delisle, *Mém. sur d'anciens sacramentaires*, pl. IX et X; *L'évangéliaire de S.-Vaast* p. 13; *Ada-Handschr.*, p. 96. — P. 255, 284, 286.

Madrid. Bibliothèque nationale.

CODEX TOLETANUS.

Reliure en basane à fermoirs en forme de croix pattée. Titre : BIBLIA GOTHICA. — 438^{mm} sur 330. 375 ff. 3 col. de 63 à 65 l. (ordinairement 64). Cahiers numérotés, d'abord d'après les lettres de l'alphabet, puis d'après les lettres arabes. Notes arabes sur les marges. *Hederæ*. Quelques initiales représentant des oiseaux pêchant des poissons. Commencement : ... *multiplicamini* (GEN., I, 22). Plusieurs lacunes entre GEN., XIX et XXV. Fol. 70 v°, après Ruth, table des rois de Juda et d'Israël. Psautier « hébraïque ». Le commencement de I CHRON. est écrit en 6 colonnes. Fol. 236 v° (avant la Sapience) : *Hos libros qui sequuntur quamquam Hebrei inter canonicas scripturas non recipient sed inter aleograua lectitent*... Fol. 352, en tête des Épitres catholiques : *Incipiunt prologus Jheronimi. Qui integre sapiunt*... VIIIe siècle. — 375 v°, 2e col. : *In nomine Domini*, etc.

N° 2, 1 de la bibliothèque du chapitre de Tolède. — La collation de Palomarès a été publiée par J. Bianchini, *Vindiciæ*, p. LV et reproduite dans le t. XXIX de la *Patrologie latine* de Migne. — F. Arevalo, *S. Isidori opera*, t. I, p. 307 et t. II, p. 17 et 90; Eguren, p. 44; Munoz y Rivero, *Paleografia visigoda*, 1881, p. 119 et pl. IX; P. Ewald et G. Lœwe, *Exempla scripturæ visigothicæ*, 1883, pl. IX; Corssen, *Ep. ad Galatas*, p. 7; Vercellone : B; Tischendorf : *tol.;* Wordsworth : T. — P. 12, 331, 341, 345 et suiv.

N° A. 2. PREMIÈRE MOITIÉ D'UNE BIBLE.

555^{mm} sur 385. 194 ff. 3 col. de 60 l. En tête, 3 ff. contenant les généalogies de la Bible; on y voit des arcs arabes et des cercles espagnols. Fol. 4 : *Desiderii*... XIe siècle.

Eguren, p. 19. Signe : *madr*². — P. 20, 338, 345 et suiv.

N° A. 3. Première moitié d'une Bible.

555mm sur 380. 192 ff. 2 col. de environ 64 l. Commencement : *Frater Ambrosius*... Genèse-Psaumes. Paraît dater du commencement du XIIIe siècle. Le ms. A. 5 (151 ff., 2 col. de 52-63 l. ; Sir. I, 28-Apoc.) paraît en être la suite.

Egurén, p. 22 (*Biblia* 12). — P. 142, 332.

N° E. R. 1. Bible.

2 volumes. 560mm sur 400. 2 col. de 51 l. T. I : 234 pages. Commencement : *Frater Ambrosius*... Fin : Sap., I, 11. T. II : Ésaïe-Évangiles (ceux-ci sont à la fin du N. T.). Écriture paraissant du XIIIe siècle environ, très semblable aux écritures italiennes, mais espagnole. Très belles grandes initiales or et couleur, d'un style arabe. — P. 142, 333, 341, 345 et suiv.

N° E. R. 8. Bible d'Avila.

Reliure avec coins et fermoirs de cuivre. — 585mm sur 395. 428 ff. 2 col. de 58 à 62 l. Commencement : *Frater Ambrosius*... Écriture du commencement du XIIIe siècle, qui est, ainsi que la décoration, absolument dans le genre italien. On a placé en tête 2 feuillets, paraissant du XIe siècle ; le premier contient une très belle image de l'arche de Noé : le corbeau mange les yeux d'une tête humaine ; au-dessous et au dos, la généalogie de Noé et le sacrifice de Noé. On a également inséré en tête du N. T. 3 ff. qui sont la suite des 2 précédents ; ces peintures représentent l'histoire de Jésus Christ jusqu'à la Pentecôte ; elles sont de toute beauté, quoique grossières, par la vivacité des couleurs. On a intercalé, après le sommaire des Machabées et avant Job, dont le commencement manque, le IIIe et le IVe livre d'Esdras, copiés, peut-être par une main espagnole, d'une écriture française, postérieure, mais encore du XIIIe siècle. Le Psautier est écrit d'une écriture française, à peu près la même.

Entré récemment. — P. 23, 142, 332, 341, 345 et suiv.

Madrid. Bibliothèque de l'Université centrale.

N° 31. Première bible d'Alcalá.

Belle reliure avec fermoirs, coins et clous de cuivre, aux armes de Cisneros. — 495mm sur 365. 339 ff. ; les 2 premiers ont été retouchés, et les ff. 44, 47, 48, 99, 197 et 338 ont été récrits au temps de Ximenès, dont le fol. 2 porte les armes. Nombreuses notes hébraïques en marge. Fol. 232 v°, en marge, traduction arabe de IV Esdr., VI, 1 et suiv. IXe siècle.

Egurén, p. 17 ; Villa-Amil, p. 8 ; *The Journal of Philology*, t. VII, p. 264 ; Scrivener : *compl*1 ; S. Berger, *Notice*. — P. 22, 157, 331, 341, 342, 343 et suiv., 363.

N° 32. Second volume d'une bible (deuxième bible d'Alcalá).

Reliure aux armes de l'Université d'Alcalá. — 515mm sur 380. 137 ff. écrits. 3 col. de 64 à 65 l. Commencement : ... *ora mortis* (Prov. VII, 8). Notes arabes. Certaines initiales sont arrachées. *Hederæ*. IXe ou Xe siècle.

Egurén, p. 18 ; Villa-Amil, p. 9 ; *Journal of Philol.*, t. VII, p. 264 ; Scrivener : *compl*2. — P. 15, 331, 341.

Nos 33 et 34. Troisième bible d'Alcalá.

Reliure aux armes de l'Université d'Alcalá. — 525mm sur 355. 101 et 126 ff. 2 col. de 50 à 52 l. Commencement (dans la Préface *Frater Ambrosius*) : ... *lec-*

tionem diculiat. Nombreuses gloses sur les marges. Très mutilé. Le livre de Job est partagé entre les 2 volumes. XIIe-XIIIe siècle.

Egurén, p. 18; Villa-Amil, p. 11; Scrivener : *compl*[1]. — P. 20, 331, 345 et suiv.

Madrid. Bibliothèque de l'Académie de l'Histoire.

N° F. 186. Bible de San-Millan.

340mm sur 270. 250 ff. (sauf erreur), dont plusieurs sont des fragments. 2 col. de 43 l. Le f. 1 n'est qu'un fragment. Le f. 2 commence : *Ego ad Deum* (Ps. LIV, 17). Nombreuses lacunes. La fin est mutilée et peu lisible, mais l'Apocalypse semble avoir terminé le ms. Xe siècle.

Ancien n° 22. — Ewald et Lœwe, *Neues Archiv,* t. VI, 1881, p. 332, et *Exempla scripturæ visigoticæ,* pl. XXV; Scrivener : *æmil.* — P. 16, 150, 338, 341, 351 et suiv.

Madrid. Musée archéologique.

N° 485. Bible de Huesca.

Reliure sur ais avec griffes. — 530mm sur 360. 2 col. de 50 l. Commencement : *Desiderii...* A la fin de II Machabées : [A]*ctenus eroum...* (vers incorrects). *Tandem finitis Veteris Instrumenti libris,* etc. A la fin : *Adjuvante D. N. J. C. expl. V. ac N. Testamenti,* etc. *Quisquis o tu... novissimum culmen. Amen.* XIIe siècle.

Ewald et Lœwe, *Neues Archiv,* t. VI, p. 353; signe : *osc.* — P. 20, 157, 334, 341, 345 et suiv.

Bibliothèque princière d'Œttingen-Wallerstein, à Mayhingen.

Manuscrit anglo-saxon des Évangiles *.

Le ms. paraît, d'après le *fac-simile,* du VIIIe siècle. A la dernière page, on lit, en acrostiche : *Laurentius vivat senio.* Belles initiales avec entrelacs et têtes d'animaux. Fol. 1, vers : *Quam in primo speciosa quadriga...* Fin : *Expl. Ev. sec. Johannem. Vive et fruere.*

W. Wattenbach, *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit,* 1869, col. 289, traduit dans la *Revue celtique,* t. I (1870), p. 27; le même : *Neues Archiv,* t. XII, 1887, p. 234; A. Essenwein, *Kunst- u. Kulturgeschichtl. Denkmale des German. nat. Mus.,* Leipzig, 1877, pl. III, cité par M. Vöge, p. 385. — P. 52.

Bibliothèque de la ville de Metz.

N° 7. Seconde moitié d'une bible.

450mm sur 330. 331 ff. (sauf erreur). 2 col. de 40 l. Proverbes-Apoc. XVIII, 20 *lætamini cœli et qui...* Commencement du IXe siècle.

Catal. gén. des mss. des Départements, in-4°, t. V (Quicherat), p. 5. — P. 100, 331, 341, 352 et suiv.

Milan. Bibliothèque Ambrosienne.

N° E. 26 *inf.* Partie d'une bible.

Reliure en ais du xve siècle, où est marqué le chiffre 4. — 445^mm sur 295. 307 ff. et plusieurs ff. de garde, composés de fragments d'un livre liturgique paraissant du xie siècle. 2 col. de 42 à 44 l. Plusieurs écritures. Chroniques-saint Paul. ixe-xe siècle. Fol. 307 (écriture paraissant du xiiie siècle) : *Expl. epistole Pauli numero quatuordecim. Hanc bibliothecam ab Auderico abbate usque in finem libri Regum jussa est scribi, consumata vero et in uno volumine consuta ab Luniberto exiguo abbate. Felix lector esse cognosce pro quo dicere ne pigeas* (corrigé : *pigeat*) : *Christe concede suorum veniam delictorum.* Le ms. a été corrigé, ou plutôt interpolé au xe et au xie siècle. Au fol. 94, entre les Chroniques et Job, on a copié, sur le recto qui était resté en blanc, d'une écriture du xe siècle, un diplôme de l'an 901, émanant de l'empereur Louis IV, pour Rapertus, abbé de Bobbio, et pour Liutardus, évêque d'Alba. Ce diplôme est précédé (fol. 93 v°) du titre : *Libello de Albanense civitate.*

Ancien n° E 76 *inf.* Entré en 1606. Fol. 1 (xve siècle) : *Iste liber est monachorum congregationis S. Justine de observantia O. S. B. residentium in monasterio S. Columbani de Bobio. Scriptus sub n° 4* (n° de 1461). xiiie siècle (?) : *Liber S. Columbani de Bobio.* — Peyron, p. 2 et 71; Wordsworth, *Old-latin bibl. Texts*, P. II, p. xxi; E. Riggenbach, *Neue Jahrbücher f. deutsche Theol.*, t. I, 1892, p. 556. — P. 138, 157, 338, 341, 351 et suiv.

N° E. 53 *inf.* Bible de Biasca.

485^mm sur 380. 169 ff. 2 col. de 49 à 51 l. Commencement : *Desiderii*... Ordre des offices. *Episema.* Mutilé. Fol. 169 : *Inc. scripta Corinthiorum ab ap. Paulum... Inc. rescriptum Pauli ap. ad Corinthios... Explicit epistula ad Corinthios tertia. Inc. ejusdem Pauli ap. a[d Laodicenses]*... xe siècle.

En tête du volume, une note du xviiie siècle : ... *Hic codex fuit usque præpositurœ SS. Petri et Pauli de Abiascha in Lepontiis, atque a præsentissimo interitu pecunia redemptus hoc anno MDCCLXXVI.* — A. Carrière et S. Berger, *Rev. de Théol. et de Philos.*, t. XXII, p. 333 et à part; A. Harnack, *Theol. Literaturzeitung*, t. XVII, 1892, col. 2; Th. Zahn, *Theol. Literaturblatt*, t. XIII, 1892, col. 185 et 193; P. Vetter, *Liter. Rundschau*, t. XVIII, 1892, col. 193. — P. 143, 157, 338, 341, 343 et suiv.

N° I. 61 *sup.* Évangiles irlandais.

225^mm sur 170. 92 ff. 21 à 39 l. l. non réglées. Semi-onciale irlandaise paraissant du viiie siècle. Notes en cursive mérovingienne. Fol. 89 (minuscule) : *Deo semper gratias. Amen.* Les ff. 90 et 91 sont palimpsestes. L'écriture la plus récente est une belle semi-onciale très ancienne : Matth., xxviii ; le texte inférieur est le célèbre fragment d'Ulphilas (Matth., xxv, 38-xxvi, 3 et xxvi, 65-xxvii, 1). Le fol. 92 contient 3 chartes de Bobbio, de l'an 1210.

Entré en 1606. Fol. 1 (xiiie siècle?) : *Liber S. Columbani de Bobio.* — Peyron, p. 126. — P. 58.

Archives de la Collégiale de Monza.

N° G. 1. Bible.

Reliure de Napoléon Ier. — 510^mm sur 375. 391 ff. (sauf erreur) ; le dernier est une garde où est copié un acte de 1361. 2 col. de 51 l. Fol. 1 : *Desiderii*... Après les petits Prophètes : *Expl. Malachias proph. Deo gratias. Et illud obsecramus ut oretis pro scriptore si Deum habeatis protectorem.* Signé d'Amalricus.

A.-F. Frisi, *Memorie storiche di Monza*, t. III, Milan, 1794, in-4° p. 21; Corssen, *Ep. ad Galatas*, p. 10, et *Ada-Handschr.*, p. 38. — P. 221, 241, 255, 332, 341, 343 et suiv.

N° I. $\frac{2}{9}$. FRAGMENTS DE LA BIBLE.

260mm sur 190. 51 ff. 26 l. l. Commencement : ... *parentes vestros* (TOB., IX, 10). Fin du fol. 23 : ... *ut firmum* (JUD., VIII, 31). Fol. 24 : *Romani sunt in partibus Italiæ*... Saint Paul. *Hederæ*. Plusieurs ff. arrachés. xe siècle.

Frisi, t. III, p. 24, n° X; E. Riggenbach, *Neue Jahrbücher*, t. I, p. 553. — P. 139, 342.

Bibliothèque royale de Munich.

Clm. 4451 (*Cimelie* 56). ÉVANGILES DE BAMBERG.

Précieuse reliure comprenant un ivoire qui représente le baptême du Christ; sur le deuxième plat, bel ivoire représentant l'Annonciation et la Nativité. — 305mm sur 210. 155 ff. écrits. 28 l. l. Peintures. Fol. 1 : *Novum opus*... 142, *capitulare evangeliorum*. IXe siècle. — P. 356.

Clm. 4577. ÉPÎTRES DE SAINT PAUL.

Reliure sur ais. — 255mm sur 190. 95 ff. plus 2 gardes. 2 col. de 28 à 30 l. *Hederæ*. Fol. A v°, charte allemande de Benediktbeuern (1437). B : liste de reliques (XIe s.). V° : *Pictura hujus ecclesiæ fuit hæc*... (xe s.). 1 : *Jamdudum Saulus*... 91 v°, Épître de S. Jérôme à Eustochium : *Audi filia*... Notes liturgiques. VIIIe-IXe siècle.

De Benediktbeuern. — Une note du XVIIIe s. reconnaît dans ce ms. un de ceux que Kisyla ou Gisèle, nonne et princesse de sang royal, a donnés à l'abbaye de Kochel (Pez, *Thesaurus*, t. III, III, col. 610; Becker, *Catalogi*, n° 30; Catalogue; F. Daffner, *Gesch. d. Kl. Benediktb.*, Munich, 1893, p. 369). — P. 209, 342, 357 et suiv, 366 et suiv.

Clm. 6220. LIVRES DES ROIS.

Reliure sur ais. — 255mm sur 170. 229 ff. 22 l. l. Fol. 1 : *Viginti et duas*... Quelques gloses théotisques. Commencement du IXe siècle.

De Freisingen. — P. 347.

Clm. 6225. JOB, TOBIE, ESDRAS, ESTHER.

Reliure en ais. — 250mm sur 170. 115 ff. 24 l. l. Fol. 1 : *In nomine Dei summi*... *Vir erat in terra Hus*... 101 : *Inc. liber Hester : Anno 2° regnante Artarxerse*... 104 : *In diebus Asueri* (Vulgate)... Fin : XI, 4. VIIIe-IXe siècle. Les ff. 76-115 sont palimpsestes et recouvrent les fragments du VIIe siècle publiés en 1883 par M. Ziegler.

De Freisingen. — P. 62, 348.

Clm. 6229. ÉPÎTRES DE SAINT PAUL.

Reliure sur ais. — 250mm sur 155. 135 ff. 2 col. de 23 à 27 l. Fol. 1 : *Jamdudum Saulus*... 129, Épître de S. Jérôme à Eustochium : *Audi filia*... Notes liturgiques. A la fin, une note en runes. Copié sur le même modèle que le ms. 4577. VIIIe-IXe siècle.

De Freisingen. — P. 209, 342, 357 et suiv., 363.

Clm. 6230. ACTES, ÉPÎTRES CATHOLIQUES, APOCALYPSE.

Reliure sur ais. — 245mm sur 190. 126 ff. 20 à 22 l. l. Fol. 1 (dans le sommaire) : *De rebus contrariis*... Lacunes. Première moitié du IXe siècle.

De Freisingen. — P. 357 et suiv.

Clm. 6239. Job, Tobie, Judith, Esther.

Reliure sur ais. — 215mm sur 150. 103 ff. 20 l. l. Fol. 1 : ... *fieri potest* (dans la préface de Job). 37 : *Liber sermonum Tobie*... 61 : *Anno duodecimo regni Nebuccodonossor*... 86 v° : *Anno 2° regnante Artarxærse*... Fin : x, 11. viiie-ixe siècle.

De Freisingen. — P. 62, 68.

Clm. 14000 (*Cimelie* 55). Évangiles de Saint-Emmeran.

Splendide reliure en or, portant l'image du Christ entourée des quatre évangélistes et de quatre scènes de l'histoire évangélique. Cette reliure a été exécutée par Aripo et Adalpert, sur l'ordre de Ramvold, abbé de S. Emmeran après 975, et réparée en 1608. Un chaton de bague, placé aux pieds du Christ, porte un monogramme où on lit, à l'envers, les lettres AENT et probablement V. — 420mm sur 320. 126 ff. 2 col. de 40 l. (42 dans les préliminaires). Écriture onciale d'or. Daté de 870 ou 871 et signé de Beringarius et de Liuthardus. Fol. 1, image de Ramvold. 2 : *Novum opus*... 5 v°, image de Charles le Chauve ; 6, triomphe de l'Agneau ; v°, image du Christ ; 7, canons ; 16, image de S. Matthieu ; v°, le Lion de Juda ; 46, image de S. Marc ; v°, le Christ ; 65, image de S. Jean ; v°, la Main divine ; 120 v°, *capitulare evangeliorum* ; 126 : *Bis quadringenti volitant*...

J.-G. Eckhardt, *Comm. de rebus Franciæ orientalis*, 1729, t. II, p. 563 (pl.) ; J.-B. (Kraus), *Ratisbona monastica*, t. I (4e édit. du *Mausoleum S. Emmerami* de l'abbé Cœlestinus), Ratisb., 1752, in-4°, p. 106 ; Mabillon, *Iter germanicum*, dans ses *Vetera analecta*, p. 9 ; C. Sanftl, *Diss. in aureum ac pervetustum SS. evangeliorum codicem ms. monasterii S. Emmerami*, Ratisb., 1786, in-4° ; C. Cahier, *Nouveaux mélanges*, t. I, 1874, p. 47 et pl. v et vi, et t. II, 1874, p. 78 et pl. iii-vi ; Silvestre, pl. cxxvi et cxxvii ; Labarte, *Hist. des arts industriels*, 2e édit., t. I, p. 336 et 375 et pl. xxix et t. II, p. 210 ; J.-O. Westwood, *The bible of S. Paul*, 1876, p. 33 ; *Catal. codd. mss. bibl. reg. Monac.*, t. IV, ii, 1876, p. 115 ; *Ada-Handschr.*, p. 98. — P. 295, 356.

Clm. 14179. Épîtres de saint Paul.

300mm sur 210. 127 ff. 22 l. l. Fol. 1 : *In Christi nomine in hoc corpore continentur epistolæ Pauli numero XIV*... 2 : *Paulus ap. ad VII scribit ecclesias*... Gloses au commencement. Quelques gloses théotisques. ixe-xe siècle.

De S. Emmeran. — P. 342, 357, 358, 363.

Clm. 27270. Fragments des Évangiles.

350mm sur 255. 51 ff. 2 col. de 23 l. Fragments retirés de couvertures. Grosse onciale artificielle paraissant du viiie siècle. Initiales à entrelacs, en partie pisciformes. Les fragments des canons qui occupent les ff. 50 et 51 se distinguent du reste du ms. par le style et la couleur. Quelques leçons d'une ancienne version. Le sommaire de Marc finit par les mots : *Expl. capitulatio parabolarum*.

Provenant peut-être de Freisingen. — M. Zucker, *Repert. für Kunstwissenschaft*, t. XVI, 1892, p. 26. — P. 355, 356.

Trésor de la cathédrale de Nancy.

Évangiles de saint Gauzelin.

Précieuse reliure. — 305mm sur 220. 227 ff. (Auguin). *Interpretatio*.

E. Auguin, *Monographie de la cathédrale de Nancy*, Nancy, 1882, in-4°, p. 284 et 309 et pl. i et xii-xvi ; A. Darcel, *Exposition rétrospective de l'art français au Trocadéro*, 1890, p. 13. — P. 247 et suiv., 255, 258, 354.

Bibliothèque de la ville d'Orléans.

Nos 11 et 13. Parties de l'Ancien Testament.

N° 11 : 340mm sur 240. 262 p. (Cuissard). Le ms. commence au fol. 13. 2 col. de 28 à 29 l. Rois. Fol. 17, initiale française, jaune et rouge, avec entrelacs. — N° 13 : 251 p. 2 col. de 26 à 28 l. Initiale à entrelacs, d'un ton vert. Proverbes-Tobie. xe siècle.

De Fleury. — C. Cuissard, *Inv. des mss. de la bibl. d'Orléans, fonds de Fleury*, Orl., 1885; *Cat. gén. des mss. des Départements*, in-8°, t. XII, nos 14 et 16 (Cuissard). — P. 177.

N° 14. Prophètes.

370mm sur 230. 492 ff. 2 col. de 24 l. jusqu'au fol. 133, de 30 l. ensuite. Notes liturgiques anciennes en marge. Pointillés rouges autour d'une initiale plus grande, à Es., ix, 1. ixe siècle.

De Fleury. — Cuissard; *Cat.*, n° 17. — P. 177.

N° 16. Recueil de fragments bibliques en écriture onciale.

Premier ms., ff. 1-10 : 275mm sur 200 (rogné par en bas). 2 col. de 32 l. Écrit *per cola et commata*. Corrections en minuscule du ixe siècle. Titres courants. Hauteur de la colonne : 230mm env.; largeur : 80mm. Entre-colonnes : 27mm. I Rois, viii, 18 *regem*-xi, 8 ; II Rois, ii, 13-iv, 9 *ad eos* ; III Rois, vii, 27 *et quattuor*-viii, 15 *perlegit dicens si* (*sic*).

2e ms., ff. 11-18 : 225mm sur 130 (fortement rogné). 2 col. de 30 l. Rubriques. Col. : 195mm sur env. 65. Entre-col. : env. 40mm. Eccl., xii, 1 *veniat*-Cant., ii, 7 milieu ; *ib.*, v, 15 *species*-vii, 4 *sicut* (*turris*) ; viii, 7 *quasi*-Sap., i, 9 ; *ib.*, ii, 10-iii, 6 *aurum* : v, 22 *tamquam*-vi, 16 *propter illam* ; vii, 27 *et per*-viii, 17 environ.

3e ms., ff. 19-25 : 38 l. ; 335mm sur 220. Titres courants. *Cola et commata*. Colonne : 275 à 287mm sur env. 95 ; entre-col. : env. 30mm. Es., vii, 9 *non permanebitis*-viii, 9 *quos* ; xxix, 8 *lassus*-xxx, 29 *cum tibia* ; Jér., xvii, 24 *sabbati* -xviii, 18 *contra Hiere(miam)* ; Ez., xlii, 6 *propterea*-xliii, 8 *ira mea* ; xliv, 25-xlv, 15 ; xlvii, 9 *et vivent*-xlviii, 10 *decem milia*.

4e ms., ff. 26-30 : 23 l. l. 195mm sur 120. I Thess., i, 1-ii, 14 ; iv, 6 *vobis*- v, 1 non *indige(tis)* ; I Cor., ix, 11 *evangelio*-23 ; x, 29 *autem*-xi, 12 *sicut mulier*. Les deux premières lignes de l'Épître sont en rouge. L'écriture a été repassée à l'encre.

5e ms., ff. 31 et 32 : 315mm sur 240. 2 col. de 33 l. Titres courants. Colonne : 250mm sur 90 ; env. 25mm d'entre-col. *Cola et commata*. Les deux premières lignes de l'Épître sont en rouge. Eph., vi, 6-Phil., i, 27.

Cartonné en 1825, parait-il. — Cuissard ; *Cat.*, n° 19. — P. 84, 347, 350.

Cabinet de M. Th. Irwin, à Oswego.

Évangiles écrits en or sur pourpre.

Reliure en maroquin rouge. Un *ex libris* a été arraché du plat. Sur la garde : « Douglas et Lyderdale. 1300. *Londini*, 1747 ». — 370mm sur 270. 2 col. de 30 l. Hauteur de la colonne : 272mm ; largeur : 70, sans les initiales ; entre-deux : 36mm. 144 ff. Parchemin épais, teint en pourpre de diverses nuances. Cahiers non numérotés, qui se décomposent ainsi : Matthieu : 1. 8. 8. 8. 8. 4 ; Marc : 8. 8. 8. 3 ;

Luc : 8. 7. 8. 8. 8 ; Jean : 7... (le groupement des 26 derniers feuillets ne peut être facilement reconnu). Des feuillets ont été coupés avant ou après chaque Évangile. Réglure à la pointe, en creux à la première et à la dernière page de chaque cahier. Titres courants en onciale ou en capitale rustique d'or au commencement et à la fin des cahiers dans saint Matthieu, au premier feuillet de saint Marc (avec deux *hederæ* à la suite) et aux sept premiers feuillets de saint Jean. Les parallèles sont inscrits dans la marge intérieure ou dans l'entre-colonnes, en or; ils sont notés différemment dans chaque Évangile; ils ne sont pas marqués dans la plus grande partie de saint Marc et de saint Luc. Le mot *solus,* en rouge, ne se voit que dans les parallèles de saint Jean ; dans saint Matthieu, il est représenté par un S en or. Les numéros des sections d'Eusèbe sont en rouge, mais ils ne sont marqués que dans saint Jean. Les chapitres sont marqués en or, de la première main, dans saint Jean seulement, et uniquement jusqu'à v, 1 (chapitre XI : division en 35 chapitres des manuscrits de Tours). Ni sommaires, ni arguments, ni accessoires d'aucune sorte. Une croix indique le commencement de quelques leçons dans saint Luc et dans saint Jean.

Hamilton 251. — *Cat. of mss., chiefly from the Hamilton collection,* 1889, nº 1 (facs.) ; W. Wattenbach, *Neues Archiv.* t. VIII, 1887, p. 343, et *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1889, p. 143 ; *B. Quaritch's rough list,* nº 99, p. 37. — P. 37, 259, 354.

Oxford. Bibliothèque Bodléienne.

FONDS BODLEY, nº 857. ÉVANGILES DE SAINT AUGUSTIN.

245mm sur 200. 173 ff. 2 col. de 29 l. Écriture onciale. *Hederæ.* Fol. 1 : *Ut impleretur* (MATTH., IV, 13). En marge, notes liturgiques d'une écriture semi-onciale penchée fort ancienne.

Ancien nº Bodl. D. 2. 14. — Westwood, *Pal. sacra,* pl. XI ; Westcott : *bodl.* ; Wordsworth : O. — P. 35, 355.

MÊME FONDS, nº 3964. ÉVANGILES DE RUSHWORTH OU DE MAC-REGOL.

Ancien nº Bodl. D. 24. — Ce ms. a été donné par J. Rushworth, membre du long parlement. On reconnait dans le nom du copiste, Mac-Regol, un abbé de Birr (*Queen's County,* Irlande), qui vivait vers 820. L'Évangile de saint Matthieu est glosé en langue mercienne, les autres (comme le ms. de Lindisfarne) en langue northumbrique. — Publié de 1854 à 1865 aux frais de la *Surtees society,* saint Matthieu en 2e édition en 1887. Westwood, *Pal. sacra,* pl. XLIV et *Anglo-sax. mss.,* pl. XVI ; Gilbert, pl. XXII-XXIV ; *Pal. soc.,* pl. XC et XCI ; Westcott, p. 1695 ; Scrivener : *rush.* ; Wordsworth : R. — P. 43.

FONDS DE LAUD, lat. 102. ÉVANGILES.

Reliure aux armes de W. Laud. — 295mm sur 190. 210 ff. Fol. 1, canons. 9 : *Plures fuisse...* Plusieurs écritures. xe siècle. Fol. 14 : *Non. jul. vigilia S. Kiliani : Dominus qui sanctorum...*

Anc. nº 1315 : Marque de Laud : 1637. Fol. 1 (XIVe s. environ) : LXXX. *Sancta quatuor evangelia cum concordantiis.* — Westcott, p. 1696 ; Scrivener : *laud.* — P. 54, 356.

MÊME FONDS, lat. 108. ÉPÎTRES DE SAINT PAUL.

260mm sur 200. 117 ff. 21 l. l. Commencement : *Primum queritur...* Écriture saxonne paraissant du IXe siècle.

Signe : *laud.* — P. 44, 341, 357, 358.

FONDS SELDEN, nº 30. ACTES DES APÔTRES.

225mm sur 180. 107 ff. 24 à 26 l. Écriture onciale paraissant au plus tôt du VIIIe siècle. Ms. saxon. Manque XIV, 27-XV, 32.

Westcott (*facs.*). — P. 44.

FONDS RAWLINSON, n° 167. LUC ET JEAN.

320^{mm} sur 245. 106 ff. 22 l. l. Grosse écriture saxonne du commencement du VIIIe siècle. Décoration analogue à celle du ms. de Lindisfarne (jaune dominant). Lacune et feuillets déplacés entre les ff. 63 et 72. — P. 43.

BODLEIAN AUCTARIUM, E. *infra* 1 et 2. BIBLE.

523^{mm} sur 357. T. I : 315 ff. 2 col. de 46 l. Fol. 1 : *Frater Ambrosius*... Genèse à Job. Fol. 292 v° : *Job infantis suisque dictis... Si aut fiscellam... Homo quidam erat in regione Auxitide...* 303 : *Hic interpretatur de syriaco libro. In terra quidem habitasse Auxitiden... Cogor...* Sommaire... *Vir erat in terra Hus... Fuerunt autem omnes dies vitæ illius CCXLVIII. Ex hoc apparet eum quintum fuisse ab Abraham. Expl. liber Job. Habet versus IDCC. Job exemplar patientiæ...* — T. II : 316 ff. Du Psautier, qui est double, aux Évangiles, qui terminent le N. T.

P. de Lagarde, *Mittheilungen*, t. II, p. 191. — P. 62, 68, 332, 341, 343 et suiv., 363 et suiv.

Oxford. « Corpus Christi College ».

N° 122. ÉVANGILES.

220^{mm} sur 145. 117 ff. plus 3 gardes. 31 l. l. Belle écriture irlandaise paraissant du XIe siècle. Fol. 1, canons. 5 v° : *Inc. alea evangelii quam Dubinsi episc. Benchorensis detulit a rege Anglorum id est a domu Adalstani regis Anglorum, depicta a quodam Francone et a Romano sapiente id est Israel...* 7 : *Novum opus...*

E. O'Curry, *Lectures, Appendix*, p. 651 et 653 (*facs.*); Westcott : *CCC*. — Sur Dhuibinnsi, † 951, voyez les *Annals of the four masters, Index*, p. 669. — P. 43.

Paris. Bibliothèque nationale.

FONDS LATIN. N° 1. PREMIÈRE BIBLE DE CHARLES LE CHAUVE.

Reliure de Colbert. — 495^{mm} sur 375. 423 ff. 2 col. de 51 l. Fol. 1 et 2 : *Rex benedicte...* 4 v° : *Frater Ambrosius...*

Bible du comte Vivien, bible de Metz ou bible de Colbert. Ancien fonds : 3561 [2]; Colbert. 1. — Meurisse, *Hist. des év. de Metz*, 1634, p. 27 ; Montfaucon, *Mon. de la mon. fr.*, t. I, p. 300; *Nouv. Tr. de Dipl.*, t. III, p. 133, Baluze, *Capitularia*, t. II, col. 1278 et 1568; G.-F. Waagen, *Kunstwerke*, etc., 1839, t. III, p. 246; Westwood, *Pal. sacra*, pl. XXVI; De Bastard, *Peintures et ornements des mss.*, pl. CLIII-CLXXVI. Louandre, *Les arts somptuaires*, t. I, p. 38 et pl. XV-XVIII; Labarte, *Hist. des arts industriels*, 1re édit., t. III, p. 102 et 2e édit., t. II, p. 202 ; Barbet de Jouy, *Notice du musée des souverains*, 1866, p. 21; *Le cab. des mss.*, t. III, pl. XX, 4-6; *L'Éc. calligr. de Tours*, p. 7 et 15; P. Corssen, *Ep. ad Galatas*, p. 9; F.-X. Kraus, *Kunst u. Alterth. in Elsass-Lothr.*, t. II, 1888, p. 570; Denifle, p. 481 ; Leitschuh, *Der Bilderkreis*, p. 84; *Ada-Handschr.*, p. 80. — P. 157, 200, 209, 215 et suiv., 241, 255, 332, 341, 343 et suiv., 363.

N° 2. DEUXIÈME BIBLE DE CHARLES LE CHAUVE.

Belle reliure au nom et aux armes d'Henri IV. — 430^{mm} sur 335. 444 ff. 2 col. de 52 l. Fol. 1 v° : *Biblorum seriem...* 4 v° : *Præfatio bibliothecæ... Quicquid ab hebræo...* 5 v° : *Frater Ambrosius...* 444, sommaire de l'Apocalypse jusqu'aux mots : *Item sancta civitas...* Mutilé à la fin. Il manque un feuillet entre DAN., I, 1 et II, 44.

Bible de Saint-Denis. Anciennes cotes : III. LXI (cote de S. Denis), 138 et 3561. Fol. 5 v° (en bas) : L. B ; 6 (en bas) : B. — Baluze, *Capitularia*, t. II. col. 1566 ; Jorand, ouvrage cité ; Silvestre, pl. CLXXI ; De Bastard, pl. CLXXVII-CLXXXI et *Peintures, ornements*, etc., *de la bible de Charles le Chauve*, 1883 ; Wyatt, *The art. of illuminating*, pl. XX ; *Le Cab. des mss.*, pl. XXVIII, 1 et 4 ; *Mém. sur d'anc. sacram.*, pl. XI ; *L'Évangéliaire de S.-Vaast*, p. 12 ; P. Corssen, *Ep. ad Galatas*, p. 7 ; Leitschuh, *Der Bilderkreis*, p. 85 ; *Ada-Handschr.*, p. 69. — P. 157, 200, 209, 255, 286, 287, 332, 341, 343 et suiv.

N° 3. Bible du comte Rorigon.

Riche reliure en maroquin rouge à petits fers. — 485mm sur 375. 409 ff. 2 col. de 52 l. Fol. A (IXe s.) : *Notitia de areis S. Petri Fossatensis monasterii*... 3 : *Frater Ambrosius*... 393 (Xe s.) : *Epistola Odonis abbatis monasterii quod ex antiquo Glannafolium appellatur ad Adalmodum*... V° : *It. ep. Fausti monachi æditoris vitæ B. Mauri*. Suit la Vie de saint Maur. 407 v°, continuation du polyptique de Saint-Maur-lès-Fossé, et diverses notes relatives à Saint-Maur. 408 v°, acte de donation au bénéfice de Glanfeuil, relatif à la terre d' « Anast » et émanant d'Anowarcth (847 ; copié au Xe ou au XIe siècle). 409 v° : « C'est li cens de Torci... »

Ancien fonds : 3562 ; Inv. de 1622 : CCXXII. — Baluze, Guérard, Lebeuf et Bordier, cités par M. Delisle ; P. Marchegay, *Archives d'Anjou*, t. I, 1843 ; p. 363 ; *Le Cab. des mss.*, pl. XXV, 1 et XXIX, 4 ; *L'école calligr. de Tours*, p. 9 ; P. Corssen, *Ep. ad Galatas*, p. 10 ; *Ada-Handschr.*, p. 78. — P. 157, 200, 209, 213, 241, 255, 332, 341, 343 et suiv.

N° 4. Bible du Puy.

2 volumes. 535mm sur 330. T. I, 234 ff. : Gen. I, 2 *terra autem*-Job. T. II, 195 ff., y compris 2 gardes : Psaumes-Hébr., XII, 25 *loquebatur*. 2 col. de 40-48 l. T. II, fol. 97 (après Esdras ; 2e main) : *Inc. Confessio Hesdræ : Dominus qui habitas*... 134 v°, entre les Machabées et les canons des Évangiles, Baruch, ajouté au XIIe siècle. Il n'y a qu'un fragment des Évangiles (ff. 138-140 v° : Matth., XXIV, 45-Marc, IX, 28). Notes liturgiques dans le texte. IXe-Xe siècle.

Ancien fonds : 3571 12 et 13 ; Colbert, 157 et 158. — P. 62, 73, 157, 332, 341, 343 et suiv.

N° 5. Première bible de Saint-Martial.

505mm sur 390. 2 col. de 51 l. T. I, 122 ff. et une garde : du Deutéronome au Ps. LXXXVII, 11. 6 cahiers sont omis entre Ruth, I, 22 et Ésaïe ; autre lacune à la fin de Daniel et au commencement d'Osée. Plusieurs initiales ont été coupées. T. II, 222 ff., plus quelques gardes. Le fol. 1 est ajouté. Le volume commence par les cahiers qui manquent dans le t. I (Ruth, I, 22-Sirach). Lacune entre les Rois et Eccl., I, 13. Fol. 131, splendides canons. 219 v° (en caractères tironiens) : *Bonebertus* (?) *scripsit* (Omont). Fol. 130 r° et v° et 219-221, nombreux documents relatifs à saint Martial et à son abbaye (XIe s.). Décoration remarquable. Xe siècle.

Ancien fonds : 3562 2 et 3 ; S. Martial, 1 et 2. — Catalogue ; Boehmer-Mühlbacher, *Regesta Imperii*, n° 879 ; Duchesne, S. Martial, *Annales du Midi*, t. IV, 1892, p. 294. — P. 83, 157, 332, 341.

N° 6. Bible de Rosas.

4 volumes. 480mm sur 335. 110, 179, 164 et 113 ff. 3 col. de 50 à 51 l. Décoration remarquable. L'écriture change avec le fol. 62 du t. II, pour les sommaires et les préfaces ; la même main a corrigé les Proverbes et semble avoir écrit le t. III. La fin manque, depuis Apoc., XXI, 14. Xe siècle.

Noailles, 2. — Silvestre, pl. CXXXIV ; Rigollot, *Mém. soc. ant. de la Picardie*, t. III, p. 326 (*facs.*). — P. 24, 62, 130, 157, 333, 341, 343 et suiv., 363.

N° 7. Bible de Mazarin.

510^{mm} sur 345. 366 ff. 2 col. de 60 l. Commencement : *Fr[ater] Ambrosius*... Il manque un feuillet avant le fol. 4, un feuillet de II Pierre, iii, 1 à I Jean, iv, 10 et un autre d'Apoc., i, 1 à v, 6. Belle décoration. xi[e] siècle.

Ancien fonds : 3567. — Silvestre, pl. clxxvii et clxxviii. — P. 73, 130, 157, 332, 341, 345 et suiv.

N° 8. Deuxième bible de Saint-Martial.

2 volumes. 530^{mm} sur 375. 2 col. de 50 l. T. I : *Frater Ambrosius*. Genèse-Psaumes. 226 ff. plus les gardes. T. II : 264 ff., plus les gardes. Rois-Hébreux. A la fin (de la même main) : *Inc. æpistola beatiss. Marcialis apostoli Aquitanorum principi* (*sic*) *ad Burdegalenses*. Belle décoration. xi[e] siècle. L'ordre des livres provient de l'interversion des cahiers dans le ms. 8.

Ancien fonds : 3560 [4 et 5]; S. Martial, 3 et 4. — De Bastard, pl. ccxxxix-ccxliv ; Wyatt, *The art of illuminating*, pl. xxii. — P. 83, 157, 338, 341, 343 et suiv., 363 et suiv.

N° 10. Bible.

570^{mm} sur 370. 364 ff. 2 col. de environ 60 l. Commencement : *Frater Ambrosius*... Les grandes initiales sont accompagnées de quelques lettres en blanc sur fond noir ou rouge. L'initiale de la Genèse représente la création, la chute et l'expulsion du Paradis. Méridional. xii[e]-xiii[e] siècle.

Ancien fonds : 3560. Peiresc, puis Fouquet (Catalogue). — P. 157, 182, 332, 341, 344 et suiv., 364 et suiv.

N[os] 45 et 93. Bible de Saint-Riquier.

505^{mm} sur 340. 2 col. de 42 l. T. I : 262 ff. (*Desiderii*... Genèse-Prophètes). T. II : 261 ff. (Job-Apocalypse). En tête des Évangiles, un *capitulare evangeliorum*. Fol. 261 v° : *In mediano altari hæ continentur reliquiæ*... ix[e] siècle.

Ancien fonds : 3563 et 3564. 2 feuillets de ce ms., contenant le passage « des trois témoins », ont été dérobés par Aymon et ont été à Londres (Harl. 7551) jusqu'en 1878. — Sabatier, t. I, p. 706 ; S. Berger, *Les reliques de S.-Riquier*, *Revue de l'Orient latin*, t. I (sous presse). — P. 95 et suiv., 200, 288, 331, 341, 345 et suiv.

N° 47. Bible.

490^{mm} sur 370. 176 ff. 2 col. de 49 l. Commencement : Ex., xvi, 28. Lacunes de II Rois, xi, 1 à I Mach., v, 61, de II Mach., xv, 3 à Matth., vii, 26 et de II Thess., i, 1 à I Tim., ii, 12.

Ancien fonds : 3564[3] ; Faure, 32. — *L'Ec. calligr. de Tours*, p. 10 ; *Ada-Handschr.*, p. 38. — P. 213, 241, 332, 341, 343 et suiv., 363 et suiv.

N[os] 50 et 104. Bible.

575^{mm} sur 295. T. I : 215 ff. (*Frater Ambrosius*... Genèse-Prophètes) ; t. II : 176 ff., plus les gardes (Psaumes-Saint Paul. Fol. 176, l'Épître aux Laodicéens, ajoutée au xii[e] siècle). 2 col. de 54 à 56 l. dans le t. I, de 57 à 58 dans le t. II. Italien. xi[e] siècle.

Anciens n[os] : ccvii et 3575 ; clxxxiii et 3576. En tête du t. I (xiv[e] s.) : *Anno m. c[iij] setagesimo iiij fu la fami per tuto lu mundu e vauze lu tumenu de lu granu tr. xij.* (même siècle). *Pafnucius humilis servus vestre sanctitatis.* (Même époque :) *Religioso viro venerabili abbati S. Stephani de Nemore salutem in Domino.* — P. 141, 157, 332, 341, 342, 343 et suiv., 363.

N° 68. Partie de la Bible.

520mm sur 380. 199 ff., plus les gardes. 2 col. de 50 l. Mutilé. Ex., xii, 22-Michée, iv, 9. Lacunes, en particulier de Jér., lii, 16 à Dan., iv, 23.

Ancien fonds : 3573³; Colbert, 61. — P. 213, 343 et suiv., 363 et suiv.

N° 112. Livres sapientiaux et grands Prophètes.

295mm sur 250. 137 ff. 2 col. de 32 à 34 l. xe siècle. Fol. 48 v° : *In natale S. Martini. Igitur Martinus...*

Ancien fonds : 3703⁵; Colbert, 2315. — P. 83, 90.

N° 250. Nouveau Testament.

490mm sur 365. 105 ff., plus les gardes. 2 col. de 50 l. Fol. 1 : *Novum opus...*

Ancien fonds : 3572. Au fol. 1, le n° 39 et la cote de Saint-Denis : xiii. iiic. iiiixx. iiii. Wordsworth, *Old.-latin bibl. Texts*, n° I, p. 56; *Ada-Handschr.*, p. 38. — P. 209, 243, 339, 341, 354 et suiv., 366 et suiv.

N° 254. Nouveau Testament.

Reliure de Louis-Philippe. — 260mm sur 170. 149 ff., y compris 3 gardes. 2 col. de 40 l. Fol. 1 : *Plures fuisse...* 84, Actes (2e ms.). 2e moitié du xiie siècle. Méridional.

Ancien fonds : 3939⁵·⁵; Colbert, 4051. Ms. de Rignac. *Codex Colbertinus* des Évangiles. — Sabatier; Tischendorf : *c*; Belsheim, *Codex Colbertinus*, Christiania, 1888; Wordsworth. — P. 74, 339, 341, 353 et suiv.

N° 256. Évangiles.

315mm sur 210. 177 ff. 2 col. d'environ 30 l. Fol. 1, canons. 6 v° : *Matheus ex Judæa...* Manque le commencement de l'Épître à Damase (*Novum opus...*). Le ms. original finit au fol. 168, à Jean, vii, 39; la suite a été complétée, au xe siècle, jusqu'à Jean, xv, 22, où se termine le ms. Lacune de Luc, xviii, 39 à xxii, 64. Notes tironiennes sur les marges. Écriture onciale du viie siècle.

Ancien fonds : 3706³·³ ; Colbert, 1895. S. Denis : xiii. iiic. iiiixx. vi. — *Le Cab. des mss.*, t. III, pl. xi. 1. — P. 91, 355.

N° 257. Évangiles.

Belle reliure au chiffre et aux armes de François Ier. — 300mm sur 240. 200 ff., y compris une garde. 26 à 32 l. l. Fol. 1 : *Novum opus...* 6 v°, canons. 12 v°, le crucifiement. 13, image de saint Matthieu, avec deux vers, écrits en or sur pourpre dans le ciel : *Mattheus humana quia cœpit promere gente...* 187, *capitulare evangeliorum.* Le nom de Jésus est écrit partout en lettres d'or.

Anciens nos cccc͞xx, 448 et 3932. — De Bastard, pl. clxxxii-clxxxviii; *Notice des objets exposés*, p. 44; *Ada-Handschr.*, p. 95. — P. 255, 284 et suiv., 355, 356.

N° 261. Évangiles.

280mm sur 190. 149 ff. 30 l. l. Fol. 5 : *Novum opus...* 13 v°, canons. 17 v° et 18, images de saint Matthieu et du Christ. 141, *capitulare evangeliorum.* ixe siècle. — Fol. 1-3 v°, morceaux liturgiques (xie s.). 149 v° : *Inc. responsoria de S. Juliano ep.*

Ancien fonds : 3937 ²·²; Colbert, 1947; auparavant, N. Le Fèvre et de Thou. — De Bastard, pl. ccx-ccxiv; *Ada-Handschr.*, p. 83. — P. 252, 255, 258, 356.

N° 263. Évangiles.

290mm sur 220. 129 ff. 20 l. l. Manque le premier Évangile (excepté Matth.,

xxv, 37-xxviii, qui est à la fin, ff. 121-129), ainsi que de Marc, x, 37 à l'*incipit* de saint Luc, et la fin, après Jean, xiv, 20. Le commencement des Évangiles est en onciale et en semi-onciale d'or, les premiers mots des arguments sont en onciale d'or, rouge et bleue. Les premiers mots de saint Luc sont écrits dans l'intérieur de la lettre Q. ixe siècle.

Ancien fonds : 3700¹⁰; Colbert, 2098. — P. 253, 354.

N° 266. Évangiles de Lothaire.

325mm sur 255. 221 ff., plus 9 gardes. 2 col. de 27 l. Fol. 1 v°, portrait de Lothaire. 2 v°, image du Christ. 4 : *Novum opus*... 12, canons, richement encadrés ; les numéros en sont écrits en or dans des médaillons de pourpre. 207 v°, *capitulare evangeliorum.*

De la chambre des comptes de Blois. Anciens nos CIↃCLVI, 1264 et 3705. Mabillon, *Annales O. S. B.*, t. II. p. 625; Baluze, *Capitularia*, t. II, col. 1279 et 1565; De Bastard, pl. CXL-CLII; Dümmler, t. II, p. 670; *Le Cab. des mss.*, t. III, pl. xxv, 5; *L'Ec. calligr. de Tours*, p. 16; *Ada-Handschr.*, p. 78. — P. 250, 255, 258, 354.

N° 269. Évangiles.

Reliure aux armes de Charles IX. — 225mm sur 135. 276 ff., dont une garde. 21 l. l. Fol. 1, *capitulare evangeliorum.* 16 v° : *Novum opus*... Peintures grossières. Belle grosse écriture du ixe siècle. 275 (xve s.) : « A mossr le doen de Limoges soient balhée[s]... »

Anciens nos DCCXXXV, 792 et 3704. — P. 355.

N° 274. Évangiles.

310mm sur 230. 161 ff., dont une garde, plus le fol. 159 *bis*. 24 l. l. Manque le commencement de saint Matthieu, ainsi que Luc, i-xviii, 22. Fol 2 v° : *Novum opus*... 151, *capitulare evangeliorum.* ixe siècle.

Ancien fonds : 3706⁶; A. Faure, 7. — *Ada-Handschr.*, p. 38. — P. 253, 255, 258, 354.

Nos 281 et 298. Codex Bigotianus.

350mm sur 265. 216 et 49 ff. 21 l. l. Grosse onciale du viiie siècle. Les préliminaires sont en une belle capitale rustique. Les cahiers ont généralement 10 ff. Fol. 1 : *Novum opus*... Lacunes. Fin : Jean, xxi, 25.

Ancien fonds : 3706 ² et ³; Bigot, 5. Fol. 1 v° (xve s.) : *Iste liber est de ecclesia S. Trinitatis Fiscannensis.* — *Le Cab. des mss.*, t. III. pl. x, 1 et 2 et p. 214. Scrivener : *big.;* Wordsworth : B. — P. 50, 355.

N° 305. Nouveau Testament, sans les Évangiles.

315mm sur 240. 146 ff. 2 col. de 30 l. xie siècle.

Ancien fonds : 3707ᵃ; Colbert, 2348. S. Denis : P. et iii. lxiiii. — P. 100, 341 (*bis*).

N° 309. Nouveau Testament, sans les Évangiles.

260mm sur 180. 164 ff., plus 7 préliminaires, contenant un fragment d'homiliaire, qui se continue au f. 136. 28 à 30 l. l. Les deux dernières gardes sont composées d'un fragment de droit canon (xiie s.). xie siècle.

Ancien fonds : 3939 ³; Colbert, 3214. — P. 99, 341, 342.

N° 315. Épîtres catholiques, Actes et Apocalypse.

490mm sur 275. 90 ff. 2 col. de 42 l. Mutilé. Commencement : *Jacobus Dei et*... Fol. 31 v°-90, homélies et citations des Pères. xiie-xiiie siècle.

Ancien fonds : 3614[2]; S. Martial, 7. Fol. 90 v°, note de 1477, dont il résulte qu'en cette année ce ms. a été donné à S. Martial par l'abbé Jacques [Joviu]ndi. — P. 83.

N° 321. Nouveau Testament.

190^{mm} sur 160. 240 ff., plus 2 gardes. 2 col. de 30 l. Fol. 107 : *Explicit quatuor evangelium. Obsecro, qui in hunc codicem s. evangelii lectitabis, ut in tuis sacris peticionibus sim commendabilis, sic Christo Domino ejusque sanctis sis acceptabilis. Amen.* Commencement du XIIIe siècle. 236, calendrier, suivi d'un comput.

Ancien fonds : 4306[2]; Baluze, 615. — P. 77, 339, 341, 367.

N° 324. Évangiles.

163^{mm} sur 118. 93 ff., plus les gardes. 40 l. l. Commencement : *Novum opus*... En tête des Évangiles, l'image des évangélistes sur un fond vert clair, dans un cadre de couleurs vives. Fol. 84, *capitulare evangeliorum.* Fin du IXe siècle.

Ancien fonds : 4305 [3.3]; Colbert, 6535. — P. 254.

N° 341. Nouveau Testament.

Reliure sur ais. — 180^{mm} sur 115. 254 ff. et plusieurs gardes. 2 col. de 27 à 29 l. Cahiers de 10 ff. Commencement : *Mattheus ex Judæa*... Sur la première garde, extrait d'une épître de Platon aux parents de Denys (ou Dion) de Syracuse, en latin. Méridional. Fin du XIIIe siècle.

Anciens n^{os} CIↃ.ↃCCCVIII, 2106 et 4584. Sur la 3e garde, v°, les n°s 34 (barré) et 36. Fol. 254 : 1479, *die* 18 *februarii. Iste liber est fr. Gentilis de Camereno, quem posuerat sub pignore apud mag. Bartholomeum de Firmo pro tribus libris. Qui postea emptus post mortem prefati mag. Bartholomei a rev. mag. Joachimo veneto pro nunc vicario generali provintie et provintiali electo fuit a predicto rev. vicario gratis illi restitutus presentibus hiis rev. magistris videl. mag. Francisco veneto olim provintiali et fr. Marino priore veneto, qui ad delendam omnem suspitionem manu propria presentem scripturam fecit.* — P. 80, 339, 342.

N° 342. Nouveau Testament.

160^{mm} sur 115. 180 ff. 2 col. de 31 l. Le fol. 1 est endommagé. Méridional. Commencement du XIIIe siècle. Après l'Apocalypse, les jours égyptiens des huit premiers mois.

Ancien fonds : 4381; Colbert, 6155. — P. 79, 339, 342.

N° 343. Nouveau Testament.

195^{mm} sur 125. 301 ff. 2 col. de 26 l. Grandes initiales avec grotesques. Mutilé. Commencement du XIIIe siècle. Fol. 301 v°, court lapidaire en vers : *Cives celestis patrie*...

Ancien fonds : 4306[1]; Colbert, 3672. — P. 80, 339, 342.

N° 1152. Psautier de Charles le Chauve.

Reliure ancienne avec cabochons, contenant deux ivoires sculptés. — 240^{mm} sur 185. 173 ff. plus 2 gardes. Écriture onciale d'or. Fol. 1, image de David : *Quattuor hic socii comitantur in ordine David.* 2 : *David filius Jesse*... 3 v°, image de majesté. En haut, la Main divine : *Cum sedeat Karolus magno coronatus honore, Est Josiæ similis parque Theodosio.* 4, figure de saint Jérôme. 5, Psautier gallican. 155 v°, cantiques de l'A. et du N. T., *Te Deum,* Symboles de Nicée et d'Athanase. 170, litanie, avec les saints français et ceux du nord, où Dieu est invoqué pour Charles le Chauve, pour *Hirmindrudis* et leurs enfants. 172 v° : *Hic calamus*...

Ancien fonds : 4559[1]; Colbert, 1339. Donné à Colbert en 1674 par le chapitre de Metz. — Baluze, *Capitularia*, t. II, col. 1276; De Bastard, pl. CXCI-CXCIV; Louandre, cité par M. Janitschek; Silvestre, pl. CXXV; P. Durand, *Rev. archéol.*, t. V, 1848, p. 733; Cahier, *Mélanges*, t. I, 1847-1849, p. 27 et pl. X et XI; Labarte, *Hist. des arts industriels*, 2e éd., t. I, p. 375 et 434 et pl. XXX et XXXI, et t. II, p. 210 et 450 et pl. L; Barbet de Jouy, *Not. du Musée des Souverains*, p. 18; *Le Cab. des mss.*, t. I, p. 449 et t. III, p. 320; Swainson, *The creeds*, p. 363; *Ada-Handschr.*, p. 97. — P. 297.

N° 2328. Épitres catholiques, etc. (Codex Lemovicensis).

275mm sur 175. 125 ff. 2 col. de 33 à 35 l. Fol. 97, au commencement d'un cahier (semi-onciale grossière) : *Sub nomine S. Trinitatis. In hoc codice continentur scriptum epistolas apostolorum quas cononicas* (*sic*) *vel catholicas appellant hoc est numero septem... Post has vero epistolas sequitur in hoc volumine expositio* (ce commentaire manque). VIIIe-IXe siècle. Fol. 1 v°, note de 1224, écrite d'une grosse écriture qui ressemble à celle de B. Itier.

Ancien fonds : 4055[4]; S. Martial, 164 (Fol. 1 v°, n° CXXXVI effacé). — Catalogue ; Tischendorf : *lem.;* Wordsworth. — P. 83, 361.

N° 8849. Évangiles.

Reliure du XVIe siècle avec des cabochons et avec de riches sculptures, en cuivre repoussé, représentant le supplice de saint Étienne. Armes : un dextrochère issant d'une nue et tenant une épée haute en pal entre deux besants (?). — 400mm sur 285. 267 ff., dont une garde. 2 col. de 27 l. Écriture onciale du IXe siècle. Les noms de *Jhesus* et *Dominus* sont écrits en or, de même que la première ligne des chapitres. Les premiers mots des Évangiles de saint Luc et de saint Jean sont écrits en capitale d'argent, en partie sur bandes de pourpre. Commencement : *Plures fuisse*... Peintures.

Suppl. lat., 664. — *Ada-Handschr.*, p. 38. — P. 268, 356.

N° 8850. Évangiles de Saint-Médard.

360mm sur 260. 235 ff. 2 col. de 32 l. Fol. 1 v°, une grande image représentant un édifice ; les mots : *Sanctus, sanctus Dominus*, etc., y sont écrits en onciale d'or. En haut, les symboles des quatre évangélistes et, au-dessous, l'Agneau devant lequel sont les vingt-quatre vieillards. Fol. 2 : *Plures fuisse*... 6, la Fontaine de vie. 7, canons. 17 v°, image de saint Matthieu écrivant : *Thesaurisate vobis thesauros in cælo*. En haut de l'initiale de saint Marc, on voit le baptême de Jésus-Christ; en tête de saint Luc, Jésus imberbe sur son trône, la salutation et l'annonciation ; en haut des deux premières pages de saint Jean, de petites figures représentant les miracles de Jésus dans cet évangile. 223, *capitulare evangeliorum*. Onciale d'or.

Suppl. latin, 686. — Sur la couverture d'argent, Martène a lu l'inscription suivante : *Hæc tabula facta est a domno Ingranno abbate hujus loci, anno incarnati Verbi MCLXVIIII... Librum autem ipsum obtulit Lodovicus pius imperator beato Sebastiano in receptione ejusdem martyris inclyti et PP. Gregorii Urbis Romæ.* — Martène et Durand, *Second voyage littéraire*, p. 17; De Bastard, pl. XCI CIV; Silvestre, pl. CXXIV; Ed. Fleury, *Les mss. à miniatures de Soissons*, 1865, in-4°, p. 1 (planches); *Ada-Handschr.*, p. 89 et pl. XXXI-XXXIV. — P. 268, 356.

N° 9380. Bible de Théodulfe.

Restes d'une reliure en velours cramoisi, avec fermoirs. — 320mm sur 230. 349 ff. 2 col. de 62 l. (40 dans les passages en onciale). Fol. 1-3 et 347-349 (poèmes de Théodulfe, préliminaires et conclusion), or sur pourpre; 146-169 (Psaumes) et 247-286 (Évangiles), argent sur pourpre. Les ff. 1 r°, 347 v°, 348 r°, 349 r° et v° ne sont pas écrits. 1 v° : *Quicquid ab hebræo*... 3 (en croix) : *V. T. ideo dicitur*... V° (sous une arcade) : *Ordo librorum V. ac N. T*... 4 : *Desiderii*...

Le commencement des livres et des principaux morceaux accessoires est en onciale d'or, les rubriques et *explicit* en onciale rouge. Dans les passages écrits en argent, les initiales sont en or, ainsi que les rubriques; dans les Évangiles, les premiers mots de chaque chapitre sont en onciale d'or, de même que les initiales de chaque section. Fol. 319 v°, après l'Apocalypse : *Breves temporum per generationes et regna : Primus ex nostris Julianus africanus* (Chronographie de saint Isidore)... 321 v° : *Quoniam, fili carissime* (traité *de nominibus hebraicis* de saint Eucher)... *Adonai in latinum*... 325, la prétendue *Clavis* de Méliton (titre en blanc) : *Caput Domini ipsa divinitas*... 338 : *Inc. capitula in Speculum domni Augustini*... 339, le *Speculum* en abrégé. 346 v°, diplôme. 347, titre final, déplacé. 348 v° : *Theodulfi versus : Codicis hujus opus*... Quelques notes tironiennes.

Suppl. lat., 687. — Martianay et Vallarsi; Sirmond et Jérôme Vignier, cités par M. Delisle; De Bastard, pl. CIX-CXI; Delisle, *Les bibles de Théodulfe*, 1879, et *Le Cab. des mss.*, t. III, p. 21; *Album paléographique*, 1887, gr. in-fol., pl. XVIII (J. Havet); Dümmler, t. I, p. 437; *Corpus scriptor. eccles. lat.* de Vienne, t. XII, II, 1 (*Augustini quod fertur Speculum, ed.* F. Weyhrich, 1878) et t. XXIII (*Priscilliani Opp., ed.* G. Schepss, 1889); P. Corssen, *Ep. ad Galatas*, p. 7; Scrivener : *theod.;* Denifle, p. 481; Wordsworth : Θ. — P. 149 et suiv., 331, 341, 344 et suiv., 363.

N° 9382. Prophètes.

270mm sur 205. 124 ff. 2 col. de 34 l. Semi-onciale saxonne du IXe siècle. Cahiers de 10 ff. De Jérémie à Daniel. Lacunes.

Suppl. lat., 1423. — P. 51.

N° 9383. Évangiles.

Reliure splendide. Au recto, un ivoire représentant le crucifiement. Bordure fort riche en or, avec émaux cloisonnés et cabochons : *In cruce restituit Christus*, etc. — 310mm sur 250. 264 ff. 17 à 20 l. l. Fol. 2 v°, canons, écrits en argent, les titres en or. 10 : *Novum opus*... 242, *capitulare evangeliorum*. Capitale rustique d'or sur pourpre.

Suppl. lat., 650. De Metz. — De Bastard, *Bull. du Comité de la Langue*, t. IV, p. 666 et 861, et *Peintures et ornements*, pl. CV; *Le Cab. des mss.*, t. III, pl. I, 4; Kraus, *Kunst u. Alterth. in Elsass-Lothr.*, t. III, p. 574; *Ada-Handschr.*, p. 38. — P. 269, 356.

N° 9385. Évangiles.

310mm sur 250. 180 ff., dont une garde. 2 col. de 26 l. Fol. 1, en argent sur pourpre, 6 distiques : *Promit aperta novæ*... 2 : *Novum opus*... 9, canons. 18 : *Mattheus e sacro totus spiramine fretus*... V°, image de saint Matthieu : *Hoc Mattheus agens*... 168, *capitulare evangeliorum*. 179 : *Primus ab humana quia cœpit promere gente*... V° : image du Christ. *Conspicuus resides*...

Suppl. lat., 689. De C.-J.-M. Du Fay. — De Bastard, pl. CCIV-CCVI; *Ada-Handschr.*, p. 83. — P. 252, 255, 258, 354.

N° 9389. Évangiles d'Echternach.

Reliure de Napoléon Ier. — 355mm sur 255. 223 ff. avec la garde. 2 col. de 25 l. Devant chaque Évangile, une grande et curieuse figure de toute la page, avec entrelacs : *Imago hominis*... Fol. 1 : *Orditur prologus canonum*... 15 v°, *Interpretatio*. Matthieu commence au fol. 19 par les mots : *Christi autem generatio sic erat*, avec une belle initiale irlandaise à entrelacs. Écriture saxonne du VIIIe siècle.

Suppl. lat., 693. — Silvestre, pl. CCXXVI; De Bastard, pl. LXXIV-LXXX; Westwood, *Anglo-sax. mss.*, pl. XXI; *Le Cab. des mss.*, pl. XIX, 8; Scrivener : *ept.;* Wordsworth : *EP*; A. Reiners, *Les mss. anciens d'Echternach conservés à la Bibl. nat.*, Luxembourg, 1889 (*Publ. de l'Inst. de Lux.*, t. XL), p. 25; Vöge, p. 380. — P. 52, 354.

N° 9397. Fragments bibliques.

Fol. 1-24 : Sap., i, 13-Sir., xx, 33. 2 col. de 25 l. ixe s. — 25-60 : Matth., v, 14-xv, 28 et Marc, i, 1-v, 32. Inachevé. 2 col. de 22 à 25 l. ixe s. — 61-84 : Matth., i, 1-xxiii, 30. Fin du xiie s. Les deux premiers fragments ont 285mm sur 215, le troisième 260 sur 185.

Suppl. lat., 545. — P. 224.

N° 10439. Saint Jean.

Reliure de Charles X. — 70mm sur 52. 263 ff., plus une garde. 11 lignes. Cahiers de 8 ff. Corrections et notes en une onciale contemporaine. Fol. 1 : *In Dei no[mine] Ma(?)rin(?)us hacse indignus pre(?)biter. Ora pro me.* V° : A † ω. Le commencement est extrêmement endommagé. Fol. 2 : [*In princip*]*io erat* [*Verbum*]...

Suppl. lat., 713. De Chartres. — P. 89.

N° 10440. Épitres de saint Paul.

215mm sur 140. 116 ff. 26 l. l. Petite minuscule paraissant de la première moitié du ixe siècle. Fol. 2 : *In hoc corpore continentur epistolæ Pauli...* Lacunes, II Tim., ii, 20-fin, Hébr., x, 25-fin. Le fol. 1, qui est une garde, est composé d'une pièce commençant par : *A solis ortu...*, paraissant du ixe siècle, où *Charalus* est nommé plusieurs fois et où on lit : *O Columbane, stringe tuas lacrimas pro eo ad Dominum...* Sur les marges des deux dernières pages a été écrite, au ixe siècle, une formule magique : † *Crux Christi...* Fol. 90, fragment d'homiliaire.

Suppl. lat., 223 *bis*. — *Mélusine*, t. III, 1886, p. 219. — P. 120, 341, 357, 358.

Nos 11504 et 11505. Bible.

525mm sur 340. 2 col. de 54 à 56 l. T. I : 199 ff. plus les gardes. Commencement : *Frater Ambrosius...* Fin : préface de Job : *In terra quidem...* Plusieurs lacunes. Manquent deux cahiers à la fin. T. II : 215 ff. (Proverbes-Apocalypse). Singuliers titres courants. Ainsi, à la fin d'un cahier : *Et adhuc liber III Regum sum,* et en face : *Et in me liber III Regum erit finitus.* Le titre courant de la dernière page de l'Ecclésiastique est : *In calce consummationis libri hujus hilaris fuit animi monachus* (trois mots, en signes tironiens, ont été lus par M. Omont). A la fin des Actes, titre courant : *In calce hoc noli me protelare diu.* Au fol. 205 *bis* du t. II, on lit une note du copiste, écrite barbarement en caractères grecs : *Obsecro-te, lector...* Au fol. 213 v° du t. II, alphabet samaritain et alphabet hébraïque, le dernier avec l'alphabet grec et le premier avec l'interprétation allégorique usuelle des noms des lettres hébraïques. Entre les deux, l'abaque : *Sator tenet opera.* Daté de 822.

S. Germain, 3 et 4, puis 16 et 17. De Corbie. T. II, p. 212 v° (xve s.) : « Je suis de sainct Germain des prez. » — *Nouv. Tr. de Dipl.*, t. III, pl. xl ; De Bastard, pl. cxii-cxiv; *Le Cab. des mss.*, t. III, pl. xxiv, 1; S. Berger, *Quam notitiam*, etc., p. 5. — P. 93 et suiv., 157, 332, 341, 344 et suiv., 363.

Nos 11532 et 11533. Bible de Corbie.

445mm sur 355. 2 col. de 47 l. T. I. 217 ff. Fol. 1 : *In principio...* Genèse-Sirach. T. II. Prophètes-Apocalypse. 2 ff. (Sir., xxii, 8-xxiv, 29) manquaient dès le xiiie siècle. Fol. 242 v° du T. II : *Adbreviatio Chronicæ : Adam cum esset centum* xxx *annorum.* ixe *siècle.*

S. Germain, 1 et 2, puis 14 et 15. — *Nouv. Tr. de Dipl.*, t. III, p. 121, 131, 250, 339, 347 et 352; Martianay; Vallarsi; *Mon. Germ., Scr.*, t. II, p. 256; *Le Cab. des mss.*, t. III, pl. xxviii, 6. — P. 104 et suiv., 130, 157, 333, 341, 344 et suiv., 363.

N°s 11534 et 11535. BIBLE.

465^mm^ sur 325. 2 col. de 43 à 44 l. T. I. (Genèse-Malachie) : 345 ff.; t. II (Job-Apocalypse) : 348 ff. Miniatures à fond d'or, à rinceaux romans, avec dragons. La première représente, en 14 médaillons, l'histoire d'Adam et d'Ève; elle est accompagnée des deux premiers mots en onciale d'or sur un fond de couleurs vives. En tête des Évangiles, les canons d'Eusèbe sont ornés de douze scènes bibliques, puis on voit un arbre de Jessé à 4 branches, et en haut 7 colombes. XIIe siècle.

S. Germain, 5 et 6, puis 19 et 20. Le ms. était à Saint-Germain dès le XVe siècle. — Delisle, *Les collections de Bastard d'Estang*, 1886, p. 279. — P. 183, 331, 341, 344 et suiv.

N° 11553. SECONDE MOITIÉ D'UNE BIBLE.

390^mm^ sur 320. 189 ff. (Le n° 83 a été omis dans la numérotation.) 2 col. d'environ 50 l. Les cahiers, qui ont en général 8 feuillets, sont marqués en tête, de I-Z, puis de I-XIII. Manquent les cahiers K (PROV., XXVII, 7 — SAP., X, 1), X et Y (de I MACH., XIV, 1 à la fin de l'A. T). Fol. 89 : *Novum opus...* V° (après la roue qu'a décrite M. Harris, et qui est en relation avec les *sortes sanctorum*), canons, sans couleurs. 92, sommaires des quatre Évangiles. Sections en marge, sans parallèles. IXe siècle.

S. Germain, 15, puis 86. — R. Estienne, *Biblia sacra*, 1540 : *Ge. l.*; P. Pithou, *De latinis SS. Bibliorum interpretibus, Opp. miscell.*, 1609, p. 11 ; R. Simon, *Hist. crit. des versions du N. T.*, 1690, p. 107; Sabatier; Tischendorf : *g*¹; Wordsworth, *Old-latin bibl. Texts*, n° I, 1883 (comparez les *Additions and corrections* imprimées en 1885 et le n° III, 1888, p. 165) et *Novum Testamentum* (G); *Bull. crit.*, t. V, 1884, p. 361 ; R. Harris, *Amer. Journal of Philology*, t. V, 1884, p. 93, et t. IX, 1888, p. 58. — P. 65 et suiv., 157, 332, 341, 354 et suiv., 363.

N° 11932. BIBLE.

350^mm^ sur 210. 541 ff. 2 col. de 40 à 41 l. Réclames au milieu de la page. Commencement : *Frater Ambrosius...* Fol. 496, *interpretatio*. Les chapitres sont fort mal marqués dans les Évangiles, où il reste des traces d'une ancienne division. XIIIe-XIVe siècle.

Fol. 1 : *Ex libris Johannis* (?) *Crespin* (?) *doctoris et canonici theologi Ruthenensis*. — P. 80, 335, 341.

N° 11937. PREMIÈRE PARTIE D'UNE BIBLE.

275^mm^ sur 225. 179 ff. 2 col. de 61 à 64 l. *Hederæ* aux titres courants. GEN., XVIII, 20 *Sodomorum*-PS. XCII, 5 *nimis*. IXe-Xe siècle.

S. Germain, 9, puis 645. — R. Estienne : *Ge. p.*; Martianay; Delisle, *Les bibles de Théodulfe*; Wordsworth, *Old-lat. bibl. Texts*, n° I, p. 49. — P. 178, 331, 347.

N° 11955. PARTIES DES ÉVANGILES.

270^mm^ sur 220. 54 ff. 20 l. l. MATTH., VI, 2-XXVI, 42 ; XXVII, 49-fin ; MARC, IX, 46-XI, 13 et XII, 23-fin. Capitale d'or sur pourpre.

S. Germain, 777, puis 663 ou 664². — R. Estienne : *Ge. aur.*; *Nouv. Tr. de Dipl.*, t. III, pl. XXXVIII et p. 43 et 98; *Le Cab. des mss.*, t. III, pl. I, 2; Wordsworth, *Old-lat. bibl. Texts*, n° I, p. 55; *Ada-Handschr.*, p. 38. Ce ms. était déjà incomplet lorsqu'il fut collationné, vers 1720, par J. Walker. Il en existe une copie, de la main de J. Dubreuil, dans le ms. B. N. 329. — P. 269, 356.

N° 13169. ÉVANGILES.

215^mm^ sur 140. 166 ff. 24-30 l. l. Au fol. 1, un B initial, où un aigle dévore un poisson. Commencement : *Novum opus...* Sections sans parallèles, excepté

dans saint Jean. Fol. 118, saint Jean. Cet évangile forme un autre ms. plus ancien (ixe-xe siècle) réglé à 24 l., où l'on voit les interpolations liturgiques : *In illo tempore,* etc. 155, *capitulare evangeliorum,* où les jours sont marqués : on y a ajouté en marge, fol. 156 v°, la leçon de la fête de saint Maur. ixe siècle.

S. Germain, 1199. Au bas du fol. 1, le n° 121. Du Mans. — Tischendorf : *g* ². — P. 48, 354, 356.

N° 13174. Actes, Épitres catholiques et Évangiles.

250^{mm} sur 200. 139 ff. 20 l. l. Fin du ixe siècle. Sur le v° de la première garde est écrit (xiie s.) un fragment d'une chronique de Saint-Riquier. Le fol. 136 est un feuillet de la bible de Mordamne (21 l. l., I Rois, i, 23-ii, 9). 139 (xe s.) : *Abbas Ratoldus jacet hic...*

S. Germain, 23, puis 669. — P. 103, 361.

N° 14407. Évangiles.

330^{mm} sur 260. 141 ff. 2 col. de 33 l. Fol. 1 v°, canons à entrelacs. 8 : *Mattheus ex Judæa... Episema.* Fin du ixe siècle. Manquent les 5 derniers versets de Matthieu.

S. Victor, 23. Ancien n° 41. Signé : « L. Machon ». — P. 91, 354.

N° 16262. Bible.

215^{mm} sur 165. 488 ff. 2 col. de 49 l. Commencement : *Frater Ambrosius...* Fol. 440, *interpretatio.* 487 v°, tables des Épitres et Évangiles. xiiie siècle.

Sorbonne, 1291. N° 61 de l'inventaire de 1338. Anciens n°s 322 et 12 *bis.* — P. 80, 349.

N°s 16741 et 16742. Bible.

T. I : 380^{mm} sur 270 ; t. II : 330 sur 285. 2 col. de 35 à 36 l. T. I (Gen., xxxiv, 30-I, Rois, xvii, 23) : 174 ff. ; t. II (Chroniques-Apoc., xx, 9) : 236 ff. 2e moitié du xiie siècle.

Des Feuillants. — P. 183, 331, 341.

N° 17226. Évangiles.

305^{mm} sur 230. 206 ff. 2 col. de 22 l. Les ff. 2, 204 et 205 ne sont que des fragments ; le fol. 206 est composé de deux fragments, Jean, xviii, 37 (feuillet perdu avant le fol. 202) et Matth., xxvi, 75 (fol. 81). Fol. 1 : *Novum opus...* Lacune avant le fol. 9. Lacunes de Marc, i, 15 à xiv, 13, de Luc, i, 1 à viii, 27, de xvi, 11 à 25, de Jean, i, 1 à ii, 14, de xviii, 29 à xix, 15 et depuis xix, 40. Onciale du viie siècle.

Notre-Dame, 1 *bis,* auparavant A. 5. — Silvestre, pl. cxvii ; *Le Cab. des mss.,* t. III, pl. ii, 10. — P. 90, 356.

N° 17227. Évangiles d'Adalbald.

275^{mm} sur 190. 232 ff. 2 col. de 21 l. *Hederæ* aux titres courants. Fol. 1, canons. 5 : *Mattheus sicut in ordine...* 221, *capitulare evangeliorum.* ixe siècle. Les ff. 111, 112 et 174-176 ont été refaits au xvie siècle environ.

Des Jacobins Saint-Honoré. — P. 243 et suiv., 258.

N° 17968. Évangiles.

230^{mm} sur 175. 169 ff. plus un feuillet préliminaire en blanc. Les ff. 84-89 sont en blanc et représentent un cahier perdu (Luc, i, 1-v, 29) ; cette lacune

existait déjà au XVIe siècle. 26 l. l. Fol. 1 : *Novum opus...* 6, canons. 15 v°, image de saint Matthieu. 155 v° (XIe s.), *Breviarium evangeliorum.* 168 v° (même époque), oraisons.

Notre-Dame, 284. Ant. Loisel. Provenant de Beauvais. — De Bastard, pl. CXXIV-CXXVII; *Ada-Handschr.*, p. 94. — P. 279, 355, 356.

FONDS BALUZE, n° 271. FRAGMENT D'UNE BIBLE.

495^mm sur 345. 8 ff. 47 l. l. Le dernier feuillet porte la marque du cahier XLVIII (les lettres III sont grattées). XIe siècle. — P. 183.

NOUV. ACQ. LAT., n° 1587. ÉVANGILES DE SAINT-GATIEN.

Reliure de Libri. — 290^mm sur 240, 109 ff. 29 l. l. Fol. 1 v°, un dessin géométrique irlandais, composé de déroulés, avec des animaux. Pointillés rouges. Les premiers mots des Évangiles, ainsi que *Christi autem* (MATTH., I, 18) sont en grandes majuscules irlandaises. Cahiers de 10 ff. (le 1er n'en a que 9). Ni sommaires, ni préfaces, ni divisions. Variantes et corrections de plusieurs mains (IXe s.). IXe siècle.

Libri, 14. De la main de Libri : *Monasterii S. Zenonis majoris Veronæ.* Fol. 53, sur la marge inférieure : *Pippinus rix Francorum.* — *Nouv. Tr. de Dipl.*, t. III, p. 86 et 383, pl. XXXVII et LV; Calmet; Sabatier; Tischendorf : *gat.;* Delisle : *Cat. des mss., Libri et Barrois,* p. 7 (*facs.*). — P. 46.

MÊME FONDS, n° 2334. PENTATEUQUE A PEINTURES.

Reliure de Libri. — 370^mm sur 320. 142 ff. 2 col. de 28 à 30 l. Écriture onciale du VIIe-VIIIe siècle. Une main du IXe siècle a complété le texte en une belle onciale. Une page a été refaite en minuscule à la même époque. 19 grandes peintures. Fol. 1 v°, la création. 2, sous une arcade en plein cintre avec un beau rideau pourpre (en haut, deux oiseaux) : *In hoc corpore continentur libri quinque id est Bresith quam nos Genesim dicimus...* 3 : *In principio* (2e main). 5, en marge, notes d'une belle semi-onciale très ancienne. Corrections de la même écriture. 49 v°, après la Genèse : *Contuli ut potui.* Nombreuses lacunes. Manque le Deutéronome.

Libri, 13. De S. Gatien de Tours. — O. v. Gebhardt, *The miniatures of the Ashburnham Pentateuch*, Londres, 1883, in-fol.; *Pal. soc.*, pl. CCXXXIV et CCXXXV; Delisle, *Notices et extraits*, t. XXXI, I, p. 166, et *Cat. des mss. Libri et Barrois*, p. 1 ; S. Berger, *Bull. soc. Antiq.*, 15 juin 1892. — P. 11, 346, 363.

Paris. Bibliothèque de l'Arsenal.

N° 592. ÉVANGILES.

335^mm sur 230. 207 ff., plus une garde. 24 l. l. Titres courants blanc sur pourpre. Les initiales des Évangiles sont peintes sur parchemin pourpré ; le commencement des Évangiles est écrit en lettres d'or (sur pourpre dans saint Matthieu). Fol. 1 (blanc sur pourpre, avec quatre rosaces grossièrement peintes) : *Novum opus...* 12 v°, canons. 18 v°, l'Annonciation et la Nativité. 68 v°, après le sommaire de saint Marc, le crucifiement (sur pourpre). 69 (de même) : *Sepulchrum ubi Joseph et Nichodemus sepeliunt Dominum.* 104 v°, après le sommaire de saint Luc : *Sepulchrum Domini. Non est hic, surrexit sicut dixit.* 105 : *Pax vobis. Mitte manum tuam in latus meum.* 106, en tête de l'Évangile, dans l'initiale Q, l'image du Christ. 157 v°, après le sommaire de saint Jean : *Ascensio Domini.* 197, *capitulare evangeliorum.* XIe siècle.

T. L. 33^c. — Voyez le Catalogue de M. H. Martin, t. I, p. 443. — P. 285, 356.

N° 599. Évangiles.

260^{mm} sur 185. 178 ff., plus une garde, sur le verso de laquelle est écrit : *In hoc textu lapides sunt sexies viginti* III *minus*. 2 col. de 28 l. Fol. 1 : *Novum opus*... 8, canons. 58, après saint Matthieu : *ORA PRO ME* (écrit en croix). Il manque quelques feuillets. 167, *capitulare evangeliorum*. Minuscule d'or.

T. L. 33^{b}. — De Bastard, pl. LXXXVIII-XC ; H. Martin, *Cat.*, t. I, p. 451 ; *Ada-Handschr.*, p. 86. — P. 255, 267, 356.

N° 1171. Évangiles.

Splendide reliure. Recto : vermeil ciselé sur bois, cabochons ; ivoire, représentant la Vierge et l'enfant Jésus. Verso : le Christ, en argent niellé, sur un fond de fleurs de lys, genre XIVe siècle, entouré des symboles des quatre évangélistes. — 260^{mm} sur 210. 214 ff., plus 5 gardes. 20 l. l. Manque le commencement de l'Épître à Damase. Fol. 7, canons. 17 (or, sur 5 lignes de pourpre) : *Ex quibus est ortus patribus homo Christus Ihesus, In prima facie dat Matheus esse legendum*... V°, image de saint Matthieu. 203, *capitulare evangeliorum.*

T. L. 35^{a}. — De Bastard, pl. CCVIII et CCIX; Delisle, *Les collections de Bastard*, p. 250; H. Martin, *Cat.*, t. II, p. 322 ; *Ada-Handschr.*, p. 102. — P. 254, 258, 355, 356.

N° 8407. Psautier de Sedulius Scottus.

215^{mm} sur 150. 66 ff. 42 à 53 l. l. *Cola et commata*. Les titres des psaumes et le premier mot de chacun sont écrits en latin entre les lignes. Les numéros des psaumes sont écrits à la fois en latin et en grec, en rubrique. Fol. 55 v°, les cantiques de l'A. et du N. T., l'oraison dominicale et le Symbole de Nicée, écrits en grec et en latin, le latin au verso des feuillets, le grec au recto. 64 v°, extraits prophétiques d'Orphée, d'Hésiode, d'Hermès Trismégiste, etc. (le grec et le latin sont sur la même page, le grec à gauche). Fol. 55, après le Ps. CLI : ...ευχας θεω εγω αμαρτωλος πραξο., σηδυλιος σκοττος εγω εγραφα. Les trois derniers mots sont écrits après coup, peut-être de la même main qui a marqué les accents sous forme de points.

De M. de Paulmy. Théol., n° 111. Le ms. vient de Saint-Mihiel et il était auparavant à Saint-Nicolas-du-Pré, de Verdun. — Montfaucon, *Pal. græca*, 1708, p. 235; H. Omont, *Mélanges Graux*, 1884, p. 313 (*facs.*) et *Inv. des mss. grecs*, t. III, p. 351. — Sur Sedulius Scottus, voyez Dümmler, *Neues Archiv*, t. III (1877), p. 316 ; Ebert, *Gesch. d. lat. Lit.*, t. II, 1880, p. 191 ; H. Pirenne, *Mém. cour. Ac. de Belg.*, t. XXXIII, Brux., 1882. — P. 116.

Paris. Bibliothèque Mazarine.

N°s 6 et 7. Bible.

510^{mm} sur 365. T. I. 326 ff. 2 col. de 39 à 40 l. Commencement : *Desiderii*... T. II : 326 ff. 2 col. de 40 à 41 l. En tête, on a ajouté au XIIIe siècle Baruch et l'Épître de Jérémie, ainsi que le commencement d'Ezéchiel, déjà copié à la fin du T. I. Lacunes, Hébr., III, 6-IX, 13 et XI, 7-XII, 28. Fol. 201, III et IV Esdras. Grandes et belles initiales à rinceaux. XIe siècle.

Des Cordeliers. A la fin : *Jo. sacrista me jure possidet. Liber.* — *Revue de Théol. et de Philos.*, t. XVIII, 1885, p. 414 ; A. Molinier, *Catalogue*, n°s 3 et 4. — P. 103, 334, 345 et suiv.

N° 102. Partie d'une bible.

335^{mm} sur 220. 188 ff. 2 col. de 42 à 45 l. Ésaïe-Chroniques. XIIe siècle.

De S. Victor (ancien n° : Aa. 19). — Molinier, n° 47. — P. 184, 331, 350 et suiv.

Paris. Bibliothèque Sainte-Geneviève.

N° A. l. 3. fol. BIBLE.

3 volumes. 465mm sur 330. 208, 158 et 191 ff. 2 col. de 43 à 44 l. Inachevé. XIIe siècle.

De Senlis. — C. Kohler, *Catalogue*, nos 4-6. — P. 184, 331, 342, 347 et suiv.

Trésor de la cathédrale du Puy.

BIBLE DE THÉODULFE.

Reliure en velours rouge à clous, paraissant du XVIe siècle environ. — 325mm sur 235. 348 ff. et une garde. Cahiers de 10 ff., numérotés à l'angle supérieur de leur premier feuillet, en lettres grecques (non compris les préliminaires sur pourpre), de A à KΘ (dernier cahier des Évangiles, qui a 11 ff.); la numérotation recommence après les Évangiles. 2 col. de 62 à 63 l. Fol. 1 v° : *Quicquid ab hebræo*... 3 (en croix) : *V. T. ideo dicitur*... V° (sous une arcade) : *Breves ordinum omnium librorum V. et N. T*... 4° *Desiderii*... La description du ms. B. N. 9380 s'applique à peu près exactement à celui-ci. Fol. 319 : *Inc. Chronographia B. Isidori : Primus ex nostris*... 321 v° : *De nominibus hebraicis : Adonai in latinum*... 326, la prétendue *Clavis* de Méliton, sans titre. 338, l'abrégé du *Speculum* attribué à saint Augustin, sans titre. 347 v° : *Versus Theodulfi : Codicis hujus opus*... Quelques notes tironiennes.

Peut-être la numérotation des cahiers en grec est-elle contemporaine de la reliure et doit-elle être attribuée à P. Rostaing. — Voyez les auteurs cités à propos du ms. B. N. 9380, MM. Delisle, Dümmler, Weyhrich et Schepss, et en outre Ph. Hedde, *Annales de la Soc. d'agr. du Puy*, 1839, et *Rec. de facs. à l'usage de l'Éc. des Chartes*, n° 126. — P. 171, 331, 341, 344 et suiv.

Bibliothèque de la ville de Reims.

Nos 1 et 2. BIBLE D'HINCMAR.

420mm sur 340. 2 col. de 46 à 47 l. 2 volumes. T. I : 249 ff. Ff. 1-7, XIe siècle. Fol. 1 v° : *Desiderii*... 3 : *Hæc singulorum S. Scripturæ prohemia*... 4 : *Frater Ambrosius*... 7 : *Ep. Jeronimi ad Exsuperantium : Inter omnia*... 8, Genèse. 104 v° (Xe et XIe s.) : *Quo ordine libri divini legantur per anni circulum. Inprimis in septuagesima Paschæ eptaticum*... Baruch a été ajouté au XIe siècle. T. II : 200 ff. (Psaumes-Apocalypse).

Du Chapitre. Aux ff. 7 v° et 249 v° du t. Ier, notes du XIIIe siècle relatives au prêt de cette bible à l'abbaye du Val-des-Écoliers. — P. 281, 332, 341, 343 et suiv.

Rome. Église de Saint-Paul-hors-les-Murs.

BIBLE *.

Relié en 1645. — 440mm sur 360. 2 col. de 59 l. 333 ff., numérotés non sans erreurs. Fol. 1, image royale. Suit le serment de Robert Guiscard. 2 : *Frater Ambrosius*...

N. Alemanni, *De Lateranensibus parietinis*, Rome, 1625, in-4°, et 2e édit., par Bottari, Rome, 1756, in-4° ; (C. Margarini), *Inscr. antiq. basilicæ S. Pauli*, Rome, 1654, in-4° ; Tommasi ; Mabillon, *Iter italicum*, 1724, p. 69 et 224 (planche) ; Bianchini, *Vindiciæ*, p. 36 et 329 ; Adler, p. 162 ; Séroux d'Agincourt, *Hist. de l'art par les monuments*, t. V, 1823,

p. 47 et pl. CCCXL-CCCXLV; J.-O. Westwood, *The bible of the monastery of S. Paul*, Oxford, 1876, in-4° (38 photographies de Parker); Denifle, p. 481; Delisle, *L'évangéliaire de S. Vaast*, p. 17 et pl. VI; Scrivener : *paul.*; *Ada-Handschr.*, p. 99. La description de Bianchini est due à A. di Noce, archevêque de Rossano. — P. 157, 200, 209, 292 et suiv., 337, 341, 343 et suiv., 363.

Rome. Bibliothèque Vallicellane.

N° B. 6. BIBLE *.

Reliure maroquin rouge sur ais. 340 à 355mm sur 305. 343 ff. 3 col. de 50 l. Fol. 1 : *Inc. liber Bresith*... 342 v° : *Nomine pandecten... Hæc divina Dei... Pro me, quisque legas... Magni magna Dei... Nauta rudis pelagi... Perge libelle sacer*... Fin : ...*ut vigeant, valeant*.

Fol. 1 : *Bibliothecæ Statiæ*. — Tommasi; Bianchini, *Vindiciæ*, p. 37 et 322; *Evang. quadruplex*, t. II, p. 600 (*facs.*); J.-G.-C. Adler, *Biblisch-kritische Reise nach Rom*, Altona, 1783, p. 162; Vercellone; Tischendorf : *vall.*; Corssen, *Ep. ad Galatas*, p. 7; Denifle, p. 471; Wordsworth : V. — P. 157, 192, 197 et suiv., 332, 341, 343 et suiv., 363.

Bibliothèque conventuelle de Saint-Gall.

N° 2. PENTATEUQUE. ACTES ET APOCALYPSE DE WINITHARIUS.

Reliure du XVe siècle, vélin sur ais. — 507 pages. 1er ms. : 250mm sur 175. 22 à 25 l. l. Le ms. commence au milieu du sommaire du Lévitique, après lequel est écrit le sommaire des Nombres. Nombres et Deutéronome. Initiales soignées, avec poissons et entrelacs. Plusieurs mains. VIIIe siècle. — 2e ms. (p. 301 et suiv.) : 250mm sur 160. Actes et Apocalypse. P. 489 : *Inc. passio B. Clementis*. La suite est également de la main de Winitharius. Initiales pisciformes, plus simples.

Marqué : R. — Voyez, pour tous les manuscrits de Saint-Gall, l'excellent catalogue de G. Scherrer, *Verzeichn. d. HSS. d. Stiftsbibl. v. S. Gallen*, Halle, 1875. — P. 120, 356.

N° 6. CHRONIQUES, ESDRAS, TOBIE, JUDITH, ESTHER.

Reliure en ais. — 250mm sur 175. 230 p. 25 à 29 l. l. Belle et assez grosse semi-onciale ronde de S. Gall, de la 2e moitié du VIIIe siècle. Deux écritures. Esther finit, p. 226, avec le chap. XV : *Epistole regis Artaxerxis... non habetur. Explicit. Inc. actus S. Martini*. — P. 124, 128.

N° 7. LIVRES SAPIENTIAUX ET CHRONIQUES, DE HARTMUT.

Reliure du XVe siècle sur ais. — 240mm sur 175. 460 p. 22 à 28 l. l. pour le premier ms., 22 pour le second. — P. 3, livres sapientiaux. 257, Chroniques. 460, dédicace de Hartmut. P. 256, un portrait de Hartmut, qui paraît dessiné en 1462. — P. 126, 128.

N° 8. TOBIE.

Demi-reliure recouvrant un fragment de missel en lettre de forme. — 155mm sur 115. 48 p. 19 à 20 l. IXe siècle. — P. 129.

N° 9. TOBIE, JUDITH, ESTHER ET LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

Reliure sur ais. — 205mm sur 130. 2 manuscrits. P. 1-261 (le n° 189 est écrit 2 fois) : 15 l. l. (le dernier cahier : 19 l.). Seconde moitié du IXe siècle. Interrompu à CANT., IV, 4. — Le 2e ms. contient un glossaire. — P. 129.

N° 10. Job et Livres sapientiaux.

Reliure ancienne sur ais. — 185mm sur 150. 477 p. (le n° 354 est marqué 2 fois). 17 l. l. jusqu'à la p. 204. Depuis la page 205, le ms. est continué d'une deuxième écriture, à environ 17 lignes. Les titres courants de la première main ont ceci de particulier, qu'une syllabe seulement est écrite sur chaque page (comparez le ms. 83). Les cahiers de Job et ceux des Proverbes sont numérotés à part, néanmoins les divers cahiers semblent avoir été faits pour se succéder. P. 3 (écriture du 2e copiste) : *Hic sunt insignes sancti...* 4 (1re main), préface de Job. 103, préface des Proverbes. 105 : *In hoc codice continentur libri III i. e. Proverbiorum Ecclesiastes Cantica Canticorum.* La 2e écriture commence à la 2e page du Cantique des Cantiques. 223, Sapience. 292, Ecclésiastique. 475, prière de Salomon : *Et declinavit Salomon...*

Calmet, *Diar. helvet.*, Einsiedeln, 1756, p. 65 ; F. Keller, trad. Reeves, p. 7. — P. 55, 129.

N° 11. Mélanges bibliques.

Reliure en ais. — 220mm sur 130. 536 p.

S. Berger, *Notice.* — P. 121, 350.

N° 12. Proverbes, Job, Machabées, Néhémie.

Ancienne reliure sur ais. — 230mm sur 150. 346 p. Le premier ms., p. 1-134, est écrit à 27 ou 28 l. l., d'une écriture qui paraît de la 2e moitié du ixe siècle ; il comprend les Proverbes, Job et la dédicace de l'église de saint Michel archange. Le 2e ms. (p. 135-fin) est écrit à 26 l. l., de la belle écriture usitée à S. Gall entre le viiie et le ixe siècle. Machabées. P. 291a, Néhémie. 338 : *Passio Machabeorum.* — P. 124, 350.

N° 14. Job, Tobie, Judith, Esther, Esdras.

Reliure du xve siècle sur ais. — 310mm sur 205. 339 p., y compris une garde. 23 l. l. Belle et grosse écriture de S. Gall, paraissant du commencement du ixe siècle. P. 1 : *Cogor... Hæc etiam additum. In terra quidem* (2e m. *quendam*) *habitasse Job Auxitiden* (2e m. : *Auxitide*)... P. 331, les Énigmes des trois jeunes gens, copiées par ordre de Notker. — P. 124, 130, 350.

N° 17. Psautier grec-latin.

240mm sur 185. 342 p. (Omont). Onciale. P. 1 et suiv., Matthieu-Marc, iii, 17 en latin. P. 133 et suiv., Ps. ci-cl, suivis des Cantiques et de la Litanie de S. Gall. ixe-xe s. (Omont).

Calmet, *Diar. helvet.*, p. 65 ; Swainson, *The creeds*, p. 339 ; H. Omont, *Cat. des mss grecs des biblioth. de Suisse*, Leipzig, 1886 (extrait du *Centralblatt für Bibliothekswesen*), p. 56. — P. 115.

N° 19. Psautier « hébraique » de Hartmut.

Reliure ancienne en peau sur ais. — 285mm sur 240. 2 col. de 26 l. P. 3 : *Scio quosdam...* 134, dédicace de Hartmut, puis : *Ordo qualiter liber psalmorum per diversos divi[di]tur auctores...* 135 : *Incipit numerus psalmorum.*

P. de Lagarde, *Psalterium juxta Hebræos*, 1874. — P. 126.

N° 20. Psautier de Wolfcoz.

Reliure sur ais aux armes de Saxe (?). Garde : fragment de missel xylographique. — 310mm sur 240. 361 p. 20 l. l. ixe siècle. Paraît complété au xie ou au xiie siècle.

Scherrer. — P. 131.

N° 22. Psalterium aureum.

Ancienne reliure en vélin rouge sur ais. — 365mm sur 270. 343 p. 20 à 23 l. l. 1 : *Nemo me credat*... 2, belle figure de David et des quatre psalmistes. 4 : *Origo Prophetiæ David... David filius Jesse*... 7 : *Inquisitio S. Hier. qualis psalmus fuerit primo cantatus*... 14, belle image : un saint prêtre, l'étole croisée, sous un gâble roman. 15, Psaumes. Oraisons après tous les psaumes.

Rahn, *Psalterium aureum*, 1878. — P. 131.

N° 23. Psautier de Folchard.

Reliure ancienne en truie sur ais, avec chaîne. — 380mm sur 230. 365 p. (1-6 en blanc). 2 col. de 21 l. P. 7 : *Inc. lætania :* Κηριε ελεησον... 17 : *Apologia sacerdotis* (office)... 27 : *Psalterium Rome*... 31, Psaumes. 366, notes diverses, du xe au xiiie siècle.

M. Gerbert, *Iter alemannicum* (1765), 2e édit., 1773, p. 96; Swainson, *The creeds*, p. 354; Rahn, p. 22. — P. 131.

N° 28. Livres sapientiaux.

Reliure ancienne en peau sur ais. — 365mm sur 240. 265 p. 2 col. de 27 l. P. 262 : *Explicitum Salomonem secundum hebreum. Prudens quisquis lector volumen cum legeris istud, scriptori imperito veniam concede deposco et eradere quod super est et non pegriteris aptare quæ desunt. Amen.* Commencement du ixe siècle. — P. 124, 128.

N° 30. Livres de Salomon.

210mm sur 150. 103 p. 22 à 23 l. l. P. 4 : *In hoc codice continentur tres libri i. e. Proverbiorum Ecclesiastes Cantica Canticorum.* Interrompu à Cant., viii, 1. ixe-xe siècle. — P. 129.

N° 39. Prophètes.

Reliure vélin sur ais, du xve siècle. — 265mm sur 205. 467 p. 22 l. l. Belle grosse semi-onciale de la première moitié du ixe siècle. P. 453, Baruch, ajouté par ordre de Notker. — P. 130.

N° 42. Ésaïe et Jérémie.

Reliure sur ais. — 250mm sur 195. 266 p. 23 à 28 l. l. La première des deux préfaces de Jérémie commence ainsi : *Hieremias propheta ob causam perjurii Sedechiæ*... Fin du ixe siècle. — P. 129.

N° 43. Ézéchiel, petits Prophètes et Daniel.

Reliure du xve siècle en peau sur ais. — 305mm sur 210. 496 p. 20 l. l. Belle et grosse écriture du commencement du ixe siècle. — P. 123.

N° 44. Ézéchiel, petits Prophètes et Daniel.

Ancienne reliure vélin sur ais. — P. 1-183 : 295mm sur 210. 28 à 37 l. l. *Hederæ*. viiie siècle. P. 183 : *Ego Johannes*... Le 2e ms., p. 184-368 est un traité de médecine, du ixe siècle. — P. 123, 352.

N° 45. Ézéchiel, Daniel et les petits Prophètes.

Reliure ancienne sur ais. — 260mm sur 185. 315 p. 22 l. l. Fin du ixe siècle. La garde (p. 1 et 2) est formée par un débris d'un ms. grec oncial (Wc). — P. 126, 128, 352.

N° 46. ÉZÉCHIEL, PETITS PROPHÈTES ET DANIEL, DE HARTMUT.

Reliure du xve siècle sur ais. — 240^mm sur 170. 376 p. 23 à 25 l. l. Initiales rouges avec touches vertes et argent. *Hederæ*. P. 4, dédicace de Hartmut. Les p. 63 et 64 ont été refaites au xve siècle environ. Le premier feuillet, qui servait déjà de garde à ce ms. au xiiie siècle, est un fragment d'un ms. des livres des Rois, écrit au viiie siècle à 22 l. l. (IV Rois, xiv, 22-xv, 12). — P. 126, 128.

N° 48. ÉVANGILES GRECS-LATINS.

230^mm sur 185. 195 ff. écrits. 17 à 21 lignes de grec. Écriture du ixe siècle. Le premier cahier, qui contient les préliminaires (en outre d'un poème apocryphe de saint Hilaire de Poitiers, écrit après coup), appartient à un ms. latin des Évangiles. Plusieurs mains. P. 129, description des miniatures d'un ms. grec.

H.-C.-M. Rettig, *Antiquiss. IV Evang. canon. codex Sangallensis*, Zurich, 1836, in-4°; Tischendorf : Δ et δ; *Pal. soc.*, pl. CLXXIX; Gregory, *Prolegomena*, p. 402 (fin ixe s.); Omont, *Cat. des mss. grecs de Suisse*, p. 56 (ixe-xe s.); S. Berger, *Mém. soc. Antiq.*, t. LII, 1892, p. 144. — P. 114.

N° 49. ÉVANGILES.

220^mm sur 175. 314 p. 2 col. de 25 (ou 26) l. La garde est formée d'un fragment de missel en caractère de somme. P. 1 : *Deus fecit Adam*... Le commencement est écrit en capitale rustique jusqu'à i, 18 : *Christi autem generatio sic erat*... Le sommaire de Marc est intitulé : *Inc. capitulatio parabolarum ejusdem.* Après les 4 premiers versets de saint Luc, on lit, entre les lignes, de la main du peintre des rubriques : *Init. S. evangelii sec. Lucam.* En marge de ces versets, on voit les mots grecs αυτοπται et κατηχηθης; les mots latins qui représentent le premier de ces mots n'étaient pas dans le texte. Dans saint Luc et dans saint Jean, il y a quelques interpolations liturgiques : *In illo tempore,* etc. Fin du ixe siècle.

Wordsworth, *N. T.*, p. 40. — P. 69, 129.

N° 51. ÉVANGILES IRLANDAIS.

Reliure en ais. — 295^mm sur 220. 268 p. 24 à 25 l. l. Cahiers inégaux. Grandes initiales anguleuses irlandaises. P. 2, figure de saint Matthieu. 3 : *Liber generationis*... 6, très belle page représentant une croix formée d'entrelacs. 7 : *Christi autem*... 266, le crucifiement. 267, le Christ entre deux anges qui sonnent de la trompette; il bénit, les doigts entrelacés. Aucun préliminaire ni accessoire; ni sections, ni parallèles. Un feuillet a été coupé entre Luc, xxii, 25 et 55. viiie siècle.

M. Gerbert, *Iter alam.*, 1773, p. 105 et pl. iv; F. Keller, *Zürcher Mitth.*, t. VII, 1851, p. 61 et pl. i-vi, ix et x, traduit par W. Reeves dans l'*Ulster Journal of Archæol.*, juillet 1860; Westwood, *Anglo-sax. mss.*, pl. xxvi; J.-R. Rahn, *Gesch. der bildenden Künste in der Schweiz*, t. I, 1873, p. 123; Waagen; Scherrer. — P. 56.

N° 60. MANUSCRIT IRLANDAIS DE SAINT JEAN.

Reliure en ais comprenant deux beaux ivoires romans, dont le 2e représente des bêtes sauvages déchirant des animaux domestiques. — 270^mm sur 105. 68 p. 26 l. l. P. 4, affreuse figure irlandaise de saint Jean, en jaune et en rouge, entre deux becs d'oiseaux qui forment peut-être les montants de son siège, et sous son aigle. P. 5 : *In principio*... Entrelacs et têtes d'animaux. viiie-ixe siècle.

F. Keller, trad. Reeves, pl. iv. — P. 56.

N° 63. NOUVEAU TESTAMENT SANS LES ÉVANGILES.

Reliure sur ais. Les plats paraissent avoir été recouverts par un morceau de

Virgile et par un morceau des Évangiles du VIe siècle (*sang.*). Les p. 223-226 sont remplacées par des feuilles de papier où sont collés deux fragments des mêmes Évangiles. — 220^{mm} sur 190. 320 p. 2 col. de 22 l. Manque Act., II, 29-37 (bourdon), XX, 6-XXI, 24 et XXII, 9-XXIII, 6. Lacune dans l'Apocalypse entre les p. 292 et 295. Fin : Apoc., XXI, 17 : CXLIIII, avant la p. 229. Fin du IXe siècle. — P. 129, 341.

N° 68. Job, Tobie, Judith et Esther, saint Paul.

Reliure du XVe siècle, vélin sur ais. — 230^{mm} sur 170. 1°, p. 1-206 : 23 l. l. Fin du IXe s. Le ms. est interrompu après l'argument d'Esdras. — 2°, p. 207-401 : 23 l. l. Xe siècle. — P. 129.

N° 70. Épîtres de saint Paul, de Winitharius.

Demi-reliure recouverte d'un fragment de missel incunable en caractère de forme. — 280^{mm} sur 205. 258 p. 26 à 29 l. l. P. 4 (les p. 1-3 sont en papier) : *Primum queritur...* 190 : *Explicet epistula ad Thessalonicenses secunda. Inc. argum. ad Hebreos : In primis dicendum est...* 222 : *Explecit epistola ad Hebreos. Inc. argum. ad Timotheum.* Les p. 88 et 89 contiennent un fragment de glossaire. Initiales parfois pisciformes. — P. 117, 341, 342, 357, 358, 363.

N° 72. — Nouveau Testament sans les Évangiles.

Reliure ancienne en ais. — 300^{mm} sur 250. 336 p. (le n° 138 est omis). 2 col. de 24 l. P. 2 : *Primum intelligere nos...* Lacune d'Act. XXVIII, 27 à Jac., II, 10. 2e moitié du IXe siècle. — P. 129, 341, 356.

N° 75. Bible.

Ancienne reliure vélin sur ais, marquée au dos : A. — 540^{mm} sur 390. 840 p. 2 col. de 51 à 52 l. (davantage dans les Psaumes). Plusieurs mains. Milieu ou seconde moitié du IXe siècle. Corrections de plusieurs mains, du même siècle. P. 1 : *Desiderii...* Fin : Hébreux.

Scherrer ; *Ada-Handschr.*, p. 38. — P. 127, 129, 332, 341, 343 et suiv.

N°s 77-79, 82 et 83. Parties de la Bible.

N° 77 : reliure du XVe siècle sur ais. — 460^{mm} sur 355. 481 p. 30 l. l. Initiales rouges avec touches d'argent, et d'or dans le premier cahier. Au commencement, deux belles initiales rouge, or et argent ; dans l'I initial, des figures géométriques de genre irlandais. La première page de la Genèse est écrite en grande et belle capitale, alternativement (ligne après ligne) d'or et d'argent. P. 3 : *Desiderii...* Lacune de Ex., XXXVII, 39 à Lév., V. 16, de Lév., XIII, 34 à XX, 9 et de Num., X, 12 à XVII, 5. A la fin (en croix) : *Expl. liber Ruth.*

N° 78 : ancienne reliure de peau sur ais. — 420^{mm} sur 315. 335 p. 28 l. Rois. P. 335 (garde, XIVe s.) : *Iste liber una cum altero minori in quo est textus Pentatheucom et Josue Judicum et Ruth concessus est domino Rudolfo rectori ecclesie in Rumeshorn* (Romanshorn) *a monasterio S. Galli, qui pro eodem in recognicionem deposuit in predicto monasterio psalterium unvm cum gloza ordinaria Lire. Actum* 27^a *die septembris* 62 *anno.*

N° 79 : suite du précédent. 452 p. Touches d'argent dans les initiales rouges. Rubriques rouges et vertes, par lignes alternatives. Chroniques, Tobie (le dernier feuillet seul en est conservé), Judith, Esther, Esdras, Machabées.

N° 82 : 405^{mm} sur 300. 546 p. (numérotées à tort au nombre de 551). 2 col. de 28 l. Initiales ornées d'or et d'argent. Rubriques et petites initiales rouges avec touches d'argent, jaunes, vertes et bleues. Prophètes.

N° 83 : reliure ancienne en vélin estampé sur ais. — 410^{mm} sur 305. 420 p.

(le 1er et le dernier feuillet sont des gardes). 2 col. de 27 l. Le titre courant de saint Jacques est partagé mot par mot entre les pages (comparez le ms. 10). Initiales rouges avec touches d'argent. Grandes initiales rouges, or et argent. P. 4. (belle grosse onciale, alternativement rouge avec touches d'or et noire avec touches violettes): *Hæc sunt epistolæ Pauli... Primum quæritur...* Fin : Apocalypse. IXe siècle. — P. 127, 128, 341, 344 et suiv., 366.

N° 81. Livres sapientiaux, Job et Tobie.

Reliure ancienne sur ais. — 415mm sur 310. 363 p. (les p. 1 et 2 manquent). 28 l. l. Belles grandes initiales en or, argent et rouge. Petites initiales rouges avec touches d'argent. Les p. 359-362 sont à 27 l. l. IXe siècle. — P. 126.

N° 242. Fragment des Rois.

A la fin de ce ms., est un double feuillet, de 245mm sur 190. 24 à 25 l. l. Il fait partie du ms. 1398a. I Rois, XVII, 24-XVIII, 10.

Sur ce ms., voyez Scherrer. — P. 123, 347.

N° 907. Épîtres catholiques et Apocalpyse, de Winitharius.

Titre : *Winitharii vocabularium et excerpta ex Donato S. Augustino S. Biblia.* — 250mm sur 170. 319 p. Dans les Épîtres, 25 l. l.; 25 à 26 dans l'Apocalypse. P. 237, après Donat : *Inc. prol. in epistola S. Jacobi apostoli : Jacobus apostolus...* 251 : *Explecit epistola S. Jacobi ap. et inc. ep. S. Petri ap. ad gentis prima. Inc. prologus ejusd. epistolæ : Discipulus Salvatoris...* 266 : *Inc. ejusd. secunda. Inc. prologus : Simon Petrus per fidem...* 275 : *Inc. ep. S. Johannis ap. prima. Inc. prol. ejusd. ep. : Racionem verbi...* 297 : *Inc. sermo S. Agustini ep...* 302 (au milieu, après 2 ff. du glossaire) : *Inc. ejusdem* (sic) *testus. Apocatipsis J.-C....* Fin : VII, 3. Initiales en rouge et jaune; l'une est en forme d'oiseau. VIIIe siècle.

Voyez Scherrer. — P. 121, 361.

N° 1395. Recueil.

1° p. 7-327, *Codex Sangallensis* des Évangiles. Ms. semi-oncial paraissant du VIIe siècle. 2 ff. de ce ms. appartiennent à la Société des antiquaires de Zurich et 4 à la bibliothèque de la ville de S.-Gall (n° 292); fragments dans le ms. 63. 2 col. de 24 l. 232mm sur env. 175. Colonne : 148mm sur 54 ; entre-col.: 20mm. Matth., VI, 21-Jean, VII, 18. Lacunes nombreuses. Quelques mots du texte grec en marge. *Hederæ.* — 2° : p. 336-361, fragments d'un Psautier grec-latin. Ps. XXX-XLVII, avec lacunes. 270mm sur env. 170. 21 à 22 l. Le grec est écrit au recto, en lettres latines, le latin au verso. Xe siècle. — 3° : p. 370-390, fragment de Psautier. Onciale du VIIIe siècle. 200mm sur 140. 22 à 23 l. *Hederæ.* Pointillés. On y a joint, sans les coller, 4 petits fragments de Psautier en onciale. — 4° p. 430-433, Jean, XI, 14-44, irlandais (fragment de messe des morts).

Voyez Scherrer. N° 1 : Tischendorf : *san.* — N° 4 : Keller, trad. Reeves, pl. IV; Westcott et Hort : *p* ; publié en dernier lieu par M. White dans les *Old-lat. bibl. Texts*, n° II, 1886 (VIIe-VIIIe s.). — P. 31, 116.

N° 1398a. Recueil.

1° : p. 1-8, 250mm sur 180. 25 l. l. I Rois, XV, 34-XVII, 24 et XXVIII, 23-XXX, 20. VIIIe siècle. Comparez le ms. 242. — 2° : p. 9 et 10, fragment de IV Rois (XII, 18-XIII, 17), écrit à S. Gall au VIIIe siècle environ. 295mm sur 210 ; coupé en haut ; 34 lignes sont conservées. — 3° : divers fragments du Xe siècle, tirés de deux mss., l'un à 23 l. l. et l'autre à 2 col. de 32 l. P. 238-249, Act., I-VI.

Voyez Scherrer. — P. 123, 347.

Archives conventuelles de Saint-Gall.

N° 1. Livre des confraternités de Pfæffers.

P. 4, très belle figure de saint Matthieu, de couleurs sombres, le bleu foncé dominant, sous un arc entouré d'entrelacs irlandais assez fins (ceux des colonnades sous lesquelles sont inscrits les noms des moines, p. 21, 65, etc., le sont encore plus), avec l'image de deux paons. Têtes de monstres aux chapiteaux. P. 5 : *In nom. Dei et S. N. J. C. inc. Evang. sec. Mattheum* (Matth., i-iv, 11 ; iv, 18-22 ; v, 1-12 *cælis,* etc.). Ces extraits de l'Évangile sont précédés de curieuses initiales à entrelacs, d'un art grossier, faites sur un modèle irlandais. En tête des leçons sont les mots : *In illo tempore* ou *Dixit Jhesus discipulis suis.* 2 col. de 30 l. P. 52, le lion de saint Marc, dans un quadrilobe. Au-dessous, deux aigles et du feuillage ; en haut, deux grues ; entrelacs de style irlandais. 94, le taureau de saint Luc, dans un quadrilobe, et au-dessous deux lions ; en haut, deux coqs. 144, l'aigle de saint Jean, dans un quadrilobe ; deux oiseaux en bas et deux en haut.

Les listes des noms du *Liber confraternitatum Fabariensium* ont été publiées par M. P. Piper dans les *Monumenta Germaniæ*, série in-4°, 1884. Voyez la description du ms. Signe : *fab.* — P. 57.

Collège de Stonyhurst.

Saint-Jean *.

Voyez Westcott (*facs.*); Westwood, *Pal. sacra*, pl. xi ; *Pal. soc.*, pl. xvii. On prétend que ce ms. a été conservé à Durham dans la châsse de saint Cuthbert († 687). — P. 39.

Bibliothèque du chapitre de Tolède.

N° 2, 2. Deuxième volume d'une bible.

405mm sur 270. 144 ff. 2 col. de 43 l. De Josué à Ps. lxxvii, 1. *Hederæ.* Notes arabes. xie siècle.

S. Berger, *Notice.* Signe : *tol* ². — P. 19, 150, 338, 346 et suiv.

Bibliothèque publique de Tours.

N° 10. Octateuque.

350mm sur 260. 351 ff. et une garde ; les derniers sont endommagés. 2 col. de 30 l. Fol. 1 v° : *Desiderii...* Le premier cahier est un peu postérieur et a été refait ; l'ancien ms. commence au f. 7 (Gen., ii, 8). Notes pour la lecture, ′ et ˘ et trait sur le mot, ajoutées vers le ixe siècle. *Hederæ.*

S. Martin, 151. Note du xiiie siècle environ : *Liber S. Martini Turon.* — A. Dorange, *Catal.*, 1875. — P. 204, 246, 343 et suiv.

N° 18. Double version du livre de Job.

215mm sur 135. 106 ff. 20 l. l. Fol. 1 v° : *Cogor... Vir erat in terra Hus...* 56 : *Job exemplar patientiæ...* 57 : *Si aut fiscellam...* V° : *Homo quidam erat in regione Auxitide...* 100 : *Hic interpretatur de syriaco libro in terra quidem...* Les cahiers du 2e ms., qui commence au fol. 57, sont numérotés à part. xie siècle.

Marmoutier, 3quater. — Martianay; Vallarsi; Dorange; P. de Lagarde, *Mitth.*, t. II, p. 189. — P. 86, 350.

Nº 22. Évangiles de Saint-Martin.

Reliure sur ais. — 310mm sur 235. 289 ff. 2 col. de 25 (ou 26) l. Certains cahiers sont numérotés à la fin, de la Ire main, par des points. Écrit en entier en onciale d'or. Ni sections, ni parallèles. Fol. 1 : *Plures fuisse*... 8, canons, ornés d'oiseaux. 278 vº, le serment des rois de France, écrit en or vers le XIIe siècle. 279 (XVe s.), office. 289, serment des princes, en français, imprimé. IXe siècle.

S. Martin, 247. — *Nouv. Tr. de Dipl.*, t. III, p. 50 et 161 et pl. XXXV et XLV; Calmet; Dorange; Tischendorf : *mt;* Wordsworth : MT. — P. 47, 272.

Nº 23. Évangiles.

290mm sur 235. 193 ff. 21 l. l. Belle décoration avec entrelacs et têtes d'oiseaux. Fol. 1 : *Novum opus*... 5, canons, avec des becs d'oiseaux très longs entre-croisés formant les gâbles, et pieds de lions à la base des colonnes. IXe siècle.

S. Martin, 174. — Dorange. — P. 285.

Bibliothèque de la ville de Trèves.

Nº 7. Psautier latin et grec.

Écrit en rouge du IXe au Xe siècle, d'une écriture qui ressemble à celle de S. Gall ou de Reichenau. Commencement (or sur pourpre), 12 vers : *Hunc epiglosatum greco sermone libellum*... Les premières pages, jusqu'au milieu du Ps. LV, sont de la première main. Au-dessus des lignes, une main qui peut également être de S. Gall ou de Reichenau a marqué le grec. Cette glose s'arrête 2 pages avant la fin de la première encre.

Voyez la description de ce ms. dans Keuffer, *Verzeichniss der HSS. d. Stadtbibl. zu Trier*, t. I, 1888. — P. 116.

Nº 22. Codex Adæ.

La couverture en or enferme un célèbre camée où sont sculptées 5 têtes et 2 aigles ; d'après M. Hettner, il date des années 321 à 327 et représente Constantin et Fausta, Crispus, Constant et Constantin II. Autour du camée, on voit, disposées en croix, les images des quatre évangélistes avec des têtes d'animaux. Au-dessus de saint Jean, qui est en haut, un gros cabochon. Dans les coins, sous des gâbles, quatre figures posées sur des cabochons : « *S. Johannes* », « *S. Maximinus* » tenant un livre, et à ses pieds un abbé dont les armes représentent un oiseau, « *S. Ag*[*ric*]*ius* » tenant une châsse, et « *S. Nicetius* », aux pieds duquel est un chevalier. Au-dessous, l'inscription : *Hanc tabulam fieri fecit abbas Otto de Elten anno Domini MCCCCXCIX*. Le cadre est formé de rinceaux et de cabochons. — 365mm sur 245. 172 ff. Cahiers généralement de 8 ff.; les images des évangélistes n'en font pas partie. Écrit en or, à 2 col. de 32 l. Les leçons sont marquées en rouge par une croix et un F. Manque Marc, X, 3-34 et XIV, 51-XV, 7. Fol. 1 vº : *Inc. præfatio*... 2 : *Plures fuisse*... 6 vº, canons. 15 vº, image de saint Matthieu. 161, *capitulare evangeliorum*. 172 : *Hic liber est vitæ*...

Keuffer, p. 18; *Die Trierer Ada-Handschrift*; *Bull. crit.*, t. XI, 1890, p. 227; A. Springer, *Gœtt. gel. Anzeigen*, 1890, p. 633. — P. 262 et suiv., 356.

Nº 23. Évangiles.

Reliure en ais. — 2 volumes. 305mm sur 225. 112 et 121 ff. (Keuffer). 22 à

23 l. l. Cahiers numérotés A-K, puis I-V. Écriture de la première moitié du IXe siècle, paraissant du nord de la France. Commencement : *Novum opus...* Avant les canons, 10 distiques :

Matheus ex sacro totus spiramine fretus...

Image du Christ, imberbe, entouré des symboles des quatre évangélistes. *Interpretatio,* accompagnée des vers : *Suscipe, rex, parvum magni modo munus amoris, Quod tuus Albinus obtulit ecce tibi...* T. II, p. 105, *capitulare evangeliorum.* 120 v° (XVe s.), notes relatives à la consécration du grand autel de l'église Sainte-Marie (*ad Martyres*) en 1017 et liste des reliques. T. I, fol. 1, notes allemandes sur l'église de Bydburg (dans l'Eiffel), 1471 ; de même à la fin du volume.

Donné par G. Hermes en 1823. — Keuffer. — P. 194, 356.

Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise.

FONDS LATIN, n° 1. BIBLE.

2 volumes, 630mm sur 420. 2 col. de 58 l. Très beau ms. Commencement : *Frater Ambrosius.* La fin des deux volumes a été refaite. T. I : Genèse-Psaumes ; t. II : Proverbes-saint Paul. Xe siècle.

Signé de Bessarion. — Zanetti, *Cat.*, t. II, p. 1 (*facs.*); Valentinelli, *Bibl. S. Marci*, 1868, t. I, p. 193. — P. 141, 332, 341, 343 et suiv.

Bibliothèque impériale de Vienne.

Nos 1167 et 1168. BIBLE.

540mm sur 355. 2 col. de 53 l. Superbe ms. T. I : 174 ff. Le fol. 2 est refait. Commencement : *Frater Ambrosius...* De la Genèse à l'*incipit* du Psautier. T. II : 171 ff., des Proverbes à saint Paul. Fol. 105, les Évangiles, qui semblent écrits plus tard, d'une écriture plus fine, sur 2 cahiers à part. Belle grosse écriture ronde italienne, qui est du XIe siècle d'après le catalogue et qui pourrait être plus récente.

T. I (XVIe s.) : *Hec pars biblie est congr. S. Justine de Padua, deputata monasterio S. Severini de Neapoli, signata num. 21.* — M. Denis, *Codd. mss. theol. Bibl. Pal. Vindob. catal.*, t. II, 1799, nos I et II. — P. 142, 332, 341, 343 et suiv.

N° 1190. BIBLE.

Reliure de la Bibl. Imp., 1707. — 355mm sur 275. 292 ff. 3 col. de 50 à 60 l. Fine écriture du IXe siècle. Grandes initiales ornées avec entrelacs, en rouge, vert et jaune ; en tête de la Genèse, ces couleurs sont accompagnées d'or et d'argent. Quelques rubriques sont en capitale anguleuse. Les 15 premiers feuillets pourraient bien être un appendice, du reste contemporain. Voyez-en le détail dans Denis.

Denis, t. I, 1793, p. 1 ; *Tabulæ codd. mss. in Bibl. Pal. Vindob.* (C. Halm), t. I, 1864, p. 203 ; Dümmler, t. I, p. 167 et 292. — P. 108, 157, 337, 341, 345 et suiv., 366.

Trésor impérial et royal de Vienne.

ÉVANGILES DU SACRE.

Couverture en argent doré, faite probablement à Francfort en 1440, et représentant Dieu le Père, la Vierge à genoux, et dans les angles les évangélistes. Pierres précieuses. — 35 centim. sur 26 (De Bastard). 236 ff. 26 l. l. Commence-

ment: *Novum opus*... Canons. Image de saint Matthieu. Fol. 223, *capitulare evangeliorum*. Écrit en or. Superbe décoration.

De Bastard, *Bull. du Comité de la Langue*, t. IV, p. 723; J. v. Arneth, *Ueber das Evangeliarium Karl's des Gr. in der k. k. Schatzkammer* (*Denkschrift* de l'Académie de Vienne, *phil-hist. Kl.*, t. XIII, p. 85), 1864, in-4°, 5 planches; *Ada-Handschr.*, p. 74. — P. 275.

Bibliothèque cantonale de Zurich,

N° C. 1. Bible.

480mm sur 370. 416 ff. (plus 5 ff. préliminaires); les 2 derniers ont été récrits au xve siècle; le fol. 155 a été refait entre le xiiie et le xive siècle. 2 col. de 50 l. Titres courants avec *hederæ*. Fol. A: *Frater Ambrosius*... B: *In hoc quinque libri*... 1: *Desiderii*...

J.-J. Scheuchzer, *Alphabetum ex dipl. et codd. Thuricensibus*, Zurich, 1730, in-fol., pl. xvi; Wettstein, *Proleg. ad N. T.*, 1730, p. 88, et édit. Semler, 1764, p. 229; M. Gerbert, *Iter alemanicum*, 2e édit., 1773, p. 53 et pl. ii; Rahn, *Psalterium aureum*, p. 58; Delisle, *L'École calligr. de Tours*, p. 8; Leitschuh, *Der Bilderkreis*, p. 78; *Ada-Handschr.*, p. 74. — P. 207, 241, 255, 332, 341, 343 et suiv.

TABLES

I. — TABLE DES PASSAGES DE LA BIBLE CITÉS.

Genèse.

Exode.

Lévitique.

Job.

Proverbes.

Ecclésiaste.

Cantique des Cantiques.

Sapience.

Ecclésiastique.

Marc.

Luc.

Jean.

Actes.

Romains.

I Corinthiens.

II Corinthiens.

Galates.

Éphésiens.

Colossiens.

I Timothée.

II Timothée.

Tite.

Philémon.

Hébreux.

Jacques.

I Pierre.

II Pierre.

I Jean.

III Jean.

Apocalypse.

II. — TABLE ALPHABÉTIQUE.

Vu et lu,
en Sorbonne, le 19 octobre 1892,
par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,
A. HIMLY.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 39, ligne 19, *lisez :* Ædfrith.

Page 57 (Berne 671). Corrigez les mots relatifs à Adalward d'après la description des manuscrits, p. 377.

Page 79, note 4. A la fin du ms. B. N. 13151, qui est italien (170 millim. sur 115, fin du XIII[e] siècle), on trouve, à la suite d'un calendrier franciscain, une *brevis summula contra herrores notatos heretichorum,* où sont énoncées les doctrines des *heretici de Brugutia* (lisez *Burgaria*), *de Concorecio, de Baiolo* (ou *Bagnolo*) et des *Albigenses.* Ce traité est suivi d'un choix de passages bibliques à opposer à ces diverses sectes.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE.

SAINT-GALL ET L'ITALIE DU NORD.

QUATRIÈME PARTIE.

LA BIBLE DE THÉODULFE.

CINQUIÈME PARTIE.

ALCUIN ET LES BIBLES DE TOURS.

SIXIÈME PARTIE.

LES GRANDES ÉCOLES CAROLINGIENNES.

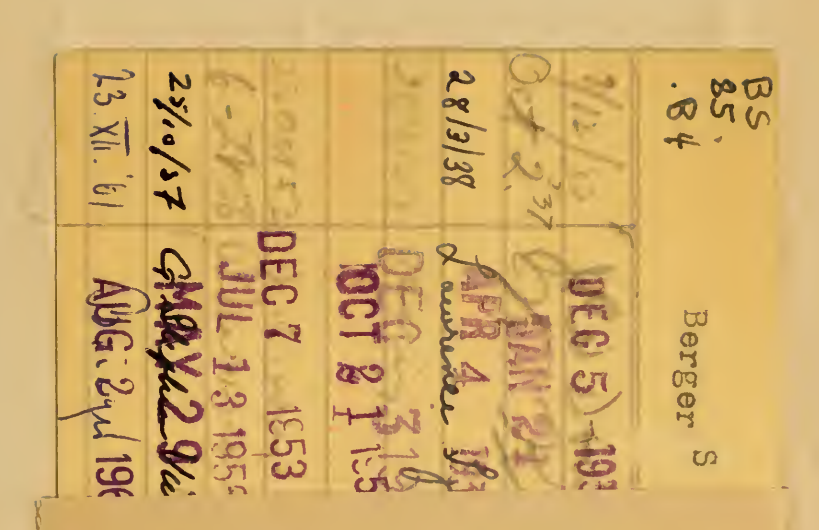
SEPTIÈME PARTIE.

HISTOIRE DES PARTIES ACCESSOIRES DU TEXTE DE LA BIBLE.

APPENDICES.

TABLES.

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.



THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.

8037

